Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [✓] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [✓] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [✓] Showthrough/ Transparence
- [✓] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- [ ] Only edition available/ Seule édition disponible
- [ ] Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					✓						

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

AINÉ,
-MICHEL,

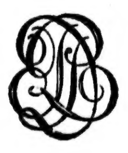
PRÉCIS
DE
L'HISTOIRE UNIVERSELLE
OU
TABLEAU HISTORIQUE

PRÉSENTANT LES VICISSITUDES DES NATIONS, LEUR DÉCADENCE ET LEURS CATASTROPHES, DEPUIS LE TEMPS OU ELLES ONT COMMENCÉ A ÊTRE CONNUES JUSQU'A LA FIN DU XVIIIe SIECLE.

PAR ANQUETIL,
DE L'INSTITUT ET DE LA LÉGION D'HONNEUR.

NOUVELLE ÉDITION
REVUE ET CORRIGÉE.

TOME SECOND.



A PARIS
CHEZ JANET ET COTELLE, LIBRAIRES,
RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, N° 17.
M. DCCCXVIII.

C

su
ét
en
sa
Il
de

mi
si
et
re
pa

pa
ch
ce
ur
a
pa
p

PRÉCIS
DE
L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

CYPRE.

Cypre, où Vénus, formée de l'écume de la mer, aborda sur une conque marine, escortée des Ris et des Amours, étoit aussi favorisée de Bacchus. Elle donnoit, et donne encore d'excellents vins, du miel, de l'huile, et suffisamment de blé. Le cuivre de Cypre étoit fort estimé. Il coula de lui-même lorsqu'on mit le feu aux forêts de l'île pour la rendre propre à la culture.

Cypre, vis-à-vis la côte de Cilicie.

On croit que les Phéniciens la découvrirent les premiers, et y établirent une colonie qui la peupla. Plusieurs nations, Athéniens, Macédoniens, Arcadiens, et jusqu'à des Éthiopiens, y abordèrent, et y portèrent leurs différentes mœurs. Ce mélange ne contribua pas à les rendre pures.

Habitants. Gouvernement.

Le gouvernement étoit monarchique, mais l'île étoit partagée en plusieurs royaumes, de sorte que presque chaque ville avoit son roi. Quelquefois, mais rarement, ces royaumes se sont réunis, et ont formé de toute l'île une seule monarchie, qui s'est ensuite démembrée. Il a été facile aux nations voisines de subjuguer chaque partie distincte. Les Perses, à ce qu'il paroît, sont la puissance qui a le mieux profité de cette division. Ils y

dominèrent tranquillement jusqu'à ce qu'un roi de Salamine, nommé Onésile, forma une confédération de tous les rois de l'île, qui étoient auparavant comme vassaux des Perses, et, à la tête de ses forces réunies, se rendit redoutable aux oppresseurs.

Trahi et abandonné par deux rois, ses collégues, il fut tué dans un combat. Ses successeurs portèrent patiemment le joug des Perses, cependant sous la protection des Grecs, qui les abandonnèrent tout-à-fait à la paix d'Antalcide.

Il y avoit alors neuf rois dans l'île. Evagore II, roi de Salamine, se lassa d'être tributaire des Perses. Aidé de grandes richesses qu'il avoit amassées, il leva une forte armée, équipa une flotte, fut puissamment secouru par les Athéniens, et cependant n'obtint la paix qu'en se soumettant encore à un tribut. Sous les successeurs d'Alexandre, Cypre passa d'Antigone aux rois d'Egypte. Nicoclès, un des petits rois de Cypre, devint suspect au monarque égyptien. Sans autre préalable, celui-ci envoya en Cypre des assassins. Ils environnèrent Nicoclès, de sorte que, ne voyant aucun moyen d'échapper, il se tua lui-même. Axiathée, sa femme, instruite du sort de son mari, tua ses filles de ses propres mains, et se perça ensuite d'un poignard. A la nouvelle de ce massacre, les frères de Nicoclès furent pénétrés d'une telle douleur, que chacun mit le feu à son palais, et périt dans les flammes avec sa famille.

Ap. D. 2741. Av. J. C. 257. On s'attend qu'à la fin la république romaine engloutira l'île de Cypre, mais ce ne fut point par conquête. Elle jugea à propos d'employer plutôt le droit de succession bien ou mal fondé. Un Alexandre, chassé du trône d'Egypte, qu'il avoit usurpé, s'étoit retiré en

Cypre, qui faisoit partie de la domination égyptienne, et fut encore expulsé de cette partie de son royaume par les Ptolémée, deux frères, dont l'un prit le sceptre d'Egypte, et l'autre celui de Cypre. Ainsi dépouillé, Alexandre, pour se venger, fit, en mourant, les Romains ses héritiers. Probablement le moment n'étoit pas favorable pour faire usage du droit que la disposition testamentaire leur donnoit, ils laissèrent les Ptolémée tranquilles, chacun sur leur trône, et contractèrent même alliance avec eux. Mais le Ptolémée cypriote eut la maladresse de refuser de l'argent au tribun Clodius dans un pressant besoin. Le magistrat romain imagina de faire revivre le droit de testament presque oublié. En le présentant au peuple, il eut soin de faire connoître qu'il y auroit de grandes richesses à partager. Cette considération étoit très puissante auprès des citoyens qui vivoient à Rome des dépouilles des nations. Il leur parut très juste que l'île de Cypre, si opulente, appartînt à la république. Ainsi, quoique le Ptolémée régnant fût reconnu allié et ami de Rome, quoiqu'il n'eût jamais rien fait qui pût lui attirer la haine de l'impérieuse république, le royaume de ce prince fut déclaré, par un décret, appartenir au peuple romain.

Clodius trouva trois avantages dans ce décret; le premier, de se venger; le second, de plaire au peuple dont il avoit besoin; le troisième, d'éloigner Caton, dont la présence nuisoit à ses desseins ambitieux. Sans que Caton s'en doutât, le préteur lui fit donner le département de Cypre, et alla lui annoncer la décision du sénat, en ces termes: « Le vice règne en Cypre, et le « trône même en est souillé. Rome a fait choix d'un

« homme d'une conduite irréprochable pour y rétablir « l'empire de la vertu. Allez donc, Caton, et faites « respecter la pureté des lois romaines dans une île « déshonorée par la dépravation des mœurs. » Caton aperçut le piége, et répondit: « La patrie elle-même « est exposée à de bien plus grands malheurs. Il ne « m'est pas possible de la quitter. — Puisque vous vous « refusez, répliqua Clodius, aux sollicitations de vos « amis, il faudra donc vous contraindre. » Sur-le-champ il fit assembler le sénat, et Caton reçut ordre de partir incessamment, et d'aller détrôner le roi.

Sans armée, sans gardes, Caton se jette sur le premier vaisseau, aborde à Rhodes, écrit de là au foible roi, l'exhorte à se retirer paisiblement, et lui offre en dédommagement d'une couronne la souveraine sacrificature du temple de Vénus à Paphos, dont les revenus étoient fort considérables. Le monarque, effrayé de la seule idée d'une guerre avec les Romains, embarque ses richesses avec lui, et part dans le dessein de percer son vaisseau, et de périr avec tous ses trésors. Mais les voir engloutir! ce spectacle passe ses forces. Il revient à terre, remet précieusement ses chères richesses dans leurs coffres, et avale du poison. Caton prend possession de l'île de Cypre, au nom de la république, et s'empare pour elle des trésors du roi, qui montoient à près de trente millions.

Quand Clodius cessa d'être préteur, Cicéron proposa de casser les décrets rendus pendant sa magistrature. Caton s'y opposa, parcequ'il faudroit, dit-il, restituer aux Cypriotes les trésors qui avoient été emportés de leur île. Ainsi ce Caton, d'une vertu si sévère, opina, en républicain avide, qu'il convenoit de ne point rendre

à ces insulaires leur liberté, afin de pouvoir garder leur argent. Cypre a encore depuis tenté la cupidité de nouveaux républicains, aussi peu délicats sur la justice que les anciens.

SAMOS.

Samos, entre le continent de l'Asie et l'Icarie.

Samos peut avoir trente lieues de tour. Le sol en est fertile, l'air sain. On y faisoit autrefois de la poterie recherchée. Il reste des ruines qui attestent la beauté de quelques villes, entre autres de Samos, la capitale. Près d'elle étoient un superbe temple dédié à Junon, la déesse tutélaire de l'île; un aquéduc qui traversoit une montagne, et portoit des eaux saines à la ville; un môle de cent pieds de haut qui s'avançoit de deux stades dans la mer. Un ouvrage si extraordinaire dans des temps fort reculés prouve le goût des Samiens pour la navigation. On dit qu'ils construisirent les premiers des vaisseaux propres à transporter la cavalerie.

Habitants. Gouvernement.

Des Cariens et des insulaires voisins ont été les premiers habitants de Samos. L'île étoit de la confédération ionienne. Le gouvernement a été monarchique, ensuite républicain sous un sénat démocratique, oligarchique, et sans doute souvent anarchique, puisque les insulaires furent agités par des troubles domestiques. La guerre civile la plus remarquable fut occasionée par des nobles nommés Géomores, qui privèrent le peuple de ses terres, et les partagèrent entre eux. Dans une guerre qui survint ils conférèrent le commandement des troupes à neuf généraux, dont ils

n'avoient pas sans doute éprouvé les dispositions; car ces commandants, se trouvant à la tête des troupes, passèrent les Géomores au fil de l'épée, et rétablirent la démocratie, à laquelle succéda bientôt la tyrannie, qu'un nommé Sylason eut l'adresse d'établir, en attirant le peuple hors de la ville, sous prétexte d'une procession, et ne le laissant rentrer dans ses maisons que désarmé et soumis. Le peuple reprit son empire, et fut ensuite remis sous le joug par Polycrate, fameux tyran de Samos.

Polycrate.
Ap. D. 2431.
Av. J. C. 567.

Il parvint à la souveraine puissance par un complot formé avec ses frères, auxquels il promit de partager l'autorité avec eux. On dit qu'ils commencèrent leur entreprise seulement au nombre de dix, qui s'emparèrent de la citadelle, et soutinrent les premiers efforts des Samiens. Le tyran de Naxe, île voisine, envoya à propos du secours à ces frères. Polycrate monta sur le trône, mais il n'y voulut pas de collègues, et se défit de ses frères, des uns par la mort, des autres par le bannissement, et traita de même les grands qui lui avoient été contraires. Ainsi il fut maître chez lui, et le devint bientôt chez les autres. On sait le trait d'Amasis, roi d'Egypte, son allié, qui lui conseilla de se procurer quelque malheur, pour rompre le cours d'une prospérité trop constante, craignant pour lui un fâcheux retour de la fortune. Polycrate ne put obtenir ce malheur nécessaire à sa prospérité. Il devint un conquérant redouté de ses voisins. Son alliance étoit recherchée: s'il éprouvoit quelques petits échecs, définitivement ils tournoient à sa gloire. Trop de confiance le perdit. Accoutumé à réussir dans toutes ses entreprises, il donna dans un piége que lui tendit un gou-

verneur perse, piqué de se voir effacé par le roi d'une petite île comme Samos. Ce gouverneur l'attira dans son gouvernement, et le fit crucifier. Au titre de tyran près, Polycrate fut un grand prince, bon général, politique habile. Jamais Samos ne fut aussi florissante que pendant son régne. Anacréon vivoit de son temps. Une cour qui goûtoit ce poëte ne devoit pas être dénuée de plaisirs.

Méandre, secrétaire et ministre de Polycrate, lui succéda. Il eut dessein de rendre aux Samiens leur liberté. Pendant qu'il en faisoit la proposition dans l'assemblée du peuple, Télescarque, un des principaux habitants, se leva, et lui dit : Qu'il feroit bien mieux de commencer par rendre compte des deniers publics qu'il avoit maniés. Sur ce propos, Méandre se dit à lui-même : « Si on me tient un pareil discours « maintenant que j'ai l'autorité en main, que sera-ce « quand j'aurai abdiqué? » et il garda la couronne. Elle ne lui resta pas long-temps. Un des frères de Polycrate, qui n'avoit été qu'exilé, la lui enleva. Plusieurs de ses successeurs régnèrent, les uns peu connus, les autres avec quelque réputation, sous la protection des Perses, et alliés tantôt des Athéniens, tantôt des Lacédémoniens. Cet état, déja dégénéré, fut suivi d'un état pire encore, sous les rois de Macédoine, de Syrie, de Pergame. Les Samiens étoient entraînés dans les grandes révolutions, sans être presque remarqués. Ils tombèrent ainsi entre les mains des Romains, comme faisant partie des états d'Eumène, légués à la république. Auguste leur rendit la liberté et l'usage des lois dont ils avoient joui un moment pendant leur alliance avec les Athéniens ; mais Vespasien enveloppa Samos

Méandre.
Ap. D. 2476.
Av. J. C. 522.

dans les îles Grecques, dont il fit une province romaine.

ILES GRECQUES.

Iles Grecques, Cyclades et Sporades.

Les îles grecques sont partagées en deux divisions générales : les Cyclades, ainsi nommées du mot grec qui signifie Cercle, sont celles qui en forment un autour de Délos, l'île d'Apollon. Les Sporades s'appellent ainsi du mot grec qui signifie semer, parcequ'elles sont loin du cercle de Délos, semées comme confusément sur la surface de la mer. Il y en a qu'il seroit même inutile de nommer, s'il n'en étoit pas quelquefois mention dans l'histoire grecque.

Proconèse.

La Proconèse sur la côte thrace, vis-à-vis Cysique, connue par ses beaux marbres ; ce sont eux qui reçoivent le poli le plus fini. Constantin n'en vouloit pas d'autre pour embellir sa nouvelle ville.

Ténédos.

Ténédos, vis-à-vis l'ancienne Troie, peut avoir neuf lieues de tour. C'est de cette île que partirent les serpents à longs replis tortueux qui vinrent dévorer Laocoon et ses fils ; derrière elle se cachèrent les Grecs, quand ils feignirent de lever le siége de Troie. Ses habitants aimoient beaucoup la justice. On disoit en proverbe la justice ténédienne, pour dire une justice sévère. L'île produit le vin muscat le plus délicieux du levant. Justinien en fit un entrepôt pour les blés qui se transportoient à Constantinople. Elle a appartenu aux Perses, aux Athéniens, aux Lacédémoniens, aux Romains, et enfin aux Turcs.

Lesbos.

Lesbos peut avoir cent vingt lieues de tour; elle a produit Arion, qu'on regarde comme l'inventeur de la lyre; Théophraste, chef de la philosophie péripatéticienne, après Aristote; Pittacus, un des sept sages de la Gréce; Alcée, poëte lyrique; Sapho, la dixième muse; Terpandre, qui donna une septième corde à la lyre; Hellanicus, historien célèbre; Callias, laborieux commentateur d'Alcée et de Sapho; Diophane, fameux rhéteur, et beaucoup d'autres. Il a été un temps où les Romains qui vouloient se perfectionner dans la belle littérature se retiroient à Rhodes, à Athènes ou à Mitylène, capitale de l'île de Lesbos.

Le vin de Lesbos servit un jour à Aristote pour apprécier le mérite de deux grands hommes. On lui demandoit auquel il donnoit la préférence de Ménédême de Rhodes, ou de Théophraste de Lesbos. Il se fit verser du vin des deux endroits, le goûta, et dit : tous deux sont excellents, mais le vin de Lesbos l'emporte.

Elle a été peuplée comme les autres îles par des colonies, dont les chefs ou conducteurs devenoient rois. Ensuite la démocratie s'établit; puis toutes les villes affectèrent la supériorité sur leurs voisines; de-là les guerres civiles qui ramenèrent la royauté, ou, comme on l'appeloit en grec, la tyrannie. Pittacus, qui avoit chassé un tyran de Mitylène, fut prié par les habitants de prendre le sceptre. Il gouverna avec beaucoup de sagesse; plusieurs de ses jugements furent gravés sur les murs du temple d'Apollon à Delphes, comme des oracles de justice. Une de ses lois paroîtra sévère : c'étoit que toutes les fautes commises dans l'ivresse seroient doublement punies.

Les Lesbiens ont été engagés dans toutes les guerres

des Perses, des Athéniens, des Lacédémoniens, de Mithridate, des Romains. La réputation morale des hommes n'étoit pas bonne, celle des femmes l'étoit encore moins. En général, on disoit une vie lesbienne, pour une vie débauchée. On appelle cette île Metelin; elle en a autour d'elle plusieurs petites peu intéressantes.

Chio. On ne pourroit que répéter du gouvernement de Chio ce qu'on a dit des autres villes, monarchie, république, tyrannie, sujétion à des insulaires voisins ou à de grands empires : c'est toujours le même cercle sans aucun trait saillant. On remarque seulement qu'ayant acquis par une trahison et un sacrilége un terroir très fertile, ils se firent long-temps scrupule d'en employer le produit dans leurs sacrifices. Ils en regardoient les fruits et les blés comme profanes, et comme indignes d'être offerts aux dieux; mais ils ne poussèrent pas la délicatesse jusqu'à ne point faire servir ces productions à leur profit. Chio est le centre de huit ou dix petites îles.

Cos, etc. Esculape, dieu de la médecine, avoit un beau temple à Cos, et dans cette île étoit honoré d'un culte particulier. Hippocrate, restaurateur de cette science, y naquit. Homère l'honore de l'épithète de bien peuplée. Hippocrate, Sénius et d'autres fameux médecins qui se sont formés dans cette île n'existoient pas encore lorsqu'elle mérita l'épithète d'Homère. Le médecin de l'empereur Claude, nommé Xénophon, qui se prétendoit descendant d'Esculape, obtint de cet empereur l'exemption de tout impôt pour le lieu de sa naissance. Ainsi Cos a plus d'une obligation à la médecine. Cette île se glorifie de la naissance d'Apelle.

Il y fit son magnifique tableau de Vénus sortant de la mer. Cos a été monarchique, démocratique, et sujette des Romains. On faisoit à Cos une étoffe si fine qu'elle étoit parfaitement transparente. Les dames romaines l'estimoient beaucoup. On dit que Nisnie, très petite île, a été détachée de Cos. Carpatus, qui n'est guère plus grande, a eu, dit-on, trois villes. Beaucoup d'autres îles de ces parages doivent être regardées, pour leur petitesse, plutôt comme des rochers que comme des îles. Cependant la douceur du climat, et la fertilité du peu de terre qu'on y trouve, y ont attiré des habitants.

Théra, près de Créte, doit son nom à Théras, Lacé- Théra.
démonien, qui y transporta quelques descendants des Argonautes, dont on raconte l'aventure suivante. Ballottés par la mer, ils arrivèrent sur le territoire de Sparte. Les habitants les reçurent bien, et leur donnèrent non seulement des terres, mais même des femmes. Ces aventuriers conspirèrent contre les propriétaires, et voulurent se rendre maîtres de tout le pays. On découvrit le complot : ils furent tous saisis et condamnés à mort. La sentence devoit s'exécuter le lendemain. Les femmes demandèrent la permission de dire le dernier adieu à leurs maris. Cette grace leur est accordée, elles en profitent pour changer d'habits avec eux, et les faire évader. Un roi de Sparte, nommé Théras, qui, après avoir abdiqué la royauté, s'ennuyoit d'être sujet, proposa de réunir ces étrangers et de les transporter hors des terres de la république. Il se mit à leur tête, et l'île où il les débarqua prit de lui le nom de Théra.

Céos étoit si peuplée qu'on y fit une loi d'après la- Céos.

quelle tous ceux qui passoient soixante ans devoient être empoisonnés, afin que les autres eussent de quoi subsister. Il est vrai qu'il étoit permis à ceux qui ne vouloient pas se soumettre à la loi de sortir de l'île quand ils avoient atteint l'âge indiqué, mais ils ne pouvoient rien emporter avec eux. Les habitants de Julie, ville de Céos, étant assiégés par les Athéniens, se proposèrent de massacrer tous les petits enfants, afin de n'être pas détournés du soin de se défendre par l'obligation d'avoir soin d'eux. Les Athéniens, instruits de cette résolution, aimèrent mieux lever le siége. Céos est la patrie de Simonide, qui fit le premier des vers qu'on chantoit aux funérailles. Cythus, près de Céos, a des bains chauds.

Sériphe.

Sériphe, hérissée de rochers, semée de mines de cuivre qui en rendent l'air malsain, fertile uniquement en ognons, sa principale production, étoit le lieu où les empereurs envoyoient ceux qu'ils vouloient punir de l'exil le plus désagréable. Un de ces exilés demanda un jour à un Sériphien quel crime pouvoit faire bannir de Sériphe: «le parjure, répondit-il.— Faites donc bien « vite un faux serment, reprit l'autre, pour être banni « d'un lieu si exécrable. » Auguste y envoya un orateur qui parloit avec trop de liberté. Dix-sept ans d'exil dans l'île de Créte n'avoient pu le guérir de ce défaut.

Mélos.

Mélos pourroit jouir de quelque considération auprès des athées, si véritablement il se trouve de ces insensés, percequ'elle est la patrie de Diagoras, qui a nié le premier l'existence des dieux. On estimoit son alun, son miel, et ses eaux qui guérissoient de la gale, mais qui causoient l'hydropisie.

Siphano, l'Argentière, Antiparos,

Siphano et l'Argentière avoient des mines, la pre-

mière de plomb, la seconde d'argent. Les habitants les cachent, dit-on, de peur que les Turcs ne les forcent d'y travailler. Tournefort a décrit les cavernes d'Oléatus, plus connues sous le nom d'Antiparos. Il paroît que ce sont dans l'origine des carrières de marbre. Elles ont donné des lumières sur la végétation des pierres.

Naxos a été une île florissante, guerrière, fertile en excellents vins, ornée d'un temple superbe en l'honneur de Bacchus. Les fruits y sont délicieux, les plaines y sont couvertes d'orangers, d'oliviers, de mûriers, de figuiers. On y trouve des cèdres. Son marbre, qu'on estime beaucoup, est vert, tranché de veines blanches. Les Athéniens l'ont subjuguée, en ont été chassés, y sont revenus. Elle a subi sous les Romains le sort commun. Naxos.

Paros est célèbre par ses marbres. La matière apparemment avoit invité les ouvriers, car il y a peu d'endroits où l'on trouve autant de débris de colonnes, de statues, d'architraves, de piédestaux ; les murailles de Parrechia, bâties sur les ruines de Paros, en sont toutes composées. Elle s'appeloit île opulente, puissante, heureuse. Elle étoit fière de ses richesses, qui se réduisent actuellement au produit d'un très petit commerce. Elle est la patrie d'Archiloque, le plus mordant des poëtes satiriques. Paros.

Syros abondoit en vin, en blé et autres comestibles. L'air y est très sain. Elle est la patrie de Phérécide, un des plus savants philosophes de l'antiquité, disciple de Pittacus, maître de Pythagore; le premier, dit-on, qui a écrit en prose, qui observa les révolutions de la lune, prédit les éclipses, enseigna publiquement le dogme Syros, etc.

de l'immortalité de l'ame et celui de la transmigration qu'il tenoit des Phéniciens. Mycone, Andros, Cyrus, Théos, et d'autres îles adjacentes, n'offrent rien de remarquable que de bon vin et de belles ruines.

Délos. Trois temples s'élevoient dans l'île de Délos : le premier consacré à Latone, le second à Diane, sa fille, et le troisième à Apollon. Ce dernier étoit un des plus superbes édifices de l'univers. Ce dieu y rendoit des oracles fort estimés pour leur clarté, pas autant néanmoins que ceux de Delphes, qui étoient fort obscurs, mais qu'après l'événement on appliquoit plus sûrement par la raison même de leur obscurité. Ce temple occupoit une grande partie de l'île. L'île elle-même étoit un asile non seulement pour les particuliers, mais aussi pour les nations. On a vu des armées ennemies s'y rencontrer, et ne commettre l'une contre l'autre aucune hostilité, par respect pour la sainteté du lieu. Tous les Grecs concoururent à la construction du temple, et de ses magnifiques galeries dont les ruines portent encore les noms de plusieurs rois qui ont contribué à ce travail. Ils y envoyoient des dons présentés par des députations solennelles. Aujourd'hui quelques curieux y vont chercher les traces des anciens monuments. La terre est si couverte de décombres, de ruines et d'épines, qu'il n'est pas possible de la cultiver. Il n'y a pas un habitant. Voilà Délos ancienne et moderne.

Lemnos, etc. Après Syros, où Achille vécut quelque temps déguisé en fille dans la cour de Lycomède, on passe quatre petites îles peu importantes, et on arrive à Lemnos, consacrée à Vulcain, et demeure des premiers forgerons. Junon, sa mère, y étoit aussi invoquée. Tous les ans on lui sacrifioit une jeune femme. Une terre qu'on

appelle Sigillée, parceque les sacs qui la contiennent sont marqués d'un sceau, a toujours été regardée comme un excellent remède contre les poisons, les morsures de serpents, les blessures et le flux de sang. C'est une espèce de chaux que les anciens alloient chercher avec des cérémonies religieuses. Les Grecs modernes en pratiquent aussi en la ramassant. Une grande partie de cette terre est envoyée au grand seigneur, le reste est vendu à son profit. Il est défendu aux habitants d'en garder sous peine de mort. Il y avoit aussi à Lemnos un labyrinthe, qui étoit un magnifique édifice. Imbros et Thasos ont eu des mines d'or.

L'île de Samothrace étoit fameuse par les honneurs qu'on y rendoit aux dieux Cabiri. Les savants ne sont d'accord ni sur l'origine de ce mot, ni sur ce qu'il signifioit. Selon toutes les apparences, on entendoit par-là des dieux très puissants. De tous les serments, celui par lequel on attestoit les dieux de Samothrace étoit le plus sacré. Les cérémonies de l'initiation ne doivent pas être oubliées; on y trouvera quelque ressemblance avec celles qu'on prétend être pratiquées dans une société fameuse de nos jours. On plaçoit sur une espèce de trône celui qui devoit être admis. On le ceignoit de rubans couleur de pourpre; on le couronnoit de lauriers; ensuite les prêtres et les spectateurs dansoient autour de lui. La danse finissoit par des exécrations prononcées contre ceux qui révéleroient ce qui se passoit dans les assemblées. Il est à remarquer que l'attribut d'un Cabiri, tel qu'il se trouve dans les médailles, étoit un marteau. Samothrace.

On chercheroit en vain dans Corcyre les jardins du roi Alcinoüs; mais à côté d'un terrain sablonneux et Corcyre, Leucade, Cythère,

stérile on en trouve un autre abondant en arbres fruitiers, oliviers, figuiers, vignes et en belles moissons. Ce sont là les vrais jardins. On en trouvera de pareils dans Leucade, dans Cythère, dont le nom réveille des idées riantes; les Strophades, les Echinades, et une multitude de petites îles. La nature, en les parant de ses ornements les plus précieux, sembloit avoir voulu en faire des asiles de bonheur et de paix, et presque toujours elles ont été le théâtre des guerres étrangères, ou des troubles domestiques, ou ont été envahies par les pirates.

Egine, Salamine, Eubée.

Egine étoit très pierreuse. L'industrie des habitants la rendit fertile. Comme ce fut à force de travailler la terre qu'ils parvinrent à la féconder, les poëtes ont supposé qu'après une peste qui dépeupla le pays, les dieux y mirent des hommes connus sous le nom de Mirmidons; c'est-à-dire, qu'à des fainéants succédèrent des hommes laborieux. Solon étoit de Salamine. Enfin la longue énumération des îles grecques finira par l'Eubée, belle et grande île, qui a soutenu, comme toutes les autres, des guerres intérieures et extérieures.

Toutes ces îles ont éprouvé d'affreux ravages, des incendies, des subversions totales de villes florissantes. Alternativement oppresseurs et opprimés, ces insulaires s'arrachoient tour-à-tour la palme de la liberté qu'ils arrosoient du sang de leurs voisins ou de leurs concitoyens. Actuellement, flétris en apparence des stigmates de la servitude, sous le gouvernement turc, pourvu qu'ils paient l'impôt, ils mènent réellement une vie douce et tranquille. Les voyageurs qui les ont examinés de près ont retrouvé dans les hommes la délicatesse qui distinguoit les anciens Grecs; dans les

femmes, les graces piquantes de leurs ancêtres; dans leurs fêtes, la décence et la gaieté: plus heureux, si on juge par l'histoire, dans une pareille dépendance, que sous l'égide d'une liberté toujours agitée et sanglante.

MACÉDONIENS.

Macédoine, entre la mer Égée, la Thessalie, la mer Adriatique et le Strygmon.

Au fond du golfe qui contient cet Archipel se trouve la Macédoine. Ses limites ont varié, suivant que la fortune a été favorable ou contraire aux princes macédoniens. Elle s'est formée en royaume par l'agrégation de beaucoup de petits peuples dont les noms nous restent encore. On ne sait à quelle époque celui de Macédoniens a prévalu, ni s'il vient d'un roi nommé Macédo, descendant de Deucalion, ou de Migdonia, province dont on a fait Macédonia.

Sol.

La Macédoine est hérissée de montagnes. Le mont Athos passe pour un des plus hauts de la terre. Il y avoit autrefois beaucoup d'autels consacrés aux faux dieux. Il est actuellement couvert de monastères. Le mont Pangœus recèle dans son sein des mines d'or et d'argent. Non seulement les montagnes, mais la Macédoine entière fournit des bois de charpente et de marine très estimés. On n'y connoissoit pas autrefois de déserts; maintenant, moins peuplée, elle manque quelquefois de vivres. Elle n'a pas prospéré autant qu'elle auroit pu, pour le commerce des mers qui baignent ses côtes, ni pour la navigation, et pour les transports intérieurs des belles rivières qui l'arrosent. On n'y connoît pas d'animaux extraordinaires, ni de raretés natu-

relles ou artificielles. L'air y est vif et sain. Il s'y trouve beaucoup de vieillards vigoureux. Les plaines qui avoisinent la mer donnent du blé et de l'huile, et sont plus fertiles que le reste du pays, qui est en général trop boisé et trop montueux; mais il nourrissoit de nombreux haras et d'excellents chevaux.

Habitants.

Les ancêtres de ces hommes qui devinrent peu-à-peu maîtres de la Gréce, et ensuite de l'Asie, étoient Argiens. Arrivés dans ce pays, sous la conduite d'un chef descendant d'Hercule, ils étendirent de proche en proche leur domination, autant par leur prudence que par leur valeur, en n'érigeant point de trophées après leurs victoires, et en traitant comme frères ceux qu'ils subjuguoient. Tous ces peuples se fondirent pour ainsi dire ensemble, et ne firent plus qu'une nation, dont le caractère distinctif étoit la bravoure, l'éloignement du luxe et de la mollesse.

Gouvernement.

Le gouvernement des Macédoniens est l'image d'une monarchie tempérée. Sous l'autorité des rois, ils étoient plus libres que dans la plupart des républiques de la Gréce. Sujets fidèles et même zélés, ils semblent avoir porté trop loin l'affection pour leurs princes, en faisant ou adoptant des Persans une loi en vertu de laquelle, non seulement les conspirateurs, mais tous leurs parents étoient exterminés. Cependant leur attachement pour les rois ne leur inspiroit jamais une soumission idolâtre. Quand ils les abordoient, ils conversoient familièrement avec eux, et les saluoient d'un baiser. Ils les aimoient et ne les craignoient pas, parceque personne ne pouvoit être mis à mort que par le jugement des tribunaux ou de l'armée.

Ces monarques étoient fort modestes dans les orne-

ments affectés à la royauté. Des armes magnifiques, une chaise de parade, étoient tout ce qui les distinguoit de leurs sujets. Leur éducation étoit sévère. Ils tempéroient la majesté du trône par une douce familiarité, mangeoient avec leurs amis, admettoient volontiers leurs sujets en leur présence, et jugeoient les causes, même celles qui n'étoient pas d'une grande importance. Tous ces usages n'ont pas été les habitudes d'un seul roi, mais des vertus qui se sont perpétuées sur le trône de Macédoine pendant plusieurs siécles.

Mœurs et coutumes.

Les Macédoniens professoient la même religion que les Grecs. Leurs principaux dieux étoient Jupiter, qu'ils honoroient comme leur protecteur; Hercule, comme le dieu tutélaire des vaillants hommes, et Diane, comme la déesse de la chasse, qui étoit leur occupation favorite. Ils étoient attachés à leur religion et superstitieux. Les rois exerçoient souvent eux-mêmes les fonctions sacerdotales, érigeoient des statues et des autels, et immoloient des victimes. Les Macédoniens ne s'écartoient des régles de la sobriété que dans les grands repas. Les femmes n'y étoient point admises. Les jeunes gens ne pouvoient s'y asseoir qu'après avoir tué un sanglier, de bonne guerre, c'est-à-dire avec la lance, sans toile ni filets. Ils aimoient non seulement l'exercice de la chasse, mais encore le danger auquel alors on y étoit exposé. Dans les camps, ils prenoient des leçons de force et d'adresse sous les yeux de leurs capitaines, et exécutoient une danse militaire qui ne manquoit pas d'agrément; mais, hardis soldats, ils étoient matelots timides.

Lois et sciences.

Les lois émanoient du prince; mais pour être exécutées il falloit qu'elles fussent conformes à l'équité

naturelle. L'accusé étoit lié, ne conservoit aucune marque de sa dignité, de quelque rang qu'il fût. Jamais on ne le privoit du droit de se défendre. Dans les cas douteux la torture étoit permise, et la lapidation le supplice le plus ordinaire. L'année macédonienne étoit composée de douze mois inégaux, qui donnoient autant de jours que nous en comptons dans la nôtre. Il est à remarquer que tous les quatre ans ils avoient une année bissextile. Nous ne sommes pas aussi instruits de ce qui concerne leurs connoissances dans les arts et dans les sciences. On doit seulement faire observer qu'ils étoient excellents monétaires. Leurs médailles portent d'un côté le buste du prince, de l'autre le nom de la ville où elle a été frappée: usage utile pour l'histoire. L'exergue, quelquefois en langue macédonienne, fait voir que cette langue différoit absolument de tous les dialectes grecs.

Discipline militaire.

La valeur étoit naturelle aux Macédoniens. Ils y ont ajouté une excellente discipline, et cet heureux mélange de courage et de docilité les a rendus à la fin invincibles. Souvent, cependant, ils ont été moins puissants, quoique toujours aussi braves que leurs voisins; mais dès qu'une fois le génie de leurs princes leur eut frayé une route à de grandes conquêtes, ils les secondèrent avec une ardeur sans égale, et pour faire réussir leurs projets ils se soumirent à la plus sévère discipline. Dès-lors la guerre devint une occupation nationale. On naissoit soldat, et on ne recevoit d'éducation que celle des camps.

L'armée macédonienne, dans les temps de ses succès et de sa gloire, étoit composée de Macédoniens, qui en faisoient les deux tiers, et n'avoient d'autre solde

que le butin. Elle étoit composée en outre d'auxiliaires grecs, entretenus par leurs républiques, et de mercenaires payés par le roi. L'infanterie avoit trois sortes de soldats, les uns légèrement, les autres moins légèrement, et d'autres pesamment armés. Ceux-ci formoient la fameuse phalange, corps terrible dans l'attaque, inébranlable dans la résistance, aussi redoutable par la régularité et la prestesse de ses mouvements, quand il s'ébranloit, que par la solidité de sa masse, quand il se tenoit sur la défensive.

Quoique la plus grande partie de la cavalerie fût composée d'étrangers, il y avoit cependant des corps de Macédoniens. Quand un soldat perdoit son cheval dans le combat, ou par la maladie, le capitaine étoit obligé de lui en fournir un de sa propre écurie, selon cette maxime, que l'avantage public doit l'emporter sur le faste particulier. Il y avoit des récompenses établies pour les infirmes et les vétérans.

Des boucliers et des casques de cuir cru, des épées perçantes et tranchantes, des poignards, des piques, telles étoient les armes offensives des Macédoniens. Quand le roi commandoit, et rarement ils avoient d'autres généraux que leurs princes, il ne se distinguoit ni par la magnificence des habits, ni par de grands équipages, ni par une table somptueuse. Il vivoit comme le simple soldat, et cette frugalité n'a pas été la vertu de quelques rois, mais celle de tous, depuis le premier jusqu'au dernier.

La phalange campoit au centre, la cavalerie sur une aile, les troupes légères sur l'autre. Le même ordre s'observoit dans les marches, autant qu'il étoit possible. Quand l'ennemi étoit rompu, la cavalerie et

les troupes légères alloient à la poursuite ; la phalange restoit constamment sur le champ de bataille, pour empêcher le ralliement. Pendant l'action les officiers, le roi même, adressoient la parole aux soldats. Ils avoient un cri de guerre, qu'ils poussoient tous ensemble lorsqu'ils en venoient aux mains.

Jamais l'armée ne campoit qu'elle ne s'entourât d'un fossé. Les tentes ne contenoient que deux soldats. Elles étoient de cuir, taillées pour être cousues, enflées, et servir de radeaux en cas de besoin. Le roi n'en avoit que deux, une pour coucher, et l'autre pour recevoir ses officiers. Il n'y avoit à la suite de l'armée ni femmes, ni enfants, ni équipages de luxe. Le nombre des chariots étoit petit. Chaque soldat portoit son bagage. Telles étoient les troupes, qui, sorties d'un petit coin de l'Europe, en ont soumis une partie, ont étendu leur domination jusqu'en Afrique, et ont assujetti à leur empire toute l'Asie alors connue.

Rois. Caranus. Ap. D. 2205. Av. J. C. 793. Trophées.

Caranus vint d'Argos en Macédoine, avec une colonie. Le pays étoit peuplé. Il prit une ville et se mit à faire des conquêtes pour se former un royaume. Selon l'usage des vainqueurs, il érigeoit des trophées. Un heureux hasard le corrigea de cette vanité inutile. Caranus apprit qu'un lion sorti des forêts du mont Olympe venoit de détruire un de ces monuments ; il se persuada que c'étoit un avertissement des dieux de ne pas irriter ses voisins, en éternisant leur honte. Dès-lors il se fit une régle qu'il transmit à ses successeurs, comme maxime d'état, de ne jamais traiter les peuples vaincus en ennemis, mais de les regarder comme des sujets.

Æropas.

Cinq rois précédèrent Æropas, qui gagna une ba-

taille dans son berceau. Les Macédoniens, quoique braves, se trouvoient toujours vaincus par les Illyriens, qui dévastoient leur pays. Ils s'imaginèrent qu'ils combattroient plus heureusement s'ils étoient animés par la présence de leur roi, encore à la mamelle. Les chefs le firent porter dans la mêlée, et soit ardeur nationale, soit honte d'abandonner un enfant, les Macédoniens combattirent avec tant d'obstination que les Illyriens furent défaits.

Amyntas. Alexandre.

Sous Amyntas arriva l'aventure, déja racontée, des jeunes seigneurs persans, qui forcèrent ce prince à introduire ses filles auprès d'eux dans la licence d'un repas. Alexandre, fils du roi, vengea la violence faite à son père, et prévint l'affront dont ses sœurs étoient menacées.

Cet Alexandre qui succéda à son père joua pendant tout son règne le rôle de médiateur entre le roi de Perse et les républiques grecques. Celles-ci lui reprochèrent quelquefois la duplicité qu'il mettoit dans ses négociations. On lui fit entendre qu'il seroit bien plus noble, et qu'il lui conviendroit mieux de se déclarer pour le parti qui défendoit la liberté, que de fléchir, comme il faisoit quelquefois, sous le joug honteux du monarque asiatique; mais cette conduite équivoque lui procura l'avantage de garantir son royaume des ravages de la guerre, et même de l'enrichir par le passage des troupes. On peut cependant conjecturer qu'il inclinoit pour les Grecs; se trouvant dans l'armée de Mardonius, il les informa que les Perses devoient les attaquer. Sans cet avertissement ils auroient été surpris et défaits.

Perdiccas.

Perdiccas, fils de cet Alexandre, se trouva en montant sur le trône, entre les Thraces, nation barbare,

les Perses, les Lacédémoniens et les Athéniens, qui s'efforçoient tous de l'attirer dans leurs querelles, tous ennemis sourds ou déclarés. Il se défit des uns par les autres, les mettant aux prises, les secourant, les abandonnant. On l'accusoit de perfidie, il récriminoit par des reproches de mauvaise foi, et tous avoient raison. Il eut à soutenir tous les genres de guerre, invasion, attaques imprévues, campagnes régulières, guerres civiles. Mais on remarque que, malgré son habileté et sa bravoure, il préféroit la plume à l'épée, la négociation aux armes.

On ne sait à quel titre Archélaüs lui succéda ; mais il reçut de lui un royaume puissant. Il s'appliqua à le fortifier par des places de défense, et paroît avoir mené une vie douce et tranquille dans la société des savants, qu'il aimoit. Il vit mourir dans sa cour Euripide, auquel il éleva un magnifique tombeau; il rechercha l'amitié de Socrate. On dit que ce philosophe se refusa à ses empressements, à cause des cruautés qu'il avoit commises au commencement de son régne, pour assurer l'usurpation à laquelle on croit qu'il dut le trône. En ce cas, il en tomba, comme il y étoit monté, par une conspiration qui lui fit perdre la vie. La couronne n'en passa pas moins sur la tête d'Oreste, son fils, encore enfant.

Oreste. Il eut le bonheur de trouver un parent nommé Erope, qui gouverna sagement le royaume, pendant son enfance, sous le titre de protecteur, et rendit le sceptre à son pupille. Pendant ce régne, Agésilas, roi de Sparte, revenant d'Asie avec un corps de troupes, demanda permission de passer par la Macédoine. Erope répondit qu'il y réfléchiroit. «Qu'il y réfléchisse, répondit

le fier Lacédémonien ; pour nous, marchons. » Cette fermeté étonna le protecteur, qui envoya par tout ordre de les bien recevoir. Par cette précaution il exempta la Macédoine du pillage que se seroient permis les Spartiates dans des pays moins complaisants.

Amyntas II. Alexandre II. Perdiccas II.

La suite du récit se couvre ici d'obscurité, par des catastrophes qui placent et déplacent les princes, jusqu'à Amyntas, qui affermit le trône dans sa famille, et transmit paisiblement la couronne à son fils Alexandre. On peut remarquer dans ces deux rois la différence qu'il y a entre la politique et la fourberie. L'adresse d'Amyntas ne lui ôta ni l'estime de ses voisins, ni l'amour de ses sujets ; au lieu que la finesse d'Alexandre, loin de lui servir, lui ôta la confiance de ceux avec lesquels il traitoit, et l'amour des Macédoniens. Ils se montrèrent très indifférents sur la mort violente qui l'arracha du trône, encore jeune. Un de ses parents, nommé Pausanias, voulut usurper la puissance souveraine, au préjudice des deux frères du défunt, nommés Perdiccas et Philippe. Cet usurpateur se rendit le peuple favorable; mais Euridice, mère des princes, trouva des ressources contre Pausanias dans l'affection de Pélopidas, général athénien. Celui-ci fut pris pour arbitre entre les prétendants ; son jugement donna le sceptre à Perdiccas. De peur qu'apres son départ de Macédoine les troubles ne se renouvelassent, il exigea des otages des compétiteurs.

Il demanda à Euridice Philippe, son dernier fils. Cette tendre mère ne consentit qu'avec une extrême répugnance à remettre un fils chéri en des mains étrangères. Cependant la haute opinion qu'elle avoit de Pélopidas diminua son inquiétude. Elle lui recom-

manda instamment son éducation ; ce grand homme promit d'en prendre le plus grand soin, et lui tint parole. En passant par Thèbes, il remit le jeune prince entre les mains d'Epaminondas, son ami, qui avoit chez lui un philosophe pythagoricien, de grande réputation. Philippe apprit de ce philosophe les sciences qui peuvent former l'esprit. Epaminondas lui enseigna l'art de la guerre. Le jeune prince trouva chez ce grand homme des exemples d'une infatigable activité, d'une fermeté d'ame inébranlable, de tempérance, d'amour de la justice, de désintéressement et de candeur ; mais on l'accuse de n'avoir retenu de ces vertus que celles qui étoient favorables à ses desseins ambitieux.

Philippe.
Ap. D. 2639.
Av. J. C. 359.

Tandis qu'il se formoit à l'école d'Epaminondas, il apprit la mort de Perdiccas, son frère, tué dans une bataille contre les Illyriens, ennemis héréditaires des Macédoniens. Ce prince ne laissoit qu'un très jeune fils, nommé Amyntas. Philippe se rendit secrétement en Macédoine, avec la plus grande diligence. Il y avoit déja deux compétiteurs soutenus par les Illyriens et par les Thraces ; ainsi, en arrivant, il trouva un désordre affreux dans le gouvernement, un peuple abattu et partagé d'opinions sur les droits d'un roi, des troupes étrangères oppelées par les rivaux, et point d'armée à opposer aux ennemis de sa patrie. Quelle carrière pour un jeune homme de vingt-deux ans !

Philippe mit alors en œuvre les grands talents que la nature lui avoit donnés pour négocier et pour combattre. Il apaisa les troubles domestiques en gagnant le peuple par son affabilité, les grands par d'immenses promesses, dont il ne fut jamais avare, les gens de guerre par des témoignages d'estime et d'affection.

Les prétendants au trône disparurent, ou satisfaits de quelques dédommagements, ou vaincus. Après tant de succès, la nation lui offrit ou lui laissa prendre sans peine la place de son neveu, et il ne fallut à Philippe que très peu d'années pour devenir le monarque le plus puissant de cette partie du monde, et le plus envié.

La jalousie des états voisins étoit bien pardonnable, à l'égard d'un prince dont on ne pouvoit se dissimuler l'extrême ambition, quoiqu'il la cachât avec beaucoup d'adresse. Il avoit toujours des prétextes. S'il attaquoit Amphipolis, ville à sa bienséance, il faisoit dire aux Athéniens que c'étoit uniquement pour rétablir la paix parmi les habitants de cette ville. Ponydée, Pydne, villes fortes, il ne les prenoit, disoit-il, que pour en priver les Athéniens, qui tenoient garnison dans ces places, et pour les remettre aux Olynthiens, qu'il desiroit se rendre favorables. Il disoit à ceux de ses courtisans qui se montroient étonnés de sa générosité : « Il faut obliger ceux qu'on ne sauroit vaincre. » Mais Olynthie éprouva à son tour que le feint désintéressement de Philippe n'étoit qu'un voile pour ses perfidies : ce prince s'emparoit du pays entre le Nessus et le Stémion; ce n'étoit pas, disoit-il avec sa sincérité ordinaire, pour s'approprier les mines d'or et d'argent qui s'y trouvoient, mais pour secourir les habitants contre des voisins inquiets qui les menaçoient. Peu lui importoit au reste qu'on devinât ses ruses après l'événement, pourvu qu'on ne les déconcertât point durant l'entreprise.

Un de ses grands sujets de haine contre Démosthènes, c'est que cet orateur le devinoit, lisoit pour ainsi

dire dans sa pensée, et indiquoit si clairement aux Athéniens les motifs de ses actions et leur but, qu'il leur auroit souvent été possible de faire échouer ses desseins, s'ils avoient voulu ouvrir les yeux à la lumière que Démosthènes leur présentoit. La ressource de Philippe étoit de payer des orateurs qui lui étoient dévoués; mais il reconnoissoit la supériorité de Démosthènes. « Il n'est pas à mes gages, disoit-il; s'il vouloit s'y met-« tre, je lui donnerois volontiers de plus grands appoin-« tements qu'à aucun de ceux qui composent ma mai-« son. » Pour caractériser l'éloquence victorieuse de cet orateur il disoit: « Isocrate se bat avec un fleuret, « Démosthènes avec une épée. »

L'orateur lui rendoit la pareille. C'est ainsi qu'il le peignoit en le faisant craindre: « Je vous ferai voir ce « Philippe avec lequel nous sommes en guerre, je vous « le ferai voir couvert de blessures, ayant perdu un œil, « estropié d'une main et d'une jambe, prêt à braver de « nouveaux périls, et à fournir à la fortune l'occasion « de le priver encore de quelque membre, dans l'espé-« rance que le reste de son corps vivra avec gloire et « avec honneur. O Athéniens! tel est Philippe. » La circonstance dans laquelle il perdit un œil est à remarquer, pour faire voir qu'on ne doit mépriser personne, et qu'il n'y a pas de petit ennemi. On lui présenta, pendant le siége de Méthone, Aster, excellent tireur, qui ne manquoit pas, disoit-on, un oiseau dans son vol le plus rapide. « Fort bien, répondit Philippe, je le prendrai à « mon service, quand je ferai la guerre aux étourneaux. » Aster, piqué de la raillerie, se retira dans la ville. Quelques jours après, Philippe, étant dans les travaux avancés, reçoit une flèche sur laquelle on trouva écrit:

« A l'œil droit de Philippe. » Elle avoit atteint le but. Le roi en fit jeter dans la ville un autre, avec cette inscription : « Si Philippe prend la ville il fera pendre « Aster », et il lui tint parole. L'ayant pour ainsi dire provoqué, il auroit mieux fait de pardonner, comme il lui arriva dans une autre circonstance, à la vérité moins grave, mais piquante pour un roi. Les Péloponésiens, auxquels il avoit rendu des services, sifflèrent son chariot aux jeux olympiques, ce qui étoit une des plus grandes insultes qu'on pût faire. Quelques courtisans l'excitoient à châtier cette insolence. Il répondit noblement : « S'ils nous sifflent quand nous leur rendons de « bons offices, que ne feroient-ils pas si nous leur en « rendions de mauvais? » Il y a encore plus de véritable grandeur dans ce qu'il dit des orateurs d'Athènes. « J'ai « beaucoup d'obligation à ces messieurs, qui, en m'indiquant mes défauts, me donnent occasion de me « corriger. »

Il ne faut pas oublier ce billet précieux écrit par lui à Aristote. « Vous savez que j'ai un fils; j'en rends grâces aux dieux, non pas tant parcequ'ils me l'ont « donné, que parcequ'ils l'ont fait naître votre contem« porain. Je compte que vous le rendrez digne de me « succéder et de gouverner la Macédoine. » Ce fils étoit Alexandre. L'éléve d'Epaminondas et d'un philosophe de son choix connoissoit le prix de l'éducation. On doit attribuer à l'efficacité des bons principes gravés dans l'esprit de Philippe dès l'enfance son respect pour la justice. Ce respect lui fit souffrir avec patience la repartie vive d'une femme qu'il venoit de juger en sortant de table. « J'en appelle, s'écria-t-elle. — A qui, dit « le roi? — A Philippe à jeun. » Il l'écouta de nouveau,

et la renvoya contente. Il ne faisoit pas attendre les plaideurs, persuadé de cette vérité, que celui qui se rend coupable d'un délai de justice abdique par cela même son autorité. Nulle considération humaine ne l'arrêtoit. Ses courtisans intercédoient fortement pour un homme qui alloit être condamné. « Si le jugement « est contre lui, lui disoient-ils, il sera déshonoré. — Eh « bien! répondit-il, j'aime mieux qu'il soit déshonoré « que moi. »

Philippe disoit, et il l'avoit éprouvé, « qu'il n'y avoit « pas de ville imprenable, pourvu qu'un âne chargé « d'or pût y entrer. » Mais il gardoit ce genre de corruption pour ses ennemis. Il ne vouloit pas qu'un roi l'employât autour de lui, en prodiguant des richesses aux courtisans.

Alexandre fit ses premières armes à l'âge de quinze ans. Il se trouvoit sur une frontière que des voisins turbulents cherchoient à envahir. Sans en donner avis à son père, il ramasse des troupes, se met à leur tête, et non seulement garantit la Macédoine des hostilités, mais il transporte le théâtre de la guerre chez les ennemis. Philippe fut très content du premier essai de la valeur de son fils. Néanmoins, dans la crainte que trop d'ardeur ne le précipitât dans quelque entreprise téméraire, il le rappela. Il l'avoit auprès de lui à la bataille de Chéronée, cette fameuse bataille qui décida du sort de la Grèce. Alexandre contribua beaucoup au gain de la bataille, puisqu'il enfonça le bataillon sacré des Thébains, lequel formoit la tête de l'armée ennemie.

Des négociations où la bonne-foi ne présidoit pas entre Philippe et les Athéniens avoient long-temps suspendu une explosion dangereuse. Les Athéniens

vouloient d'abord l'empire de la Gréce, ils se retranchèrent ensuite à ne le pas voir passer entre les mains de Philippe, et pour cela ils se servirent tantôt de la ruse, tantôt de la force. Philippe marchoit toujours à son but, qui étoit de se faire considérer des Grecs comme protecteur des foibles, ennemi de la tyrannie, fût-ce celle des républiques, toujours disposé à soutenir les intérêts de ceux qui le réclamoient. Il n'avoit pas manqué de prendre part à la guerre sacrée, cette guerre qui, pour un arpent de terre enlevé au temple de Delphes, avoit mis toute la Gréce en feu. Philippe s'étoit déclaré contre les sacriléges, de manière cependant à ne pas trop rassurer les hommes religieux.

Les Athéniens ne laissèrent pas ignorer au roi de Macédoine qu'ils le devinoient. On s'étoit écrit des lettres aigres d'un ton affectueux. Les Athéniens faisoient des plaintes, Philippe répondoit par des reproches. Les plaintes et les reproches étoient fondés; mais un roi, qui étoit en même temps son propre secrétaire, son général, son ministre et son trésorier, avoit bien de l'avantage sur une république, dont les choix sont toujours assujettis à l'intrigue. Tous les ans elle créoit dix généraux. « Qu'il est heureux, ce peuple, disoit Phi« lippe, qu'il est heureux de trouver chaque année dix « généraux, pendant que je n'en ai pu trouver qu'un seul « pendant le cours de ma vie » ! C'étoit Parménion. Mais une république a quelquefois plus d'influence à l'extérieur, par la multitude de ses agents. Aussi Athènes forma-t-elle une ligue formidable, dont les forces se déployèrent dans les champs de Chéronée, près de la Thébes de Béotie.

Là se choquèrent les deux corps les plus dignes de

se combattre, le bataillon sacré et la phalange macédonienne. Le premier, composé de l'élite des jeunes Thébains, tous frères d'armes qui faisoient vœu de mourir ensemble. On connoît la phalange. Alexandre commandoit l'aile gauche. Le roi, qui commandoit la droite, s'aperçut par un coup-d'œil de général que les Athéniens, après quelque avantage, s'abandonnoient à la poursuite. « Ils ne savent pas vaincre », dit-il, et fondant sur eux il les mit en déroute. Les premiers transports de sa joie eurent quelque chose de ridicule; mais un enfant qui voit couronner son front du premier laurier académique, un général que ses soldats élévent sur les pavois de la victoire, une femme au premier moment de son triomphe sur un cœur que des rivales lui disputoient, tous éprouvent un sentiment qui repousse la réflexion, une espéce d'ivresse à laquelle on doit pardonner des fautes.

Oui, Philippe fit chanter ironiquement en sa présence le décret que Démosthènes avoit fait passer pour exciter les Grecs contre lui. Il parla avec mépris des états de la Gréce, il insulta ses prisonniers; mais un mot de Demade, l'un d'entre eux, le fit rentrer en lui-même. « O roi! s'écria Demade, puisque le ciel vous « a donné le rôle d'Agamemnon, pourquoi aimez-vous « mieux jouer celui de Thersite? » Sur-le-champ le roi lui donna la liberté, ainsi qu'à tous les autres prisonniers. Se voyant si bien traités, ils s'avisèrent de demander leur bagage. « Je crois, dit le roi en riant, qu'ils « s'imaginent que nous ne nous sommes pas battus tout « de bon. » Cependant il accorda leur demande. Démosthènes se trouva à Chéronée, s'enfuit et jeta ses armes, pour courir plus vite. Un buisson accrocha sa robe: il

crut que c'étoit un ennemi qui l'arrêtoit, et cria : *donnez-moi la vie*. Combien d'orateurs, braves comme lui à la tribune, l'imiteroient dans le combat!

Les Athéniens furent consternés; ils crurent que le vainqueur alloit paroître devant leur ville, et il le pouvoit; mais, soit générosité, soit politique, il leur offrit la paix, et l'accorda à des conditions avantageuses pour eux. Cette conduite lui mérita les applaudissements de toute la Grèce. Philippe avoit provoqué un armement qui se faisoit contre la Perse. Il en fut déclaré généralissime. Ce n'étoit pas un dessein si téméraire. Les Grecs, appelés en Perse par des compétiteurs au trône de Cyrus, y avoient plus d'une fois pénétré par gros détachements, en avoient remarqué le mauvais gouvernement, la foiblesse militaire, et sur-tout l'immense butin qu'on pouvoit y faire. Ces motifs avoient fait concevoir à un simple roi de Sparte, à Agésilas, le projet, sinon de renverser le trône persan, du moins d'en détacher les états qui étoient à la bienséance de la Grèce. On ne sait jusqu'où Philippe étendoit son projet; mais il étoit dans la force de l'âge, à la tête d'une confédération puissante et d'une excellente armée, aidé de bons capitaines, grand général lui-même; que ne devoit-il pas espérer? Un déni de justice arrêta tous ces projets.

Par une disposition particulière de la Providence, qu'on peut regarder comme une punition, Philippe, qui avoit toujours fomenté les troubles dans la Grèce, se trouvoit dans sa cour en proie à des divisions domestiques. On ne sait ce qui le détermina à répudier Olympias, mère d'Alexandre, et fille de Néoptolème, frère d'Arymbas, roi d'Epire. Il l'avoit aimée jusqu'à

commettre en sa faveur l'injustice de mettre, après la mort d'Arymbas, la couronne d'Epire sur la tête d'un fils de Néoptolème, nommé Alexandre, et par conséquent frère d'Olympias, au préjudice d'Eacidas, fils d'Arymbas. Olympias étoit rusée, hautaine et vindicative. Congédiée par son mari, elle se retira en Epire. Philippe épousa Cléopâtre, nièce d'Attalus, seigneur macédonien. Pendant la cérémonie du mariage, il y eut une vive querelle entre Attalus et Alexandre. Le premier se permit de dire: « Nous aurons enfin un légitime « successeur à la couronne.—Suis je donc bâtard » ? s'écrie le fils d'Olympias, et il jette à Attalus une coupe à la tête. Celui-ci en jette une autre : les épées se tirent. Philippe oublie qu'il est boiteux, veut courir sur son fils et tombe. « Les Macédoniens, dit Alexandre, ont « là un chef bien en état de passer d'Europe en Asie : « lui qui ne peut aller d'une table à une autre sans « risque de se casser le cou. » Après ce propos insolent il se retire en Epire auprès de sa mère.

Cependant le père et le fils se réconcilièrent. Alexandre revint à la cour. Sans doute il n'y vit pas sans indignation Attalus, et l'on peut conjecturer que ceux qui avoient à se plaindre de l'oncle de la jeune reine trouvoient au moins un consolateur dans le fils d'Olympias. Entre les mécontents se rencontroit un jeune courtisan nommé Pausanias, auquel Attalus avoit fait l'affront le plus sanglant. Il en demandoit continuellement justice au roi ; mais Philippe, ne voulant point chagriner sa jeune épouse, en punissant son oncle, différoit toujours, et tâchoit d'apaiser Pausanias par des promesses. Il crut l'avoir gagné en le faisant capitaine de ses gardes ; mais cette faveur, au lieu d'étouffer dans

l'offensé le desir de la vengeance, opéra seulement l'effet de lui en faire changer l'objet, en lui procurant la facilité de diriger contre celui qui lui refusoit justice le coup destiné au coupable.

Il y eut dans cet événement des circonstances dignes d'être remarquées. D'abord la sécurité de Philippe entretenue par un oracle, et la flatterie d'un poëte. Quand l'entreprise de Perse fut décidée, il envoya consulter, sur le succès, la prêtresse de Delphes; elle répondit : » Le taureau est déja couronné, sa fin » approche, il va bientôt être immolé. » Le roi de Macédoine ne manqua pas de voir, dans cet oracle, le monarque perse qui alloit être offert comme une victime aux dieux de la Grèce. Il se laissa encore bien plus tromper par les vers d'une tragédie destinée à représenter, sous des noms empruntés, Philippe déja maître de l'Asie. Le poëte y disoit : « Vos superbes espérances s'élèvent « jusqu'aux cieux. Vous voudriez étendre votre domina- « tion jusqu'au bout de la terre. Votre vie a ses bornes, « quoique vous n'en mettiez pas à votre ambition. Le « moment de votre chute vient, il approche; et rien « ne sauroit vous garantir du coup fatal dont vous êtes « menacé. » Le monarque macédonien se fit répéter ces vers plusieurs fois. Il les appliquoit au monarque asiatique et savouroit délicieusement le plaisir d'y voir, comme dans une prophétie, la certitude de ses triomphes.

Un autre objet de remarque, c'est le danger des conseils tant à donner qu'à recevoir. Tel qui n'a prétendu que faire admirer son esprit en disant une chose extraordinaire, est peut-être cause d'un crime, par la disposition de celui qui l'a écouté. Cette réflexion peut

s'appliquer au sophiste Hermocrate et à Pausanias. Ce jeune homme, tourmenté par des pensées sombres, se croyant déshonoré tant qu'il ne sera pas vengé, demande à Hermocrate : « Que doit faire un homme pour « se rendre fameux? » Le sophiste répond sentencieusement : « Tuer celui qui a fait les plus grandes choses. » Et il ajoute gravement la raison : « Car la réputation « de celui qui aura été tué ne sauroit manquer de rap-« peler le souvenir de l'auteur de sa mort. » Quelle affreuse célébrité !

Entouré de prospérités, Philippe étoit bien éloigné de penser au sort qui le menaçoit. Se trouvant près de s'embarquer pour la Perse, il donnoit pompeusement une audience solennelle aux ambassadeurs de la Gréce, qui venoient lui présenter les vœux de la nation pour le succès de ses armes. Le monarque jugea à propos de joindre à cette cérémonie des jeux en l'honneur de l'hymen de sa fille Cléopâtre, sœur d'Alexandre, qu'il marioit au roi d'Epire, frère d'Olympias. Philippe lui-même faisoit partie du spectacle. Il commença par une magnifique procession, où l'on portoit l'image des douze grandes divinités de la Gréce. L'image du roi, aussi superbe que les autres, venoit ensuite, comme une treizième divinité : présomption bien contradictoire avec ce que lui crioit tous les jours un héraut, par son ordre : « Philippe, souviens-toi que tu es mortel. » Enfin lui même paroissoit seul vêtu de blanc, la couronne en tête. Ses gardes s'écartoient, tant pour le laisser voir que pour faire connoître qu'il étoit moins gardé par eux que par l'affection du peuple. Pausanias profite de cette espéce d'ouverture, s'avance vers le roi, tire son poignard de dessous sa robe, le perce au côté gauche,

et le fait tomber mort à ses pieds. L'assassin fuit. Déja il atteignoit des chevaux préparés pour son évasion, mais il s'embarrasse dans un cep de vigne, tombe, est massacré, et sa mort couvre le mystère de cet assassinat. On doute encore s'il fut le crime d'une conjuration, ou celui d'un fanatique d'honneur et de vengeance.

Philippe n'avoit que quarante-sept ans. On connoît ses talents politiques. Il étoit gracieux et affable dans le particulier, et disoit volontiers des choses obligeantes. S'étant levé un jour tard, il dit devant toute sa cour, en se frottant les yeux : « J'ai bien dormi cette nuit ; « mais je savois qu'Antipater veilloit. » Il ne se refusoit pas non plus le plaisir d'un bon mot quand il se présentoit. Deux hommes qui lui avoient livré une ville vinrent se plaindre que ses soldats les appeloient traîtres. « Laissez-les dire, répondit-il, ce sont des gens « grossiers, qui sont accoutumés à appeler les choses « par leur nom. » Il connoissoit enfin les délicatesses de la bienséance, et savoit les apprécier. Etant assis sur son tribunal, et immodestement découvert, un esclave demande à lui parler en secret. On le fait approcher, et il lui dit : « Seigneur, laissez tomber le pan « de votre robe.—Qu'on donne la liberté à cet homme, « dit-il, je ne savois pas qu'il fût de mes amis. » Si on pouvoit se dissimuler que l'intempérance, qui remplit une cour de scandales, est un vice impardonnable dans un prince, parcequ'il tue les mœurs ; que l'ambition, qui fait couler le sang des peuples, est un crime, on pourroit regarder Philippe comme un des plus parfaits monarques qui aient occupé le trône. Il laissa deux enfants de chacune de ses femmes légitimes, plu-

sieurs autres de ses femmes et concubines, et même d'une danseuse nommée Larisse.

Alexandre.

Ap. D. 2665.
Av. J. C. 333.

Que l'on puisse être homme et grand homme à vingt ans, Alexandre en est une preuve. Il avoit seulement cet âge quand son père lui laissa le royaume de Macédoine. Il eut pour gouverneur Léonidas, parent de la reine, dont les mœurs étoient pures et austères. Lysimaque, homme recommandable par sa douceur et sa modération, remplit auprès de lui les fonctions de précepteur. Aristote lui donna un goût plus étendu des arts et des sciences. Il puisa dans les poëmes d'Homère, dont il faisoit une étude assidue, les sentiments élevés qui distinguent le héros du grand prince; mais ce fut de la nature qu'il reçut le génie qui embrasse un objet dans toute son étendue, la justesse d'esprit qui dirige une entreprise, et le discernement qui fait choisir les meilleurs moyens.

En montant sur le trône, Alexandre s'entoura des ministres et des généraux de son père. Il les consultoit, mais, après les avoir entendus, il décidoit de lui-même et exécutoit rapidement. Il eut même en montant sur le trône de grandes difficultés à vaincre. Sujets et étrangers le regardoient comme un enfant incapable d'exécuter les grands projets de Philippe. Les Athéniens, sur-tout, avoient cette idée, et la répandoient. Le jeune roi commença par se faire craindre dans sa propre cour, en poursuivant vivement un conspirateur, Attalus, qu'on lui conseilloit de ménager. Il étonna les Macédoniens, et gagna la confiance de ce peuple guerrier, par des succès éclatants contre les habitants de la Thrace, nation valeureuse et opiniâtre. Il les poursuivit à travers les plus grands périls, et les força

d'implorer la paix. Les ambassadeurs vinrent le trouver dans son camp. Le jeune vainqueur, plein de la haute opinion qu'il croyoit avoir inspirée, leur demanda, comptant s'attirer une réponse flatteuse, « ce « qu'ils craignoient le plus au monde. » Ils lui répondirent : « Nous ne craignons que la chute du soleil « et des astres. » Cette fierté plut à Alexandre. Il les en estima davantage, et les traita avec honneur.

Alexandre achevoit cette glorieuse campagne, lorsqu'il apprit que toute la Grèce étoit prête à fondre sur son royaume. Cet orage se formoit par les soins de l'ardent Démosthènes, l'ancien et irréconciliable ennemi de la Macédoine. Beaucoup d'états entrèrent d'autant plus volontiers dans cette ligue, que le bruit s'étoit répandu qu'Alexandre avoit été tué dans sa dernière expédition. Sur ce bruit, les Thébains, obligés, sous Philippe, de recevoir garnison macédonienne dans leur citadelle, en attirèrent les deux commandants sur la place de la ville, et les y égorgèrent. A cette nouvelle, Alexandre marcha sur Thèbes. « Démosthènes, dit-il, m'a appelé enfant dans ses ha- « rangues pendant que je pacifiois l'Illyrie, jeune « homme pendant que je faisois la guerre en Thessalie; « mais je lui ferai voir au pied des remparts d'Athènes « que je suis un homme fait. »

La ville de Thèbes se défendit avec opiniâtreté, et n'en fut que plus malheureuse. Alexandre offrit une amnistie, à condition qu'on lui livreroit les coupables. Les habitants, entraînés par leurs orateurs, ne voulurent pas y consentir. A la manière des républicains présomptueux, ils insultèrent même les assiégeants. Alexandre les prit d'assaut, fit raser la ville, vendre

à l'encan tous les habitants qui échappèrent au massacre, et défendit de donner l'hospitalité ni aucun secours aux Thébains qui se seroient sauvés par la fuite. On dit qu'il se repentit de cette rigueur, et qu'il traita dans la suite avec une douceur et une humanité distinguées ceux des fugitifs qu'il put rencontrer.

Ce terrible exemple effraya les Grecs, et les força de reconnoître pour généralissime de la Gréce un prince aussi redoutable. Les Athéniens lui envoyèrent des députés, il les reçut bien; mais il exigea qu'on lui livrât Démosthènes, et huit autres orateurs, comme auteurs de tous les troubles de la Gréce. Cependant il souffrit qu'on laissât évader ceux-ci. Ce fut à Corinthe qu'Alexandre reçut les compliments de la Gréce entière, avec la qualité de généralissime. Il y vit Diogène, ce cynique que la visite de ce prince a peut-être rendu plus fameux qu'il ne méritoit. Les sentiments peuvent être partagés sur la réponse qu'il fit au roi de Macédoine, et sur la réflexion du prince. Celui-ci demanda au philosophe ce qu'il desiroit de lui. « Que tu t'ôtes de mon soleil », dit le cynique. Les courtisans étoient choqués de ce qu'ils prenoient pour de l'insolence. Alexandre, les regardant gravement, leur dit : « Si je « n'étois pas Alexandre, je voudrois être Diogène. » Est-ce dans Diogène indifférence louable pour les richesses, ou complaisance dans l'orgueil du refus? Est-ce dans le monarque admiration du mépris des vanités, ou desir de se rendre illustre de quelque façon que ce fût?

En partant pour sa grande expédition, Alexandre distribua à ses soldats et à ses courtisans tous ses biens patrimoniaux, et fit une infinité de largesses. Perdiccas.

auquel il vouloit faire un présent, lui demanda : « Que vous reservez-vous donc ? Il répondit, l'espérance. — Eh bien ! seigneur, lui dit Perdiccas en refusant son présent, permettez que parmi ceux qui partagent vos dangers il s'en trouve aussi qui partagent vos espérances. » En passant par Delphes il voulut consulter l'oracle. La Pythie refusoit de s'asseoir sur le trépied. Il s'efforçoit de la placer. « Mon fils, lui dit-elle, on ne peut vous résister. — C'est assez, répliqua Alexandre, j'en accepte l'augure. » Il ne se débarrassa pas moins adroitement du nœud gordien, qu'il coupa, ne pouvant le délier.

Arrivé sur les ruines de Troie, Alexandre fit immoler des victimes en l'honneur des héros couchés dans les tombeaux autour d'Ilion, particulièrement en l'honneur d'Achille, dont il se prétendoit descendu. Achille, disoit-il, fut doublement heureux, et d'avoir trouvé un ami comme Patrocle, et un poëte comme Homère pour chanter ses exploits. Ephestion, favori d'Alexandre, par une secrète allusion à l'amitié du roi, couronna de fleurs le tombeau de Patrocle. A l'imitation d'Agamemnon, qui avoit été comme lui généralissime des Grecs, le prince macédonien donna à son armée des fêtes, des jeux funèbres, auxquels il présida, toujours accompagné d'un prêtre ou devin qui tenoit auprès de lui la place de Calchas.

Après le passage du Granique, Alexandre fit éprouver le sort de Thèbes à la ville d'Halicarnasse, défendue par les Perses. Elle fut réduite en cendres et rasée jusqu'aux fondements. Les Marmariens, habitants d'une petite ville sur les confins de la Lycie trompèrent les efforts du conquérant, mais d'une manière bien cruelle.

Ils avoient soutenu deux assauts, leurs vieillards les exhortoient à se rendre. « Vous ne le voulez pas, s'é-« crièrent-ils, eh bien, mettez-nous à mort avec vos « femmes et vos enfants, et faites-vous jour à travers « les ennemis. » Ils ne furent que trop bien obéis. Chacun des guerriers se rend chez lui, fait un festin à sa femme et à ses enfants,ferme, après le repas, la porte de sa maison, y met le feu, et dès que l'embrasement est général ils sortent de la ville, passent au travers du camp des Macédoniens, et se sauvent. Cruelles extrémités! dont ceux qui les causent sont aussi coupables que ceux qui s'y livrent. Le roi de Macédoine, ne se trouvant pas encore fort éloigné de son royaume, y renvoya les Macédoniens mariés dans l'année passer le quartier d'hiver auprès de leurs épouses. Dès-lors il commença à distribuer des royaumes. Une reine de Carie, nommé Ada, fut replacée par lui sur le trône, d'où un protégé de Darius l'avoit fait descendre. Au défaut d'autres moyens, elle voulut reconnoître ce service par des mets délicats qu'elle lui envoyoit, et elle lui offrit d'excellents officiers pour sa table. Il répondit à Ada : « Mon gouverneur m'a pourvu de cuisiniers « plus habiles que tous ceux que l'on pourroit me don-« ner. Beaucoup marcher dès le lever du soleil me pré-« pare un bon dîner, et dîner sobrement me prépare « un souper aussi exquis. »

Un homme qui auroit parcouru autant de pays qu'Alexandre en a cônquis pourroit passer pour un grand voyageur. De la Macédoine il cotoie la Méditerranée, s'avance en Egypte, s'enfonce dans les sables de la Libye, voit la mer Rouge et le grand Océan persique, pénètre dans l'Inde, attaque les Scythes, recon-

noit la mer Caspienne et les Palus Méotides. Enfin il parcourut en tout sens l'intérieur de cette vaste partie du monde, prenant les villes, livrant des batailles, gravissant les rochers, affrontant également le froid âpre des montagnes et les chaleurs brûlantes des plaines, souffrant patiemment la faim, la soif, les fatigues, la douleur des blessures, à la tête d'une armée intrépide à son exemple, et rendue invincible comme lui. Puisque l'opinion a attaché l'idée d'héroïsme à la grandeur, au nombre, à la difficulté des exploits, on peut dire qu'aucun homme n'a été un héros comparable à Alexandre, sur-tout quand on considère que dix ans lui suffirent pour former un empire des plus étendus qui aient jamais existé.

Mais à l'admiration succède un sentiment pénible, une espèce d'indignation lorsqu'on se demande quels étoient le but et le motif de ses expéditions guerrières. Quelle rage d'attaquer des nations paisibles, de ravager les campagnes, de brûler les villes, et de traîner leurs malheureux habitants en captivité. Ces jeux des héros sont bien condamnables aux yeux de la raison. Sous ce point de vue, Alexandre ne fut qu'un fléau, dont la mémoire devroit être effacée des annales du monde. Son histoire devroit finir ici, si elle ne présentoit pas quelques traits moins révoltants que ces atrocités sanguinaires, qu'on nomme conquêtes.

Après la bataille d'Issus, on put soupçonner qu'Alexandre perdroit aisément les mœurs austères de la Macédoine, et ne seroit pas insensible aux délicatesses et au luxe asiatiques. Maître du camp de Darius, il se plut à se voir environné du faste des vaincus. « Allons, dit-il, nous rafraîchir dans les bains de Darius. » Après

le bain, et un repas somptueux, on le conduisit dans un magnifique appartement. Frappé de l'éclat et des richesses qui étoient prodiguées dans ce lieu, il ne put s'empêcher de dire avec une espéce de transport: « Cela « s'appelle être roi. » Pareille conjecture peut se faire à l'occasion de son voyage au temple de Jupiter Ammon. Il exposa une partie de son armée à périr dans les sables, pour la seule satisfaction de se faire déclarer fils du dieu qu'on adoroit dans ce temple. Olympias, sa mère, lui écrivit qu'elle le prioit de ne pas la brouiller avec Junon. Olympias demeuroit en Macédoine avec beaucoup d'agréments, mais sans autorité. Antipater, qu'Alexandre y avoit laissé comme gouverneur, avoit bien de la peine à contenir dans les bornes prescrites une femme hautaine et impérieuse, et sûre de la tendresse de son fils. Il en faisoit un jour ses plaintes au roi dans une longue lettre. Après l'avoir lue, Alexandre dit: « Antipater ignore qu'une seule larme d'une mère « peut effacer mille lettres comme celle-là » ; cependant il soutint toujours le gouverneur.

Mais ses inquiétudes sur des objets éloignés n'étoient rien en comparaison de celles que lui causa un complot tramé contre sa vie. Le mécontentement devenoit contagieux dans son armée ; des chefs, que les prodigalités peu mesurées du roi rendoient jaloux les uns des autres, il passoit aux soldats, qui ne se trouvoient pas assez récompensés. Alexandre, instruit de ces dispositions, se contenta de dire: « L'apanage des princes est de faire « le bien, et d'être blâmés. » Mais il se trouva entre les mécontents un homme plus hardi, qui ne s'en tint pas aux murmures ; il conçut le dessein de tuer le roi, et en fit part à quelques amis. Cette confidence circula, et

arriva à un homme qui, effrayé du projet, alla trouver Philotas, fils de Parménion, lui découvrit le complot, et le pria de lui procurer une audience du roi. Philotas, de remise en remise, traîna trois jours le dénonciateur. Celui-ci s'adressa à un autre qui avertit le roi. L'indifférence que Philotas avoit mise à écouter la dénonciation, ses délais à en instruire, causèrent de l'inquiétude à Alexandre. Philotas, interrogé, répondit que le projet lui avoit paru si mal concerté qu'il l'avoit regardé comme inexécutable, et qu'il n'avoit pas cru devoir alarmer le roi. Alexandre prit ou parut prendre cette excuse pour bonne, et invita même Philotas à sa table.

Ce seigneur étoit un brave officier, généreux, prodigue même pour ses amis. On rapporte qu'un d'entre eux étant venu lui demander une somme à emprunter, son intendant lui dit qu'il n'y avoit pas d'argent en caisse. « N'avez-vous pas, lui dit-il, ma vaisselle et mes « habits? Vendez tout, plutôt que de laisser un de mes « amis dans le besoin. » Il étoit d'ailleurs fier, hautain, très prévenu de son mérite, et très imprudent dans ses paroles, s'il est vrai, ce qu'on rapporte de lui, qu'il dit un jour: « Sans Parménion, qu'auroit été Philippe? » Aussi, son père, effrayé de la hauteur à laquelle il s'élevoit, et prévoyant sa chute, lui disoit: « Mon fils, fais« toi petit. »

Les envieux ne manquent jamais dans les cours. Du caractère dont étoit Philotas, il ne pouvoit manquer d'être en butte à leurs traits. On réveilla les soupçons d'Alexandre. Il le fit arrêter et appliquer à la torture. Il avoua la conspiration, nomma des complices, et chargea même son père; mais traduit devant le tribunal de l'armée, selon la coutume des Macédoniens, il

rétracta les aveux qu'il dit lui avoir été arrachés par la force des douleurs. Il n'en fut pas moins condamné et exécuté. Soit que le roi crût Parménion coupable, soit qu'il jugeât dangereux de le laisser survivre à son fils, il envoya assassiner le père dans son gouvernement, où il vivoit retiré et tranquille.

Tout le monde ne fut pas convaincu du crime de Philotas. On pardonna encore moins à Alexandre la mort de Parménion. On supposa que ce prince, déterminé à se faire rendre des honneurs que la hauteur macédonienne ne pouvoit souffrir, avoit saisi avec plaisir l'occasion de se défaire des Macédoniens qui pouvoient s'opposer à ses desseins. Ce qui arriva ensuite ne confirma que trop ce soupçon.

La cour d'Alexandre étoit devenue extrêmement brillante par le concours des grands seigneurs, des princes, des rois même, qui venoient solliciter ses faveurs. Leurs flatteries empoisonnèrent l'esprit du monarque. L'excès de leurs louanges, leurs adorations, le charmèrent. Il trouva mauvais de n'être pas traité par les Macédoniens avec les mêmes démonstrations de respect. Au contraire, ceux-ci, plus ils le voyoient abandonné à la mollesse persane, prêter l'oreille aux adulations qui l'élevoient au-dessus de la nature humaine, plus ils s'efforçoient de le rappeler à l'austérité de ses premières habitudes, et de chasser de son cœur le levain d'orgueil qui y fermentoit. Heureux s'ils avoient su mêler à leurs remontrances les adoucissements propres à guérir cet esprit blessé !

Mais la franchise militaire connoît peu de tels ménagements. Clitus, ce soldat qui avoit sauvé la vie à Alexandre au Granique, se trouvant à la table du roi

et entendant qu'on l'élevoit au-dessus de Castor et de Pollux, et même d'Hercule, ne put contenir son impatience. Il se leva avec précipitation, et dit : « Je ne puis « entendre des discours si insensés, ni souffrir qu'on « affecte d'insulter aux dieux, et de déprécier les an-« ciens héros, pour chatouiller les oreilles d'un prince « vivant. » Il ajouta d'autres reproches qui piquèrent vivement Alexandre. « Qu'on l'arrête, s'écrie-t-il. » Personne ne se leva pour exécuter cet ordre. « Me voilà « donc, dit le roi outré de dépit, me voilà comme Da-« rius enchaîné par Bessus. Je n'ai plus que le vain titre « de roi. » En même temps il saisit la javeline d'un de ses gardes, et perce Clitus, qui tombe et meurt. Le crime ne fut pas plutôt commis que le repentir succéda. Alexandre déploroit à grands cris son malheur; il se rouloit dans sa chambre comme un forcené, repoussoit toute nourriture, et il ne consentit enfin à vivre que sur les prières et les instances de toute l'armée. Il eut encore le malheur, dans cette circonstance, d'être rassuré contre ses remords par des flatteries et les raisonnements spécieux d'un sophiste nommé Anaxarque, faux philosophe, qui vint lui dire : « Est-ce donc là « cet Alexandre sur qui tous les peuples ont les yeux « ouverts? Il fond en larmes comme un homme foible « qui s'est rendu l'esclave de l'opinion du vulgaire. Celui « qui est la loi suprême de ses sujets pourroit-il crain-« dre les reproches de qui que ce soit? Avez-vous oublié « que Jupiter est représenté assis sur un trône, ayant « à l'un de ses côtés la loi, de l'autre la justice, pour « faire connoître que toutes les actions d'un souverain « sont toujours justes et légitimes. » « O flatteurs, empoisonneurs des rois, fléaux du peuple » ! s'écrie, avec

un juste sentiment de douleur, l'historien d'Alexandre.

Ces odieux principes étouffèrent bientôt les germes de repentir. Il fut même question d'amener les Macédoniens à fléchir le genoux devant le roi, comme faisoient les Perses. Ce complot se forma entre de bas courtisans, des poëtes, des parasites rampants, des sophistes et de ces hommes qui trafiquent l'esprit contre la faveur des grands. Ils résolurent qu'Alexandre seroit dieu, et qu'on lui rendroit les honneurs divins. La proposition en fut faite à table par le même Anaxarque, cet effronté adulateur dont nous venons de parler. Callisthène, ami d'Aristote, attaché depuis l'enfance à Alexandre, voyant que les Macédoniens consternés gardoient le silence, prend la parole, distingue les honneurs qu'on doit aux dieux et aux hommes, quelque grands qu'ils soient: « des temples, des autels, des libations, des sacrifices, des hymnes à ceux-là; des « louanges à ceux-ci. Les dieux n'ont-ils pas un juste « sujet de s'irriter lorsqu'on offre à de simples mortels « les honneurs de l'adoration? Hercule ne les eut qu'a« près sa mort. On attendit même que l'oracle de Del« phes eût parlé. O Alexandre, n'oubliez pas la Grèce! « lorsque vous y retournerez, pourriez-vous forcer des « hommes libres à vous adorer comme un dieu? Si vous « m'objectez que Cyrus a été adoré par ses sujets, que « depuis ce temps cette coutume a subsisté chez les « monarques mèdes et persans, dont vous tenez la « place, rappelez-vous comment les Scythes, peuple « pauvre et grossier, réprimèrent son chimérique or« gueil; comment d'autres Scythes forcèrent Darius « lui-même à reconnoître qu'il n'étoit qu'un homme. « Xerxès, Artaxerce, ces rois honorés comme des dieux

« par leurs sujets, ne les a-t-on pas vus fuir devant les « armées grecques, et tout récemment Darius devant « Alexandre » ?

L'amour-propre du roi souffroit infiniment en écoutant un discours si hardi. Cependant il ne voulut point, ou n'osa trop presser les Macédoniens ses convives. Il y eut une espéce d'accommodement; il fut décidé que ceux à la santé desquels le roi feroit l'honneur de boire devoient se lever, le saluer, et s'approcher pour recevoir de lui un baiser. Alexandre commença par des seigneurs perses, qui le saluèrent à leur manière par l'adoration. Des Macédoniens, les uns éludèrent la cérémonie, les autres s'en moquèrent ouvertement. « Frappez donc plus fort », dit un Macédonien à un Perse, qui touchoit la terre du front en se prosternant. Callisthène vint à son tour. Comme il ne se prosterna point, Alexandre le repoussa rudement. Callisthène s'en retourna en disant: « J'ai perdu un baiser. » Il paya cher cette plaisanterie.

Ceux qui cherchent à excuser Alexandre disent qu'il n'étoit pas assez insensé pour se regarder comme un dieu. Ils citent même un mot qui lui échappa plus tard dans la douleur d'un pansement. « On m'appelle « fils de Jupiter, mais ma blessure me crie que je suis « homme. » Ils disent donc qu'il n'avoit d'autre dessein que de familiariser les Grecs avec les mœurs des Persans, afin de n'en faire qu'un même peuple; que ce fut dans la même intention qu'il fit instruire de jeunes Perses de la tactique macédonienne; mais cette intention même étoit un crime aux yeux des vainqueurs, qui s'indignoient de ce qu'on vouloit leur égaler les vaincus. Cette disposition des esprits fit trouver à un nommé

Hermolaüs, un de ses gardes, des complices pour se venger d'une injure particulière.

Alexandre étoit très coupable envers lui. Ce jeune homme, voyant dans une chasse un sanglier qui venoit au roi, court à lui, et le perce de sa lance. Le roi, irrité de ce que la précipitation de son garde lui avoit enlevé l'occasion de montrer son courage et son adresse, le fit fouetter publiquement, et ordonna qu'on lui ôtât son cheval. Ses compagnons, témoins de cet affront, entrèrent dans sa peine; il ne lui fut pas difficile de leur faire épouser son ressentiment. Ils consentirent de tuer le roi pendant son sommeil. Le crime auroit été consommé sans le plus grand des hasards.

Il y avoit dans le camp une Syrienne qui suivoit l'armée, qui agissoit et parloit comme si elle avoit perdu la raison. Cette femme faisoit profession de prédire l'avenir; mais elle débitoit ses prédictions d'une manière si bizarre et si ridicule, que tout le monde la prenoit pour une insensée. Quelquefois l'événement avoit répondu à ses prophéties, et le roi, dont l'esprit penchoit vers la superstition, voulut que cette devineresse eût toujours accès auprès de sa personne. La nuit même que les conspirateurs avoient marquée pour l'exécution de leur dessein, Alexandre, ayant prolongé le repas avec ses amis, rentroit dans son appartement. La Syrienne lui barre le chemin, et comme agitée d'un mouvement convulsif, lui ordonne de retourner, et de passer la nuit à boire. Il obéit sur-le-champ. Les conspirateurs furent déconcertés; un d'eux révéla le complot. On arrêta Hermolaüs et ses complices. Il avoua son crime, et les soldats les lapidèrent. On arrêta en même temps Callisthène, comme ayant eu part

à la conspiration; il paroît qu'il n'y eut contre lui que des présomptions, fondées sur ce qu'il étoit l'ami particulier d'Hermolaüs. Mais son crime fut de jouir d'une grande estime, et par conséquent d'un grand crédit auprès de la jeunesse macédonienne, à laquelle il étoit soupçonné d'inspirer des sentiments contraires au vœu du roi sur les honneurs divins qu'il se destinoit. Le genre de sa mort est incertain, mais toujours fort cruel; puisqu'il n'y a de différence qu'entre avoir été mis à la torture et attaché à une croix, ou chargé de fers, à la suite de l'armée, dans un chariot découvert où ce philosophe mourut.

Le caractère d'Alexandre paroît s'être aigri depuis ce temps. Il ne montra plus d'autre passion que de ravager, subjuguer, détruire tout ce qui lui résistoit. On lui vit employer le feu comme le fer, se plaire dans les dangers, s'y jeter avec une espèce de fureur aveugle. A la vérité, la témérité lui procura souvent des succès inespérés; parceque ses soldats, animés par son exemple, et craignant de le laisser périr, faisoient des efforts surnaturels. Ce fut à travers ces périls qu'il arriva sur les frontières de l'Inde. Il y trouva deux rois dont la conduite obtient des éloges, selon le genre de mérite dont on fait le plus de cas. Ceux qui estiment par-dessus tout la fierté, la hauteur, ce qu'on appelle magnanimité, admirent Porus, qui osa résister à l'impétuosité d'Alexandre. Ceux qui prisent les vertus douces, une politique insinuante et utile aux peuples, préfèrent Taxile, qui ouvrit ses états à ce torrent, et le laissa écouler avec le moins de dommage possible pour son royaume. Alexandre devint ami du monarque indien, et laissa ses sujets en paix. Porus déploya toutes ses

forces, combattit, fut défait, perdit deux fils dans la bataille, fut lui-même blessé et auroit vu son royaume subjugué sans la générosité du vainqueur, qui se piqua de répondre à la noble fierté du vaincu. « Comment « voulez-vous que je vous traite, lui dit Alexandre? « — En roi, répondit Porus. » Non seulement Alexandre lui rendit ses états, mais il y ajouta des provinces, et s'en fit un allié fidéle.

Toujours brûlé de l'ardeur des conquêtes, Alexandre en méditoit de nouvelles. On eût dit qu'il prétendoit ne s'arrêter qu'aux limites du monde. Ses soldats n'étoient pas dans les mêmes dispositions. Au lieu d'aspirer à d'autres victoires, ils ne demandoient qu'à s'éloigner de ces climats étrangers, pour retourner dans leur patrie. Sur la connoissance qu'ils eurent des desseins d'Alexandre, l'armée mécontente murmure hautement. Instruit de ces murmures, le monarque harangue son armée, lui présente les motifs de gloire qui devoient l'animer, après avoir subjugué l'Asie, à ne point poser les armes qu'elles n'eussent conquis l'univers. Il étoit éloquent et chéri de ses soldats; néanmoins son discours ne fit aucune impression sur eux. Ils gardèrent un morne silence.

Cependant ils tournèrent les yeux sur un de leurs officiers nommé Cœnus, dont toute l'armée et le roi lui-même connoissoient le mérite. Touché de la tristesse des soldats, Cœnus eut la générosité de plaider leur cause. Il représente au roi que les hommes ne se déterminoient à essuyer de grandes fatigues que dans l'intention de goûter un jour les douceurs du repos. « L'armée n'est plus aussi nombreuse; presque tous

« ceux qui la composent soutiennent à peine le poids « des armes; daignez, seigneur, les regarder comme « des invalides. Ils espèrent de votre bonté qu'en con- « sidération de leurs anciens services vous les recon- « duirez dans leur patrie. C'est là que vous trouverez « une jeunesse qui, s'enflammant par l'exemple de « vos vertus, sera prête à vous suivre dans les nou- « velles expéditions que vous voudrez entreprendre. »

Ce discours ne plut nullement à Alexandre. Il rompit l'assemblée. Dans une autre qu'il convoqua le lendemain il déclara qu'il étoit résolu de pousser plus loin sa marche avec les soldats qui voudroient le suivre. « Que ceux qui desirent si fort de revoir leur pays na- « tal, dit-il, retournent en Macédoine. Allez, soldats, « allez dire que vous avez laissé votre roi au milieu de « ses ennemis. » Cette tentative ne réussit pas davantage. Personne ne se présenta. Alexandre irrité se renferme dans sa tente, et y reste deux jours, sans vouloir admettre auprès de lui ses plus intimes amis. Il en sort le troisième avec un air grave, et ordonne un sacrifice. L'aruspice déclare que les augures ne sont pas favorables. « Il faut donc s'en retourner, dit le roi, puis- « que les dieux et mon armée exigent que je n'aille pas « plus loin. » D'une profonde tristesse l'armée passe à des transports de joie. « Qu'il soit béni à jamais, « s'écrioient les soldats! invincible pour le reste de « l'univers, il s'est laissé vaincre par nos prières. » La contenance de toute une armée qui se montre mécontente sans menaces, sans plaintes audacieuses, et avec une respectueuse fermeté : cette sensibilité du soldat, chagrin d'être forcé de déplaire à son général,

la joie d'avoir recouvré ses bonnes graces, c'est là un événement peut-être plus glorieux pour Alexandre que ses plus belles victoires.

Il se mit à leur tête pour le retour ; mais ne les conduisit ni par le plus court chemin, ni par le plus exempt de périls et de fatigues. En se retirant il eut soin de chercher des peuples à combattre. Lui-même pensa laisser la vie dans les murs des Oxidraques, où il se précipita témérairement, et d'où il fut retiré avec peine à demi mort. Les marches furent longues et pénibles. Les soldats souffroient tantôt de la disette de vivres, tantôt de la privation d'eau ; quelquefois l'une et l'autre ressources leur manquoient. Après un jour de chaleur, sous un soleil brûlant, dans une plaine aride, toute l'armée haletant de soif, on apporta au roi dans le creux d'un bouclier un peu d'eau bourbeuse, comme un présent précieux, il la reçut avec reconnoissance et la répandit à la vue de ses soldats; pénible extrémité, mais privation encourageante !

En repassant par les endroits qu'il avoit déja parcourus, lorsqu'il les soumit, Alexandre examina la conduite des gouverneurs, punit les uns, récompensa les autres, s'informa de la justice, des finances, ordonna des embellissements dans les villes, traça des routes, fit construire des ponts, et montra par-tout une intelligence supérieure pour le gouvernement.

Plus il approchoit de Babylone, où on croit qu'il vouloit fixer son séjour, plus il s'efforçoit d'incorporer, pour ainsi dire, les Perses aux Macédoniens, afin de ne faire qu'une nation des deux. Dans ce dessein, il épousa deux princesses du sang royal, dont une, nom-

mée Statira, étoit fille de Darius; il avoit déja épousé une persane d'une beauté parfaite, nommée Roxane. Il donna en mariage à Ephestion une autre fille de Darius. Ses favoris imitèrent cet exemple; il y eut environ quatre-vingts filles choisies dans les plus nobles familles de Perse pour être leurs épouses. Tous ces mariages se firent le même jour. Le roi combla les époux de présents, ainsi que ceux de ses soldats qui avoient pris des femmes persanes, dont le nombre passoit dix mille. Il paya leurs dettes. Des bureaux étoient établis où on donnoit de l'argent sans s'informer à qui ni pour quelle raison il étoit dû, de peur que la honte de certaines dépenses n'empêchât d'en demander. Il décerna, d'après le suffrage général, des couronnes d'or à ceux qui s'étoient le plus distingués, et fit passer en revue devant lui trente mille jeunes Perses, qu'on avoit formés par ses ordres aux exercices militaires: il en fut très content. On les nomma Epigones, c'est-à-dire successeurs.

Cette dénomination n'étoit pas politique; elle faisoit entrevoir aux Macédoniens que, s'ils causoient quelques mécontentements, où s'ils vouloient se retirer, il y avoit des troupes prêtes à les remplacer. Ils marquèrent bien leurs soupçons, lorsqu'ayant réglé les affaires de Perse, avant de passer en Médie, le roi voulut faire une espéce de triage dans ses troupes. Il publia que ceux qui ne vouloient plus servir par motif d'âge, de blessures, infirmités, ou toute autre raison, pouvoient se retirer; mais qu'il récompenseroit noblement ceux qui continueroient de porter les armes. Une grande partie de l'armée, jalouse des faveurs qu'il accordoit aux Perses, déclara qu'elle vouloit s'en re-

tourner. « Puisque les barbares, lui dirent-ils, sont « les seuls à qui vous accordez vos bonnes graces, « qu'ils vous aident à subjuguer les nations. » Quelques uns ajoutèrent insolemment : « Vous pouvez faire la « guerre avec votre père Ammon, si vous voulez; « pour nous, nous sommes résolus de ne plus vous « servir. »

Alexandre s'élance précipitamment de son trône, fait saisir les principaux mutins qu'il indique lui-même, et en fait traîner treize au supplice. Les autres restent muets et consternés. Il leur dit deux mots sur leur ingratitude, et rentre brusquement dans sa tente. Il reste deux jours sans vouloir recevoir personne. Le troisième, il paroît, admet à lui baiser la main les Perses devenus ses parents par alliance, et leur donne les principaux postes de son armée. Le bruit se répand en même temps qu'il va casser sa garde macédonienne, et en prendre une persane. Toute cette garde menacée accourt en foule autour de la tente du roi, elle offre de livrer les auteurs de la révolte. Voyant qu'on ne leur répond pas, les soldats jettent leurs armes, et protestent qu'ils ne se retireront pas qu'ils n'aient obtenu leur pardon. Alexandre enfin sort de sa tente; voyant leur repentir, il ne put retenir ses larmes. Ils n'eurent pas non plus la force de lui parler. Après quelques moments de silence, Eatine, officier distingué, prit la parole en ces termes : « O roi, vos « Macédoniens sont pénétrés de la plus vive douleur, « de ce qu'à leur exclusion vous avez permis aux Perses « de venir vous baiser la main, et de ce que vous avez « traité ceux-ci comme vos parents. — Vous êtes tous « mes parents, reprit le roi, et je prétends que désor-

« mais vous me gardiez comme tels. » Il présenta aussitôt sa main aux Macédoniens, qui s'empressèrent de la baiser. Ensuite il donna un festin où se trouvèrent huit mille convives. Il fit placer à côté de lui les Macédoniens, ensuite les Perses, et après les soldats des autres nations. Cette nombreuse assemblée but, dans une même coupe d'or, à la prospérité et à l'union de tous les peuples dont Alexandre étoit le souverain.

C'est sous ces favorables auspices, et avec l'espérance d'un régne rendu heureux par une concorde générale, qu'Alexande arriva à Babylone. Il y forma trois projets : le premier de dessécher les vastes marais qui entouroient la ville; le second de rendre l'Euphrate et le Tigre navigables pour des galères et d'y creuser un port; le troisième de porter la guerre chez les Arabes. S'occupant avec ardeur de ces trois projets, il présidoit lui-même aux travaux des ingénieurs appelés pour le dessèchement. Un voyage sur le fleuve lui procura les lumières nécessaires pour la navigation qu'il vouloit établir. Des provinces il recevoit des recrues, ou plutôt des troupes déja formées dont il composoit l'armée destinée contre l'Arabie. Tout lui prospéroit, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie qui se déclara par une fièvre ardente. Il combattit le mal, ne discontinua pas d'assister aux sacrifices et de se livrer avec ses amis au plaisir de la table, qui, pris à contretemps, fut sans doute le vrai poison qui abrégea ses jours, quoiqu'on ait soupçonné, mais sans preuves, Antipater, d'avoir avancé les jours de ce conquérant. Quand les soldats, accoutumés à jouir de sa présence, en furent privés, le chagrin s'empara d'eux. Ils de-

mandèrent à le voir. Ce fut un spectacle bien touchant, que celui de ces vieux guerriers, approchant, avec la timidité du respect, du lit où leur monarque, si jeune et si grand, luttoit contre la mort. Déja ses ombres l'environnoient. La voix, l'aspect de ses compagnons d'armes le raniment un moment. Il se relève appuyé sur le coude, et leur tend à baiser sa main défaillante; ils y collent les lèvres avec l'attendrissement de la douleur, et il expire presque entre leurs bras, à l'âge de trente-deux ans. Les préparatifs de ses funérailles durèrent deux ans. On dit qu'il avoit ordonné qu'on l'enterrât dans le temple de Jupiter Ammon : Mais Ptolémée Lagus, maître de l'Egypte, par où devoit passer le convoi funèbre, l'arrêta, et lui fit élever un magnifique sépulcre dans Alexandrie, que le héros macédonien avoit fondée.

Quelque extraordinaires qu'aient été les actions d'Alexandre, il s'est encore trouvé des écrivains qui se sont plu à les exagérer, même de son vivant; tant l'exagération et la flatterie sont naturelles à l'homme! En écoutant un de ces écrits qu'on lui lisoit à lui-même, il se retourna vers Lisimaque, un des capitaines qui l'avoient le moins quitté, et lui dit: « où étois-je donc « quand je faisois de si belles choses? Je voudrois bien, « ajouta-t-il, revenir après ma mort, pour voir ce que « la postérité pensera de ces histoires. » En se contentant du vrai et du vraisemblable, cette postérité, dont il envioit le jugement, a mis le sceau à sa réputation, en le présentant par-tout comme un des hommes les plus étonnants qui aient existé, et en faisant de son nom un titre d'éloge pour les guerriers.

On ne sait quelles furent les dispositions testamen-

taires d'Alexandre, ni même s'il en fit. Dans le dernier cas, il se douta que ses volontés seroient peu respectées, puisqu'il dit : « Mes funérailles seront sanglantes. » Il eut de Barsine un fils nommé Hercule, qui vécut peu. La belle Roxane lui en donna un posthume qu'on appela Alexandre. Il lui restoit un frère nommé Aridée, fils de la danseuse Philine, et un autre appelé Ptolémée, qui ne s'enorgueillit jamais de ce titre, mais qui étoit véritablement son frère, puisque Arsinoé, sa mère, une des maîtresses de Philippe, étoit enceinte, lorsque Philippe la donna en mariage à Lagus. Alexandre avoit encore un frère nommé Caraunus, fils de Cléopâtre, la rivale d'Olympias, et une sœur nommée Thexa, qui épousa dans la suite Cassandre. Cette généalogie est nécessaire pour l'intelligence de ce qui va suivre.

Successeurs d'Alexandre.

Alexandre donna en mourant son anneau à Perdiccas, un de ses plus intimes confidents. Cette faveur auroit pu être regardée comme un droit à la couronne; mais Perdiccas eut la modestie, ou plutôt la politique de ne s'en faire qu'un titre de protection pour la famille royale, qu'on réduisit d'abord à Aridée, en attendant quel seroit l'enfant que Roxane mettroit au monde. A quelque confusion près, inséparable de la première surprise, il y eut assez d'accord entre les capitaines : ils se distribuèrent les provinces comme gouverneurs, sous l'inspection de Perdiccas, qui présida au partage comme protecteur; mais ce titre n'étoit déja qu'illusoire. Perdiccas, plein d'ambition, enchaînoit Aridée en paroissant le défendre. On avoit conseillé à ce prince foible de corps et d'esprit, de s'appuyer du pouvoir de Méléagre, commandant de la phalange macédonienne. Perdiccas, jaloux de toute autorité qu'il ne maîtriseroit

pas, fit assassiner Méléagre au pied des autels, où il s'étoit réfugié. Ce fut là son premier forfait; le second fut le meurtre de Statira et de Drypetis, les deux dernières épouses d'Alexandre, à la sollicitation de Roxane, qui craignoit qu'elles ne fussent enceintes; le troisième, le massacre d'un corps de mercenaires grecs, de vingt mille fantassins et de trois mille chevaux, qui, se croyant quittes du service après la mort d'Alexandre, s'en retournoient tranquillement dans leur patrie; le quatrième, l'assassinat de Cynane, sœur d'Alexandre, qui étoit venue proposer le mariage de sa fille Ada ou Euridice avec Aridée. Cependant, malgré la mort de la mère, le mariage eut lieu. Peu s'en fallut que Perdiccas ne commît un cinquième crime en faisant mourir Antigone, dont le crédit lui faisoit ombrage. Mais Antigone se sauva très à temps en Macédoine auprès d'Antipater. Il ne resta plus auprès de Perdiccas d'homme estimé par Alexandre qu'Euméne, son secrétaire, personnage d'un très grand mérite, aussi expérimenté à la guerre qu'habile dans le conseil. Encore ne s'unit-il au protecteur que parcequ'il le croyoit sincèrement dévoué à la famille royale. Pour se l'attacher davantage, Perdiccas alla lui-même à la tête d'une armée mettre Euméne en possession de la Cappadoce, qu'il lui donna à titre de gouvernement, après avoir fait mourir Ariarathe qui en étoit roi.

Ptolémée. Ap. D. 2678. Av. J. C. 320.

Perdiccas donnoit les ordres et distribuoit des royaumes sous le nom d'Aridée, et du petit Alexandre, dont Roxane étoit accouchée; mais on savoit que c'étoit un détour pour arriver plus sûrement à l'empire. Ses projets n'étoient pas ignorés. Ils réunirent contre lui

tous ceux qui avoient à redouter son ambition. De son côté, il résolut de ne se point laisser surprendre, et de porter les premiers coups. Il les dirigea contre Ptolémée, le plus puissant de ses rivaux, nommé gouverneur d'Egypte par Alexandre lui-même, persuadé que s'il abattoit celui-là les autres tomberoient d'eux-mêmes. Ce prince, par sa sagesse, sa clémence et sa justice, entretenoit l'Egypte dans une paix profonde. Il s'y étoit fortifié, et Perdiccas, quand il vint pour l'attaquer, le trouva dans un état de défense redoutable. Il y avoit aussi cette différence entre les deux généraux, que Ptolémée, doux et insinuant, étoit adoré de ses soldats, tandis que Perdiccas, fier et impérieux, avoit aigri les siens par des hauteurs déplacées. Il y eut dans l'Egypte même, sur les bords du fleuve, une bataille meurtrière. La phalange macédonienne fut maltraitée. Elle rejeta son malheur sur les mauvaises dispositions de Perdiccas. Des soldats coururent à sa tente, et le tuèrent.

A Perdiccas succédèrent deux tuteurs ou protecteurs qui furent traversés par Euridice, femme du roi Aridée. Il paroît qu'elle auroit voulu tirer son mari de tutèle. Comme son crédit augmentoit tous les jours dans les troupes, on lui opposa Antipater, qui réunit en lui seul l'autorité de protecteur. Il fit un nouveau partage des provinces. L'Egypte resta à Ptolémée; Séleucus eut le gouvernement de Babylone, Antipater la Susiane; Cassandre la Carie; Antigone la grande Phrygie, avec le commandement des troupes de la maison du roi. Ce sont là les principaux généraux qui se construisirent des trônes des débris de celui d'Alexandre.

Antigone fut le premier dont la conduite décela Eumène.

l'ambition des généraux. Il attira auprès de lui, par des largesses, les meilleurs soldats d'Alexandre, et se composa une armée qui lui étoit absolument dévouée. Antipater étoit mort. Polisperchon lui succéda dans les fonctions de protecteur. Il forma, pour ainsi dire, une espéce de ligue de tous les gouverneurs et commandants particuliers, qu'il appela à la défense de la famille royale, contre Antigone, et mit à la tête de ce rassemblement Euméne, dont l'attachement à cette famille étoit connu. Polisperchon au titre de général voulut joindre de grandes sommes, des honneurs, des dignités. Euméne répondit: « Tout homme qui veut « rester fidéle à son souverain n'a pas besoin ni de « grandes richesses ni de titres éminents. »

Deux campagnes, dans lesquelles ces deux grands généraux déployèrent leurs talents et toutes les ressources de l'art, furent terminées par une bataille définitive. Antigone étoit sûr de son armée; celle d'Euméne, composée en grande partie de soldats dont les chefs étoient réunis seulement par une espéce de point d'honneur, n'avoit point d'affection pour sa cause. Tous rendoient justice au mérite et à la capacité d'Euméne; c'est pourquoi ils le jugeoient nécessaire dans le moment du combat où ils se trouvoient; mais ils en étoient jaloux, et ils convinrent de s'en défaire après la bataille, quel qu'en fût l'événement, afin de finir à leur volonté cette guerre, dont ils le croyoient l'instigateur et le principal soutien. Euméne apprit cet affreux complot. Il auroit pu s'y soustraire, en se retirant dans la Cappadoce; mais il réfléchit que renoncer au commandement c'étoit abandonner la famille d'Ale-

xandre, et il se détermina à mourir plutôt généreusement.

Dès qu'il eut pris cette résolution il sortit de sa tente et exhorta les soldats à faire leur devoir. La plupart, ignorant la trahison de leurs chefs, lui répondirent par des acclamations de joie. Il se montra sensible à ces témoignages de bienveillance; mais il ne put s'empêcher de dire aux amis dont il étoit environné qu'il vivoit parmi des bêtes féroces, et que tôt ou tard il en seroit dévoré. La bataille ne fut pas décisive; il arriva un événement plus funeste à Euméne qu'une défaite. Pendant l'action Antigone détacha une partie de sa cavalerie, qui, par un détour, surprit le camp ennemi, enleva femmes, enfants et butin. La plus grande perte tomba sur les Argyraspides, anciens soldats d'Alexandre, ainsi nommés parcequ'il leur avoit donné des boucliers d'argent. Quand ils se virent ainsi privés de ce qu'ils avoient de plus cher et du fruit de leurs travaux, ils entrèrent en fureur et voulurent massacrer les généraux; Tentame, qui les commandoit, suspendit leur colère, en leur faisant entendre qu'il espéroit, de l'ancienne liaison qu'il avoit avec Antigone, pouvoir l'engager à leur rendre le butin. On député vers lui; il répond qu'il le rendra volontiers, pourvu qu'on lui livre Euméne.

Euméne parloit bien; il harangue les soldats, leur représente l'injustice de leur procédé, les affreux malheurs qui en seront la suite, l'infamie dont ils vont se couvrir. « Tuez-moi plutôt que de me livrer à Antigone, « mon ancien ennemi et le vôtre. » Il les ébranloit lorsque les Argyraspides s'écrient: « Laissons là tous

« ces beaux discours, si nous ne voulons perdre nos « femmes et nos enfants. » Ils le mènent au camp ennemi. Ceux auxquels ils le livrent lui demandent comment il veut être gardé, il répond: « Comme un élé« phant, ou comme un lion. » Il y eut deux sentiments dans le conseil d'Antigone sur le sort à réserver à cet illustre captif. Démétrius, fils d'Antigone, soutenu de la jeunesse de l'armée, desiroit qu'on lui sauvât la vie, pourvu qu'Euméne promît de ne plus agir pour la famille royale. Les amis du père, les politiques, opinoient fortement à se défaire d'un homme, peut-être le seul capable de traverser les desseins d'Antigone. Pendant cette discussion celui-ci faisoit traiter son prisonnier avec tous les égards possibles. Il souffroit que ses domestiques le servissent, que ses amis le visitassent. Cependant Euméne s'ennuyoit de l'incertitude où on le laissoit. « Je suis étonné, disoit-il, qu'Antigone me « laisse si long-temps dans la prison, et qu'il n'ose ni « me faire mettre à mort comme son ennemi, ni me « forcer à être son ami, en me rendant la liberté. » L'incertitude fut bientôt terminée. Le parti le moins généreux prévalut; Euméne fut mis à mort dans la prison. Antigone et toute son armée lui firent des funérailles magnifiques. On enferma ses cendres dans une urne d'argent, qui fut envoyée en Cappadoce à sa femme et à ses enfants! Témoignage éclatant d'estime et de respect donné à la fidélité d'un homme qui périt victime de son attachement à la famille de son bienfaiteur.

Antigone étoit un politique sombre, qui calculoit froidement, dans son cabinet, les avantages d'un meurtre ordonné à propos. La ruse, la dissimulation,

la mauvaise foi, ne lui coûtoient rien pour attirer dans le piége ceux dont il vouloit se défaire. Il y mettoit tout le temps nécessaire. Dans une de ses armées, reculée sur les frontières, étoit un général nommé Python, qu'il soupçonnoit de vouloir se rendre indépendant. Plusieurs Macédoniens avoient de ce gouverneur la même idée, et on en parloit assez ouvertement à la cour. Antigone prenoit vivement son parti, défendoit qu'on lui dît du mal d'un homme qu'il estimoit, déclarant que, bien loin d'ajouter foi à ces calomnies, il lui destinoit le commandement dans la haute Asie, le plus beau de ses gouvernements. Python, informé de ces dispositions, obéit volontiers à un ordre du roi qui l'appeloit à la cour. A peine est-il arrivé, qu'Antigone le fait accuser de haute trahison dans un conseil de guerre. En un seul jour il est jugé, condamné et exécuté. Voici un autre trait de cruauté exécrable : Cléopâtre, sœur d'Alexandre, déterminée à donner la main à Ptolémée, s'étoit mise en route. Antigone, craignant que ce mariage ne donnât quelques droits au gouverneur d'Egypte, la fait arrêter à Sardes, et donne ordre de la faire mourir. Le crime fut exécuté par les dames mêmes qui servoient la princesse. Antigone déclare ensuite qu'il a été commis à son insu, fait couper la tête aux femmes qui avoient été les instruments de sa barbarie, et célèbre les funérailles de Cléopâtre avec la plus grande magnificence.

Il y avoit un contraste marqué entre Antigone et Démétrius, son fils. Celui-ci étoit humain, clément, d'un caractère franc et ouvert, si bien connu pour être incapable de perfidie ou de trahison, que son père même, tout ombrageux qu'il étoit, vivoit avec lui dans

la plus intime confiance, et s'en faisoit honneur. Démétrius approchoit de son père à toute heure et avec ses armes, ce qu'on souffroit rarement alors. Antigone le fit remarquer à des ambassadeurs auxquels il donnoit audience. « Vous aurez soin, leur dit-il, de rapporter « à vos maîtres de quelle manière nous vivons mon fils « et moi. » Ces ambassadeurs étoient ceux de Ptolémée, de Cassandre et de Lysimaque, avec lesquels Antigone partagea presque tout l'empire d'Alexandre. Il se réserva l'Asie, Ptolémée conserva l'Egypte, la Macédoine fut abandonnée à Cassandre, la Thrace à Lysimaque; les villes grecques devoient conserver leur liberté. Cet arrangement n'étoit, selon la lettre de leur traité, que provisoire. Ces généraux se reconnoissoient seulement dépositaires, jusqu'à ce que la famille d'Alexandre se trouvât en état de soutenir ses droits: mais ils firent bientôt disparoître jusqu'à cette ombre de déférence, et chacun prit le titre de roi dans les parties qui lui étoient échues.

Antigone et Démétrius.

Ap. D. 2698. Av. J. C. 300.

Antigone traita les peuples avec plus de douceur depuis qu'il se fut déclaré roi; il en donnoit cette raison: « qu'il vouloit conserver de bon gré ce qu'il avoit « acquis par la force. » Mais il étoit relativement aux impôts bien éloigné de la modération d'Alexandre. Sur la remontrance qu'on lui en fit, il répondit: « Alexan- « dre a moissonné toute l'Asie, moi je n'y trouve qu'à « glaner. » On peut conclure du trait suivant qu'il aimoit quelquefois la justice. Il avoit à juger une cause dans laquelle son frère étoit intervenu. Ce prince le sollicita de l'entendre en particulier, apparemment pour n'être pas exposé à la honte d'une condamnation. « Mon frère, lui dit fermement Antigone, je vous en-

« tendrai en public, parceque je dois rendre justice « sans distinction de personnes. » Il vivoit paisiblement dans le sein de sa famille, aimoit sa femme et ses enfants, et en étoit sincèrement aimé. Aux apophthegmes, ou dits mémorables d'Antigone, on peut ajouter ce mot gai et délicat. On avoit en voyage logé son fils chez une veuve qui avoit trois filles remarquables par leur beauté. Il envoya chercher le fourrier, et lui dit : « Ayez « la bonté, je vous prie, de tirer mon fils de ce mau- « vais pas. »

Les nouveaux rois établis, tant sur le royaume héréditaire que sur les conquêtes d'Alexandre, ne tardèrent pas à se faire la guerre. L'incertitude de leurs droits et de leurs limites présentoit des motifs suffisants. Antigone fut de plus excité par un desir de vengeance contre Ptolémée, qui avoit donné asile et protection à Séleucus. Cet homme étant simple gouverneur de Babylone, inspira des craintes à Antigone. Il voulut le faire arrêter. Séleucus se sauva en Egypte. Les devins prédirent à Antigone que le fugitif deviendroit pour lui un ennemi dangereux. La prophétie s'accomplit, peut-être par la faute d'Antigone; car Séleucus, aigri par l'opiniâtreté de son ennemi à le poursuivre, d'abord aida beaucoup Ptolémée à le repousser, et forma ensuite une ligue de tous les princes, satrapes et autres, dont l'ambition d'Antigone menaçoit les états.

Lysimaque et Séleucus d'un côté, de l'autre Antigone Bataille d'Ipsus.
et Démétrius, son fils, chacun à la tête d'une puissante
armée, se rencontrèrent près d'Ipsus, dans les plaines Ap. D. 2698. Av. J. C. 300.
de la Phrygie. Le destin de l'Asie dépendoit de la bataille qu'on alloit livrer. Elle fut sanglante entre des chefs également habiles, et des troupes également

aguerries. La victoire se déclara pour Séleucus. Antigone, percé de traits, mourut sur le champ de bataille, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Démétrius s'enfuit, accompagné d'un petit nombre d'hommes, et se sauva jusqu'en Gréce. Malheureux, il essuya des humiliations de la part de la république d'Athènes, qui lui avoit prodigué des flatteries dans sa prospérité.

Séleucus devint tout-à-coup maître de l'Asie, et Démétrius se trouva réduit à la Cilicie pour tout asile; encore il ne put s'y établir que par surprise. Pendant qu'il erroit sur les côtes de Gréce, entretenant sa petite armée de butin, Séleucus, qui l'avoit dépouillé, lui demanda en mariage Stratonice, sa fille, princesse d'une grande beauté, et lui procura lui-même Ptolémaïde, fille de Ptolémée. Beau-frère du souverain de l'Asie, gendre du souverain de l'Egypte, on croiroit que Démétrius va devoir quelque couronne à ses alliances; mais des prétentions le brouillent avec Séleucus; Ptolémée le regarde avec indifférence. Son armée devient encore sa ressource.

Deux compétiteurs se disputoient la Macédoine. Il est appelé par Alexandre, fils de Cassandre. Pendant qu'il alloit à son secours, les deux rivaux se réconcilient. Alexandre, craignant alors Démétrius plus qu'il ne le desiroit, va au-devant de lui pour le détourner d'entrer dans ses états. Il étoit trop tard: Démétrius avançoit. Alexandre, ne sachant comment s'en débarrasser autrement, se détermine à le faire assassiner. Les ordres étoient donnés; Démétrius découvre le projet, fond avec l'élite de ses troupes sur les gardes d'Alexandre, et le tue au milieu d'eux. « Vous nous « prévenez d'un jour, s'écrièrent les Macédoniens. »

L'armée d'Alexandre s'attendoit à être attaquée par Démétrius. Elle fut agréablement surprise lorsqu'il demanda à se justifier devant elle de la mort du roi. Il plaida si bien sa cause, que d'une voix unanime les soldats le proclamèrent roi de Macédoine.

Rétabli sur ce trône, Démétrius songea à se replacer sur celui d'Asie, dont on l'avoit chassé. Ses apprêts furent formidables. Ce prince avoit un génie actif, mais un caractère un peu inconstant. Le premier il fit construire des vaisseaux d'une grandeur, d'une force, d'une magnificence inconnues jusqu'à lui. Ses préparatifs avertirent ceux qu'il vouloit attaquer. Ils le prévinrent. On lui suscita des ennemis de tous côtés. Il se forma des partis dans son royaume, et les Macédoniens lui ôtèrent la couronne aussi légèrement qu'ils la lui avoient donnée. Il lui resta cependant une armée, peu nombreuse à la vérité, mais composée de bons soldats. Avec ce secours il crut pouvoir pénétrer en Asie, qui étoit toujours le but de ses espérances. Il eut des succès dans des rencontres ; mais, resserré par des armées nombreuses, il demanda qu'on lui laissât un chemin libre, pour aller s'établir chez quelque nation barbare, où il pourroit terminer ses jours en repos. Il s'adressa sur-tout à Séleucus, son gendre, qui eut quelque compassion de son triste état, et fournit des vivres à ses soldats qui en manquoient. Séleucus auroit fait pour lui davantage, sans Patrocle, son premier ministre, qui lui représenta le danger auquel il s'exposoit en ménageant le prince le plus ambitieux et le plus entreprenant qui existât ; que c'étoit un lion dont on ne pourroit être sûr que quand on le tiendroit enchaîné.

Persuadé par ce raisonnement, Séleucus renforce

son armée, enveloppe Démétrius de tous côtés, et le resserre dans les gorges du Mont-Taurus. Démétrius, réduit au désespoir, fait un dernier effort, et s'ouvre un chemin en Syrie. Une fièvre aiguë le force de s'arrêter. Pendant sa maladie, ses soldats, qui perdoient espérance, désertent en grand nombre. A peine convalescent, vivement pressé par Séleucus, il lui dérobe la connoissance d'une marche, et laisse l'armée de son gendre bien loin derrière lui. Il forme alors le projet de surprendre le camp ennemi. Son dessein auroit réussi, s'il n'avoit été trahi par un transfuge. Démétrius n'avoit plus d'autre parti à prendre que de risquer un coup de désespoir. Il s'y détermine, fond sur l'avant-garde ennemie et la renverse du premier choc. Séleucus accourt, se montre aux soldats vainqueurs, à la tête de sa nombreuse armée prête à combattre. Il leur représente qu'il n'a si long-temps différé de les attaquer que pour ne pas répandre leur sang inutilement. Il les exhorte à mettre bas les armes, et à ne plus s'exposer pour un prince aveuglé par l'ambition, et mis hors d'état de résister plus long-temps. Ces soldats applaudissent à son discours, y répondent par les acclamations redoublées de vive le roi Séleucus, et abandonnent l'infortuné Démétrius.

Il se retire dans une épaisse forêt avec le petit nombre de ceux qui lui étoient restés fidéles. Pendant la nuit, Sosigène, un de ses anciens amis, lui apporte une petite somme d'argent. Avec ce foible secours il essaie de se sauver, dans l'intention de gagner le bord de la mer; mais tous les passages étoient trop bien gardés. Sa petite escorte, ne voyant plus de ressource, se disperse. Quelques soldats restent, mais pour le

livrer à Séleucus. Il les prévient, envoie à son gendre des députés qui le trouvent dans les meilleures dispositions. « La fortune, dit-il, veille moins à la sûreté de Démétrius qu'aux intérêts de ma gloire, puisqu'aucune victoire ne pouvoit être plus glorieuse que l'acte de clémence dont elle me fournit l'occasion. »

Séleucus, fidèle à ses principes, envoie au-devant de Démétrius les personnes qu'il croit devoir lui être le plus agréables. A ce cortége se joint la foule des courtisans, persuadés que le génie du beau-père alloit prendre un entier ascendant sur l'esprit de son gendre. Les ministres eurent la même idée, sur-tout Patrocle, qui travailla à réveiller les soupçons et les craintes qu'un premier élan de générosité avoit écartés. Au milieu des félicitations, Démétrius se voit environné d'une garde nombreuse. Elle le conduit non devant le roi, comme il s'en étoit flatté, mais dans un château situé dans une presqu'île, où il fut soigneusement gardé. D'ailleurs rien ne lui manquoit pour les commodités et les agréments de la vie. Il pouvoit prendre l'exercice de la chasse dans un parc très étendu. Pour tout le reste, ses desirs étoient prévenus et remplis. On le flatta de l'espérance qu'on n'attendoit plus que Stratonice, sa fille, et quelques autres parents, pour régler les conditions auxquelles la liberté lui seroit rendue.

Il se berça quelque temps de cet espoir; mais voyant que les délais se multiplioient, et qu'il ne pouvoit pas même obtenir de voir Séleucus, comme il ne cessoit de le demander, il se livra au plaisir qu'on lui présentoit, sur-tout à la bonne chère, qu'il regarda comme

un moyen de se distraire des regrets de sa grandeur passée. On crut qu'il se résignoit à son sort, peut-être le crut-il lui-même. On a de lui une lettre à Antigone, son fils, qui est comme une renonciation à tout ce qui pouvoit l'attacher à la vie. Il lui remet ses droits sur les états qu'il possédoit encore en Gréce, l'exhorte à en prendre un soin particulier, à observer constamment envers ses sujets les lois de la justice et de la modération.

Démétrius éprouva que les plaisirs, quand l'espérance manque, sont une foible ressource contre le malheur. Plongé dans une sombre tristesse, les soins qu'il prit pour en sortir furent inutiles. Ses efforts à cet égard lui causèrent une maladie qui le conduisit au tombeau à l'âge de cinquante-quatre ans. Prince grand dans l'une et dans l'autre fortune, le plus habile ingénieur de son siécle, d'une société douce et agréable, aimant les lettres, noble dans ses procédés, généreux et bienfaisant, adoré de sa famille. On doit remarquer qu'il eut quatre femmes; qu'elles vécurent dans le même temps avec lui, et qu'elles ni lui ne se donnèrent jamais réciproquement des sujets de plainte.

Son fils Antigone, modéle de piété filiale, comme l'avoit été Démétrius lui-même, s'offrit en otage pour son père, proposa pour prix de sa délivrance les états qu'il possédoit en Gréce. Quoique refusé, il persista à demander sa liberté, prit le deuil, et n'assista à aucuns festins pendant tout le temps que son père fut détenu prisonnier. Quand il sut qu'il étoit mort, et qu'on lui apportoit ses cendres, il alla au-devant d'elles accompagné d'une flotte nombreuse, et les renferma dans une

rne d'or. Lorsqu'il rentra dans le port de Corinthe, où toit sa résidence, il fit placer cette urne sur la poupe e sa galère, la fit couvrir d'un dais de pourpre, et osa par-dessus sa couronne. Lui-même vêtu d'habits e deuil, les yeux baignés de larmes, se tenoit auprès e cette urne précieuse. Presque toutes les villes de la Gréce envoyèrent des guirlandes pour la couronner, t des députés pour assister à la cérémonie des funérailles. De Corinthe, les cendres de Démétrius furent ransportées à Démétriade, ville qu'il avoit bâtie, et nfermées dans un magnifique tombeau. Il est rare e voir de pareils regrets de la part de l'héritier d'un rône.

Macédoine.

Les désastres déplorables que causèrent les conuêtes d'Alexandre en Asie nous préparent à des cènes encore plus sanglantes en Macédoine. Il en avoit aissé le gouvernement à Antipater, ministre singulièement estimé de Philippe, son père. Antipater étoit 'une famille illustre, ami particulier d'Aristote, qui i inspira un goût vif pour les sciences. Un certain air e grandeur accompagnoit toutes ses actions. Dans le rain ordinaire de la vie, comme dans ses vêtements, il aroissoit de la plus grande simplicité, et sembloit 'être qu'un simple particulier quand il donnoit des rdres à des rois. Enfin on peut dire qu'il étoit le plus rand homme, ou le plus grand hypocrite de son temps.

Ap. D. 2676.
Av. J. C. 322.

Le gouvernement qu'Alexandre lui confia avoit une ifficulté de plus que les autres, c'étoit de vivre avec Olympias, de ne point laisser prendre à cette reine trop 'autorité, sans cependant que le fils pût blâmer la ontrainte imposée à sa mère. Ce rôle étoit délicat. Il aroît qu'Antipater s'en acquitta long-temps avec l'ap-

probation d'Alexandre; néanmoins, au moment où les mœurs de ce conquérant changèrent, on croit que l'amour inflexible d'Antipater pour la vérité commença à lui déplaire, et qu'il étoit disposé quand il mourut à lui faire éprouver une disgrace éclatante. Cependant on peut dire qu'Alexandre lui eut en quelque manière obligation de ses conquêtes; car si le gouverneur n'eût pas entretenu la paix dans la Macédoine, non seulement le roi auroit manqué des recrues qu'Antipater lui envoyoit, et qui soutinrent son armée; mais encore il auroit été forcé de quitter l'Asie, pour ne pas risquer sa couronne héréditaire contre des espérances.

La nouvelle de la mort d'Alexandre causa de grands embarras à Antipater. Une partie des villes de la Grèce chassa les garnisons macédoniennes. Il fallut négocier avec les unes, user de rigueur avec les autres. Les Athéniens sur-tout lui suscitèrent beaucoup d'embarras. Ils le réduisirent, se voyant bloqué, au point d'être obligé de demander la paix. Mais ils refusèrent de l'entendre, qu'il ne se rendît à discrétion. Antipater se tira de ce mauvais pas, et à son tour exigea la condition que les Athéniens lui avoient imposée. Ils la subirent; mais il n'abusa point de sa victoire, et se contenta de les obliger à bannir les dangereux orateurs qui séduisoient ce peuple léger et volage. On appela cette guerre la guerre Lamiaque, parceque la principale bataille se livra auprès d'une ville nommée Lamia.

Antipater passa en Asie, appelé par le desir d'être utile à la famille d'Alexandre. Il y eut le titre de protecteur, qu'il rapporta bientôt dans la Macédoine, où il mourut âgé de quatre-vingts ans. Sa délicatesse ne lui permit pas de donner son gouvernement à Cassandre

on fils, qui, malgré sa jeunesse, s'en seroit bien ac-
uitté. Il nomma Polisperchon, le plus ancien des ca-
itaines d'Alexandre qui se trouvoient auprès de lui.
et homme, qui succédoit à Antipater, sous le titre de
ouverneur général de la Macédoine, et de tuteur des
ois, n'avoit que des talents médiocres. Son fils, nommé
lexandre, n'étoit guère plus habile. Ils commencè-
nt leur administration par une faute qu'ils firent mal-
ré les conseils que leur avoit laissés Antipater, ce fut
appeler Olympias en Macédoine, d'où Antipater avoit
ouvé moyen de l'éloigner. Cette femme artificieuse
empara de l'esprit de Polisperchon, et lui conseilla
ans le gouvernement des villes des changements qui
ausèrent de vifs mécontentements. Il donnoit ses or-
res avec hauteur, au nom d'Aridée, frère d'Alexan-
re, qu'on avoit reconnu roi, avec le petit Alexandre,
s de Roxane.

Aridée avoit épousé Euridice, petite-fille de Philippe
de son frère aîné. Soit que le droit de cette princesse
la couronne offusquât Olympias, soit qu'il y eût
tre elles ou rivalité d'autorité, ou cette jalousie qui
est pas rare entre les femmes, elles montrèrent non
ulement de l'éloignement l'une pour l'autre, mais en-
re de la haine et l'envie de se nuire. Olympias étoit
utenue par Polisperchon: Euridice chercha un ap-
i dans Cassandre, fils d'Antipater, lequel n'avoit pu
oir sans inquiétude le penchant de Polisperchon pour
lympias, l'ennemie déclarée de son père. Il commu-
qua ses craintes à ses amis, et se forma un parti puis-
nt. Ses premiers efforts pour supplanter le gouver-
eur ne réussirent pas. Il fut obligé de fuir en Asie:
in de renoncer à son dessein dans sa retraite, à l'aide

des princes jaloux de l'autorité de Polisperchon, il leva une armée, et il étoit près de rentrer de lui-même en Macédoine, lorsqu'Euridice l'appela à son secours.

La guerre civile y régnoit alors. Les deux héroïnes, chacune à la tête d'une armée, se montroient résolues de hasarder une bataille. La communication naturelle entre les habitants du même pays, quoique dans des parties opposées, fut favorable à Olympias. Les soldats d'Euridice s'étoient engagés volontairement à elle, et avec toutes les marques du zèle et de l'affection; mais Olympias s'étant présentée à eux au moment de l'action, son air majestueux, l'idée qu'ils alloient combattre contre la veuve de Philippe, mère d'Alexandre, leur fit tomber les armes des mains. Ils abandonnèrent la malheureuse Euridice et son mari. Olympias, maîtresse de leur sort, les fit enfermer dans un lieu si étroit qu'ils ne pouvoient s'y retourner qu'avec peine, et ordonna qu'ils fussent nourris des aliments les plus ordinaires. Avec ce couple infortuné, beaucoup de partisans de Cassandre étoient tombés entre ses mains, entre autres Nicanor, son frère. Elle fit tuer et massacrer cent de ses amis. Elle voulut en même temps qu'on ouvrît le tombeau d'Iolas, autre frère de Cassandre, et qu'on jetât les restes de son corps à la voirie.

Ces cruautés commencèrent à exciter quelque compassion en faveur d'Aridée et de son épouse. Olympias, en craignant les suites, résolut de se défaire de ses prisonniers. Des Thraces armés de poignards entrent, par son ordre, dans la prison du roi, et le percent de plusieurs coups. Un moment après elle charge un messager d'aller offrir à Euridice un poignard, une corde et une coupe de poison. « Que les dieux, dit l'in-

« fortunée princesse, offrent un jour à Olympias un « pareil présent. » Elle déchire son mouchoir, essuie les plaies de son époux qui venoit de rendre le dernier soupir, le couvre de quelques vêtements, et sans marquer la moindre foiblesse, ni laisser échapper aucune plainte, elle présente le cou au fatal cordeau et est étranglée.

Cassandre. Mort d'Olympias.

Cassandre arriva trop tard pour empêcher les cruautés de la mère d'Alexandre, mais assez tôt pour les punir. Il pénétra en Macédoine; Olympias s'y promenoit de ville en ville, escortée d'une cour magnifique. Elle avoit pris avec elle Roxane et le petit Alexandre, persuadée que la vue de la veuve, du fils, et de la mère de ce conquérant, dont les victoires faisoient tant d'honneur au nom macédonien, rangeroit les meilleurs soldats sous ses étendards; mais son armée ne grossit point. Toujours poursuivie par Cassandre, elle fut forcée de se renfermer dans Pydna, où Cassandre l'assiégea par terre et par mer. La famine y devint si horrible, que les soldats mangeoient les corps morts de leurs compagnons. Après plusieurs tentatives inutiles pour s'évader, Olympias se rendit à discrétion. Les parents de ceux qu'elle avoit si cruellement fait mourir l'accusèrent devant l'assemblée des Macédoniens. Sans qu'on l'entendît, cette reine fut condamnée à mort. Cassandre alors lui offrit un vaisseau pour la transporter à Athènes. Elle le refusa, dans la crainte que le vainqueur ne la fît précipiter dans les flots. Elle dit qu'elle vouloit se justifier dans une nouvelle assemblée. Il parut dangereux à Cassandre de lui accorder cette permission. En effet, deux cents hommes qu'il envoya pour la tuer furent si déconcertés par son air

majestueux, qu'ils revinrent sans avoir exécuté l'ordre. A plus forte raison, auroit-elle touché une multitude où il se rencontre toujours des gens enclins à la pitié. On ne trouva d'autre moyen de s'en défaire que de la livrer aux parents de ceux qu'elle avoit fait périr. Ils l'égorgèrent', et en mourant elle excita encore par sa fermeté l'admiration de ses bourreaux. Ainsi périt la mère d'Alexandre. Il seroit inutile de tracer son caractère: ses actions le peignent assez. Cassandre envoya Roxane et son fils à Amphipolis. Il les fit séparer de ceux qui avoient coutume de les accompagner, et ordonna que le jeune prince fût élevé comme un particulier. De là il les fit transférer dans un château isolé, et quand il eut accoutumé les Macédoniens à les oublier, il s'en défit, quitta le nom de protecteur qu'il avoit gardé jusqu'alors, et prit celui de roi.

Ap. D. 2698. Av. J. C. 300. Si les talents militaires, des victoires, un gouvernement sage et modéré peuvent justifier une usurpation, Cassandre mérita le trône. Il ramena dans la Macédoine l'abondance et la paix, rétablit les villes détruites, joignit à sa couronne celle d'Epire, soutint avec éclat et succès la guerre contre Antigone: maître de l'Asie, il imposa des lois aux Étoliens et aux Illyriens, se rendit maître du Péloponèse, et mourut de maladie au milieu de ses triomphes. Il laissa trois fils, Philippe, Antipater et Alexandre. Le premier, qui lui succéda, mourut presque aussitôt. Antipater alors se fit proclamer roi; mais Alexandre s'opposa à son installation, soutenu d'un parti puissant, et en secret de la reine sa mère; du moins le persuada-t-on à Antipater. Ce prince dénaturé, craignant la prépondérance d'un pa[illegible] il suffrage, entre chez sa mère avec des bourrea[illegible] vain

elle lui demande grace, l'en conjure par les mamelles qui l'ont allaité, il demeure inflexible et la fait massacrer sous ses yeux; trait de la plus affreuse barbarie dont l'histoire puisse fournir l'exemple.

Après plusieurs années de guerre, où les étrangers prirent part, guerres très funestes au royaume, deux frères se le partagèrent. Alexandre, l'aîné, fut supplanté par Démétrius qu'il vouloit tuer. Il paroît que Démétrius n'eut pas assez d'égard au caractère de ses nouveaux sujets. Il montra sur le trône de Macédoine un goût pour le luxe qui pouvoit plaire en Asie, qui pouvoit se souffrir en Grèce, où les arts étoient en honneur, mais qui contrastoit trop avec la simplicité agreste des Macédoniens. On croiroit qu'il se conduisit dans ce royaume comme dans un pays conquis. Il commandoit avec hauteur, rejetoit les remontrances et les plaintes avec un air de mépris plus révoltant que le refus même. Ses sujets se lassèrent, le chassèrent et donnèrent la couronne à Pyrrhus, roi d'Epire. Ainsi la Macédoine, qui avoit réuni l'Epire sous ses lois du temps de Cassandre, fut à son tour réunie à l'Epire par Pyrrhus. Ce dernier la quitta pour aller faire des conquêtes en Italie. Avant de partir il la partagea avec Lysimaque, souverain de la Thrace, qui pendant son absence s'empara de tout le royaume.

Démétrius. Pyrrhus.
Ap. D. 2705.
Av. J. C. 293.

Des intrigues de femmes remplirent de dissentions funestes la cour du nouveau roi. Arsinoé, qu'il épousa étant âgé, lui inspira des soupçons odieux contre Agathocle, son fils aîné, prince généralement aimé et estimé. Il fut mis en prison sans être entendu, et empoisonné. Lysandre, sa veuve, fille de Ptolémée, se sauva avec ses enfants et son frère Céraunus à la cour

Lysimaque. Céraunus.
Ap. D. 2714.
Av. J. C. 284.

de Séleucus. Ce prince arme en faveur de cette famille infortunée, livre à Lysimaque une bataille, dans laquelle le roi de Macédoine périt avec treize de ses fils. Le vainqueur alloit placer Céraunus sur le trône, lorsque ce prince, dont il avoit embrassé la cause, assassina son bienfaiteur. Malgré la noirceur de son crime, le scélérat vient néanmoins à bout de se faire proclamer roi par les Macédoniens. Il songea alors à se venger d'Arsinoé, meurtrière de son beau-frère Agathocle. Elle s'étoit retirée dans Cassandrie, place très forte. Céraunus la leurre de l'espérance de l'épouser et d'adopter ses enfants. Elle ouvre les portes de Cassandrie. Le jour pris pour les noces, Céraunus fait égorger ses deux fils devant elle, et la relégue dans Samothrace, accompagnée seulement de deux femmes pour la servir. Elle se sauve en Egypte, plaît à Ptolémée Philadelphe, frère de Ptolémée Céraunus, l'épouse, et devient la belle-sœur de celui dont elle avoit fait mourir le beau-frère, et qui avoit assassiné ses enfants. Quelles alliances!

Invasion des Gaulois.

Sous Ptolémée Céraunus, les Gaulois, nation jusqu'alors inconnue dans ces contrées, firent une irruption en Macédoine. Il n'y avoit que l'avidité du butin, ou le desir de se procurer des demeures plus avantageuses qui arrachât ces hordes barbares de leurs forêts. Ainsi elles commençoient par piller, et s'établissoient ensuite si le lieu leur convenoit. Dans l'un et dans l'autre cas, les pays envahis étoient fort malheureux. Céraunus, à la tête d'une armée puissante, les attendoit sur les frontières, mais il fut battu et tué. Ils se répandirent alors comme un débordement dans tout le royaume, et ces barbares y exercèrent d'autant plus aisément leurs brigandages, que les Macédoniens se

Méleagre. Antipater. Sosthène.

trouvèrent sans chef. Dans le premier moment de la surprise, ils avoient élu Méléagre, frère de Céraunus. Il ne répondit point à l'idée que les Macédoniens avoient conçue de lui, et son incapacité le fit déposer deux mois après son élection. Antipater, petit-fils de Cassandre, choisi ensuite, ne régna que quarante-cinq jours. Sosthène, seigneur macédonien, rassembla ses compatriotes, que la terreur avoit dispersés, les forma à la discipline, et, à leur tête, battit les barbares en plusieurs rencontres. On lui offrit la couronne, il la refusa et se contenta du titre de général, qu'il porta glorieusement pendant deux années. Un nouvel essaim de Gaulois vint renforcer les premiers. Sosthène et sa petite armée furent accablés par le nombre. Ces deux invasions achevèrent de ruiner la Macédoine; les Gaulois l'abandonnèrent pour aller promener leurs fureurs en Grèce.

Antigone.

Ce royaume, dans le mauvais état où il se trouvoit, n'en excita pas moins l'avidité des trois concurrents, Antigone Gonatas, ainsi nommé du lieu de sa naissance, et fils de Démétrius; Antiochus Soter, fils de Séleucus (les deux pères avoient porté la couronne de Macédoine); et Pyrrhus, troisième prétendant, revenu de son expédition d'Italie. Aidés tant de leurs propres troupes que de troupes mercenaires, ils se disputèrent les débris de ce royaume dévasté. Pyrrhus, digne, par ses idées chevaleresques, de commander aux Gaulois, dont un grand nombre s'étoient rangés sous ses étendards, offrit le combat en champ clos à Antigone. Celui-ci répondit: « Si Pyrrhus est fatigué de la vie, il « trouvera mille manières de s'en délivrer. » En effet, il fut tué à Argos, de la main d'une femme qui lui jeta

une tuile sur la tête. Antigone, devenu seul maître de la Macédoine, se défit insensiblement du reste des Gaulois qui l'infestoient encore, et commença un régne qui auroit dû plaire aux Macédoniens, par sa douceur et sa justice; mais ils se laissèrent éblouir par la valeur brillante d'Alexandre, fils de Pyrrhus, qui vint, les armes à la main, revendiquer les droits de son père. Les Macédoniens passèrent presque tous de son côté. Antigone abandonna ce peuple ingrat, et se retira dans ses états de Grèce. Mais Démétrius, son fils, se soutint dans un coin du royaume. Ses exploits attirèrent l'attention des Macédoniens: toujours épris de la bravoure, ils retournèrent à Démétrius. Il vainquit, et rappela son père Antigone. Petit-fils d'Antigone, tué à la bataille d'Ipsus, fils de Démétrius, mort prisonnier, ce prince n'oublioit pas les vicissitudes de la fortune, qu'il éprouva lui-même si souvent. Quand Pyrrhus fut tué, le fils d'Antigone, dans les transports du premier moment de la victoire, lui présenta la tête du roi d'Epire. Le roi de Macédoine détourna les yeux avec horreur. « Malheureux, dit-il à son fils, avez-vous pu croire « qu'un prince dont le grand-père a été tué de la même « manière, dont le père est mort dans les fers, goûte« roit du plaisir au spectacle que vous me présentez? » Il reçut avec beaucoup de bonté le fils de Pyrrhus, que le sien lui amena. Mais le voyant couvert d'un mauvais habit, il dit à son fils qui lui recommandoit le jeune prince: « Votre conduite me plaît plus que celle que « vous avez tenue après le combat: mais vous n'en faites « pas encore assez; car l'habit qui le couvre n'est pro« pre qu'à déshonorer votre victoire. »

Démétrius II. Démétrius II, fils et successeur d'Antigone, fut assez

heureux pour se trouver dans une situation à imiter Ap. D. 2756.
plutôt les vertus douces de son père que ses talents mi- Av. J. C. 242.
litaires. Son régne fut tranquille, mais très court. Sa Antigone Doson.
mort excita des regrets. Ils auroient été plus vifs sans Ap. D. 2762.
les belles qualités d'Antigone Doson, son frère, qui Av. J. C. 236.
le remplaça, d'abord comme tuteur d'un très jeune fils nommé Philippe, que son frère laissoit, ensuite comme roi, lorsqu'il eut épousé la veuve. Les soins qu'il donna à l'éducation de son neveu, la tendresse qu'il lui marqua toujours, prouvent que s'il prit la couronne ce n'étoit pas pour l'enlever, mais pour la lui rendre plus brillante. La Macédoine prospéra sous son gouvernement. Il étoit aussi bon guerrier qu'habile politique. Antigone avoit l'art de contenter les hommes avec des promesses, comme il paroît par son surnom Doson, c'est-à-dire, qui donnera. Il mourut d'un crachement de sang, causé par un effort qu'il fit lorsqu'il encourageoit ses soldats dans une bataille. Avant de rendre le dernier soupir il supplia l'armée de garder une fidélité constante à Philippe, son neveu et son pupille, qui alloit monter sur le trône dans un âge très peu avancé.

Philippe, ainsi que son prédécesseur, étoit brave, Philippe.
éloquent, versé dans toutes les connoissances néces- Ap. D. 2778.
saires à un roi, mais il fut ombrageux et cruel; deux Av. J. C. 220.
défauts qui furent cause des malheurs qui empoisonnèrent sa vie et déshonorèrent son régne. Il tenta, avant d'être parvenu à un âge mûr, une découverte peut-être la plus difficile de toutes, sur-tout pour un roi; savoir, de discerner les faux amis des véritables. Piqué de ne pouvoir se satisfaire, il trancha la difficulté, en faisant mourir indistinctement ceux de ses courtisans avec

lesquels il avoit eu quelque liaison intime. Ce prince se rendit aussi coupable de la mort d'Aratus, cet estimable chef des Achéens, qu'il fit empoisonner. Un breuvage administré, par les ordres de Philippe, au fils d'Aratus, lui fit perdre la raison. Tel fut le père de Démétrius et de Persée, célèbres, le premier par son attachement, le second par son antipathie pour les Romains.

Ces républicains avoient déja porté leurs armes en Grèce. Ils y mettoient en usage cette politique astucieuse qui les rendit enfin maîtres du monde. Elle consistoit à secourir les foibles contre les forts. Quand ils avoient abattu la puissance d'un roi, lui avoient enlevé quelques contrées, et une partie de ses moyens d'agression ou de résistance, pour consumer ses forces, sous prétexte de dédommagement, ils lui donnoient un autre pays à soumettre. Ainsi après avoir forcé Philippe à leur livrer ses vaisseaux, après lui avoir interdit des conquêtes commencées, ou près d'être terminées, ils lui permirent d'attaquer les Thraces, qu'ils savoient difficiles à vaincre. Une de leurs ruses étoit encore de demander en otages les enfants des souverains et des grands, afin de les élever dans leurs principes, et de leur inspirer de l'admiration pour la république. Ce dernier genre d'adresse fut aussi employé contre Philippe. Les Romains exigèrent son fils Démétrius en otage, et renvoyèrent le jeune prince pénétré d'estime pour eux, et d'une affection qui ne devoit pas plaire au roi de Macédoine, traité par les Romains avec des manières impérieuses.

Démétrius avoit un frère aîné, nommé Persée, né d'une concubine. Le vice de sa naissance ne lui ôtoit

ni le desir ni l'espérance de parvenir au trône. Démétrius s'efforçoit en toute occasion d'amortir le ressentiment de son père contre les Romains. Il le prenoit par son intérêt, lui représentoit la grande puissance des républicains, comparée à la sienne, et les dangers qu'il couroit à leur résister; qu'il vaudroit bien mieux chercher à les gagner par des procédés francs que de vouloir les tromper par des finesses qu'ils découvriroient tôt ou tard. Philippe sentoit la solidité de ce raisonnement, mais il ne l'écoutoit pas sans dépit; et ce dépit le portoit souvent à croire que son fils insistoit moins pour l'avantage de son père que par un penchant secret de préférence pour les Romains. Persée ne manquoit pas de fortifier les soupçons de cette nature, et quelque tendresse que Philippe eût pour Démétrius, prince orné de toutes les vertus, insinuant, gai et caressant, il y avoit des moments où l'identité de sentiment donnoit de l'ascendant à Persée, d'un naturel sombre, artificieux et malin.

Il se présenta une occasion de reconnoître ces deux caractères. Philippe voulut amuser sa cour du spectacle d'une espèce de tournoi. Les deux princes furent mis à la tête des deux partis, composés chacun de leurs amis. Mais bientôt, de simulé qu'il devoit être, le combat devint sérieux. Il fallut toute l'autorité du roi pour le faire cesser. Les deux frères traitèrent ensuite chacun leurs champions. Des partisans de Persée se glissèrent dans la salle du festin de Démétrius. Les convives, les regardant comme des espions, les chassèrent. Démétrius témoigna à ses courtisans du mécontentement de l'affront qu'ils venoient de faire à son frère, et, par forme de réparation, il proposa d'aller amicalement

le surprendre à table, persuadé que cette marque de confiance l'apaiseroit. C'étoit une imprudence : ses amis s'efforcèrent de la lui faire sentir. Ceux sur-tout qui avoient chassé les espions vrais ou prétendus refusoient de s'exposer. Démétrius l'exigea ; mais il ne s'opposa pas à la précaution qu'ils prirent de mettre des poignards sous leurs robes, pour se défendre en cas d'attaque. Soit que Persée éprouvât une véritable crainte, soit qu'il imaginât tout d'un coup de profiter de l'occasion pour rendre son frère odieux, quand il vit approcher la troupe, il fit fermer la porte et cria à l'assassin. Le roi, dont chaque parti réclama le jugement, blâma l'imprudence de Démétrius, mais condamna les soupçons odieux que Persée avoit conçus; quant à l'affaire du tournoi, savoir quel parti avoit commencé à faire d'une fête un carnage, il ne voulut rien décider, se contenta de recommander l'union et de défendre, d'un ton absolu, qu'on troublât jamais sa tranquillité par de pareilles scènes.

Mais s'il resta à ce malheureux prince quelque doute sur le vrai coupable, les ressorts qu'on fit jouer le tirèrent bientôt d'incertitude. Philippe venoit de recevoir de la part des Romains une espéce d'outrage auquel il fut très sensible; il s'attira par sa faute ce nouveau désagrément. Il tenoit une garnison macédonienne dans Maronée, ville maritime de Thrace. Le sénat, sur la réquisition des habitants, lui ordonne de la retirer : après bien des tergiversations, il obéit ; mais il prend ses mesures de manière qu'en même temps que la garnison sort de Maronée, des Thraces apostés y entrent, pillent, saccagent la ville, où ils exercent les plus horribles cruautés. Cette conduite perfide ne

ut pas ignorée à Rome ; Philippe reçut ordre de justifier sa conduite devant le sénat, et d'envoyer le commandant de la garnison, pour qu'on en tirât la vérité. hilippe le fit partir et empoisonner en route. Comme ne se trouvoit pas en état de résister aux forces qu'on réparoit, il chargea Démétrius d[illegible]njurer l'orage. e jeune prince, arrivé à Rome, [illegible] et déconerté des preuves accumulées cont[illegible]. Il tâcha e le justifier. On voulut bien adm[illegible]s raisons ; ais, dans la lettre que le sénat écrivit au père, il lui anda expressément que ces excuses n'avoient été egardées comme valables qu'en considération de on fils.

Cette restriction déplut à Philippe. Il en tira de fâeux indices contre la fidélité de Démétrius ; il le crut intelligence avec les Romains, pour se soutenir cone lui, et peut-être usurper le trône. Persée fortifia s soupçons par de fausses lettres qu'il fit venir de ome, dans lesquelles les prétendus projets de son ère étoient présentés avec tant de vraisemblance ue le roi y fut trompé. Il donna ordre d'arrêter son s, et ce fut un nommé Didas qu'il en chargea. Cet omme étoit partisan secret de Persée. Il mit dans exécution un air de regret, et marqua tant d'égards our son prisonnier, que le jeune prince prit confiance lui. Il lui avoua que, s'il pouvoit obtenir sa liberté, on dessein étoit de se sauver à Rome, pour éviter les ffets de la mauvaise volonté de son frère. Didas le fit voir au roi, qui lui ordonna d'empoisonner son prionnier, mais discrétement, de peur que les Macédoens et les Romains, dont il étoit également estimé et imé, ne vinssent à soupçonner ce crime. Didas méla

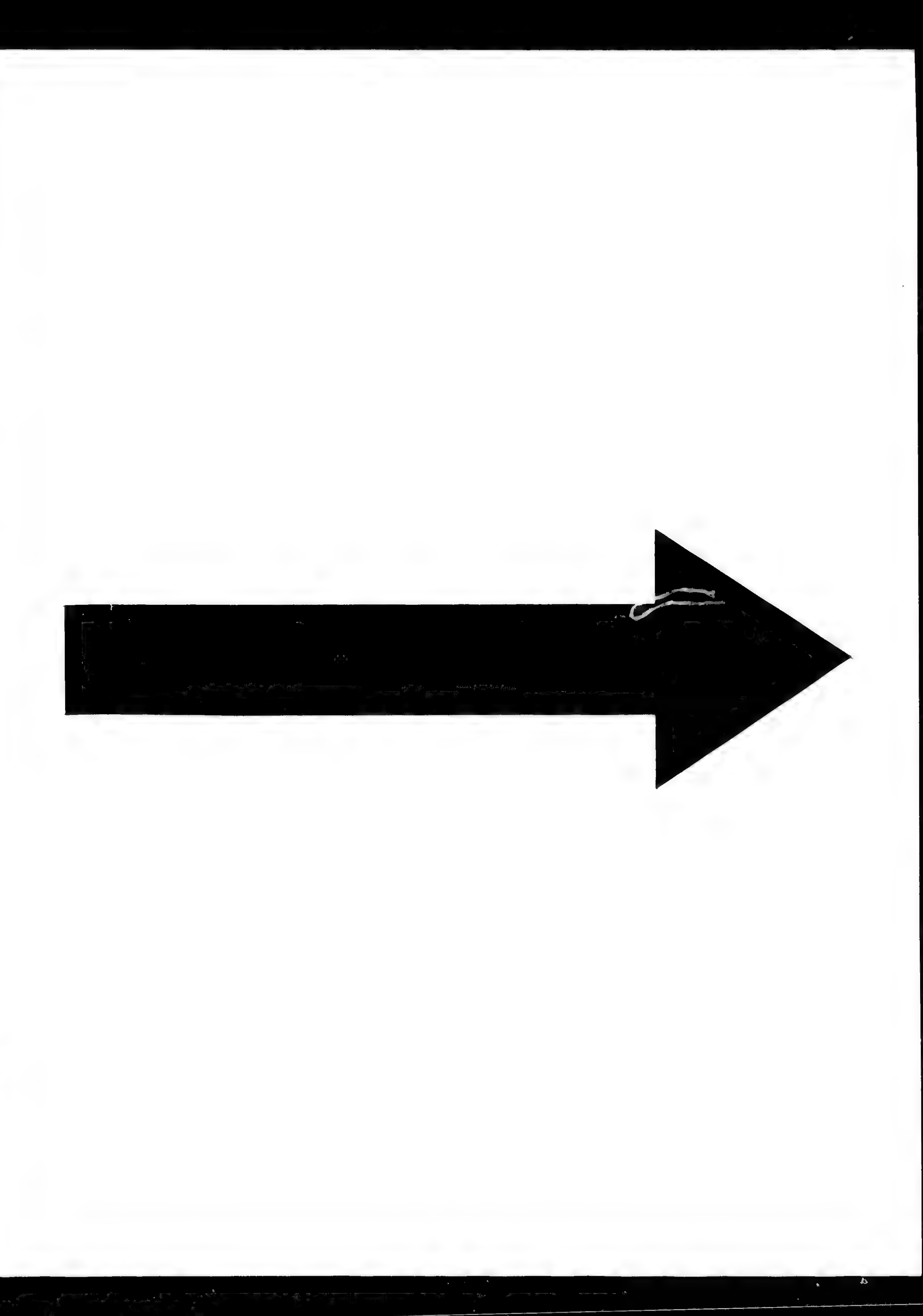
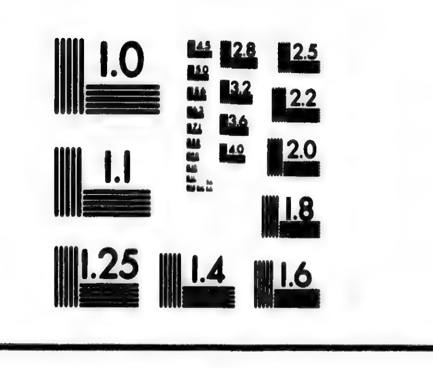


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





du poison dans les aliments du prince : mais voyant que l'effet se faisoit trop attendre, et que les douleurs violentes qui agitoient Démétrius commençoient à faire naître des doutes, il le fit étouffer.

Aussitôt que Démétrius eut rendu le dernier soupir, Persée changea de conduite; il ne se mit plus en peine de faire comme auparavant la cour à son père, et laissa éclater sa joie de la mort de son rival. Philippe en conçut le plus vif chagrin, et commença à soupçonner qu'on l'avoit trompé. Il chercha à s'en éclaircir, et s'adressa à un de ses parents nommé Antigone, dont la probité étoit connue. Antigone dit franchement au roi qu'il croyoit Démétrius innocent, et le mit sur la voie pour en découvrir davantage. Il fut prouvé que les lettres écrites à Rome sous le nom de Démétrius, pour s'y procurer un asile, étoient supposées. Le faussaire même convint de son crime : son aveu, soutenu par d'autres, jeta le roi dans un désespoir mortel. Les coupables qu'on put saisir furent condamnés à mort. Persée se sauva, et établit sa résidence sur la frontière, où il espéroit voir bientôt paroître le moment qui le rendroit maître de la couronne. Il n'attendit pas long-temps. Philippe, dévoré de remords, termina dans un repentir douloureux une vie que son caractère ombrageux avoit rendue malheureuse pour lui et pour les autres.

Persée.
Ap. D. 2821.
Av. J. C. 177.

Dans sa dernière maladie il révéla la conduite infame de Persée à l'égard de son frère, et recommanda à ses sujets de reconnoître pour roi Antigone, fils de Démétrius; mais Persée avoit pris ses mesures. Il fut instruit à temps de la mort de son père, arriva à la tête d'un corps de troupes, s'empara du trône, et fit

mourir Antigone. La suite de son régne répondit parfaitement à ce commencement. Il seroit difficile de trouver dans l'histoire un homme qui ait commis le meurtre avec moins de scrupule, et qui ait foulé plus cruellement aux pieds tous les sentiments de la nature. Le lecteur s'attend à voir Persée, aussitôt qu'il est assis sur le trône, aux prises avec les Romains. Il est certain que ces républicains le traitèrent avec une hauteur dédaigneuse. Philippe s'étoit engagé avec eux, par un traité, à ne point faire la guerre sans leur permission. Ils étendirent cette clause jusqu'à prétendre que Persée n'avoit pas le droit d'armer contre ses sujets rebelles sans leur approbation. En général, ils agirent contre lui comme on fait avec un homme qu'on veut irriter. Toutes ses actions leur étoient suspectes. S'il avoit des différents avec ses voisins, ils lui reprochoient de montrer un caractère inquiet et ennemi de la paix. S'il vivoit avec eux en bonne intelligence, ils l'accusoient de vouloir augmenter sa puissance par des alliances secrètes, afin de se mettre en état de leur faire la guerre.

Cette dernière imputation n'étoit pas sans fondement. Les Grecs, opprimés par la puissance romaine, s'ils en avoient cru Persée, auroient chassé les armées de cette république ambitieuse, qui mettoit au nombre de ses amis seulement les peuples qui se soumettoient entièrement à sa volonté. Persée, à force de remontrances, souleva quelques états de la Gréce contre les Romains, forma des alliances avec des rois voisins, fit la paix avec les Thraces, à condition qu'ils lui fourniroient des troupes, accumula de prodigieuses sommes d'argent, acheta des vivres pour plusieurs années, et

leva une forte armée. Euméne, roi de Pergame, jaloux du crédit que ces préparatifs donnoient à Persée chez les Grecs, le dénonça au sénat. Le roi de Macédoine envoya contre le dénonciateur des assassins qui l'attendirent dans un chemin creux, et l'accablèrent d'une grêle de pierres. Ils crurent l'avoir tué; mais Euméne, échappé à ce danger, guérit de ses blessures, et peu de temps après acquit des preuves que Persée étoit l'auteur de l'entreprise formée contre sa vie. Les recherches d'Euméne donnèrent encore lieu à une autre découverte; savoir que Persée avoit chargé un homme d'aller à Rome empoisonner les sénateurs qui se montroient le plus contraires à ses intérêts.

Les hostilités suivirent de près les provocations respectives. Les Romains furent défaits dans une première bataille, mais Persée ne sut pas profiter de la victoire: la guerre traîna en longueur, mêlée d'événements peu décisifs. Dans une de ces alternatives, il craignit qu'une grosse somme d'argent qu'il avoit destinée à bâtir une flotte dans le port de Thessalonique ne fût prise par les Romains. Il envoya ordre à deux de ses généraux, Andronic et Nicias, qui y commandoient, de brûler l'un l'arsenal, l'autre les matériaux de la flotte, et de jeter l'argent dans la mer. Le dernier obéit; Andronic crut devoir différer; il se trouva qu'il avoit eu raison. Le général romain n'avança pas. Persée, remis de sa frayeur, fit venir des plongeurs, pour recouvrer ses trésors, et immédiatement après, pour récompenser Andronic de sa sagesse, Nicias de son obéissance et les plongeurs de leur peine, il les fit tous tuer.

A côté de ces actes de cruauté on peut mettre deux insignes fourberies, auxquelles certains politiques

pourront applaudir. Euméne, roi de Pergame, jouissoit d'une grande considération auprès des Romains, et par-là d'un grand crédit dans la Gréce. Persée imagina de lui enlever l'une et l'autre, par une feinte négociation de neutralité, qui choqueroit la fierté de la république, et la refroidiroit à l'égard d'Euméne. Il lui fit donc proposer une somme d'argent considérable, s'il vouloit rester neutre dans la guerre actuelle entre les Romains et les Macédoniens. Euméne donna dans le piége, et, quand Persée eut assez de preuves pour compromettre le roi de Pergame, il en donna connoissance aux Romains, lui enleva ainsi leur amitié, et garda son argent. Il eut recours à la même fourberie à l'égard de Gentius, roi d'Illyrie. Celui-ci étoit neutre, mais il s'agissoit de le faire déclarer contre les Romains, pour opérer une diversion. Persée met, selon son ordinaire, ses trésors en avant, bien déterminé à ne point les livrer. Il stipule avec Gentius qu'après avoir reçu la somme convenue il rompra ouvertement avec les Romains, lui envoie dix talents comme arrhes de la totalité, montre à ses ambassadeurs des caisses scellées à l'adresse de Gentius, qu'il dit contenir le reste, et les fait partir avec eux; mais il donne ordre aux conducteurs d'aller lentement. Gentius, ayant reçu les arrhes, sachant que le reste approchoit de ses frontières, rompt brusquement avec les Romains, et fait arrêter leurs ambassadeurs. Persée, sûr qu'après cette violation du droit des gens le roi d'Illyrie est engagé sans pouvoir reculer, fait revenir ses caisses, et se procure ainsi, presque sans qu'il lui en coûte d'argent, une diversion avantageuse.

On voit que les Romains avoient affaire à un ennemi Défaite de Persée.

Ap. D. 2832.
Av. J. C. 166.

fécond en ressources, et qu'il méritoit toute leur attention. Aussi envoyèrent-ils contre lui le plus habile de leurs généraux, le célèbre Paul Emile. Sous ses ordres, une opération bien combinée décida du sort de Persée et de la Macédoine. Ce prince couvroit son royaume par une bonne armée retranchée derrière le mont Olympe. Les Romains ne pouvoient l'attaquer qu'en se fortifiant sur cette montagne. On croyoit qu'il étoit impossible d'y subsister, faute d'eau. Paul Emile pensa qu'abondante en herbe et ornée de beaux arbres, elle devoit nécessairement renfermer des sources dans son sein; il y conduisit son armée, et fit creuser des puits qui donnèrent de l'eau en abondance: il envoya en même temps par un détour un corps de troupes qui surprit les Macédoniens et les contraignit d'abandonner leurs retranchements. Paul Emile descendit dans la plaine, et tout se disposa à une bataille générale.

L'armée macédonienne étonnoit par l'ordre de sa disposition. Les Thraces, les mercenaires et les auxiliaires formoient autant de corps de troupes choisies, mais la phalange étoit le corps le plus remarquable. La beauté des hommes dont elle étoit composée, la richesse de leurs habits, qui étoient tous d'écarlate, et l'éclat brillant de leurs armes, offroient un coup-d'œil imposant. Il ne manquoit à cette armée qu'un bon général. On ne sait qui la commandoit, si Persée resta dans Pidna d'où l'on pouvoit combattre, ou s'il se trouva à la bataille. L'opinion la plus commune est qu'il avoit été frappé la veille par un cheval, que malgré la douleur de sa blessure il se mit à la tête de ses troupes, qu'il fut même blessé légèrement; mais on s'accorde généralement à dire qu'il fut le premier à fuir, qu'il plia son

manteau de pourpre sur l'arçon de sa selle, et qu'il quitta son diadême pour n'être pas reconnu. Il courut jusqu'à Pella, sa capitale, où il entra vers le milieu de la nuit, peu accompagné, parceque la plus grande partie des seigneurs de sa cour, sachant qu'il ne se faisoit aucun scrupule de punir les autres des fautes qu'il avoit commises, aimèrent mieux tomber entre les mains des Romains que de le suivre. Ils durent se féliciter de leur prudence, lorsqu'ils apprirent que deux serviteurs fidéles ayant voulu lui donner des conseils sur les circonstances, le roi entra contre eux dans une telle fureur, qu'il les tua de sa propre main. Tout le monde alors l'abandonna; il ne lui resta qu'un corps de Crétois. Ils demeurèrent moins par attachement pour sa personne, que dans l'espérance de partager ses trésors, dont ce malheureux se fit suivre, et sur lesquels il avoit sans cesse les yeux attachés. De villes en villes, Persée se retira dans l'île de Samothrace, où il y avoit un temple très respecté, dédié à Castor et Pollux.

Il y fut suivi par Evandre, un de ceux dont Persée s'étoit servi au commencement de son régne pour faire lapider Euméne, roi de Pergame. Lui et son maître trembloient que les Romains ne respectassent pas leur asile. Les habitants d'Halicarnasse, se voyant environnés de flottes et d'armées romaines, n'étoient pas moins inquiets sur la conservation de leurs priviléges. Pendant qu'ils en conféroient sur la place, un jeune Romain se glisse dans l'assemblée, et leur demande d'un air ingénu, « Est-il vrai que l'île de Samothrace est « une île sacrée? — Sans doute, s'écrièrent tous ensemble « les assistants. — Mais, continue le jeune homme, « croyez-vous qu'elle seroit souillée, si elle servoit d'asile

« à un infame assassin? — Tous en conviennent. — Eh « bien, ajouta-t-il, dans votre temple se trouve actuelle- « ment, avec Persée, Evandre », dont il raconte l'histoire. On frémit à ce récit, et il est sur-le-champ décidé qu'Evandre sortira de l'asile, ou viendra se justifier. Persée est fort embarrasé de cette résolution. Permettre à Evandre d'aller se justifier? il ne le pourra qu'en l'accusant lui-même. Le roi lui conseille amicalement de se tuer plutôt. Evandre ne goûte pas la proposition; mais, feignant d'y consentir, il dit qu'il aime mieux prendre du poison que de périr par le fer. Persée se doute qu'il ne choisit le poison que pour gagner du temps et peut-être le charger. Il prend le moyen le plus expéditif, et le fait tuer par ses serviteurs.

Cette atrocité fait fuir tous ceux qui pouvoient lui être utiles. Persée ne se trouve plus entouré que de misérables propres seulement à le trahir. A leur instigation, il fait marché avec un Crétois, capitaine de vaisseau, qui se charge de le passer en Créte avec sa famille et ses trésors. Persée envoie le soir au vaisseau ce qu'il a de plus précieux. Lui-même se rend sur le bord de la mer, à l'heure convenue, vers le milieu de la nuit; mais le Crétois étoit parti. Le malheureux monarque se cache dans un petit bois, d'où il envoie dire à Paul Emile qu'il se rend à lui.

Le consul le reçut sous son pavillon ouvert, entouré de licteurs et de tous les attributs de la grandeur romaine. Le prince parut en habit de deuil, comme accablé de son malheur. Après quelques reproches assez modérés sur sa conduite à l'égard de la république, « Le peuple romain, lui dit Emile, n'est pas moins cé- « lèbre par sa clémence que par sa valeur. Espérez,

« prince, et soyez assuré qu'il ne sera pas moins géné- « reux envers vous qu'il l'a été envers plusieurs princes « soumis à sa domination. » Ces paroles consolantes, il les dit à Persée en grec, et, se tournant vers les Romains, il leur parla ainsi dans sa langue naturelle: « Jeunes Romains, vous voyez quelle est l'instabilité des « choses humaines, profitez de la leçon que vous donne « un exemple si frappant. Apprenez que la prospérité « ne peut jamais s'affermir par la fierté ou par la vio- « lence, et souvenez-vous que notre sort pouvant chan- « ger d'un moment à l'autre, on ne doit jamais compter « sur le bonheur présent. Le vrai courage est celui qui « ne s'élève pas dans la fortune, et ne se laisse pas abat- « tre dans l'adversité. »

La suite ne répondit point aux espérances que le consul avoit données. Persée sut qu'on le destinoit à orner le triomphe de son vainqueur. Il l'envoya supplier de lui épargner la honte d'être donné en spectacle aux Romains. « La grace qu'il demande, répondit froi- « dement Paul Emile, est en son pouvoir, il ne tient « qu'à lui de se la procurer. » C'est-à-dire qu'il étoit le maître de se donner la mort. Grande indulgence, après la promesse d'un bon traitement qu'on lui avoit faite! Il fut donc traîné en triomphe avec deux de ses fils, Alexandre et Philippe, et sa fille en bas âge, accompagnés des officiers de leurs maisons. Tous avoient les yeux baignés de larmes, ils saluoient le peuple en suppliants, et apprenoient à leurs jeunes princes à lui tendre aussi leurs mains innocentes. Le roi de Macédoine, couvert d'un habit de deuil, marchoit seul après eux, suivi d'un grand nombre de Macédoniens, portant dans leur contenance tous les signes de la douleur

et du désespoir ; outre les trésors de Persée et les riches dépouilles des soldats, on vit celles de tout le monde, puisque les rois d'Asie, ayant souvent pillé la Gréce, avoient transporté chez eux les plus beaux ouvrages de l'industrie, et les monuments des arts les plus estimés. Ils furent envoyés par Alexandre en Macédoine, et Paul Emile à son tour enleva de toutes les villes ce qu'elles avoient de plus précieux pour enrichir Rome. La somme d'argent qu'il déposa dans le trésor de la république étoit si considérable, qu'elle dispensa de la nécessité de mettre aucun impôt sur le peuple romain pendant beaucoup d'années.

Après le triomphe, Persée fut jeté dans un cachot infect, avec les plus vils scélérats destinés au supplice. On laissa passer plusieurs jours sans lui donner aucune nourriture; il en demanda par grace à ses compagnons de misère, qui voulurent bien partager leur portion avec lui. Ils lui offrirent une corde et une épée ; mais il ne voulut pas s'en servir. Des historiens disent qu'il mourut dans cette prison, d'autres qu'il fut transféré dans une maison commode, qu'il y vécut deux ans, mais que sa mauvaise humeur le rendant insupportable à ses gardes, ils se relayèrent pour l'empêcher de dormir, et le firent mourir d'insomnie. Ses deux fils et sa fille qui l'accompagnoient au triomphe étoient en bas âge. Philippe et la petite princesse moururent; Alexandre fut mis en apprentissage chez un charpentier. Il s'appliqua dans la suite à l'écriture, et fut clerc ou secrétaire du sénat. Dans le même temps, Gentius, roi d'Illyrie, sa femme et ses enfants étoient aussi prisonniers à Rome, mais traités avec moins de dureté. Enfin les villes d'Italie et de Gréce, soumises aux Ro-

mains, virent arriver chez elles les principales familles macédoniennes, qui eurent ordre de quitter leur pays, sans qu'on sache si les revenus des biens qu'on leur enlevoit leur furent conservés.

Quant à la Macédoine elle-même, Paul Emile la déclara libre. Et voici en quoi consistoit cette liberté. Il divisa le royaume en quatre gouvernements, défendit sous de rigoureuses peines aux habitants d'un gouvernement d'avoir le moindre commerce avec les habitants d'un autre, leur donna de nouvelles lois, enleva les richesses les plus précieuses, imposa l'obligation aux grands, aussitôt qu'ils atteindroient l'âge de quinze ans, de quitter leur patrie, et défendit le travail des mines les plus riches. De deux cents talents que les Macédoniens payoient aux rois, le consul romain n'en exigea que cent pour la république; mais les deux cents se consommoient dans le royaume, et par conséquent en vivifioient le commerce, les cent au contraire s'exportoient, tous les ans, en pure perte pour les Macédoniens. Voilà la liberté que le vainqueur leur donna.

Après Paul Emile, le sénat envoya des commissaires chargés de donner une forme à cette république composée de parties incohérentes; car les villes se gouvernoient sans liaisons entre elles, non plus que les quatre gouvernements. Les garnisons que les Romains avoient laissées à titre de protection, sans aucun droit en apparence sur le gouvernement civil, influoient ou par force ou par persuasion dans l'élection des magistrats ou autres officiers civils. Ce n'étoient pas les plus honnêtes et les plus capables qu'ils faisoient choisir, mais ceux qui se montroient les plus dévoués aux Romains. Lamasse de la nation, réellement asservie sous une om-

bre de liberté, tourmentée par le souvenir de son ancienne grandeur, soupiroit après le moment de se revoir dans l'indépendance, et il n'y avoit que le gouvernement monarchique administré avec sagesse qui pût lui plaire.

Dans ces dispositions, elle vit avec plaisir paroître sur la scène un prétendant au trône. Il se disoit fils de Persée; il publioit que le prince l'avoit eu d'une concubine nommée Cyrthèsa, et l'avoit fait élever en secret, afin qu'il restât un rejeton de la famille royale, s'il échouoit dans la guerre contre les Romains. Ce prétendu prince portoit le nom d'Andriscus, et quand il se montra il prit le nom de Philippe. Il est également connu sous l'un et sous l'autre de ces noms. Sa première tentative ne fut pas heureuse. Il se retira en Syrie chez Démétrius Soter qui avoit épousé une sœur de Persée. Vraisemblablement ce prince ne fut pas content des preuves de sa naissance, puisqu'il le livra aux Romains, pour ne pas s'attirer leur inimitié. Ceux-ci, soit mépris, soit indifférence, le gardèrent négligemment. Andriscus se sauva en Thrace, ramassa quelques troupes, entra en Macédoine, où son armée se grossit, et conquit le royaume en aussi peu de temps que Paul Emile en avoit mis à le soumettre. Sa principale qualité étoit la bravoure, vertu qui plaisoit singulièrement aux Macédoniens. D'ailleurs il avoit tous les vices de Persée, cruauté, avarice, orgueil dans la prospérité, bassesse dans l'infortune.

Comme lui, après avoir obtenu des avantages, il eut l'imprudence d'exposer sa couronne au hasard d'une bataille générale. Il la perdit, fut pris, et orna le triomphe de Cécilius Métellus, son vainqueur. L'opi-

nion la plus probable sur ce faux Philippe, comme l'appeloient les Romains, le range parmi les imposteurs. L'abandon de Démétrius Soter, qui auroit été son oncle, le parti qu'il prit de le livrer aux Romains, paroissent une preuve concluante contre lui. Deux autres prétendants lui succédèrent, furent également vaincus, et périrent. Ce royaume fut réduit en province romaine, et les Macédoniens furent plus heureux dans cet état que lorsqu'ils étoient les alliés de cette république.

L'ASIE APRÈS ALEXANDRE.

(Sous les Séleucides, on l'a nommée Syro-Médie.)

L'Asie après Alexandre. Sous les Séleucides, nommée Syro-Médie.

Ap. D. 2587. Av. J. C. 412.

Les Séleucides furent les rois successeurs d'Alexandre dans la Syrie et la Haute-Asie; ils ont été ainsi appelés de Séleucus qui fonda cet empire, appelé Syro-Macédonien. Il étoit fils d'Antiochus, un des principaux capitaines de Philippe, père d'Alexandre. Il suivit ce monarque dans ses conquêtes d'Asie, et reçut le commandement en chef des éléphants; charge considérable dans l'armée macédonienne. Après la mort d'Alexandre, il fut nommé par les protecteurs général de la cavalerie, ensuite gouverneur de Babylone. Dans cette place, il conçut le projet de se déclarer souverain, comme les autres capitaines d'Alexandre. Séleucus y travailloit adroitement, en se ménageant entre les rivaux acharnés l'un contre l'autre. Antigone, comme on l'a dit, découvrit la ruse de ce rival, et voulut le

faire arrêter. Séleucus se sauva en Egypte, d'où il revint avec une petite armée, et rentra dans Babylone. De ce centre il s'étendit dans la Médie; mais, pendant qu'il s'occupoit de conquêtes, Démétrius, fils d'Antigone, lui reprit Babylone et la pilla avec inhumanité. Les excès commis par ce prince firent regretter aux Babyloniens Séleucus, qui les avoit toujours traités avec douceur. Ils le rappelèrent. Il en repartit encore pour étendre ses possessions outre la Médie, la Bactriane, l'Hyrcanie et toutes les provinces envahies autrefois par Alexandre. Ces nombreuses conquêtes lui firent donner le surnom de Nicanor, c'est-à-dire Vainqueur. Il y ajouta le titre de roi de Babylone et de Médie. La journée d'Ipsus, où Antigone fut tué, consolida pour toujours son empire.

On compte seize grandes villes bâties par ce prince. Les plus considérables sont Antioche sur l'Oronte, Séleucie, Apamée, Laodicée, ainsi appelées des noms de sa femme et de ses enfants. D'autres villes moins importantes reçurent aussi le nom d'autres personnes qui lui étoient chères : attention qui marque que ce prince se complaisoit dans sa tendresse, et desiroit en perpétuer le souvenir. Il fixa sa demeure dans Antioche sur l'Oronte. L'exhaussement du lit de l'Euphrate avoit occasioné l'épanchement de ses eaux dans les plaines de Babylone. Elles y formèrent des marais qui rendirent la ville inhabitable : il n'en resta bientôt plus que les murs. Dans le quatrième siècle de notre ère ils servoient de clôture à un parc où l'on gardoit des bêtes sauvages. Maintenant, à peine on peut en distinguer les vestiges. On dispute même sur la place où Babylone a existé.

Séleucus avoit un fils nommé Antiochus qu'il aimoit endrement. Ce prince fut attaqué d'une maladie de angueur, dont la cause étoit ignorée. Erasistrate, son nédecin, qui s'étoit attaché à connoître les maladies le l'ame, talent plus nécessaire à un médecin qu'on ne ense, découvrit que celle d'Antiochus venoit d'une assion, que cette passion étoit de l'amour, que cet mour regardoit Stratonice, sa belle-mère, la plus belle emme de son temps. Il en tira l'aveu du malade, qui i dit en même temps que tous ses efforts se trouvant nutiles pour se guérir de son amour, il étoit déteriné à mourir. Fort de cette découverte, Erasistrate a trouver le roi, et lui dit que le mal de son fils n'est ue de l'amour; mais que cette passion est sans remède, arcequ'il lui est également impossible de jouir de l'obt aimé, et de vivre sans lui. « Comment, impossible de posséder l'objet aimé, répond le roi: eh! quel est-il donc? — C'est ma femme, répond Erasistrate, et certes je ne suis pas disposé à la lui céder. — Quoi! réplique Séleucus, vous, mon cher Erasistrate, vous verrez périr un fils, mon unique espérance, en lui refusant votre femme? Quel attachement avez-vous donc pour moi? — Mais, répondit le médecin, supposez que le prince aimât passionnément Stratonice, renonceriez-vous à elle, et prendriez-vous pour vous-même le conseil que vous me donnez? — O dieux! s'écrie le père, que ne puis-je acheter la vie de mon fils par le sacrifice de Stratonice, je la céderois aussitôt, et tout mon empire, pour sauver une vie qui m'est si chère? » Erasistrate le prend alors par ses paoles. « Antiochus, lui dit-il, ne peut avoir d'autre sau-

Antiochus. Stratonice.

« veur que vous ; car c'est Stratonice qu'il aime. » Séleu-cus n'hésita pas, il céda sa femme.

Ap. D. 2719. Av. J. C. 279.

De trente-six capitaines qui avoient combattu sous le drapeaux d'Alexandre, il n'en restoit que deux, Séleu-cus et Lysimaque. Les beaux débris qu'ils possédoien de ce vaste empire ne purent les satisfaire. Ils cherchè-rent à s'en arracher des parties, qu'ils auroient d s'abandonner réciproquement, pour passer leur viel-lesse en paix. L'ambition les arma jusqu'à la fin l'u contre l'autre. Lysimaque périt dans une bataille. Sé-leucus lui survécut peu, et fut assassiné par Ptolém Céraunus, auquel il étoit près de faire un petit état Macédoine. Ce monarque se distingua entre tous l rois de son siécle, non seulement par ses vertus gue-rières, mais aussi par son amour pour la justice, p sa clémence et par un profond respect pour la religio Il aimoit les belles-lettres, et il encouragea les savan La superbe bibliothéque que Xerxès avoit enlevée au Athéniens leur fut renvoyée par Séleucus. Il disoi « Si les hommes savoient combien sont pénibles les d « voirs de la royauté, aucun d'eux ne seroit assez i « sensé pour accepter une couronne, et ne voudroit p « même la ramasser, quand même on la jetteroit à s « pieds. »

Antiochus Soter. Antiochus Théos. Ap. D. 2738. Av. J. C. 260. Invasion des Gaulois.

Sous Antiochus Soter, son successeur, les Gaulo vinrent en Asie, appelés par Nicoméde, roi de Bith nie, et s'y formèrent un état qu'on appela Gallo-Gre ou Galatie. Sept cents ans après, au rapport d'un a teur contemporain, on parloit encore dans ces contr la même langue que dans les environs de Trèves. Le de Syrie eut des chagrins domestiques; un de ses fil révolta et fut puni de mort. On pense que la cause

rebellion fut la prédilection du père pour le fils de ratonice, qu'il nomma son successeur. En montant r le trône celui-ci prit le nom de Théos, Dieu. On voit donné à son père, à son grand-père, à leurs fem-es; mais du moins c'étoit après leur mort. Sous lui cut Bérose, historien de Babylone, qui lui dédia son vrage. L'amour et ses fureurs occasionèrent la guerre tre Antiochus et Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte. agas, roi de Cyrène et de Libye, avoit promis au fils l'Egyptien Bérénice et ses états pour dot. Il mourut. pamée, sa veuve, refusa de tenir un engagement fait algré elle. Elle appela pour sa fille Démétrius, frère un roi de Macédoine. Ce prince, un des plus beaux ommes de son temps, plut à la veuve. Elle résolut en faire son époux au préjudice de Bérénice. Sûr du eur de la mère, il montra peu d'égards pour la fille, core moins pour les courtisans et les ministres. Tous solurent de se défaire de lui. Bérénice conduisit elle-ême les conjurés à l'appartement de sa mère. Ils tuè-nt Démétrius, malgré les efforts de la reine, qui le uvroit de son corps, pour le sauver des coups des as-ssins. Bérénice alla achever son mariage en Egypte. roi s'empara de Cyrène et de Libye qui avoient été omises en dot à son épouse. Apamée se retira auprès Antiochus Théos, qu'elle excita à ne point laisser en-les mains de son gendre le sceptre que sa fille y oit porté.

De là une guerre furieuse, qui fut suspendue, du té d'Antiochus, par la révolte des Parthes et des Bac-ens; les premiers sous la conduite d'Arsace, jeune gneur du pays; les seconds sous celle de Théodote, ur gouverneur pour le roi de Syrie. L'embarras que

Parthes.
Ap. D. 3748.
Av. J. C. 257.

lui donnèrent les rebelles le força à une paix dont
sceau fut un mariage. Les suites lui en furent bien f
nestes. Il avoit deux enfants de Laodice sa femme, q
étoit aussi sa sœur. Néanmoins il se soumit à la rép
dier, pour épouser une Bérénice, fille du roi d'Egypt
qui lui apporta de très grandes richesses en mariag
Tant que le père vécut Antiochus eut des égards po
sa fille, que Ptolémée aimoit au point de lui envoy
jusqu'à Antioche de l'eau du Nil, qu'on croyoit prop
à sa santé. Malheureusement pour Bérénice le pè
mourut deux ans après le mariage de sa fille. Aussi
Antiochus la répudia, et reprit Laodice. Elle rev
auprès de lui avec ses enfants, Séleucus et Antioch
Hiérax, et aussi avec la ferme résolution de ne pl
éprouver l'inconstance de son mari. Elle en prit
moyen bien sûr, ce fut de l'empoisonner. Tout étoit pré
pour rendre son crime utile. Elle fit mettre dans le
du défunt un homme nommé Artemon, qui resse
bloit parfaitement au roi, de visage et de la voix. L'i
posteur recommandoit Laodice et ses enfants aux s
gneurs qui venoient le visiter. Elle fit aussi faire
nom de son mari, que le peuple croyoit encore viva
une proclamation par laquelle Séleucus, son fils aî
étoit nommé successeur à la couronne.

Séleucus Callinicus. Antiochus Hiérax. Séleucus Céraunus.

Ap. D. 2770. Av. J. C. 228.

Bérénice se sauva avec un fils à la mamelle à Daph
lieu de délices, situé presque aux portes d'Antioche.
se trouvoit un temple dédié à Apollon, qui étoit rega
comme un asile inviolable. La cruelle Laodice n'eut
plus d'égards pour l'innocence de sa rivale qu'elle
voit respecté les liens sacrés de l'hymen. Elle la fit m
sacrer avec son enfant. Le roi d'Egypte, accouru à
tête d'une armée, arriva trop tard pour empêcher

eurtre, mais assez tôt pour punir Laodice, qu'il fit ourir. Séleucus et Antiochus, dignes fils de cette mé-re, passèrent leur vie à se disputer le trône, où ils ontèrent alternativement. Par une singularité remar-able, tous deux moururent dans les fers; Antiochus Egypte, presque sur le seuil de sa prison, d'où il chappoit; Séleucus, captif d'Arsace, roi des Parthes. fut surnommé, par ironie, Callinicus, astucieux, rceque rien ne lui réussissoit. Antiochus fut sur-mmé Hiérax, épervier, parceque toute espéce de oie lui convenoit; Séleucus, fils du Callinicus, qui lui ccéda, Céraunus, le foudre, ainsi nommé par anti-rase, parcequ'il n'étoit pas moins foible d'esprit que oile de corps. Il ne régna que trois années; encore ndant ce court espace se trouva-t-il exposé aux ef-ts perfides de conjurés qui pensèrent le renverser du ne. Il s'y maintint par les conseils d'Achéus, son usin, fils d'Andromaque, frère de sa mère. Mais ce èle parent ne put le garantir du poison. Achéus pu-les coupables. La couronne lui fut offerte au pré-ice du frère du feu roi; mais il la refusa, et s'occupa c succès du soin de l'assurer à Antiochus, âgé de atorze ans, qu'il prit sous sa tutéle.

Ce prince a reçu dans l'histoire le surnom de Grand, Antiochus le Grand. l peut le mériter également par ses belles actions et ses fautes, par ses prospérités et par ses malheurs. Ap. D. 2775. Av. J. C. 223. peut compter entre ces derniers la confiance aveu-qu'il eut long-temps dans Hermias, qui avoit été nistre de son père Céraunus, et qu'il prit pour le n. Hermias étoit obstiné, jaloux d'une faveur exclu-e, impérieux, cruel, ennemi de tous les talents qui uvoient offusquer le sien, ne souffrant ni la contra-

diction ni la remontrance, mais habile au souvera degré dans l'art de captiver l'esprit de son maître.

Dans les arrangements pris au commencement d règne, Achéus se chargea des provinces de l'Asie mi neure; Molon fut envoyé comme gouverneur en Médie Alexandre en Perse; ils étoient frères, et tous deux gé néraux habiles. Epigène, aussi expérimenté qu'eux homme d'ailleurs d'un sens profond et d'une probi intacte, resta auprès du jeune monarque pour com mander l'armée attachée à sa personne. Ses belles qua lités lui attirèrent la haine et la jalousie d'Hermias. O croit aussi que ce fut la hauteur et les vexations du mi nistre qui provoquèrent la révolte de Molon et d'Ale xandre. Elle éclata au moment où Antiochus entroit e guerre contre Ptolémée Philopator, roi d'Egypte. I paroissoit prudent de soumettre les rebelles et de pa cifier son royaume avant d'en attaquer un autre. C'é toit le sentiment d'Epigène, et parceque c'étoit so opinion, ce ne fut pas celle d'Hermias. Ce dernier pré tendit qu'il n'étoit pas de la dignité d'Antiochus de s mesurer avec des révoltés, que cette tâche ne conv noit qu'à son lieutenant; que roi, il ne devoit combattr que contre des rois. Cette forfanterie l'emporta sur le bonnes raisons d'Epigène. Le ministre eut même l'a dresse de donner à la persévérance d'Epigène dans so avis une apparence de collusion avec les coupables Antiochus, laissant son lieutenant s'exercer contre le rebelles, alla lui-même attaquer le roi d'Egypte, ma celui-ci ne daigna lui opposer que ses lieutenants. Ils le laissèrent pas approcher des frontières.

Pendant cette honteuse expédition, les rebelles s fortifièrent et gagnèrent une bataille. On agita enco

ans le conseil si le roi se porteroit contre eux en personne, ou s'il continueroit à tourmenter l'Egypte. Hermias et Epigène avancèrent de nouveau dans cette discussion des avis contraires. Celui d'Epigène prévalut, mais Hermias ne tarda pas à se venger de la préférence. L'expédition inutile contre l'Egypte avoit épuisé le trésor. Quand il fallut marcher l'argent manqua. Les troupes murmurèrent; le roi se trouvoit fort embarrassé. Alors Hermias lui offrit de payer l'armée de ses propres deniers, s'il vouloit renvoyer Epigène. Il colora cette insolente proposition du prétexte qu'après la dissention qui avoit éclaté entre eux ils ne pourroient jamais être d'accord, et que les affaires en souffriroient. Antiochus, quoiqu'à regret, se rendit au vœu du perfide ministre, et laissa Epigène dans Apamée, avec défense d'en sortir. Hermias ne se contenta pas de simples arrêts; après le départ du roi il fit conduire Epigène à la citadelle, dont le gouverneur étoit à sa dévotion. Il le chargea de trouver quelques crimes à son prisonnier. Lui supposer des lettres d'intelligence avec les rebelles, l'accuser à son seul tribunal, le condamner, l'exécuter, furent pour le gouverneur l'affaire d'un jour, et pour Hermias, obtenir l'approbation du roi, l'affaire d'un moment.

Antiochus battit les rebelles. Molon se tua après une bataille malheureuse. Un de ses frères nommé Molus échappa et alla porter à son autre frère Alexandre la nouvelle de cette défaite. Se trouvant sans ressources, ils tuèrent d'abord leur mère, ensuite leurs femmes et leurs enfants, et enfin ils se tuèrent eux-mêmes. Ces cruelles tragédies ont été ordinaires en Asie, où le vainqueur a coutume de n'épargner personne de la

famille des vaincus, de peur qu'il ne reste des vengeurs, et dans la crainte que cette destruction ne soit accom-pagnée de tourments, les malheureux aiment mieux s'exterminer tous eux-mêmes. Aux provinces qu'il ve-noit de reconquérir Antiochus conçut le dessein d'ajou-ter un royaume limitrophe, la Médie, habitée par des peuples belliqueux. Hermias s'opposa d'abord à cette expédition, dans laquelle pouvoit périr le roi, dont il tenoit toute son autorité; mais ayant appris que la rein venoit d'accoucher d'un fils, il pressa vivement le ro d'entreprendre la guerre, dans la pensée qu'il y péri-roit, et qu'alors lui-même seroit nommé tuteur d jeune prince. Il fut trompé dans son attente. Les pré-tentions ambitieuses d'Antiochus se bornèrent à u traité de paix, dont le roi attaqué, affoibli par l'âge préféra le désavantage au danger des combats.

Hermias régnoit toujours avec un despotisme inso-lent, qu'il étendoit jusque sur son maître. Il lui arriv quelquefois de parler à Antiochus d'un ton fort éloign du respect. Ces manières avoient fait naître dans l'es-prit du roi des soupcons contre son ministre, mais n'osoit s'en ouvrir à personne. Ce fut un soulageme pour Antiochus lorsque Apollophane, son médecin, mit, par quelques avances, dans le cas de s'expliquer Il reconnut avec lui l'orgueil, l'obstination, la cruaut d'Hermias; mais le médecin fit de plus sentir au r qu'abandonner tant d'autorité à un pareil ministre c'étoit s'exposer lui-même; il n'en fallut pas davantage la perte d'Hermias fut résolue. Antiochus l'attira da un endroit écarté, et le fit tuer par ses gardes. Tou la Syrie ressentit une joie extrême de cette mort. Quan la nouvelle arriva à Apamée, les habitants accour

rent furieux dans la maison où logeoit sa femme, et la lapidèrent avec tous ses enfants.

Un des grands crimes d'Hermias, c'est d'avoir rendu Achéus coupable, et Antiochus cruel. Fidèle à son pupille, auquel il avoit procuré l'empire, Achéus s'étoit appliqué à faire fleurir son gouvernement de l'Asie mineure. Il entreprit contre des voisins usurpateurs des expéditions qui furent heureuses. Ses succès excitèrent la jalousie d'Hermias. Il résolut de perdre Achéus dans l'esprit d'Antiochus, lui prêta des vues ambitieuses, et lui supposa des liaisons avec Ptolémée, crime irrémissible auprès du roi de Syrie, qui conservoit toujours un profond ressentiment contre l'Egypte. Achéus sut que la calomnie s'accréditoit. Les complots formés par le ministre lui parurent de nature à exiger les plus grandes précautions pour la sûreté de sa vie; il n'en trouva pas de meilleure que de s'emparer de la couronne qu'il avoit refusée auparavant, et il se fit proclamer roi.

Ainsi ce qui avoit été supposé devint une réalité. Ap. D. 2782. Av. J. C. 216.
Achéus prit des engagements avec Ptolémée, qui pouvoit le soutenir. Antiochus se vit par-là embarrassé dans une guerre très sérieuse. Il y fut puissamment aidé par Théodote, Etolien. Les intrigues de cour avoient forcé celui-ci de quitter le gouvernement de la Celé-Syrie, qu'il tenoit pour Ptolémée, et de se jeter dans l'armée d'Antiochus. C'étoit un homme non seulement propre pour le conseil, mais pour l'exécution, comme il paroît par le trait suivant. L'habitude qu'il avoit de la langue et des manières égyptiennes lui inspira l'idée de se venger sur le roi d'Egypte même des injustices éprouvées de la part de son ministère. Il se glisse un soir dans le camp, accompagné seulement

de deux soldats, et pénètre jusqu'à la tente du roi. Heureusement Ptolémée en étoit sorti. Théodote, ne le trouvant pas, veut du moins laisser des traces de sa hardiesse : il tue le médecin du roi, et blesse dangereusement deux autres personnes. Cette action intrépide jette l'alarme et l'épouvante dans l'armée. A la faveur du trouble, Théodote se retire sain et sauf.

La bataille de Raphia, dans laquelle Antiochus éprouva une très grande perte, devoit entraîner celle de la Syrie entière, s'il avoit eu affaire à un prince moins indolent, moins ami de ses plaisirs, que le monarque égyptien. Il semble que ce prince ne voulut de la victoire que le triomphe. Après avoir montré ses lauriers dans plusieurs provinces qui se soumirent, entre autres en Palestine, jusqu'à Jérusalem, dont il visita le temple, pressé de jouir dans la mollesse de ses palais, il accorda une paix avantageuse à Antiochus. Cette paix fut un coup mortel pour le malheureux Achéus. Son ancien pupille eut tout le temps et tous les moyens de le poursuivre, et l'obligea de se renfermer dans la citadelle de Sardes. Une trahison habilement ourdie par trois Crétois le tira de cet asile. Ils le livrèrent pour une somme promise. Antiochus le vit, laissa couler des larmes, et lui fit trancher la tête. Il travailla ensuite à rétablir l'empire syrien dans son ancienne splendeur, chassa les Parthes de la Médie, les poursuivit dans leur pays, força leur roi Arsace de fuir jusqu'en Hyrcanie, dont il prit la ville capitale, et lui donna la paix. De là il se transporta dans la Bactriane, qu'il auroit réunie à son empire, s'il n'avoit mieux aimé la laisser sous la domination d'un roi, pour servir de barrière contre les irruptions des Scythes. Dans ces

guerres qui durèrent sept ans, Antiochus fit paroître autant d'intelligence que de valeur. Il y fut blessé, fit des marches pénibles à la tête de son armée, souffrit, comme ses soldats, la faim, la soif, les froids cuisants des montagnes d'Arménie, et la chaleur étouffante des déserts. Par cette expédition, qui doit le mettre au nombre des guerriers célèbres, il acquit le surnom de Grand, qu'il auroit porté avec gloire jusqu'à la fin de sa vie, s'il n'eût pas entrepris une guerre contre les Romains.

Il paroît, chose remarquable, que cette guerre fut Ap. D. 2797.
juste de la part de la république. Les Romains, dans Av. J. C. 201.
le principe, agirent d'abord en qualité de protecteurs du fils de Ptolémée Philopator, enfant en bas âge, dont Antiochus, allié pour cette injustice avec Philippe, roi de Macédoine, vouloit envahir les états ; ensuite en qualité de protecteurs des villes libres de l'Asie mineure, sur-tout du royaume de Pergame, qui tentoient la cupidité du roi de Syrie. La première conquête qu'il se proposa pour parvenir aux autres fut celle de la Thrace. Les Romains prétendoient que ce pays leur appartenoit comme dépendant de la Macédoine, et comme dédommagement de la guerre qu'ils avoient soutenue contre Philippe. Antiochus faisoit remonter son droit à la conquête de cette province par Séleucus, son arrière-grand-père, sur Lysimaque, un des successeurs d'Alexandre.

La guerre d'Egypte fut suspendue ou terminée par une promesse de mariage entre deux enfants de quatre ou cinq ans : le jeune Ptolémée et une fille d'Antiochus. La minorité du jeune prince fut troublée par la révolte de Scopas, Etolien. Simple chef des troupes auxiliaires,

il aspira au trône ; mais il fut prévenu et puni. Dicéarque, un de ses principaux complices, étoit sans foi, sans pudeur, et s'en faisoit gloire. Ayant été mis par Philippe, roi de Macédoine, à la tête d'une expédition contraire à un traité solennel, il fit élever deux autels à l'injustice et à l'impiété, et offrit des sacrifices à l'une et à l'autre. A la différence des scélérats et des hypocrites ordinaires, du moins il adoroit publiquement les déesses qu'il portoit dans son cœur.

Av. J. C. 194.

P. 2804. Comme il avoit suspendu la guerre d'Egypte, Antiochus auroit peut-être différé celle qu'il méditoit contre les Romains, si son incertitude n'avoit été fixée par Annibal. Ce grand général, chassé, par la haine de Rome, de Carthage, où sa puissance faisoit encore trembler la rivale de sa patrie, se réfugia dans la cour de Syrie. Il fit connoître à Antiochus les ruses du sénat, lui remontra que les Romains ne cherchoient qu'à l'amuser par des ambassades, que toutes leurs propositions étoient captieuses ; que jamais ils ne reviendroient du parti une fois pris de s'opposer à ses armes, et de lui imposer leurs lois. Antiochus n'en étoit que trop persuadé ; il faisoit de grands préparatifs, et n'hésitoit que sur la manière et le temps de les employer.

Mais cet Annibal, si pénétrant, si instruit de la perfide politique des Romains, se laissa jouer par leurs ambassadeurs. Ils allèrent le trouver à Ephèse, où il attendoit le roi pour décider de la guerre. Ils affectèrent de le combler de politesse et de marques de déférence, lui reprochèrent amicalement la haine enracinée qu'il conservoit contre la république ; lui dirent que les sentiments des Romains étoient bien différents, qu'on ne

prononçoit jamais son nom à Rome qu'avec respect et des transports d'admiration, et que leur plus vif desir seroit de trouver l'occasion d'obliger un si grand homme. Ces flatteries eurent leur effet. Annibal, buvant à longs traits le poison de la louange, rechercha avec empressement ceux qui le versoient. Il tira gloire de leur assiduité auprès de lui, et, pour ne pas perdre un instant de ces entretiens si doux, il leur donna un appartement dans sa maison. Il en arriva ce que les perfides vouloient et avoient prévu. Antiochus prit de l'ombrage de cette conduite. Il crut les Carthaginois réconciliés avec les Romains, et retira sa confiance au vainqueur de Cannes.

Annibal sentit sa faute ; il s'ouvrit avec peine auprès du roi un passage que les intrigues des ambassadeurs et la jalousie lui fermoient. « Prince, lui dit-il, dès « l'âge de neuf ans j'ai juré sur les autels, entre les « mains de mon père Amilcar, de n'entrer jamais en « alliance avec les Romains, et de porter ma haine « contre eux jusqu'au tombeau. C'est le desir de remplir « des engagements si solennels, et de causer leur ruine, « qui m'a engagé à quitter Carthage et à venir en « Syrie. Si vous dédaignez l'offre de mon bras, j'irai dans « tous les lieux où on trouve des soldats et des armes, « et je susciterai des ennemis aux Romains. Je les hais « autant qu'ils me haïssent. Si vous persistez à leur « déclarer la guerre, vous n'avez pas de plus grand « ami qu'Annibal ; mais si vous penchez pour la paix, « n'attendez rien de moi. Je ne respire que la guerre, « et si je ne puis la fomenter ici, j'irai par-tout où je pour« rai en allumer les feux. » Il entra ensuite en explication sur la manière de la faire. « Ce n'est pas dans la

« Grèce mais en Italie que vous les combattrez avec « succès. Là, vous trouverez des nations entières im- « patientes de leur joug, qui alimenteront vos armées. « Vous vous flattez qu'il leur sera difficile de trans- « porter leurs légions en Orient, mais ils savent sur- « monter les obstacles. Dans peu de temps vous les « verrez inonder votre royaume comme un torrent qui « a rompu ses digues. Ce que je vous dis ici en par- « ticulier, je le soutiendrai, s'il est nécessaire, en pré- « sence de toute votre cour. Ne m'appartient-il pas de « montrer à vos généraux comment ils doivent faire « la guerre aux Romains? Ces fiers républicains m'ont « toujours trouvé invincible tant que je les ai com- « battus en Italie; mais Carthage eut l'imprudence de « me rappeler en Afrique, et je fus forcé de plier sous « un vainqueur qui n'avoit pu me faire face en Italie. « Suivez mes conseils; menez vos troupes dans le pays « même des Romains, et arrêtez ainsi dans sa source « l'inondation dont vous êtes menacé. » Annibal traça ensuite un plan d'attaque combiné avec les Gaulois, les Carthaginois, leurs alliés d'Afrique et les villes grecques mécontentes, que l'ennemi des Romains proposoit de mettre en mouvement. Il plaça les armées et les flottes, fixa les points d'appui, et développa le plan d'une invasion générale qui auroit fort embarrassé les Romains, si ce plan avoit été adopté tout entier, et si les opérations avoient été commencées avec célérité.

Ap. D. 2808. Av. J. C. 190. Mais Antiochus se laissa prévenir. A l'âge de cinquante ans il devint amoureux d'une belle Calcidienne, et s'amusa à célébrer des noces. Pendant qu'il s'oublioit dans les plaisirs, le consul Acilius força le passage des Thermopyles, gagna contre lui une bataille et

l'obligea de retourner en Asie. Peu de temps après sa flotte fut défaite; la terre et la mer ouvrirent également un chemin libre aux Romains. Le roi de Syrie crut les retarder par des excursions chez leurs alliés, entre autres le roi de Pergame, dont il pilla le royaume; mais ils ne prirent pas le change, et continuèrent toujours leur route droit à lui. Il s'agita pour leur susciter des ennemis.

Antiochus, désespéré de ses défaites, qui se multiplioient, ne savoit plus quel parti prendre. « Je ne sais, « disoit-il dans sa douleur, quel dieu a jeté un voile « sur mes yeux; tous mes desseins ont un funeste suc- « cès. Le ciel s'obstine à me persécuter, et tout me pré- « sage une ruine prochaine. » Il avoit alors contre lui les deux Scipions. L'Africain s'étoit volontiers engagé, sous son frère cadet, dans une guerre où il devoit avoir pour adversaire Annibal, qui jouissoit seulement d'une demi-confiance auprès d'Antiochus. Il ne fut pas donné à cet habile général carthaginois de se mesurer à armes égales contre son ancien rival. Toutes les prédictions d'Annibal s'accomplissoient. Les Romains, qu'il auroit fallu contenir chez eux, passèrent l'Hellespont, et se trouvèrent en Asie. Antiochus en pâlit d'effroi. Il se vit près d'être attaqué au centre de ses états, et exposé à en hasarder le sort dans une bataille.

Soit politique, soit bonté qui lui étoit assez naturelle, Ap. D. 2809.
il avoit traité avec beaucoup d'égards le fils de Scipion Av. J.C. 189.
l'aîné, encore adolescent, que son père s'étoit trouvé forcé de laisser malade dans une ville qui tomba entre les mains d'Antiochus. Sachant que le père étoit retenu au lit par une indisposition, il lui renvoya son jeune prisonnier. La présence de cet enfant chéri rendit la

santé à l'Africain. Le roi avoit fait accompagner son présent de propositions de paix. Scipion ne les trouva pas acceptables; mais il lui fit dire que tout ce qu'il pouvoit lui conseiller dans le moment, c'étoit de ne point songer à livrer bataille que lui-même ne fût arrivé au camp. Sans doute, il se sentoit quelque compassion pour ce prince, et il se flattoit de pouvoir, sans nuire aux intérêts des Romains, ménager au roi un accommodement. Mais l'autre Scipion, craignant que, s'il attendoit son frère, toute la gloire de la conquête de l'Asie ne revînt encore à l'Africain, présenta la bataille dans la plaine de Magnésie. Antiochus l'accepta. L'armée de ce roi, quoique infiniment plus nombreuse, fut entièrement défaite. Scipion le jeune dut moins sa victoire à son habileté et à ses efforts, qu'à ceux d'Euméne, roi de Pergame, dont Antiochus avoit ravagé le royaume. Il combattit en ennemi qui se venge, et les Romains combattirent en vainqueurs fiers de leurs anciens succès. Ils trouvèrent, parmi les Asiatiques, des soldats dignes de leur être opposés; mais l'habitude de l'exacte discipline l'emporta. Le pillage du camp peut-être le plus somptueux qui ait jamais existé enrichit l'armée victorieuse. Le butin fait dans les villes qui se rendoient à l'envi forma une masse de trésors dont Rome même se trouva surchargée. « Le luxe, dit un de « ses poëtes, paré des dépouilles de l'Asie, entra dans « Rome en triomphe, traînant tous les vices à sa suite. « Il fit plus de mal aux Romains que la guerre la plus « meurtrière, et vengea seul l'univers conquis. »

Le malheureux Antiochus fut obligé de souscrire un traité peut-être le plus humiliant qui ait jamais été dicté à une grande puissance. On exigea en outre de lui des

renonciations à ses droits : il fut stipulé qu'il livreroit ses éléphants, ses galères, vaisseaux et chiourmes, dix proscrits, entre lesquels devoit être Annibal, vingt otages de dix-huit à quarante-cinq ans au choix des Romains, et dans ce nombre son propre fils; cinq cent quarante mille boisseaux de froment, quinze mille talents, répartis en douze ans, comme un tribut, mais deux mille cinq cents comptant pour les frais de la guerre. On borna aussi sa navigation, le nombre de ses troupes, ses relations avec ses voisins, et ses alliances. Antiochus se soumit à tout, et laissa brûler ses vaisseaux; il assista au sacrifice qui devoit mettre le sceau au traité. Tel étoit le rit de cette cérémonie: chaque contractant frappoit une victime et disoit : « Si je viole « l'engagement, que Jupiter me frappe, comme je « frappe cette victime. »

Depuis ce temps Antiochus erra dans son royaume, passa de ville en ville, comme s'il eût craint, en s'arrêtant, de fixer quelque part les vestiges de sa honte. On dit que le but de ses courses fut de ramasser la première somme d'argent qu'il devoit aux Romains. On croit qu'il se cacha derrière le mont Taurus, dans des contrées délicieuses qui s'y trouvent, pour s'abandonner plus librement à toutes sortes de débauches: ressource infame, et trop ordinaire d'une vieillesse malheureuse. Y fut-il tué ou par ses propres officiers, qu'il avoit un jour maltraités après avoir bu avec excès, ou de la main d'un peuple irrité de voir enlever les trésors de ses temples pour payer les Romains? c'est ce qu'on ignore. Antiochus le grand finit comme ces fleuves qui, après un cours majestueux, s'enfouissent ignominieusement dans les sables.

Séleucus Philopator. Ap. D. 2812. Av. J. C. 186.

Séleucus Philopator, fils et successeur d'Antiochus, embarrassé de fournir le tribut promis par son père, passa presque tout son régne à chercher de l'argent: aussi est-il appelé dans l'écriture sainte *collecteur*. Sous lui arriva l'aventure d'Héliodore, trésorier du roi de Syrie. Envoyé par lui pour prendre des sommes considérables qu'on disoit être dans le temple de Jérusalem, il fut repoussé par une puissance céleste; meurtri de coups de verges qu'il avoit reçus, il revint sans argent. « Si vous avez quelque ennemi, dit-il au roi à son « retour, envoyez-le dans ce lieu, vous êtes sûr de ne « plus le revoir; car celui qui habite dans le ciel s'est « déclaré lui-même défenseur du temple, contre tout « homme qui sera assez téméraire pour vouloir le pro- « faner. » Ce même Héliodore, châtié pour un sacrilége, ne craignit pas de s'exposer de nouveau à la vengeance céleste pour un meurtre. Il empoisonna Séleucus, dans le dessein d'usurper la couronne. Peut-être auroit-il réussi à la mettre sur sa tête, sans l'arrivée d'Antiochus, frère du roi défunt.

Antiochus Épiphane. Ap. D. 2828. Av. J. C. 175.

Ce prince avoit été donné en otage aux Romains par Antiochus le grand, son père. Son frère le redemanda, et renvoya en échange Démétrius, son fils. Antiochus apprit en chemin le crime d'Héliodore et ses projets. Il fut aussi instruit qu'il auroit un concurrent dans Ptolémée, roi d'Egypte, neveu du feu roi. Heureusement, Euméne, roi de Pergame, lui fournit une armée, le conduisit lui-même en Asie, et le plaça sur le trône, quoique, selon la loi de la succession, il dût être réservé à Démétrius.

Les historiens font de cet Antiochus un portrait bizarre. Il aimoit, dit-on, à courir les rues d'Antioche

ıvec deux ou trois domestiques, passoit des jours en-
iers dans les boutiques des graveurs et des orfévres à
'entretenir de leur métier, qu'il prétendoit savoir
nieux qu'eux. S'il rencontroit des gens du peuple at-
roupés, il se mêloit de la conversation, buvoit avec les
lerniers de ses sujets, se mettoit des parties de plaisir
les jeunes gens, dansoit, chantoit, sans aucun égard
our sa dignité. Voilà des fautes contre la bienséance;
oici des ridicules. On le voyoit quelquefois vêtu à la
omaine courir de maison en maison, comme il se pra-
iquoit à Rome aux comices. Il pressoit les citoyens de
ui donner leurs suffrages, présentoit la main à l'un, em-
rassoit l'autre; briguoit tantôt la place d'édile, tantôt
elle de tribun. Selon la magistrature qu'il avoit ob-
enue, il jugeoit des causes minutieuses et peu séantes.
l aimoit le vin et la bonne chère jusqu'à la débauche,
t quand il étoit ivre, il jetoit ou de l'argent à pleines
nains, ou des pierres dont il faisoit auparavant pro-
ision. C'est ce prince qu'on a nommé *Epiphane*, *l'il-
ustre*, et qui auroit été mieux appelé *Epimane*, *l'in-
ensé*. Cependant, comme tout s'allie dans certaines
êtes, on doit avouer qu'Antiochus sut mêler quelques
randes qualités à ces petitesses.

Quatre expéditions qu'il entreprit contre l'Egypte
urent préparées avec adresse, conduites avec valeur
t habileté. Il envoya des espions, sous le titre d'am-
assadeurs, examiner de près les forces du royaume,
état des troupes, le caractère des ministres pendant
a minorité d'un très jeune roi, et de quelle manière
es affaires étoient conduites. Quand il sut qu'il n'y
voit que négligence, indiscipline, mollesse, sous des
rétextes qui ne manquent jamais, il entra dans le

royaume, prit des villes, gagna des batailles. Le jeune roi, éperdu, se jeta entre ses bras. C'étoit son proche parent. Il se nommoit Ptolémée Philométor. Antiochus le reçut bien, mais l'emmena prisonnier. Tout ce qu'il put tirer de ce royaume opulent, or, argent, vases précieux, il l'emporta. Toutes ces richesses lui servirent à payer le tribut dû aux Romains. En leur envoyant ce qu'il devoit, il eut soin d'ajouter quelques unes des raretés de l'Egypte, pour faire goûter au sénat les raisons qu'il avoit eues de l'attaquer. Le sénat reçut ses présents, mais n'ouvrit pas son sentiment sur son expédition; de sorte qu'Antiochus s'enhardit à en faire encore une, qui, grace au pillage des villes maritimes, ne fut pas moins lucrative.

Cependant les Egyptiens, n'espérant plus voir relâcher les fers de Ptolémée Philométor, mirent sur le trône son frère cadet, nommé Ptolémée Evergete, ou Physcon, c'est-à-dire gros ventre. Antiochus profita de cette occasion pour rentrer dans ce royaume. Le conseil du nouveau roi imagina de réclamer la protection des Romains pour un mineur infortuné, qu son parent persécutoit.

Ces républicains, fiers d'une pareille supplique, ambitionnant déja le titre de tuteurs des rois, qu'ils se donnèrent depuis, envoyèrent des ambassadeurs pour prendre connoissance du différent. La cause fut plaidée solennellement dans le camp d'Antiochus. Ce prince se détermina à un accommodement; mais il dit que pour certains éclaircissements, et pour régler les conditions, lui manquoit deux hommes: deux hommes qui étoient alors très éloignés, et qui ne pouvoient arriver de longtemps. Les arbitres lui firent honte de la défaite qu

employoit ; alors il dit : « Laissons les discours : l'Egypte appartient à Ptolémée Philométor, l'aîné des deux frères ; qu'on le rappelle, qu'on le remette sur le trône, et la guerre sera terminée. »

Il espéroit que les deux frères ne voudroient pas s'accommoder, qu'ils se brouilleroient, qu'il seroit rappelé par l'un ou par l'autre, et qu'il profiteroit de cette nouvelle circonstance pour les perdre tous deux. En effet, la discorde s'éleva entre eux ; mais le germe en fut étouffé par Cléopâtre, leur sœur. Elle les fit consentir à tenir ensemble le timon du gouvernement. Cette union causa une grande joie aux Egyptiens, et un vif dépit à Antiochus. Il se hâta de venir ou la troubler ou la combattre. Mais il trouva encore en son chemin les anciens arbitres. Jamais la majesté romaine ne brilla de plus d'éclat. Trois ambassadeurs arrivent avec un simple cortége, sans flotte, sans armée. Popilius étoit à leur tête. Antiochus l'avoit connu dans le temps qu'il étoit en otage à Rome. Il s'avance et lui présente la main : « Je ne me prêterai à ce signe d'amitié, lui dit le Romain, que lorsque vous aurez lu le décret du sénat. Ce décret lui défendoit la guerre. » Antiochus le lit sans émotion apparente, et dit qu'il rendra réponse quand il aura consulté son conseil. Popilius tenoit une baguette à la main, il trace autour du roi un cercle sur le sable, et lui dit : « Vous ne sortirez pas de ce cercle que vous n'ayez déclaré si vous acceptez ou si vous refusez les propositions contenues dans le décret. J'espère que vous respecterez les ordres du sénat et du peuple romain. »

Ils furent respectés, et même avec des circonstances qui tenoient de la bassesse. Antiochus envoya à Rome

des ambassadeurs chargés de faire à la république un humble hommage de son obéissance. « L'Egypte, dirent-« ils en son nom, étoit prête à me reconnoître pour son « souverain. Vous l'avez défendu ; j'ai obéi à vos ordres, « comme à ceux des dieux immortels. » Popilius et les autres ambassadeurs furent par lui conduits en pompe dans ses états d'Asie. Il leur fit tous les honneurs qu'une basse flatterie peut imaginer. Par-tout où ils paroissoient, ils étoient les seuls souverains. Il leur cédoit ses palais, et ne se permettoit pas d'y loger avec eux.

On se défie ordinairement, et avec raison, des déférences excessives. Les Romains apprirent qu'Antiochus faisoit des armements. Tiberius Gracchus, envoyé par le sénat pour visiter les rois, les républiques, et les villes libres de la Grèce, crut devoir aller à Antioche examiner de près la conduite d'un prince dont la puissance pouvoit devenir redoutable. Le roi de Syrie de son côté crut devoir amuser les Romains par des fêtes. C'étoit peu connoître le sévère Gracchus. Antiochus fit venir les plus célèbres acteurs, les meilleurs ouvriers de l'Europe et de l'Asie, invita une foule innombrable, donna des spectacles et des repas ; mais ce qui le déshonora aux yeux des hommes les moins délicats, il prit lui-même un rôle dans un divertissement, flatté de faire rire le peuple par des bouffonneries et des indécences qui révoltoient la pudeur. L'ambassadeur dans tous les moments paroissoit l'objet de son culte et de son adoration. Il ne savoit comment lui prouver son extrême dévouement. Il alla jusqu'à lui offrir son diadème. Gracchus le refusa avec dédain. De retour à Rome, il dit qu'après ce qu'il avoit vu

il pouvoit assurer qu'on n'avoit rien à craindre du roi de Syrie.

Les principaux ornements qui parurent à cette fête, vases d'or et d'argent, tissus précieux, étoient les dépouilles des Juifs. Antiochus vendoit au plus offrant la dignité de grand-prêtre, à laquelle la souveraine puissance étoit jointe. L'acquéreur reprenoit sur le peuple l'argent qu'il avoit avancé. Le schisme, cause inévitable de ruines, amena des dissentions, des guerres, auxquelles Antiochus prit part pour soutenir ceux qui achetoient sa protection. Il s'enflamma du zèle des schismatiques, de ce zèle meurtrier et destructeur, qui voit avec plaisir souiller les objets de sa vénération, pourvu que ses adversaires en frémissent de dépit. Il prit Jérusalem, fit passer quarante mille hommes au fil de l'épée, en vendit quarante mille autres comme esclaves. Introduit par le faux grand-prêtre Ménélas, il pénétra dans le sanctuaire, appelé le Saint des Saints, lieu interdit à tous les mortels, fit immoler sur l'autel des holocaustes une truie, animal en horreur aux Juifs; de l'eau dans laquelle on l'avoit fait bouillir, il fit arroser le temple, afin de le rendre impur, en enleva tout, autel des parfums, table des pains de proposition, chandelier à sept branches, et pour comble de maux, le vainqueur établit gouverneur un Phrygien nommé Philippe, tyran persécuteur et féroce.

Les Machabées.

Les violences exercées contre les Juifs les forcèrent à prendre les armes. Les Machabées se mirent à leur tête et remportèrent de grands avantages sur Lysias, bon général, qui jouissoit de la confiance d'Antiochus. Ce prince l'avoit envoyé en Judée avec une

armée qu'il croyoit suffisante pour soumettre les révoltés ; mais il fut vaincu. A cette nouvelle, Antiochus entre dans une colère furieuse, jure d'exterminer jusqu'au dernier homme de cette nation rebelle et opiniâtre, et d'anéantir le culte du dieu qu'elle adore. Il marchoit avec précipitation, ou plutôt il couroit pour exécuter son dessein, lorsqu'il se sent frappé d'une vive douleur dans les entrailles. La violence des tourments ne ralentit pas son ardeur. Il fait hâter ses chevaux. La rapidité du mouvement le précipite de son char. Ses chairs meurtries par la chute tombent en lambeaux. Il en sort des vers et une odeur infecte qui le rend insupportable à lui-même. En proie aux douleurs les plus cuisantes, il reconnoît le doigt de Dieu, promet, si la santé lui est rendue, de réparer les désastres qu'il a causés aux Juifs, de faire reporter les vases sacrés dans le temple, d'embrasser même la loi des circoncis. Repentir inutile ! le *scélérat*, comme l'appelle l'écriture, le scélérat meurt, modèle d'impiété audacieuse et de repentir tardif.

Démétrius Soter.
Ap. D. 2836.
Av. J. C. 162.

Antiochus laissa un fils en bas âge, nommé Antiochus Eupator. Mais il avoit aussi un neveu nommé Démétrius qui étoit en otage à Rome. Ce jeune prince, apprenant la mort de son oncle, demanda la permission d'aller recueillir la succession de son père Séleucus, dont Antiochus s'étoit emparé, lorsque le neveu fut échangé contre l'oncle. Il proposoit que son cousin Eupator vînt prendre sa place d'otage, pendant qu'il iroit occuper le trône, qu'Antiochus laissoit vacant par sa mort. La demande du jeune prince étoit juste, il l'exposa en plein sénat ; mais les pères conscrits considérèrent qu'il étoit plus avantageux à la

république de maintenir l'Asie sous la puissance d'un mineur que de la mettre sous la main d'un jeune prince, vif, ardent, qui connoîtroit ses forces, et pourroit être tenté de les employer. Ils refusèrent Démétrius, déclarèrent qu'ils prenoient Eupator sous leur protection, et qu'ils seroient ses tuteurs. Ils nommèrent trois hommes de grande expérience pour remplir cet emploi. Le sénat ne borna pas sa politique à maintenir sur le trône un enfant; on recommanda aux tuteurs de gouverner le royaume de la manière la plus propre à l'affoiblir, de brûler tous les vaisseaux, et de faire couper les jarrets aux éléphants. Octavius, le premier des trois tuteurs, partit sur-le-champ, et prit son chemin par la Cappadoce.

Arrivé dans ce pays, Ariarathe, qui y régnoit, fut très étonné de voir le Romain sans troupes, sans gardes, sans précaution, prêt à s'enfoncer dans l'Asie pour aller prendre le gouvernement d'un peuple qui ne l'avoit pas appelé, sur-tout sachant que le jeune monarque avoit déja un tuteur nommé Lysias, homme habile, rusé, peu scrupuleux, et qu'on ne trouveroit certainement pas disposé à se laisser enlever son emploi. Ariarathe offroit à Octavius de l'accompagner à la tête d'une armée, de lui en laisser à lui-même le commandement; il le pressa d'accepter du moins une escorte. Mais quelle escorte, au jugement du fier républicain, valoit le nom de Rome? Il refuse et il entre dans la Syrie, sans autre suite que celle qui l'avoit accompagné dans l'Italie. Sans daigner seulement faire avertir le régent de son arrivée, il va droit à Laodicée, fait brûler les vaisseaux en sa présence, et mettre les éléphants hors d'état de servir. Un procédé si impérieux indigne le

peuple ; un assassin envoyé par Lysias profite de l'occasion, et tue Octavius. Sa conduite étoit imprudente, mais on a besoin d'enthousiastes dans les républiques. Sa mémoire fut honorée dans Rome, et l'on plaça sa statue parmi celles des grands hommes qui avoient versé leur sang pour la patrie.

Démétrius crut que ce meurtre irriteroit le sénat, et qu'il en obtiendroit facilement la permission d'aller détrôner le pupille de Lysias, qu'on savoit être l'auteur de l'assassinat. Il la demanda une seconde fois, contre le sentiment de Polybe l'historien, un des plus grands politiques de son temps. Il disoit au prince : « Croyez-« moi, rompez vos fers, et vous serez roi. » Polybe l'avoit prévu, Démétrius fut refusé. Il prit alors des mesures pour s'échapper. La veille de son départ il donna un grand festin à des jeunes gens, sa compagnie ordinaire : c'étoit une espéce d'adieu qu'il vouloit leur faire, sans leur dire son secret. Polybe, craignant que le jeune prince ne se laissât entraîner au plaisir, pour lequel il avoit un penchant très vif, et ne perdît l'occasion d'exécuter son dessein, lui envoie une lettre; quand elle seroit tombée en main ennemie, elle ne pouvoit compromettre son auteur. Démétrius en saisit le sens, feint d'être malade, quitte le repas et part. Arrivé en lieu de sûreté, il écrit au sénat des excuses, des remerciements et des promesses. Le sénat joue l'indifférence, et laisse les rivaux se débattre. Le combat ne fut pas long. A l'aide du bruit que Démétrius fit répandre, qu'il venoit envoyé par les Romains, le peuple se tourna de son côté, et se défit de Lysias ainsi que de son jeune pupille. Le sénat les laissa massacrer, et

Démétrius monté sur le trône, les Romains le reconnurent pour roi.

On remarque dans la vie de Démétrius Soter qu'il favorisa une imposture, et qu'il fut victime d'une imposture. Ariarathe, roi de Cappadoce, avoit épousé Antiochis, fille d'Antiochus le grand. Cette princesse, à peine sortie de l'enfance quand elle se maria, passa plusieurs années sans avoir d'enfant. Elle se crut stérile. Craignant que ce défaut ne lui fît perdre l'amour de son mari et de ses sujets, elle feignit deux fois d'être enceinte, et eut l'adresse de donner au roi deux fils supposés; mais elle devint réellement enceinte, et mit au monde successivement deux filles et un fils. Elle déclara alors, et prouva à son époux, la supposition des deux autres. Le roi les fit conduire hors de son royaume avec une pension suffisante. L'aîné, nommé Ariarathe, alla à Rome. Sans talents et sans courage, il s'embarrassa peu de son infortune; le second nommé Holopherne, actif et entreprenant, y fut plus sensible. On l'envoya en Ionie, avec défense de mettre le pied en Cappadoce.

A la mort d'Ariarathe, le vrai fils, nommé aussi Ariarathe, succéda sans difficulté à son père. Démétrius lui offrit Laodice sa sœur en mariage. Elle étoit veuve de Persée, ce roi de Macédoine humilié par les Romains. Cette alliance déplut au roi de Cappadoce. Il s'en défendit: son refus choqua le roi de Syrie. Il écouta les prétentions que formoit Holopherne, les encouragea, et le plaça sur le trône de Cappadoce. Ariarathe reconquit sa couronne. Holopherne trouva un asile à la cour de son bienfaiteur. Démétrius, dégagé de tout soin, me-

noit dans des réduits obscurs une vie dissolue, qui lui attiroit le mépris de son peuple. Holopherne, remarquant ces dispositions, conçut le dessein de monter sur le trône de Syrie, déshonoré par un prince avili. Il forma une conjuration, qu'Attale, roi de Pergame, et Ptolémée, roi d'Egypte, devoient seconder. Elle fut découverte, et Démétrius échappa pour cette fois au danger où l'avoit jeté sa déclaration en faveur d'un imposteur. Mais il se préparoit un autre péril qu'il n'évita pas.

Les deux rois de Pergame et d'Egypte restèrent ses ennemis. A eux se joignoit naturellement celui de Cappadoce. Pendant qu'ils cherchoient ardemment les moyens de lui susciter des embarras, un homme se présente qui avoit à venger la mort d'un frère et son propre exil. Il se nommoit Héraclide. Timarque, son frère, étoit gouverneur de Babylone, quand Démétrius monta sur le trône, et lui trésorier de la province; tous deux fort considérés d'Antiochus Epiphane, et par conséquent attachés à Eupator, son jeune fils. Que ce fût par acharnement ou pour malversation reprochée par le peuple, Démétrius fit trancher la tête au gouverneur, et bannit le trésorier. Celui-ci se retira à Rhodes. Comme il avoit su les secrets de la cour de Syrie, qu'il en connoissoit les manières et les usages, il cherche un jeune homme propre par l'esprit et la figure au rôle qu'il vouloit lui faire jouer, le trouve dans un nommé Bala, le forme, l'instruit, et lui fait prendre le nom d'Alexandre. On gagne Laodice, fille véritable d'Epiphane: elle le reconnoît pour son frère. Sûr de l'appui des trois rois confidents, et instigateurs du projet, Héraclide mène son disciple à Rome, et le présente au sénat.

Quelles comédies jouent souvent les hommes les plus

graves ! Comme ils se plaisent à s'en laisser imposer ! Héraclide rappelle aux pères conscrits leur alliance avec Antiochus, leurs soupçons contre Démétrius, leur répugance à lui ouvrir le chemin du trône. « Vous « ignoriez cependant qu'Antiochus Epiphane eût laissé « d'autre enfant qu'Eupator, qui a été cruellement as- « sassiné, et que cet enfant vécût encore. » Puis se tournant vers Bala : « Ne craignez donc point de paroître, « dit-il, illustre descendant d'un des premiers rois de « Syrie. Je vous ai tiré de la misère où vous étiez ense- « veli, pour vous conduire au pied du plus puissant et « du plus équitable des tribunaux. Parlez vous-même, « soyez persuadé qu'une cause aussi juste que la vôtre « ne peut qu'être approuvée et soutenue par l'auguste « assemblée qui nous écoute. » La harangue de Bala roula en peu de mots sur l'ancien attachement du père, la reconnoissance future du fils, et l'union inaltérable qui s'établiroit entre Rome et la Syrie.

Quoique le sénat eût joué l'indifférence sur l'évasion de Démétrius, il en avoit conservé un dépit secret ; il étoit d'ailleurs intéressant pour la république que les pays éloignés eussent toujours quelque germe de discorde qui fît réclamer son secours. Ainsi, au grand étonnement de toute la ville, convaincue de l'imposture de Bala, le sénat donna un décret en ces termes : « Le « sénat et le peuple romain ayant ouï la demande d'A- « lexandre et de Laodice, enfants d'Antiochus Epi- « phane, roi de Syrie, l'ami et l'allié de la république, « permettent au fils de faire valoir les droits que lui « donne sa naissance, et nous recommandons à nos « alliés de l'aider dans cette entreprise. » Cette dernière clause autorisa Bala à rassembler des troupes, et sus-

cita tout d'un coup à Démétrius une multitude d'ennemis, entre autres Jonathas, chef des Juifs, alliés des Romains, dont la prudence et la valeur furent d'un très grand poids dans la balance des forces. Démétrius, trop convaincu de la supériorité de son rival, envoie ses deux fils, Démétrius et Antiochus, en sûreté chez un ami, habitant de Gnide, ville de Carie, et se détermine à livrer une bataille décisive. Son aile gauche enfonce les troupes opposées et s'abandonne malheureusement à la poursuite. Le prince soutient long-temps le choc du centre et de l'autre aile de l'ennemi, espérant voir revenir la sienne. A la fin il commande la retraite, et reste des derniers à la couvrir. Son cheval tombe dans une fondrière; ses soldats l'abandonnent au moment que les ennemis l'entouroient; il combat seul à pied contre la foule qui l'environne, et tombe percé de flèches sur un monceau de cadavres.

Alexandre Bala.
Ap. D. 2845.
Av. J. C. 153.

Le roi d'Egypte ne pouvoit ignorer l'imposture de Bala; cependant il lui donne Cléopâtre, sa fille, en mariage. Un sceptre à mettre dans sa famille est bon, quelle que soit la main qui le porte. La prospérité développa le caractère vicieux du nouveau roi. Il se plongea dans la débauche, et laissa les rênes du gouvernement entre les mains d'un favori nommé Ammonius, homme féroce et ombrageux. Les principales victimes du monarque et du ministre furent Laodice, sœur de Démétrius, et Antigone, un des fils de ce prince, qui étoit resté en Syrie dans le temps que les deux autres furent conduits à Gnide. D'autres violences, exercées sur toutes sortes de personnes, rendirent le gouvernement odieux. Démétrius, l'aîné des enfants fugitifs, apprend dans sa retraite le mécontentement

du peuple. Lasthène, son hôte, lui procure quelques compagnies de Crétois; il entre avec eux dans la Cilicie. Sa troupe se grossit; la province se rend à lui. Apollonius, gouverneur de la Phénicie et de la Célé-Syrie, embrasse son parti. Cet homme lui rendit un grand service en contenant Jonathas, chef des Juifs, qui accouroit au secours d'Alexandre Bala.

Ce prince, se trouvant pressé, appela à son secours Ptolémée, son beau-père, qui arrive traînant sous ses drapeaux une foule innombrable que le prophéte compare à la multitude des grains de sable de la mer. On croiroit qu'il va protéger Bala, mais il lui retire sa fille, et la donne à Démétrius. Cet échange fut, dit-on, le châtiment d'une conspiration du gendre contre son beau-père. Quelle qu'ait été la cause de cet événement, les suites en furent très funestes à Bala. Les habitants d'Antioche, enhardis, déchirèrent Ammonius, son ministre, qu'ils trouvèrent caché sous un habit de femme. Le roi n'éprouva pas un sort plus heureux. Il perdit une bataille décisive, et s'enfuit aussi loin qu'il put aller. Le malheureux crut trouver un asile sous la tente d'un Arabe[1], nation ordinairement hospitalière; mais il fut tué.

Démétrius Nicanor.

Les habitants d'Antioche ne reconnurent point sans difficulté Démétrius Nicanor, que le roi d'Egypte venoit de placer sur le trône. Ils craignoient de trouver en lui les vices de son père, sur-tout son insouciance pour les affaires du gouvernement, ainsi que son despotisme. Leur crainte n'étoit que trop fondée. Le nouveau roi laissa toute la puissance à Lasthène, l'ami de son beau-père, qui l'avoit élevé, homme cruel et impolitique: cruel, il rechercha tous ceux qui avoient été attachés

à Bala, et les fit mourir; impolitique, il dégoûta les vieux soldats qui composoient la garde ordinaire des rois, et la réduisit à quelques compagnies de Crétois, qui ne pouvoient pas être d'un grand secours. Il s'attira bientôt le mépris ainsi que la haine des Syriens. Le trône étant privé de ses défenseurs, un homme hardi osa porter ses vues jusque-là, et parvint à en précipiter l'imprudent Démétrius.

Cet ambitieux se nommoit Diodote, et fut dans la suite surnommé Tryphon. Sa naissance étoit commune. Bala l'avoit fait gouverneur d'Antioche. On ne sait s'il jouit de cette place sous son successeur; mais son habileté peut faire croire qu'il ne fut pas mis par Lasthène au nombre des proscrits. Il est au contraire vraisemblable qu'il gagna la confiance du ministre, et qu'il lui ferma les yeux sur un commerce de piraterie qu'il exerçoit. Ce commerce consistoit à entretenir des vaisseaux qui couroient les côtes d'Asie, où ils faisoient des esclaves que Diodote vendoit à grand prix aux Romains, curieux alors de se faire suivre par un nombreux domestique. Ce trafic procura à Diodote de grandes richesses. Il porta l'assurance de l'impunité jusqu'à se bâtir, peu loin d'Antioche, une espèce de forteresse, où il enfermoit ses trésors. En effet, il ne paroît pas que le roi ni son ministre en aient pris d'ombrage. Ils ne se réveillèrent l'un et l'autre de leur assoupissement que quand Diodote éclata.

Bala avoit laissé un fils, encore enfant, de sa femme Cléopâtre. Tryphon se montra tout-à-coup avec ce jeune Antiochus, publia un manifeste où étoient exposées les prétentions du prince, dont il se déclara tuteur. A cette

nouvelle, tous les soldats que Démétrius avoit renvoyés sans raison, et une foule d'autres mécontents, se joignent au prétendant. Démétrius surpris est obligé de se renfermer à Séleucie. Diodote s'empare d'Antioche, des éléphants, qui faisoient alors la principale force des armées d'Asie, de l'argent des recettes, et fait proclamer son pupille. Il eut aussi l'adresse d'attirer dans son parti Jonathas, chef des Juifs, précédemment attaché à Bala, et qui se crut sans doute obligé de suivre les drapeaux de son fils. Mais il fut mal récompensé de sa fidélité.

Tryphon ne s'étoit pas donné tant de peine pour conserver la couronne sur la tête d'un enfant: il vouloit la mettre sur la sienne. Quand il vit la plus grande partie de la Syrie soumise à son obéissance, il se défit en même temps et de Jonathas, qu'il savoit affectionné au sang de Bala, et de son pupille. Ce jeune prince étoit attaqué de la pierre; il n'y eut qu'à ordonner qu'on fit mal l'opération. Il mourut, et Tryphon prit le diadême. Démétrius et Tryphon purent se livrer fréquemment des combats. Une résolution étrange du premier mit tout-à-coup fin à la guerre civile. Sollicité par les habitants du pays situé entre l'Inde et l'Euphrate, continuellement exposés aux incursions des Parthes, Démétrius se détermina à faire la guerre à ces peuples, persuadé que s'il revenoit vainqueur il auroit bientôt reconquis sur Diodote le reste de son royaume. Il eut d'abord de grands succès, mais les Parthes lui dressèrent une embuscade, et le firent prisonnier. Mithridate, leur roi, après l'avoir promené, comme captif, dans les provinces disputées, pour les détacher d'un roi esclave, le traita ensuite avec toutes sortes d'égards, lui

assigna l'Hyrcanie pour lieu de sa résidence, avec un revenu conforme à sa dignité, lui donna même sa fille Rodogune en mariage, mais le retint dans les fers.

A la nouvelle de son emprisonnement, Cléopâtre, son épouse, s'étoit retirée à Séleucie, avec deux enfants qu'elle avoit de lui. Craignant d'y être assiégée par Tryphon, elle écrivit à Antiochus, frère cadet de Démétrius, de venir à son secours, et lui offrit la couronne et sa main. Sans doute elle fut portée à cette dernière proposition par la connoissance qu'elle eut du mariage de Rodogune. Antiochus, qu'on a surnommé Sidetès, Chasseur, vint, l'épousa, monta sur le trône, battit Tryphon, et mit son armée en déroute. En fuyant, Tryphon semoit, dit-on, de l'argent derrière lui, afin d'arrêter ceux qui le poursuivoient. Il fut ou tué dans un assaut, ou pris et condamné à mort par Antiochus, ou il se perça de sa propre épée, ou enfin il se précipita dans les flammes qui consumèrent la ville d'Achosie, où on l'assiégeoit.

Antiochus Sidetès.

Sidetès gouverna avec justice et douceur, et se concilia à un rare degré l'amour et l'estime de ses sujets. Il n'avoit qu'un défaut, c'étoit la passion de la chasse portée à l'excès. Un simple paysan, dans la cabane duquel, poursuivant quelques bêtes fauves, le prince égaré avoit trouvé un asile, un simple paysan, qui ne le connoissoit pas, lui reprocha naïvement cette passion. Dans la conversation, Antiochus amena des questions sur le roi. « C'est un bon prince, répondit « l'homme des champs; mais sa passion trop violente « pour la chasse l'empêche de donner toute son appli- « cation aux affaires, et l'oblige à s'en reposer sur des « courtisans qui n'agissent pas toujours selon ses vues. »

A cette occasion, Plutarque s'écrie : « O rois, n'espérez « pas entendre un mot de vérité, ni connoître ce que « vos sujets pensent de vous, tant que vous ne serez « environnés que de courtisans, dont la principale oc- « cupation est de vous tromper, et de vous persuader « que vos sujets sont toujours contents ! »

Ce roi auroit pu vivre heureux et régner avec gloire, sans le desir qu'il eut de reprendre les provinces dont les Parthes s'étoient emparés. Il publia, pour prétexte de la guerre, le dessein de tirer son frère de la captivité, comme si on eût dû le croire bien empressé à rompre les fers d'un monarque dont il possédoit la femme et le royaume. On juge, par ses préparatifs, que s'il aimoit ses aises il ne les refusoit pas aux autres. Il laissa pour ainsi dire encombrer son camp par l'attirail du luxe. Vivandiers, cuisiniers, comédiens, musiciens, femmes, enfants et leur suite : de sorte que l'armée, où il se trouvoit à peu-près quatre-vingt mille combattants, étoit de plus de trois cent mille personnes. Tout alla bien tant qu'il n'y eut qu'à se promener sous un ciel d'été, dans les plus belles plaines de la Médie et la Babylonie. Antiochus gagna trois batailles : mais quand il fallut prendre ses quartiers d'hiver, la nécessité de loger tout ce monde fit diviser l'armée en petits corps. Les Parthes actifs et vigilants se glissèrent dans les intervalles. Les habitants, ennuyés de ces fâcheux hôtes, concertèrent avec les Parthes un massacre général. En un même jour tous les Syriens furent égorgés ou chargés de fers, et Antiochus périt avec eux, emportant les regrets de tous ses sujets.

Les défaites qu'essuya le roi des Parthes lui avoient fait prendre le parti de relâcher Démétrius, pour

tâcher d'opérer une diversion par la concurrence des deux frères; mais aussitôt après la catastrophe de Sidetès, il fit courir après son prisonnier. Le prince, craignant ce retour, avoit hâté son départ. La cavalerie envoyée après lui ne put l'atteindre. Il rentra dans son royaume, et, pour son malheur, il trouva sa femme Cléopâtre. Une captivité de neuf années, pour s'être imprudemment jeté dans une guerre étrangère, ne le corrigea pas. Il se mêla d'une querelle entre Ptolémée Physcon, roi d'Egypte, et Cléopâtre, sa femme répudiée. Elle proposa à Démétrius le trône et sa main: l'offre le tenta. Il fit une invasion en Egypte. Pendant qu'il assiégeoit Péluse, les habitants d'Antioche, d'Apamée et de plusieurs autres villes, irrités de son gouvernement tyrannique, se révoltèrent, et reçurent avec acclamations un prétendu fils d'Alexandre Bala, que le roi d'Egypte leur envoya. L'imposteur, fils d'un fripier d'Alexandrie, se nommoit Zébina, et se décora du prénom d'Alexandre. On étoit si mécontent de Démétrius, que Zébina se vit tout d'un coup à la tête d'une armée. Le roi, forcé de fuir devant lui après une défaite, crut trouver une retraite dans Ptolémaïde, où résidoit son épouse Cléopâtre; mais elle fit fermer les portes à l'époux de Rodogune. Il se réfugia à Tyr. Le gouverneur qu'il avoit établi lui-même dans cette ville le fit mettre à mort. Le royaume de Syrie se trouva pour lors partagé entre Zébina et Cléopâtre.

Séleucus, qu'elle avoit eu de Démétrius Nicanor, prit le titre de roi dans les provinces limitrophes de celles que gouvernoit sa mère. Dans la crainte que l'envie ne prît à ce prince d'étendre sa domination, et peut-être de venger la mort de son père, dont elle n'é

toit pas fort innocente, Cléopâtre invita son fils de venir conférer avec elle sur une affaire importante, et au moment qu'il y pensoit le moins elle lui enfonça un poignard dans le sein. Cette mégère appela auprès d'elle un autre fils, dont l'âge lui fit espérer qu'il seroit long-temps sur le trône sans songer au gouvernement. Il se nommoit Antiochus, on lui donna le surnom de Grypus, par allusion à son nez aquilin. La Syrie, partagée entre Cléopâtre et Zébina, fut assez tranquille.

Zébina étoit doux, clément, juste, et inspiroit la confiance par sa fidélité à remplir ses promesses. Trois de ses principaux officiers s'étoient révoltés ; il n'employa pour les ramener à lui que l'espérance qu'il leur donna d'obtenir grace et même de rentrer dans leurs charges. Ils déposèrent les armes sans demander d'autre sûreté que sa parole. Pour lui, il vécut avec eux comme auparavant, sans leur faire aucuns reproches. Quoique de basse naissance, il avoit de l'élévation dans l'ame. Jamais il ne voulut soumettre son royaume à un tribut ni même à un simple hommage que le roi d'Egypte exigeoit. Après avoir été son bienfaiteur, l'Egyptien devint son persécuteur. Il arma Grypus contre lui, et, pour arrhes de sa vengeance, donna au monarque syrien sa fille Tryphène en mariage. Pressé de deux côtés, Zébina succomba. Après une bataille perdue, il se jeta sur un vaisseau corsaire pour fuir en Grèce. Le capitaine le livra à Grypus, qui le fit mourir. Des historiens disent qu'il fut tué dans un combat ; mais, quel qu'ait été son sort, tous s'accordent à dire qu'il fut généralement regretté. Il est du petit nombre de ceux que l'usurpation n'a fait ni redouter, ni mépriser, ni haïr.

Zébina.

Cléopâtre.

La guerre contre Zébina mit en quelque manière Grypus hors de la tutèle de sa mère. Cléopâtre, indignée qu'il s'affranchît de son autorité, résolut de faire passer le sceptre à un troisième fils qu'elle avoit eu d'Antiochus Sidetès. Il étoit en très bas âge, et elle avoit lieu d'espérer que ses foibles mains lui en laisseroient long-temps la disposition. Elle prend le moment où Grypus rentroit dans son palais après un exercice violent. Sous prétexte d'attention, elle lui présente à boire. On prétend qu'il étoit averti. Comme par déférence, il veut l'engager à boire la première ; elle s'en défend, il insiste, et lui déclare devant toute sa cour qu'il n'y a que ce moyen de détruire le soupçon qu'elle veut l'empoisonner. Elle avale la coupe et meurt. Cléopâtre avoit été femme de trois rois, et mère de quatre. Elle causa la mort de deux de ses maris, tua un de ses enfants de sa propre main, et voulut empoisonner l'autre. On trouveroit peu d'hommes aussi méchants.

Antiochus Grypus.

Pendant huit ans le régne de Grypus fut assez calme. Pour s'assurer cette tranquillité, digne fils de Cléopâtre, il voulut faire empoisonner un de ses frères, fils de sa mère et d'Antiochus Sidetès, lequel, appelé aussi Antiochus, demeuroit à Cyzique. Voyant sa vie menacée, le prince se mit en défense. Un heureux hasard lui fournit un secours inattendu. Lathyre, fils de Physcon, roi d'Egypte, avoit épousé sa sœur Cléopâtre. Quoique ce prince aimât tendrement son épouse, il fut contraint par sa mère de la répudier, et d'épouser Sélène, sa sœur cadette. L'une et l'autre étoient sœurs de Tryphène, femme de Grypus. La princesse répudiée, se voyant libre, offrit sa main au Cyzicénien, et lui apporta en dot une armée. Elle fut défaite. Il se sauva.

et sa femme tomba entre les mains de Grypus. Tryphène, sa sœur, demande à son mari la prisonnière, pour avoir le plaisir de la voir mettre à mort. Le roi, révolté de cette prière, remontre à sa femme tout ce qu'elle a de cruel, et proteste que jamais il ne lui accordera une pareille demande. Tryphène croit voir dans cette fermeté de son mari la certitude d'un amour qu'elle soupçonnoit déja. Sa malheureuse sœur s'étoit réfugiée dans un asile. Pendant que l'époux insiste pour faire goûter ses raisons, l'épouse envoie des assassins. Ne pouvant arracher Cléopâtre de l'autel qu'elle tenoit embrassé, ils lui coupent les mains. Elle expire en prononçant mille exécrations contre les auteurs de sa mort, et en suppliant le dieu dont la statue étoit placée sur l'autel de venger par un châtiment exemplaire le meurtre sacrilége que l'on commettoit sous ses yeux.

Il semble que ces exécrations attirèrent tous les fléaux de la vengeance céleste sur la malheureuse famille des Séleucides. Leur histoire n'est plus qu'un mélange dégoûtant et affreux de tous les crimes, empoisonnements, assassinats, incestes, fratricides. Cinq fils de Grypus régnent et périssent successivement de mort violente. Le Cyzicénien expire dans les flammes, victime d'une sédition. Le royaume se divise : une partie reconnoît Antioche, l'autre Damas, pour sa capitale; quelques villes s'érigent en républiques, d'autres se soumettent à la puissance d'un seul, qu'on appelle tyran. Les femmes, les sœurs des monarques usurpent et se forment des espèces de principautés. Elles se les transmettent par des mariages. Deux sont soupçonnées d'avoir épousé jusqu'à leur propre fils. Enfin, la con-

fusion fut telle, et le débordement de toutes les passions si furieux, que les Syriens eux-mêmes, le peuple peut-être le moins délicat sur les mœurs, se fatiguent de cette anarchie. Ils chassent tous ces rois acharnés les uns contre les autres, et appellent pour les gouverner Tigrane, roi d'Arménie.

Les Romains, souvent réclamés par les compétiteurs, s'étoient bien gardés de donner à aucun des secours efficaces. Ils recevoient les ambassades, acceptoient les présents, et laissoient tous ces princes se ruiner les uns par les autres. Le moment arriva de recueillir les fruits de leur politique. Pompée vainquit Tigrane. Lorsque l'Arménien reçut des peuples le sceptre de Syrie, Sélène, enlevée par sa mère à Lathyre, de la même manière qu'elle lui avoit ôté sa première femme pour la donner à Grypus, étant devenue veuve de ce dernier, s'étoit fait un petit état où elle élevoit deux fils qu'elle avoit eus d'Antiochus, le pieux, fils du Cyzicénien : l'aîné, nommé Antiochus l'Asiatique, l'autre Séleucus Gybiosacte. Tigrane dispersa cette famille. Il prit la mère, qu'il fit mourir. Les deux fils, peu en état de se mesurer avec un si puissant prince, se soutinrent comme ils purent, tantôt dans une partie du royaume, tantôt dans l'autre, se flattant par les présents qu'ils prodiguoient aux sénateurs, dans les courses qu'ils faisoient à Rome, d'obtenir la bienveillance de la république. Mais quand l'Asiatique vint proposer à Pompée ses prétentions et ses espérances, après quelques reproches assez durs sur la négligence que le Syrien avoit mise dans la poursuite de ses droits, le général romain lui dit : « Le royaume de Syrie appartenoit à Tigrane, nous l'avons vaincu, et par

« conséquent ses droits devenus les nôtres. Ainsi l'empire de la Syrie appartient à la république romaine, « qui saura mieux la défendre que vous. » Par cette décision, le royaume de Syrie, si riche, si puissant, un des plus beaux fleurons de la couronne d'Alexandre, devint une province romaine. Des deux frères, derniers rejetons des Séleucides, Antiochus mourut en langueur, Séleucus épousa Bérénice, reine d'Egypte, sa parente. Cette princesse s'en dégoûta, et prenant le plus court moyen pour se débarrasser d'un mari désagréable, elle le fit mourir. L'empire Syro-Médique dura deux cent soixante-trois ans, livré à des agitations et à des ébranlements perpétuels; ce ne fut, durant tout cet espace, qu'un long enchaînement de révolutions. Il semble que le centre de l'Asie, la plus belle et la plus riche partie de cette vaste contrée, la plus belle elle-même et la plus riche des quatre parties du monde, ait été destinée à des révolutions perpétuelles. Ninus, Sémiramis et leurs successeurs, promènent leurs drapeaux sanglants dans les plaines qu'arrosent le Tibre et l'Euphrate. Ces conquérants donnent naissance à la monarchie des Assyriens, qui se fond dans celle des Mèdes et des Perses. Alexandre, l'impétueux Alexandre, foudroie, ravage, disperse, et avant d'avoir consolidé sa conquête, la laisse à ses capitaines, qui se déchirent et s'entre-détruisent. Un seul reste maître des royaumes asiatiques. Ses descendants, connus sous le nom de Séleucides, se détruisent eux-mêmes. Leurs divisions livrent la Syrie aux Romains, qui, profitant de l'imprudence des rois, subjuguent ce pays et le gouvernent par des préteurs, des proconsuls, des généraux, jusqu'au moment où,

sans être le centre de l'empire d'Orient, il en devient la partie la plus riche; la Syrie passe ensuite, comme tributaire et sujette, aux Ottomans, qui la possèdent encore.

ÉGYPTE.

Ptolémée Lagus.

Ap. D. 2698.
Av. J. C. 300.

A la mort d'Alexandre, Ptolémée Lagus se trouvoit gouverneur d'Egypte. On dit qu'Arsinoé, sa mère, étoit enceinte, lorsque Philippe, roi de Macédoine, dont elle étoit concubine, la donna en mariage à Lagus, seigneur macédonien. Ne voulant pas nourrir dans sa maison un enfant dont il n'étoit pas le père, Lagus fit exposer celui dont sa femme accoucha. Un aigle en prit soin, le réchauffa de ses ailes, et lui donna, au lieu de lait, le sang des animaux de sa chasse. Ce prodige, sans doute imaginé pour toucher le cœur de Lagus, l'engagea à faire revenir l'enfant et à l'élever. Il paroît par-là qu'il auroit été frère d'Alexandre, qui lui fut toujours très attaché. Le conquérant lui montroit une amitié particulière. Il l'éleva aux premiers grades de l'armée, qu'il méritoit d'ailleurs par sa bravoure, et lui confia le gouvernement important de l'Egypte. Se trouvant, à la mort du monarque de l'Asie, éloigné du centre des intrigues, il sut profiter de sa position, et du bonheur des circonstances, pour passer de la seconde place à la première, et s'y maintenir. Ptolémée Lagus a été le chef de la dynastie macédonienne qui régna sur l'Egypte. Il institua, à l'honneur

de son père, un ordre militaire, le premier que l'on connoisse.

On doit rendre à Ptolémée le témoignage qu'il n'a jamais fait que des guerres nécessaires et forcées. Différent de plusieurs des anciens rois ses prédécesseurs, qui, dans leurs monuments, sembloient se proposer plutôt l'admiration des peuples que leur félicité, les siens étoient en même temps somptueux et utiles. On compte entre les principaux monuments la ville d'Alexandrie, fondée par Alexandre, sur le bord de la mer, dans une position propre à réunir dans ses murs le commerce des trois parties du monde. Alexandre l'avoit bâtie dans cette intention. Ptolémée la rendit par sa population, ses richesses, et la magnificence de ses édifices, la ville des villes, la reine de l'Orient. Il y éleva ce fameux phare, modèle de tant d'autres. C'étoit une tour de marbre blanc, prodigieusement haute, sur laquelle on allumoit des feux pour guider les marins dans l'obscurité de la nuit. Il y fit mettre cette inscription : « Le roi Ptolémée aux dieux sauveurs, pour le bien de ceux qui vont sur mer. » Mais l'architecte, qui vouloit perpétuer son propre nom, n'appliqua ces mots que sur un enduit. L'enduit tomba, et tant que le phare a existé on y a lu ceux-ci : « Sostrate le Gnidien aux dieux sauveurs, pour le bien de ceux qui vont sur mer. »

Ptolémée mit le plus grand soin à former la fameuse bibliothéque d'Alexandrie. Il la porta au nombre de quatre cent mille volumes, et la plaça dans un bâtiment superbe, sous l'inspection de plusieurs savants, réunis eux-mêmes dans un palais orné de jardins et de portiques, où les amateurs des lettres trouvoient dans

toutes les saisons les ressources de l'amusement et de l'instruction. Il paroît qu'ils vivoient en commun aux dépens du public, qui leur fournissoit un honnête entretien. Ils mangeoient à la même table, et ils étoient servis assez abondamment pour exciter la jalousie et les railleries de ceux qui n'y étoient pas admis. On doit donc à Ptolémée et les ordres militaires et les communautés de savants. La bibliothèque, quoique si nombreuse, avoit un supplément de trois cent mille volumes, qu'on appeloit *la fille*. La mère fut consumée par accident, et la fille fut livrée aux flammes, par le fanatisme d'Omar, plus de huit siècles après.

Outre le surnom de Lagus, celui de Soter ou sauveur fut donné à Ptolémée par les Rhodiens, en reconnoissance de ce qu'il les avoit garantis des fureurs de Démétrius Poliorcète. Ses propres sujets auroient pu lui donner des épithètes non moins honorables, s'ils avoient voulu exprimer toutes ses belles qualités. Il étoit doux, bienfaisant, d'un abord facile. Il vouloit qu'on laissât approcher de lui les gens du peuple. « Ce sont mes « amis, disoit-il, ils me découvrent des vérités que les « courtisans me déguisent. » Ce prince avoit une modération rare chez les railleurs, sur-tout les railleurs couronnés. Un grammairien qu'il avoit plaisanté lui ayant répondu d'une manière très piquante, tous les assistants, les yeux fixés sur le roi, s'attendoient à quelque châtiment, et trembloient pour l'imprudent. Ptolémée leur dit: « Un roi jaloux de son rang ne doit « pas mettre les autres dans le cas de lui manquer. Je « suis agresseur, il a autant de droit d'être mécontent « de ma question que moi de sa réponse; ainsi tout doit « rester égal entre nous. » Il rassembloit volontiers ses

sujets à sa table, et s'il lui manquoit de la vaisselle, il leur en empruntoit; joignant ainsi l'économie au plaisir, qu'on goûte mieux lorsqu'il n'est pas accompagné des remords de la profusion.

Ptolémée, en quarante ans qu'il régna, changea presque toute la face de l'Egypte. Les anciens rois l'avoient chargée de colosses et de monuments gigantesques. Des villes étoient couvertes de débris, les canaux étoient encombrés. Ptolémée fit sortir des cités de dessous ces ruines, rendit des canaux à la navigation, les terres à l'agriculture, et joignit dans ses bâtiments la délicatesse grecque à la solidité égyptienne. Par ses soins, des ports furent ouverts sur la mer Rouge, ceux de la Méditerranée devinrent plus sûrs. Il rendit le Delta, cette belle partie de son empire qu'il habitoit, centre du commerce, et laissa très florissant un royaume qu'il avoit trouvé dévasté par les orages d'une longue anarchie.

Noms et qualités.

Ses successeurs, nommés presque tous comme lui Ptolémée, ont été distingués par des surnoms qui exprimoient leurs vertus et leurs vices, et jusqu'aux défauts naturels. Philadelphe, aimant ses frères, ainsi nommé par ironie; Evergètes, bienfaiteur; Philopator, aimant son père, ainsi nommé par anti-phrase; Epiphane, illustre; Philométor, aimant sa mère; Physcon, gros ventre; Lathyre, pois chiche; Aulètes, joueur de flûte. Leurs épouses, qui, selon l'usage du pays, étoient presque toujours leurs sœurs, se nommoient Arsinoé, Bérénice, Cléopâtre. On croiroit que ces alliances, perpétuées dans la famille de race en race, auroient dû être un gage permanent d'amitié et de concorde; ce fut au contraire le germe des haines, qui non seulement ensanglantèrent le trône, mais qui firent encore le malheur

des peuples, entraînés par leurs princes dans de fréquentes guerres civiles. Il y eut aussi des guerres étrangères, que nous crayonnerons; des crimes et des vertus, des actions d'éclat, de ces événements politiques qui changent le sort des nations, et des catastrophes particulières que l'histoire pourroit offrir également au pinceau du peintre, et à la verve du poëte.

Philadelphe.

Ap. D. 2728.
Av. J. C. 270.

Ptolémée Soter associa au trône, deux ans avant de mourir, Philadelphe son second fils, au préjudice de Céraunus, l'aîné. Il paroît, vu les mauvaises qualités de celui-ci, que ce fut de la part du père moins un acte de prédilection que de sage prévoyance. Céraunus se réfugia en Macédoine auprès du roi Séleucus, dont il fut bien reçu, et que le monstre assassina. Après ce meurtre il épousa la veuve, nommée Arsinoé, qui étoit sa sœur, et étoit maîtresse de la capitale du royaume. Pour obtenir la main de cette princesse, comme on l'a vu, il lui promit des soins paternels pour ses enfants, et il les égorgea, le jour même du mariage, presque entre ses bras. L'indignation du peuple rendit Arsinoé encore veuve. On ne sait si elle attendit ces événements pour épouser son frère Philadelphe, à la cour duquel la princesse s'étoit réfugiée en s'arrachant des bras de Céraunus. Elle étoit plus âgée que Philadelphe, cependant elle prit et conserva jusqu'à la mort un empire absolu sur l'esprit de son époux.

Gouvernement.

Le fils de Soter retraça une grande partie des vertus de son père. Il est renommé pour son habileté dans le gouvernement. Il régloit avec proportion les impôts et ses générosités. Toujours prêt à faire la guerre, mais naturellement pacifique, il se contentoit de se mettre en mesure; il imposoit à ses voisins, dont il fut le con-

ciliateur et l'arbitre. Il étendit la navigation, fit fleurir le commerce, attira les étrangers par les priviléges qu'il crut propres à les fixer dans ses états. Alexandrie contenoit beaucoup de Juifs, auxquels un long séjour avoit fait oublier leur langue originaire. Pour leur rendre le séjour d'Egypte plus agréable, et leur faire, s'il se pouvoit, oublier la Judée, il fit traduire la bible en grec, et c'est à ce prince qu'on doit la version des Septante.

Philadelphe protégea les sciences et ceux qui les cultivoient; aussi se trouvoient-ils en grand nombre à sa cour: Aratus, chargé d'augmenter la bibliothéque d'Alexandrie, Aristophane qui en avoit lu tous les livres, Théocrite, Lycophron et cinq autres commentateurs, nommés les sept Pléiades; Aristarque, grammairien sévère, Ménéthon, historien; Conon et Hipparque, mathématiciens; Zenodote, le premier commentateur d'Homère, et deux hommes qui ne méritoient pas d'être inscrits dans cette liste, Sotade, poëte obscène, et Zoïle, satirique, dont le nom est devenu une injure. Philadelphe, en s'amusant quelquefois de la malice de celui-ci, ne lui marquoit ni considération ni estime. Ces deux poëtes moururent, l'un de misère, l'autre de mort violente, chargés de la haine et du mépris public. On reproche à Philadelphe de n'avoir pu pardonner à Démétrius de Phalère le conseil donné par celui-ci à son père, de mettre Céraunus, son fils aîné, sur le trône, et de ne point accorder au cadet une préférence que Démétrius regardoit comme injuste. Ses qualités de savant illustre, de ministre et de confident de Soter, furent inutiles à Démétrius auprès de Philadelphe. Ce prince confina l'imprudent conseiller dans une forteresse, et il alloit le condamner à mort, lors- Sciences.

qu'un aspic, qui piqua le prisonnier, épargna un crime au monarque.

Romains. La prévoyance de Philadelphe lui fit entrevoir la grandeur future des Romains. Il leur envoya des ambassadeurs et il en reçut de ce peuple. Ceux-ci étoient Quintus Fabius Gurges, Quintus Ogulinus et Cnéius Fabius Pictor. La mémoire de leur conduite noble et adroite mérite d'être conservée. A la fin d'un repas splendide, le roi leur offrit à chacun une couronne d'or. Ils acceptèrent, et le lendemain on vit ces couronnes posées sur les statues du roi qui étoient dans les places publiques. Ce désintéressement et cette manière délicate de faire sa cour donnèrent aux Egyptiens une haute idée des Romains. Philadelphe leur fit de nouveaux présents, et voulut qu'ils les emportassent; mais en arrivant à Rome ils les déposèrent dans le trésor de la république. La politique de l'Egyptien le tint toujours en équilibre entre les Romains et les Carthaginois. Ceux-ci lui demandèrent de l'argent pour soutenir la guerre contre les premiers. Il répondit: « Je ne puis « assister un ami contre un ami. »

En général, on remarque une sage circonspection dans le gouvernement de Philadelphe. On ne l'approuvera pas d'avoir poussé les précautions tendantes à la paix jusqu'à se défaire de deux de ses frères qui pouvoient la troubler. Cette action lui a mérité ironiquement le surnom d'*ami de ses frères*. Un troisième, nommé Magus, échappa à sa cruelle prévoyance, en s'emparant, à titre de roi, de la Libye et de la Cyrénaïque, dont il étoit gouverneur. Sous ce diadême il brava les menaces et les efforts de son frère. Philadelphe est reconnu pour avoir été le fondateur d'un grand nombre

de villes. Il érigea beaucoup de monuments si magnifiques, que dans la suite les ouvrages d'une grandeur extraordinaire et d'un goût précieux furent nommés Philadelphiens. Il entretint des flottes considérables dans la Méditerranée et sur la mer Rouge.

Ce prince fit un canal qui joignoit la mer Rouge au Nil, sauf un petit intervalle qu'on franchissoit sur des chameaux. Par-là se transportoient les productions de l'Arabie, de l'Inde, de la Perse et de l'Ethiopie. Elles aboutissoient à Alexandrie, qui a conservé pendant dix-sept siécles le plus grand commerce du monde : commerce qu'il seroit aisé de lui rendre, si l'Egypte passoit sous la domination d'un peuple moins barbare que les Turcs. On doit aussi à ce Ptolémée l'idée de faire tenir un cercueil suspendu par l'aimant à la voûte d'un temple. Il avoit dessein de tenter cette expérience dans Alexandrie, en l'honneur d'Arsinoé, cette sœur et épouse si chérie; mais la mort le prévint. Ce prince, très peu belliqueux, avoit cependant toujours sur pied une armée de deux cent mille fantassins, de quarante mille chevaux, trois cents éléphants, deux mille chariots de guerre, un arsenal pour armer trois cent mille hommes, et un trésor capable de faire face à ces dépenses. Toutes ces troupes, dit-on, étoient mal disciplinées, et, comme leur roi, livrées à la mollesse dans le sein des villes. Il s'énerva de bonne heure, et, encore assez jeune, mourut de vieillesse dans les plaisirs.

Le régne d'Evergétes, son fils, commença par une guerre heureuse contre la Syrie. Il rapporta de ce pays beaucoup d'idoles que Cambyse avoit ravies aux Egyptiens, et les replaça dans leurs temples. Cet acte religieux lui gagna l'affection du peuple, et le fit surnom-

Evergètes.
Ap. D. 2785.
Av. J. C. 213.

mer Evergète, Bienfaiteur. Une inscription qui s'est conservée lui donne, avec la souveraineté d'Egypte, celle de Syrie, de Libye, de Phénicie, de Chypre, de l'Illyrie, de la Carie, des Cyclades, lui fait soumettre les provinces au-delà de l'Euphrate, la Cilicie, la Pamphylie, la Thrace, la Mésopotamie, la Perse, la Médie, jusqu'à la Bactriane. On y ajoute les deux rives de la mer Rouge et des provinces d'Ethiopie. Si cette énumération est exacte, peu de monarques ont été aussi puissants. Doit-on après cela être surpris qu'il ait été exposé aux ruses de l'adulation.

Chevelure de Bérénice.

Bérénice, son épouse, le voyant partir pour son expédition de Syrie, fit vœu, s'il revenoit sain et sauf, de consacrer aux dieux ses cheveux, qui étoient très beaux. Il rentra victorieux dans son royaume. Fidèle à son engagement, Bérénice se fit couper les cheveux, et les déposa sur l'autel de Vénus, dans le temple bâti à Alexandrie, par Philadelphe, en l'honneur d'Arsinoé, son épouse chérie. Peu de temps après, par la négligence des gardiens du temple, les cheveux disparurent. Le roi, très irrité, alloit les faire punir. Conon, habile astronome, se présente au déclin du jour. « Prince, lui « dit-il, levez les yeux, voyez les sept étoiles à la queue « du dragon; c'est la chevelure de Bérénice qui a été « enlevée et placée au ciel comme une constellation fa« vorable. » Sans doute le roi voulut bien être trompé; car la connoissance du ciel a été familière aux Ptolémées. Ils sont même les auteurs d'une ère qui a porté leur nom. Les courtisans, à l'exemple du maître, se montrèrent persuadés du miracle, et les poëtes, autre peste de cour, le célébrèrent dans leurs vers. Il nous

reste sur la chevelure de Bérénice une hymne de Callimaque, que Catulle a traduite.

Evergétes non seulement fut amateur des sciences, mais il écrivit lui-même des mémoires historiques, qui étoient fort estimés. La bibliothéque d'Alexandrie fut augmentée par ses soins. Pendant ses conquêtes il y faisoit passer tout ce qu'il rencontroit de précieux; revenu dans son royaume, il envoyoit de tous côtés des hommes instruits, chargés de lui trouver des livres, à quelque prix que ce fût. Mais s'il ne pouvoit les obtenir qu'à titre d'emprunt, à l'exemple de Philadelphe, son père, il en faisoit tirer de superbes copies qu'il renvoyoit, et gardoit les originaux. Littérature.

Revenant de son expédition de Syrie, il passa par Jérusalem, voulut voir les cérémonies religieuses, et offrit des sacrifices au Dieu d'Israël. Le collecteur de ses impôts étoit un juif, nommé Joseph, qu'on peut regarder comme le patriarche des traitants. Il étoit neveu du grand-prêtre Onias, et venoit en Egypte excuser son oncle auprès du roi, auquel on avoit porté quelques plaintes. Dans son voyage il fit rencontre de riches financiers qui venoient à la cour se proposer pour adjudicataires de la ferme des impôts de la Célésyrie. Ils voyageoient somptueusement, et lui au contraire marchoit avec beaucoup de simplicité. La modestie de son équipage attira leurs railleries. Comme ils le trouvèrent à cet égard de bonne composition, ils l'admirent dans leur compagnie. Joseph les écouta, pénétra leurs projets, découvrit les moyens, les inconvénients, les ressources, se présenta à l'adjudication, fit son enchère, et obtint la préférence. Il mit

apparemment dans la perception des raffinements qui ne plurent pas aux contribuables, puisque le roi fut obligé de lui donner deux mille hommes de garde pour l'appuyer. Il s'enrichit prodigieusement, et s'en retourna ensuite dans la Judée, jouir de sa fortune loin de l'Egypte, sans craindre la malédiction des peuples qu'il avoit ruinés.

Philopator.
Ap. D. 2782.
Av. J. C. 216.

L'esprit, fatigué des horreurs qui désolent la Syrie, a pu se reposer pendant les trois régnes des Ptolémées en Egypte; la conduite de ces trois princes n'est cependant pas exempte de tout reproche; mais les régnes qui suivent préparent au lecteur de nouvelles angoisses. Ptolémée Philopator, cet ami de son père, est soupçonné de l'avoir fait mourir pour régner plus tôt. L'imputation, quand elle seroit mal fondée, est une preuve qu'on ne croyoit pas l'amour filial sa vertu favorite, et que si on lui a donné un nom qui lui en faisoit honneur, c'étoit par ironie. On l'a appelé aussi Triphon ou l'Efféminé, et noté d'une mollesse infame. Il avoit un frère estimable, nommé Magas; il le craignoit et le fit mourir. Le glaive fut quelque temps suspendu sur la tête de ce malheureux, par les remontrances de Cléoméne, roi de Sparte, auquel Evergétes avoit donné un asile en Egypte. La prudence et les rares qualités de ce prince le rendirent redoutable à Sosibe, ministre et favori de Ptolémée. Les efforts qu'il fit, par les raisons et les prières, pour sauver Magas, offrirent au jaloux Sosibe l'occasion de perdre dans l'esprit du roi le monarque réfugié, auquel Philopator avoit promis de s'intéresser. Philopator s'étoit même engagé à rétablir sur le trône de Sparte Cléoméne, en l'appuyant du secours d'une puissante armée. Le

malheureux Cléoméne, ennuyé d'attendre, périt par un coup de désespoir; il sortit à la tête d'une poignée de Lacédémoniens dans les rues d'Alexandrie, appela le peuple à la liberté, égorgea les premiers soldats qui voulurent s'opposer à sa fureur, et, se voyant près de tomber entre les mains des gardes de Philopator, il se fit tuer par les siens, qui s'immolèrent ensuite sur le cadavre de leur roi.

Une nation entière fut condamnée à la flétrissure et à la mort par le barbare Philopator, auquel le grand-prêtre des Juifs avoit refusé l'entrée du temple de Jérusalem. Ce prince résolut de se venger sur tous les Juifs de ses états de l'affront qu'il prétendoit lui avoir été fait en Judée. Ils étoient en grand nombre, surtout à Alexandrie. Il leur ordonna par un édit solennel, ou d'adorer les dieux, ou de se laisser marquer d'un fer chaud qui imprimeroit sur leur front la figure d'une feuille de lierre, symbole de Bacchus. Tous, à trois cents près, préférèrent cette ignominie à l'apostasie. Outré de cette résistance presque générale, il ordonne que tous les Juifs résidants en Egypte soient chargés de fers, et transportés à Alexandrie. On les renferma, au nombre de plus de quarante mille, dans le lieu destiné aux spectacles. On devoit y introduire des éléphants pour les écraser sous leurs pieds. Le jour et l'heure étoient fixés. Le peuple, toujours avide des spectacles sanglants, environnoit l'enceinte. Deux fois les fumées d'une digestion crapuleuse plongèrent Ptolémée dans le sommeil et suspendirent l'exécution. Philopator regarda cet événement comme un avertissement de la Divinité. Il renvoya chez eux les malheureux Juifs, convaincus qu'ils devoient leur déli-

vrance à un miracle opéré en récompense de leur fidélité à la loi de leurs pères. Mais ils ternirent leur belle action en massacrant les trois cents de leurs compatriotes qui avoient fléchi le genou devant les idoles. Malgré cette amnistie, on compte qu'il périt plus de quarante mille Juifs dans la seule Alexandrie.

Malheureusement le roi avoit dans Sosibe un ministre très propre à servir ses fureurs, quel qu'en fût l'objet. Arsinoé, femme et sœur de Philopator, avoit suivi ce prince dans ses expéditions guerrières, haranguant les soldats, combattant à ses côtés. Après plusieurs années de stérilité elle donna un fils à son époux. Sa fécondité l'enhardit à demander des graces; elle devint importune, le roi s'en plaignit et montra le desir d'en être débarrassé. Sosibe avoit un assassin d'office, nommé Philammon; il le détacha contre la reine, et elle fut tuée. Les femmes de cette malheureuse princesse profitèrent d'une émeute pour tomber à leur tour sur le meurtrier, et le firent périr sous les pierres et le bâton.

Sosibe. Sosibe tint les rênes du gouvernement pendant soixante ans. Il fut le ministre le plus rusé, le plus corrompu qui ait jamais existé. Il ne se faisoit aucun scrupule d'employer les crimes les plus affreux pour venir à bout de ses projets. L'historien Polybe assure qu'il fut l'auteur des meurtres commis dans les personnes de Lysimaque, fils d'Atolémée, de Magas, frère du roi, d'Arsinoé, fille de Lysimaque, de Cléomène, roi de Sparte, et enfin de la reine Arsinoé. Après un si long ministère, et déshonoré par tant de cruautés, exemple peut-être unique dans l'histoire, il mourut tranquillement dans une extrême vieillesse.

Il paroît qu'il quitta ses emplois avant la mort du roi. On croit même que le peuple, indigné du meurtre de la reine, exigea la disgrace de Sosibe, punition bien peu proportionnée à tant de forfaits. Ptolémée traîna une vie obscure dans la fange des plaisirs infames, et livra son royaume à des hommes corrompus, à des femmes sans pudeur, qui distribuoient en son nom des emplois civils et militaires à des gens qui leur ressembloient. Ce méchant prince, par scrupule ou par vanité, fit des aumônes et bâtit des temples. Il laissa un fils âgé de cinq ans.

Il paroît qu'après la disgrace de Sosibe le peuple et les grands avoient comme forcé le roi à donner le ministère à Tlépolème, alors chargé du soin des finances. Le jeune prince fut remis pour son éducation entre les mains d'un nommé Agathocle. Agathoclée, sa sœur, et Oenanthe, leur mère, demeurant dans le palais, furent les premiers instruits de la mort du roi, et la cachèrent jusqu'à ce qu'ils eussent enlevé l'or, l'argent et les bijoux précieux. De la garde du jeune prince, ces personnes voulurent s'élever à la régence du royaume. Agathocle parut en public tenant le jeune prince entre ses bras, et versant des larmes. Il harangua les courtisans, implora leur protection pour ce jeune enfant, recommandé, disoit-il, à ses soins par le roi mourant. Il eut même la hardiesse d'assurer que Tlépolème aspiroit au trône. La calomnie retomba sur ses auteurs. Le peuple indigné se souleva. On arracha le jeune roi des bras d'Agathocle; il fut porté dans l'Hippodrome et placé sur le trône. Agathocle, Agathoclée, sa sœur, et Oenanthe, leur mère, furent amenés devant lui, comme pour être jugés. On les

Épiphane.
Ap. D. 2799.
Av. J. C. 199.

condamna à la mort en son nom. Ils furent exécutés sous ses yeux. La populace traîna leurs cadavres sanglants dans les rues d'Alexandrie, et les déchira en pièces. Tous les parents et partisans de cette famille subirent le même sort.

Les seigneurs égyptiens se trouvèrent peu d'accord sur la régence. Dans cet embarras, ils jugèrent à propos de s'en rapporter aux Romains. Le sénat s'empressa de saisir une si belle occasion de se faire honneur, et il envoya en Egypte Marcus Lépidus, prendre la tutéle de Ptolémée. Ce Romain ne la garda pas longtemps, et la remit à Aristoméne, Acarnanien, homme très expérimenté. Le régent gouverna avec l'approbation générale, et quand Ptolémée eut atteint quatorze ans, qui étoit l'âge fixé chez les Egyptiens pour la majorité des rois, le ministre lui remit son royaume dans l'état le plus florissant. On cherche en vain pourquoi il fut surnommé Epiphane, l'illustre, car à peine fut-il en possession de l'autorité que les désordres reprirent leur funeste cours. Aristoméne veut lui donner des avis; il l'empoisonne. Ses sujets se révoltent; il les apaise à force de promesses; mais devenu le maître, contre sa parole il fait expirer les rebelles dans les tourments. La défiance que cette conduite inspira contribua peut-être à sa mort. Ses courtisans l'entendoient souvent parler d'une guerre qu'il méditoit, et ne voyoient pas d'argent. « Où en prendrez-vous? lui « demandèrent-ils; » il répondit : « Mes amis sont mon « argent. » Ils entendirent par-là que sans doute il comptoit faire la guerre à leurs frais, et ils l'empoisonnèrent.

Ptolémée Philométor.

Il laissa deux fils, Ptolémée Philométor et Ptolémée

Ap. D. 2025.
Av. J. C. 973.

Physcon, et une fille nommée Cléopâtre, sous la tutèle de Cléopâtre, leur mère. Cette princesse s'acquitta glorieusement des devoirs attachés à la régence. Physcon fut soupçonné d'avoir hâté sa mort. Le peuple furieux se souleva contre lui, et l'auroit exterminé si Philométor ne l'eût pris sous sa protection. Celui-ci a obtenu ce surnom par son amour et sa reconnoissance pour sa mère. Ce prince soutint une guerre malheureuse contre le roi de Syrie. Il fut fait prisonnier. Les Alexandrins, désespérant de le revoir, firent prendre la couronne à Physcon. Le Syrien, dont le but étoit d'assujettir l'Egypte, y raméne Philométor, lui rend son royaume, lui donne même des troupes pour l'opposer à son frère; mais il garde Péluse, clef de l'Egypte de son côté, afin d'y rentrer facilement quand les deux frères se seroient épuisés. Le trompeur fut trompé; ils s'accordèrent par la médiation de Cléopâtre, leur sœur, et régnèrent quelque temps en bonne intelligence.

La concorde entre des frères est rare, sur-tout entre des frères couronnés. Philométor, le plus doux des hommes, tourmenté par Physcon, au lieu de plonger ses peuples dans les horreurs d'une guerre civile, eut recours à l'arbitrage des Romains. Philopator, père de ces princes, éléve pour ainsi dire de la république, avoit toujours entretenu une liaison étroite avec elle. Les présents qu'il envoya à Rome pendant tout le cours de son régne étoient si considérables et si réguliers, qu'ils pouvoient passer pour un tribut. Philométor y alla lui-même, y arriva à pied, sans suite, couvert d'un mauvais habit, et descendit chez un peintre d'Alexandrie. Aussitôt que le sénat fut instruit de l'arrivée

du prince, il le fit loger et servir convenablement à son rang, l'envoya visiter par des membres distingués, et l'admit à plaider sa cause. La décision étoit facile. Le royaume d'Egypte avoit toujours appartenu à l'aîné, par conséquent il devoit être donné tout entier à Philométor. Mais le sénat eut égard à la considération que Physcon avoit déja régné, et plus encore à la raison politique qu'il convenoit à l'intérêt de la république que le royaume ne fût pas tout entier en une seule main. Ainsi on adjugea l'Egypte à Philométor, et la Cyrénaïque à Physcon. Il desira qu'on y ajoutât l'île de Chypre, et alla à son tour à Rome demander cette grace. Ce démembrement pouvoit encore affoiblir le plus fort des deux frères ; il fut accordé.

Philométor ne se vit pas sans regret près d'être dépouillé d'une si belle possession. Il differa à s'en dessaisir, et temporisa avec d'autant plus d'espérance de garder cette île, que Physcon, occupé ailleurs, n'étoit pas en état de s'en emparer. Ses débauches et ses cruautés l'avoient rendu si odieux aux habitants de la Cyrénaïque, qu'ils se révoltèrent, l'attaquèrent personnellement, et le laissèrent pour mort sur la place. Physcon, jugeant de son frère par lui-même, le crut auteur de la révolte tramée contre lui. Il retourna à Rome porter ses plaintes, et revendiquer la Chypre. Il revint avec des ambassadeurs chargés de faire fléchir Philométor. Celui-ci éluda la proposition ; on mit des troupes sur pied des deux côtés. Les Romains les laissèrent battre l'un contre l'autre. Physcon fut vaincu et pris. Son frère, toujours indulgent, lui rendit non seulement la liberté, mais encore le royaume de Cyrène, et lui donna un dédommagement pour l'île de

Chypre, qu'il garda. Il porta ensuite la guerre en Syrie, et mourut de ses blessures au sein de la victoire. Il est étonnant qu'un prince qui est mort en combattant ait laissé une mauvaise idée de son courage. C'est presque le seul reproche qu'on lui ait fait. On le fonde sur ce que dans une bataille il se tenoit éloigné du danger. Il s'ensuit qu'il avoit le courage d'un général, et non celui d'un soldat; mais on ne doit pas conclure qu'il n'en avoit pas du tout, puisqu'il s'exposa assez pour recevoir des blessures mortelles.

A la mort de Philométor, deux partis se montrèrent, l'un pour Cléopâtre, qui vouloit mettre sur le trône un fils encore enfant, l'autre pour Physcon. On s'accorda à cet arrangement, que Physcon épouseroit sa sœur, veuve de son frère, et régneroit avec elle le reste de ses jours, mais que le fils de Philométor seroit déclaré héritier de la couronne. Ici commence le régne de Physcon en Egypte. Nous écrirons les actions de ce tyran briévement, et pour ainsi dire en courant, comme lorsqu'on marche sur des charbons ardents.

Physcon épouse sa sœur. Le jour même des noces il égorge son neveu sur le sein de sa mère. Il en eut cependant un fils qu'il nomma Memphitis, parcequ'il étoit à Memphis occupé à des actes religieux quand sa femme accoucha. Déja chargé du surnom de Physcon, gros ventre, qui notoit sa difformité, il fut encore flétri de celui de Cacoëgète, homme enclin au mal, qu'il ne mérita que trop. Tous ceux qui lui avoient été contraires lorsqu'il prit la couronne il les fit mourir. Cette barbarie n'étonne pas dans un pareil monstre; mais ceux qui lui avoient été favorables il les traita de même, parcequ'ayant été infidéles à son neveu, ils pou-

Physcon. Ap. D. 2358. Av. J. C. 140.

voient l'être à lui-même. Ce n'est pas une exagération de dire que les rues de ses deux capitales, Alexandrie et Cyrène, regorgèrent souvent de sang. Ses ordres barbares étoient exécutés par des soldats étrangers, gens féroces qui ne connoissoient que lui, et qui, étant bien payés, obéissoient aveuglément. Ses craintes et ses soupçons lui inspiroient des résolutions atroces. Il avoit fait tant de mal à la ville d'Alexandrie, qu'à tout moment il en appréhendoit des révoltes. Pour lui ôter en ce cas sa principale force il fit massacrer la jeunesse la plus distinguée pendant qu'elle se trouvoit rassemblée dans l'Hyppodrôme pour ses exercices. Les pères, les mères, les parents s'enfuirent et désertèrent en foule. Il appela à leur place les premiers venus, et les mit en possession des meubles et de tout ce qui appartenoit aux fugitifs. Ces nouveaux hôtes reconnurent à leur tour, par la rigueur des impôts et par les vexations de toute espéce, quelle confiance on peut prendre aux bienfaits d'un scélérat.

La reine avoit une fille de Philométor, nommée Cléopâtre comme elle-même. Cette princesse eut le malheur d'inspirer de la passion à Physcon. Il lui fit d'abord violence, et ensuite l'épousa, après avoir répudié sa mère. Après le massacre d'Alexandrie, il se retira en Chypre, avec sa jeune épouse, pour laisser amortir la fureur du peuple, qui força la reine répudiée de reprendre la couronne. Le roi, à cette nouvelle, croit déja voir son fils Memphitis appelé par sa mère, et mis à sa place. Il se hâte de le faire venir auprès de lui, et le fait mourir. Aussitôt que le forfait est connu à Alexandrie, la rage du peuple contre le tyran redouble. On le maudit, on brise ses statues, on le déclare

irrévocablement déchu du trône. Les Alexandrins, touchés de la douleur de la mère, se font un devoir de l'adoucir par des témoignages éclatants d'affection. Physcon apprend ces transports d'amour pour elle et de haine pour lui. Il se persuade que c'est à sa vieille épouse qu'il doit l'indignation si marquée du peuple. La naissance de Cléopâtre devoit se célébrer précisément dans ce temps. Comme s'il eût voulu se réconcilier avec elle, le roi lui envoie une caisse qu'on disoit contenir un riche présent. Elle l'ouvre: spectacle effrayant! c'étoient les membres de son fils, surmontés par sa tête.

On croiroit que la nature s'étoit étudiée à faire de Physcon un monstre en tout genre. Taille courte, ventre d'une excessive grosseur, tête énorme, regard farouche: aussi, quoiqu'il eût montré deux fois à Rome sa hideuse laideur, des ambassadeurs romains envoyés à sa cour ne purent le voir sur son trône sans un étonnement mêlé d'horreur. La république les avoit chargés de visiter la Grèce et la Macédoine, soumises à sa domination; ils devoient ensuite passer successivement dans les cours d'Egypte, de Syrie, de Pergame, de Bithynie, pour examiner dans quelle situation se trouvoient les affaires de chacun de ces royaumes. Les Romains tiroient plus d'un avantage de ces missions. Dans le nombre des ambassadeurs il y avoit toujours des jeunes gens qu'on accoutumoit ainsi aux affaires. Le sénat, instruit par leur rapport, jugeoit des événements de ces royaumes comme s'il eût été sur les lieux, et prenoit son parti avec sûreté. Ces envoyés, par leurs manières nobles et honnêtes, leur esprit conciliant, les offres de service quelquefois suivies de la réalité,

propageoient l'estime pour le peuple romain, et façonnoient en quelque manière les nations au joug qu'elles devoient porter. Physcon fit aux ambassadeurs une réception distinguée. Il se plut peut-être trop à leur faire remarquer sa richesse et la beauté de son royaume. Ils le parcoururent en curieux intéressés, et furent convaincus que l'Egypte pouvoit être un des plus puissants états de la terre, s'il avoit été gouverné par un meilleur prince.

Sciences. Il ne faut pas beaucoup d'esprit pour être méchant; mais, étant méchant à l'excès, il faut de l'esprit pour réussir. Physcon en avoit beaucoup. Dans les courts intervalles de ses débauches il cultivoit les sciences et les beaux-arts. On rapporte qu'il étoit très savant; il parloit avec facilité sur tous les sujets. Une histoire de son temps, qu'il écrivit, étoit très estimée: il commenta Homère, augmenta la bibliothèque d'Alexandrie, et, par des gratifications et des pensions, il fit éprouver sa générosité à plusieurs savants; mais, par un contraste singulier, ce fut sous son règne que les sciences commencèrent à fuir l'Egypte. Lorsque, effrayées par les guerres des successeurs d'Alexandre, elles abandonnèrent l'Asie, la Grèce et les îles de l'Archipel, elles trouvèrent un asile chez les Ptolémées. Grammairiens, médecins, peintres, architectes, poëtes, philosophes, accoururent à Alexandrie, où s'ouvroit une magnifique bibliothèque, où les vastes portiques d'un superbe musée rassembloient les hommes avides de s'instruire, et facilitoient la communication des connoissances. Mais, sans la liberté, ces avantages deviennent inutiles. Physcon, tyran soupçonneux, voulut non seulement captiver la parole, mais encore maîtriser la pensée.

Cette contrainte dépeupla les académies d'Alexandrie, et frappa l'Egypte, cette patrie des arts et des sciences, d'une stérilité qui n'a fait que s'accroître jusqu'à nos jours.

Physcon, ce monstre de cruauté, vécut soixante-treize ans, et mourut de mort naturelle au milieu d'Alexandrie qu'il avoit inondée de sang. Il eut de Cléopâtre, sa nièce, deux fils, Lathyre (Pois Chiche), et Alexandre, et trois filles, Cléopâtre, Sélène et Triphène. On pourroit faire en peu de lignes l'histoire de cette famille, en disant, Physcon laisse le trône à sa veuve, avec la liberté d'y faire asseoir auprès d'elle celui de ses deux fils qu'elle voudra. Elle choisit le cadet, Alexandre, comme le plus aisé à maîtriser. Lathyre se réfugie en Chypre. Le peuple, mécontent de l'injustice de sa mère, la force de rappeler Lathyre; elle ne lui laisse partager le trône qu'en l'obligeant de répudier Cléopâtre, sa sœur aînée, qu'il aimoit, et d'épouser Sélène, la cadette, pour laquelle il ne se sentoit que de l'indifférence. Mais sa mère jugeoit celle-ci propre à ses desseins. Par de nouvelles intrigues elle chasse Lathyre du trône et y replace Alexandre. Les deux frères se font la guerre. Alexandre découvre que sa mère veut le faire assassiner et la prévient. Cette action révolte les Egyptiens; ils le chassent et rappellent Lathyre. Alexandre est tué en voulant rentrer en Chypre, et laisse un fils nommé, comme lui, Alexandre. Enfin Lathyre meurt, et ne laisse qu'une fille, nommée Cléopâtre ou Bérénice.

Lathyre.
Alexandre.
Ap. D. 2887.
Av. J. C. 111.

On pourroit remplir ce cadre, non par de belles actions, il ne s'en faisoit plus en Egypte, mais par des guerres dans lesquelles les Juifs jouent un grand rôle. Cléopâtre aimoit cette nation. Elle avoit pour princi-

paux ministres deux Israélites, grands exacteurs. Lathyre les haïssoit. Ce fut par vengeance de cette aversion que Cléopâtre provoqua contre son fils la haine du peuple et le fit chasser d'Egypte ; et voici par quelle ruse infernale : elle détermina deux de ses eunuques à se laisser blesser et ensanglanter. Ils parurent dans la place publique, criant qu'ils avoient été mis en cet état en défendant leur maîtresse, à laquelle son fils vouloit faire violence. Quelque accoutumé que l'on fût au crime en Egypte, celui-ci excita une indignation générale dont Lathyre fut victime.

Cyrénaïque. Dans la guerre qu'il fit aux Juifs on raconte une action atroce. Ses troupes cantonnoient dans des villages dont la soumission lui étoit suspecte. Il ramasse des femmes et des enfants, les fait mettre en pièces et bouillir dans des chaudières, comme si son armée devoit en faire un repas : le tout afin d'inspirer une telle frayeur que les habitants ne fussent pas tentés de rien oser contre de si terribles hôtes. Lathyre n'épargnoit pas davantage ses sujets. Pour une révolte arrivée à Thèbes, la plus belle ville de son royaume après Alexandrie, il la détruisit de fond en comble. Tels furent les enfants légitimes de Physcon : des deux fils, l'un tua sa mère, l'autre égorgea indistinctement étrangers et sujets. Les trois filles se massacrèrent l'une l'autre. Un seul enfant illégitime, Apion, fils d'une concubine nommée Irène, ne ressembla pas à son père. Il se renferma dans la Cyrénaïque, dont Physcon l'avoit fait roi, et ne se mêla en rien des affaires d'Egypte. Ce petit royaume fleurit sous le gouvernement de ce prince. On y comptoit cinq villes principales, bien bâties, bien peuplées et bien com-

mercantes. Près de l'une d'elles, nommée Bérénice, mais dont le premier nom avoit été Hespérie, se trouvoient le jardin des Hespérides, fameux par la beauté de ses fruits, et un fleuve Léthé : le jardin et le fleuve sources abondantes de fictions pour les poëtes. Après un règne de vingt ans, Apion, croyant faire le bonheur de ses peuples, laissa par testament son royaume aux Romains. Son vœu ne fut pas rempli. La république ne prit que les parties qui se trouvoient à sa bienséance, et laissa le reste à la merci des tyrans qui s'en emparèrent, et des factions que l'anarchie produisit. Les Romains eurent quelque pitié de ces malheureux, et envoyèrent Lucullus y mettre l'ordre. Les habitants lui demandèrent un plan de gouvernement. Lucullus leur fit cette réponse, faite aussi par Platon à leurs ancêtres. : « Un peuple aussi riche que « vous êtes ne pourra jamais se soumettre à l'autorité « des lois. »

Lathyre ne laissa qu'une fille légitime, nommée Cléopâtre. Les Alexandrins la mirent sur le trône. Mais elle avoit un cousin, fils d'Alexandre, frère de Lathyre, nommé Alexandre, comme son père. Quand Cléopâtre, sa mère, fut contrainte de lui laisser enlever la couronne d'Egypte, elle envoya le jeune Alexandre avec de grandes richesses à Cos, île renommée pour la culture des sciences, comme le lieu où il pourroit recevoir la meilleure éducation. Mithridate prit Cos, et emmena le jeune prince, avec ses richesses, dans son royaume de Pont. Alexandre fut témoin de la facilité avec laquelle Mithridate se défaisoit de ses propres enfants sous le moindre prétexte, à plus forte raison craignoit-il pour lui-même à cause de ses richesses. Il

Alexandre II.
Ap. D. 2923.
Av. J. C. 75.

se sauva dans le camp de Sylla, qui l'envoya en Egypte quand on eut appris à Rome la mort de Lathyre. Il y avoit déja six mois que sa cousine portoit la couronne. Elle n'avoit que dix-sept ans. Ils se réconcilièrent, selon la coutume usitée entre leurs ancêtres, c'est-à-dire, qu'ils s'épousèrent; mais aussi le dénouement ne démentit pas les anciens usages. Le dix-neuvième jour après les noces, Alexandre fit mourir sa femme, soit qu'il ne trouvât pas la princesse à son gré, soit qu'il ne voulût pas d'épouse qui eût le titre d'associée au trône. Ce crime occasiona une révolte dans Alexandrie : des historiens disent que les habitants tuèrent le meurtrier; d'autres prétendent qu'il échappa de leurs mains, et qu'il régna encore plusieurs années; mais qu'il exerça tant de cruautés, se livra à tant de déréglements, que ses sujets le chassèrent, et qu'il alla mourir à Tyr, où il s'étoit sauvé, avec la précaution de s'y faire précéder par de grandes richesses.

Ptolémée [illegible]tes.
Ap. D. 2928.
Av. J. C. 70.

Cette dernière opinion est la plus vraisemblable. Certainement Alexandre survécut assez de temps à l'assassinat de sa femme pour se voir en tête un concurrent que les Egyptiens lui donnèrent. Faute de prince légitime, ils prirent un bâtard de Lathyre, nommé Ptolémée Aulètes, joueur de flûte. Alexandre en porta ses plaintes à Rome, mais il mourut avant d'en savoir le succès. Il avoit fait un testament par lequel il nommoit le peuple romain son héritier, moins par affection pour la république que pour susciter des embarras à son rival. Ce testament excita de grands débats dans le sénat. La succession tentoit violemment les Romains; mais comme ils venoient d'acquérir, par le testament d'Apion, la Cyrénaïque, et la Bithynie par le testa-

nent de Nicomède, ils craignirent, en acceptant aussi l'Egypte, de laisser trop pénétrer leur cupidité et leur ambition. Il fut donc décidé qu'on feroit venir les richesses déposées à Tyr par Alexandre. Quant à son royaume, on laissa Aulètes s'y installer, sans donner ni consentement ni improbation.

Le premier soin de ce prince fut de travailler à se faire reconnoître par la république roi d'Egypte. La négociation qui eut lieu à ce sujet produisit une très grosse somme à Jules-César, alors consul, et chargé le dettes, et une autre à Pompée, dont le crédit étoit nécessaire pour faire passer la décision dans le sénat. Moyennant vingt-six millions Aulètes acquit le titre l'allié du peuple romain. Un autre bâtard de Lathyre, nommé Alexandre, qui s'étoit emparé de l'île de Chypre, n'ayant pas eu l'habileté d'acheter, comme Aulètes, le onsentement des Romains, fut déclaré, par un décret u sénat, déchu de son royaume. Il demanda du secours son frère; celui-ci le refusa, pour ne pas déplaire ux Romains. Les Egyptiens, indignés de cette lâcheté, chassèrent lui-même du trône d'Egypte et y plarent Bérénice, sa fille. Ils lui cherchèrent un mari pable de la soutenir; mais ils rencontrèrent mal. leucus, son plus proche parent, prince de la famille des leucides, qu'ils lui donnèrent, étoit si laid, si dégoûnt, qu'on lui donna le surnom de Souillon. L'ame en répondoit au corps. Il viola le tombeau d'Alexandre-Grand. Au cercueil d'or qui soutenoit le corps il en bstitua un de verre. Ce souverain devint si odieux, insupportable à la reine, qu'elle le fit étrangler. toit un monstre; mais ce n'étoit pas à sa femme à purger la terre. Il fut remplacé par Archélaüs,

qu'on disoit fils du grand Mithridate, mais qui n'étoit fils que de son premier lieutenant, grand-prêtre de Comane dans le Pont, excellent capitaine, et doué de vertus vraiment royales.

Pendant que ces choses se passoient en Egypte, Aulètes alloit solliciter des secours à Rome. Il apprit, étant à Rhodes, que Caton s'y trouvoit. Le moyen de s'instruire de l'état des choses et des mesures à prendre ne pouvoit se présenter plus à propos. Le roi fait avertir Caton qu'il desire lui parler. Il s'imaginoit que le Romain iroit le trouver avec empressement. « Qu'il vienne », répond Caton. Aulètes approche, voit un homme très simplement habillé, et dans le plus modeste équipage. Le républicain reçoit le monarque sans se déranger plus qu'il ne l'eût fait pour un homme ordinaire: il l'écoute attentivement. Caton offrit de l'accompagner et d'employer tous les moyens auprès des Egyptiens pour les engager à recevoir leur prince. Une résolution si noble et si généreuse n'étoit pas faite pour Aulètes. Il hésita cependant; mais il continua son voyage pour Rome.

On jugeroit par la conduite de l'Egyptien que ce qui le toucha le plus dans celle de Caton, c'est ce qu'il lui dit de la vénalité triomphante à Rome. Il se proposa de profiter de ces lumières, et le succès passa les espérances de Ptolémée. Qu'on se figure ce monarque arrivant à Rome, précédé par le bruit qu'il apporte avec lui toutes les richesses de son empire. Pompée le reçoit magnifiquement dans sa maison. Les sénateurs des plus grands noms, Gabinius, Bibulus, Marcellinus, s'empressent autour de lui. Les Alexandrins envoient des ambassadeurs pour plaider leur cause. L'orateur

emprisonné, le chef assassiné, avec plusieurs de ses collègues. Les coupables sont poursuivis devant les tribunaux et absous : les juges iniques, accusés à leur tour, sont déclarés innocents. Mais il faut de l'argent pour salarier tous ces crimes : les trésors s'épuisent ; alors les usuriers s'annoncent clandestinement, et proposent des opérations financières. Le sénateur est caution du chevalier ; celui-ci tire intérêt de l'argent qu'il prend au trésor public, confié à sa garde. Pompée lui-même aide aux emprunts, s'oblige pour le roi, sans courir de risques, à la vérité, puisque cet argent ne faisoit que passer par les mains d'Aulètes pour rester dans les siennes. César étoit alors dans les Gaules.

La corruption étoit publique ; mais tant de personnes y avoient intérêt qu'on n'osoit s'en plaindre. Ptolémée se voyoit au moment d'obtenir une armée ; et déjà les grands capitaines de la république, Pompée entre autres, en briguoient le commandement, comme une source inépuisable de richesses, quand quelques honnêtes gens du sénat, faute d'autres moyens, mirent en œuvre la superstition. Portius Caton ouvrit le livre de la sibylle et lut ou feignit de lire ces mots : « Si un roi d'Egypte vous demande du secours, aidez-le, mais ne lui fournissez point de troupes. » Cet oracle renversa tout d'un coup les espérances d'Aulètes. Moins riche de cinquante millions, il repartit poursuivi par ses créanciers ; et, ne sachant où se réfugier, il se cacha dans un asile. Mais la cupidité, toujours active et vigilante, travailla pour lui. Ses partisans de Rome, ceux qui avoient prêté et ceux qui ne vouloient pas perdre leurs avances, écrivirent aux généraux de la république, voisins de l'Egypte, qu'une fortune étoit assurée à celui qui pour-

roit rétablir Ptolémée. On leur indiquoit les moyens d'éluder l'oracle, et d'employer à cette expédition les armées de la république, sans crainte d'en être repris. Plusieurs refusèrent. Gabinius, commandant en Syrie, s'en chargea pour environ soixante millions, qui lui seroient payés quand il auroit remis Aulètes sur le trône. Il entra en Egypte, ayant le roi dans son armée. Ses succès furent rapides. Péluse fut la première ville qu'il prit. L'Egyptien vouloit en faire passer les habitants au fil de l'épée. Le général romain s'opposa à cet acte cruel et impolitique.

Archélaüs, mari de la reine, se présenta, fut vaincu en bataille rangée, et fait prisonnier. Gabinius pouvoit sur-le-champ mettre fin à la guerre; mais il fut tenté par une forte somme qu'Archelaüs lui offrit : ensuite, sous prétexte que ce prince s'étoit échappé sans qu'on s'en aperçût, il demanda à Ptolémée de nouvelles sommes pour continuer la guerre. Rabirius, chevalier romain, étoit tout prêt dans le camp avec ses fonds. Il prêta au roi, à un intérêt considérable, l'argent que le monarque versa dans les mains du général. La guerre fut reprise avec une nouvelle vigueur et terminée par une bataille, dans laquelle Archélaüs fut tué.

Aussitôt qu'Aulètes se vit maître d'Alexandrie, il immola à son ressentiment sa fille Bérénice, pour avoir osé porter la couronne pendant son exil, quoiqu'elle y eût été forcée. Il fit aussi mourir tous les citoyens riches, sous prétexte qu'ils avoient soutenu les rebelles, et confisqua leurs biens, qui servirent à payer Gabinius. Rabirius reçut de forts à-compte. Les Alexandrins, pillés, ruinés, étoient au désespoir; mais, quelque envie qu'ils eussent d'éclater, des troupes romaines

laissées par Gabinius, les surveilloient, ainsi que les autres villes, également tenues en bride. Cependant ces Alexandrins, que l'ombre d'un Romain faisoit trembler quand il s'agissoit de défendre leurs biens, devinrent des lions déchaînés parcequ'un soldat avoit tué un chat par mégarde. Ils mirent en pièces le malheureux.

Toutes les concussions d'Aulètes ne suffisoient pas pour satisfaire Rabirius. Il pressoit le roi. « Je ne vois', lui dit ce prince, d'autre moyen de vous satisfaire que de consentir à administrer vous-même mes revenus et de vous rembourser ainsi peu-à-peu par vos mains. » abirius ne sentit pas le piége. De chevalier romain, il e fit collecteur d'impôts. Quand il fut devenu comptale, Aulètes trouva assez de prétextes pour le faire arêter. Rabirius cria à l'injustice : Pompée, qui lui avoit ervi de caution à Rome, fut très piqué du procédé du oi; mais, comme il avoit peu à espérer et tout à craine d'un prince avare et cruel, Rabirius s'estima encore eureux qu'on le laissât évader de prison et sortir de Egypte. C'est ainsi qu'Aulètes paya ses dettes. Ce fut le ernier acte d'un régne de trente ans, beaucoup trop ong pour ses peuples, ignominieux pour lui, et peu onorable aux Romains. Il est vrai qu'ils voulurent ire justice de deux coupables. Gabinius et Rabirius, evenus à Rome, essuyèrent un procès criminel. L'éloence de Cicéron sauva Rabirius de la peine, et non s de la honte. Gabinius fut banni; mais ceux qui les oient mis en action, qui avoient profité de leurs dédations, continuèrent à marcher tête levée dans ome : impunité criante, présage ordinaire de la ruine s empires.

Ptolémée. Cléopâtre.
Ap. D. 2966. Av. J. C. 32.

Aulètes avoit deux fils, nommés tous deux Ptolémée, et deux filles, l'aînée nommée Cléopâtre, qui s'est rendue si célèbre, l'autre Arsinoé. Il disposa de la couronne en faveur des deux aînés, à condition qu'ils s'épouseroient. Cléopâtre avoit dix-sept ans, et son frère treize. Aulètes recommanda ses enfants au peuple romain, et le pria, par testament, d'en prendre la tutèle. Le sénat accepta cette charge honorable, et en confia l'exercice à Pompée. L'eunuque Photin fut nommé premier ministre, et Achillas commandant des troupes.

Ces deux hommes se révoltèrent contre une reine qui montroit des dispositions non seulement à ne se pas laisser gouverner, mais encore à commander. Par menaces, ou par mauvais traitements, ils obligèrent Cléopâtre à quitter sa cour. Elle alla lever des troupes en Syrie et en Palestine, et revint fièrement présenter la bataille à son mari et à ses ministres sous les murs de Péluse. Pendant que les armées s'observoient paroît en mer Pompée, vaincu à Pharsale, qui espéroit trouver un asile en Egypte. Il envoie demander à Ptolémée, son pupille, la permission d'entrer dans son royaume. On examine dans le conseil ces questions, si on le recevra, au hasard de déplaire au vainqueur; si, par un refus, on le contraindra de porter ailleurs son infortune qui pourroit cesser et être remplacée par des projets de vengeance; ou si on le tuera pour se faire un ami de César. Le dernier sentiment prévalut : Pompée est assassiné. Ce fut un crime, une lâcheté, une ingratitude de la part du successeur d'Aulètes, que Pompée avoit mis sur le trône. Cependant on diminue beaucoup

haute opinion qu'on peut avoir des services de Pompée, quand on se rappelle combien ils avoient été intéressés. César, qui poursuivoit de près son rival, arriva dans le même temps à Alexandrie. Achillas crut lui faire plaisir en lui présentant la tête de son ennemi; mais il en détourna les yeux avec horreur, et versa des larmes sur le sort de son rival.

Il trouva toute la ville d'Alexandrie indignée du meurtre de Pompée, et peu disposée en faveur des Romains; mais il sut calmer le ressentiment des habitants par de belles paroles, sans cependant oublier ses intérêts; car il exigea avec rigueur le reste de l'argent que lui devoit encore Aulètes, lorsqu'il avoit procuré à ce prince le titre d'allié du peuple romain; César en avoit apporté les obligations. Photin, qui auroit voulu voir bien loin ce créancier incommode, profita de cette occasion pour tâcher de le rendre odieux. Il fit paroître l'exaction encore plus rigoureuse qu'elle n'étoit, enleva aux temples l'or et l'argent qui s'y trouvoient, réduisit le roi et tous les seigneurs à manger dans de la vaisselle de terre ou de bois, pour insinuer que César s'étoit emparé de toutes les richesses. Le peuple, une fois disposé au murmure, se prévint facilement contre César, à l'occasion de l'ordre que ce général donna à Ptolémée et à Cléopâtre de venir plaider leur cause devant lui, et même de licencier leurs troupes. Les Alexandrins s'irritèrent de cet ordre, comme d'un attentat à l'autorité royale. Cependant César les apaisa encore, en faisant lire publiquement le testament d'Aulètes, qui donnoit [illegible] de ses enfants à la république. Il dit que, comme dictateur, il s'en trouvoit personnellement chargé, mais

qu'il ne prétendoit agir qu'en qualité d'arbitre. Cette explication tranquillisa les esprits, et l'on nomma des avocats de part et d'autre.

Cléopâtre, plus sûre de ses attraits que de l'éloquence des avocats qu'elle pouvoit choisir, quitte secrètement son armée, s'embarque dans un petit bateau, arrive au soleil couchant aux portes d'Alexandrie. La difficulté étoit d'entrer dans la ville sans être reconnue, car les troupes de son mari l'auroient arrêtée; il falloit pénétrer ensuite dans le palais. Apollodore, homme très robuste, enveloppe cette reine dans ses habits, de manière à lui donner l'apparence d'un paquet de hardes, la charge sur ses épaules, entre par-tout sans difficulté, et dépose son fardeau aux pieds du juge.

Cette manière de se présenter à César valoit mieux auprès de lui qu'une entrée triomphante. Ptolémée, qui en fut instruit, en prévit les suites. Il sort en furieux du palais, crie qu'il est trahi, condamné, s'arrache le diadème, le foule aux pieds. Le peuple se rassemble autour de lui, le plaint, court aux armes; mais les soldats romains saisissent le jeune prince, le ramènent, et le lendemain César, non seulement réconcilie les deux époux, mais il marie Ptolémée le cadet, âgé de onze ans, avec Arsinoé sa sœur, un peu plus âgée, et leur donne le royaume de Chypre: démarche uniquement destinée à en imposer au peuple, car il n'étoit pas à présumer que la république se dessaisiroit de cette possession.

La bonne intelligence ne dura pas long-temps. Photin, artisan de la première discorde, avoit intérêt de la renouveler, tant pour n'en être pas puni, que pour jouir librement de l'empire qu'il avoit toujours

sur son éléve. Il s'entend avec Achillas qui commandoit l'armée. Le dictateur se trouve assiégé dans le quartier qu'il occupoit avec la famille royale. Jamais ce général ne courut d'aussi grands dangers. Il avoit peu de troupes, non seulement contre une armée entière, mais encore contre toute une ville révoltée. C'est dans un de ces combats que fut brûlée la fameuse bibliothéque d'Alexandrie. Photin, resté près du roi, donnoit secrétement avis à Achillas des mesures qui se concertoient. Sa trahison fut découverte et punie de mort. Ganyméde, eunuque du palais, auquel la jeune Arsinoé étoit confiée, et complice de Photin, craignit de subir le même sort. Il se sauva dans le camp d'Achillas, et emmena son éléve. Les Egyptiens furent charmés d'avoir dans leur armée une personne de la famille royale, qu'ils pussent mettre à leur tête. Ils la proclamèrent reine, et Ganyméde fut nommé général à la place d'Achillas, qu'il trouva moyen de faire périr. Cet eunuque étoit en effet très propre à être premier ministre; car il avoit, disent les auteurs, de l'activité, de l'adresse, de la pénétration, sans aucune probité.

Il suscita beaucoup d'embarras à César. Peu s'en fallut qu'il ne le fît mourir de soif avec toute la cour et tous ses soldats par l'adresse qu'il eut d'introduire l'eau de la mer dans les citernes de son quartier, et de corrompre ainsi l'eau du Nil, la seule qu'on eût à Alexandrie. César fit creuser des puits qui heureusement fournirent de l'eau douce. Ganyméde multiplia les attaques par terre et par mer. Quand il y eut eu bien du sang répandu, selon l'ordinaire, on conféra. Les Alexandrins dirent qu'ils ne demandoient qu'à posséder leur roi. Le dictateur consentit à le rendre. Il le laissa aller,

après lui avoir donné de bons avis sur le gouvernement de son royaume, et l'avoir exhorté à finir la guerre par une réunion sincère avec son épouse. Le jeune prince le promit, le jura les larmes aux yeux, mais aussitôt qu'il se vit hors des mains de César il recommença la guerre avec plus de fureur qu'auparavant.

Les renforts arrivant de tous côtés aux Romains, le dictateur se vit en état de livrer bataille, et remporta une victoire complète. Le jeune roi en fuyant se noya dans un bras du Nil. César rentra sans difficulté dans Alexandrie, replaça Cléopâtre sur le trône, et lui fit épouser son jeune frère, âgé de onze ans. La jeune Arsinoé fut prise après la défaite. César, amant de sa sœur, eut la dureté de la mener à Rome, et de la faire marcher à son triomphe, ayant des chaînes d'or aux mains. Il la mit ensuite en liberté, avec défense de retourner jamais en Egypte. Elle se retira en Asie, où elle n'étoit pas encore assez loin de sa cruelle sœur, qui la fit mourir. Cléopâtre se débarrassa aussi de son jeune époux par le poison, et se trouva ainsi seule souveraine de l'Egypte. L'amour y retint le vainqueur de Pharsale plus long-temps que son intérêt n'auroit dû le lui permettre. L'ambition en rompit enfin les chaînes; il s'arracha des bras de l'enchanteresse, et lui laissa un fils qu'on nomma Césarion.

Cléopâtre, après la mort de César, prit ouvertement le parti des triumvirs. On la soupçonna cependant d'avoir envoyé des troupes à Cassius, pour se ménager entre les factions. Ce grief, les plaintes de ses sujets et des princes voisins, la firent citer à comparoître au tribunal d'Antoine, qui venoit en Asie affermir l'autorité des triumvirs. Elle avoit vingt-cinq ans, âge

aussi propre aux affaires qu'à la galanterie. L'esprit, la finesse, la gaieté, les graces, accompagnoient les charmes piquants qu'elle avoit reçus de la nature. La surprise que cette reine prépara à Antoine ne ressembloit pas à celle qui terrassa César; mais, pour être moins brusque, elle n'en fut pas moins victorieuse. Le triumvir tenoit son tribunal à Tarse, ville de Cilicie. Cléopâtre, arrivée à l'embouchure du Cydnus, quitte son vaisseau, et remonte le fleuve sur une galère qu'elle avoit fait préparer. La poupe étoit éclatante d'or, les voiles étoient de pourpre, les cordages de soie. Une douce symphonie régloit les mouvements des rameurs, qui laissoient tomber en cadence leurs avirons garnis d'argent. L'air étoit embaumé des parfums qu'on brûloit en abondance sur les deux rives. Un pavillon d'un tissu riche et brillant, élégamment rattaché, couvroit le tillac. La reine y paroissoit à demi couchée; autour d'elle folâtroient de jeunes Égyptiennes, légèrement vêtues en graces et en néréides. Vénus, dont elle rappeloit les attraits, dont elle avoit emprunté le cortége et imité la parure, Vénus dans son triomphe n'auroit pas été plus belle.

A ce spectacle, le peuple abandonne le tribunal du triumvir, et se précipite sur le rivage. Il envoie la prier à souper « Dites-lui, répondit-elle avec un souris flatteur, dites-lui que je l'attends sous mes tentes. » Le repas étoit splendide, soldats, capitaines, Romains, auxiliaires, tous furent loués, caressés, chargés de présents avec ces égards qui écartent le refus. Le général, objet des attentions les plus délicates, s'enivre d'admiration et de plaisir. On présume bien qu'il ne fut plus question ni d'accusations ni de reproches. Cléo-

pâtre prit un empire absolu sur le malheureux Antoine. Chaque jour elle inventoit des plaisirs nouveaux; nouvelle Circé, elle l'abreuvoit sans cesse de voluptés dont elle tenoit à la main une coupe inépuisable. Il ne songeoit de son côté qu'à imaginer des fêtes qui pouvoient plaire à son amante.

Dès-lors il ne vit plus que par ses yeux, ne se conduisit plus que par ses conseils. Elle le voulut, et il mit avec elle sur le trône d'Egypte Césarion, qu'elle avoit eu de César. Il ajouta à ce royaume la Cyrénaïque, l'île de Chypre, la Célé-Syrie, la Phénicie, et la plus grande partie de la Cilicie. Aux trois enfants qu'Antoine eut d'elle il assigna des royaumes entiers, les uns conquis, les autres qu'il se flattoit de conquérir; mais elle ne put obtenir de lui qu'il fît mourir quelques rois des états promis.

Cette distribution de royaumes se fit après un triomphe dans lequel Antoine traîna à son char dans les murs d'Alexandrie Artabaze, roi de Médie, sa femme et ses enfants. Il les présenta ensuite à Cléopâtre, qui étoit élevée sur un trône d'or placé sur une estrade d'argent. La nouvelle de ce spectacle déplut fort aux Romains, qui croyoient que le privilége du triomphe appartenoit exclusivement à leur ville. Leur mécontentement étoit fomenté par Octave. Instruit de la mauvaise conduite de son collègue, ce triumvir, moins brave, mais plus habile et plus rusé qu'Antoine, songeoit à usurper pour lui seul l'empire du monde qu'ils possédoient en commun. Ils eurent des débats sur des limites de domination. Leurs amis les apaisèrent, et s'imaginèrent qu'ils couperoient la racine de toute discorde en les unissant par le mariage d'Octavie, sœur d'Octave.

avec Antoine. Mais cet expédient fut précisément ce qui les brouilla sans espérance de réconciliation. Cléopâtre frémit à la nouvelle de ce mariage, qui alloit lui enlever son amant. Elle fit tant par ses ruses, que d'abord il suspendit l'arrivée de son épouse qui approchoit, et qu'ensuite il envoya à Octavie une lettre de divorce, et au frère une déclaration de guerre.

Il auroit fallu appuyer ces violents procédés d'une brusque attaque. Octave n'étoit pas encore prêt; Antoine l'étoit, et il avoit encore, malgré ses foiblesses, l'amour des soldats et l'estime de ses amis; mais il perdit dans les délices un temps précieux. L'histoire n'a pas dédaigné de nous faire connoître l'habileté de Cléopâtre à varier les amusements de ce Romain. La pêche sur le Nil fournit à cette reine l'occasion d'une plaisanterie assez piquante. Antoine se faisoit un point d'honneur de prendre les plus gros poissons. Pour cela, il avoit des plongeurs qui alloient en attacher à son hameçon. La reine, opposant la ruse à la ruse, envoie aussi des plongeurs; Antoine jette la ligne, tire et amène un beau poisson salé. Un rire universel déconcerte le pêcheur. Cléopâtre s'aperçoit qu'il goûte médiocrement le badinage, elle se jette à son cou, et lui dit : « Mon général, abandonnez-nous la ligne à « nous autres rois ou reines du Phase ou de Canope. « Votre pêche, c'est de prendre des villes, des royau- « mes et des rois. »

Il arriva à cette reine fastueuse et prodigue, probablement dans une de ces orgies où la raison se perd, de détacher de ses oreilles une perle dont la paire étoit estimée deux ou trois millions, de la faire fondre dans du vinaigre, et de l'avaler. Elle en alloit faire autant

de l'autre, lorsqu'un des convives l'arrêta, et obtint la perle. Sciée en deux, elle parut encore assez belle pour servir d'ornement à une célèbre statue de Vénus.

Sans doute ces sacrifices bizarres étoient faits pour captiver l'amant crédule, et lui persuader qu'on le préféroit à tout ce qu'on pouvoit avoir de plus précieux. Mais, soit par des insinuations étrangères, soit par ses propres réflexions sur le caractère perfide de sa maîtresse, Antoine témoigna quelques soupçons. Au lieu de s'amuser à le rassurer par des protestations, elle l'invite à dîner. Dans un instant de gaieté folâtre, elle détache négligemment une fleur de la couronne qu'elle avoit sur la tête, et la jette dans la coupe de son convive. Il la prend avec empressement et veut la porter à sa bouche. Cléopâtre l'arrête, et fait venir un criminel condamné. Il boit et tombe mort. La fleur étoit empoisonnée. « S'il m'étoit possible de vivre sans « vous, lui dit-elle, vous voyez que je ne manquerois « pas de moyens de réaliser vos soupçons. »

La prudence conseilloit de fuir une si adroite empoisonneuse, mais la passion raisonne autrement. Cette preuve de fidélité assez équivoque resserra plus que jamais les nœuds de leur union. Antoine paroissoit ne pouvoir souffrir un moment le tourment de l'absence de cette reine; Cléopâtre de son côté ne le quittoit ni le jour ni la nuit, l'accompagnoit dans ses voyages, à l'armée, et jusqu'à son tribunal, quand il jugeoit des causes. Egalement égarés par leur présomption, ils se repaissoient ensemble des plus brillantes espérances. Quand cette reine ambitieuse vouloit affirmer quelque chose, son serment ordinaire étoit : Comme j'espère donner la loi dans le Capitole. Rêve flatteur, dont le réveil fut terrible !

Après plusieurs combats peu décisifs entre les lieutenants d'Antoine et d'Octave, les deux armées qui devoient décider de l'empire du monde se rencontrèrent, commandées par leurs chefs. Celles de mer dans le golfe d'Ambracie, celles de terre rangées sur le promontoire d'Actium, à la vue les unes des autres. Antoine [illegible] sur la flotte. Malgré les remontrances de ses capi[illegible] s'étoit laissé accompagner par la reine d'Egy[illegible] fut la cause de sa perte. Cléopâtre, que les remords poursuivoient, voyant la victoire balancer, et craignant de tomber entre les mains d'Octave, qu'elle avoit cruellement offensé en faisant répudier sa sœur, prit la fuite avec toute son escadre, et décida la défaite d'Antoine. Il pouvoit se jeter dans son armée de terre, et tenter de nouveau fortune avec ces légions qui l'avoient fait plus d'une fois triompher, et qui le chérissoient autant qu'elles estimoient sa valeur. Mais, funeste enchantement! il suit sa perfide amante. Tristement assis à la poupe de son vaisseau, la tête appuyée sur ses deux mains, peut-être, tant est grande la force de la passion! s'occupant encore plus d'elle que de ses malheurs, il jure de ne la plus revoir; mais il la suit et il arrive au port avec elle. Il tâche de s'affermir dans le dessein de l'éviter, la sirène obtient de se faire écouter, elle fait entendre des regrets, laisse couler des larmes. Il succombe.

Il fallut pourtant s'arracher aux douceurs de la réconciliation pour ramasser des forces contre l'ennemi qui approchoit. Antoine en auroit trouvé s'il avoit voulu s'aider lui-même. Il étoit aimé plus qu'Octave, et ce n'étoit qu'à regret qu'on lui retiroit l'estime dont il avoit autrefois joui. Hérode, roi de Judée, vint lui offrir

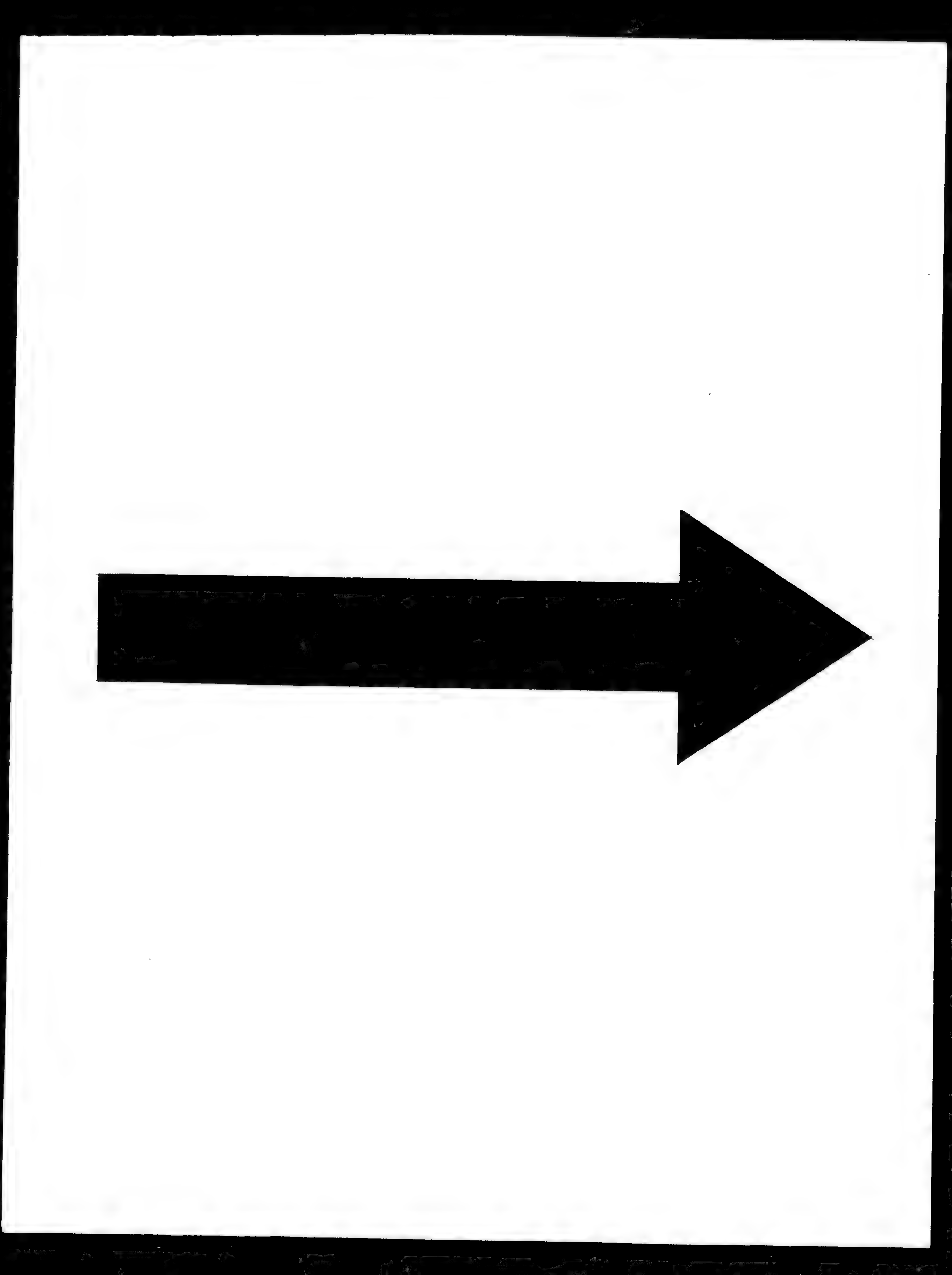
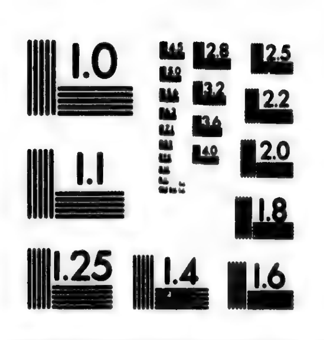


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



ses services, et voir par lui-même si cette ame qui, dans des temps difficiles, avoit montré de la grandeur et de la force, étoit encore susceptible de quelque énergie. Il ne trouva que langueur et foiblesse, et le vit toujours dominé par une malheureuse passion, à laquelle Antoine rapportoit toutes ses vues et toutes ses actions. Ceux qu'Antoine sollicitoit, ses anciens capitaines, ses amis, en jugèrent comme Hérode, et l'abandonnèrent. Il ne vit plus d'autre ressource que de retourner en Egypte. La reine avoit des vaisseaux, des soldats, des trésors. « Je m'en servirai, se disoit il « à lui-même, mais je ne la verrai ni ne l'écouterai. » Etoit-ce à Alexandrie, dans le palais de Cléopâtre, qu'il pouvoit se flatter de remporter une pareille victoire sur lui-même? Antoine se logea hors de la ville, dans une maison agréable qu'il avoit fait bâtir sur le bord de la mer. Il y eut des messages de la part de Cléopâtre, des pourparlers par intermédiaires. Ensuite des intérêts communs occasionèrent des entrevues. On s'occupa de traiter avec Octave qui avançoit. Après plusieurs propositions rejetées, Antoine se réduisoit à demander que le vainqueur lui permît de vivre à Athènes en simple particulier avec la reine, et qu'il assurât aux enfants qu'il avoit eus d'elle les trônes qu'il leur avoit distribués. Octave ne faisoit que des réponses équivoques. Son but étoit d'avoir les amants en sa puissance. En avançant il négocioit toujours, sans négliger les moyens de force et de surprise. Peu s'en fallut qu'Antoine, amusé par des espérances, ne tombât dans ses filets. Alors, semblable à un animal féroce qu'on poursuit dans son dernier repaire, il se jette en furieux sur ceux qui vouloient l'investir, les écarte

et en fait un grand carnage. Ce fut le terme de sa résistance. Outre la négociation qui étoit commune à Octave et à Cléopâtre, la reine en entretenoit une particulière avec Octave, qui lui insinuoit l'idée d'abandonner Antoine, peut-être même de le livrer. A ce prix il lui promettoit tous les avantages qu'elle pouvoit desirer. En attendant, il demandoit tantôt une ville, tantôt une autre, enfin les meilleures places d'Egypte; et la reine, trompée ou séduite, les remettoit entre ses mains. Furieux d'une trahison dont il croit ne pouvoir plus douter, Antoine veut immoler la perfide. Elle s'étoit retirée dans les tombeaux des rois d'Egypte, où elle s'étoit renfermée avec deux femmes et une esclave. De là elle fait dire à son amant qu'elle s'est donné la mort. A cette nouvelle, des transports de la colère, il passe à la douleur la plus vive. Incapable de supporter l'idée de vivre sans son amante, il appelle un esclave dont il connoissoit la fidélité, lui met un poignard entre les mains. « Vois-moi, lui dit-il, pour la dernière fois : frappe. » L'esclave prend le poignard, se frappe lui-même et tombe. Antoine reprend le poignard, se frappe à son tour, se fait une large blessure, et tombe aussi baigné dans son sang. Ses amis accourent, il les conjure de l'achever. Tous sont saisis d'horreur et de pitié, et le laissent palpitant auprès du cadavre de son esclave.

Cléopâtre apprend ce désespoir, et qu'Antoine n'est pas mort. Elle lui envoie son esclave annoncer qu'elle vit et qu'elle desire le voir. A cette invitation, le mourant se ranime, laisse panser sa blessure, et ordonne qu'on le transporte près de son amante. Comme elle n'osoit ouvrir, de peur d'être surprise par les émis-

saires d'Octave, elle descend des cordes avec lesquelles on lie Antoine; la reine, aidée de ses deux femmes, l'éléve jusqu'à une fenêtre. Il lui tend ses bras défaillants, elle l'introduit dans son appartement. Les gémissements, les cris funébres qu'on entendit quelque temps après apprirent aux Alexandrins, arrivés en foule à ce spectacle, que l'infortuné avoit peu survécu au plaisir de voir encore une fois celle qu'il adoroit.

La reine s'opiniâtra à rester dans son tombeau: elle y avoit fait transporter des matières combustibles, aromates et bois précieux, pour s'y consumer si on tentoit de lui faire violence. Elle vouloit obtenir la couronne pour ses enfants, et redoutoit plus que la mort d'être attachée au char d'Octave, et traînée en triomphe à Rome. Afin d'obtenir l'un et d'éviter l'autre, elle regardoit comme très important de rester maîtresse de son asile. Elle n'y laissoit pénétrer personne, et ne parloit aux envoyés d'Octave qu'à travers la porte. Mais, pendant qu'un d'entre les négociateurs l'occupoit à cette porte par des propositions, un autre entre par la fenêtre qui avoit servi à Antoine. Se voyant surprise, elle arrache son poignard de sa ceinture et veut s'en frapper. On l'arrête, et on prend les précautions nécessaires pour prévenir les effets de son désespoir.

Elle demande à voir Octave. On prétend qu'elle avoit dessein de lui inspirer de l'amour : rien en ce genre ne doit étonner de la part de Cléopâtre. Quand il parut elle se jeta à ses pieds dans un désordre concerté. Il la releva et lui dit froidement : « Madame, ne « vous déseperez pas, on ne vous fera point de mal.

Tant qu'elle lui parla, il ne leva jamais les yeux sur elle, et les eut toujours fixés à terre. Tant de discrétion, tant de crainte ou de mépris de ses charmes lui firent clairement connoître ce qu'elle avoit à redouter. Elle se prépara avec fierté à se soustraire au sort honteux qu'on lui réservoit.

Un repas magnifique fut ordonné. Elle y invita ses amis, en fit les honneurs avec sa gaieté et ses graces ordinaires. Elle écrivit ensuite un billet à Octave, chargea le plus incommode de ses surveillants de le porter promptement, et se retira dans le fond de son appartement avec ses deux femmes. Sous des figues qui trompèrent la vigilance des gardes, elle s'étoit fait apporter une espéce de serpent particulier à l'Egypte. Sa morsure introduit dans les veines un venin qui cause un sommeil léthargique, et tue promptement sans douleur. La reine d'Egypte se couche sur un lit de repos et se fait piquer. Octave accourt effrayé par son billet, se fait ouvrir la porte et la trouve couverte de riches habits, parée comme pour un jour de fête. Une de ses femmes étoit morte à ses pieds du même poison, l'autre expiroit. Les horreurs du trépas étoient si peu empreintes sur le visage de Cléopâtre, qu'Octave ne la crut qu'assoupie; mais il fit de vains efforts pour la rappeler à la vie. Il ordonna qu'on lui fît des funérailles royales, et qu'on l'enfermât dans le même tombeau avec Antoine, comme ces deux amants l'avoient desiré. Avec elle fut ensevelie la gloire de l'Egypte, qui devint une province romaine, et qu'on verra encore plus avilie sous les Turcs.

ARMÉNIE.

Les deux Arménies, entre la Mésopotamie, la Cappadoce, l'Ibérie, l'Albanie, la Médie et la Syrie.

Les pays situés entre l'Arabie déserte, le Pont-Euxin, la Tartarie asiatique et Nomade, l'Inde et la Perse, étoient peu connus avant Alexandre, et le seroient encore moins depuis ses conquêtes, si plusieurs monarques de ces petits royaumes n'avoient eu contre les Romains des guerres qui les ont rendus célèbres.

Sol et mœurs.

La grande Arménie est séparée de la petite par le mont Caucase. Toutes les deux sont hérissées de montagnes d'où sortent le Tigre, l'Euphrate et d'autres grands fleuves. Les bois et les marais rendent ce pays très froid. Il n'est pas étonnant d'y voir la neige couvrir subitement les campagnes dans les mois les plus chauds. Cette température nuit à la fertilité. On croit les anciens habitants descendants de Japhet. Certainement ils sont les premiers du monde, si l'arche de Noé s'est arrêtée sur une de leurs montagnes, comme ils le prétendent. On retrouve chez eux l'usage des sacrifices humains et des prostitutions religieuses. Leurs mœurs étoient agrestes et sauvages. Celles des Arméniens modernes ont été adoucies par le commerce, pour lequel ils montrent une singulière habileté. Ce sont les facteurs de l'Orient. Ils emploient les caractères syriaques et parlent deux langues, celle du peuple et celle des savants. La seconde n'a, disent-ils, aucune analogie avec les langues orientales; elle est remarquable par une énergie particulière, et par les termes d'art et de science qu'elle renferme. C'est elle qui

est employée dans la lithurgie. On est regardé par ces peuples comme un homme admirable quand on la possède; il faut la savoir pour être admis parmi les vertabiets ou prêtres, pour lesquels les Arméniens ont une profonde vénération. Le gouvernement a toujours été monarchique, et il est si nécessaire au pays, que quand les rois ont manqué, par mort, expulsion ou autres causes, il s'est toujours trouvé des hommes qui ont relevé ces trônes abattus, s'y sont placés et maintenus.

Les successeurs d'Alexandre confièrent le gouvernement de l'Arménie à deux chefs. Sous Antiochus-le-Grand, Zadriade et Artaxias, qui exerçoient cet emploi, se concertèrent pour lever ensemble l'étendard de la révolte, et se firent rois chacun de leur gouvernement. Ils soutinrent la guerre avec succès, et réunirent à leurs états beaucoup de provinces voisines qui en firent un royaume considérable. Alors ils le divisèrent entre eux. Une partie échut à Artaxias, sous le nom de grande Arménie, la petite échut à Zadriade. Antiochus ne leur avoit pas tranquillement laissé faire leurs conquêtes et leur partage; mais il fut obligé de céder à leur union. Il les reconnut rois par un traité. Afin de lui ôter toute tentation de les inquiéter, ils eurent la précaution de s'appuyer de l'alliance des Romains. Ap. D. 2834. Av. J. C. 164.

Ces alliés étoient souvent dangereux. Tigrane, qu'on a surnommé le Grand, grand à la vérité dans le bonheur, mais petit dans l'adversité, conçut, en montant sur le trône, le hardi projet de former une confédération pour mettre des bornes à l'ambition de ces dangereux républicains. Il trouva dans Mithridate, roi de Pont, un prince très disposé à le seconder. Un décret Tigrane. Ap. D. 2914. Av. J. C. 84.

du sénat venoit d'adjuger à Ariobarzane la Cappadoce, que Mithridate avoit revendiquée. Ce fut le sujet de la guerre, dont les rois de Pont et d'Arménie réglèrent ainsi les conditions, que le premier auroit les conquêtes, le second les esclaves et les dépouilles. La main de la fille de Mithridate, donnée à Tigrane, scella cet engagement. Le succès ne se fit pas beaucoup acheter. Ariobarzane s'enfuit à Rome, abandonnant ses états. Un des fils de Mithridate fut mis à sa place, et Tigrane emporta un butin immense.

On a vu que, pendant l'anarchie qui désola l'empire expirant de Syrie, Tigrane fut engagé par les peuples à en recevoir le sceptre. Il le porta dix-huit ans avec gloire; pendant ce temps il augmenta son royaume d'Arménie des parties qui échappoient à la Syrie. Mais Mithridate perdit la Cappadoce; les Romains la lui enlevèrent, et la rendirent à Ariobarzane. Tigrane la reconquit, et la remit à son beau-père. Il conduisit ses troupes victorieuses contre les Grecs d'Asie, dont il tira de grandes richesses, et trois cent mille prisonniers, qu'il employa à bâtir Tigranocerte, dont il fit sa capitale.

Mithridate, toujours ardent à susciter des ennemis aux Romains, envoya à son gendre une ambassade dont le but étoit de leur faire, non pas une guerre indirecte comme auparavant, en inquiétant leurs alliés, mais de les attaquer eux-mêmes. A la tête de cette ambassade il avoit mis Métrodore, son conseil, plus son ami que son sujet, en qui il avoit une entière confiance. Tigrane, avant de se décider, voulut avoir avec lui une conférence particulière. Il le pria de lui dire ce qu'il pensoit de cette guerre. Métrodore s

laissa gagner par ses instances, et lui dit : « En qualité « de chef d'ambassade, je dois vous engager à embras« ser le parti de Mithridate contre les Romains; mais « en qualité de particulier, je pense que vous ne sau« riez agir plus prudemment que de conserver l'amitié « d'un peuple puissant et redoutable. » Tigrane fut charmé de la sincérité de l'ambassadeur. Croyant que Mithridate, en étant instruit, l'en estimeroit davantage, il lui fit part de la conversation. Métrodore mourut subitement en retournant dans les états du roi son maître. On a soupçonné qu'il fut empoisonné. D'où on peut conclure deux choses : la première, qu'on ne doit jamais charger d'une négociation un homme qui n'est pas bien convaincu de ce qu'il va dire; la seconde, qu'il est dangereux de croire que ce qu'on trouve avantageux pour soi sera regardé de même par les autres.

Tigrane profita de l'avis et ne voulut point prendre part à cette guerre, du moins ouvertement; mais, à la sollicitation de son épouse, il laissa passer quelques unes de ses troupes au service de son beau-père. Le roi de Pont fut vaincu et forcé de se retirer chez son gendre. Celui-ci ne lui refusa pas un asile, ni même tous les agréments qu'on peut procurer à un malheureux réfugié, mais il affecta de ne pas le voir, et se remit à faire des conquêtes. Il soumit la Mésopotamie, la Phénicie et les pays maritimes d'Asie jusqu'aux frontières d'Egypte. Soit que ses victoires inquiétassent les Romains, soit plutôt que les trésors de l'Arménie, grossis des richesses de tant de contrées opulentes subjuguées, tentassent la cupidité de Lucullus, ce général romain, qui avoit envahi le royaume

de Pont, jugea à propos de chercher querelle au roi d'Arménie, sur l'asile qu'il donnoit à Mithridate, et demanda qu'il lui fût livré. Cette prétention révoltante rapprocha le gendre du beau-père.

Ils convinrent d'un plan d'attaque et de défense; mais leurs mesures furent déconcertées par la promptitude de Lucullus. Il tomba comme la foudre sur l'Arménie. De ce moment Tigrane ne fut plus ce grand général qui subjuguoit les empires. On le vit non seulement se retirer devant les Romains, mais encore donner souvent lui-même à ses soldats l'exemple de la fuite. Il fut battu dans des rencontres : il perdit des batailles. Ses villes, sa capitale même, furent prises, ses trésors pillés. Quoique encore maître de disposer d'armées immenses, jetant son manteau royal, arrachant et cachant son diadême, il fuyoit devant des troupes si peu nombreuses, que lui-même un jour plaisanta de leur audace. Comparant ses deux cent mille hommes avec les onze mille du général romain, les voyant venir à lui tête baissée, il dit : « Si « ce sont des ambassadeurs, ils sont en trop grand « nombre; s'ils viennent pour nous combattre, ils sont « trop peu. »

La frayeur s'étoit tellement emparée de Tigrane, avoit tellement suspendu toutes les facultés de son ame, qu'il ne songea même pas à profiter de la mésintelligence qui se mit dans les troupes de Lucullus. Elles s'aperçurent que ce général ne songeoit qu'à sa fortune particulière, et qu'elles n'étoient que les instruments de sa cupidité. Après beaucoup d'expéditions infructueuses pour ses soldats, un jour qu'il voulut les faire marcher à une nouvelle conquête, pour toute

réponse ils montrèrent leurs bourses vides. Cependant il les apaisa, et il marchoit, non à de nouvelles victoires, mais à de nouveaux trésors, lorsqu'il apprit que Pompée venoit le remplacer. Les deux généraux se virent. Lucullus reprocha à Pompée son ambition. Pompée reprocha à Lucullus son avarice, et tous deux, disent les auteurs, avoient raison.

On convient que dans l'état d'affoiblissement où se trouvoit Tigrane, réduit presque à quelques villes, il ne restoit plus à Pompée que des exploits peu dignes d'un si grand général. La facilité de son expédition fut encore augmentée par un malheur qui survint au roi d'Arménie. Un de ses fils, du même nom que lui, se révolta si ouvertement, qu'il mena à Pompée des troupes contre son père. Ce dernier coup accabla le malheureux Tigrane, et lui fit prendre la résolution de se remettre entre les mains de Pompée, et de s'abandonner à sa générosité.

Ce fut un spectacle bien flatteur pour les Romains de voir ce roi d'Arménie qui se faisoit servir par des rois, qui, en donnant audience, avoit à chaque côté de son trône deux monarques auxquels la posture la plus soumise étoit prescrite, de le voir arriver sans gardes dans leur camp. Deux licteurs lui firent mettre pied à terre, sous prétexte qu'il n'étoit pas permis d'y entrer à cheval. Il leur remit son épée. Pompée venoit à pied au-devant de lui; Tigrane, l'apercevant, arrache son diadême, et se prosterne. Pompée, touché et ému, le reçoit dans ses bras, et replace la couronne sur sa tête. Son fils étoit présent à l'entrevue. Pompée, dans le dessein de tenter une réconciliation, l'invite à souper avec son père. Mais, soutenant la férocité de son

caractère, le fils ne s'y trouva pas. Cette conduite plus qu'indécente disposa Pompée en faveur du père. Le lendemain il les entendit l'un et l'autre, plaidant devant son tribunal. Le juge rendit à Tigrane l'Arménie et la Mésopotamie, à condition de payer une somme stipulée pour les frais de la guerre. Quant au fils, il n'eut que deux provinces peu considérables, qu'on dépouilla auparavant des richesses qui y étoient accumulées. Le vainqueur les destina à acquitter une partie des sommes imposées au roi.

Ce jugement déplut au prince, si mal payé de sa rebellion. Du camp, d'où il ne lui étoit pas permis de sortir, il envoie des personnes de confiance pour engager les provinces de son partage à ne pas laisser sortir leurs trésors. Pompée le fait charger de chaînes. Dans cet état il fomente encore des troubles, excite sous main le roi des Parthes, dont il avoit épousé la fille, à fondre sur les Romains. On sut même qu'il avoit tramé une conspiration contre la vie de son père. Le général romain, justement indigné de ces perfidies, le fait partir pour Rome comme un vil prisonnier. Tigrane resta toute sa vie fidèle aux Romains. Ce ne fut pas un attachement de politique, il paroît avoir été sincère. Il le poussa jusqu'à refuser un asile à Mithridate lorsqu'il fut vaincu par Pompée; Tigrane promit même une récompense à ceux qui lui apporteroient sa tête. Etoit-ce envie d'obliger les Romains, ou vengeance des malheurs dans lesquels son beau-père l'avoit précipité? Il mourut dans une longue et heureuse vieillesse, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Artuasde.
Ap. D. 2962.
Av. J. C. 36.

Le règne d'Artuasde, son fils, fut très court. La guerre se déclara contre lui et contre un autre Ar-

tuasde, roi de Médie, et il réussit à y faire entrer le triumvir Marc-Antoine. Mais les deux rois font ensuite la paix. Celui d'Arménie n'en avertit pas le général romain, son allié; au contraire, il l'engage à attaquer la Médie, et s'offre à lui servir de guide pour pénétrer dans le royaume d'Artuasde. Apparemment cette perfidie étoit concertée entre les deux monarques, comme une condition de leur accommodement. En conséquence, Artuasde, l'Arménien, se met avec une nombreuse escorte, en qualité de guide, à la tête de l'avant-garde d'Antoine, forte de vingt mille hommes, commandée par Statien, son lieutenant, et la méne par des pays si affreux, que bagages et machines de guerre, tout reste dans les chemins. Arrivée en Médie, dénuée de tout et harassée, cette avant-garde se trouve en tête les Parthes et les Médes, qui en font un horrible carnage. Antoine vole au secours de ses soldats, ramasse ce qu'il peut de fuyards, échappe lui-méme avec peine aux vainqueurs, et raméne son armée en Arménie, après une marche désastreuse.

Artuasde vint au-devant de lui avec une armée florissante. Ce n'étoit pas le moment de témoigner son ressentiment. Antoine dissimule et le comble d'amitiés. A force de caresses et de promesses, il obtint des quartiers d'hiver en Arménie. Quand ses troupes y sont bien établies, il retourne en Egypte. De là il écrit à Artuasde, et le prie de venir le trouver, pour concerter ensemble la campagne prochaine. Celui-ci, écoutant une juste défiance, que malheureusement il ne poussa pas assez loin, répond qu'il ne peut quitter son royaume, que des affaires importantes l'y retiennent nécessairement. Antoine ne se rebute pas, et propose le mariage d'Ale-

xandre, qu'il avoit eu de Cléopâtre, avec la fille du roi d'Arménie. Les pourparlers se multiplient. Antoine rejoint son armée, renouvelle ses instances, ses confidences, ses prières à Artuasde de venir l'aider de ses conseils. Artuasde céde, se rend au camp, est sur-le-champ arrêté, et forcé, pour éviter des traitements plus rigoureux, d'indiquer le lieu où étoient cachés ses trésors. Le général romain s'en empare, traîne le malheureux monarque, sa femme et ses enfants, chargés de chaînes d'or, aux pieds de Cléopâtre dans Alexandrie. Il leur avoit donné ordre de l'appeler la *reine des rois.* Mais ni Artuasde, ni aucun des prisonniers de sa nation, ne voulurent la saluer de ce titre. Antoine donna la couronne d'Arménie à son fils Alexandre, et fit trancher la tête à Artuasde, justement puni de sa perfidie.

Ap. D. 2967. Av. J. C. 31. Les rois d'Arménie devinrent si petits devant les généraux romains qui gouvernoient l'Orient, qu'on peut les regarder comme de vrais fantômes de royauté. Les empereurs se jouoient de leur sceptre. Auguste fit succéder à Tigrane troisième son neveu Artuasde. Les Arméniens le chassèrent, parcequ'il étoit du choix des Romains, qu'ils détestoient. Caius, fils adoptif d'Auguste, le rétablit, fut contraint de l'abandonner, accorda à l'Arménie Ariobarzane, qu'elle demandoit. Les Parthes la subjuguèrent. Tibère soutint contre eux Mithridate Ibère, frère de Pharasmane, roi d'Ibérie. Caligula renversa du trône ce Mithridate et le fit conduire à Rome chargé de chaînes. Claude le délivra, et lui donna des troupes pour chasser de son royaume les Parthes, qui s'en étoient emparés. Son frère Pharasmane l'aida puissamment dans cette entreprise, mais lui fit payer cher ses services.

Pharasmane avoit un fils, nommé Rhadamiste, prince de la plus grande espérance, plein de valeur et de courage. Il joignoit à ces qualités brillantes une ambition dont son père craignit les effets. Ces sortes de caractères ont besoin d'un objet sur lequel ils puissent s'exercer. Pharasmane tourna l'ambition de son fils sur l'Arménie: « Ce royaume, disoit-il, que j'ai conquis « sur les Parthes, j'ai eu tort de le remettre à Mithri- « date, mon frère; c'est à vous, mon fils, qu'il doit ap- « partenir. » Pharasmane et Rhadamiste concertent la manière la plus facile de parvenir à leur but. Ils font éclater une espèce de division entre eux. Le fils se plaint de son père, des artifices d'une belle-mère qui le tourmente, et demande à son oncle un asile pour vivre tranquille. Le crédule Mithridate reçoit ce serpent, et le réchauffe dans son sein. Rhadamiste, durant son séjour, emploie le temps à fomenter les mécontentements de quelques seigneurs, et à préparer une rebellion. Quand tout est concerté, il se dit réconcilié avec son père, et retourne auprès de lui.

Alors, sous un de ces prétextes qui ne manquent jamais, Pharasmane entre en Arménie. En même temps la révolte éclate. Mithridate troublé, croyant ne voir autour de lui que des traîtres, se renferme dans une forteresse sous la garde d'une garnison romaine. Rhadamiste l'assiége, l'oncle est obligé d'en venir à une conférence avec son neveu hors des murs. Rhadamiste jure par tous les dieux que Mithridate n'aura à craindre ni le fer ni le poison. Près du lieu de l'entrevue se trouvoit un bosquet sacré, le neveu y entraîne son oncle, pour consacrer son serment par la cérémonie usitée en Arménie. Elle consistoit à lier fortement

ensemble les pouces des contractants, à les piquer et à sucer le sang l'un de l'autre. Au moment que Mithridate présentoit la main à la ligature, il est renversé et garrotté de cette même corde qui devoit servir au rite religieux. Sa famille, qui étoit présente, est arrêtée avec lui. Pharasmane, instruit du succès de la perfidie, arrive; il reproche à son frère d'avoir empêché les Romains de le secourir dans une guerre contre les Albaniens: en punition de ce prétendu crime, il le condamne à la mort. Rhadamiste se rend exécuteur de cette cruelle sentence. Mais comme il avoit par serment garanti son oncle du fer et du poison, il le fait étouffer sous ses yeux. La femme de Mithridate, fille de Pharasmane, et par conséquent sœur de Rhadamiste, et plusieurs enfants qu'elle avoit, subirent le même sort.

Rhadamiste et Zénobie.

Cette barbarie ne resta pas impunie. Vologèse, roi des Parthes, prétendoit avoir des droits sur l'Arménie. Ayant appris la mort funeste de Mithridate, et les troubles qui en étoient une suite, il crut le moment propre à les faire valoir. Il donna la couronne d'Arménie à son frère Tiridate, et appuya le nouveau roi d'une armée qu'il commandoit en personne. Rhadamiste défendit mal ce trône si horriblement usurpé. Il fut chassé par le roi des Parthes jusqu'en Illyrie, où il se réfugia auprès de son père. Des malheurs arrivés à l'armée de Vologèse, par l'intempérie des saisons, le forcèrent d'abandonner à son tour l'Arménie. Rhadamiste y revient : furieux d'avoir été abandonné par les Arméniens, il appesantit son sceptre sur eux, et les gouverne avec tant de dureté, qu'il se forme contre lui une conspiration si secrète, qu'il est surpris dans son palais. Ses gardes étoient désarmés avant qu'il eût rien appris de ce qui

se passoit. Il n'eut que le temps de monter à cheval et de fuir.

Zénobie, sa femme, grosse de plusieurs mois, ne voulut pas l'abandonner; mais son état ne lui permettant pas d'aller aussi vite que lui, et craignant de tomber au pouvoir de ses sujets révoltés, elle prie Rhadamiste de la tuer. Le barbare, attendri pour un moment, tâche de ranimer le courage de la fugitive; mais voyant que les forces lui manquoient, dans la crainte de la laisser dans la possession d'un autre, il la blesse de son épée. Elle tombe. Il la traîne dans une rivière voisine, et l'abandonne au courant. Des bergers, la voyant flotter sur l'eau où ses habits la soutenoient, l'en retirent. Elle n'étoit pas morte. On pansa sa plaie. Tiridate la fit venir à sa cour, où elle fut reçue avec les plus grands honneurs, sans doute peu empressée de retourner avec son mari, dont l'histoire ne parle plus.

Les guerres qui suivirent présentent un chaos presque inextricable d'expéditions militaires et d'intrigues. Les Romains y jouent le principal rôle, tantôt comme agresseurs, tantôt comme auxiliaires; quelquefois Romains contre Romains, semblables à des animaux carnassiers qui se disputent leur proie. Les malheureux Arméniens, pillés, tourmentés, déchirés par des protecteurs avides, et par des voisins non moins ardents pour le butin, demandent des maîtres aux empereurs. Néron leur donne Alexandre, petit-fils d'Hérode, roi de Judée. Mais Tiridate, toujours appuyé par Vologèse, n'abandonnoit pas ses prétentions. Il se soutint avec grandeur contre Corbulon, vainqueur, et traita avec égards Prétus, vaincu. Cette conduite noble lui

mérita l'estime des Romains. Néron abandonna so fantôme de roi, Alexandre. Il voulut mettre lui-mêm la couronne sur la tête de Tiridate. Cette cérémoni se fit à Rome avec la plus grande magnificence. Tiri date rendit l'Arménie heureuse. Les princes qui lu succédèrent furent moins des rois que des vassau de l'empire. L'Arménie resta cependant royaume, jus qu'à ce que Trajan, y ayant réuni la Mésopotamie, e fit une province romaine. Dans la décadence de l'em pire, il reparut des rois reconnus feudataires de Con stantin et de ses successeurs. Les Arméniens ont ét assujettis par les Sarrasins, ensuite par les Turcs, aprè par les Tartares; sous toutes ces dominations, on voi en Arménie des traces de royauté. On en trouve jus que sous la domination des Perses qui, sous le règn de Sha-Abas, ont causé une énorme dépopulation, e transportant un grand nombre d'Arméniens à Zulpha faubourg d'Ispahan, leur capitale. Ils se sont partag ce royaume avec les Turcs, qui nomment leur divisio Turcomanie. Mais jusqu'à nos jours il a reparu des roi ou princes d'Arménie qui ont inquiété les despotes con quérants.

Quant à la petite Arménie, la plus agréable et la plu fertile des deux, abondante en fruits, en huile, e vins estimés, elle n'a pas été long-temps séparée d la grande. Après avoir eu trois rois successeurs de Za driade, elle se trouva enveloppée dans tous les mal heurs de la grande Arménie, livrée comme elle au déprédations des rois voisins, ou des Romains, qui s la disputèrent. Pompée, dans le temps de sa grand puissance, la donna à Déjotare, roi de Galatie. La re connoissance que le monarque devoit à ce général l

embrasser le parti de son bienfaiteur dans la guerre ntre César. Celui-ci lui pardonna à la prière de Bru-. Quand ce Romain eut tué le dictateur, Déjotare voya des troupes à ses meurtriers. Les triumvirs lui ent payer par une grosse amende et la distraction quelques provinces, son attachement au parti qui malheureux. Il se soutint avec dignité pendant les ctions, ami intime de Cicéron, et cependant consiré par Octave. Déjotare parvint à une extrême vieilse. Dans son fils qui lui succéda s'éteignit sa famille. r couronne, tant d'Arménie que de Galatie, passa les enfants de la sœur du dernier, de là à un roi de édie, puis à un roi de Pont, à des princes de Cappace et du Bosphore, à Aristobule, petit-fils d'Hérode-Grand, à Tigrane, et devint province romaine sous spasien. Elle fut attachée à l'empire d'Orient, enite aux Persans. Elle leur a été enlevée par les Turcs, i la possèdent encore sous le nom de Génech.

LE PONT.

Dans le Pont se voient plusieurs lieux célèbres dans istoire ancienne et moderne. Amasie, bâtie sur l'Yris, i apporte plusieurs gros vaisseaux jusque sous les mparts de la ville, étoit, dans les derniers siècles, le jour prescrit aux fils aînés du grand seigneur. Séste suspendit les conquêtes de Tamerlan. Elle fut nie de sa résistance, par le supplice de douze mille ses habitants, que le barbare fit enterrer vifs. Le ermodon a vu ses rives habitées par les Amazones, Le Pont, entre le Pont-Euxin, la petite Arménie, la Colchide et le fleuve Halys.

qui ont inventé la hache d'armes. La ville de Céras
nous a envoyé les premières cerises. L'arbre qui l
porte croît naturellement dans les forêts, d'où il a é
transplanté dans nos climats. Le miel du Pont déran
le cerveau de ceux qui se portent bien, et rend la rais
à ceux qui sont fous. Cette remarque est tirée d'Ar
tote. Xénophon, général des dix mille, avoit éprou
par la maladie de ses soldats combien l'usage de
miel est dangereux, puisqu'il leur causa une espè
d'ivresse et une frénésie furieuse. Ils guérirent
revinrent à leur bon sens. Enfin Trébisonde, vi
encore commerçante et riche, a été le séjour des e
pereurs de la maison de Comnène. L'air de cette co
trée est bon. Le pays ayant beaucoup de côtes,
habitants honoroient principalement Neptune, et
envoyoient tous les ans quatre chevaux blancs, qu'
faisoient noyer dans la mer.

Rois. La série des rois de Pont commence à Artabaz
Perse d'origine qu'on croit avoir été placé sur le trô
par Darius, fils d'Hystaspe. Après lui régnèrent ne
princes presque tous de sa famille, nommés alterna
vement Mithridate et Pharnace, armés les uns cont
les autres, combattants, vainqueurs, vaincus, j
qu'à Mithridate VI, qui fut assassiné par ses favor
Il avoit été allié très affectionné des Romains. Ni offr
ni promesses, ne purent l'engager à abandonner
parti de la république, dans un moment où tous
princes d'Asie se déclarèrent contre elle. Le sénat
reconnoissance lui donna la grande Phrygie, mai
l'ôta à Mithridate VII, son fils, qu'il laissa mine
Ce fut le grand Mithridate, l'ennemi implacable
Romains, qui leur fit la guerre pendant quarante-

…, et leur causa plus de pertes que Pyrrhus, An-
…bal, et tous les rois de Syrie et de Macédoine en-
…mble.

On put deviner dès sa jeunesse ce qu'il devoit être Mithridate.
…jour. Il avoit été mis sous la tutèle de sa mère. Elle Ap. D. 2900.
…traita sévèrement. Le barbare la fit mourir de lan- Av. J. C. 98.
…eur dans une prison. Ses gouverneurs, redoutant son
…actère cruel, lui donnèrent un jour à monter un
…eval regardé comme indomptable. Il le mania avec
…t d'adresse, qu'il le réduisit. Mithridate passoit des
…is entiers à la chasse, pour s'endurcir, couchoit la
…it à terre, et quelquefois au milieu de la neige. On
… qu'il s'accoutuma aux poisons, de manière que les
…s violents ne lui faisoient pas d'impression. Ce fait
… difficile à persuader à quiconque connoît la struc-
…re du corps humain, la délicatesse de nos fibres et de
…s membranes. On croiroit plutôt, non pas qu'il em-
…cha l'activité des poisons pris avant toute précaution,
…is qu'il prévint l'action de certains, par des contre-
…isons pris d'avance en forme d'antidote. Il se servoit,
…e que l'on conjecture, du fameux reméde de phar-
…cie, appelé de son nom Mithridate, et dont les his-
…iens le croient l'inventeur.

Mithridate épousa Laodice, sa sœur, selon la cou-
…ne d'Orient, et la quitta peu de temps après son
…riage, pour parcourir les différents états du conti-
…t de l'Asie. Il les visita, accompagné de peu de per-
…nes, observa les coutumes des habitants, étudia
…rs lois, apprit jusqu'à vingt-deux de leurs langues,
…rit une idée exacte de leurs forces. Ce voyage dura
…is ans. Le bruit se répandit qu'il étoit mort. Laodice,
…ise d'une criminelle passion pour un seigneur de sa

cour, se laissa volontiers persuader que son m n'existoit plus. Elle eut un fils dans son absence. meilleur moyen qu'elle trouva, ou de cacher sa faut ou de la rendre impunie, fut de présenter à Mithrid un breuvage empoisonné. Il ne produisit aucun eff le roi, certain de sa double perfidie, la fit mourir av tous les complices de ses désordres.

Peu de temps après il commença l'exécution de projets par envahir la Paphlagonie, qu'il partagea av Nicoméde, roi de Bithynie, son allié et son voisin. L Romains se plaignirent vivement de ce qu'il s'empar d'un pays soumis à leur protection. Il répondit à leu ambassadeurs que la Paphlagonie lui appartenoit titre d'héritage. « D'ailleurs, ajouta-t-il, je ne vois p « pourquoi la république se mêle des querelles qui su « viennent entre les princes d'Asie. » Ils le menacère de la guerre. Pour toute réponse il s'empara de Galatie, qu'ils protégeoient aussi. De là il tourna s vues sur la Cappadoce, dont le souverain, nommé Ar rathe, étoit son beau-frère, et passoit pour son inti ami. Mais rien n'est sacré pour un ambitieux; Mith date le fit assassiner par un scélérat, nommé Gordi Nicoméde, roi de Bithynie, crut pouvoir profiter ce crime. Il entra en Cappadoce, chassa du trône fils du roi défunt, s'en empara et épousa la veuve.

Dépouiller le fils de sa sœur! Mithridate, meurtr de son ami, traita cette action de crime horrible. arma en faveur de l'orphelin, dont le père avoit été t secrétement par son ordre, et remit son neveu sur trône. Il faisoit cet acte de justice uniquement po sauver les apparences. La Cappadoce étoit toujou l'objet de son ambition; mais ses intelligences y étoie

terrompues par l'absence de Gordius, que son crime oit fait bannir. Le roi de Pont exhorte son neveu à ppeler l'assassin de son père. Sur la répugnance que jeune homme montroit pour cette proposition, Mi-ridate lève une armée de quatre-vingt-dix mille hom-es; mais il trouva le roi de Cappadoce en garde, et à tête d'une armée aussi nombreuse que la sienne. Le rt d'une bataille étoit incertain, Mithridate employa moyen plus sûr et plus expéditif pour parvenir à s fins. Il demande à son neveu une conférence entre s deux armées. Le prince s'y rend sans défiance. 'oncle avoit caché un poignard entre les plis de sa be; il en perce son neveu. Cette action horrible ré-ndit une telle frayeur parmi les Cappadociens, qu'ils tèrent les armes. Le roi de Pont, après un tel forfait, empara du royaume sans coup férir. Il en donna la uveraineté à un de ses fils, très jeune, sous la tutéle son infame Gordius. Il s'empara aussi du trône de ithynie, que la mort de Nicoméde rendit vacant.

Les Romains commencèrent à s'inquiéter de l'agran-ssement du roi de Pont. Leurs généraux se concertè-nt et investirent son royaume. Mais il perça la ligne, , après avoir mis en désordre ceux qui l'entouroient, se répandit comme un torrent dans les pays occupés r les Romains, les força d'évacuer la Phrygie, la ésie, la Carie, la Lycie, la Pamphylie, la Paphlagonie la Bithynie. Par-tout il fut nommé par les peuples, ujours enchantés du changement, *père, libérateur, eu, seul monarque de l'Asie*. Il se fit amener le pro-nsul Oppius, chargé de fers, précédé en cet état de s licteurs, pour tourner en ridicule l'orgueil des Ro-ains. Aquilius, autre commandant romain, dont il

croyoit avoir à se plaindre, comme ayant excité la Cappadoce à la révolte, subit un châtiment dans lequel la cruauté étoit jointe à la dérision. Il le traînoit après lui, monté sur un âne, ou attaché par un pied à un malfaiteur public. En cet état, on le forçoit de crier : « Je suis Manius Aquilius. » Arrivé à Pergame, il le fit battre de verges, et ordonna qu'on le mît à la torture. Enfin, on lui coula de l'or fondu dans la bouche, pour lui reprocher, ainsi qu'aux généraux romains, ses semblables, leur insatiable avarice, qui engloutissoit toutes les richesses de l'Asie.

C'étoit le prélude du sort que Mithridate destinoit à tous les Romains. Il ne se croyoit maître paisible d'aucun des états qu'il venoit de conquérir tant qu'il y resteroit un seul d'entre eux. Il les regardoit comme autant d'espions chargés d'informer la république de ses démarches, et il les traita comme tels. Tous les gouverneurs et magistrats des villes de l'Asie mineure, reçurent de lui l'ordre secret de faire massacrer, dans un jour qu'il leur indiqua, tous les Romains, leurs enfants et leurs domestiques. Il étoit défendu de leur donner la sépulture. Tous leurs biens devoient être partagés en deux portions, l'une pour le roi, l'autre pour les assassins. Mithridate accordoit la liberté aux esclaves qui égorgeroient leurs maîtres, et remettoit aux débiteurs qui tueroient leurs créanciers la moitié de leurs dettes. En même temps il déclaroit que quiconque cacheroit un des proscrits, sous quelque prétexte que ce fût, seroit puni de mort sur-le-champ.

Lorsque le jour fut venu, jour de trouble et d'horreur, on ferma les portes des villes, on mit des soldats à tous les passages, et on publia les ordres du roi, qui

répandirent une affreuse consternation non seulement parmi les Romains, mais parmi les habitants qui avoient conservé quelque sentiment d'humanité. Cependant, comme les Romains s'étoient attiré la haine des Asiatiques par leur orgueil et leur cupidité, et que le desir de la vengeance étoit aiguisé par l'appât du gain, les ordres du roi furent ponctuellement exécutés, et l'Asie devint en un seul jour le théâtre sanglant du plus affreux carnage. Entre les traits de cruauté qui font frémir la nature, on n'en peut citer de plus barbare que celui de quelques Cauniens, auxquels tout récemment les Romains venoient de rendre service. Il s'en trouva parmi eux d'assez inhumains pour torturer des enfants en présence de leurs mères. Quelques unes en moururent de douleur, d'autres en perdirent l'esprit. Presque tous les historiens font monter le nombre des Romains massacrés en ce jour à cent cinquante mille hommes, et les plus modérés à quatre-vingt mille. Sans doute les exécuteurs sont atroces; mais ceux qui imaginent de pareilles horreurs, qui en dressent le plan, qui en calculent tranquillement les effets, quels monstres! Malheureuse la nation qui en produit de semblables!

Ce massacre en causa une infinité d'autres. Les représailles furent terribles. Elles partirent de Fimbria et de Sylla : Sylla, qui ne connut jamais la pitié; Fimbria, adversaire digne de Mithridate par l'habileté et la cruauté, le plus dur des hommes pour lui-même, le plus sévère pour les autres. Agent hors de Rome des ennemis de Sylla qui étoient dans Rome, il serra de près le roi de Pont, gagna une bataille et le força de fuir. Peu s'en fallut qu'il ne le prît. Mithridate se sauva dans une ville où le vainqueur l'assiégea; mais il ne pouvoit l'investir

par mer, faute de vaisseaux. Il écrivit au général qui commandoit la flotte romaine. Celui-ci étoit du parti de Sylla. Il ne voulut pas contribuer au triomphe du parti contraire. Mithridate profita de cette mésintelligence et s'évada. Ses lieutenants obtinrent des succès en plusieurs endroits, mais éprouvèrent aussi un grand revers. Tous ces exploits étoient accompagnés de massacres effrayants. Villes, armées entières égorgées, provinces en feu, nations arrachées de leurs terres natales, errantes, dispersées, victimes de la vengeance d'une république altière, et de la rage d'un monarque obstiné à ne point souffrir de Romains autour de lui. On convint cependant de donner quelque relâche aux malheureux peuples.

Paix.
Ap. D. 2914.
Av. J. C. 84.

Mithridate, le plus maltraité, parcequ'il avoit perdu et sa flotte, commandée par Archélaüs, et cent dix mille hommes, commandés par Taxile, Mithridate fit les avances de la paix auprès de Sylla. Le Romain consentit à traiter. Les négociateurs convinrent des conditions. Elles furent réglées et consenties. Mais, avant de les ratifier, le roi de Pont demanda une entrevue au général. En le voyant il avance pour l'embrasser. Le fier Romain recule, et lui demande s'il accepte toutes les conditions. « Avec quelques explications », répond le monarque. Sylla avoit un regard foudroyant. Au mot *explications*, tous les symptômes d'une colère redoutable se peignent sur son visage. Mithridate en est effrayé. Il se soumet à tout. Sylla pour lors approche, et se prête à ses embrassements. De ce champ de paix, plus honorable pour lui qu'un champ de victoire, Sylla marche contre Fimbria. Les soldats de celui-ci l'abandonnent. Démentant dans cette extrémité sa générosité ordinaire, Fimbria veut faire tuer son ennemi. L'assassin

se déconcerte au moment de frapper le coup, et est arrêté. Malgré cette trahison, Sylla fait des propositions. Fimbria, n'y voyant que l'alternative ou de céder ou de combattre, « Je sais, dit-il, un moyen plus simple pour épargner le sang romain. » Il se perce de son épée et meurt.

Les conditions impérieusement prescrites à Mithridate n'étoient pas de nature à être fidèlement observées par ce prince. Il perdoit des provinces entières, sacrifioit une grande partie de ses vaisseaux, se soumettoit à se voir entouré des Romains, ces ennemis qu'il avoit si cruellement outragés, qui s'étoient si fièrement vengés, et dont il ne pouvoit attendre que la haine qu'il leur juroit lui-même au fond de son cœur. Cette paix n'étoit donc véritablement qu'une tréve pour reprendre haleine, et recommencer la guerre avec plus de vigueur. Le roi de Pont s'exerça d'abord contre quelques peuples qui s'étoient déclarés contre lui. Ceux de Colchide furent les premiers qu'il attaqua. Ils se soumirent et demandèrent son fils pour roi. Il le leur accorda; mais il découvrit qu'ils avoient pris les armes contre lui uniquement à l'instigation de ce même fils, qui espéroit profiter de leur révolte. Quoique ce prince lui eût rendu de grands services dans la dernière guerre, il le fit attacher avec des chaînes d'or, et le condamna à mort.

Aux grands préparatifs que faisoit Mithridate, par terre et par mer, il fut aisé aux Romains de s'apercevoir qu'il ne les laisseroit pas long-temps jouir tranquillement des dépouilles qu'ils lui avoient arrachées. Ils furent même avertis de ses projets par Archélaüs son ancien amiral, sur lequel le monarque rejetoit les conditions humiliantes du traité de paix.

14.

Sachant les reproches du terrible Mithridate, Archélaüs jugea à propos de ne pas attendre les effets de sa colère. Il se sauva chez les Romains, et leur dévoila les projets du roi de Pont. Entre les ressources que le monarque se préparoit, il ne comptoit pas peu sur les troubles de Rome, occasionés par les factions de Marius et de Sylla. En effet, il reçut dans son armée Marcus Marius qui lui fut envoyé d'Espagne par Sertorius. Ce Romain paroissoit précédé de licteurs, comme s'il eût été consul, et se disoit général en chef. Le roi de Pont, moins jaloux d'honneurs que de profit, souffroit ce faste qui lui procuroit le secours des peuples soumis à la république, auxquels il montroit l'aigle romaine jointe à ses enseignes.

Lucullus, si fameux depuis par ses richesses, fut envoyé contre Mithridate. Ce prince, dans une bataille qu'il gagna, fut blessé par un Romain qu'il avoit dans ses troupes. Après sa guérison le roi de Pont rassemble tous les Romains qui servoient dans ses armées, les réunit en un corps, et les fait massacrer jusqu'au dernier. On ne connoît de lui qu'un acte de clémence en faveur d'un Romain. Il se nommoit Pomponius. Les soldats de Mithridate, l'ayant fait prisonnier, le lui amenèrent. Ce prince, dans l'intention d'éprouver sa fermeté, lui demande si, en lui accordant la vie, il peut se flatter d'obtenir son amitié. « Oui, « répond Pomponius, si vous devenez l'ami des Ro« mains; mais si vous continuez à leur faire la guerre, » n'y comptez pas. » Peu accoutumés à des actes d'indulgence de la part de leur maître, les courtisans s'apprêtoient à massacrer Pomponius. Mithridate arrê

leurs transports. « Apprenez, leur dit-il, à respecter « la valeur quoique malheureuse. »

On frémit pour les peuples en voyant à quelles calamités exposent les défaites et les victoires alternatives des ambitieux qui ont choisi pour champ de bataille le pays qu'ils désolent. Aujourd'hui pris par les uns, demain repris par les autres; en changeant de dominateurs, ils ne font souvent que changer d'oppresseurs ou de bourreaux. Les malheureuses provinces d'Asie n'éprouvèrent que trop ce funeste sort. Les villes de Cyzique, d'Amisie, d'Héraclée ressentirent les horreurs de la famine, et devinrent la proie des flammes. Les eaux de l'Halys et du Thermodon se rougirent de sang; et plus de deux cents ans après le soc des charrues ramenoit sur la terre les cuirasses, les casques et les épées des soldats ensevelis dans les plaines.

Il est à remarquer que Lucullus et Mithridate furent dans cette guerre exposés aux mêmes extrémités: mal obéis par leurs soldats qui refusèrent quelquefois le service dans des occasions importantes, ou qui même désertèrent. Le malheur le plus étonnant dans ce genre est la désertion de l'armée entière de Mithridate. Elle crut qu'elle alloit être abandonnée par son chef, et l'abandonna elle-même la première. Il courut risque de la vie en voulant la détromper et la retenir, et n'eut d'autre parti à prendre que de fuir. Lucullus le serroit de près. Mithridate, se voyant à tout moment sur le point d'être saisi, semoit sur sa route de la monnoie, des vases et des meubles précieux. L'attention des soldats à les ra-

masser ralentissoit la poursuite. Il la suspendit tou
à-fait, en faisant trouver au milieu de la troupe l
plus avancée un mulet chargé d'or et d'argent. L
partage donna au roi de Pont le temps de se mett
hors d'atteinte. Il avoit laissé dans une ville, nommé
Pharnacie, ses femmes, ses sœurs et ses concubines
de peur qu'elles ne tombassent entre les mains de
Romains, il envoya un de ses eunuques, nomm
Bacchide, et le chargea de les faire mourir. Le bar
bare leur présenta des cordeaux, du poison et de
épées. La belle Monime, une de ses femmes, qu'
avoit épousée malgré elle, veut s'étrangler avec so
diadême. « Fatal bandeau, s'écrie-t-elle, sois-moi d
« moins utile en m'aidant à mourir ». Son desir es
frustré : le bandeau se casse; elle présente sur-le
champ son sein au glaive homicide. Une autre de se
femmes, nommée Bérénice, deux de ses sœurs, R
xane et Statira, s'empoisonnèrent. Roxane, la coup
sur les lèvres, maudit la cruauté de son frère, et l'ac
cabla d'imprécations; Statira au contraire charge
l'eunuque de le remercier de ce qu'étant lui-mêm
exposé aux plus grands dangers, il avoit songé à le
soustraire à la brutalité du soldat.

Mithridate se retira en Arménie, chez Tigrane, so
beau-père. Pompée, chargé de cette guerre par l
sénat à la place de Lucullus, fit au roi de Pont de
propositions de paix. Une des principales étoit qu'
livreroit les déserteurs et transfuges romains. Ces con
ditions alarmèrent ceux-ci, ils menacèrent Mithrida
s'il les acceptoit. Mais le fier monarque étoit bien élo
gné d'y souscrire. Dans une assemblée solennelle,
les assura par les plus terribles serments que jamais

tant qu'il auroit un souffle de vie, il ne penseroit à faire aucune alliance avec les Romains. Il recommença donc une guerre qui fut comme un combat à mort, moins ruineuse cependant pour les peuples que les précédentes, par la générosité de Pompée.

Deux batailles suffirent à ce général pour mettre Mithridate hors de mesure. Il fut chassé du royaume de Pont. Pompée prit les villes les plus importantes, ses trésors, ses papiers; il y trouva des renseignements précieux sur les sources de ses richesses, sur l'assiette des impôts, leur perception et la levée des troupes. On présenta au vainqueur plusieurs de ses femmes et concubines, qui étoient la plupart filles des seigneurs de la cour de Mithridate. Il les traita avec respect, et les renvoya à leurs parents. Une d'elles, nommée Stratonice, livra aux Romains la forteresse de Symphorie, et les trésors qu'elle renfermoit, demandant seulement la vie de son fils Xipharès, que son père retenoit auprès de lui, s'il venoit à tomber entre les mains de Pompée. Celui-ci le promit à cette mère, et, toujours généreux, il fit don des trésors à Stratonice, et ne garda que la citadelle.

On étoit bien loin de croire que Mithridate, ni aucun de ceux qui l'accompagnoient, reparussent jamais. On n'en entendoit plus parler. Depuis sa fuite on ne savoit ce qu'il étoit devenu. L'incertitude sur son sort dura deux ans. Pendant ce temps il s'étoit tenu caché chez un prince scythe dont les états touchoient aux Palus-Méotides. Dans cette retraite il épioit le moment favorable de rentrer dans son royaume. Ses mesures furent si bien prises, et avec un si grand secret, que les Romains n'apprirent son arrivée

qu'au moment qu'il parut à la tête d'une armée formidable. Il s'avance d'abord sur la forteresse de Symphorie. Stratonice, qui l'avoit livrée à condition qu'on lui conserveroit son fils, vit, du haut des murailles, le malheureux Xipharès abandonné par son père aux bourreaux qui lui firent souffrir une mort cruelle.

Il envoya ensuite proposer la paix à Pompée. « Tigrane, répondit le général romain, est bien venu la « demander lui-même.—Je mourrai, répondit Mithridate, plutôt que de me soumettre à cette humiliation. » A ce moment il conçut le hardi projet de soulever l'univers contre les Romains. Il leur chercha des ennemis chez les Scythes, envoya des émissaires à tous les princes d'Asie, sur-tout aux Parthes, et forma une confédération avec les Gaulois qu'il savoit en guerre contre les Romains. Il devoit traverser la Scythie et la Pannonie, se rendre dans les Gaules, joindre son armée à celle qu'il présumoit devoir l'attendre, et tous ensemble fondre sur l'Italie, et surprendre la république par tant d'audace.

Des obstacles multipliés s'opposèrent à la réussite de cette entreprise, qui paroît gigantesque, mais qui, d'après l'exemple d'Annibal, ne paroissoit pas impossible. Malheureusement quatre des fils de Mithridate, dont la valeur pouvoit lui être d'un grand secours, furent livrés par trahison aux Romains. Plusieurs de ses filles qu'il envoyoit pour épouses à des princes scythes, afin de les gagner, éprouvèrent le même sort. Enfin Pharnace, celui de ses enfants qu'il avoit le plus aimé, auquel il destinoit sa couronne, fit révolter l'armée, et, par une odieuse perfidie, renversa les projets de son père.

Il paroît qu'elle fut concertée avec les Romains. Ils Ap. D. 2935.
voient des émissaires employés à semer le murmure Av. J. C. 63.
t le mécontentement. On représentoit aux soldats le
anger d'une expédition dont le moindre risque étoit
le les priver pour jamais du plaisir de revoir leur pa-
rie. Il y avoit aussi des plaintes personnelles contre le
oi de la part des officiers : qu'il ne consultoit que des
sclaves et de vils flatteurs ; qu'il étoit devenu insup-
portable et cruel pour quiconque n'entroit pas servile-
ent dans ses vues, et osoit lui dire la vérité. En
ffet, il avoit puni de mort la sincérité d'un de ses
ls, nommé Exipodrate, pour lui avoir dit, avec la
anchise d'un soldat, son sentiment sur l'expédition
rojetée.

Peu de temps avant le jour indiqué pour le départ, Mithridate, dont l'armée étoit campée sous les mu-
ailles d'une ville où il avoit pris son logement, est
éveillé de grand matin par un bruit confus venant du
amp. Il envoie un de ses serviteurs pour en savoir la
ause. On lui répond sans ménagement que l'armée,
ndignée de se voir conduite par un roi décrépit, aban-
lonné aux conseils de vils eunuques, en a proclamé
n plus jeune qui mérite toute sa confiance. A cette
ouvelle, Mithridate, croyant que ce n'étoit qu'un
imple tumulte que sa présence apaiseroit, monte à
heval, et se fait accompagner de ses gardes ; mais, à
eine sorti de la ville, il en est abandonné. On tire sur
ui : son cheval est tué, et il ne voit d'autre ressource
ue de rentrer dans la ville. Ses amis lui conseillent de
emander un sauf-conduit à Pharnace pour lui et
our eux. Il y consent ; mais ses envoyés, ou massa-

crés, ou entraînés par le torrent de la révolte, n
reviennent pas.

Ne désespérant pas encore, Mithridate fait une de
nière tentative. Il monte sur le rempart, et s'adressa
à Pharnace, il lui rappelle avec force la tendresse qu
lui a toujours témoignée, préférablement à ses autr
frères, et combien il l'a distingué dans ses faveurs.
tâche en même temps de lui faire sentir l'indignité d
l'abandonner sans défense aux Romains, ses crue
ennemis; demande qu'il lui ouvre du moins un chem
pour aller chercher un asile où il pourra se retire
Mais cette scène attendrissante ne fait aucune impre
sion sur le cœur de Pharnace. Alors l'infortuné m
narque, voyant que tout étoit désespéré, lève au ci
ses yeux baignés de larmes, et charge son fils d'impréc
tions. « Puissent, dit-il en finissant; puissent les dieu
« te faire éprouver un jour la perfidie d'un fils dénatur
« et te faire sentir les tourments qu'une pareille ingr
« titude fait éprouver à un père tendre! » Se tourna
vers ceux qui l'entouroient, il les remercie de leur a
tachement, leur conseille de se soumettre aux circo
stances, et de reconnoître son fils. « Pour moi, dit-i
« incapable de vivre dans l'humiliation où me plong
« un fils tendrement aimé, je saurai bien me soustrai
« à ses funestes complots. »

Après ces tristes adieux il entre dans l'appartem
de ses femmes, prend une coupe empoisonnée, bo
de la liqueur, en fait boire à ses filles Nissa et Mith
date, qui étoient à la veille d'épouser, l'une le roi
Chypre, l'autre celui d'Egypte. Il présente aussi
coupe fatale à ses concubines. Un moment suffit po

les plonger toutes dans le sommeil de la mort. Pour lui, familiarisé dès son enfance avec l'usage des poisons, il n'en ressentit aucun effet. Alors il se frappe de son épée. Le coup n'étoit pas mortel. On en avertit Pharnace. Il ordonne qu'on panse sa plaie, dans le dessein, à ce qu'on croit, de le livrer aux Romains, et de gagner leurs bonnes graces par ce présent : mais il n'eut pas cette indigne satisfaction. Un soldat nommé Bithocus, attiré dans le palais par le desir du butin, pénètre jusqu'à l'appartement où Mithridate, baigné dans son sang, abandonné de tout le monde, luttoit contre la mort. Frappé de l'air de grandeur qui régnoit encore sur la personne du monarque, il se retiroit. Mithridate l'appelle et le conjure de lui arracher un reste de vie qui ne faisoit que prolonger ses malheurs. Bitochus lui rend ce dernier service; mais, éprouvant tout-à-coup une sensibilité rare dans un soldat, il se retire tristement sans songer au butin qu'il étoit venu chercher.

Ainsi finit Mithridate. Les qualités les plus admirables qui forment les grands rois brillèrent dans sa personne; mais des vices déshonorants, sur-tout la cruauté, ternirent l'éclat des vertus qui l'auroient immortalisé. Les victoires célèbres qu'il remporta lui assignent un rang distingué parmi les capitaines les plus fameux de l'antiquité. Il essuya, il est vrai, de sanglantes défaites. Plusieurs fois il vit ses armées taillées en pièces, ses forteresses rasées, ses états ravagés; mais, comme si ses forces eussent pris de l'accroissement par ses pertes, il reparoissoit toujours en campagne plus formidable qu'auparavant. Enfin, malgré tous

les efforts de ses ennemis pour l'avoir en leur puis sance, il mourut volontairement dans son royaume qu'il laissa à ses descendants.

La preuve la moins équivoque du mérite de ce princ est la joie universelle du sénat, des peuples et de l'ar mée romaine, à la nouvelle de sa mort. Un courrier expédié par Pharnace, l'apporta à Pompée, qui étoi à quelques journées de là. Impatient de la faire savoi à ses soldats, il n'attendit pas qu'ils lui dressassen un trône de gazon pour les haranguer, comme on fai soit en pareilles circonstances. Ils lui en formèrent u à la hâte, avec les bâts des bêtes de somme. L'armé apprit cet événement avec les plus grands transport de joie, qu'elle exprima par des festins, des danse et des sacrifices. A Rome, les démonstrations de con tentement ne furent pas moins éclatantes. Cicéron alors consul, ordonna douze jours de fêtes, pendan lesquels on rendroit aux dieux d'immortelles action de graces, pour avoir délivré la république d'un en nemi si puissant et si redoutable. Les tribuns firent aussi décider que Pompée, en reconnoissance de grands services rendus dans cette guerre, seroit auto risé à porter, pendant les jeux du cirque, une couronn de laurier et une robe de triomphe, et celle de pour pre aux spectacles ordinaires.

Le lâche Pharnace, ne pouvant livrer à Pompée son père tout entier, lui fit du moins hommage de son corps, qu'il avoit fait conserver dans des aromates. On l'avoit armé de pied en cap. Tous les officiers de l'ar mée, ainsi que les simples soldats, voulurent le voir. Pompée témoigna sa sensibilité à ce spectacle. Il dé tourna la vue. « La haine des Romains, dit-il, doit

cesser à la mort de ce grand prince. » Il ordonna qu'on lui fit des obsèques magnifiques, et qu'on le porta dans le tombeau de ses ancêtres. On distribua les pièces de son armure; plusieurs rois voulurent en avoir, et les achetèrent à grand prix. Sa tiare tomba entre les mains d'un Romain, dont les descendants la conservèrent long-temps comme un précieux héritage.

Les trésors que Pharnace livra à Pompée, ou qu'il lui indiqua et lui laissa prendre, excitèrent l'étonnement du général romain; la simple description abrégée des principales pièces étonnera aussi le lecteur. Dans la ville de Télaure, que Mithridate nommoit sa garde-robe, deux mille coupes d'agathe onyx, garnies de cercles d'or et d'argent: les selles et les brides enrichies de diamants, se trouvèrent en si grand nombre, que les commissaires de la république furent occupés pendant trente jours à en dresser l'inventaire. Dans un château, neuf soucoupes d'or massif, garnies de pierres précieuses, d'un travail exquis, et trois grandes tables du même métal, des statues en or massif de Minerve, d'Apollon et de Mars, faites avec beaucoup de goût; un trictrac de deux pierres précieuses, large de trois pieds, long de quatre; les différentes pièces du jeu de la même pierre, et une lune d'or, pesant trente livres. Une forteresse dans les montagnes receloit une statue du roi, de huit coudées de hauteur, entièrement d'or massif; son trône, son sceptre, et le lit de Darius, fils d'Hystaspe. La plupart de ces objets précieux étoient passés de main en main, par le pillage, de Syrie en Egypte, d'Egypte en Grèce. Outre le moyen du pillage, Mithridate, qui ne manquoit pas de goût et qui se piquoit de magnificence, avoit ramassé de tous côtés,

pendant un long règne, une grande quantité de chose[s] rares. Elles servirent au triomphe de Pompée. Il du[ra] deux jours. On y vit cinq fils et deux filles de Mithri-date, et trois cent dix-sept captifs de la première qua-lité. Pompée étoit maitre de leur vie. Quelques uns de[s] anciens triomphateurs avoient usé cruellement de c[e] droit. Celui-ci les renvoya dans leur patrie, excepté le[s] enfants du roi, qui furent gardés à Rome.

Pharnace.

Ap. D. 2936.
Av. J. C. 62.

C'étoit peut-être pour ne pas donner d'ombrage à Pharnace, qui se conduisoit en vil complaisant des Ro-mains. Il déclara ne vouloir prendre le titre de roi qu'a-vec leur agrément. Cette bassesse ne lui fit cependan[t] obtenir qu'une très petite partie des états de son père sous le nom de royaume de Bosphore. Rampant devan[t] les plus forts, comme autrefois devant Mithridate so[n] père, il ne manquoit pas de courage à la guerre. Il pro-fita des troubles civils de Rome pour se mettre en pos-session de l'Arménie et de la Cappadoce. César étoit alor[s] occupé en Egypte. Pharnace sut que des affaires pres-santes appelleroient le dictateur en Afrique aussitô[t] qu'il seroit débarrassé de l'expédition d'Alexandrie c'est pourquoi il tâcha de l'amuser par des proposition[s] de paix; mais César, s'étant mis à la tête de mille che-vaux, parut au moment qu'on l'attendoit le moins fondit sur les soldats de Pharnace, en s'écriant: « U[n] « parricide aussi barbare ne sera-t-il donc pas puni » et remporta une victoire complète. C'est à cette occa-sion qu'il écrivit à ses amis ces paroles célèbres: « J[e] « suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. »

Pharnace s'enfuit et se renferma dans une citadelle où Domitius, lieutenant de César, l'assiégea. Il demand[a] à capituler, et, pour toute condition, à se retirer dan[s]

Bosphore avec ceux qui voudroient l'accompagner. On lui accorda sa demande; mais comme le sauf-conduit, qui parloit des cavaliers, ne comprenoit pas les chevaux, on lui fit l'affront de les tuer. Il se retira à pied chez les Scythes, où il ramassa quelques troupes qui lui donnèrent des espérances; il osa avec elles attaquer Asandre, que les Romains avoient investi de son royaume, et il périt dans le combat. Depuis Pharnace, le royaume de Pont, démembré ou réuni suivant la volonté ou le caprice des factions républicaines et ensuite des empereurs, fut donné successivement à plusieurs chefs, dont quelques uns méritent à peine le nom de rois. On remarque sous Caligula un Polémon, qui, sur la réputation de la beauté de Bérénice, fille d'Agrippa, roi des Juifs, se fit circoncire pour l'obtenir. Sa conversion de l'idolâtrie au judaïsme opéra si peu sur ses mœurs, que son épouse le quitta, fatiguée du spectacle de ses débauches. Ce fut sous Vespasien que le Pont devint sans retour province romaine. Elle sortit de son obscurité après les croisades, sous les princes Comnènes, qui y établirent l'empire de Trébisonde. Mahomet second renversa ce trône, et réunit à l'empire turc celui de Trébisonde et le royaume de Pont. On chercheroit en vain des objets de curiosité dans les ruines qui couvrent ces pays, habités en grande partie par des descendants des Grecs dégénérés du moyen âge.

CAPPADOCE.

Cappadoce, entre le Pont, la Cilicie, la petite Arménie, la Galatie et l'Euphrate.

La Cappadoce comme le Pont a fait partie de l'em pire de Trébisonde. Comme le Pont, elle est actuelle ment plongée dans la barbarie, c'est-à-dire, privée de arts et des sciences, ainsi qu'elle est sortie des main de la nature, excepté qu'au lieu d'être couverte de fo rêts, elle est jonchée des débris des villes qui l'ont dé corée. On remarque entre celles qui existent Césarée l'ancienne capitale, encore distinguée par son com merce, Comana, où se trouvoit un temple magnifiqu dédié à Bellone. Six mille personnes de l'un et de l'autr sexe étoient employées au culte de cette déesse. O choisissoit ordinairement le grand-prêtre dans la fa mille royale. Il étoit souverain de tout le pays de environs, et sa dignité le rendoit le second de l'état Après lui venoit le grand-prêtre de Jupiter, auque obéissoient trois mille personnes, et dont le reven étoit proportionné à cette puissance. On ne sait que rang tenoit entre ces deux prêtres le grand-prêtre d Diane, qui égaloit en puissance, en richesses, en luxe en faste, les premiers seigneurs du royaume. Dan son temple se prêtoient les serments, et se ratifioien les engagements auxquels on vouloit donner une su reté authentique. Ces différents établissements indi quent que le culte des divinités étoit une affaire im portante chez les Cappadociens. Il paroît que leu religion étoit un mélange de celle des Grecs et de cell des Perses, qui les ont tenus long-temps sous leur do

mination. Cependant l'attachement à l'éclat des cérémonies religieuses ne marque pas toujours une réforme intérieure, puisque du temps même que ces établissements somptueux existoient, c'est-à-dire, au temps de la conquête des Romains, dire Cappadocien, c'étoit dire *un homme sans mœurs et sans religion.* Le pays, trop coupé pour être généralement fertile, ne manque pas des choses nécessaires à la vie. Les chevaux cappadociens ont toujours été fort estimés, et sont encore l'objet d'un commerce considérable. On ne sait ce que sont devenues les mines d'argent, d'alun, de cuivre, de fer qu'on y trouvoit, ni l'albâtre, le cristal et le jaspe qu'ils échangeoient avec les peuples voisins.

On fait remonter à Pharnace l'origine des rois de Cappadoce. Cyrus lui composa ce petit royaume, en reconnoissance de ce qu'à la chasse ce seigneur l'avoit sauvé de la fureur d'un lion prêt à le déchirer. La foiblesse de ces monarques les rendoit faciles à assujettir. Les plus forts regardent souvent la contradiction comme une insulte. De là il est arrivé que les efforts de quelques rois cappadociens pour se soustraire à l'oppression ont été traités de révoltes et punis comme telles. Perdiccas, un des capitaines successeurs d'Alexandre, eut la barbarie de faire mettre en croix le roi Ariarathe II et tous les princes du sang royal qu'il avoit pris dans une bataille. Un enfant échappé à ce massacre monta sur le trône de ses pères, et fut père d'Ariamnès II, dont le règne n'a pas été célèbre par des batailles ni des conquêtes; mais son amour pour la justice et mille autres belles qualités le rendirent infiniment estimable. Tous les princes voisins le chéris-

soient et le respectoient comme un père. Jamais la Cappadoce ne fut aussi florissante que pendant son administration. La paix, qu'il conserva toujours avec les autres rois, amena dans ses états tous les biens qui l'accompagnent.

Après avoir porté le joug des Perses, les petits rois de Cappadoce gémirent sous celui des Romains. Ariarathe VI, pour quelques services que la république lui avoit rendus, envoya à Rome une couronne d'or. Le sénat lui renvoya une chaîne d'ivoire, le présent le plus distingué qu'il fit jamais, et qu'il n'accordoit qu'à des amis zélés et constants. C'est une adresse digne d'éloges que de savoir mettre par l'opinion un grand prix aux petites choses.

Ap. D. 2840.
Av. J. C. 158.

Ariarathe VI fut tué au service des Romains. Il laissa six enfants sous la tutéle de Laodice, leur mère. A mesure qu'ils devenoient grands, elle les empoisonnoit pour conserver son autorité. Ce crime fut découvert lorsqu'il n'en restoit plus qu'un seul, et cette cruelle marâtre fut assassinée par le peuple. Ariarathe VII n'échappa pas pour long-temps au sort destiné à sa malheureuse famille. C'est lui que Mithridate, son beau-père, fit empoisonner par le scélérat Gordius, et dont Mithridate lui-même tua le fils de sa main, dans une entrevue. Après la mort funeste d'Ariarathe VIII, les Romains voulurent rendre aux Cappadociens ce qu'ils appeloient la liberté, c'est-à-dire, un gouvernement républicain; mais ceux-ci répondirent qu'ils ne pouvoient se passer de roi. Cette déclaration parut fort étrange au sénat; cependant on leur accorda le pouvoir de choisir eux-mêmes leur roi. Ils eurent la prudence d'en prendre un du goût des Romains, nommé Ario-

barzane. Ce prince les gouverna long-temps paisiblement, et remit de son vivant la couronne à son fils, pour achever de vivre tranquillement. S'il a été tué, comme le disent quelques auteurs, sans que son fils l'ait vengé, on pourroit peut-être le mettre au nombre des princes qui ont eu à se repentir de leur abdication.

Archélaüs, le dernier roi de Cappadoce, dut son élévation à la beauté surprenante de Glaphyre, sa mère, qui avoit su plaire à Marc-Antoine. Il étoit d'un excellent caractère, bon père, bon maître, bon ami, doué des vertus civiles et domestiques. Ces qualités n'étoient pas faites pour plaire à l'empereur Tibère, comme celles de Tibère ne plaisoient pas sans doute à Archélaüs. Soit pour cette raison ou pour d'autres, le roi de Cappadoce marqua quelque indifférence pour ce prince, pendant qu'il vivoit, sous Auguste, dans une espéce de disgrace à Rhodes. Le banni s'en souvint quand il fut monté sur le trône des Césars, et manda Archélaüs à Rome. Il s'y rendit sur la parole de Tibère, qui promit de lui faire un bon accueil. Mais l'empereur affecta de lui marquer tant de mépris, que, trop sensible, Archélaüs mourut de chagrin selon les uns, d'autres disent qu'il se tua. Ce bon prince a fait un ouvrage sur l'agriculture. Après sa mort la Cappadoce devint une province romaine gouvernée par les chevaliers.

PERGAME.

Pergame. Ap. D. 2715. Av. J. C. 283.

Le royaume de Pergame tire son nom d'une ville de la province de Mysie, qui a été sa capitale. Ce pays n'a jamais eu de limites fixes. D'un rang très médiocre, les rois de Pergame sont parvenus à une puissance extraordinaire, et ont été les principaux soutiens des Romains en Asie : puis ils sont devenus eux-mêmes les protégés de ceux dont ils avoient secondé les efforts oppressifs, et enfin leurs sujets. Une chose remarquable, et qui jusqu'à présent est particulière au royaume de Pergame, c'est que le fondateur de cette monarchie fut un eunuque. De gouverneur de Pergame, il s'en fit roi, pour éviter d'être sacrifié par Lysimaque à la haine d'Arsinoé, sa femme. Un de ses frères, appelé Euméne, lui succéda. Attale, son fils, hérita du sceptre. Ces deux noms, Euméne et Attale, ont presque toujours été alternativement ceux des rois de Pergame.

Attale I.

Cet Attale est le premier qui ait fait alliance avec les Romains. Les prêtres de Rome trouvèrent de son temps une prédiction des Sibylles, qui portoit que tous les étrangers qui voudroient attenter à la liberté de l'Italie seroient battus et chassés, si on pouvoit placer dans Rome l'image de la grand'mère des dieux du mont Ida, tombée des cieux en terre. Cinq députés du sénat vinrent supplier Attale de leur donner ce palladium qui se trouvoit dans ses états. Il leur remit cet objet de vénération recherché avec tant d'empressement. C'étoit une pierre informe. Attale I fut un grand guer-

rier et savant. On conviendra qu'il fut un peu sévère à l'égard d'un misérable détracteur d'Homère, nommé Daphidas, qu'il fit précipiter du haut d'un rocher.

Euméne II embrassa la cause des Romains avec ardeur, et leur rendit d'importants services. Il veilloit à leurs intérêts autour de lui comme aux siens propres. C'est par lui qu'ils furent avertis des projets qu'Antiochus-le-Grand formoit contre eux. Ses états furent souvent exposés aux incursions hostiles que lui attiroit son attachement à la république. Sa capitale même essuya pour cette cause un siége opiniâtre. Euméne exposa non seulement ses troupes, mais sa personne même pour les Romains dans la bataille de Magnésie, où la victoire fut due principalement à sa valeur. Ils l'en récompensèrent en augmentant son royaume de quelques provinces enlevées à Antiochus. C'est sans doute aussi à cause du dévouement d'Euméne aux Romains qu'Annibal suscita contre lui Prusias, roi de Bithynie. On rapporte que ce prince gagna sur mer une victoire compléte qu'il dut à la finesse du Carthaginois. Par son conseil il avoit fait ramasser, dans des vases de terre, une prodigieuse quantité de serpents, et d'autres insectes venimeux, dont il pourvut plusieurs vaisseaux. Ils s'approchèrent de celui d'Euméne, et y jetèrent ces ennemis d'une nouvelle espéce. La nécessité où se trouvèrent les Pergamiens de travailler à se garantir de leurs morsures mit le désordre dans la flotte, qui fut entièrement défaite. Le sénat s'entremêla du différent des deux rois, et ils s'accommodèrent.

Eumène II.
Ap. D. 2802.
Av. J C. 196.

Euméne donna une grande preuve d'attachement aux Romains, en allant lui-même à Rome leur dé-

voiler les desseins secrets de Persée, roi de Macédoine. A son retour, Persée le fit attendre par des assassins qui crurent l'avoir tué à coups de pierres : mais il fut enlevé par de fidèles serviteurs qui le firent panser. La cure fut assez secréte et assez longue pour qu'on le crût mort. Attale, son frère, sans d'autres éclaircissements que des bruits publics, prit sa couronne et épousa Stratonice, sa femme. Euméne guérit de ses blessures. On connoissoit apparemment son caractère plein de douceur et de clémence, car ni le frère ni la femme ne se cachèrent. L'un et l'autre allèrent au-devant de lui. Il les embrassa tendrement, et dit seulement à Attale : « Une autre fois, « quand vous aurez envie d'épouser ma femme, at- « tendez du moins que je sois mort. »

On auroit cru que la liaison entre Euméne et les Romains, cimentée par des services mutuels, ne se seroit jamais démentie ; mais il ne faut quelquefois qu'une bagatelle pour brouiller d'anciens amis. Le consul Marcius, par hauteur ou par d'autres motifs, refusa au roi de Pergame la permission de camper avec sa suite dans les retranchements des Romains. Cet affront le fit retirer sur-le-champ, et il ramena ses troupes dans ses états. Persée profita de l'occasion pour demander à Euméne son alliance. Les raisons qu'apportoit l'ambassadeur macédonien sont que jamais il ne peut exister de véritable amitié entre un roi et une république. « Les Romains, disoit-il, sont « les ennemis irréconciliables de tous les rois ; mais « ils ont l'adresse de n'en attaquer jamais qu'un à-la- « fois, employant les trésors de l'un pour en renver- « ser un autre, et ils se serviront de cette politique

jusqu'à ce qu'ils les aient tous détruits. » Persée, par ses raisons, et encore plus par une très grosse somme d'argent qu'il promit, acheta du moins l'inaction d'Euméne. Les Romains ne pardonnèrent pas à leur ancien allié cette espèce de défection. Le roi de Pergame voulut s'en excuser après la défaite de Persée. Il envoya, dans cette intention, son frère Attale à Rome. Le ressentiment contre Euméne étoit si vif qu'on voulut l'engager à demander la couronne de son frère. Il résista généreusement à ces perfides insinuations.

Euméne crut que sa présence pourroit opérer un changement d'opinion en sa faveur : il partit pour l'Italie ; mais il n'y eut pas plutôt mis le pied, que le sénat lui fit dire qu'on ne lui donneroit pas d'audience, et qu'il s'en retournât. Revenu fort chagrin dans son royaume, il renvoya encore Ariarathe, avec un autre frère, pour tâcher de détourner le coup dont il se croyoit menacé de la part de ses anciens amis. Ils eurent la dureté (ces républicains connurent-ils jamais les égards?) ; ils eurent la dureté d'envoyer en Asie deux commissaires, qui se firent précéder par une invitation publique à tous ceux qui auroient des plaintes à former contre Euméne de venir les trouver à Sardes. Ils écoutèrent tranquillement toutes les accusations qu'on voulut intenter contre le roi de Pergame. Euméne sentit vivement tout ce que ce procédé avoit d'insultant ; mais craignant de s'attirer une guerre dangereuse par elle-même, et que son âge lui rendoit encore plus redoutable, il renvoya une troisième fois son frère Attale à Rome. Ce prince ne demandoit à ses inexorables amis que de finir ses jours en paix. Son vœu ne

fut rempli que parcequ'il mourut. Il n'avoit qu'un enfant en bas âge. En attendant que son fils fût en état de monter sur le trône, il céda sa femme Stratonice, avec sa couronne, à son frère Attale; présent qui n'avoit pas pour ce prince le charme de la nouveauté. Euméne établit la belle bibliothéque de Pergame, qui devint, en quelque sorte, la rivale de celle d'Alexandrie. Il vivoit dans la meilleure intelligence avec ses trois frères, dont il se servoit sans jalousie, et qui habitoient sa cour sans crainte : fraternité peut-être unique en Asie.

Attale II. Ap. D. 2840. Av. J. C. 158. Une autre singularité, c'est qu'Attale II ne regarda la couronne que comme un dépôt qui lui étoit confié. Il eut une guerre fort vive avec Prusias, roi de Bithynie : celui-ci poussa même ses succès jusqu'à s'emparer de Pergame. La conduite des Romains dans les guerres de ces princes de l'Asie mineure est bien étonnante. Ils avoient tant de crédit que sans armée ils donnoient la loi. Ils envoyoient chez les peuples voisins des parties belligérantes des ambassadeurs qui leur ordonnoient de lever des troupes, et les faisoient marcher contre celui qu'ils vouloient contraindre, et après quelques années de guerre qui les ruinoient tous, d'autres ambassadeurs venoient faire la paix. Telle fut la conduite qu'ils tinrent entre Attale et Prusias. Ce dernier prince fut détrôné par son fils, secondé par Attale. Le complot de ce fils nommé Nicoméde se forma à Rome. Il est impossible que le sénat n'en ait pas eu connoissance; mais il laissa le père et le fils se déchirer, et quand Nicoméde envoya annoncer à Rome qu'il étoit sur le trône de Bithynie, les ambassadeurs furent très bien reçus, sans qu'on daignât

ulement songer à venger la mort de son père, que -même avoit fait tuer. Cette liaison avec un parri-de est une tache dans la vie d'Attale, quoique Pru-as ait en quelque sorte mérité son sort, pour avoir oulu, par jalousie, faire périr son fils. Attale avoit eux fils; néanmoins il voulut que la couronne de Per-ame fût mise sur la tête de son neveu, comme il l'a-oit promis à son frère. Il donna à ce jeune prince une éducation digne de son rang. Attale entretenoit des avants à sa cour, et se plaisoit beaucoup dans leur conversation.

L'éducation distinguée donnée à Attale III fut une Attale III.
oible ressource contre les mauvaises qualités que Ap. D. 2862.
a nature lui avoit prodiguées. Fut-il tyran ou in- Av. J. C. 136.
ensé, ou tous les deux ensemble? on en jugera par ses ctions. Il fit assassiner la plupart de ses parents et des amis de sa famille : les uns accusés d'avoir abrégé les jours de Stratonice, sa mère, morte de vieillesse; les autres de Bérénice, sa femme, conduite au tom-beau par une maladie incurable. La mort des infor-tunés étoit suivie de celle de leurs femmes, de leurs enfants et de toute leur famille. Attale appeloit pour ces exécutions des soldats étrangers, comme font tous les tyrans qui ordonnent des massacres, afin que leurs victimes, n'étant point connues des bourreaux, n'é-chappent point par la commisération au fer meurtrier.

Après avoir fait couler des ruisseaux de sang, le roi de Pergame s'abandonna à une sombre mélancolie. Il se tint renfermé dans son palais, se revêtit d'habits usés, laissa croître ses cheveux et sa barbe, sans en prendre le moindre soin. Il se confina ensuite dans un jardin, bêcha lui-même la terre, y sema toutes

sortes d'herbes, dont plusieurs étoient vénéneus Cruel jusque dans ses amusements, il versoit le s de ces plantes vénéneuses sur les baumes dont il faiso présent aux personnes qui lui étoient suspectes. S trouvant isolé dans son palais, évité par ses parent ses amis, ses courtisans, qui craignoient ses fureur il lui vint dans la pensée d'exercer le métier de fo deur. Mais il se fatigua tellement à couler la statue d sa mère, un jour de très grande chaleur, que la fièv le saisit, et qu'il en mourut. On doit mettre ce prin au nombre des hommes qui ont écrit sur l'agricultur Il entendoit parfaitement la médecine, et étoit trè versé dans la connoissance des simples. Le goût de sciences paroît avoir été héréditaire chez les rois d Pergame.

La dernière folie d'Attale fut son testament, où s trouva cette clause : « Que le peuple romain soit hér « tier de mes biens. » Aristonicus, fils bâtard d'Attale auquel, selon la coutume d'Asie, devoit apparten le royaume, faute d'héritier légitime, prétendit qu le mot *biens* signifioit seulement le mobilier du défunt et non son royaume. Le sénat voulut entendre le mo bilier et le royaume. Aristonicus étoit favorisé par le Pergaméniens, qui, disent les auteurs, « accoutu « més au gouvernement monarchique, craignirent l « despotisme républicain. » Deux consuls, Liciniu Crassus, souverain pontife, et Lucius Valerius Si laceus, grand-prêtre de Mars, se disputèrent l'avan tage de faire la guerre à Aristonicus, parceque d grandes richesses devoient être le prix de la victoire Crassus obtint le commandement. Contre son attente il fut vaincu et fait prisonnier. Pour ne pas surviv

honte, il provoqua, par des insultes, un de ses des, qui le tua. Perpenna, envoyé à sa place, va Aristonicus plein de sécurité, fier de sa vic-e, goûtant tranquillement les plaisirs d'une vie se, comme s'il n'avoit plus rien à craindre. Le éral romain le surprit et battit les troupes de cet prudent monarque, qui se retira dans une ville t les habitants le trahirent pour le livrer aux mains. Il fut traîné en triomphe, et fut étranglé suite dans la prison par ordre du sénat.

Les habitants du royaume de Pergame continuèrent g-temps à se défendre contre les Romains. Aquilius, voyé pour finir cette guerre, fut obligé d'assiéger la part des villes les unes après les autres. Comme aucoup d'entre elles, situées sur des montagnes, ne uvoient recevoir de l'eau que par des aquéducs, le néral romain, au lieu de couper ces aquéducs, ce qui excédoit pas le funeste droit de la guerre, empoisonna sources, et répandit ainsi la désolation et la mort ns les places qu'il assiégeoit. Rome ne put ignorer tte manière cruelle de faire la guerre. Il ne paroît ce-ndant pas qu'elle en ait été révoltée, puisqu'elle nna à cet empoisonneur le royaume à gouverner, rès l'avoir réduit en province romaine.

THRACE.

Thrace, entre le mont Hémus, la mer Égée, le Pont-

Dans la Thrace se trouvoit Bysance, actuellement nstantinople. C'en est assez pour fixer la position de pays. Pris en général, il a été quelquefois appelé

Euxin, l'Hellespont, la Propontide, la Macédoine et le fleuve Strimon.

royaume, quoique ce ne fût qu'un amas de provi indépendantes les unes des autres. Il s'en est tro entre elles dont les princes ont réuni des états voi sous leurs sceptres, et ont ceint le diadême; mais r ment ils l'ont transmis à des héritiers. On présume q si ces peuples, braves, sobres, durs à la fatig avoient pu s'accorder dans leurs conseils, ils seroi devenus la nation la plus puissante de la terre.

L'intérieur du pays est froid et peu fertile, parce les montagnes sont couvertes de neige la plus gra partie de l'année; mais les provinces maritimes prod sent toutes sortes de grains et de fruits. La températ y est douce, et en rend le séjour aussi agréable que c lui d'aucun des plus beaux pays de l'Asie. Les anci Thraces étoient féroces et cruels. C'étoit presque t jours le soldat thrace que les tyrans employoien leurs exécutions sanguinaires. Ce pays suivoit la r gion des Grecs; mais les Thraces prodiguoient de p férence l'encens en l'honneur de Mars et de Mercu dieux des braves et des voleurs.

Ces peuples pleuroient à la naissance de leurs e fants, et se réjouissoient à la mort de leurs proch tant ils avoient mauvaise idée de la vie! Dans les c tons où la polygamie étoit établie, les femmes dis toient entre elles à qui avoit été le plus aimée, a d'être immolée par le plus proche parent sur le to beau de son époux. Ils vendoient leurs enfants, v loient peu à la garde de leurs filles; mais ils étoient f jaloux de leurs femmes. L'oisiveté avoit à leurs y un air de dignité et de grandeur, et ils se faisoient gl de vivre de rapines.

Les noms seuls des diverses tribus des Thraces f

oient une assez longue liste ; on auroit de la peine grossir de faits intéressants. On trouve dans l'his- le des Dolonci une ruse assez adroite pour s'emparer trône sans violence. Le roi de ce pays, situé dans Chersonèse, étoit mort. Son frère vint d'Athènes, où demeuroit, dans le dessein de lui succéder. A son ar- ée, voyant que les Chersonésiens n'étoient nulle- ent disposés à lui donner la couronne, il mena une retirée, sous prétexte de pleurer la mort de son re. Les Thraces, prenant part à son affliction, en- yèrent les principaux de chaque ville pour le compli- enter au nom de la nation. L'affligé les arrêta tous, avec ces otages, il n'eut pas de peine à se faire re- noître souverain du pays qu'avoit gouverné son ère.

Les Bassi, habitants de l'Hémus, les plus féroces des races, qui avoient pour capitale Adrianople, furent, algré l'âpreté de leur pays et leur valeur, subjugués r les Romains. Les républicains leur laissèrent des is. Mais Pison, gouverneur de Macédoine, mécontent l'un d'entre eux, le surprit par trahison, et le fit dé- piter en public. La nation, irritée, secoua le joug des omains. Un prêtre de Bacchus, nommé Vologèse, s'y rma un puissant parti, sous prétexte de religion, et scita beaucoup d'embarras aux Romains, qui ne vou- ient pas chez ces peuples d'autre superstition que lle de la liberté.

Voici un axiome d'un monarque thrace, Colys : Il n'y a aucune différence entre un roi qui aime la paix et un palefrenier. » Ce prince mourut à l'âge de atre-vingt-deux ans, après avoir fait la guerre toute sa e. On pourroit dire, avec plus de raison, qu'un bon

palefrenier vaut mieux qu'un pareil roi. On sait les no
et la position des dix-huit hordes thraciennes, les no
et la succession d'une douzaine de rois ou plutôt che
de brigands. Ils étoient traités comme tels par les R
mains. Ils les plaçoient sur le trône, les en faisoient de
cendre, les envoyoient en exil, en prison, à l'échafau
mais ne négligeoient pas leurs trésors, qui ont été so
vent la proie d'avides généraux. Ce pays, plongé da
l'ignorance et la barbarie, a cependant produit le ph
losophe Démocrite et l'historien Thucydide.

ÉPIRE.

Épire, entre les monts Cérauniens, le golfe d'Ambracie, la Thessalie, la Macédoine et la mer d'Ionie.

L'Epire, pays inégal, a été couverte jusque dans le
gorges et sur les sommets des montagnes d'une mu
titude de villes; la mer a aussi baigné les remparts d
plusieurs cités fameuses. Toutes renfermoient des ha
bitants belliqueux. L'Epire n'avoit rien de rare da
ses productions, que les chiens des Molosses, animau
nerveux, querelleurs et opiniâtres. Les chevaux d'E
pire ont été et sont fort estimés. On compte dix pe
ples dont la réunion a formé ce royaume. A la tê
on met les Selli comme les plus anciens. A cette natio
appartenoit le service du temple de Dodone, dédié
Jupiter-le-Pélasgien. Homère les appelle Prêtres.

Ce poëte a célébré les exploits de Pyrrhus qui n'
peut-être pas été le premier roi d'Epire; mais le règ
des autres princes est couvert d'obscurités. Ce prince
étoit fils d'Achille. Il vengea la mort de son père, tu
au siége de Troie. Après avoir immolé le vieux Pria

pied des autels, il précipita du haut d'une tour jeune Astyanax, fils d'Hector, il fit d'Andromaque concubine, et égorgea sur le tombeau d'Achille lixène, fille de l'infortuné Priam. Après le siége de oie il conquit toute l'Epire, à la tête des Molos-, ses premiers sujets. On nommoit aussi Pyrrhus éoptolème, qui veut dire *jeune guerrier*. Ce nom lui a dans sa vieillesse. Il fut tué sur les marches de tel du temple de Delphes qu'il vouloit piller, ainsi il avoit lui-même tué le malheureux Priam, em-assant les statues des dieux. Sa mort donna nais-nce au proverbe : *vengeance néoptolémique*. La pyr-ique, sorte de danse d'un homme armé, danse très lèbre chez les anciens, a été ainsi appelée de son m, parcequ'il l'avoit pratiquée autour du tombeau Achille.

Les successeurs de Pyrrhus, du sang d'Achille, sont olossus, Pielus, Admète : celui-ci laissa un fils en s âge, nommé Thérimbas. Les Epirotes en confiè-t, par un décret, la tutèle et l'éducation à Sabylinte, mme de haute naissance et d'une grande probité. Il élever son pupille à Athènes, sous ses yeux, ayant n qu'il s'appliquât à l'étude des belles-lettres. Aussi érimbas a-t-il été regardé comme un des princes plus savants de son temps. Il introduisit les arts les sciences chez les Epirotes. Les sages lois qu'il r donna l'ont fait mettre au rang des législateurs. rès deux rois, nommés Alecte et Néoptolème, les irotes furent assez heureux pour en avoir encore ami des sciences. Arymbas en communiqua le goût enfants de son frère dont il tenoit la couronne en ôt. Il la rendit en mourant à Alexandre, l'aîné de

Thérimbas, Arymbas.

ses neveux. Olympias, sa nièce, fut mère d'Alexa
dre-le-Grand.

Alexandre Eacide.

Alexandre d'Epire se piqua malheureusement d'é
mulation à l'égard d'Alexandre de Macédoine. I
étoient à-peu-près du même âge. Mais pendant q
le Macédonien faisoit triompher ses armes en Orie
le mauvais destin de l'Epirote le mena vers l'Occiden
habité par des peuples belliqueux. Aussi disoit-il av
dépit que son neveu n'avoit eu à combattre que d
femmes, et que lui, au contraire, n'avoit trouvé q
des hommes. Il fut tué dans sa malheureuse expé
tion contre les Lucaniens, et ne laissa pas d'enfan
Eacide, d'une branche collatérale, toujours tenant
la famille de Pyrrhus, lui succéda. Il mécontenta s
peuples qui le chassèrent, et qui donnèrent la co
ronne à son frère Alceste. Celui-ci ne se conduisit p
mieux que le banni, puisque ses sujets le massac
rent avec deux de ses fils.

Pyrrhus II.

Lorsque les Epirotes se soulevèrent contre Eaci
son père, et le chassèrent du trône, il s'en fallut p
que le jeune Pyrrhus, encore au berceau, ne fût v
time de leur fureur : mais deux seigneurs principa
du pays le sauvèrent et le portèrent à la cour de Gl
cias, roi d'Illyrie, qui avoit épousé sa tante. Glauc
refusa d'abord de recevoir le jeune prince, dans
crainte de s'attirer une guerre de la part des enne
des Eacides. Les conducteurs, après avoir emplo
vainement les supplications les plus touchantes a
près de son oncle, déposèrent l'enfant à ses pie
Celui-ci, comme s'il eût démêlé leurs intentions,
traina aux genoux du roi et les embrassa. Glauc
ne put résister à ses innocentes caresses, il se r

s, jura de le défendre au péril même de sa vie, et le remit entre les mains de sa femme, pour l'élever comme un de ses fils. Quand il eut atteint l'âge de douze ans, il le conduisit lui-même en Epire, et le mit sur le trône. Des historiens disent que ses sujets le rappelèrent eux-mêmes.

A l'âge de dix-sept ans une imprudence lui fit perdre ses états. Se croyant affermi sur le trône, il alla en Illyrie, pour assister aux noces d'un des fils de Glaucias, avec lequel il avoit été élevé. Pendant son absence ses sujets se révoltèrent, et donnèrent la couronne à Néoptolème, son grand-oncle. Ce malheur fut avantageux à Pyrrhus, puisqu'il fournit à ce prince l'occasion de se former loin du trône et des complaisants qui l'assiègent. Dépouillé de sa couronne, il se retira chez Démétrius Poliorcète, mari de sa sœur. Sous ce grand capitaine il apprit le métier de la guerre, se distingua à la bataille d'Ipsus par une valeur peu commune, et trouva moyen de conserver à son beau-frère, après cette défaite, les villes de Grèce dont celui-ci lui avoit donné la garde. Il ne borna pas là ses services. Démétrius ayant conclu la paix avec Ptolémée, roi d'Egypte, Pyrrhus consentit à s'y rendre en otage. Sa douceur, sa modération, son adresse dans les exercices, lui méritèrent l'estime des Egyptiens. La reine Bérénice, éprise de ses belles qualités, lui donna sa fille Bérénice en mariage, et obtint de Ptolémée, son époux, une armée pour reconquérir, en faveur de son gendre, la couronne d'Epire. Par accommodement il la partagea avec son grand-oncle Néoptolème. Le vieux scélérat, mécontent de ce partage, voulut faire empoisonner son neveu.

Pyrrhus averti à temps se débarrassa de l'usurpateur, et occupa seul le trône. Ses guerres de Macédoine lui ont donné une réputation brillante; celle d'Italie a placé son nom à côté de celui des Romains dans les fastes de la gloire.

Pyrrhus en Italie.

Ap. D. 2719. Av. J. C. 279.

Cette guerre fut provoquée par les habitants de Tarente, ville d'Italie qui, sur la réputation de Pyrrhus, qu'on nommoit *le libérateur de la Grèce*, lui envoya demander du secours contre l'oppression des Romains. Mais le vrai motif, le but du roi d'Epire sont clairement exprimés dans sa conversation avec Cinéas, son ministre. Cinéas, non seulement entendoit bien la guerre, mais encore étoit un des plus profonds politiques et des plus éloquents orateurs de son temps. Pyrrhus disoit de lui : « Les discours persuasifs de « Cinéas m'ont acquis plus de villes que je n'ai pu « en conquérir par la force des armes. » Sollicité par les Tarentins, mais charmé au fond du cœur d'avoir à se mesurer avec des guerriers dignes de lui, il vola à leur secours malgré les bons avis que lui donna un conseiller aussi sage. Peu s'en fallut qu'il ne trouvât la guerre finie avant qu'elle fût commencée. Les Tarentins traitoient avec les Romains. Le ministre d'Epire interrompit toutes ces négociations, se fit livrer la citadelle, où il mit une bonne garnison, et attendit tranquillement le roi, qui ne tarda pas à paroître, mais dans un état bien différent de ce que l'on espéroit. Outre ses troupes il en avoit emprunté des princes voisins, ainsi que des vaisseaux, tant pour les affoiblir et les mettre hors d'état de lui nuire, que pour les intéresser à ses succès. Une tempête assaillit et dispersa sa flotte. Lui-même courut le

plus grands dangers. Près de voir son vaisseau englouti, il se jeta à la nage avec ses gardes, et passa toute la nuit à lutter contre une mer soulevée par le plus furieux orage. Il aborda cependant, mais un peu loin de Tarente, qu'il gagna par terre. Ses troupes s'y réunirent successivement.

Les Tarentins le reçurent avec de grandes acclamations de joie. Ils ne songèrent plus qu'à leurs plaisirs, croyant que Pyrrhus termineroit seul cette guerre, et qu'il ne mèneroit au combat que ses Epirotes; mais l'intention du monarque étoit bien différente. Aussitôt qu'il se vit le plus fort dans la ville, il ordonna de fermer les lieux d'exercices, et les jardins publics où les habitants venoient débiter des nouvelles, et régler en se promenant les affaires de leur état. Les festins et les spectacles furent défendus, comme étant aussi dangereux que les assemblées des raisonneurs politiques. Le roi fit prendre les armes aux jeunes gens, leur apprit à les manier, les incorpora dans ses troupes, se rendit sévère dans les revues et inexorable pour ceux qui s'absentoient ou qui ne s'acquittoient pas exactement de leur devoir. Cette rigueur fit sortir beaucoup d'habitants de la ville. Pyrrhus les déclara punissables de mort, ainsi que ceux qui ne se trouvoient pas aux revues. Les espions introduits dans les sociétés lui rendoient compte de tout ce qui se disoit et de tout ce qui se passoit. En conséquence, les plus mutins étoient enlevés secrétement. Sous différents prétextes il les envoyoit en Epire pour y être détenus. Les calomnies n'étoient pas non plus oubliées contre ceux dont on redoutoit l'influence, et qu'on vouloit rendre suspects au peuple. L'imputation ordinaire et la plus sûre étoit

de persuader à ce même peuple que tout ce qui se faisoit pour le soumettre étoit fait par le conseil et l'instigation de ceux qu'il regardoit auparavant comme ses amis, et qui avoient sa confiance. Ainsi l'art de tromper le peuple, de lui faire baiser les chaînes qu'on lui donne, de lui faire abhorrer ses protecteurs et adorer ses bourreaux, cet art, avec toutes ses finesses, n'est pas aussi nouveau qu'on le pense.

La guerre de Pyrrhus et des Romains présente un caractère nouveau dans l'histoire. C'est qu'elle se fit avec des égards inconnus jusqu'alors. On doit dire à la louange de Pyrrhus qu'il fut le premier à mettre dans ses procédés ces attentions flatteuses qui marquent de l'estime pour l'ennemi que l'on combat : mais aussi les Romains l'imitèrent avec empressement. Ils avoient de grands généraux, qui n'étoient ni présomptueux dans la victoire, ni abattus par les défaites, et des sénateurs pénétrés de l'amour de la patrie, exemples du peuple, par la frugalité, le désintéressement, la pureté des mœurs. La guerre contre Pyrrhus est peut-être le plus beau moment de la république.

Elle commença par une espéce de défi. On y mit des deux côtés de la fierté. Pyrrhus écrivit au consul Levinus : « J'apprends que vous êtes à la tête d'une armée « destinée à faire la guerre aux Tarentins. Licenciez « au plus tôt cette armée, et venez m'exposer les pré- « tentions que vous pouvez avoir. Lorsque j'aurai en- « tendu les raisons de part et d'autre, je porterai ma « sentence, que j'aurai soin de faire respecter. » Levinus répondit : « Sachez, Pyrrhus, que la république « ne vous prend pas pour arbitre, ni ne vous craint « point comme ennemi. De quel droit seriez-vous son

« juge, vous qui l'avez offensée en amenant vos troupes en Italie sans son consentement? Nous ne voulons d'autre arbitre que Mars, dont nous sommes descendus. » Les deux armées ne tardèrent pas à se mettre en présence. Le roi d'Epire admira la contenance noble et fière des Romains. On peut dire que dans cette première action ils furent vaincus par les éléphants. On n'avoit pas encore vu ces animaux en Italie. Les chevaux, incommodés par leur odeur, épouvantés du ronflement de leur trompe et de leur cri perçant, emportèrent les cavaliers, et laissèrent les légions à découvert: Pyrrhus vint à bout de les rompre, mais il eut beaucoup de morts et de blessés, ce qui lui fit dire: « Encore une victoire pareille, et je suis perdu. » Après la bataille il fit enterrer indistinctement Romains et Epirotes. En regardant les corps des premiers, il observa qu'aucun n'avoit reçu de blessures par derrière, qu'ils étoient encore dans leurs rangs, l'épée à la main, conservant après leur mort un air de fierté sur le visage. « Si Pyrrhus, s'écria-t-il, avoit sous ses ordres des « soldats romains, ou si les Romains avoient Pyrrhus « pour général, ils seroient en état de conquérir l'univers. »

Cette victoire donna à Pyrrhus la facilité de s'étendre dans la Campanie; mais il n'y forma pas d'établissement, et il revint prendre ses quartiers d'hiver à Tarente. Réfléchissant dans cette ville sur la bravoure et l'habileté des Romains, il se convainquit que, s'il ne réussissoit à terminer cette guerre par une paix honorable, sa ruine étoit certaine; de sorte qu'il eut une satisfaction difficile à exprimer lorsqu'il apprit que les Romains lui envoyoient une ambassade. C'étoit sans

doute, selon son idée, pour traiter d'un accommode ment. Quel plaisir de voir ces fiers républicains à se pieds, et de pouvoir leur dire, *je vous donne la paix* Dans cette confiance, il reçut avec les plus grand honneurs l'ambassade. Elle étoit composée de troi hommes du plus grand mérite : Cornélius Dolabella célèbre par ses victoires, Emilius Papus, d'une probit à toute épreuve, et le vertueux Fabricius. Pyrrhu attendoit avec une impatience mêlée de joie quell seroit la proposition des ambassadeurs. Il fut bie étonné lorsqu'ils lui demandèrent seulement l'échang des prisonniers. Le monarque renferma sa surprise e lui-même, et assigna un jour pour sa réponse.

Dans cet intervalle, il combla les ambassadeu de politesses. Son but étoit de les engager à rendre sénat favorable à ses desirs. Il s'adressa sur-tout à Fa bricius. Mais le Romain se montra inaccessible au offres les plus obligeantes. Pyrrhus, ne pouvant le ga gner, voulut voir s'il avoit autant d'intrépidité que vertu. Il fit cacher un de ses plus grands éléphan dans l'endroit où il devoit avoir une conférence av Fabricius. On baisse la tapisserie, l'éléphant paro tout d'un coup, levant sa trompe sur la tête de l'am bassadeur, et jetant un grand cri. L'intrépide Roma se retourne vers le monarque, sans donner le moind signe d'effroi, et lui dit : « Le grand roi qui n'a p « m'ébranler par ses offres pense-t-il m'épouvant « par le cri d'une bête? » Le monarque, surpris d'u pareille fermeté, l'invita ce jour même à dîner av lui. Pendant le repas il fut question de la philosoph d'Epicure, dont Pyrrhus exaltoit apparemment le sy tème favorable à la mollesse et aux plaisirs. Fabriciu

hez qui l'austérité des mœurs n'étoit pas incompatible vec l'urbanité, lui adressa cette louange délicate. « Puisse Pyrrhus, tandis qu'il fera la guerre aux Romains, faire consister son bonheur dans cette indolence si vantée d'Epicure? »

Le jour fixé pour la réponse étant arrivé, le roi accorda généreusement sans rançon la liberté des prisonniers. Il renvoya des ambassadeurs avec des paroles racieuses pour la république, et les fit accompagner le Cinéas, qu'il chargea de traiter de la paix Les propositions qu'il devoit faire étoient que les Tarentins ussent compris dans le traité, que la république rendit a liberté et leurs priviléges aux villes grecques d'Italie, ainsi qu'aux Samnites et autres nations. A ces conditions, Pyrrhus offroit de cesser toute hostilité, et d'aller ui-même à Rome jurer d'observer la paix. Cinéas, qui voit été disciple de Démosthène, fit dans le sénat un iscours digne de son maître. Une partie des sénateurs nclinoit à accepter ses propositions; mais, comme plusieurs étoient absents, on renvoya la conclusion au endemain. Ce jour, Appius Claudius, que son grand ge et la perte de la vue forçoient depuis plusieurs années à se tenir renfermé dans le sein de sa famille, se it porter au sénat. Ce respectable vieillard fit si bien entir aux sénateurs ce qu'il y avoit à craindre pour la loire et la sûreté de Rome, de conclure ce traité honeux, que d'une voix unanime ils portèrent un décret n ces termes: « La guerre contre Pyrrhus sera continuée, ses ambassadeurs recevront ordre de sortir aujourd'hui de Rome, l'entrée de la ville sera refusée au roi d'Epire, et on annoncera à son premier ambassadeur que la république n'entamera aucune négo-

« ciation avec son maître qu'après qu'il sera sorti d
« l'Italie. »

Cinéas, fort étonné, alla porter cette fière réponse
son roi. « Que vous semble de ce sénat, lui dit Pyrrhus
« — J'ai cru, répondit-il, être dans une assemblée d
« rois. » Il fallut donc de nouveau en venir aux armes
Le roi fut dangereusement blessé dans un combat, don
sa valeur rendit le succès indécis pour les Romains
mais ils gagnèrent le champ de bataille. Pendant qu
les consuls se disposoient à engager une autre action
ils reçurent de Nicias, médecin du roi, une lettre pa
laquelle ce traître offroit d'empoisonner son maître,
on vouloit lui promettre une grande récompense. Plein
d'horreur pour une si affreuse proposition, ils écrivirent
au monarque en ces termes: « Caius Fabricius et Quin
« tus Emilius, consuls, au roi Pyrrhus, salut: Pyrrhus
« vous êtes trahi. Celui dont la fidélité devroit être in
« ébranlable offre de vous empoisonner. Nous vous e
« avertissons, non pour nous attirer vos bonnes graces
« mais afin qu'on ne dise pas que nous avons eu par
« à un crime qui nous révolte. Finir la guerre par un
« trahison, c'est un attentat horrible à nos yeux, e
« jamais nous n'emploierons que les moyens prescrit
« par l'honneur et la probité. » Une telle générosit
pénétra le roi de la plus vive reconnoissance. Il renvoy
aussitôt tous les prisonniers qu'il avoit faits dans di
férentes occasions. Mais les consuls jugèrent qu'il n
leur étoit pas permis de recevoir des présents, pou
n'avoir pas commis une action infame, et ils n'accep
tèrent qu'à condition de rendre un égal nombre d'Épi
rotes. Les pertes du roi lui faisoient sincèrement desire
la paix. Il renvoya Cinéas à Rome, pour obtenir de ce

ennemis magnanimes des conditions plus modérées; mais le sénat resta inébranlable dans ses résolutions, et ne voulut entendre à aucune proposition d'accommodement, que Pyrrhus n'eût quitté l'Italie.

Heureusement les Syracusains fournirent à ce prince le prétexte nécessaire pour en sortir. Ils l'appelèrent à leur secours contre les Carthaginois. Il réussit d'abord. Ensuite les Siciliens l'abandonnèrent, et, serré de près par les Carthaginois, il fut encore trop heureux de trouver, pour quitter la Sicile, le même prétexte qu'il avoit eu pour quitter l'Italie: c'est-à-dire que les Tarentins, menacés par les Romains, le rappelèrent. Il se mesura encore une fois avec eux, mais à forces bien inégales, car les Romains s'étoient aguerris contre les éléphants, qu'ils ne craignoient plus. Ils tirèrent même de ces animaux un grand avantage dans la dernière bataille. Un jeune éléphant fut blessé. Ses cris pénétrèrent jusqu'à sa mère; elle sortit des rangs, courant à travers les soldats, et renversant tout ce qui se trouvoit sur son passage; elle causa dans l'armée des Épirotes une confusion horrible. Pyrrhus retourna à Tarente, et tâcha quelque temps de persuader aux habitants qu'il avoit mandé des troupes, qu'il étoit décidé à continuer la guerre avec plus d'activité que jamais; mais il ne songeoit véritablement qu'à se retirer, sans peut-être abandonner le dessein de revenir. Il laissa une bonne garnison dans la citadelle, avec l'ordre au gouverneur de se bien défendre en cas d'attaque. Pour l'y engager, il lui envoya un souvenir terrible, c'étoit une chaise couverte de la peau de Nicias, son perfide médecin; mais d'autres projets lui firent oublier Tarente, dont les Romains s'emparèrent.

Pyrrhus passoit facilement d'une entreprise à un autre; d'Italie, il revint sur la Macédoine, y trouv les Gaulois qu'il vainquit, et sur le champ de batail érigea un trophée avec cette inscription : « Le roi de « Molosses, Pyrrhus, consacre à Minerve les arme « des intrépides Gaulois qu'il a vaincus. » Ce succès lu fit imaginer la possibilité de se rendre maître de la Grèce. Il crut devoir commencer par Sparte, mai il échoua dans son entreprise, ou plutôt, selon sa cou tume, il feignit d'abandonner le siége de Lacédémone non parcequ'il ne pouvoit y réussir, mais parcequ' étoit appelé par les citoyens d'Argos à leur secours contre deux tyrans qui se disputoient la souveraineté C'étoit où la mort l'attendoit, sans avoir goûté le repo que Cinéas lui avoit conseillé. Il périt par un male tendu. Il étoit entré imprudemment dans cette ville Poursuivi de rue en rue, il fit dire à son fils, qui com mandoit son armée, de ne point lui envoyer de se cours, mais de tenir seulement la porte libre. L messager s'expliqua mal et demanda au contraire u renfort. Cette nouvelle troupe se trouve en face de cell du roi qui gagnoit la porte. On s'embarrasse. Pendan que Pyrrhus crie et s'agite pour faire reculer ceux qu entrent, son casque tombe : une femme du haut d'u toit lui jette une tuile sur la tête et le tue.

Si le suffrage d'un ennemi et d'un ennemi éclair constate le mérite d'un homme, personne n'eut plu de talents militaires que Pyrrhus. Les Romains le r connoissoient pour leur maître, sur-tout dans l'art de campements. « Pyrrhus et Annibal, dit Cicéron, vin « rent à main armée disputer aux Romains la souv « raineté de l'Italie. On parle encore avec éloge de l

probité du premier, mais le second y est en exécration par son horrible cruauté. Pyrrhus avoit cependant quelques défauts. L'ambition le dévoroit, et l'inconstance avoit trop de pouvoir sur son esprit. »

Pyrrhus connoissoit le prix de l'amitié. Un de ses partisans, nommé Erope, dont il avoit souvent éprouvé le zéle, mourut. Quand le roi en fut instruit, il versa des larmes, et dit dans l'amertume de son regret : « Ce n'est pas de sa mort que je suis attristé ; il falloit qu'il payât, comme tous les hommes, le tribut de la nature ; ce qui me désole, c'est de l'avoir pour ainsi dire négligé, de n'avoir pas récompensé à propos les services qu'il m'a rendus, et d'avoir laissé échapper les occasions de lui témoigner tout ce que mon cœur sentoit pour lui. » On ne dit rien de ses vertus domestiques. Un si bon ami ne pouvoit être que bon époux et bon père ; mais il reste à savoir si un si grand guerrier pouvoit être pour ses peuples un excellent roi.

Alexandre, son fils, aima aussi la guerre ; mais il eut la prudence de borner son ambition, et, après plusieurs conquêtes, il sut jouir d'un repos que son père n'avoit pas voulu goûter. Trois de ses successeurs ne firent que passer sur le trône, jusqu'à Déidamie, qui mourut fille. Elle laissa par son testament à ses sujets le droit de se donner le gouvernement qu'ils jugeroient convenable. Ils en profitèrent pour se constituer en république. Mais ce gouvernement fomenta, introduisit, entretint chez les Epirotes des troubles qui causèrent le malheur de ces peuples, dont le pays finit par être réduit en province romaine. Ils avoient sous

Alexandre.
Ap. D. 2727.
Av. J. C. 271.

leurs rois une coutume remarquable; tous les ans dans une assemblée générale, le roi et le peuple se faisoient une promesse mutuelle ; le roi de respecter les lois, et de régner d'après elles; le peuple de lui obéir, s'il étoit fidèle à sa parole. Ne fût-ce qu'une cérémonie, elle pourroit être employée utilement pour rappeler les rois et les peuples à leurs devoirs réciproques.

BITHYNIE.

Bithynie, entre le Bosphore de Thrace, la Propontide, le mont Olympe et le Pont-Euxin.

La Bithynie est vis-à-vis Constantinople, et commence à Calcédoine, ville des aveugles, ainsi nommée parceque ses fondateurs l'ont placée en Asie sur un sol ingrat, dans une position désagréable, au lieu de la bâtir sur la pointe d'Europe où est Constantinople enrichie de tous les avantages refusés à Calcédoine. Ce pays est fertile, couvert de villes opulentes. On y distingue actuellement Burze, qui a été la demeure des empereurs ottomans, avant qu'ils ne l'eussent établie à Constantinople. La Penderachie des Grecs, nommée par les Turcs Erégri, sur le Pont-Euxin, présente encore une ville qui ne manque ni d'habitants ni de commerce; mais elle est bien différente de la fameuse Héraclée, dont les ruines lui servent de fondements.

Héraclée.

Héraclée, fondée par les Béotiens, étoit une puissance maritime formidable. Les rois et les républiques de la Grèce se disputèrent également son alliance. Elle envoyoit ses flottes du côté où elle vouloit que

nchât la victoire. On parle d'un vaisseau sorti de s ports portant huit cents rameurs de chaque côté, douze cents soldats, nombre bien petit en comparaison des rameurs. On laisse aux marins à conjecturer ce que pouvoit être un pareil bâtiment. Le gouvernement de cette ville étoit républicain entre les mains des nobles. Le peuple les chassa. Soit par hasard, soit d'après les excès commis contre la noblesse on crût Héraclée ne pouvoir être bien défendu contre sa fureur que par un déserteur de cet ordre, le peuple appela dans la ville un noble nommé Cléarque, qu'il avoit lui-même détesté et chassé auparavant pour ses mauvaises qualités. Investi par la populace du pouvoir suprême, il traita comme nobles tous les riches, en bannit ou fit mourir la plus grande partie, et s'empara de leurs biens. Les puissances voisines, dont les malheureux proscrits implorèrent le secours, armèrent contre lui. Pour se défendre, il força les femmes les filles des fugitifs à épouser les esclaves. Ces hommes, devenus propriétaires des épouses et des biens, devinrent aussi des défenseurs assurés pour le tyran; car dans une révolution il n'y a nulle défense opiniâtre sans propriété usurpée. Tous les nobles qui tomboient entre ses mains étoient mis à mort, après les plus cruelles tortures. Le peuple n'imita que trop fidèlement cette cruauté. Le tyran présentoit lui-même la ciguë à boire aux passants qu'il rencontroit, de sorte qu'on n'osoit sortir, du moins sans contre-poison. On apprendra avec étonnement que ce monstre régna douze ans. Deux jeunes gens déterminés le tuèrent sur son tribunal.

Comment se peut-il que la puissance souveraine ait été laissée à Satyres, son frère, qui l'égala en cruauté.

Chose aussi remarquable, cet homme fit de ses deu neveux, enfants de Cléarque, nommés Timothée Denys, deux princes renommés par leur justice, le modération, et beaucoup d'autres qualités estimable Le premier régna quinze ans sans titre de roi. Le s cond le prit, et en remplit les devoirs. On dit q Denys, excessivement replet, éprouvoit une létharg dont on ne pouvoit le tirer qu'en lui enfonçant da la chair de longues aiguilles faites exprès. Ce reméde qu'on indique aux médecins des hommes chargés d'u embonpoint excessif, ne prolongea pas les jours Denys au-delà de cinquante ans. Le mauvais sa de Cléarque, suspendu dans ses veines, recommen à circuler dans celles de ses deux fils, qui tuèrent le mère. Lysimaque, leur beau-père, purgea la terre ces deux monstres, et voulut régner. Mais les Hér cléens, après l'avoir prié assez tranquillement quitter la couronne, ne le trouvant pas disposé s'en défaire, la lui ôtèrent, le mirent en prison, abattirent leur citadelle. Ils s'adressèrent à Séleuc pour se soustraire au ressentiment de Lysimaque. roi de Syrie ayant rejeté leur demande, ils recoururen à Mithridate, et en même temps, pour plus gran sûreté, s'adressèrent aux Romains. Mais la guer s'éleva entre le roi de Pont et la république. Il fall opter. La flotte de Mithridate, amenée par Archéla dans le port des Héracléens, les détermina. A l'exe ple de l'allié qu'ils préféroient, ils massacrèrent to les Romains qui se trouvèrent dans leur enceinte. Tr rius, lieutenant de Cotta, punit Héraclée de cette freuse perfidie en la ruinant de fond en comble. sénat blâma Cotta de s'être porté à cet excès de v

ance. « On vous avoit ordonné, lui dit-on, de prendre Héraclée et non pas de la renverser. » On y envoya colonie romaine ; mais à peine commençoit-elle fleurir, qu'un roi de Galatie, appuyé par Marc-toine, la détruisit de nouveau. Autres reproches la part d'Octave, qui traîna en triomphe et fit mou-le destructeur ; mais Héraclée n'en perdit pas moins ute sa splendeur, et resta une ville médiocre sous domination des Romains.

On donne à la Bithynie des rois assujettis aux Médes Rois. aux Perses, depuis Ninus jusqu'à Alexandre. Bas Ap. D. 2718. Av. J. C. 280. inquit Calentus, général du conquérant macédonien, sta cinquante ans sur le trône, et le laissa à son fils poctès. Il mourut, dit-on, de joie d'avoir gagné une ba-ille, mais il avoit soixante-seize ans. De trois frères qu'a-oit Nicoméde, son fils, il se débarrassa de deux ; le troi-ème, nommé Zipoctès, comme son père, se cantonna r la côte et détermina le roi de Syrie à l'appuyer. Ni-méde appela les Gaulois dans le même dessein, et ur ouvrit l'Asie. Par leur secours il chassa à la vérité n frère ; mais les Gaulois s'établirent à sa place. On mma leur petit royaume Galatie ou Gallo-Gréce.

Les Galates furent quelquefois des voisins fâcheux Prusias. ur les rois de Bithynie. Ayant inspiré des soupçons et violentes craintes à Zéla, petit-fils de celui qui les oit introduits en Asie, il rassembla leurs chefs, sous étexte d'un grand repas. Zéla devoit les faire massa-er à-la-fois ; ils le tuèrent eux-mêmes avant le festin. n fils Prusias le vengea cruellement. Il porta la déso-tion dans la Galatie, et n'épargna ni sexe ni âge. Ce ince est connu principalement par ses bassesses à gard des Romains. Un opprobre éternel couvre son

nom, pour avoir consenti de leur livrer Annibal; et le Romains partagent son ignominie, pour avoir demand le Carthaginois, qui échappa à leur poursuite par un mort volontaire.

Après la défaite de Persée, les états de la Grèce en voyèrent des ambassadeurs à Rome féliciter la répu blique. Prusias y alla en personne. Si tous les histo riens ne l'attestoient, on auroit peine à croire l'excè d'adulation auquel il s'abaissa. Il se fit raser la tête prit un bonnet d'affranchi, parut en cet équipage dan la place publique, et dit au préteur qui y siégeoit « Vous me voyez en habit d'affranchi, c'est que je n « puis me considérer que comme un de vos esclaves, « qui, par un excès de bonté, vous avez rendu la li « berté. » En entrant dans le sénat il se prosterna baisa le seuil de la porte, et appela les sénateurs se *dieux sauveurs*. Enfin le roi de Bithynie s'avilit telle ment, que, malgré la sensibilité aux adulations juste ment reprochée aux assemblées républicaines, il sem ble que le sénat ait eu honte de ses flatteries, puisqu Tite-Live, si soigneux de recueillir ce qui pouvoit fair honneur aux Romains, en a tu une partie. C'est rend service à la mémoire de Prusias que de dire que son espr s'aliénoit quelquefois. Il étoit très laid. Croyant dégu ser sa difformité, il s'habilloit souvent en femme, moye sûr de faire encore mieux ressortir sa laideur. La scien ce, la philosophie, les lettres n'ont rien perdu à être né gligées et même méprisées par un pareil homme. Il e pour successeur Nicomède II, fils digne de lui, qui a rosa les marches de son trône du sang de ses frères. O prétend qu'il y monta sur le cadavre de son père, qu avoit fait assassiner. Si cela est, il est à remarquer q

n fils, Nicomède III, lui rendit les mêmes devoirs. s liaisons trop intimes de Nicomède IV avec Jules ésar ont terni sa réputation ; comme si les Nicomèdes e pouvoient pas être sans quelques vices odieux ou nteux. Cette race finit au quatrième, et avec lui finit ssi le royaume de Bithynie, qu'on incorpora à la réblique.

COLCHIDE.

Colchide, entre l'Ibérie, le Pont-Euxin, l'Arménie, le Pont et la Sarmatie.

La Colchide, appelée Mingrélie, a été peuplée, du mps de Sésostris, par une colonie égyptienne, du oins on le suppose, parceque les Colchidiens ressemloient aux Egyptiens par leurs cheveux bruns et crés, par leur langue et par la circoncision. Mais, selon utes les apparences, cette colonie y trouva des habints qu'on dit originaires d'Arménie. De la Colchide us viennent les faisans, ainsi nommés d'une petite dans le Phasis, où s'en trouvoit une grande quantité. elques unes de leurs rivières charrioient des paillettes or, qui s'arrêtoient dans la laine des toisons, que les bitants étendoient au fond de l'eau ; de là la fable de toison d'or. Les nations commerçantes alloient trafier de ces trésors ; de là l'expédition des Argonautes, rchands ou corsaires, peut-être l'un et l'autre. Jason, r chef, plut à la fille du roi : elle lui aplanit les difultés du vol ou du commerce, et s'enfuit avec lui. ilà ce qu'il y a de plus vrai dans l'histoire de ce faux voyage. Dans des temps plus modernes, Dioscos a été une ville célèbre par son opulence et par son

commerce. Les marchands de tous les pays du mond y abordoient en grand nombre. Pline dit très affirma vement, et du ton d'un homme qui veut être cru, qu'o parloit dans cette ville trois cents langues différente et que les marchands de Rome qui trafiquoient Colchide étoient obligés d'avoir cent trente interprét dans Dioscoriès. Mithridate a eu un fils roi de Colchid Pompée traîna un autre roi de ce pays à son ch de triomphe. On trouve un roi de Colchide sous Traja Elle a été administrée par les préteurs de la Bithyn et du Pont, mais sans être incorporée à ces province

---

IBÉRIE.

L'Ibérie, entre la Colchide, le Pont, le Caucase, l'Albanie et la Médie.

L'Ibérie est la partie de la Géorgie que les Perse auxquels ce pays appartient, nomment Gurgistan. El est aussi dénuée de rivières que la Colchide en est a rosée. On a les noms de plusieurs tribus des ancie habitants. Il est difficile de croire que l'Espagne, nom mée par les anciens Ibérie, ait tiré son nom de cet Ibérie asiatique, et que les Argonautes y aient tran porté assez d'Ibériens pour peupler cette grande co trée de l'Europe. Ce qu'on rapporte des anciens hab tants indique une nation estimable. Ils étoient divis en quatre classes, nobles, prêtres, soldats et labo reurs. Le roi étoit pris dans la première, et étoit to jours le parent le plus âgé du roi défunt. L'âge plac aussi à la tête de la justice et de l'armée un prince d sang royal. Les prêtres, outre les fonctions du mini tère, ont eu celles de juges. Les laboureurs étoie

struits dans l'agriculture, les gens des villes indus-
ieux, ceux des montagnes un peu grossiers et farou-
es. Cette nation formoit comme deux peuples: une
rtie semblable par la rudesse aux Scythes et aux
rmates; les habitants des plaines comparables, pour
noblesse et l'aisance des manières, aux Médes et aux
méniens. Un de leurs rois, nommé Artacès, osa tenir
te à Pompée; mais le courage mal dirigé céda à la va-
ur aidée de la discipline. Les Ibériens mis en déroute
e voulurent pas se rendre et se retirèrent dans une
rêt. Du haut des arbres ils perçoient les Romains de
urs flèches. On y mit le feu, et ils périrent tous dans
embrasement. Les empereurs ont long-temps consi-
déré l'Ibérie comme un rempart contre l'invasion des
rbares. C'est pourquoi ils y ont soutenu des rois,
mme plus intéressés que de petites confédérations
ne pas laisser entamer leurs états. On sait encore les
oms de plusieurs de ces princes jusqu'au règne de
espasien; mais on ignore leurs actions.

ALBANIE.

L'Albanie, entre l'Ibérie, la mer Caspienne, le Caucase et l'Arménie.

Les Perses, possesseurs de l'Albanie, l'appellent la
rovince de Schirvan. Elle est très fertile, et produit
r-tout d'excellent vin. Ses peuples ont long-temps
cu dans une simplicité que l'on vante, mais qui ap-
roche de la stupidité, puisqu'ils ne savoient pas, dit-
, compter au-delà de cent, et qu'ils ignoroient l'usage
s poids et des mesures. On dit aussi que le courage
oit chez eux le partage exclusif des femmes, parce-

qu'elles descendoient des Amazones. Mais est-ce que le sang de ces guerrières ne couloit pas aussi dans les veines des hommes? On peut attribuer à la salubrité de l'air la fleur de santé qui brille sur le visage du sexe. Les Albaniens avoient un respect très profond pour les vieillards. D'anciens auteurs disent que dans ce petit canton on parloit vingt-six langues, autant qu'il y avoit de petites souverainetés; qu'un chef a réuni ces principautés, s'est formé un royaume, et a fait disparoître cette diversité de langues, peu croyable. Un de ses souverains, nommé Orœsès, résista aussi à Pompée. Son armée étoit commandée par Cosis, son frère. Le général romain ne put le vaincre que par une ruse; encore Cosis, surpris, ne céda-t-il la victoire qu'avec la vie. Il périt de la main de Pompée, dans un combat corps à corps, au centre de la mêlée. Les rois d'Albanie ont été plus ou moins bien traités par les empereurs d'Orient, selon les circonstances, tantôt avec égard, tantôt avec dédain. C'est tout ce qu'on en sait, même sur des notices très imparfaites: elles laissent entrevoir que l'Albanie a eu des rois jusque sous Justinien II.

Les trois royaumes dont on vient de parler, la Colchide, l'Ibérie et l'Albanie, forment la partie la plus considérable de la Géorgie. Quelques voyageurs modernes en font des descriptions qui tiennent de l'enchantement. Pureté d'air admirable, excellents fruits, vin délicieux, visages charmants. « Les Géorgiennes, « dit Chardin, sont grandes, dégagées, point gâtées « d'embonpoint, extrêmement déliées à la ceinture. » Tournefort dit: « Les femmes de Géorgie ne m'ont « causé aucune surprise. Je m'attendois à voir des « beautés parfaites. Véritablement elles ne sont nulle-

ment désagréables et peuvent même passer pour des beautés, si on les compare avec les Curdes. » Voilà un mince éloge. On ne peut guère concilier les deux observateurs qu'en disant qu'en Géorgie, comme partout ailleurs, il y a des femmes belles, des femmes d'une médiocre beauté, et des femmes laides.

BOSPHORE.

On ne peut mieux indiquer la position des états des princes bosphoriens qu'en disant que la Crimée en étoit le centre; en partant de cette péninsule, et s'étendant dans les environs, tantôt on y comprendra les Palus Méotides, tantôt on les en excluera. On expliquera ainsi comment les auteurs n'ont point péché contre la vérité quand ils ont dit, les uns que le royaume du Bosphore étoit couvert de forêts ainsi que d'un éternel brouillard, que le soleil n'y étendoit jamais ses rayons bienfaisants; les autres qu'il étoit fertile, agréable, semé de plaines délicieuses, entre des montagnes bien boisées. La même diversité se trouve dans la description des mœurs des habitants; là elles étoient douces, ici elles étoient agrestes; dans les relations de leur commerce, florissant dans un endroit, nul dans l'autre; dans la peinture topographique du pays, orné de villes populeuses, à côté de cabanes éparses à peine habitées; enfin, dans les fragments d'histoire de leurs rois, foibles et puissants, conquérants et assujettis. Il semble que le sort de cette contrée, passant successivement des mains de ses rois aux Romains, de ceux-

Bosphore, entre la Colchide, le Pont-Euxin, le Tanaïs.

ci aux Thraces et aux Scythes, aux Sarmates, d'eux aux Génois pendant les croisades, des Génois aux Tartares, des Tartares aux Turcs, des Turcs aux Russes, que le sort de cette contrée soit d'éprouver des changements perpétuels.

Le Bosphore a eu très anciennement des rois qui avoient des relations intimes avec les Athéniens. Le lien principal de leur amitié étoit le commerce. Celui que ces républicains avoient établi dans le Bosphore leur étoit si précieux, qu'ils en consacrèrent la mémoire par des monuments religieux. Deux de ces rois faisoient tous les ans présent à Démosthène de mille boisseaux de froment. Les Athéniens croyoient sans doute, quand l'orateur favorisoit, dans ses harangues, le commerce du Bosphore, qu'il ne parloit seulement que par intérêt pour ses concitoyens. C'est ainsi qu'on méne les républiques. A travers les lacunes de l'histoire des rois du Bosphore, on trouve des guerres sanglantes, des intrigues de cour, des assassinats, des massacres de familles entières; on trouve quelquefois aussi des princes d'un bon naturel, ou qui après avoir été mauvais deviennent bons, comme Euméle, qui fait inhumainement égorger ses deux frères révoltés, tous leurs enfants et tous leurs amis. Le peuple, irrité de cette barbarie, veut le chasser; il l'apaise en le déchargeant de tous impôts, promet de gouverner avec modération et justice, et tient parole. Jamais, dit-on, souverain plus doux n'a régné sur le Bosphore.

L'histoire des princes bosphoriens se perd dans les troubles de l'empire romain à la chute de la république. Chaque parti eut alternativement dans son armée des rois du Bosphore avec leurs troupes. Il

faisoient estimer par leur valeur. Souvent ils y ont des commandements principaux. On parle d'un ander, qui tenoit un des premiers rangs dans l'arée d'Auguste. L'empereur lui fit un passe-droit : il mourut de chagrin ; mais il avoit alors quatre-ingt-treize ans.

ABIADÈNE.

Abiadène, en Syrie.

Parmi les petits royaumes qui se formèrent des déris de la monarchie syrienne, nous remarquerons l'Abiadène. Il y avoit un roi nommé Monobaze, qui épousa Hélène, sa sœur. Il en eut deux fils, Monobaze l'aîné, et Izate. Toute l'affection du roi se porta sur Izate. Comme cette prédilection causoit des troubles à la cour, remplie de beaucoup d'autres fils du monarque, il envoya Izate achever son éducation chez un prince voisin. Se voyant avancé en âge, il souhaita de revoir Izate avant de mourir. Ce fils chéri revint. Après l'accueil le plus tendre, il reçut de son père en présent une province perpétuellement parfumée par des plantes odoriférantes, et où il vécut jusqu'à la mort de son père. Quand le monarque eut fermé les yeux, Hélène, sa veuve, assembla les grands du royaume, et leur dit : « Izate a été choisi par son « père pour lui succéder ; cependant, avant de le pro- « clamer, je suis bien aise de savoir vos intentions, « persuadée qu'un prince ne sauroit régner tranquille- « ment, s'il n'a pas le bonheur de plaire à ses sujets. » A ce discours, chacun se prosterne, jure qu'il se fera

un devoir sacré d'obéir à Izate. « Ordonnez, reine; s « vous redoutez les autres enfants du roi, nous somme « prêts à vous en défaire. — Modérez cet empresse « ment, répondit la clémente Hélène; qu'il n'y ait d « sang répandu que par l'ordre du nouveau roi. » Le seigneurs demandèrent du moins que ces princes crus dangereux, fussent mis sous une bonne et sûr garde, et la prièrent de choisir celui de ses deux fil en qui elle reconnoîtroit un véritable zèle et l'amou du bien public. Le croiroit-on? Hélène, après avoi manifesté si clairement son penchant pour Izate nomme cependant Monobaze, son fils aîné, lui donn la couronne, le sceptre, l'anneau et le manteau royal et la souveraine puissance. Le croira-t-on encore couronne, sceptre, anneau, manteau royal, et l puissance souveraine, Monobaze remit tout à Izat quand il arriva. Ces deux frères vécurent dans un grande conformité de sentiments, même relativemen à la religion. Tous deux abjurèrent l'idolâtrie de leur ancêtres, et embrassèrent le judaïsme, à l'exempl d'Hélène leur mère. Monobaze, loin de profiter de troubles que le changement de religion occasion dans le royaume, aida Izate à les apaiser. Aussi, e mourant, le roi, quoiqu'il eût des enfants, laissa l couronne à son frère, qui ne put la remettre à se neveux, parcequ'ils furent emmenés par Titus à Rom après la prise de Jérusalem, où leur grand'mère le avoit élevés dans la religion judaïque. On ne sai s'ils furent rappelés dans leur pays. On y trouve encore quelques rois de leur race ou de leurs noms jusqu'au règne de Sapor II, roi de Perse, qui s'ap propria l'Abiadène. Nous ne parlerons ni d'Elymaïde

de Characène, ni de Chalcidène, ni de Comagène, &c., parceque ces petits états n'ont joué qu'un rôle très obscur.

JUIFS.

La correspondance de plusieurs de ces petits royaumes avec les Juifs nous ramène à eux. Les soixante dix ans de captivité annoncés par le prophète Jérémie étant écoulés, Dieu fit monter sur le trône de Perse Cyrus, qui, dès la première année de son règne, publia un édit par lequel il étoit permis aux Juifs de retourner dans la Judée. Quelques uns avoient eu l'adresse ou l'industrie d'obtenir des richesses et même des dignités dans les lieux de leur esclavage. Ce ne furent point eux qui s'empressèrent de quitter les lieux dont ils s'étoient fait une nouvelle patrie, mais les plus pauvres, ainsi que quelques zélés, dont on fait monter le nombre à-peu-près à soixante-dix mille. Il auroit été impossible à la plupart d'entreprendre le voyage sans les contributions charitables de leurs compatriotes qui restèrent tant à Babylone que dans les différentes parties de l'empire assyrien, où ils avoient été vendus comme esclaves.

Retour de la captivité.

Ap. D. 2463.
Av. J. C. 535.

Ce qui se trouva des vases enlevés par Nabuchodonosor, Cyrus le fit remettre à Zorobabel, prince du sang royal, qu'il mit, avec le grand prêtre Josué, à la tête de la colonie. On ramassa tout ce que l'on put rencontrer de gens de bonne volonté, en prêtres, lévites, et autres serviteurs du temple, qu'ils étoient

autorisés à rebâtir. Cyrus en régla les dimensions. C
fut le premier ouvrage dont les Juifs s'occupèrent e
arrivant. Ils se virent traversés dans leur entrepris
par les Samaritains, qui s'étoient offerts pour les aide
Soit jalousie, soit mépris, les Juifs refusèrent de te
secours. Dès ce moment les Samaritains reprirent le
sentiments d'inimitié qu'ils sembloient vouloir abjure
Ils réussirent à faire suspendre d'autorité l'ouvrag
pendant plusieurs années. Il fut repris par ordre d
Darius, et conduit à un état d'avancement qui perm
d'en faire une dédicace solennelle.

Esdras. Ap. D. 2541. Av. J. C. 457.

Esther, élevée sur le trône d'Assuérus, devint, po
les Juifs, une protectrice dont ils tirèrent de grand
avantages. Son crédit fit confier l'administration d
rassemblement formé en Judée à Esdras, de la fa
mille d'Aaron, homme aussi zélé que savant. Il part
pour Jérusalem avec une nouvelle troupe et de l'a
gent provenant des aumônes envoyées par les riches
leurs frères indigents. Esdras s'appliqua principale
ment à ce qui regardoit la religion. Il rétablit la doc
trine dans son état primitif, fit une édition correct
des livres saints, corrigea la liturgie. Une prévarica
tion importante contre la loi attira son attention. Beau
coup de Juifs, même des lévites, avoient contract
des mariages avec des étrangères; Esdras les oblige
de promettre, par serment, qu'ils renverroient, no
seulement les femmes, mais encore les enfants qu'il
en avoient eus.

Néhémie. Ap. D. 2554. Av. J. C. 444.

Malgré les faveurs du monarque perse, la coloni
judaïque ne prospéroit pas comme on l'avoit espéré. I
paroît qu'Esdras étoit plutôt un homme religieux qu'u
homme d'état. Néhémie, échanson du roi de Perse, Ju

stingué par ses lumières et ses vertus, prit à cœur le ccès du rétablissement de ses frères. Il se fit envoyer Judée, et partit, non comme son prédécesseur avec e troupe indigente et craintive, mais avec une bonne corte et des pouvoirs très étendus, pour rétablir l'or-re et la police, faire des marchés, construire des habi-tions, et lever tous les obstacles que la malveillance la jalousie pourroient lui opposer. Sa première opé-ation fut de relever les murs de Jérusalem. Il engagea s plus distingués par leur naissance et leurs richesses y bâtir des maisons. Quand il les eut rassemblés, il nonça une lecture publique de la loi. Esdras la fit i-même, l'expliqua verset par verset. Le peuple fon-oit en larmes du regret de ses prévarications passées. éhémie profita de ces dispositions pour lui faire pren-re un engagement solennel sur trois points impor-ants : 1° de ne plus contracter de mariages avec les dolâtres, et de consentir à la dissolution de ceux qui ubsistoient; 2° de garder les sabbats tant de chaque eptième jour que de chaque septième année; 3° de ayer exactement le tribut au temple, pour les répara-ions de l'édifice et l'entretien des ministres.

Néhémie fut obligé, par les devoirs de sa charge, e retourner à la cour de Perse. Ne voyant plus son ienfaiteur, le peuple oublia ses engagements. La lâche omplaisance du grand-prêtre introduisit et fit loger es étrangers dans l'intérieur du temple. Les magistrats ouffrirent le trafic et le commerce les jours de sabbat. e peuple cessa de payer le tribut au temple et les îmes aux lévites. Les sacrifices furent interrompus. inq années d'absence suffirent pour tous ces désordres. éhémie revint. Sa fermeté, sa douceur, son exemple,

ses exhortations, ramenèrent le peuple à ses devoirs ci-vils et religieux. On ne sait combien dura le gouverne-ment de cet homme vertueux. Il étoit fort riche de lui-même, puisqu'il admettoit tous les jours à sa table cen-cinquante des principaux de la nation, outre les étran-gers de distinction qui venoient à Jérusalem. Cependant il ne touchoit rien des appointements attachés à sa charge de gouverneur. Il n'y en eut plus après lui. La puissance passa tout entière entre les mains des grands-prêtres ou souverains sacrificateurs. Depuis cette épo-que on peut attribuer les malheurs qui accablèrent les Juifs aux hommes qui aspirèrent à cette éminente di-gnité.

Grands-prêtres.
Ap. D. 2616.
Av. J. C. 382.

Il seroit difficile de donner de l'intérêt aux intrigues qui les plaçoient sur le siége pontifical et qui les en renversoient. C'est toujours l'ambition d'un homme qui, seul ou aidé de sa famille, arrache à un autre la tiare, et la met sur sa tête. Pendant des siècles tous les esprits s'occupent de cet objet, toute l'attention s'y porte. Les prétendants achetoient la grande-prêtrise des gouverneurs syriens, la conservoient à force d'ar-gent, pressuroient le peuple pour fournir à leurs enga-gements pécuniaires. Nulle énergie dans ce peuple abâtardi, nulle élévation chez les grands, point de prévoyance, point de mesures contre l'étranger, et par conséquent un effroi, une consternation générale au moindre bruit des armes. Dans cette uniformité d'évé-nements, sans mouvements et sans éclat, on le répète, il seroit difficile de trouver ces traits saillants qui sont l'ame et l'agrément de l'histoire.

Jonathan, le premier de ces pontifes devenus souve-rains, se bat avec son frère dans le temple même, par

que celui-ci a fait auprès de Bagoze, gouverneur de énicie, des démarches pour lui succéder. Il donne à frère un coup et le terrasse. Bagoze accourt pour les parer; le coup étoit mortel. On veut empêcher Bagoze entrer, de peur qu'il ne souille le temple. Il force les rtes: « Suis-je donc, leur dit-il, plus impur que le cadavre étendu à mes pieds? » Comme la punition rporelle du meurtrier n'auroit rien produit au gouneur, il impose une forte amende au coupable.

L'entrevue du grand-prêtre Jaddus avec Alexandre- Jaddus.
Grand est accompagnée de circonstances remarqua- Ap. D. 2648.
les. Le conquérant venoit à Jérusalem, plein de colère Av. J. C. 350.
ntre les Juifs, qui lui avoient refusé des vivres pendant siége de Tyr. Ils ne pouvoient se défendre contre e armée triomphante commandée par un tel chef; ssi Jaddus n'y songea-t-il pas. Il ordonne au peuple s'habiller en blanc. Lui-même avec ses habits pontiaux, les sacrificateurs revêtus des leurs, marchent -devant d'Alexandre. Le vainqueur de l'Asie est appé de cette pompe religieuse. Il approche avec spect du grand-prêtre, s'incline devant lui avec vénétion. Ses courtisans marquent leur étonnement d une reille soumission. « Ce n'est pas, leur dit il, le grandprêtre que j'ai adoré, mais le Dieu dont il est le minstre. J'ai reconnu le même homme, le même minitre que ce même Dieu m'a fait voir en songe, pour m'encourager à la conquête de la Perse. » Le grandêtre avoit publié que cette démonstration suppliante i avoit été prescrite en songe, et Alexandre, de son té, donna une cause divine à sa clémence. Quoi qu'il soit, cette vue le frappa vivement, et lui inspira des ntiments favorables pour une nation protégée de

Dieu. Les Juifs montrèrent à Alexandre des prophéti[es] qui annonçoient ses victoires. Il admira le temple, da[ns] lequel il offrit des sacrifices. Pendant tout son règ[ne] les Juifs jouirent d'une grande tranquillité. Il en attir[a] un grand nombre dans Alexandrie, sa nouvelle vill[e], et lui donna de beaux priviléges.

La fidélité des Juifs à garder le sabbat causa la pri[se] de Jérusalem par Ptolémée. Sachant qu'ils étoient dé[-] terminés à ne se point défendre ce jour-là, il se présen[ta] et entra dans la ville sans la moindre résistance : [il] emmena cent mille captifs en Egypte. On est étonné d[e] l'immense quantité d'hommes qui ont été tirés de [la] Judée en plusieurs circonstances : l'histoire ne présen[te] aucun autre peuple toujours détruit comme celui-ci, [et] toujours renaissant.

Héliodore. On peut mettre ensemble l'aventure de Ptolémée Ph[i-] lopator, roi d'Egypte, et celle d'Héliodore, envoyé d'[un] gouverneur de Syrie, qu'on a déja racontée ; aventu[re] qui reparoît ici avec des circonstances nouvelles. Pto[-] lémée, frappé de l'auguste majesté des cérémonies, cr[ut] qu'il en verroit bien davantage s'il entroit dans la pa[r-] tie intérieure du temple, accessible aux prêtres seul[s]. Il voulut y pénétrer, mais une puissance divine le r[e-] poussa : il resta saisi de terreur, et ses serviteurs fure[nt] obligés de le reporter hors du temple. Héliodore rec[ut] une punition encore plus terrible ; aussi venoit-il dan[s] un dessein plus criminel. Le gouverneur de Syrie l'en[-] voyoit pour enlever d'immenses trésors qu'un certa[in] Simon, ennemi mortel du grand-prêtre Onias, lui avo[it] dit être cachés dans le temple. En vain le grand-prêtr[e] lui représente le danger de son entreprise : il entre ha[r-] diment à la tête d'une troupe de Syriens ; m[ais] à l'i[n-]

...nt une terreur subite les frappe, ils tombent tous. ...liodore, plus coupable, meurtri de coups par un ...nd cavalier resplendissant de lumière, fut long...mps à se remettre de son effroi. Le roi de Syrie, auquel ...rvint la nouvelle de cette aventure, crut qu'Héliodore ...isoit le mal plus grand qu'il n'avoit été. Toujours ...nté par ces prétendus trésors, il cherchoit quelqu'un ...'il pût charger de cette commission. « Si vous avez quelqu'un que vous veuilliez châtier, lui dit Hélio...dore, vous pouvez l'envoyer; il reviendra dans un ...état à ne vous laisser aucun doute sur la protection que Dieu accorde au temple. »

La haine de Simon et d'Onias l'un pour l'autre fut ...ès funeste aux Juifs: elle fit naître dans Jérusalem ...es factions, dont les membres cherchèrent à s'ap...yer, les uns des gouverneurs de Syrie, les autres des ...artisans du roi et de ses conseillers. Quelques rivaux ...assassinèrent; d'autres se ruinèrent réciproquement ...r le prix exorbitant qu'ils mirent à la dignité qu'ils ...oursuivoient. La grande-prêtrise devint le par...ge du ...lus offrant: on la vit entre les mains d'un homme qui ...n'étoit même pas Juif. Les prétendants divisèrent le ...euple: la ville assiégea la citadelle, et les chefs oppo...s, qui étoient deux frères, furent alternativement ...vainqueurs et vaincus. Ils n'épargnoient pas les sup...lices, les tortures et la mort à ceux qui leur étoient ...ontraires. Antiochus, appelé par un parti, vint com...ler ces horreurs: il prit la ville en trois jours. Quarante ...ille Juifs furent vendus aux peuples voisins, et le ...ainqueur emporta du temple les vases, les ornements, ...nsi que les richesses. Poussé par une espèce de rage ...ontre cette malheureuse nation, Antiochus lui fit en-

core porter la peine d'une humiliation qu'il avoit sou ferte en Egypte de la part des Romains. « Va, dit-il « Apollonius, un de ses lieutenants, piller les villes « passer les hommes au fil de l'épée; vends les femme « et les enfants. » Cet ordre cruel ne fut que trop bie exécuté, sur-tout à Jérusalem. Apollonius attend le jou du sabbat, qui rassembloit les Juifs et leur interdiso la défense: il lâche ses soldats sur cette multitude dé armée: après le massacre, la ville est livrée au pillag Les Syriens détruisirent les plus beaux édifices, et d leurs débris bâtirent sur la cité de David une forteress qui commandoit le temple.

Persécutions. Alors les sacrifices cessèrent: c'étoit malheureuse ment presque tout ce qui restoit de religion chez u peuple divisé entre ses souverains pontifes, embarrass du choix, en proie au schisme, abandonné de ses pr tres, et que les vexations des chefs éloignoient de c lieu. A peine restoit-il quelques signes extérieurs d culte. La circoncision même étoit négligée; mais, a milieu de cette indifférence presque générale, il s trouva des hommes sincèrement attachés à leur rel gion, dont les discours et les exemples rallumèrent feu sacré du zéle presque éteint.

Il éclata ce zéle à l'occasion d'un édit d'Antiochu qui défendit d'adorer dans ses états d'autres dieux qu les siens. Les gouverneurs de Judée sur-tout eurent o dre de se montrer inflexibles dans l'exécution. Athéna ministre d'Antiochus, envoyé à Jérusalem, dédia l temple à Jupiter Olympien, et fit élever la statue d dieu sur l'autel des holocaustes. On y amenoit ceu qu'on vouloit forcer à sacrifier: s'ils refusoient, ils étoien massacrés sur-le-champ, ou condamnés à périr dan

supplices. La Judée entière devint le théâtre des ido-
ries païennes ; le sabbat et la circoncision furent dé-
dus sous des peines sévères. On en étendit la rigueur
qu'aux femmes qui circoncisoient les enfants dont
les accouchoient. Ces malheureuses mères étoient pro-
nées dans les rues de Jérusalem avec leurs enfants
achés au cou ; ensuite on les précipitoit du haut des
rs. On fit périr jusqu'aux simples témoins de la cir-
ncision.

Le barbare Athénas surprit dans une caverne une
oupe nombreuse qui s'y étoit rassemblée pour célé-
er le sabbat. Après leur avoir inutilement offert une
nistie, s'ils vouloient abjurer leur religion, sur leur
fus, il attendit le jour du sabbat ; hommes, femmes
enfants, il fit tout passer au fil de l'épée, sans éprou-
r la moindre résistance. Ses officiers détruisirent les
res sacrés qu'ils purent trouver. Tout Juif convaincu
les avoir gardé chez lui étoit mis à mort. Entre ceux
nt la constance héroïque fut couronnée par le mar-
re, on remarque le vieillard Eléazar. Ses bourreaux
supplièrent de permettre seulement qu'on apportât
vant lui, non des viandes immolées aux dieux, mais
lles dont il lui étoit permis de manger, afin qu'on pût
ndre qu'il avoit obéi au roi ; le vertueux vieillard
pondit qu'il préféreroit la mort la plus cruelle à cette
le dissimulation, qui pourroit être imitée, et il alla
ec fermeté au supplice. Une simple femme triompha
ssi de la rage d'Antiochus lui-même. Elle avoit sept
fants, nommés Machabées : le barbare crut l'abattre
les livrant successivement au supplice sous les yeux
cette mère ; mais elle eut la constance de les exhor-
l'un après l'autre à la mort, et cette femme coura-

geuse expira la dernière entre les mains des bourreaux.

Matathias. Ce n'étoit pas seulement à Jérusalem que la persécution causoit de telles scènes : en vain plusieurs familles distinguées avoient fui cette ville malheureuse, les exécuteurs des volontés du roi alloient les tourmenter jusque dans les retraites qu'elles s'étoient choisies. Apelle, un de ces envoyés d'Antiochus, arriva dans une petite ville nommée Madin, où un prêtre, nommé Matathias, s'étoit retiré avec sa famille. Apelle, selon les ordres, assemble le peuple pour lui signifier les volontés d'Antiochus. Se flattant que l'exemple de Matathias et de cinq fils que cet Israélite avoit feroit une impression victorieuse sur la multitude, il s'efforça de le séduire, et lui prodigua, ainsi qu'à ses cinq fils, les promesses les plus éblouissantes. Le vertueux père répondit d'une voix assez élevée pour se faire entendre de tout le peuple : « Quand la nation entière et tout l'univers obéiroient à la volonté du roi, « mes fils et moi nous resterons fidèles à Dieu jusqu'au « dernier soupir. » Comme il achevoit ces mots, un Juif s'avance pour sacrifier aux idoles. Saisi de douleur, et se rappelant ce que la loi de Moïse ordonne en pareille circonstance, Matathias se jette sur l'apostat et le tue. Ses fils poignardent l'officier du roi, renversent l'autel et les idoles, et parcourent la ville en criant : « Que ceux qui aiment la loi de Dieu nous « suivent. » Ils gagnèrent le désert : beaucoup de Juifs fuyant la persécution se joignirent à eux. En peu de temps Matathias se vit à la tête d'une petite armée, et osa paroître en campagne. Il avoit eu soin de consulter les docteurs sur le repos du sabbat, dont la trop rigide observation avoit souvent coûté si cher aux

ifs. Ils répondirent qu'on pouvoit prendre les armes jour-là pour sa défense. Cette décision fut secrète-nt communiquée au peuple, et acquit force de i. Matathias ne fit qu'entrer dans la carrière de la oire : il l'ouvrit à ses fils, surnommés Machabées, i la parcoururent glorieusement.

Judas Machabée, l'aîné, prit le commandement par Machabées.
choix de son père. Ses premiers exploits seroient gés téméraires, si au commencement d'une révo-tion il ne falloit pas étonner par la hardiesse. Trois ictoires remportées avec un nombre de troupes bien férieur à celui des Syriens lui ouvrirent les portes la ville de Jérusalem. Il fit au temple les répara-ons nécessaires, et y rétablit le service divin. Comme citadelle étoit pourvue d'une garnison trop forte our qu'il osât en entreprendre le siége, il se contenta fortifier le temple, afin de le mettre à l'abri de oute insulte. Tant de succès attirèrent aux Juifs une oule d'ennemis. Ils étoient mêlés dans leur propre atrie avec un ramas de nations qui s'y étoient intro-uites durant la captivité, et qui n'avoient jamais vu ns un mécontentement secret revenir les anciens ossesseurs. Les Syriens excitèrent contre les enfants Israël ces étrangers domiciliés. De tous côtés ceux-ci toient attaqués : la guerre se faisoit avec toute l'acti-ité et toutes les horreurs des guerres civiles ; mais udas, toujours vainqueur, força Lysias, le principal eutenant du roi de Syrie, à demander la paix. Elle e fit au bout de trois ans, par l'entremise des Romains, ont le général juif s'étoit ménagé l'alliance ; mais s autres chefs syriens ne se crurent pas obligés de esser les hostilités. Ils les continuèrent non seulement

par eux-mêmes, mais par les Arabes et d'autres pe
ples voisins qu'ils soulevèrent, et Judas continua d
vaincre les uns et les autres.

La citadelle de Jérusalem étoit toujours entre l
mains des Syriens. Judas fit des préparatifs pour s'e
emparer. Ce projet, su à la cour de Syrie, attira cont
la Judée une armée formidable, commandée par
monarque syrien lui-même. Avec des forces très i
égales, le général juif rendit cette grande armée i
utile au dessein principal, qui étoit d'imposer à la Jud
un joug si pesant qu'elle ne pût jamais le secoue
Judas obtint par la paix que les Juifs ne seroient p
tourmentés pour leur religion. Cependant il ne p
se dispenser de recevoir le roi de Syrie dans Jérusale
Le monarque prétexta pour s'y introduire le motif d
curiosité : mais quand il y fut, par la plus insign
mauvaise foi, il la fit démanteler. Il y laissa pour com
mandant Bacchide, gouverneur de la Mésopotami
et donna la dignité de grand-prêtre à Alcime, à la v
rité de la race sacerdotale, mais aussi dangereux p
son esprit artificieux que méprisable pour ses vices.

Ces deux hommes avoient un égal intérêt à se d
faire de Judas ; le commandant, afin de se délivr
de tout obstacle à sa puissance ; le grand-prêtre, pou
ne pas trouver d'opposition à ses rapines. De conce
ils tendirent des piéges au brave et vertueux Judas
mais il sut éviter leurs embûches. Ses plus grands e
nemis étoient les Juifs apostats, tous unis à Alcime
apostat lui-même. Judas auroit voulu, non seuleme
qu'on ne conservât aucune liaison avec les désertcu
de la loi de Dieu, mais encore qu'on leur fît une guer
opiniâtre. Il ne put entraîner dans son opinion l

incipaux de son parti. Ils se persuadoient que les mes et la douceur rameneroient insensiblement faction d'Alcime. En effet, le grand-prêtre le craignit. Il partit pour la Syrie, dans le dessein d'aigrir esprit du roi contre Judas, dont il peignit le crédit et s dispositions comme redoutables. On donna au déteur une armée commandée par Nicanor, qui s'étoit ujours déclaré ennemi des Juifs, et il lui fut recommandé de n'épargner aucun moyen pour s'assurer e Machabée.

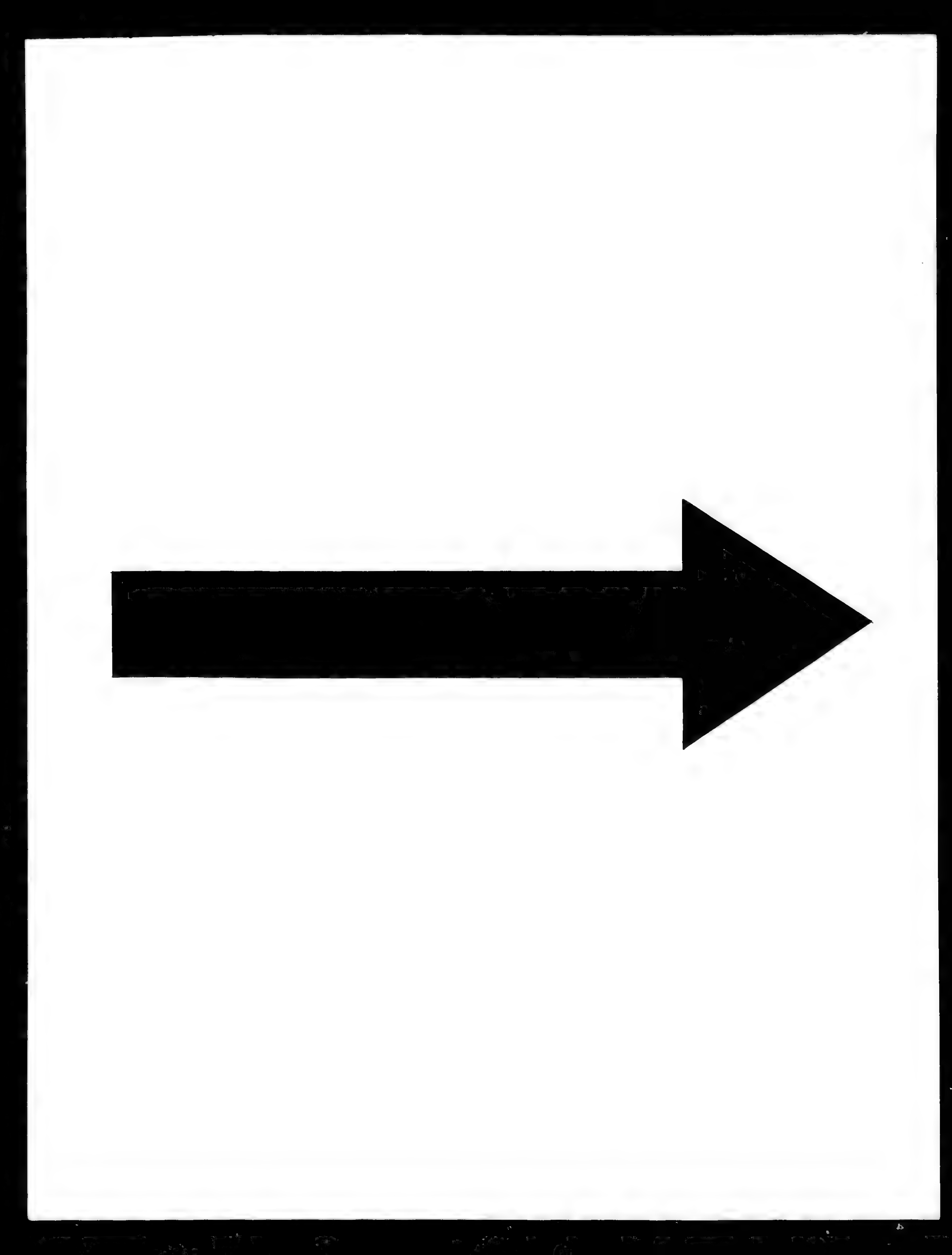
Nicanor crut devoir préférer la ruse à la force. Il int à Jérusalem s'aboucher avec Judas. Pour écarter s soupçons, il avoit éloigné une partie de ses troues; mais le Juif, à travers les complaisances du Syien, n'eut pas de peine à démêler de perfides intenons. Il s'y déroba par la fuite. Cette sage précaution mit Nicanor en fureur. Dans son désespoir, il s'exhaloit en imprécations contre la nation entière, et blasphémoit contre Dieu lui-même. Cette rage fit connoître aux Juifs fidéles combien ils avoient eu tort de ne pas prendre les mesures hostiles que Judas conseilloit. Ils se rassemblèrent autour de lui, et même en assez grand nombre pour qu'il se trouvât en état de présenter la bataille à Nicanor. Le Syrien fut défait et tué; Judas, rentré dans Jérusalem, profita d'un intervalle de paix pour consolider l'alliance que les Juifs avoient déja contractée avec les Romains. Le sénat fit graver sur l'airain le décret qui la confirmoit, et défendit à Démétrius, roi de Syrie, toute entreprise contre la nation juive. Mais Démétrius n'en envoya pas moins, encore à la sollicitation d'Alcime, une nouvelle armée, pour venger la défaite de Nica-

nor. Bacchide la commandoit. Judas fut obligé d'a-
bandonner Jérusalem. Bacchide le poursuivit. Les
Juifs, effrayés par le grand nombre des ennemis,
marquèrent de la répugnance pour le combat, mal-
gré l'intrépidité de leur chef. Il ranima leur courage,
fondit sur les Syriens, défit leur aile droite, mais
il fut enveloppé par la gauche, et mourut au sein
de la victoire. « Ainsi tomba le fort, le défenseur
« d'Israël. »

Jonathan. Il fut dignement remplacé par Jonathan, son frère,
Ap. D. 2889. Av. J. C. 110. qui se trouva dans des circonstances plus heureuses,
et sut bien en profiter. Alors commençoient la déca-
dence des Séleucides, leurs querelles entre eux et avec
les rois d'Egypte leurs alliés, leurs parents et leurs
ennemis. A l'aide de cette mésintelligence, Jonathan
établit une puissance respectable, qui le fit recher-
cher des uns et des autres : il parvint au plus haut
degré d'élévation. Les Juifs échappés à l'épée des Sy-
riens, après la mort de Judas, se réunirent autour
de son frère. Ils étoient en petit nombre, et gagnèrent
le désert. Leur troupe s'y grossit. Elle se nourrit et
s'entretint du pillage qu'elle faisoit sur les voisins,
presque tous renégats juifs ou païens. Bacchide,
informé des succès de cette troupe, marcha contre
elle. Jonathan osa l'attendre ; mais sa hardiesse ne
fut pas heureuse. Bacchide le battit, et l'obligea de
se réfugier dans le désert. Après cette victoire, le gé-
néral syrien, ne trouvant plus d'obstacles, mit des
garnisons dans les principales villes de la Judée, et
y domina sans résistance. Alcime se fortifia ainsi dans
Jérusalem. Il renferma dans la citadelle, pour lui ser-
vir d'otages, les enfants des principaux Juifs attachés

Jonathan. Non content de cette précaution, de concert avec Bacchide, il essaya de s'emparer de Jonathan. Celui-ci échappa à leurs embûches. L'acharnement de ses ennemis augmenta le nombre de ses partisans. Il tenta encore une fois le sort des armes, et fut vainqueur. Le général juif profita d[illegible]ent de la victoire pour proposer la paix au [illegible]lle fut jurée entre les deux nations. Il pa[illegible]par le traité Jonathan fut revêtu d'une partie [illegible]autorité royale. Il gouverna la Judée à la manière des anciens juges et donna tous ses soins à la réforme du culte et de l'état.

Les princes qui se disputoient l'empire de Syrie, sachant combien il leur étoit important pour conserver quelque autorité en Judée de s'attacher Jonathan, s'empressèrent à l'envi de lui donner des marques d'honneur et de confiance. Démétrius lui fit rendre les otages renfermés dans la citadelle de Jérusalem. Il lui écrivit comme à son ami et son allié. Dans sa lettre il lui permettoit de lever des troupes, et l'autorisoit à faire fabriquer des armes. Alexandre Bala, son compétiteur, renchérit sur de telles faveurs. Il lui conféra la dignité de souverain sacrificateur, et accompagna cette grace d'une couronne d'or, d'une robe de pourpre et de riches présents. Sans refuser le bienfait d'Alexandre, Jonathan voulut aussi tenir la tiare du choix du peuple, et se fit élire par lui souverain pontife. Démétrius revint à la charge pour se concilier l'amitié de Jonathan; mais le grand-prêtre resta fidèle à Alexandre. Celui-ci lui témoigna sa reconnoissance par une confiance entière, et en lui accordant une pleine victoire sur les envieux de sa puissance, qui essayèrent de porter des plaintes contre



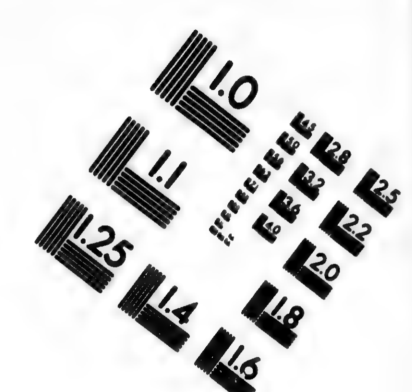
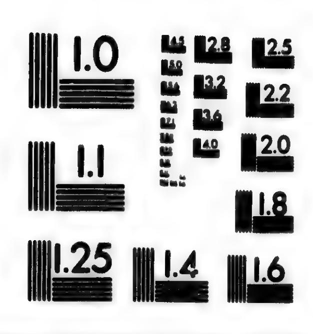


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



lui. Le roi de Syrie ne voulut point les écouter. Jon
than, dans la guerre entre Démétrius et Alexandre, s
déclara contre Apollonius, gouverneur de Palestine
nommé par Démétrius, et mit son armée en dérout
Alexandre lui envoya, en reconnoissance d'un servic
si important, une ceinture d'or, telle que les princes d
la famille royale avoient coutume d'en porter. A ce pr
sent honorable il en joignit de plus solides, tels que de
terres héréditaires, et l'exemption du tribut auparavan
imposé aux Juifs. Le fils d'Alexandre fit Simon, frèr
de Jonathan, général de toutes les forces de la Judée.

Sous le gouvernement des deux frères, elle devin
pour ainsi dire une puissance prépondérante. Rome re
nouvela son alliance avec elle, et Sparte rechercha cett
alliance. Les rois d'Egypte ne crurent pas la trop ache
ter par des marques de confiance qui allèrent jusqu'
donner aux Juifs la garde des forteresses égyptienne
les plus importantes, et plusieurs charges honorables
la cour et dans les provinces. Tant de rapports avec c
royaume ne pouvoient laisser le général juif indifféren
sur ce qui se passoit. Il contribua beaucoup à la pai
entre Ptolémée Tryphon et son frère; mais ce prince
dont on connoît la noirceur, craignant de trouver dan
ce brave général un obstacle aux nouvelles perfidie
qu'il méditoit, l'attira dans Ptolémaïde, où il le fit char
ger de fers. Il fit dire ensuite à Simon qu'il ne gardoi
son frère prisonnier que parcequ'il lui devoit cent ta
lents; que s'il vouloit lui envoyer cette somme et le
deux fils de Jonathan en otages il rendroit au père l
liberté. Le crédule Simon fit partir l'argent et les otage
aussitôt que le traître eut reçu l'argent, il fit mourir le
père et les enfants.

Jonathan avoit gouverné la Judée avec autant de bonheur que de sagesse. Simon, son frère, déja fort âgé, lui succéda. Par un décret de sanhédrin il fut déclaré prince et pontife des Juifs. Le même décret rendit ces dignités héréditaires dans sa famille. Il tint en effet un rang distingué entre les princes de son temps, par les services qu'il rendit à la nation juive. Il la délivra des garnisons étrangères qui tenoient encore quelques places importantes. Jérusalem lui dut un éclat nouveau. Un seigneur de Syrie, envoyé chez lui en ambassade, admiroit la splendeur de sa maison, dont presque tous les meubles étoient d'or et d'argent. Ses troupes étoient nombreuses et bien disciplinées, commandées par ses trois fils, qui faisoient la gloire et l'ornement de sa vieillesse. Il eut la satisfaction, si douce pour un père, de les voir couronnés des lauriers de la victoire : mais, pendant qu'il jouissoit d'un bonheur si digne d'envie, un monstre dans sa propre famille creusoit son tombeau. Il avoit marié une de ses filles à un homme nommé Ptolémée. Non content du gouvernement de Jéricho et des environs, que son beau-père lui avoit donné, et où il avoit amassé d'immenses richesses, il conçut le projet de se rendre maître de toute la Judée. Sous prétexte d'un festin, il attire dans une forteresse Simon et ses deux fils, et les massacre. Jean, le troisième fils, surnommé Hyrcan, invité aussi à ce funeste repas, ne put s'y trouver. Ptolémée envoya pour saisir ce jeune prince, qui, averti à temps, échappa. Le meurtrier ne tira pas de son crime l'avantage qu'il espéroit. Il courut à Jérusalem afin de s'en emparer ; mais, pendant qu'il vouloit entrer par une porte, Hyrcan se présenta à l'autre, et, ayant été reçu par préférence, il fut

Simon.
Ap. D. 2856.
Av. J. C. 142.

proclamé prince et souverain pontife, comme avoit é son père.

Hyrcan.
Ap. D. 2864.
Av. J. C. 134.

Ptolémée, frustré de ses espérances, appela à so secours Antiochus. Ce prince assiégea Jérusalem et réduisit à une affreuse famine. Ces extrémités oblig rent Hyrcan d'accepter les conditions que le vainqueu voulut lui imposer. Elles consistoient en une gross somme d'argent et dans la ruine des fortifications d Jérusalem. Le parricide Ptolémée n'influa en rien da le traité; il avoit pris la fuite. On ignore quelle puni tion son crime lui attira. Hyrcan, soit forcément, so par reconnoissance, accompagna Antiochus dans un guerre contre les Parthes. Les troubles qui suivirent, dans lesquels Antiochus fut tué, donnèrent au grand prêtre des Juifs les moyens de secouer pour toujou le joug des rois de Syrie. Il fit même une invasion da leurs états, et agrandit sa domination non seulemen de ce côté, mais encore vers l'Arabie et la Phénici Hyrcan to e ensuite ses armes contre les Samar tains, vois incommodes, ruina de fond en comb Samarie, et détruisit le temple que ses habitants avoie bâti sur le Mont-Garizim. Son régne ne fut pas moi remarquable par sa sagesse que par ses exploits. Sou lui la religion se rétablit dans toute sa pureté. Il don noit l'exemple de l'assiduité aux saintes cérémonies. L temple, par ses soins, reçut un nouvel éclat. Il l'en richit et le fortifia. Les murailles de Jérusalem se rel vèrent. Il cultiva avec soin l'alliance des Romains, laissa ses états très florissants à son fils Aristobule.

Aristobule.
Ap. D. 2892.
Av. J. C. 106.

Ce prince fit ce que n'avoient pas osé ses ancêtre il prit le titre de roi; mais il ne porta la couronne qu'u an, et la teignit du sang de sa mère et d'un de s

ires. Si ces crimes pouvoient souffrir quelque excuse, diroit qu'il les commit à l'instigation de sa femme. ajouteroit, pour diminuer l'indignation, que le retir altéra sa santé, et lui donna des convulsions lentes, suiviez de la mort. Il lui restoit trois frères. zandre monta sur le trône. Son cadet lui donna elques soupçons, il le fit mourir. Le plus jeune, mmé Antigone, dont toute l'ambition se bornoit à e vie douce et paisible, fut traité avec amitié.

Lorsqu'une religion, long-temps affermie dans une Alexandre.
tion, commence à être ébranlée, les liens de la mo- Pharisiens. Sadducéens.
le doivent nécessairement se relâcher; et le crime se Ap. D. 2894.
ltiplier parmi les peuples qui éprouvent ce malheur. Av. J. C. 104.
s persécutions des rois de Syrie, d'un côté avoient it des zélés, de l'autre avoient engagé plusieurs personnes à examiner jusqu'où on pouvoit porter la condescendance pour les ordonnances et les prohibitions yriennes, sans blesser l'essentiel de la religion judaïne. Les uns prononçoient que, sous quelque prétexte que ce fût, il n'étoit pas permis d'apporter le moindre doucissement à la rigueur des commandements même turgiques; et sur ce qu'on représentoit que cette sévérité n'étoit pas prescrite par le texte de Moïse, ils pposoient des traditions orales, auxquelles ils prétenoient donner la même autorité qu'aux livres saints. s autres au contraire disoient que ce n'étoit pas écher contre la religion que de se soustraire, par uelques adoucissements, aux vexations et à la ruine, , rejetant les traditions, comme arbitraires et dangeeuses, ils s'en tenoient au texte, dont la briéveté les torisoit à des interprétations favorables. Les preniers avoient des mœurs austères, effet de leur dispo-

sition à sacrifier leurs biens, leur repos et leur vie, pl
tôt que de souffrir la moindre atteinte à la lettre mê
de la loi. Cette sévérité leur attiroit l'estime et
vénération des peuples. L'opinion des seconds ét
faite pour plaire aux grands, qui, accoutumés a
jouissances, adoptent volontiers les moyens qui pe
vent les perpétuer en faisant taire les scrupules. Ils
nommoient Sadducéens, et les autres Pharisiens. O
ne sait trop l'étymologie de ces noms, peut-être ont-
été ceux de quelques docteurs.

On reproche aux Pharisiens l'orgueil, l'intoléran
envers tous ceux qui ne pensoient pas comme eux,
sur-tout envers les Sadducéens. Le dogme de ces de
sectes différoit en ce que les Pharisiens croyoient
l'immortalité de l'ame, à la résurrection et aux réco
penses futures. Les Sadducéens se montroient pl
qu'indifférents pour ces articles de foi, sur-tout dans
pratique. Ils ne songeoient guère qu'aux biens de
monde, et on peut les regarder comme les épicurie
du judaïsme. Outre la différence des principes, sour
trop commune d'animosité, on pourroit attribuer
haine des Pharisiens contre les Sadducéens à la secré
envie des pauvres contre les riches : passion fougueu
dont les rigoristes suivent quelquefois l'instinct sa
qu'ils s'en aperçoivent. Ils croient être dévorés de zèl
et ne le sont que de jalousie. Jonathan avoit cru l
gagner en flattant leur orgueil. Il eut la complaisan
de les consulter sur sa conduite. « Déclarez-moi libr
« ment, dit-il aux principaux chefs qu'il avoit rasse
« blés à sa table ; déclarez-moi si vous avez quelqu
« reproche à me faire sur ma manière de gouverne
« parceque je suis résolu d'observer rigoureuseme

ls lois de Dieu et vos maximes. » Tous les convives
ltèrent sa valeur, son zèle et sa piété. Mais un d'en-
eux, nommé Eléazar, quand son tour de parler
venu, lui dit brusquement : « Si vous voulez mériter
les éloges qu'on vient de vous donner, vous n'avez
d'autre parti à prendre que d'abdiquer le souverain
ontificat, et de vous contenter de l'autorité civile. »
tte audace, qui ne fut pas assez désapprouvée par
autres, fit connoître à Jonathan l'esprit de toute la
cte. Il s'en vengea en favorisant ouvertement les Sad-
céens. Une punition plus sévère auroit peut-être
rgné à son fils Alexandre les chagrins que lui don-
rent les Pharisiens.

Vraisemblablement le desir qu'ils avoient manifesté
Jonathan, de le réduire à l'autorité civile, et de faire
souverain pontife de leur secte, se réveilla quand
virent sur le trône un prince dont la puissance ne
trouvoit pas assez établie pour la redouter comme
lle du père. Ils travaillèrent sourdement à le perdre
ns l'esprit du peuple. Le mépris qu'ils inspirèrent
ur lui éclata à la fête des tabernacles. On y portoit
s rameaux de palmiers, de citroniers et d'autres ar-
es. Au moment que le pontife alloit célébrer le sacri-
e, il se vit assailli de tous côtés des fruits pendants
ces branches, et insulté par des cris insolents et me-
çants. Cet affront ne resta pas sans vengeance. Le
and-prêtre indigné ordonna à ses soldats de fondre
r les coupables. On prétend qu'il y en eut six mille
tués, les autres s'enfuirent. Depuis ce temps Alexan-
e eut toujours à sa solde six mille étrangers. Cette
emière rebellion dégénéra en guerre civile. Elle dura
x ans, coûta la vie à plus de cinquante mille rebelles,

sans compter la perte que le roi fit de son côté, et
calamités qui fondirent sur la Judée. Alexandre, qu
que vainqueur, employa tous les moyens imaginab
pour calmer les esprits; mais ayant affaire à des ho
mes grossiers, excités par une secte hautaine et vin
cative, les avances ne servirent qu'à les enhardir.
s'abaissa jusqu'à leur faire demander ce qu'ils vouloie
qu'il fît pour les satisfaire. « Qu'il se coupe la gorg
« répondirent-ils; c'est le moins qu'on doive exige
« après les maux qu'il a faits à la nation. »

Alors le roi ne ménagea plus rien. Les rebell
pressés appelèrent à leur secours Démétrius. Les
mées en vinrent aux mains. Alexandre fut vainc
mais ou sa perte ne fut pas considérable, ou e
fut promptement réparée, puisqu'il se trouva bie
tôt en état de livrer un second combat dont l'issue
fut favorable. Il fit un grand carnage des révolt
Démétrius les avoit quittés. Les principaux chefs
retirèrent du champ de bataille dans la forteres
de Béthon. Le roi les y assiégea, et, après l'avoir pris
donna un libre cours à sa vengeance. Huit cents
rent envoyés à Jérusalem, et crucifiés le même jo
dans le même endroit. Ce supplice ne suffisant p
à son ressentiment, il ordonna qu'on égorgeât a
yeux des mourants leurs femmes et leurs enfants.

Cette terrible exécution lui assura la tranquilli
le reste de son règne, mais ne changea pas la di
position des esprits. Les précautions qu'il se cr
obligé de prendre en mourant en sont une preu
« Lorsque je serai mort, dit-il à Alexandra, sa femm
« envoyez chercher les Pharisiens, montrez-leur m
« corps, dites-leur que vous voulez le leur abando

ger, qu'ils peuvent le priver des honneurs de la sépulture, pour se venger des maux que je leur ai faits; assurez-les que vous êtes déterminée à suivre leurs conseils dans le gouvernement du royaume, et comptez que, loin de déshonorer ma mémoire, ils s'empresseront de faire célébrer mes funérailles, et que vous régnerez avec une pleine autorité. » Alexandre connoissoit bien cette secte orgueilleuse. Ce qu'il avoit prédit arriva. Les Pharisiens, flattés de la déférence de l'épouse, firent au mari des obséques magnifiques, et gravèrent volontiers sur le tombeau de leur ennemi les noms de *héros* et de *père du peuple*.

Les Pharisiens louèrent sur-tout la haute sagesse que le mourant avoit montrée, en laissant le gouvernement entre les mains de la reine. Ils comptoient bien tirer un grand avantage de ce choix. Alexandra avoit deux fils. L'aîné, nommé Hyrcan, âgé de trente ans, étoit incapable de régner; elle en fit un souverain pontife. Le second, nommé Aristobule, étoit d'un caractère hardi et entreprenant, elle le garda auprès d'elle, mais ne lui donna aucune part à l'autorité. Ainsi le sceptre fut séparé de la tiare. Les Pharisiens connoissoient la foiblesse de la reine; ils exigèrent d'elle trois choses fort importantes: la révocation des édits donnés pendant les deux derniers règnes contre leur doctrine; une amnistie générale pour leurs partisans, quelques crimes qu'ils eussent commis, et le rappel des exilés et des fugitifs, avec la restitution de leurs biens. Ces points obtenus, leur faction demanda la punition de ceux qui avoient conseillé à Alexandre le supplice des huit cents crucifiés. Sous ce prétexte, ils établirent une inquisition redoutable.

Alexandra.
Ap. D. 2922.
Av. J. C. 76.

Chaque jour voyoit traîner au supplice quelques uns d
ceux qui avoient été le plus fidèles au roi, et que leu
ennemis flétrissoient du titre de Sadducéens. La rei
gémissoit et souffroit ces excès criminels. Cette pe
sécution dura plusieurs années. Enfin quelques che
du parti opprimé, Aristobule à leur tête, vinre
prier Alexandra de mettre un terme à ces vengeance
ou, si elle ne se sentoit pas assez forte pour réprim
la rage des Pharisiens, de leur permettre à eux-mêm
de sortir du royaume.

Cette proposition alarma la reine. Elle craignit e
laissant partir les Sadducéens de se trouver sans d
fense au pouvoir de ses ennemis. On négocia. Alexa
dra accorda aux persécutés des places qu'il leur f
permis de fortifier pour se mettre à l'abri de la pe
sécution. Quant à son fils Aristobule, elle l'occup
dans une guerre étrangère. Il n'y fut pas long-temp
Une maladie dont sa mère fut attaquée lui fit pre
dre de nouvelles mesures. Les symptômes anno
çoient qu'elle pouvoit conduire la malade au to
beau : dans ce cas, il n'auroit pas été prudent
Aristobule de rester à la cour environné de ses enn
mis. Il en sortit clandestinement lui second, et se re
dit à la forteresse d'Agatha, dont Gabeste, ancie
ami de son père, étoit gouverneur : Gabeste entra v
lontiers dans les vues du prince. Son exemple fu
suivi par les gouverneurs des principales places forte
Le peuple même, qui avoit été traité avec hauteur e
dureté par la faction pharisaïque, lorsqu'elle croyo
n'avoir plus besoin de lui, se déclaroit de tous côté
pour Aristobule.

Pendant ce temps la maladie d'Alexandra emp

Les Pharisiens alarmés profitètent de ses der-
rs moments pour faire déclarer roi le pontife Hyr-
. Ce fut le dernier acte d'un règne foible, pendant
uel s'accrurent les factions qui enlevèrent le scep-
à la famille des Asmonéens. Les deux partis levè-
t des armées. Les Pharisiens s'emparèrent de la
me et des enfants d'Aristobule, qu'ils gardèrent
otages. Une bataille décida la querelle. Le parti
Hyrcan la perdit. Aristobule recouvra sa femme et
enfants. Hyrcan acheta la paix au prix de ses
nités de roi et de pontife, dont il se démit en fa-
r de son frère.

Il y avoit en Idumée un homme nommé Antipa- Hyrcan. Aristobule.
, né dans ce pays, et prosélyte juif. Il s'étoit, Ap. D. 2934.
r son habileté, concilié l'estime du feu roi et de Av. J. C. 64.
femme, et en avoit obtenu le gouvernement de
patrie : espérant qu'Hyrcan seroit leur successeur,
s'étoit déclaré ouvertement pour ce prince. Afin de
mettre à l'abri du ressentiment d'Aristobule, après
bdication d'Hyrcan, il resserra plus étroitement les
ns qui l'unissoient aux Pharisiens, et leur inspira
plus grande crainte des vengeances méditées par
istobule, qui n'attendoit, disoit Antipater, que le
oment favorable de les exercer; ajoutant que jamais
ne devoient se fier à lui. Tout bien pesé, le parti
nclut qu'il ne pouvoit espérer de sûreté qu'en remet-
nt Hyrcan sur le trône. La grande et rare difficulté
oit d'y faire consentir ce prince, trop indolent pour
donner la peine de croire que son frère eût dessein
lui ôter la vie. Mais Antipater ne cessoit de le rem-
ir des plus vives frayeurs. A chaque instant il fai-
it retentir à ses oreilles ces terribles paroles : Votre

vie est dans un danger continuel, vous devez vo
résoudre à régner ou à mourir. Entraîné, plus q
persuadé, le foible prince laissa implorer le secou
d'Arétas, roi d'Arabie. Antipater n'avoit deman
d'abord à l'Arabe qu'un asile pour son prince, do
les jours, disoit-il, étoient menacés. Mais quand
l'eut mené à la cour d'Arétas, l'adroit Iduméen
sentir à l'Arabe que la faveur qu'il accordoit à Hy
can lui faisant d'Aristobule un ennemi irrécon
liable, il n'avoit pas d'autre parti à prendre, po
éviter une longue suite de guerres, que de tenter
plus grands efforts afin de remettre son protégé s
le trône. Cet avis fut goûté. Arétas marche en Judé
Aristobule surpris, après un combat malheureu
abandonne la campagne au vainqueur, et se ret
dans Jérusalem.

Les Romains avoient dans ces contrées des lieu
nants qui, sous prétexte de protection, s'enrichissoie
des dépouilles des peuples. En vertu de l'ancienne
liance, Aristobule prie Pompée de le délivrer d'Arét
Sa demande, appuyée d'une bonne somme d'argen
est exaucée. Le roi arabe eut ordre d'évacuer la Judé
et obéit. Il fut question ensuite de décider du droit d
deux frères à la couronne de Judée. Ils avoient envo
deux ambassadeurs au général romain; mais celui
voulut les voir en personne à son tribunal. Ils comp
rurent à Damas. La cause fut plaidée solennellemen
On remarqua qu'Aristobule s'étoit fait accompagn
par une foule de jeunes gens élégamment paré
comme s'ils fussent venus à un spectacle ou à une fê
Par cette compagnie on peut juger de son conse
Hyrcan avoit avec lui Antipater, dont l'adresse l'aur

it triompher, si Pompée n'avoit pas eu besoin de énager encore quelque temps Aristobule; mais celui-i, piqué de l'indécision, quitta Damas, résolu de dédre son droit par les armes. Le général romain le ivit en Judée ; il y eut entre eux des conférences ndant lesquelles Pompée étendit sa puissance, et bligea enfin le malheureux à donner ordre aux uverneurs de livrer ses forteresses aux Romains. Il aroît qu'il ne le fit que forcément, peut-être pour se rer de leurs mains, auxquelles il s'étoit imprudemnt confié, puisqu'il se réfugia précipitamment dans érusalem. Mais quand il vit Pompée près des murs, uché des maux qui alloient accabler la cité sainte et n peuple, l'infortuné Aristobule vint se remettre à discrétion du Romain, le suppliant d'épargner les uifs. Il promettoit de faire ouvrir les portes de la ville, de faire donner une grande somme d'argent pour la cheter du pillage; mais quand Pompée se présenta, it qu'Aristobule eût changé d'avis, soit qu'il eût prois plus qu'il ne pouvoit tenir, les Romains trouvèrent s portes fermées : Pompée le fit charger de fers, et ttaqua la ville.

Il y avoit deux partis : celui d'Aristobule vouloit se éfendre jusqu'à la dernière extrémité; celui d'Hyrcan révalut, admit les Romains, et les aida même dans s travaux qu'ils furent obligés de faire pour attaquer temple. Cet édifice, qui étoit une espèce de fortesse, fut pris d'assaut. Il périt plus de douze mille uifs, tant par l'épée des Romains que par celle de leurs ompatriotes, auxquels l'esprit de faction ôtoit tout ntiment de pitié. Pendant le carnage les prêtres ontinuèrent à s'acquitter tranquillement des fonctions

de leur ministère, et se laissèrent égorger au pied d l'autel, sans se permettre la moindre résistance. On peine à croire l'immensité des richesses qui furent l proie du vainqueur, des sommes prodigieuses, de vases d'or d'un poids étonnant, jusqu'à une poutre d'o massif. Ce butin orna le triomphe de Pompée à Rome ainsi qu'Aristobule, ses deux fils Alexandre et Anti gone, et ses deux filles. Le vainqueur remit Hyrcan e possession de sa dignité de souverain pontife. Il lu donna le titre de prince tributaire de la république mais il lui ôta le nom de roi, et la Judée fut circon scrite dans ses anciennes bornes.

Hyrcan, ce fantôme de roi, ne perdit qu'un titre car toute l'autorité étoit entre les mains d'Antipater. est temps de dire que cet Iduméen a été père d'Hérode La fortune du fils sert d'avance d'interprétation à l conduite du père, sans qu'il soit besoin d'en rapporte les motifs. Antipater fixe toujours l'attention sur Hyr can. Il se montre l'organe et le défenseur d'un princ foible, pendant que l'ambitieux ne travaille et n'agi que pour son propre intérêt. Il épioit les occasions d se faire bien venir des Romains. Scaurus, menacé d famine avec son armée en Arabie, reçut très à propo de lui des vivres en abondance. Il engagea aussi le ro Arétas à donner une très grosse somme au général ro main, pour exempter son pays du pillage; ainsi i obligeoit l'un et l'autre. En même temps il ornoit Hyr can, son idole, en lui procurant de la part des Athé niens une couronne d'or et une statue dans le templ des Graces.

Alexandre, fils d'Aristobule, s'échappa des prison de Rome, et vint renouveler la guerre en Judée; mais

veloppé avec sa petite armée par les Romains et Anpater, il alloit succomber, lorsque sa mère obtint d'eux la paix, dont Antipater fut l'entremetteur. A la ite de l'accommodement, le général Gabinius partgea la Judée en cinq districts, gouvernés chacun par urs magistrats. Cette division pouvoit, si Hyrcan venoit à mourir, procurer à Antipater plus de facilité à s'emparer du royaume par parties, que s'il fût resté en tier. Peu de temps après Aristobule se sauva de ome, et vint en Judée, à l'exemple de son fils. Il fut ncore moins heureux que lui. Les Romains prirent d'assaut la place où il s'étoit retiré après une défaite, t le renvoyèrent à Rome couvert de blessures. Alexanre reparut et fut vaincu par Cassius, aidé d'Antipater. Cependant une lueur d'espérance se montra à l'infoné Aristobule. César, devenu maître à Rome, résolut e l'envoyer en Judée, pour tenir tête à Antipater, artisan de Pompée, car on ne parloit presque plus d'Hyrcan. Mais Aristobule fut empoisonné. On accusa e ce crime les amis de Pompée. Le malheur d'Alexanre, qui dans le même temps fut décapité à Antioche ar l'ordre exprès de Pompée, autorisa les soupçons ur les auteurs de la mort du père. On plaint Pompée, quand on le voit assassiné par Ptolémée en Egypte; ais la compassion se tourne en indignation contre i, lorsqu'on songe aux forfaits dont son ambition l'a endu coupable.

Aussitôt après sa mort, Antipater porte des secours César en Egypte, et obtient de lui la même part d'estime et d'affection qu'il avoit eue de son rival. De noueaux services, des preuves de valeur distinguée onnées à propos dans une bataille qui valut à César

la conquête de l'Égypte, méritèrent à Antipater le titr de procurateur de la Judée et de citoyen de Rome. E sa considération César rendit aux Juifs tous leurs pr viléges. Il ordonna que les motifs de ce bienfait seroien gravés sur une table d'airain, titre très honorable pou Antipater, qui n'y étoit pas oublié.

Qu'on juge comment après ces faveurs fut reçu An tigone, le dernier des enfants d'Aristobule, lorsqu' vint en Syrie demander justice de la mort de son pèr En vain représenta-t-il à César que ce malheureu prince avoit été la victime de la préférence qu'il l avoit donnée sur Pompée; en vain réclama-t-il quelqu part de l'héritage de son père; les services d'Aristobul n'avoient été qu'en volonté, ceux d'Hyrcan et du pr curateur de la Judée étoient récents et réels. On trait Aristobule et Alexandre de séditieux qui avoient tou jours été ennemis des Romains. Il fut décidé que dernier avoit perdu la vie par un jugement équitabl et, pour faire voir à Antigone qu'il avoit tort de s'att quer à Antipater, César renouvela, en faveur du de nier, tous les priviléges accordés aux Juifs. Le sén les confirma, et donna de plus la permission de rebât les murs de Jérusalem.

Fier de tant de succès, Antipater retourna triompha à Jérusalem avec Hyrcan, auquel il rendoit les ho neurs, gardant pour lui la puissance. Ce fut alors qu lui servit le partage de la Judée en districts. Il donna gouvernement de Jérusalem à Phasaele, son fils aîn fit Hérode, son second, gouverneur de la Galilée, mit à la tête des autres des gens dont il étoit sûr. Po lui, il se mit à parcourir la Judée avec Hyrcan, comm

celui-ci n'eût été qu'à ses ordres. Sans son autorité purgea le pays des brigands, rétablit par-tout la po-ce et la paix. Hérode, son fils, en faisoit autant dans gouvernement, mais avec moins de ménagements et oins d'égards pour les formes que son père. Il fit as-ssiner Ezéchias, chef d'une troupe indisciplinée et illarde, et le fit mourir avec ses complices sans juge-ent préalable.

Cet acte d'autorité fournit aux envieux d'Antipater de sa famille un prétexte pour attaquer Hérode. Il t cité devant le sanhédrin, présidé par Hyrcan. Le uverneur de Galilée y parut non dans l'équipage d'un rticulier qui va rendre compte de sa conduite, mais abillé de pourpre, précédé et suivi d'une jeunesse hau-aine et de gens armés. Cette escorte imposa au tribu-al. Personne n'osoit se rendre l'organe de la plainte : ependant Saméas, homme respectable par son inté-grité, se leva et accusa Hérode, non seulement du forfait qui l'amenoit devant le sanhédrin, mais encore de sa hardiesse de comparoître d'une manière à braver ses juges. Il finit par ces mots : « Ce qui m'étonne, c'est « que le pontife et le sanhédrin le souffrent. Dieu n'est « pas moins juste que puissant, et ce même Hérode que « vous voulez absoudre pour plaire à Hyrcan vous en « punira un jour, et l'en punira lui-même. » Cette pro-phétie s'accomplit. Quand Hérode fut monté sur le trône, il fit périr le grand-prêtre et tous les juges, ex-cepté Saméas, qu'il honora toujours dans la suite. Dans la circonstance actuelle, Hérode se retira fièrement, sans qu'on osât rien décider. Cependant il eut dessein de faire repentir le sanhédrin même de l'avoir cité. Il

leva une armée avec laquelle il voulut se venger du tr
bunal et d'Hyrcan lui-même ; mais Antipater l'en d
tourna.

Il paroît que vers ce temps il s'étoit formé à la co
d'Hyrcan un parti contre Antipater et sa famille. A
tête se trouvoit un nommé Malichus, qui sembloit avo
gagné la confiance du foible pontife. Antipater ou
s'en aperçut pas, ou ne prit pas assez de précautions.
fut empoisonné à la table d'Hyrcan. Malichus ne por
pas loin l'impunité de son crime. Hérode le fit poigna
der à côté du même Hyrcan. Ce prince étoit plus d
miné par la famille iduméenne qu'il ne lui étoit attach
sa tendresse pour les Asmonéens se renouveloit lor
qu'un membre de cette famille infortunée se présento
pour faire valoir ses droits. Il donna une preuve ma
quée de ce penchant à Antigone, son neveu, fils de so
frère Aristobule. Ce prince alla à Antioche, où résido
Marc-Antoine, lui porter ses plaintes contre les Id
méens, contre Phasacle sur-tout, et contre Hérod
usurpateur de la puissance souveraine. Hyrcan se tro
voit présent à cet intéressant procès. Les deux frèr
avoient de zélés défenseurs. Le triumvir, embarrass
imagina de demander à Hyrcan lui-même lequel d
deux partis étoit le plus propre à gouverner le pay
Hyrcan eut la foiblesse ou la bonne foi de répond
que c'étoient les deux frères. Alors Marc-Antoine le
conféra la dignité de trétrarques, qui apparemme
donnoit l'autorité souveraine, et condamna les accus
teurs à la mort. Hérode intercéda pour eux et les sauv
En général, ce prince, tant qu'il ne porta pas la co
ronne, fut doux et humain, sans doute parcequ'il éto
exposé au danger des représailles.

Antigone, évincé par un jugement, en appelle aux mes. Moyennant cent talents et cinq cents femmes, Pacon, roi des Parthes, s'engagea à lui conquérir la Judée et à déposer Hyrcan. Le royaume est envahi. Phasacle et Hérode, toujours possesseurs d'Hyrcan, se tranchent dans Jérusalem. On s'y bat avec acharnement. Une espèce de traité met Phasacle et Hyrcan entre les mains d'Antigone. Aussitôt qu'il tient son oncle, le neveu lui fait couper les oreilles, afin de le rendre par cette mutilation incapable d'exercer les fonctions de grand-prêtre. Phasacle, appréhendant d'être appliqué à la torture, se détruisit lui-même. Hérode ne s'étoit pas lié au traité. Il sortit de Jérusalem avec sa mère, Salomé sa sœur, Mariamne sa fiancée, son frère Phéroras, et Alexandra, mère de Mariamne, tante d'Antigone. Cette troupe fugitive fut souvent attaquée par les Parthes. Hérode la défendoit comme un lion, et il la déposa, sous la garde de Joseph, un de ses frères, avec une garnison choisie, dans Massada, forteresse d'Idumée.

Pour lui, il va chercher du secours par-tout où il croit pouvoir en trouver. Il commence par l'Arabie. Ce n'étoit plus Arétas, ami et protecteur de son père qui en occupoit le trône. Mole, son successeur, refuse à Hérode de l'argent qu'il demandoit. Econduit de ce côté, il passe en Egypte. Il obtint beaucoup de commisération et d'honneurs de la part de Cléopâtre, qui régnoit dans ce pays, mais ni troupes ni argent. Pendant qu'il étoit en Egypte, Mole, honteux de l'avoir refusé, le prie de revenir en Arabie, et promet de l'aider. Le fier Hérode rejette ce secours tardif, et part pour Rome. Ce fut là qu'il triompha. Antoine le

prit hautement sous sa protection. L'ambition du princ iduméen se bornoit à placer sur le trône Aristobule frère de sa chère Mariamne, et à être sous lui à la têt des affaires, comme son père l'avoit été sous Hyrcan C'étoit sans doute l'amour qui lui inspiroit cette mo dération. Antoine, que cette passion porta ensuit à bien d'autres sacrifices, ne l'approuva point. Vou régnerez, lui dit-il. Cette résolution prise, Antigon est déclaré par le sénat ennemi des Romains, et Hé rode, roi des Juifs, avec promesse de plus grand secours. Il repart pour la Judée, délivre sa famill réduite dans Massada à la dernière extrémité, et assiége à son tour Antigone dans Jérusalem.

Divers obstacles retardèrent le succès du siége. Le troupes exigèrent des quartiers d'hiver plus tôt qu'elle ne devoient. Elles se montroient difficiles sur les vivre Les chefs romains et autres demandoient de l'argent en redemandoient encore et n'étoient jamais content Hérode, pour se tirer de ces embarras, leva le siége mais sans perdre de vue le projet de le recommence Il employa l'intervalle de l'interruption à poursuivr les brigands de la Galilée, qui se réfugioient dan des cavernes inabordables. Hérode fit faire des coffre suspendus par des chaînes de fer, et dans lesquel on descendoit jusqu'à l'ouverture de leurs trous de soldats qui les faisoient périr par la fumée ou par le armes. Mais les habitants de ces repaires n'étoient pa tous des brigands; il s'y trouvoit des Juifs zélés, pré férant la mort à la honte de fléchir sous un Iduméen simple prosélyte, un demi-juif, comme ils l'appeloient Un de ces hommes opiniâtres et féroces, ne voyant au cun moyen d'échapper, impatienté des prières de s

mme et de ses enfants, au nombre de sept, qui
uloient se rendre, se met à l'entrée de la caverne,
e sa femme et ses enfants, à mesure qu'ils veulent
rtir, jette leurs corps en bas de la montagne, et
précipite lui-même. Auparavant il chargea d'im-
écations Hérode, qui, ne pouvant l'atteindre, le
pplioit de loin de s'épargner lui et sa famille.

Après ces expéditions, il revint au siége de Jéru-
lem. La ville basse ne fit pas une grande résistance;
ais la ville haute, où Antigone s'étoit retiré, tint
inq mois, malgré les horreurs de la famine. Elle fut
rise d'assaut. Il y eut un grand massacre. Hérode ra-
heta le pillage du temple, en satisfaisant le soldat
e ses propres deniers. Il déroba autant qu'il put de
ictimes à la première férocité des vainqueurs. Anti-
one s'étoit rendu en suppliant. La politique d'Hérode
e souffrit pas qu'il vécût. Il trouva encore assez d'ar-
ent pour obtenir la mort de son prisonnier, et l'ob-
enir d'Antoine, auquel il fut mené.

Hérode avoit de grandes qualités. On ne peut dis- Hérode.
onvenir qu'il ne joignît la bravoure du soldat à l'habi- Ap. D. 2962. Av. J. C. 36.
eté du capitaine. Il possédoit au suprême degré la
cience du gouvernement, les finesses de la politique,
n goût rare de magnificence, la fermeté dans les
evers, l'esprit des ressources, le talent de se faire
béir et de se concilier l'estime et l'amitié de ceux
ont il avoit besoin. Mais aussi on doit lui reprocher
ne cruauté capable de déparer toutes les vertus, un
aractère inquiet, soupçonneux, ombrageux, vindi-
atif, n'ayant nul scrupule dans les moyens, nulles
ornes dans les jouissances. Personne ne s'est jamais
lus livré à ses passions, et n'a été plus puni par elles.

On a déja remarqué qu'il montroit quelque hum nité avant de parvenir au trône. Aussitôt qu'il y f monté, deux projets l'occupèrent uniquement : cel de remplir ses coffres, épuisés par les sommes con dérables qu'il avoit été obligé de donner aux Romain l'autre de détruire les restes de la faction d'Antigon Ces deux espéces de besoin lui inspirèrent une rap cité sans pitié. Il fit porter à son trésor les meubl précieux des maisons les plus opulentes. Il confisq entre autres les biens de quarante-cinq riches An goniens, qu'il fit périr. De peur qu'il ne lui échapp des lambeaux de leurs dépouilles, il établit aux port des gardes qui visitoient les cercueils, pour examin si avec les cadavres on n'emportoit pas une part de leurs richesses.

L'amour avoit cependant fait briller quelques éti celles dans cette ame atroce; mais elles se perdire dans le feu sombre de la jalousie; jalousie de te dresse, jalousie d'autorité, qui firent le malheur d'H rode et de tous ceux qui l'environnoient. Il av obtenu la main de la belle Mariamne, fille d'Alexandr sœur d'Hyrcan. Mariamne avoit un frère nomm Aristobule, à la fleur de l'âge, et beau comme ell Le vieil Hyrcan, leur grand-père, emmené chez l Parthes, lorsqu'ils prirent Jérusalem pour Antigone y vivoit tranquille et retiré. A sa place, Hérode avo donné la dignité de grand-prêtre à un homme absen nommé Ananel, qui n'étoit même pas de la race pon tificale. Alexandra sentit avec amertume le motif d cette préférence. On cherchoit un prétexte pour n point mettre Aristobule, qui auroit dû succéder à so grand-père. La mère du jeune prince, après d'inutil

forts auprès de son gendre, s'adressa à Cléopâtre,
obtint par elle d'Antoine un ordre à Hérode d'in-
ller son beau-frère. Il le fit à regret. A la fête des
bernacles, le nouveau grand-prêtre, qui n'avoit
e dix-sept ans, parut à l'autel, revêtu des ornements
tificaux, et s'acquitta du sacré ministère avec tant
e grace et de majesté, que les assistants éclatè-
t en transports de joie. Leurs acclamations furent
n arrêt de mort. Peu de jours après des émissaires
Hérode invitèrent le jeune Aristobule à se baigner
s une rivière. Ils le firent plonger comme par di-
rtissement, et le retinrent sous l'eau jusqu'à ce qu'il
t étouffé. A ce crime tiennent tous ceux qu'Hérode
mmit dans sa famille, et dont Salomé, sa sœur,
e plus infernal caractère qui ait peut-être jamais
isté, fut la cause et l'instrument.

Cet odieux forfait parvint à la connoissance de Cléo-
âtre par Alexandra. Elle demanda vengeance. Hérode
t mandé. Quoiqu'il eût pris dans son trésor des
isons pour être déclaré innocent, en partant il
commanda à Joseph, son oncle, auquel il laissa la
rde de Mariamne, de la faire mourir s'il ne revenoit
s, de crainte qu'elle ne tombât entre les mains
Antoine, qu'il soupçonnoit d'en être devenu amou-
ux, à la seule vue de son portrait. Dans un mo-
ent de confiance Joseph eut l'indiscrétion de faire
rt à Mariamne de cette étrange marque d'amour,
Mariamne celle d'en faire reproche à son époux
rsqu'il revint. Pareille confidence ne pouvoit être,
lon la conjecture d'un jaloux, que le résultat d'une
iaison trop étroite. Salomé, piquée contre Mariamne
i la méprisoit, fournit par de faux rapports des

probabilités aux soupçons de son frère. Sans au examen il fait tuer son oncle Joseph, et enferm Alexandra, pour avoir été cause de son funeste voyag

Ap. D. 2969. Av. J. C. 29. La politique fit alors diversion aux sollicitudes l'amour. Antoine fut tué. Octave se vengeoit cruell ment de ses partisans. Hérode avoit tout sujet de crai dre. Il alla à Rome plaider lui-même sa cause. Ava son départ il confia sa sœur Salomé à Phéroras, s frère, personnages dignes l'un de l'autre. Quant à M riamne, son épouse, il la renferma, ainsi qu'Alexa dra, sa mère, dans la forteresse de Massada, sous garde de Joseph, son trésorier, et de Soëme, son co fident, avec les mêmes ordres sanguinaires donnés lo de son voyage d'Egypte. Il se débarrassa encore d'u autre inquiétude. Le vieil Hyrcan, malgré les ag ments dont il jouissoit à Babylone, sous la dominati des Parthes, étoit dévoré du desir de revoir sa patr Quand il sut Hérode sur le trône, il vint, croyant q les anciens services qu'il avoit rendus à sa famille procureroient une bonne réception. Hérode lui-mêm l'en flatta pour l'attirer. Arrivé en Judée, il le trai avec indifférence. Heureux encore si ce sentiment e duré! Mais, près de s'éloigner, le tyran soupçonne considéra qu'Alexandra pourroit bien se servir de l'a cien crédit de son père pour exciter quelques trouble et le malheureux Hyrcan, toujours esclave des autr dans sa grandeur, à l'âge de quatre-vingts ans fut s crifié à la crainte, non du mal qu'il pouvoit faire, ma de celui qu'on pouvoit faire en son nom.

Ces cruelles précautions prises, Hérode s'embarq pour Rome. C'est dans ces occasions qu'on peut conn tre l'énergie de son caractère. Il aborde Auguste, non

ppliant, mais en homme intrépide et loyal. « J'ai été mi d'Antoine, lui dit-il, il n'a pas tenu à moi qu'il 'ait fait à vos armes une résistance glorieuse. Je lui onseillois de se défaire de Cléopâtre, et, avec les ressources de son royaume, de tenter encore contre vous le sort des combats. Je l'aurois aidé. J'ai cru que l'honneur, la reconnoissance et l'amitié me dictoient cette conduite; mais puisque Antoine a négligé mes conseils, il m'a mis par-là en droit de vous offrir mes services. Si vous daignez les accepter, vous trouverez en moi un ami attaché à vos intérêts, comme il le fut à ceux de votre rival. » Cette harangue, accompagnée de présents magnifiques, charma Auguste. Il conçut ne estime singulière pour le roi de Judée, et fut toujours plus son ami que son protecteur. Hérode le confirma dans ces sentiments par deux magnifiques réceptions qu'il lui fit, et lorsque l'empereur romain alla en yrie, et lorsqu'il en revint. Présents à la cour d'Auguste, vivres à ses troupes, grandes sommes d'argent ersées dans son trésor, amusements, plaisirs, rien ne t oublié.

Cependant, en même temps que le monarque veillit à l'ordonnance de ces fêtes, il étoit dévoré par un hagrin cruel au sujet de Mariamne. Elle avoit eu la angereuse curiosité de s'informer si les mêmes ordres eurtriers avoient été renouvelés contre elle. Le fatal ecret échappa aussi à Soëme, de sorte que, lorsque l'époux revint plein d'ardeur auprès de l'épouse qu'il doroit, il en fut accueilli froidement, et accablé de eproches amers. Soit que Mariamne se crût assez sûre e l'amour de son mari pour arrêter quand elle vouroit les fougues de la vengeance, soit que cette reine

en dédaignât les suites, dégoûtée d'une vie passée au-
près d'un homme qu'elle détestoit, elle ne ménageoi
plus ses plaintes sur la mort de son jeune frère, su
celle de son grand-père, ni sur les attentats médités e
commandés contre sa propre vie. Ces reproches tro
mérités mettoient le monarque au désespoir. Ils lui fai
soient voir qu'il ne pouvoit plus compter sur une ten
dresse qu'il auroit achetée au prix de son sang. Ces ré
flexions jetoient un trouble affreux dans son cœur
Projets de violence, repentir, désespoir, espéranc
d'obtenir grace, les mouvements les plus impétueux
les plus désordonnés, maîtrisoient son ame tour-à-tou
Salomé, ennemie méprisée et implacable, saisit le mo
ment d'un de ces violents transports pour se venger d
sa belle-sœur. L'échanson du roi se présente à lui, te
nant d'une main une coupe empoisonnée, de l'autre d
l'argent, que la reine, dit-il, venoit de lui donner pou
qu'il fît boire la coupe à son époux. La trame étoit m
ourdie; mais que ne fait-on pas croire à un homm
prévenu? Vraisemblablement un eunuque considéré d
la princesse se trouva compris dans l'accusation. Hé
rode ordonne qu'on le mette à la question. L'infortun
ne dit autre chose, sinon qu'il croit que l'ordre donn
à Soëme est la cause de l'aversion de la reine pour so
mari. Dans cet aveu, qui le croiroit? le jaloux trou
une intimité répréhensible entre l'eunuque et sa femm
il le fait massacrer sur-le-champ. Mariamne est traduit
devant des juges nommés par Salomé. Ils la condam
nent à la mort. Ces infames juges prient cependant qu
l'exécution soit suspendue. Mais la belle-sœur fait pa
venir aux oreilles d'Hérode que le peuple se soulève e
faveur de la coupable. Sous ce prétexte elle arrach

rdre fatal. Mariamne marche d'un pas tranquille à chafaud. Alexandra, sa mère, se rend sur son pas-ge, et croyant gagner la bienveillance de son gendre, a la bassesse d'insulter sa malheureuse fille par des proches outrageants. La reine ne daigne pas lui ré-ndre, et reçoit le coup avec une fermeté héroïque.

Alexandra ne tira pas l'avantage qu'elle espéroit de vile adulation qui lui avoit fait empoisonner les der-ers moments de sa fille. Pour un léger mécontente-nt, Hérode la fit mourir. Ce prince, poursuivi par mage d'une femme qu'il idolâtroit, n'éprouva plus e des remords qui lui rendirent la vie odieuse. Tou-urs il voyoit sa chère Mariamne, il l'appeloit à haute ix: dans ses moments de délire il ordonnoit qu'on la ramenât, il ne pouvoit se figurer qu'il l'avoit perdue: cuns divertissements n'étoient capables de suspendre n désespoir. Il paroît que la religion, qui calme sou-nt nos peines, n'avoit point d'empire sur ce prince. en avoit quelquefois montré; mais quand il se vit solument le maître, il ne se contraignit plus. Le uple murmura d'un pareil changement; soit pour paiser, soit par faste, il résolut de rendre au temple n ancien éclat. Il y employa des sommes considéra-s, et en fit un édifice magnifique, approchant de lui de Salomon, s'il ne le surpassoit. Il rétablit les urs de Jérusalem et fortifia plusieurs villes. Dans les mps de disette, dans les désastres comme un trem-ment de terre, une peste, qui firent de grands ra-ges en Judée, le trésor royal, largement ouvert, oit d'amples ressources. Le roi répandoit la joie par fêtes civiles, des jeux, des spectacles, tous diver-ements très agréables à une nation qui n'avoit connu

jusqu'alors que des solennités religieuses. Il avoit su
tout grand soin d'éviter la guerre. La paix fit fleurir s
états, et rendit le royaume heureux, pendant que l
monarque, sur son trône, éprouvoit de nouveaux ch
grins, qui auroient pu lui faire envier le sort du derni
de ses sujets.

Ap. D. 2984. Av. J. C. 14. Mariamne lui avoit laissé deux fils, Alexandre
Aristobule. Le père les fit élever à Rome. Après le
éducation, il alla les chercher lui-même, et mar
Alexandre à Glaphyre, fille d'Archélaüs, roi de Ca
padoce, et Aristobule à Bérénice, fille de sa sœur S
lomé. Ces deux princes, trop fidèles imitateurs de
franchise de leur malheureuse mère, ne cachoient p
assez l'indignation que leur causoit le souvenir de so
triste sort. Salomé se trouvoit souvent enveloppée da
leurs murmures, et s'ils n'accusoient pas ouverteme
leur père, ils lui faisoient connoître par leur froide
ce qu'ils pensoient de cette affreuse catastrophe. A
lieu de ramener par la douceur ces esprits aigris, H
rode voulut les réduire par la crainte. Il avoit eu d'u
femme avant Mariamne un fils nommé Antipater.
affecta pour lui une grande prédilection, et le combla
faveurs. Les deux frères, incapables de contenir le
ressentiment, se permettoient tout ce qu'il leur dict
contre le rival qu'on leur opposoit. Antipater, au co
traire, artificieux et dissimulé, ne laissoit pas écha
per le moindre mot contre eux. Il aspiroit au trôn
Salomé vouloit en écarter ceux dont elle craignoit
vengeance. Le plus parfait accord ne tarda pas à s'é
blir entre elle et Antipater. Les scélérats se devine
Ils parvinrent à remplir tellement l'esprit d'Hérode
soupçons, qu'il traîna ses fils à Rome, pour les accu

haute trahison. Cette imputation calomnieuse ar-
cha des larmes d'indignation aux deux princes.
lexandre plaida sa cause et celle de son frère avec
nt d'éloquence, qu'Auguste, convaincu de leur in-
cence, ne put s'empêcher de témoigner au père qu'il
s avoit accusés trop légèrement. Cette décision pro-
isit une réconciliation. Mais Hérode étoit trop om-
rageux, ses fils étoient trop imprudents, leurs ennemis
op adroits, pour qu'elle durât long-temps.

Les soupçons inspirés par les deux traîtres se réveil-
rent. On présenta à la fureur du monarque de moin-
res victimes, avant d'appeler sa rage sur ses fils. Per-
nne n'étoit en sûreté dans son palais. Il n'y avoit pas
espérer qu'on se justifieroit, la mort suivoit de près
ccusation. On en vint enfin aux princes eux-mêmes.
lexandre fut accusé d'avoir gagné son maître-d'hôtel
son échanson, ses plus chers favoris, pour empoi-
nner le roi. Appliqués à la torture, ils nièrent con-
mment; on redoubla les tourments, et il leur
happa quelques mots qui parurent suffisants pour
re arrêter le prince. Ce jeune homme désespéré en-
ya au roi quatre confessions différentes, chargées
aveux beaucoup plus considérables que ceux qu'on
oit arrachés aux tortures. Il y compromettoit toute
cour, les ministres, Phéroras et sur-tout Salomé. Il
cusoit celle-ci d'être venue le trouver jusque dans
n lit pour l'engager à appuyer le complot formé con-
e le tyran, dont il n'y avoit à espérer ni paix ni bon-
eur, tant qu'il vivroit.

Cette accusation, dont le but étoit d'augmenter le
uble, produisit son effet. Hérode, ne sachant plus
qui se fier, devint le jouet de ses soupçons et de

sa fureur. Le jour et la nuit son imagination lui p
gnoit ses fils armés de poignards, prêts à le frapp
Le tyran lui-même étoit aussi à plaindre que les vi
times de sa cruauté. Archélaüs, beau-père d'Alexa
dre, instruit de ces désordres, vint à Jérusalem,
par sa douceur, par des exhortations aux enfant
des prières au père, il réussit à les réconcilier. Il f
prouvé que jamais les princes n'avoient attenté à la v
ni à la couronne de leur père. Phéroras eut l'effronte
de se charger du crime de l'accusation, qu'il attrib
sans doute à un excès d'attachement et d'inquiétu
pour son frère Hérode. Hérode l'entendit, crut à
bonne foi, et le garda auprès de lui.

Les malheureux princes avoient été trop offens
pour que les calomniateurs ne travaillassent pas à s'
défaire. Il étoit naturel que le séjour d'une cour
dominoient leurs ennemis leur déplût. Ils résolure
d'en sortir, et de se retirer dans quelque pays vois
où ils pussent vivre tranquillement. Ce dessein, ébrui
donna au roi de nouvelles alarmes qu'on eut so
d'augmenter en supposant des projets de révolte. Co
vaincu aussitôt qu'averti, Hérode fait arrêter ses fil
assemble un tribunal, auquel il appelle des commi
saires d'Auguste. Le roi, en présence de cinq cen
personnes, plaida lui-même contre ses malheureux e
fants avec tant de véhémence, que tous les auditeu
en furent indignés. Cependant la pluralité des voix f
pour une sentence de mort. Les accusés ne furent p
entendus. Un seul homme, nommé Tyron, eut
hardiesse de représenter au roi que, par la mort
ses deux fils, il alloit encourir l'indignation du peupl

i leur étoit attaché, et se remettre entre les mains Antipater, le seul auteur des conspirations tramées ntre lui. Salomé eut l'adresse de faire tomber sur yron même le crime dont il faisoit soupçonner Antiter. On demanda à Tyron les complices du prince; e put les nommer : au contraire, il se trouva accusé voir gagné le barbier du roi pour l'égorger. Tyron, n fils, et le barbier, furent mis à la torture, et expirènt dans les tourments. Les deux princes furent mes à Sébaste et étranglés.

Ces exécutions épouvantèrent ceux même qui les oient provoquées. Chacun s'enfuit de la demeure un tyran si dangereux. On craignoit d'être rencontré r ses regards. Phéroras, sous prétexte d'un mécontement qu'il fit naître, se retira dans sa hiérarchie. tipater se fit envoyer à Rome auprès d'Auguste, afin cultiver l'amitié de cet empereur pour Hérode. ns cet éloignement, ces deux hommes méditèrent se débarrasser, l'un de son frère, l'autre de son re. Le poison fut envoyé par Antipater à Phéroras. lui-ci, touché de quelques prévenances d'Hérode, fféra de s'en servir, et mourut de maladie. Sa femme trouva dépositaire du poison. Hérode le découvrit, sut par ce moyen toute la trame. Il manda Antiter, qui vint sans le moindre soupçon, et fut aussit chargé de chaînes. Il s'étoit, malheureusement ur lui, fait une ennemie formidable de Salomé, sa nte, en voulant la rendre suspecte au roi, son frère. s lettres qui contenoient la preuve de cette intrigue rent envoyées à Rome. Salomé, forte de son innoence, peut-être pour la première fois de sa vie, excita

la colère du roi contre son ancien complice, le comparoître devant un tribunal présidé par Varus qu'Hérode avoit demandé à Auguste.

Cette dernière scène de la vie d'Hérode attendriroi si le souvenir de ses cruautés ne fermoit toute e trée à la compassion. Antipater parut, portant s son visage la honte du crime. Il se prosterna lâch ment, en implorant la pitié d'Hérode. « Relève-toi, l «dit son père, et écoute. » Il l'accusa d'avoir tenté l'empoisonner, exposa toute la trame de la consp ration qu'il venoit de découvrir, cita les témoins et d duisit toutes les preuves. Sa dernière accusation, qu articula avec le plus de véhémence, fut celle de mort de ses deux aimables fils. « Tu as été leur ba « bare persécuteur, lui dit-il, s'ils étoient coupables « et leur infame meurtrier s'ils étoient innocents. » A nom de ces deux princes, les larmes et les sanglo lui coupèrent la parole, et il ne put que faire sig à son avocat de poursuivre les chefs d'accusatio Antipater tenta de se justifier; mais, accablé par poids des preuves, il eut recours aux imprécatio et aux serments, ressources ordinaires des scélér convaincus. Varus ne prononça point de sentenc elle fut renvoyée au jugement d'Auguste, auquel H rode écrivit.

Pendant cette affaire, le monarque, outre les tou ments de l'ame, étoit affligé dans son corps d'u maladie douloureuse. Les historiens en ont fait u peinture effrayante, en la regardant comme un ch timent avant-coureur des peines destinées à ce prin dans une autre vie. Chaque crise annonçoit une mo prochaine. Le bruit se répandit un jour qu'il veno

expirer. Antipater, dans sa prison, en marqua de joie. Son père le sut, et le fit tuer. Il ne survécut que cinq jours à son fils, et mourut à l'âge de soixante-dix ans, « consolé, dit l'historien Joseph, de ses chagrins domestiques par le plaisir d'avoir réussi dans tout le reste. » Jusqu'à la fin il conserva son caractère atroce. Sentant le moment de son trépas fort prochain, il fit convoquer, sous peine de mort, les principaux de la nation à Jéricho, les fit renfermer dans le cirque, et chargea très expressément sa sœur Salomé et son mari Alexas de faire massacrer tous ces Juifs aussitôt qu'il auroit rendu le dernier soupir. « C'est ainsi, dit-il, que je prétends, non seulement « réprimer la joie maligne de ce peuple, mais l'obli- « ger même à accompagner ma mort de ses larmes. » Cette barbare disposition ne fut pas exécutée. Aussitôt que le roi fut mort, Alexas et Salomé firent ouvrir le cirque, et renvoyèrent les prisonniers.

Sous Hérode s'accomplit la prophétie qui avoit annoncé que le Messie naîtroit quand le sceptre sortiroit de Juda; c'est-à-dire, quand les Juifs cesseroient d'être gouvernés par des princes de leur race. Or, Hérode avoit détruit tous les princes asmonéens. C'est donc sous lui qu'il faut chercher la venue du Messie, si desirée par les Juifs. Ils le méconnurent, parceque la naissance de Jésus-Christ ne s'annonça point par des faits dont l'histoire profane ait jugé à propos de se charger. On voudroit trouver dans la vie d'Hérode, 1° la réception qu'il fit aux mages; 2° sa conversation avec eux, lorsqu'il les engagea à passer par sa cour, quand ils auroient trouvé l'enfant qu'ils étoient venus chercher; 3° l'ordre inhumain de faire massacrer

Messie.

tous les enfants de Bethléem au-dessous de deux ans, pour tâcher d'envelopper dans le massacre celui qu'on lui disoit naître avec des droits au trône qu'il occupoit, et qu'il destinoit à sa famille. Mais le silence des historiens profanes n'est pas une preuve que ces faits n'aient pas existé. 1° La cour d'Hérode, opulente et magnifique, étoit fréquentée par trop de curieux étrangers pour que les historiens aient tenu compte de tous ceux qui venoient la visiter. C'étoit assez de faire mention de quelques réceptions solennelles, comme celles de Cléopâtre, d'Auguste et d'Agrippa. 2° Les inquiétudes qu'Hérode manifesta aux mages ont pu être regardées par ses courtisans comme des effets de son caractère ombrageux, qui ne méritoient pas d'être recueillis, ni par conséquent d'être transmis à la postérité. 3° Quant au massacre des innocents, auprès des cruautés d'Hérode, qui, par les armes, la misère ou les supplices, fit périr une infinité de malheureux des deux sexes et de tout âge, qu'est-ce que l'ordre de faire mourir les enfants d'une bourgade? Et si pour lors cet ordre a mérité l'attention des personnes intéressées, étoit-il assez important pour fixer l'attention de l'historien? D'ailleurs la barbarie affreuse dont il vouloit ensanglanter ses funérailles ne rend-elle pas tout croyable d'un pareil monstre?

Il l'avoit bien prévu, le deuil ne fut ni long, ni lugubre. Archélaüs, son petit-fils, qu'il avoit déclaré, par testament, son successeur, donna à la pompe funèbre un éclat majestueux, et la termina par une fête, par des largesses faites au peuple, et un repas magnifique à ses amis. Le testament portoit expressé-

nt qu'il n'auroit de force qu'après qu'il auroit été ifié par César. Fidèle à cette clause, Archélaüs ne lut ni prendre la couronne, ni s'asseoir sur le trône nt d'avoir été à Rome.

Son départ fut différé par un soulèvement. La dou- Archélaüs.
r ne réussissant pas auprès des mutins, il employa Ap. D. 3000. De J. C. 2.
force, dont on lui fit un crime. Pendant son voyage tre autres révoltes éclatèrent : la première contre officiers romains qui étoient venus exécuter le tesnent d'Hérode. La seconde eut pour chef un bandit mmé Judas, dont les succès durèrent quelque temps cequ'il s'empara d'un arsenal royal. Il y trouva des billements et des armes pour sa troupe. Il pilla aussi recettes, ce qui le mit en fonds. Un troisième, jeune mme de belle figure, nommé Siméon, déja estimé Juifs, employa une manière de faire la guerre qui ssit ordinairement dans les temps de troubles. Il noit ses partisans contre les châteaux et les maisons ulentes, et leur en abandonnoit les richesses. Un mier rebelle, appelé Arthionge, d'une hardiesse tale, d'une taille gigantesque, appuyé de quatre res qui lui ressembloient, eut la prétention de chanr sa houlette de berger contre un sceptre. Ses soldats, nes de lui, commirent de grandes violences part où ils purent pénétrer. Les Romains eurent beaup de peine à réduire tous ces mutins. Les chefs se ent tuer plutôt que de se rendre. Ils évitèrent par-là supplice de leurs compagnons, qui furent crucifiés nombre de deux mille. Tant de rebellions en si peu temps justifieroient presque la sévérité, souvent rbare, avec laquelle Hérode avoit gouverné ce peu indocile et opiniâtre.

C'étoit cependant pour régner sur une nation si di
ficile que les prétendants se disputoient à Rome; ca
Archélaüs n'étoit pas le seul. Salomé toujours intrigan
y avoit amené Antipas, autre fils d'Hérode. Il existo
deux testaments de ce prince. Par l'un il déclaro
Antipas son successeur; par l'autre il donnoit la co
ronne de Judée à Archélaüs. Il s'agissoit de décid
entre les deux. Les défenseurs du premier disoie
qu'il avoit été fait, à la différence du second, dans u
temps où l'esprit du testateur n'étoit affoibli ni par
maladie, ni par la vieillesse. L'avocat d'Archélaüs tir
un grand avantage pour la validité de son titre de
clause qui remettoit l'exécution à la disposition d
César. Un troisième parti, composé de députés juif
ne vouloit ni d'Antipas ni d'Archélaüs; mais, à la pla
de la royauté, il demandoit que la Judée, déclarée pr
vince romaine, fût gouvernée par des magistrats r
mains. Auguste prit un milieu entre les opinions.
donna la moitié du royaume à Archélaüs, avec le no
d'Ethnarque, ou chef de nation, et la promesse de l
conférer celui de roi aussitôt qu'il auroit prouvé par
conduite qu'il en étoit digne. Dans le lot d'Archéla
étoient comprises la Judée, l'Idumée, et Samarie.
reste des états d'Hérode fut divisé entre ses deux fil
Philippe, qui eut une partie de la Galilée avec des éta
adjacents, et Antipas l'autre partie, arrondie jusqu'a
Jourdain. Salomé, qui étoit très favorisée dans les de
testaments, ne se laissa pas oublier dans le partag
Elle eut des villes et de l'argent. Auguste distribua to
le legs aux autres petits-fils du défunt, maria les fill
qui restoient à pourvoir, et ne garda que quelqu

ses de peu de valeur, par égard pour la mémoire de on ami.

La clause qui promettoit à Archélaüs la royauté en as de bonne conduite n'avoit pas été mise sans motif. Le prince ne donnoit pas des espérances d'un gouvernement doux et sage. Il passoit pour despote et vindicatif. On lui reprochoit quelque cruauté dans la manière dont il avoit terminé et puni la rebellion avant on voyage de Rome. La suite ne répondit que trop à e commencement. Outre des défauts de conduite, mauvaises mœurs, libertinage public, irréligion affectée, les Juifs et les Samaritains allèrent à Rome porter les plaintes contre ses exactions et sa tyrannie. Auguste le manda comme un simple particulier, l'envoya n exil à Vienne dans les Gaules, dépouillé de ses biens, t réduisit son partage en province romaine.

En peu d'années il y eut quatre gouverneurs, tous avides, exacteurs, impérieux, arbitraires; et ce qui mène souvent de grands malheurs, méprisant ceux qu'ils gouvernoient. Ponce Pilate, le cinquième, réunit éminemment toutes ces mauvaises qualités. Il se jouoit, comme ses prédécesseurs, de la dignité de grand-prêtre, la donnoit et la retiroit, sans égard pour le mérite ni pour l'opinion et l'estime publique: ne fut-ce que des préjugés, ceux de tout un peuple sont toujours respectables; du moins on n'y doit toucher qu'avec les plus grandes précautions, et par pure nécessité. Les Juifs abhorroient les images, ils les regardoient, même sur des enseignes militaires, comme des signes de paganisme, et croyoient que l'entrée n'en étoit pas permise dans la ville sainte. Pilate connoissoit leur

aversion : soit pour les mortifier, soit pour tirer d'eux quelque somme d'argent, car il étoit très avare, il introduisit dans Jérusalem les aigles romaines. Les habitants, consternés, allèrent le supplier de faire retirer ces objets de scandale. Ils restèrent cinq jours et cinq nuits prosternés à la porte de son palais, sans pouvoir obtenir de réponse. A la fin il parut vouloir les entendre. Il fit dresser son tribunal dans le cirque, et le fit entourer de soldats, qui avoient ordre de tomber au premier signal, sur ceux qui ne fuiroient pas. Les Juifs les virent, et sans s'émouvoir tendirent le cou aux meurtriers, protestant que la mort seroit moins terrible pour eux que la violation de leurs lois. Pilate se laissa fléchir. Dans d'autres occasions, la crainte d'être dénoncé à César lui fit révoquer des ordres injustes, lorsqu'il étoit disposé à en donner de pareils par la même crainte. Tel étoit le gouverneur de la Judée lorsque Jésus s'y fit connoître.

Ne fût-il qu'un homme extraordinaire, sa vie mériteroit d'être recueillie ; à plus forte raison, si on le considère comme l'auteur d'une religion qui s'est étendue par toute la terre. Jésus étoit pauvre, quoique de la race de David. Sa mère le conçut vierge, et le mit au monde dans un village de Galilée. Sa naissance fut annoncée aux petits et aux grands ; aux petits, par le ministère des anges, qui en instruisirent les bergers ; aux grands, par une étoile qui conduisit les mages à son berceau. Sa mère fut obligée de l'emmener en Egypte, pour le soustraire aux recherches jalouses d'Hérode. A l'âge de douze ans il étonnoit les docteurs dans le temple par la sagesse de ses réponses.

Mission de J. C.

Sa mission étoit prédite par Jean, fils de Zacharie,

rêtre, prophéte, et précurseur du Messie. Les disci- Ap. D. 3029.
les de Jean s'attachèrent à J. C. par ordre de leur De J. C. 31.
aitre. L'eau changée en vin dans les noces de Cana
n Galilée est le premier miracle qui attesta sa puissance; l'expulsion des marchands hors du temple qu'ils rofanoient, son premier acte d'autorité. Sa science rofonde convertit à lui-même un docteur pharisien ommé Nicomède. Il s'attendrit sur le sort de Jean, ictime de son zéle contre les vices d'Hérode et d'Héodias, sa femme. Le fils du centenier guéri, le démoiaque délivré, la pêche miraculeuse, l'usage des memres rendu à un paralytique, servent d'appui à sa docrine. Il guérit le jour du sabbat, malgré le scandale u'en concevoient les Pharisiens, plus attachés à la ettre qu'à l'esprit de la loi.

Rien de plus étonnant que le choix de ses apôtres, ris dans la dernière classe du peuple, grossiers et gnorants. La douceur, la bienfaisance, l'esprit de paix clatent dans son sermon sur la montagne, et sa tendre ndulgence pour le pécheur pénitent, dans l'accueil onsolant qu'il fait à la pécheresse. Le repentir, selon ui, doit être encouragé. « Il ne faut pas briser un rocher presque cassé, ni éteindre un feu dont il reste encore une étincelle. » Plus coupable encore, la femme dultère trouve grace auprès de lui. « Que celui qui est sans péché, dit-il, lui jette la première pierre. » Et s accusateurs, qui croyoient arracher une sentence e mort, s'enfuient confondus.

Les discours de Jésus respirent l'onction; ses remonrances, le desir d'être utile. On trouve la justesse dans s paraboles, le pathétique dans ses exhortations. Quelle vertu n'a-t-il pas préconisée? Quel vice n'a-t-il

pas foudroyé? Soit qu'il redresse un boiteux, soit qu' ouvre les yeux à un aveugle, soit qu'il ressuscite u mort, il fait toutes ces actions miraculeuses comm maître de la nature, sans effort, sans paroître étonn de sa puissance. Il entre dans la mer, elle devient ferm sous ses pieds. Sous sa main bienfaisante cinq pain se multiplient, et nourrissent cinq mille personne Mais s'il est Dieu dans ses prodiges, il se montr homme pour ses amis. Les douces larmes qu'il répan avec les sœurs affligées de Lazare! et cet élan du cœu à ses disciples: « Allons lui rendre la vie. » Quel contraste entre cette sensibilité pour un ami, et l'indifférence avec laquelle il prédit les injures dont on l'accablera, les tourments qu'on lui fera souffrir, et la mo ignominieuse qui lui est préparée!

Elle fut l'ouvrage de la haine des Pharisiens, dont avoit contrarié l'orgueil et démasqué l'hypocrisie. I obtinrent sa condamnation du gouverneur Ponce Pilate, en le menaçant de le déférer à César s'il faiso grace à un homme qui se disoit roi des Juifs. Comm la vie de Jésus avoit été une vie entière de prodiges son tombeau fut aussi glorieux. Il en sortit le troisièm jour, se fit voir à ses apôtres, et leur ordonna d'alle prêcher sa doctrine par toute la terre. Dans un siècl de lumières, dans des villes opulentes, le centre d luxe et des plaisirs, douze hommes du peuple, grossiers et ignorants, firent adopter une religion fondé sur des mystères, contraire à la volupté, ennemie d faste et de tout ce qui flatte l'orgueil humain. Ils la firent triompher malgré les contradictions des docteurs les préventions des souverains, et enfin elle a rempl toute la terre. Tel est l'abrégé de la vie et de la doctrin

fondateur du christianisme. Son succès, qui est le plus grand des miracles, peut, pour opérer la persuasion, se passer de tous les autres.

La lâche complaisance de Ponce Pilate, qui lui avoit fait signer la mort de Jésus-Christ contre la réclamation de sa propre conscience, ne le sauva pas de la disgrace qu'il craignoit. Les Juifs se plaignirent de ses exactions. Il fut révoqué et envoyé en exil. A des gouverneurs dont la Judée eut plus ou moins à se louer ou à se plaindre, succéda un roi éprouvé par les vicissitudes de la fortune.

Hérode Agrippa, petit-fils d'Hérode-le-Grand, fut élevé à Rome à la cour de Tibère, avec Drusus et Caïus, surnommé depuis Caligula. Agrippa s'y accoutuma au luxe et à la profusion. A la mort de Drusus, Tibère éloigna les amis de ce prince, pour ne plus avoir sous ses yeux ceux qui pouvoient lui rappeler la mémoire d'un neveu chéri. Agrippa se trouva dans le plus grand embarras, sans ressource et chargé de dettes. Il alla se renfermer dans un château d'Idumée, résolu de s'y laisser mourir de faim. Sa femme lui fournit quelques secours qui furent bientôt épuisés. Hérode Antipas, son beau-frère, crut lui faire un beau présent en lui donnant la principale magistrature de Tibériade, dont le revenu pouvoit le faire subsister avec honneur; mais cela ne put suffire à un homme incapable de régler sa dépense. Son beau-frère lui en fit reproche. Agrippa.

Peu fait pour des réprimandes de cette espèce, Agrippa va trouver Flaccus, gouverneur de Syrie, vit quelque temps dans l'aisance auprès de lui, se brouille avec lui, retourne à Rome, au hasard de ce

qui pouvoit arriver ; en effet, ses créanciers le fon
arrêter et charger de chaînes. Pendant qu'il languis
soit dans la prison, Tibère meurt ; Caligula monte su
le trône. Son premier soin est d'appeler auprès de lu
son ami Agrippa, qui du cachot passe dans le pala
de l'empereur, et change sa chaîne de fer contre un
d'or, dont Caligula lui fait présent, aussi pesant
que celle de fer qu'il portoit, le revêt de la pourpre
lui met le diadême sur la tête, et l'établit roi de l
Judée. Les Juifs ont eu peu de princes dont le gouver
nement leur ait été plus avantageux. En allant dan
son royaume, passant par Alexandrie, il fit punir l
gouverneur des vexations qu'il leur faisoit éprouver
Il risqua sa faveur auprès de Caligula, et même s
vie, pour épargner aux habitants de Jérusalem un
insulte à leur religion, insulte qu'ils craignoient plu
que la mort.

L'empereur s'étoit mis en tête de faire placer la sta
tue de Jupiter dans le temple, et de s'y faire adorer lu
même comme un Dieu. En vain le gouverneur Pétron
différoit l'exécution de cet ordre, en disant qu'il fallo
donner du temps aux artistes chargés de la statue
qui devoit être un chef-d'œuvre. Caligula pressoit, e
Pétrone, malgré sa bonne volonté, alloit être forc
d'obéir. Agrippa, qui étoit à Rome, se présente à l'em
pereur dans le dessein de faire changer, ou du moin
de suspendre l'ordre sacrilége. Au lieu d'en être reç
avec la bienveillance ordinaire, le roi entend ces pa
roles aussi insensées qu'impies : « Vos sujets juifs son
« d'étranges gens de ne pas vouloir me reconnoître pou
« un dieu. J'avois commandé qu'on érigeât la statu
« de Jupiter dans leur temple ; il semble que mes o

dres trouvent en eux une résistance que je ne puis envisager que comme une rebellion déclarée. » A es mots, Agrippa, comme frappé de la foudre, mbe sans connoissance. On l'emporte sans que l'emreur montre la moindre sensibilité pour l'état de son ni. Cependant, quelques jours après, Agrippa, qui voit comment il falloit le prendre, lui donne un rand festin, et obtient dans la gaieté du repas e qui lui avoit été refusé dans des moments moins opices.

Agrippa contribua beaucoup à procurer l'empire à laude. Ce bon office lui valut une faveur décidée. Il en servit pour le bien de son peuple. Revenu dans n royaume, il fit éclater plus de zéle pour la relion judaïque qu'aucun de ses prédécesseurs. Outre u'il se distingua par un attachement sincère au culte e ses pères, il se rendit recommandable par plusieurs tes de générosité et de clémence; cependant il n'a s obtenu les éloges des historiens chrétiens, parceu'il a commencé les persécutions. Le crédit dont il uissoit à Rome lui donna la liberté de fortifier eaucoup de villes. Néanmoins les ombrageux Roains l'obligèrent de cesser la construction d'un remart qui auroit pu rendre Jérusalem presque impreable. Il étoit si respecté de ses voisins, que dans un oyage qu'il fit à Tibériade, il fut visité et complienté par cinq rois. Cette affluence de monarques ontrastoit singulièrement avec le rôle modeste qu'il voit joué autrefois dans la même ville, étant le preier magistrat de Tibériade. Loin d'oublier son preier état, Agrippa fit suspendre dans ie temple, à ôté de son diadême, la chaîne d'or qu'il avoit échan-

gée contre celle de fer, monument des vicissitudes de la fortune. Il laissa un fils nommé aussi Agrippa âgé de dix-sept ans, et trois filles fiancées à des rois.

Claude, dans le premier moment, voulut mettre le jeune Agrippa sur le trône : mais les réflexions firent tort au jeune prince. L'empereur réduisit la Judée en province romaine, et donna, après quelques années, à Agrippa, en échange, le royaume de Chalcis. La Judée fut livrée à un gouverneur nommé Felix, frère de Pallas, favori de l'empereur. En citant cette consanguinité, c'est dire que le gouverneur se crut tout permis, et que les Juifs furent très malheureux sous sa verge de fer. Il avoit déja paru, et il continuoit de paroître dans la campagne des bandes de brigands. Par la négligence du gouverneur ou par sa collusion, ils s'introduisoient dans les villes. Le gouverneur s'en servoit pour se défaire de ceux qui lui déplaisoient. A son exemple, les Juifs eux-mêmes avoient pris l'habitude de payer des assassins.

Un grand désordre s'étoit introduit dans le sanctuaire. Depuis long-temps les grands sacrificateurs ne faisoient que paroître sur le trône pontifical. Rois, gouverneurs, préteurs, tous ceux qui avoient autorité, trouvoient leur intérêt à rendre cette dignité mobile, et la faisoient pour ainsi dire passer de main en main. Les prêtres inférieurs n'étoient pas plus stables dans leurs places. Evincés et possesseurs, il falloit que tous vécussent. Or, les dîmes, les offrandes et autres rétributions devenoient insuffisantes. Ils se les arrachoient les uns aux autres. L'aigreur fut poussée au point que les compétiteurs ne marchoient plus qu'accompagnés d'assassins, se chargeoient, lors-

qu'ils se rencontroient, jusque dans le temple, qu'ils souilloient de sang et de meurtres. Festus, successeur de Félix, employa tout le temps de son gouvernement à tâcher d'étouffer trois espéces de guerres civiles. Celle des prêtres entre eux, celle des laïcs séditieux contre les Romains, contre les Juifs volontairement soumis à eux, et enfin contre les bandits. Ceux-ci se glissoient dans les maisons, et guettoient sur les chemins, sur-tout les femmes et les enfants. Ils les emmenoient dans leurs repaires, et de là faisoient savoir aux parents qu'ils ne les relâcheroient qu'à tel prix. Par-là les familles opulentes furent ruinées.

A Festus succéda Génius Florus. Il fit voir quel fléau c'est qu'un méchant homme armé de la puissance. Ses rapines, ses cruautés, ses intelligences intéressées avec les plus déterminés bandits, étoient si publiques et si révoltantes, que les Juifs le regardèrent moins comme un magistrat envoyé pour les gouverner, que comme un bourreau destiné à les exterminer. Son but étoit de les porter à une rebellion ouverte, pour avoir le plaisir cruel de les voir périr par eux-mêmes, ou pour empêcher qu'on n'en vînt à l'examen de son horrible administration. Il ne réussit que trop dans cet affreux dessein, et il jeta de telles semences de discorde, qu'il parvint à allumer une guerre qui ne finit que par la ruine totale de la nation juive. Jésus-Christ l'avoit prédit en termes presque aussi clairs que s'il eût parlé après l'événement. Mais que penser de ce que rapporte l'historien Joseph d'un paysan nommé Jésus.

Il fut, dit-il, pendant la fête des tabernacles, saisi

d'une étrange frénésie. Il couroit nuit et jour pa les rues de la ville, criant d'une voix forte : « Malheu « sur la ville ! malheur sur le temple ! voix du côté de « quatre-vents ! voix contre Jérusalem ! voix contre l « peuple ! » Il redoubloit ces cris funestes les fête et les jours de sabbat, sans que sa voix s'affoiblît jamais. Les principaux Juifs lui firent donner le fouet sans pouvoir l'obliger à se taire, ni à répondre à un seule question. Le gouverneur renchérit, et le fit déchirer jusqu'au sang. Il ne lui échappa pas un mot n un gémissement : il n'injurioit pas ceux qui le battoient ni ne remercioit pas ceux qui lui donnoient à manger On le laissa aller comme un fou, et l'on s'accoutuma l'entendre ; mais un jour, après avoir prononcé ces terribles menaces, il ajouta d'un ton plus lamentable « Malheur aussi à moi ! » Et ce sinistre prophéte fut en même temps frappé d'une pierre lancée par une machine, et fut tué.

La haine du peuple contre Florus étoit montée son comble : elle s'étendoit sur les Romains et sur ceux qui leur étoient attachés. Par-tout où les Juifs avoien la supériorité, ils n'en épargnoient pas un : ceux-ci, en revanche, massacroient même les Juifs qui se tenoien en paix dans leurs demeures. Ainsi Florus, sans qu'on en sache le motif, envoya des soldats piller le marché avec ordre d'égorger tous ceux qui s'y trouveroient Plus de trois mille personnes, hommes, femmes e enfants, furent massacrés par ces bourreaux : ils amenèrent au gouverneur plusieurs prisonniers, parmi lesquels se trouvoient des gens de distinction, qui même avoient été faits chevaliers romains. Ce titre d'honneu ne les garantit pas de la cruauté de Florus, qui les fi

fouetter devant son tribunal, et ensuite crucifier. Aussi tout le monde désertoit cette malheureuse ville, surtout les Chrétiens, qui étoient déja en assez grand nombre. Il en étoit de même du reste de la Judée; chacun fuyoit une terre proscrite, inondée de sang, couverte de cadavres. Si le rapport des historiens est exact, on est effrayé du nombre des morts qui s'enterrèrent dans les villes et dans les campagnes : vingt mille à Césarée, quarante mille à Jotapat, cinquante mille à Alexandrie, vingt-trois mille à Scytopolis, sans compter ceux qui périssoient dans les surprises, les embuscades et les rencontres, genre de guerre très destructeur.

Vespasien et Titus.
Ap. D. 3069.
De J. C. 71.

Les nouvelles qui arrivoient de tous côtés des fureurs qui ruinoient ce malheureux pays firent enfin prendre à Néron la résolution d'employer tous les moyens de le soumettre. Cette guerre demandoit un homme de tête et de main. L'empereur nomma Vespasien, déja connu par une expédition à-peu-près pareille en Germanie. Ce général avança avec précaution dans le royaume, s'empara des villes fortes, y mit de bonnes garnisons, et chassa vers le centre ceux que le zéle de la religion ou la crainte d'être punis de leurs barbaries détournoient de se rendre aux Romains. On les nommoit en général *Zélateurs*. Mais il y avoit parmi eux plus de ceux qui prenoient la religion pour prétexte que de ceux qui combattoient par un véritable attachement pour elle. Insensiblement, ayant en horreur la scélératesse de leurs collégues, plusieurs Zélateurs quittèrent cette troupe infernale; il n'y resta plus que des brigands atroces qui retinrent le nom jadis honorable de *Zélateurs*. On les peint orgueilleux, ambitieux, cruels, commettant de sang froid les crimes

les plus horribles, pour la gloire de Dieu, qui auroi été blessé, disoient-ils, si son peuple s'étoit soumis la puissance des païens.

Leurs premiers chefs se nommoient Zacharie e Éléazar. Ils s'étoient emparés du temple et faisoien des sorties sur la ville. Ananus, qui avoit été gran sacrificateur, les chassa de l'enceinte extérieure, l'aide du peuple sur lequel il conservoit quelque cré dit, et les bloqua dans l'intérieur. Il avoit malheureu sement admis à sa confiance un certain Jean, fils d Lévi : en feignant de suivre le parti des hommes mo dérés, ce scélérat ne cherchoit que l'occasion de le trahir. Ananus l'envoya faire aux *Zélateurs* des propo sitions d'accommodement ; loin de les engager à le accepter, Jean leur conseilla de tenir ferme, et d'ap peler à leur secours les Iduméens, qui étoient pou ainsi dire les *Zélateurs* des campagnes. Ils vinrent e trouvèrent le moyen de s'introduire dans le temple. I n'y eut alors sorte de cruautés que les deux troupe réunies n'exerçassent sur le parti opposé. Une mor prompte leur paroissoit quelque chose de trop doux ils s'appliquèrent à perfectionner l'art des tortures, e ils n'accordoient la faveur de la mort à leurs ennemi que lorsque l'excès des longs tourments les avoit pri vés de toute connoissance. Pour couvrir les meurtre d'une ombre de justice, ils érigèrent une espèce d tribunal devant lequel ils faisoient comparoître leur victimes ; mais quand la décision ne leur plaisoit pas ils les massacroient. « Cette absolution, disoient-ils iro « niquement, est plus sûre que celle des juges. »

Douze mille personnes périrent dans ce premier

massacre, la plupart gens de distinction et à la fleur de l'âge. La rage des *Zélateurs* s'étendit, non sur la populace qui étoit toute pour eux, mais sur la classe aisée et laborieuse du peuple. Avoir paru leur être opposé en quelque chose, étoit un crime capital : ceux qui demeuroient dans l'inaction étoient des espions. Quiconque n'applaudissoit pas à leurs infames actions étoit mal intentionné ; mais si l'on avoit le malheur de passer pour riche, ou de déplaire à un *Zélateur*, on étoit sûr de périr. On n'osoit ni gémir, ni pleurer ses amis massacrés, ni leur donner la sépulture : leur barbarie avoit étouffé dans les hommes persécutés tout autre sentiment que celui de la frayeur. Les Iduméens à la fin se lassèrent eux-mêmes de ces horreurs : à quelques uns près, ils abandonnèrent les *Zélateurs*, après avoir rendu la liberté à deux mille prisonniers.

Outre le motif d'humanité qui leur fit quitter Jérusalem, les Iduméens étoient rappelés chez eux par les ravages qu'y faisoit un nouveau chef de parti. Il se nommoit Simon, jeune homme hardi et ambitieux. Pour augmenter sa troupe, il donnoit la liberté aux esclaves, et aux hommes libres des récompenses. Ainsi il se forma une armée qui inspira de la jalousie aux *Zélateurs*, parceque Simon marqua quelque dessein de se rendre maître de Jérusalem : il y eut des escarmouches entre les deux partis. Simon, ne jugeant pas encore le moment assez favorable, se porta en Idumée. Les Iduméens au nombre de vingt-cinq mille marchèrent contre lui : ils se rencontrèrent et se livrèrent un combat qui ne fut pas décisif. Simon, aussi adroit

que brave, trouva moyen de donner à ses ennemis u général de sa main qui lui livra l'armée iduméenne selon leur convention.

Pendant que Simon étoit occupé en Idumée, l *Zélateurs* de Jérusalem, qui se hasardoient quelquefo hors des murs, prirent sa femme. Ils croyoient qu pour la recouvrer il subiroit toutes les condition qu'ils voudroient lui imposer. Ils se trompèrent. Simo vient se poster avec son armée devant les portes d Jérusalem. Par ses cruautés, il jette une telle épouvant dans l'ame de ses ennemis, qu'ils s'estiment heureu de lui rendre sa femme.

Les chefs des *Zélateurs* n'étoient plus Zacharie e Éléazar. Jean, celui qui avoit trahi la confiance d'Ananus, les avoit supplantés. Sa méchanceté détacha d lui une partie des *Zélateurs*, qui prirent pour chef u prêtre nommé Éléazar. Malgré le partage de ses forces, Jean ne devenant pas plus traitable, le peuple mécontent, introduisit Simon dans la ville: de sort qu'ils se trouvoient trois chefs. Éléazar occupoit l parvis des prêtres, qui étoit le poste le plus avantageux; mais aussi, il n'avoit que deux mille quatre cent hommes qu'il ne pouvoit nourrir qu'avec les offrandes des fidèles. Le parvis du peuple, beaucoup plus grand contenoit sous Jean six mille hommes auxquels il ne procuroit les vivres que par des sorties continuelles. Quand il faisoit ces sorties, il mettoit le feu par-tout. Par cette manœuvre il réduisit en cendre beaucoup de blé et d'autres provisions qui auroient pu aider les habitants à soutenir le siége pendant plusieurs années. L'ennemi qui lui coupoit les vivres étoit Simon, maître de la ville, fort de dix mille *Zélateurs* et de cinq mille

uméens. Ces trois chefs furent bientôt réduits à deux ar l'adresse de Jean. Pendant une fête solennelle, armi ceux qui entroient dans le parvis des prêtres our y déposer leurs offrandes il mêla un nombre uffisant de soldats qui s'emparèrent des portes.

Tel étoit l'état de Jérusalem lorsque Vespasien par- Siége.
nt à l'empire après la mort de Vitellius. Il chargea Ap. D. 3072.
n fils du siége de la ville, pour lequel il avoit fait les De J. C. 74.
réparatifs nécessaires. Les fêtes y avoient attiré une ultitude de Juifs que les *Zélateurs* incorporèrent dans urs troupes, partie de gré, partie de force; ils servirent à hâter la famine et à la rendre plus affreuse. On hercha aussi des travaux même inutiles pour retenir es ouvriers dont on fit des soldats ou des assassins. itus commença par des propositions qui ne furent coutées ni par Jean ni par Simon. Ce n'est pas que es chefs fussent d'accord; au contraire, ils se faioient une guerre animée et opiniâtre; mais ils se réuissoient pour repousser les Romains; alors ils s'aioient réciproquement. La bonne intelligence renaisoit aussi entre eux, telle qu'elle peut régner entre es brigands, quand il s'agissoit de piller, de chercher t d'arracher des vivres.

Le siége commença donc avec tout l'acharnement e la haine, tant du côté des assaillants que de celui es assiégés. Après avoir épuisé tous les moyens de ouceur, Titus se montra sévère et inexorable. Tous eux qu'on prenoit les armes à la main étoient mis en roix. Les *Zélateurs* répandirent le bruit que les Romains infligeoient ce cruel supplice à ceux qui se renoient. Titus eut beaucoup de peine à les détromper; ais quand ils eurent reconnu leur erreur, beaucoup

de Juifs s'efforcèrent de gagner le camp des Romain Il semble que les *Zélateurs* auroient dû faciliter cette év sion qui pouvoit leur donner le moyen de prolonger siége. Au contraire, le desir forcené de n'être pas seu malheureux et d'entraîner, s'ils avoient pu, l'unive dans leur perte, leur fit faire des gardes exactes po arrêter ceux qui vouloient se sauver. Parmi les malhe reux qui échappèrent, beaucoup trouvèrent un no veau danger chez les Romains. On sut que quelqu uns avoient avalé des diamants et des pièces d'or. L' vidité, qui ne connoît pas de lois, porta les soldats à l éventrer, afin de trouver leur trésor. Il en périt plus deux mille avant que Titus fût instruit de cette barb rie. Il ne put en punir les coupables, parcequ'ils étoie en grand nombre.

En même temps que les Zélateurs retenoient le pe ple, ils lui enlevoient avec une cruauté inouïe le p de vivres qui lui restoient, forçoient les maisons, s'il y avoit quelques provisions, ils massacroient l possesseurs pour avoir voulu garder ces aliments pou eux-mêmes. S'ils ne trouvoient rien, ils leur faisoie souffrir les tortures les plus cruelles, afin de les co traindre de découvrir où ils avoient caché leurs vivre C'est dans cette circonstance que ces satellites, attir par l'odeur, entrèrent chez une malheureuse mère q mangeoit son enfant. « Oui, leur dit-elle avec l'expre « sion de la rage, oui, barbares, c'est mon propre fils « c'est moi qui ai trempé mes mains dans son sang « Vous m'avez tout arraché, prenez encore ces triste « restes, mangez. Etes-vous moins déterminés qu'un « femme? ou avez-vous plus de compassion qu'un « mère? » Ils s'enfuirent, consternés et glacés d'horreu

On est surpris qu'un peuple entier se soit laissé ré-
ire à de pareilles extrémités par une poignée de scélé-
ts bien inférieurs en nombre; mais, outre que ceux-ci
oient tous armés, ils avoient aussi pour eux l'illusion
peuple. Il étoit persuadé que Dieu ne laisseroit pas
mber sa ville et son temple entre les mains des pro-
nes, qu'il leur viendroit des secours extraordinaires.
s imposteurs instruits à contrefaire les prophètes
ntretenoient dans ces espérances, lors même que tout
oit désespéré. Un d'entre eux eut le talent de con-
aincre si bien ces malheureux, qu'ils se transportèrent
nombre de six mille sur un endroit élevé du tem-
le, d'où ils s'efforçoient d'apercevoir le secours qui
ur étoit promis. Ils y restèrent cinq jours; la faim
ule les contraignit de descendre.

Quelque opiniâtre que fût la résistance des assiégés,
s assauts redoublés, dans lesquels les machines et le
u furent employés avec un égal succès, rendirent les
omains maîtres de la ville, qui n'étoit plus qu'un mon-
eau de ruines couvertes de spectres exténués par la
amine, qui tendoient leurs mains aux chaînes, et leur
ou à l'épée du vainqueur. On se représente assez la
ésolation d'une ville livrée aux flammes. En vain Titus
oulut dérober le temple à la fureur de ses soldats: les
rophéties s'accomplirent. Il n'y resta pas pierre sur
ierre. Il sauva seulement des vases sacrés, des instru-
ents des sacrifices, qui ornèrent son triomphe. Quant
ux malheureux habitants, les uns expièrent leur obs-
ination par le supplice affreux de la croix, les autres
urent envoyés en esclavage, menés comme des trou-
eaux de bêtes, condamnés à périr dans l'arène comme
ladiateurs, ou à expirer sous la dent meurtrière des

bêtes féroces dans les spectacles. Le calcul le plu
modéré porte le nombre connu de ceux qui périre
de mort violente pendant cette guerre, dans un pe
pays comme la Judée, à un million quatre cent quat
mille quatre cent quatre-vingt-dix, sans compter ceu
qui moururent de chagrin, de misère et victimes d
autres fléaux inséparables d'une révolution aussi san
glante.

Jean et Simon s'étoient préparé des retraites si ca
chées qu'on ne put les trouver. Jean sortit le premie
de la sienne, chassé par la faim. Il demanda la vie, qu
Titus lui accorda. Lorsqu'on ne songeoit plus à Simon
après plus d'un mois, on vit soudainement paroîtr
sur les ruines du temple une espéce de fantôme habil
de blanc avec un manteau de pourpre: c'étoit Simon
On alla à lui et on l'enchaîna. Tous deux furent réser
vés pour le triomphe de Titus. Après la cérémonie
Simon fut battu de verges et décapité, Jean fut con
damné à une prison perpétuelle: terrible leçon,
pour les séducteurs, et pour les peuples qui se laissen
séduire? Depuis ce temps, les malheureux Juifs erren
chez toutes les nations, méprisés et haïs.

Titus avoit été aidé dans sa conquête par les arme
d'Agrippa, et s'étoit désennuyé pendant la longueur d
siége avec Bérénice sa sœur. Cette princesse ne lui ap
porta pas un cœur libre. Elle avoit été mariée à un ro
d'Arabie, qu'elle quitta pour Philippe, prince de s
famille. De ses bras elle passa volontairement dan
ceux d'Hérode, son beau-frère. Une très grande beauté
l'expérience, l'usage de la coquetterie captivèrent l
vainqueur de Jérusalem, au défaut de la tendresse qu
devoit être usée chez elle par tant d'épreuves. Il l'em

na à Rome. Elle vécut maîtresse de sa maison, mme si elle eût été sa femme. On prétend qu'il l'au-it épousée, s'il n'avoit craint que l'alliance avec une ve, réprouvée par les lois romaines, ne lui fermât le emin à l'empire. Il la renvoya malgré lui et malgré le. Un de nos meilleurs poëtes a célébré avec son égance ordinaire leurs tendres adieux.

PARTHES.

Parthie, entre l'Indus, le Tigre, la mer Rouge et le mont Caucase.

Pour assigner la position de la Parthie, il suffit de re que la ville d'Ispahan, actuellement capitale des rsans, est bâtie dans l'endroit où étoit Hécatom-los, ou ville aux cent portes, capitale des Parthes. Cet pire, qui a fait trembler les Romains, n'étoit pas ren-mé dans les bornes étroites qu'occupe le moderne yaume de Perse. Il s'étendoit sur presque toute l'Asie. croit que ses anciens habitants, ces Parthes si fa-eux dans l'histoire, étoient Scythes d'origine; que ssés de leur patrie, sous le nom de Parthes, qui t dire exilés, ils s'arrêtèrent dans ces plaines sablon-uses où l'air est pur et sain, mais où les terres sont n fertiles.

Mœurs.

Les Parthes étoient un peuple vaillant et courageux; passoient avec raison pour les meilleurs cavaliers archers de la terre. On les accoutumoit dès l'enfance monter à cheval et à se servir de l'arc. Leur manière tirer les flèches par derrière en se retirant rendoit uvent leur fuite plus redoutable que leur attaque. epuis l'âge de vingt ans jusqu'à cinquante il ne leur oit pas permis de s'exempter du service de la guerre.

Les grands paroissoient, même en paix, à cheval armés. Durs soldats, ils n'étoient pas insensibles au attraits de la volupté et au plaisir de la table. La poly gamie et le mariage avec la sœur étoient permis. Il n'avoient ni agriculture, ni navigation, ni commerc ils ne connoissoient que l'art de la guerre. Un homm qui étoit tué dans une bataille espéroit un bonheu sans fin, dogme très bien imaginé pour rendre un nation belliqueuse. Leur religion a été celle des ancien Perses le culte du Soleil sous le nom de Mithras. Il regardoient comme une infamie de manquer à sa pa role. Leurs rois étoient les plus vains et les plus absolu des monarques. *Arsace, roi des rois*, écrivoit le roi d Parthes à Flavius Vespasien. L'empereur romain sou rit, et lui répondit: *Flavius Vespasien*, à *Arsace, r des rois.*

Arsace I. Le nom d'Arsace a été héréditaire chez les Parthe
Ap. D. 2642. comme celui de Ptolémée chez les Egyptiens. Le pr
Av. J. C. 356. mier qui l'a rendu célèbre, le fondateur de la mona chie, étoit, dit-on, un des principaux seigneurs de Bactrie. Il exhorta les Parthes, qu'Alexandre avoit sou mis, à se révolter contre les Séleucides, ses successeur Outre les pays qu'il arracha à la domination syrienn il subjugua l'Hircanie et d'autres contrées voisines, prit le titre de roi. Arsace II qui lui succéda, Priapatiu son petit-fils, Phraate successeur de celui-ci, prépa rèrent par des victoires le règne de Mithridate, qu'o doit regarder comme l'époque de la grandeur de cett monarchie. Phraate, son frère, lui avoit laissé la cou ronne, par préférence à ses enfants, parcequ'il l'e crut plus digne. Mithridate ne trompa point ses esp rances. Il réduisit sous son obéissance les Perses, l

ides, la Mésopotamie, et poussa ses conquêtes dans
de plus loin que n'avoit fait Alexandre. C'est une
ange pour lui dans ce siècle d'avoir traité avec
rds un roi vaincu et prisonnier. Ferme et coura-
ux, il avoit en même temps un caractère de douceur
le faisoit aimer de tous ceux qui l'approchoient. On
sure qu'il examinoit avec soin les lois de tous les
uples dont il fit la conquête; que de cette collection
n tira d'excellentes pour le gouvernement de son
pire, et qu'il fut à-la-fois grand homme de guerre et
s bon législateur.

Cinq rois se succédèrent sans que sous leur règne il
rivât d'événements mémorables, à moins qu'on
mette de ce nombre l'espèce de leçon donnée à
aate II par des mercenaires grecs, qu'il avoit vain-
s, désarmés et retenus dans une assez dure captivité.
eut besoin d'eux contre les Scythes, et leur rendit
rs armes. Mais, beaucoup moins sensibles à ce bien-
t forcé qu'au premier outrage, ils se tournèrent
ntre lui, et lui causèrent de grands dommages.

Sous Orode, Crassus s'engagea imprudemment dans Orode.
vastes plaines de la Mésopotamie. On convient gé- Ap. D. 2944. Av. J. C. 54.
néralement que l'avarice seule porta le Romain à cette
pédition. Crassus étoit cependant très opulent; mais
disoit: « Qu'un citoyen romain ne pouvoit point pas-
er pour riche qu'il ne fût en état d'entretenir une
mée. » On doit remarquer aussi qu'il étoit déja
ux. Il s'avisoit de plaisanter Déjotarus, roi de Ga-
ie, de ce que dans un âge avancé il commençoit à
ir une ville. « Il est un peu tard, dit-il, quand on
t à la douzième heure du jour. » C'étoit la dernière
z les Romains. « Et vous, répondit Déjotarus, vous

« ne commencez sûrement pas trop matin votre exp
« dition contre les Parthes. » Déjotarus bâtissant a
roit pu dire qu'il est toujours temps de commenc
une bonne chose.

Orode, menacé par Crassus, lorsque le Romain ent
sur son territoire, lui envoya demander ce qu'il vo
« loit. Je vous rendrai réponse à Séleucie, dit Crassus.
L'envoyé répliqua en lui montrant la paume de
main : « Avant d'être maître de Séleucie, vous verr
« croître du poil en cet endroit. » Crassus avoit, sous
commandement de Sylla, servi avec gloire et s'éto
principalement distingué contre Spartacus, dont il avo
terminé la révolte. Il étoit d'ailleurs homme de lettre
philosophe, savant antiquaire, et très versé dans l'hi
stoire ; mais il paroît que la science, sur-tout celle d
l'histoire qui doit rendre modeste, lui fut inutile da
la guerre contre les Parthes. Il marcha contre e
comme un homme sûr de la victoire, et l'histoire n'a
prend que trop qu'il n'y a point d'ennemis mépris
bles. La victoire des Parthes apprendra aussi que to
général qui fait la guerre d'une manière nouvelle po
son ennemi est sûr d'en triompher.

Le roi des Parthes divisa ses forces en deux. Avec u
partie il marcha vers l'Arménie pour faire une pu
sante diversion dans un pays dont le roi s'étoit décla
pour les Romains. L'autre corps prit la route de
Mésopotamie sous les ordres de Suréna. C'étoit le no
que portoit le général en chef des Parthes. Les Franç
ne seront pas étonnés qu'il y ait eu un général brav
intrépide, et ami des plaisirs, qui se parfumoit, se f
soit suivre d'un équipage de luxe, et qui étoit néa
moins toujours à la tête de ses soldats dans les occasio

rilleuses. Suréna descendoit d'une des plus anciennes aisons de Parthie. Alors âgé de trente ans, il étoit istingué par une taille majestueuse, un air affable et s manières les plus aimables. A ces qualités il joiit la sagesse dans les conseils, ce qu'il faut d'impéosité pour lancer des troupes comme les siennes et prudence pour les retenir.

La confiance de Crassus dans un guide perfide engea les Romains dans des pays difficiles, où la mare devint très pénible. Les vivres leur parvenoient ec peine. L'eau manqua ; et il arriva très harassé, n loin de Carres, ville de Mésopotamie, dans une aine découverte et sablonneuse, comme Suréna le deoit. Celui-ci se présenta alors en ordre de bataille. Les omains avancent à leur ordinaire, tête baissée, pour foncer ; mais en un instant toute cette armée se disrse ; ils ne voient plus devant eux que des troupes voltigeurs tout autour des détachements d'archers de frondeurs qui les accablent de pierres et de flès. S'ils avançoient pour repousser une troupe inmmode, elle fuyoit, et revenoit à la charge quand Romains avoient regagné leurs corps. Les malheuux se trouvoient ainsi assaillis sans pouvoir se dédre. Ils ne savoient même pas d'où pouvoit venir le s grand danger, parceque les chevaux des Parthes voient une poussière épaisse qui favorisoit leurs sus irruptions.

La fleur de l'armée romaine périt d'abord avec le ne Crassus, qui commandoit sous les ordres de son re. Les Parthes lui présentèrent au bout d'une pique tête sanglante de son fils. Les Romains furent connés de ce spectacle. Le malheureux père, renfer-

mant sa douleur, parcouroit les rangs. « Soldats, s'é
« crioit-il, c'est moi, c'est moi seul que ce deuil regarde
« Rome est invincible, si vous demeurez intrépides.
Mais ces paroles étoient couvertes par les cris de ce
malheureux soldats aliénés par une espèce de rage. N
pouvant se défendre, ils poussoient des hurlemen
de désespoir. Si les officiers les exhortoient à avance
pour se tirer de cet affreux danger, ils montroien
leurs mains clouées à leurs boucliers, et leurs pied
fixés à terre par les flèches. Ils avoient quelque temp
espéré que ce nuage meurtrier s'épuiseroit; ma
ils remarquèrent, avec un saisissement de douleu
que les Parthes se faisoient suivre par des chario
chargés de flèches et de dards. Leur désespoir redou
bla. Ils arrachoient avec fureur les flèches qui le
perçoient, et entraînoient leurs entrailles avec le
pointes recourbées dont elles étoient armées. Crassus
accablé de douleur, vouloit mourir sur le champ d
bataille. Ses officiers l'enlevèrent. On fit une espèce d
retraite, que la nuit favorisa, parceque les Parthe
avoient la superstition ou la prudence de ne pas com
battre dans les ténèbres. La fuite fut retardée par l
foiblesse des blessés, et par les supplications lamen
tables de ceux qu'on abandonnoit.

Les débris de l'armée auroient pu échapper, si u
traître que Crassus prit encore pour guide ne l'avo
conduit dans des marais, d'où il étoit difficile de s
tirer. Suréna se présenta et demanda une conféren
au consul. Il hésitoit : ses soldats le pressèrent d
manière à ne pouvoir être refusés. « Vous voyez, di
« il à ses officiers, les indignités que je souffre; ma
« de grace, quand vous serez en lieu de sûreté, dit

à tout le monde, pour l'honneur de Rome, notre chère patrie, que Crassus a péri trompé par les ennemis, et non pas abandonné par ses soldats. » Il se résigna à son sort et marcha au lieu de l'entrevue. On ne sait si ce fut compassion ou amère raillerie qui fit dire à Suréna : « Que vois-je ? quoi ! le général des Romains à pied et nous à cheval : qu'on lui donne un cheval au plus tôt. » Crassus répondit avec présence d'esprit : « Il n'y a point lieu d'être surpris, nous venons à l'entrevue chacun à la manière de notre pays. » Suréna repartit : « Il y aura certainement un traité entre Orode et les Romains, mais il faut partir et aller signer sur les bords de l'Euphrate. » En même temps des valets jettent le consul sur un cheval, plutôt qu'ils ne l'aident à monter, et hâtent la marche d'un coup de baguette. Les Romains qui avoient accompagné Crassus veulent s'opposer à cette violence. L'un d'eux saisit la bride, un Parthe s'efforce de la reprendre. Les cimetères brillent, et dans la mêlée Crassus est tué. On ne sait si ce fut par un Parthe qu'il fut tué, ou si ce fut un Romain qui le frappa, afin qu'un consul ne fût pas mené en triomphe dans la capitale des Parthes. Le reste de l'armée se rendit à discrétion : c'étoit une des plus belles que la république eût jamais levée. Pour la première fois les aigles romaines furent retenues en captivité avec dix mille prisonniers.

Ne pouvant triompher de la personne de Crassus, Suréna triompha de son fantôme. Il trouva un Romain nommé Paccianus, qui avoit beaucoup de ressemblance avec Crassus. On le fit monter sur un cheval superbe, précédé de douze faux licteurs. Ses gardes étoient assis sur des chameaux, et avoient des bourses

vides pendues à la ceinture. Les têtes sanglantes d plusieurs soldats romains, portées au bout d'autan de lances, servoient de trophées. La marche étoit fer mée par une compagnie de prostituées, qui, par de chansons impudiques, achevoient de déshonorer l mémoire de Crassus.

Phraate.

Ap. D. 2963. Av. J. C. 35.

Suréna survécut peu à ce triomphe dérisoire. Soi jalousie, soit quelque autre raison politique, Orode l fit mourir, quoiqu'il fût redevable même du trône à c général. Ce prince, quand on lui présenta la tête d Crassus, lui fit verser dans la bouche de l'or fondu comme un reproche de l'avarice qui l'avoit engagé venir troubler le repos des Parthes. N'étant plus com mandés par Suréna, ces peuples essuyèrent des échec contre les Romains venus de Syrie pour venger Cras sus; mais à leur tour ceux-ci éprouvèrent des perte de la part de Pacore, fils d'Orode, jeune prince juste, brave, clément, doué de qualités qui rendiren sa perte infiniment sensible aux peuples qu'il avoi conquis. Il fut tué dans une bataille contre les Ro mains: cette perte fut très douloureuse pour Orode son père, et d'autant plus fatale pour les Parthes que le roi, qui avoit destiné sa couronne à un prince vertueux, la mit sur la tête de Phraate, le plus indi gne de ses enfants.

Orode eut la foiblesse de partager son trône ave lui, et la douleur de voir une de ses femmes et ses en fants tomber sous le fer assassin de ce monstre. L roi voulut s'en plaindre. Le fils lui fit donner du poison mais, contre toute attente, ce poison guérit le viei lard d'une hydropisie. Phraate le fit étouffer et en voya dans la tombe avec lui quantité de ses frères e

son propre fils, dont il craignoit le mérite. Ce prince dénaturé fut un guerrier valeureux. Peut-être cette qualité l'avoit-elle fait choisir par son malheureux père, lorsqu'il fut pressé par Ventidius, lieutenant d'Antoine, et qui remporta des victoires qui lui mérièrent à Rome les honneurs du triomphe; ces honneurs éveillèrent la jalousie d'Antoine. L'amant de Cléopâtre voulut aussi cueillir des lauriers et vaincre les Parthes; mais la gloire qu'il espéroit s'attacha aux enseignes de Phraate. Le Parthe força le Romain à une retraite longue et pénible qui coûta beaucoup de monde à Antoine, mais qui ne fut pas honteuse, parce-qu'il y déploya les talents d'un grand général.

Une conspiration empêcha Phraate de tirer de sa victoire l'avantage qu'il en espéroit. Ce roi parricide avoit soulevé contre lui les principaux seigneurs de la nation. Ils le chassèrent, et mirent Tiridate, un d'entre eux, sur le trône. Phraate revint et renversa son rival. Cependant il ne se trouva pas assez affermi pour ne point desirer aussi le suffrage d'Auguste, auquel Tiridate étoit allé demander des secours. Phraate acheta la neutralité de l'empereur, en lui rendant les drapeaux et les aigles romaines, conquises sur Crassus. Auguste s'honora de la restitution de ces trophées, comme d'une grande victoire. Tiridate n'obtint qu'un asile à Rome. Il put y voir quatre fils de Phraate, que ce prince y envoya, les uns disent comme otages, les autres comme victimes de la politique d'une belle-mère. Cette femme, nommée Thermuse, de concubine étoit devenue épouse légitime, et avoit acquis un empire absolu sur son mari. Elle lui persuada d'envoyer ses enfants à Rome, sous prétexte

d'y recevoir une éducation plus soignée. Le mari et l[a] femme se dissimulèrent, comme il arrive quelque[-] fois, leurs véritables sentiments. Phraate les fit par[-] tir, parcequ'il les craignoit; Thermuse provoqua leu[r] exil, pour procurer la couronne à Phraate, son fils[.] Quand elle le vit en âge, elle empoisonna son époux[.] Les Parthes, lorsqu'ils eurent découvert le crime d[e] sa mère, le chassèrent. Il fut mal remplacé pa[r] Orode II, de la race des Arsacides, dont ils ne puren[t] supporter la tyrannie. Ils le tuèrent dans un festin[,] et demandèrent à Auguste un des enfants de Phraate[.] Vonone, qu'il leur envoya, tout Romain par les ha[-] billements et les manières, leur déplut. « Nous ne vou[-] « lons pas, dirent-ils, obéir à un esclave romain »; e[t] ils offrirent la couronne à Artabane, roi de Médie[,] aussi de la race d'Arsace.

Artabane. Vonone avoit un parti : il fallut combattre. Artaban[e] le vainquit. Le vaincu sollicita la protection des gou[-] verneurs romains voisins de la Parthie. Renvoyé d[e] de l'un à l'autre, il traîna sa disgrace en Arménie, e[n] Syrie, et mourut assassiné en Cilicie. Les partisan[s] d'Artabane, devenus mécontents de leur prince, de[-] mandèrent à Tibère un autre enfant d'Arsace. L'empe[-] reur en envoya un, et procura à son protégé une di[-] version puissante de la part de Mithridate et de Pha[-] rasmane, deux frères, rois d'Ibérie et d'Arménie[,] qui occupèrent Artabane pendant que les Romain[s] avançoient en Parthie avec le nouveau roi, qui mou[-] rut de maladie. Mais Artabane fut vaincu par Phara[s-] mane, et perdit non seulement le sceptre des Parthes[,] mais encore la Médie, son royaume paternel. On n[e] voit pas que Pharasmane ait profité de sa victoire, puis[-]

que les Romains ramenèrent sur le trône Tiridate, l'ancien rival de Phraate. Il ne s'y soutint pas mieux que la première fois. Artabane s'y rétablit, en fut encore chassé, et y remonta par l'aide d'Izare, roi d'Abiadène, qui le réconcilia avec ses sujets. Ils ne se repentirent pas de s'être laissé apaiser. Artabane, tyran odieux jusqu'alors, devint un bon roi, se distingua par sa modération et son équité, et laissa des regrets après lui. Il avoit beaucoup d'enfants. Deux, Gotarze et Bardane, se placèrent sur le trône. Ils s'étoient déja battus, et, lorsqu'ils étoient prêts à se battre encore, une conspiration contre eux les réconcilia. Gotarze eut même la grandeur d'ame, croyant son frère plus capable, de lui céder la couronne. Il en eut du repentir. Mais Bardane conserva assez de pouvoir pour l'empêcher de témoigner ce sentiment. Ce prince porta ses armes jusqu'aux lieux rendus célèbres par les premières victoires d'Alexandre, et érigea des trophées. L'orgueil de ses triomphes le rendit insupportable aux principaux seigneurs de sa cour, qui le tuèrent dans une partie de chasse. Bardane auroit été un grand roi, s'il s'étoit fait aimer de ses sujets autant qu'il se fit craindre de ses ennemis.

Après sa mort, Gotarze, son frère, reprit la cou- Vologèse.
ronne. Elle lui fut disputée par Méherdate, prince arsacide, que l'empereur Claude appuya des forces romaines. Malgré cette protection, Méherdate fut vaincu. Gotarze, en lui conservant la vie, lui fit couper les oreilles, par mépris pour les Romains. Vologèse, son successeur, soutint une guerre sanglante contre eux, à l'occasion des couronnes d'Arménie et de Syrie, qu'il avoit données à Tiridate et à Pacoré, ses deux frères.

Corbulon enleva à Tiridate celle d'Arménie, et la mit sur la tête de Tigrane, Cappadocien. Vologèse et Corbulon s'estimoient assez pour n'oser se mesurer. Ils se firent des propositions de paix auxquelles ils accédèrent réciproquement. Vologèse déféra à Néron l'honneur de couronner publiquement à Rome Tiridate, son frère, comme s'il lui eût fait don de ce royaume, que le Parthe possédoit. Moyennant cette déférence, la bonne intelligence se rétablit entre les deux empires.

Cosroès. Elle dura jusqu'à ce que Cosroès, troisième successeur de Vologèse, attira contre les Parthes les armes de Trajan, en renversant du trône d'Arménie Exadare, que l'empereur y avoit placé. Trajan jeta la division parmi les Parthes, en donnant à Cosroès un rival nommé Parthanaspate. Le Romain passa dans l'empire des Parthes avec la rapidité d'un torrent qui ravage tout ce qui se présente sur son passage. Cosroès, après avoir tenté vainement de lui opposer quelque digue, le laissa écouler. Parthanaspate s'étoit attaché à Trajan comme une ombre; il disparut avec lui. Cosroès recouvra sa puissance, et la transféra à Vologèse II, son fils. Affoibli par les Romains, ce prince consentit à se réduire à quelques provinces, et à l'humiliation d'en faire hommage. Son fils Vologèse III voulut se relever de cet abaissement. L'empereur Sévère le retint sous le joug, enleva ses trésors, ses femmes et ses enfants; mais Vologèse échappa.

Ces expéditions coûtèrent beaucoup de sang aux Romains, sans qu'il leur en revînt aucun avantage réel. Ils n'avoient pas assez de forces pour garder leurs

nquêtes. Les habitants, fidèles au nom des Arsa-ides, secouoient le joug dès que les armées romaines s'étoient retirées. De sorte que leurs victoires contri-buoient seulement à affoiblir les Parthes. L'inutilité de ces efforts ne les ralentissoit pas. Il y eut, entre les successeurs de Trajan, une sorte d'émulation à se décorer du titre de Parthique. Caracalla y parvint par un moyen inconnu à ses prédécesseurs, et plus ex-péditif.

Artabane, frère de Vologèse, lui avoit succédé. Ca- Artabane IV.
racalla envoie des ambassadeurs demander sa fille en mariage; elle est accordée avec joie. Peu de temps après l'empereur annonce, par une autre ambas-sade, qu'il part pour aller célébrer les noces à la cour d'Artabane. Le Parthe vient au-devant de lui avec la fleur de la noblesse, désarmée comme à une fête. Ca-racalla tombe, avec une forte escorte dont il s'étoit fait accompagner, sur ce cortége pacifique, et enlève un grand butin, dont il s'autorise auprès du sénat pour se faire donner le nom de Parthique. Artabane, échappé à ce danger comme par miracle, jura une haine im-placable au perfide empereur, et embrasa la nation de la même ardeur de vengeance. Elle étoit alors, cette nation, dans un état de force respectable : qui auroit cru qu'une seule bataille l'effaceroit de la liste des puissances? L'action dura deux jours entre les Parthes et les Romains. Les deux peuples avoient suspendu leurs efforts à l'approche de la nuit. Ils s'étoient sépa-rés en criant chacun victoire, et se reposoient ap-puyés sur leurs armes. Déja quarante mille morts couvroient le champ de bataille. On voulut engager Artabane à faire cesser un si long carnage. Il répon-

dit : Nous ne faisons que de commencer. Déterminé périr avec le dernier Parthe, ou à tuer le dernier Ro main, à l'aube du troisième jour il faisoit sonner l charge, lorsque le général romain lui envoya dire qu Caracalla avoit été assassiné, et que le traître ayan été puni de son forfait, toute dissention entre eux de voit finir. Le roi des Parthes prêta l'oreille à ces pa roles de paix, et consentit à un traité dont les condi tions étoient avantageuses.

Mais elles ne guérirent pas la blessure profonde fait à l'empire parthe par cette bataille meurtrière. Le plus braves guerriers de la nation y avoient péri. Le Perses, qui, après avoir porté le joug macédonien, vi voient depuis cinq cents ans assujettis aux Parthes san être détruits, profitèrent de l'occasion pour reprendr l'empire du pays qu'ils habitoient; ils se réunirent e grand nombre, et livrèrent plusieurs batailles au Parthes. Après des prodiges de valeur de part et d'autre la victoire se déclara sans retour pour les Perses. Arta bane fut tué; son armée se dissipa. Les Parthes s trouvèrent sans chefs et s'incorporèrent à leur tou au peuple qui s'étoit, pour ainsi dire, incorporé à eu lorsque leur premier roi s'étoit fait un empire des pro vinces persanes, ravies aux successeurs d'Alexandre Ce fut, sous ces nouveaux Perses, le même empire mais rajeuni et revivifié.

PERSES.

Ce changement fut opéré par un homme dont la naissance présente des circonstances au moins singulières, si elles ne sont pas fabuleuses. Un cordonnier du pays des Cadducéens, nommé Pabec, très versé dans l'astrologie judiciaire, reçut un jour chez lui un officier appelé Pusan. La science du cordonnier lui fit connoître que celui qui naîtroit de cet étranger parviendroit aux plus grands honneurs, et seroit le chef d'une puissante famille. Pabec lui auroit volontiers donné sa fille en mariage, s'il en avoit eu. A son défaut, il engagea sa femme à partager sa couche avec Pusan. Elle devint enceinte, et accoucha de notre héros. Il se distingua dans les troubles qui suivirent la mort d'Artabane, et obtint la couronne. Quand il fut parvenu au trône, Pabec et Pusan se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour. Pour les accorder, on donna à l'enfant un nom qui signifioit que l'un étoit le mari et l'autre le père. Ce nom qu'on regrette, parce qu'on pourroit le franciser, est perdu, et le fondateur du second empire persan est connu dans l'histoire sous celui d'Artaxare ou Artaxerxès. Artaxare. 230.

Après s'être affermi sur le trône, il résolut de réunir sous sa domination tout ce qui avoit été autrefois attaché à l'empire des Perses. La plus grande partie étoit entre les mains des Romains. Artaxare envoya à l'empereur des ambassadeurs, si l'on peut donner ce titre à quatre cents hommes choisis, d'une taille et d'une

force extraordinaires, et superbement habillés. Ce messagers reçurent, mot pour mot, ce qu'ils devoien dire, et ne s'écartèrent pas de l'ordre. Introduits de vant l'empereur, ils lui parlèrent en ces termes : « L « grand roi Artaxare ordonne aux Romains, ainsi qu' « leur prince, d'évacuer la Syrie et toute l'Asie mineure « et de rendre aux Perses tous les pays en-deçà de l « mer Egée et du Pont, comme étant le bien de leur « ancêtres. » Cette harangue ne plut point à l'empereu Sévère. Comme ces ambassadeurs étoient forts e robustes, il les destina à cultiver des terres qu'il leu assigna en Phrygie, et les fit dépouiller de leurs riche habits pour leur en donner de plus conformes à leu nouvel état. Le succès ne répondit pas à cette bravad d'Artaxare. Ce prince, qui s'étoit imposé, par sa fiert menaçante, l'obligation d'attaquer, fut réduit à la dé fensive. Cependant il ne faut pas croire, par le triom phe de Sévère à Rome, et les superbes noms de Parthie et de Persien, dont il se décora, que ses succès aien été fort importants. Artaxare reprit toutes les province qui lui avoient été enlevées au commencement d l'expédition, et mourut après un règne glorieux d douze ans, admiré et regretté de ses sujets.

Sapor. 242. Son fils Sapor vit d'abord ses états envahis par l'em pereur Gordien le jeune. Philippe les lui rendit, s'e repentit et s'en remit en possession. Sapor les recou vra ; il y fut attaqué de nouveau par l'empereur Valé rien. Le monarque persan le fit prisonnier. Aprè l'avoir fait marcher ignominieusement à la tête de so armée, et s'être quelquefois servi de lui pour monte à cheval, en lui mettant le pied sur le cou, on dit qu' le fit écorcher vif. Cette cruauté est croyable d'u

mme qui faisoit jeter ses prisonniers dans des che-ins creux pour les égaliser et faciliter le passage de s voitures : on dit que, malgré cette barbarie insul-nte, Aurélien, successeur de Valérien, donna à Sa-r sa fille en mariage ; ce qui s'accorderoit peu avec triomphe d'Aurélien, dans lequel il montra aux omains le char de Sapor. Mais tout s'arrange entre s princes. A la suite de cette princesse étoient attachés ux médecins grecs, qui portèrent les écrits d'Hip-crate en Orient. Sous le régne de Sapor parut Manès, i voulut adapter à la religion chrétienne l'opinion s deux principes, pour expliquer l'origine du bien et mal.

Hormisdas, fils de Sapor, n'est connu que par la Hormisdas. 273.
nte de n'avoir pas secouru l'intéressante Zénobie, ine de Palmyre, et de l'avoir laissé traîner en triom-e et en captivité par Aurélien. Son fils Varamne I régna qu'un an. L'empereur Probus rendit à son ccesseur, Varamne II, les bravades d'Artaxare. Il pondit à son ambassadeur qui venoit offrir des pré-nts et demander la paix : « Tout ce que votre maître peut avoir au monde est à moi, je m'en mettrai en possession dès que je le jugerai à propos. » Il le fit, ais il jugea aussi à propos d'abandonner ses conquê-s, que Varamne reprit. A son fils Varamne III suc-da Narsès ; il battit l'empereur Galère, qui ne se noit pas assez sur ses gardes. Le vainqueur tomba ns la même faute et fut battu à son tour. Son suc-sseur Hormisdas II ne laissa de ressource pour la onarchie qu'une espérance très ambiguë. Sa femme oit enceinte. Les grands demandèrent aux mages el seroit cet enfant : ils répondirent hardiment un

enfant mâle : la nation couronna pour ainsi dire l ventre maternel.

Sapor II. 308. Sapor second naquit. Il fut élevé avec soin, à ce qu'o croit, dans la religion chrétienne, qu'il abjura. Il e assez singulier qu'une des plus grandes guerres d Perses se soit faite entre des transfuges et persécuteu de la religion, Sapor et Julien. Celui-ci pour envah la Perse prit mal ses mesures, suivit les conseils pe fides d'un transfuge qui lui fit brûler sa flotte, et l'e posa à faire périr son armée de faim. Cependant victoire couronna ses premiers efforts. Il battit l Perses, pénétra dans leur pays, s'empara de leu principales villes, enleva leurs trésors, et réduisit S por à prendre honteusement la fuite. Julien eût peu être renversé l'empire des Perses, s'il n'eût été attei d'une flèche dans la dernière bataille qu'il livra a ennemis. La mort de cet empereur fit perdre aux R mains tout le fruit de leurs exploits, et Jovien, s successeur, fut obligé d'acheter par une paix honteu le salut de l'armée romaine, qui manquoit des vivres

Artaxerxès. 380. Sapor avoit quatre fils : l'un déplaisoit à ce roi, u autre s'étoit retiré chez les Romains. Il avoit donné troisième une tente de peaux de chameaux enrich d'or et admirablement peinte. « Comment la trouve « vous, dit-il à son fils? — Fort belle, répondit-il ; ma « quand je serai roi, j'en aurai une de peaux d'hon « mes. » Et pour cela même il ne le fut pas. Son pèr irrité de cette réponse, mit sur le trône son quatrièn fils Sapor III. Lui et Varamne IV vécurent en paix av les Romains.

Isdigerte. 401. Isdigerte eut avec Arcadius, empereur d'Orien une liaison si intime que ce prince, à sa mort,

omma protecteur ainsi que tuteur de son fils Théo-dose II, et de l'empire. Le Perse envoya, pour veiller à l'éducation du fils de son ami, l'eunuque Arcadius, homme sage et d'une expérience consommée, qui sans doute étoit chrétien. Il s'en trouvoit un grand nombre à la cour d'Isdigerte, qu'on croit l'avoir été lui-même. Sous Varamne V, son successeur, par le zèle indiscret d'un chrétien qui mit le feu à un temple persan, la guerre recommença avec les Romains. Les troupes du monarque persan étoient commandées par un général nommé Narsès, qui envoya défier le général romain. Il lui laissoit, disoit-il, le choix du jour où ils pourroient se trouver en campagne. « Les Romains, répondit celui-ci, se battent quand ils le jugent à propos, et non pas quand leurs ennemis croient y trouver leur compte. » Varamne appela à son secours les Sarrasins, peuples qu'on voit paroître alors pour la première fois dans ces contrées. Sous lui la religion chrétienne reprit faveur en Perse, par la charité bienfaisante d'Acace, évêque d'Amide. Les Romains avoient entassé dans cette ville sept mille prisonniers persans, sans pourvoir à leur subsistance. L'évêque d'Amide et son clergé vendirent les vases d'or et d'argent de l'église, en nourrirent les prisonniers pendant toute la guerre, et leur donnèrent à la paix de l'argent pour retourner dans leur patrie. Varamne appela ce charitable évêque à sa cour, le reçut avec de grands témoignages de respect, et accorda aux chrétiens plusieurs faveurs à sa considération.

Sous Pérose les Huns furent connus dans l'empire; Pérose. ils habitoient le nord de la Perse. Ces peuples n'étoient 558. pas tout-à-fait sauvages; ils avoient des villes et une

forme de gouvernement. Pérose pénétra dans leu pays et n'en sortit pas aussi facilement qu'il y étoi entré. Ils l'enveloppèrent et le réduisirent à prometti de ne jamais les inquiéter chez eux, et à rendre hom mage à leur roi. Le Persan cherchoit un moyen d faire cet acte humiliant sans pourtant s'humilier. Le mages le tirèrent d'embarras; ils lui fournirent l'expé dient d'entrer dans la tente du roi des Huns, au leve du soleil. « Ainsi, dirent-ils, vous paroîtrez vous pro « sterner devant l'astre, et non devant le monarque. Pérose mit autant de bonne foi dans l'exécution d traité que dans la cérémonie de l'hommage. Il voulu surprendre les Huns, ils le battirent et il fut tué dan l'action.

Cavade. 492. Le foible Valens, qui lui succéda, ne put s'affran chir du tribut que les Huns avoient imposé à la Perse et en mourut de déplaisir. Cavade, ou Cabade, so successeur, entreprit d'effacer cette honte et y réussi Ses victoires le rendirent fier et entreprenant jusqu dans son royaume, dont il voulut changer la constitu tion. Il n'y a eu qu'une extravagance manifeste qu ait pu le porter à défendre par un édit à toute femm de son empire de refuser tout homme qui lui deman deroit ses faveurs. Cet acte seul mériteroit le traite ment que les grands lui firent. Ils se rendirent maître de sa personne, et donnèrent le diadême à un de se parents, nommé Zambade.

Le premier soin du nouveau roi fut de convoque une assemblée générale de la noblesse, pour décide du sort de Cavade. Le peuple avoit déclaré la personn du monarque sacrée; cependant les sentiments de l'as semblée se trouvèrent partagés, même après l'actio

Gusanastade, un des principaux seigneurs. Il tira sa poche un petit canif dont il se servoit ordinaireent pour rogner ses ongles, et dit en le montrant à assemblée : « Ce canif, employé à propos, nous rendroit un service que vingt mille hommes seront incapables de nous rendre, si nous laissons échapper cette occasion. » Mais la politique cruelle de Gusaastade ne prévalut pas. On décida à l'unanimité que avade ayant lui-même abdiqué son autorité, par l'oieux usage qu'il en avoit fait, seroit confiné en prison our le reste de sa vie, et que Zambade régneroit à sa lace. Ce prince avoit toutes les qualités nécessaires our porter glorieusement la couronne : sage, indulent, ami de l'ordre, il ne songeoit qu'à rendre son euple heureux.

Avec Cavade on n'avoit pas enfermé la reine. Cette rincesse, la seule personne qui ne l'eût pas abandonné ans son malheur, lui portoit elle-même toutes les hoses dont il avoit besoin, mais sans avoir permission le voir. L'officier qui le gardoit devint amoueux d'elle, et lui accorda la permission d'écrire à on mari. Elle desira de le voir. Le geolier mit une ondition à cette faveur. La reine en instruisit son poux ; il lui marqua qu'elle eût à flatter une pason qui pouvoit lui être si utile. Elle obtint l'enrevue, dans laquelle Cavade apprit qu'un ami fidèle, ommé Sezose, lui tenoit prête une compagnie de ardes, destinée à l'accompagner par-tout où il jugeoit à propos, quand il se seroit évadé. Les mesures urent prises en conséquence de cette précaution. La eine mit les habits du roi. Celui-ci se sauva sous des abits de femme. Il se réfugia chez le roi des Huns,

qui le reçut bien, lui fit épouser sa fille, et lui donna une armée. La reine prisonnière pour son mari, quoique son action méritât du moins de l'admiration, fut traitée avec plus de sévérité que de clémence.

Cavade, qui pendant sa retraite chez les Huns avoit lié des correspondances avec quelques seigneurs persans, trouva des facilités pour rentrer dans son royaume.

Il promit les gouvernements des provinces à ceux qui viendroient les premiers lui rendre hommage. Comme les gouvernements ne sortoient pas ordinairement des familles, cette promesse y mit une espèce de division. On s'empressa d'obtenir la préférence. Cette émulation grossit promptement le nombre de ses partisans. Il eut des succès décisifs, et entra triomphant dans sa capitale. Cavade fit crever les yeux à Zambade, mettre à mort Gusanastade, et créa Sezos lieutenant-général de son royaume.

La faction qui avoit détrôné Cavade n'eut pas lieu de se repentir de ne s'être point permis de pousser la cruauté jusqu'à lui ôter la vie. Elle dut même s'applaudir de l'avoir conservée à un prince qui rendit au royaume de Perse son ancien éclat. Il faut cependant avouer qu'il commença ses victoires par une injustice. Le roi des Huns, son beau-père, lui avoit avancé de grosses sommes pour se rétablir, et en demandoit le paiement. L'empereur Anastaze passoit pour riche. Le roi de Perse lui demande un emprunt. Sur son refus, il lui déclare la guerre, ou plutôt l'entame brusquement par le siége d'Amide, ville très opulente. Elle se défendit long-temps, mais à la fin Cavade la prit et y fit un grand butin. Il souffrit que ses soldats y commissent

les massacres. Un des habitants eut la hardiesse de lui représenter qu'il étoit indigne d'un héros de s'acharner contre des hommes qui ne faisoient plus de résistance. « Pourquoi, dit le roi avec colère, avez-vous osé vous défendre contre moi ? — C'est, répondit l'Amidéen, que Dieu vouloit que vous dussiez Amide, non à votre volonté, mais à votre valeur. » Ce compliment apaisa le roi, il fit cesser le carnage, et quelque temps après il rendit à la ville ses priviléges, fit rétablir ses murailles et ses édifices publics.

Il paroît que Cavade n'étoit pas naturellement méchant, et que ses premiers égarements sont plutôt dus à l'effervescence de la jeunesse qu'à la noirceur de caractère. On trouve dans sa vie une action dont on ne peut porter un jugement bien certain. Ce Sezose auquel il devoit sa liberté devint ou coupable ou suspect. Cavade souffrit qu'il fût accusé, jugé, condamné à mort, et que la sentence s'exécutât. Il est vrai qu'il la mouilla de ses larmes, et qu'il marqua le plus vif chagrin d'être obligé d'abandonner à la rigueur des lois un homme auquel il avoit de si grandes obligations. Le principal grief établi contre Sezose est d'avoir fait enterrer le corps de sa femme, au mépris de la religion des Perses, qui ordonnoit qu'on exposât leurs cadavres aux oiseaux; mais on trouve que dans ce temps Cavade avoit imaginé de faire adopter par l'empereur d'Orient celui de ses fils auquel il destinoit la couronne, et que Sezose mit obstacle à ce traité. Sans doute le crime d'un sujet devenu assez puissant pour faire échouer un projet intéressant à son maître aura été plutôt la cause de sa mort que la violation d'un rite religieux. En ce cas, les larmes de Cavade

furent des larmes d'hypocrite. Rarement la reconnoissance chez les princes résiste à un attentat contre leur puissance.

Ce projet de Cavade tient à l'état où se trouvoit alors l'empire d'Orient, attaqué de tous côtés par une inondation de barbares, et mal défendu par les provinces frontières, dont les peuples se réunissoient souvent aux assaillants. Cavade voulut persuader à l'empereur que l'adoption mettroit son fils dans l'obligation de défendre l'empire comme son bien propre, et que par-là il se procureroit une protection sûre et puissante ; mais celui-ci craignit que cette adoption, loin d'assurer l'unité de l'empire, n'opérât sa division et son affoiblissement par les droits que s'arrogeroit le prince adopté sur les provinces qu'il prétendroit avoir conservées contre les efforts de l'invasion. Peu s'en fallut que cette adoption ne fût agréée de part et d'autre; mais, au moment qu'elle alloit se terminer, de foibles obstacles la firent échouer. Le Persan vouloit qu'elle se fît à la manière des Romains, afin de lui donner toute la force possible : les Romains vouloient n'y employer que la manière des barbares, afin sans doute d'y laisser des défauts de forme qui, dans le besoin, la rendroient de nul effet. On ne put jamais s'accorder sur cet article, qui sembloit une pure bagatelle après les difficultés surmontées dans un pareil traité. Les Romains l'avoient laissé venir jusqu'à ce point pour gagner du temps. Cavade témoigna un grand mécontentement, recommença la guerre, la fit quelque temps, et se laissa apaiser par une bonne somme d'argent. C'est le moyen le plus victo-

rieux qu'il employa contre l'empire d'Orient. Il l'apprit à son fils Chosroès, qui en fit un grand usage.

Ce prince n'étoit pas l'aîné; mais il avoit la faveur de son père, parcequ'il étoit fier, guerrier, toujours occupé de grands desseins, qu'il exécutoit avec autant d'ardeur qu'il avoit de facilité à les concevoir. Cavade le nomma par son testament son successeur, au préjudice de Cauze, son aîné. Le testament fut confirmé par la nation, et Chosroès reconnu monarque de Perse. On compte sous le règne de ce nouveau roi jusqu'à cinq traités avec l'empire d'Orient, dont voici la marche alternative. Chosroès déclaroit la guerre, la faisoit d'abord vivement et s'assuroit d'un bon butin. Il se tenoit ensuite sur la défensive, et lorsqu'il voyoit l'empire tourmenté par d'autres agresseurs, il offroit la paix, dont il tiroit de grosses sommes d'argent. Avec cette contribution, il recrutoit et grossissoit ses armées, et revenoit à la charge, sans même trop se soucier de colorer ses motifs. S'il essuyoit des échecs, ses trésors lui servoient à susciter à l'empire des ennemis sur quelques frontières un peu éloignées. Il falloit alors diminuer les moyens de défense et d'attaque en Perse. Chosroès offroit encore la paix, dont les conditions étoient toujours de l'argent. Il poussa, on peut dire, l'effronterie jusqu'à envoyer demander à Justinien sa part d'un gain qu'il lui avoit laissé faire. « Si je ne vous avois pas laissé tranquille, lui dit-il, votre général Bélisaire n'auroit pas remporté tant de victoires en Afrique : par conséquent vous me devez une partie des dépouilles. » Justinien sourit, mais il crut ne devoir pas éconduire les ambassadeurs sans les satisfaire.

Chosroès, 532.

Telle fut la vie militaire de Chosroès. Durant u long règne il ne cessa de tourmenter ses sujets et ceu de ses voisins. Cependant il affectoit une grande con passion pour les peuples qui éprouvoient les malheu de la guerre. Des ambassadeurs romains lui ayant e posé pathétiquement ces calamités dans une audien publique, il renchérit sur leur description, et s'atte drit jusqu'aux larmes. Elles étoient versées pour e courager les Perses, témoins de sa sensibilité, à l'aid vigoureusement contre Justinien, auquel Chosroè reprochoit d'être l'agresseur. Au reste, on auro bien de la peine à décider lequel étoit le plus coup ble. Si Justinien reprochoit justement à Chosro d'appeler les Goths contre l'empire et de favoris leurs dévastations, celui-ci prouvoit par des lettr authentiques que l'empereur ne cessoit de déchaîn contre les Perses les Huns et les Sarrasins. Les p tits rois voisins, tels que celui des Lazes, auroie pu aussi maudire l'ambition de ces deux grands em pires, qui les entraînoient malgré eux dans leurs qu relles, et les en rendoient victimes. Il y a cette diff rence entre Justinien et Chosroès, que l'empere romain faisoit la guerre seulement par ses lieutenant tandis que le Persan parut toujours à la tête de s armées : il étoit brave, intrépide, opiniâtre, habi général, et ne laissoit faire à ses lieutenants que c qu'il ne pouvoit pas faire lui-même.

Après une conjuration qu'il punit sévèrement, a commencement de son régne, Chosroès n'éprouva plu d'inquiétudes de la part des grands de son royaume. Le conjurés lui reprochoient la dureté, la bizarrerie, le de potisme, à-peu-près les mêmes défauts qui avoient fa

fermer Cavade, son père. Le moins qu'ils se propo-ient, c'étoit de le déposer comme lui. Ils auroient de-ré mettre à sa place un de ses frères, nommé Zamès; ais ce prince étoit borgne, et les Perses ne souf-oient pas dans leurs monarques d'imperfections de tte nature. Une faction trouve bien les moyens d'é-der les préjugés du peuple sur le sujet indigne et ême haï qu'elle veut lui donner pour maître. On écida donc que ce ne seroit pas Zamès qui occuperoit trône, mais un fils fort jeune qu'il avoit, dont il eroit le conseil, à condition néanmoins que lui-ême ne se conduiroit que par le conseil des conspi-ateurs; c'est-à-dire qu'on vouloit donner au peuple ne multitude de rois au lieu d'un Chosroès, qui, s'il avoit prendre l'argent, savoit aussi bien l'employer, voit parmi les complices des espions par lesquels il toit instruit jour par jour de toutes les démarches des ctieux. Il les laissa manœuvrer, s'attacher des par-isans, en grossir le nombre, afin de connoître lui-même ses amis et ses ennemis. Puis, quand il les vit rès d'éclater, il les fit tous saisir et mourir en même emps. Le jeune Cavade seul échappa, parcequ'il étoit levé loin de la cour, chez un honnête vieillard qui eut orreur de se souiller du sang d'un enfant. Le vieil-ard fut dénoncé quelques années après par son propre ls, qui craignit, si la désobéissance de son père étoit découverte par d'autres, de perdre le gouvernement, que la punition du père feroit vaquer. Le jeune Cavade étoit alors en sûreté. Chosroès mourut de chagrin après la perte d'une bataille qui laissoit son royaume ouvert aux Romains. Ils y prirent des quartiers d'hiver: ce qui fut infiniment sensible au vieux roi, accoutumé

à prendre les siens chez les ennemis. Peu s'en étoi fallu qu'il ne fût fait prisonnier dans cette défaite. Aussi recommanda-t-il expressément à son fils de n jamais exposer sa personne dans une action général contre les Romains.

Hormisdas. Hormisdas, son fils, présente un objet d'indignatio et de pitié : d'indignation, par les fautes dont il s rendit coupable. Il eut le malheur de ne point aime son peuple : le malheur aussi grand de croire des de vins, qui l'assurèrent que, quelque chose qu'il fît son régne seroit heureux. En conséquence, il lâch la bride à ses passions ; il fut cruel, hautain, opiniâ tre, et mécontenta ses sujets, sans craindre les fu nestes suites de cette tyrannie.

Sécurité funeste qui l'engagea à tout oser ! Il avoi un bon général, nommé Varame. Après plusieur avantages, ce guerrier essuya une défaite. Hormisdas au lieu de le plaindre et de l'encourager, lui envoy un habit de femme avec une lettre insultante. Varam lui répond comme auroit fait une femme esclave, et e même temps il prend des mesures pour se défendre. I se concilie le cœur de ses soldats et séduit une partie d l'armée que le roi envoyoit contre lui. Le monarque s retire dans sa capitale. Les principales villes se révol tent, et les habitants pillent de tous côtés les palai royaux. Les prisons furent ouvertes. Entre ceux qu brisèrent leurs chaînes se trouva un prince du san royal, nommé Bindoès, que Hormisdas avoit charg de fers pour un sujet assez léger. Il se jeta dans l'ar mée qui ne s'étoit pas attachée aux drapeaux de Va rame. Elle le reconnut pour son chef. Il s'avança à s tête vers Ctésiphon, y entra sans peine, et alla au pa-

lais, où il trouva Hormisdas sur son trône avec tout l'appareil de sa dignité. « Qui vous amène ici ? lui dit « Hormisdas? et comment vous êtes-vous sauvé de votre prison? » Bindoès ne lui répondit que par des reproches mêlés d'injures. « Qu'on l'arrête ! s'écrie Hor« misdas. »

Ici, l'indignation fait place à la pitié. La garde du monarque reste interdite. Enhardi par son inaction, Bindoès se précipite sur le roi, lui arrache la tiare et le fait traîner en prison. Chosroès, fils d'Hormisdas, quoique connu pour être peu attaché à son père, parut avoir quelque crainte. Bindoès le rassure par des promesses. Du fond de son cachot Hormisdas demande à être entendu dans une assemblée de la nation. Il est amené en présence de ses sujets, plaide lui-même sa cause avec toute l'énergie du malheur. Il faisoit quelque impression. Bindoès prend la parole, fait à son discours une réponse longue et insultante, et finit par représenter à ceux qui composoient le tribunal ce qu'ils ont à craindre s'ils rétablissent celui qu'ils osent faire comparoître devant eux. Cette raison fut déterminante. L'infortuné monarque est ramené dans son cachot. On lui passe un fer rouge sur les yeux, pour le mettre hors d'état de remonter jamais sur le trône. Il avoit demandé que du moins on ne lui donnât pas pour successeur son fils Chosroès, dont il détailla les mauvaises qualités, mais son autre fils Hormisdas, prince doux, qui feroit le bonheur de ses peuples. La recommandation d'un malheureux est souvent un arrêt de proscription. On tua Hormisdas et sa mère, et Chosroès fut placé sur le trône. Son père, tout aveugle qu'il étoit, lui causoit de l'inquiétude,

et ses reproches, qu'il n'eut pas la prudence de renfermer dans les murs de sa prison, importunoient ce fils dénaturé ; il le fit assassiner.

Chosroès. 589. Varame n'avoit pris aucune part à ces changements. Il se tenoit à la tête de son armée, résolu de ne pas travailler pour un autre. Chosroès lui envoya de beaux présents, et des lettres obligeantes, pleines de promesses. Varame rejeta tout. Dans sa réponse il prit le titre de *fléau des tyrans*. Il ordonnoit à Chosroès de quitter un sceptre usurpé, et faisoit entendre que son but, en continuant la guerre, étoit de venger son roi et de punir un parricide. Ce motif lui donna beaucoup de partisans. Les deux rivaux se trouvèrent en présence. Chosroès fut vaincu si complétement, qu'il ne put que se sauver par des chemins détournés jusqu'à un poste avancé des Romains, sur la frontière, où il fut bien reçu. Varame s'empara de Ctésiphon. Il fit mettre en prison Bindoès, comme auteur de la dernière révolution, et ne ménagea pas ses complices, sans cependant user de cruauté à leur égard. Il hasarda ensuite de prendre non pas le titre de roi, mais les ornements. Cette tentative déplut à la noblesse. Il se forma un complot. On tira Bindoès de prison. Les conjurés attaquèrent Varame dans son palais pendant la nuit. Il se défendit vaillamment. Plusieurs nobles périrent dans l'action, d'autres furent condamnés ensuite à être foulés aux pieds par les éléphants. Bindoès se sauva et gagna la Médie, où il s'empressa de lever des troupes pour seconder Chosroès.

Ce fugitif trouva une puissante protection dans l'empereur Maurice, qui mit à son service toutes les troupes de l'empire sur cette frontière, sous les ordres de Nar-

sès, son plus habile général. Varame essuya une défaite aussi complète que celle qu'avoit éprouvée Chosroès. Comme lui, il s'enfuit presque seul, et trouva un asile au nord de la Perse, chez un prince barbare. Il y vécut quelque temps considéré; mais la crainte d'être attaqué par Chosroès détermina le barbare à empoisonner son hôte. Chosroès avoit amusé le peuple de la capitale par des spectacles et des fêtes, lorsqu'il ceignit son front du diadême teint du sang de son père. Il se servit de la même politique pour faire oublier à ce peuple la douceur du gouvernement de Varame; mais il n'épargna aucun des grands dont il crut avoir à craindre quelque chose, même de ceux qui lui avoient été favorables.

Dans son adversité il avoit montré des égards pour la religion chrétienne, jusqu'à paroître lui donner la préférence sur la sienne. Il s'habilloit aussi en Romain, parloit en Romain, agissoit en Romain, sans doute afin de conserver la bienveillance de l'empereur Maurice. Quand il n'eut plus besoin de ces ménagements, il y renonça. Chosroès II passe pour un grand persécuteur des chrétiens. Quant aux Romains, c'est-à-dire aux sujets de l'empire de Constantinople, dont les empereurs prenoient toujours le titre d'empereurs romains, quoiqu'ils fussent Grecs; quant aux Romains, Chosroès, rétabli par leurs secours, se montra dès le commencement assez froid sur la reconnoissance. Narsès, en lui faisant ses adieux avant de sortir de ses états, lui représenta l'obligation où il étoit de ne pas oublier les services de l'empereur Maurice et des Romains, dont ce général parloit comme des *maîtres du monde*. Chosroès répondit modestement qu'à l'égard des ser-

vices, il ne les oublieroit jamais. Pour la puissanc romaine, dont Narsès lui faisoit une peinture si ma gnifique, le roi de Perse fit sentir qu'il ne la croyoi pas si redoutable : il déduisit les motifs de son opinion et marqua si exactement le déclin et la ruine de ce empire, que les historiens grecs n'ont pu s'empêche de le citer comme un grand astrologue ; mais ce n'étoi qu'un homme clairvoyant et réfléchi, qui, connoissan à fond les causes de destruction inhérentes à cet em pire, a pu, par la seule force de son jugement, indi quer les degrés d'affoiblissement, et prévoir la dernièr catastrophe. Un peu de honte l'empêcha de tirer s part des dépouilles de l'empire, tant que son bienfai teur vécut, quoiqu'il en marquât quelque envie. Mai la mort de Maurice, qui fut assassiné, lui fournit l'oc casion de porter ses armes dans l'empire, sous prétext de venger la mort de son ami. Une preuve que ce n fut qu'un prétexte, c'est qu'au lieu de se joindre au généraux romains, entre autres à Narsès, déclaré contre Phocas, meurtrier de Maurice, il les attaqu tous indistinctement.

On est étonné de l'étendue des conquêtes de Chos- roès, et du peu de temps qu'il mit à les faire et à les per- dre. La seizième année de son règne il mit à contribu- tion tout le plat pays des frontières romaines. L'anné suivante il s'empara des forteresses ; la dix-huitièm année il pilla la Mésopotamie et la Syrie ; la dix- neuvième il passa l'Euphrate, porta la désolation dans le reste de la Syrie, qu'il avoit épargnée en Palestine et en Phénicie ; la vingtième est remarquable par le ra- vage de la Cappadoce et de l'Arménie, et par la dé- faite entière d'une armée romaine, défaite qui lui ou-

nit la Galicie et la Paphlagonie, jusqu'à Chalcédoine. eux ans après, Chosroès prit Apamée, Edesse, bloqua ntioche, et remporta une si grande victoire, qu'il esta à peine aux vaincus des soldats pour pleurer les orts. L'année suivante il prit Césarée, emmena une ultitude de captifs Syriens. La vingt-cinquième année se rendit maître de Damas, et renvoya ignominieu- ment sans réponse les ambassadeurs envoyés par empereur Héraclius pour demander la paix. La vingt- ième il conquit la Judée, prit et pilla la ville de érusalem, emmena en Perse le patriarche, emporta la raie croix, et vendit quatre-vingt-dix mille chrétiens ux Juifs de ses états, qui les égorgèrent tous.

On est fatigué de cette chronologie sanglante. l resteroit cependant encore à suivre Chosroès en gypte haute et basse qu'il subjugue; ainsi il joint la onarchie d'Afrique à celle d'Asie, projet inutilement enté par ses plus illustres ancêtres. Il revient contre empire, répond arrogamment à Héraclius, qui lui emandoit encore la paix : « Je vous l'accorderai quand vous et vos sujets aurez abjuré le Dieu crucifié, et embrassé la religion des Perses. » Héraclius, débar- assé de ses autres guerres, marche en personne contre hosroès, le bat, lui offre encore la paix, qui en est efusée avec mépris. Mais le Persan ne soutint pas sa erté, il fuit, vaincu en bataille rangée par l'empereur omain, et laisse cinquante mille prisonniers, auxquels éraclius donne généreusement la liberté. L'empereur agne encore contre deux généraux persans une vic- oire si complète que le vainqueur est obligé de relâ- her un prisonnier pour aller porter aux sujets de hosroès la nouvelle de leur défaite.

Tant de revers aigrissent le caractère déja trop cruel de Chosroès; grands, peuples, soldats, généraux, il rend tout ce qui le touche responsable de ses malheurs. Une lettre insolente avoit causé l'effrayante catastrophe d'Hormisdas, son père; une lettre imprudente précipita celle du fils, qui ne fut pas moins terrible. Il eut des soupçons mal fondés contre Sarbate, un de ses généraux. Sans examen, il écrit à un autre de surprendre son collégue et de le faire mourir. Cette lettre tombe entre les mains des Romains. Ils l'envoient au condamné. Sarbate à son nom joint ceux de quatre cents officiers de marque, qui paroissent par-là destinés comme lui au supplice. Cette lettre ainsi falsifiée, répandue dans l'armée, y suscite une foule de mécontents. Sarbate en forme un corps considérable, et se retire à leur tête dans le camp des Romains. La conduite de Chosroès est d'autant moins excusable, qu'il avoit besoin alors de la parfaite obéissance de ses sujets et du concours de ses troupes, pour le projet qu'il avoit formé de donner la couronne à Merdasas, le plus jeune de ses fils, au préjudice de Siroès, l'aîné. Celui-ci, instruit du dessein de son père, lève l'étendard de la révolte. Héraclius donne la liberté aux prisonniers persans qu'il avoit en très grand nombre, à condition qu'ils se joindront à Siroès. Ainsi ce dernier se trouve tout d'un coup une forte armée contre son père. L'âge, les fatigues, les chagrins avoient affoibli Chosroès. Il se laisse prendre sans aucune résistance, et est déposé après un régne de trente ans.

Siroès. 626. Ses malheurs ne se bornèrent pas là. La Providence, selon l'expression d'un poëte, avoit besoin de se faire absoudre des succès du parricide Chosroès. Le premier

in de son fils fut de lui faire appliquer des chaînes ux jambes, aux bras et au cou. Il le fit ensuite renermer dans un cachot dont l'accès fut laissé libre tous ceux qui aimoient à se repaître du spectacle de infortune. « Comment trouvez-vous, lui disoient ces curieux impitoyables, comment trouvez-vous cette coupe amère que vous avez fait boire à des nations entières? Il est juste que vous soyez descendu du trône dans une prison, vous qui peupliez les prisons pendant que vous étiez sur le trône. » Il languit cinq urs dans cet état, n'ayant pour toute nourriture que u pain et de l'eau. Au bout de ce terme, on mit à ort, en sa présence, son fils bien aimé. Ensuite Sioès donna ordre qu'on perçât son père à coups de èches, et qu'on le laissât expirer de ses blessures. Ce ls cruel n'eut que le temps d'essayer le bandeau royal int du sang de son père; comme s'il n'eût été placé ur le trône que pour effrayer les monstres : monstre i-même, il mourut dans l'année.

Son fils Ardezer lui succéda. Sébarasas, général de armée, prétendit que mal-à-propos on l'avoit élevé ur le trône sans consulter les troupes. Il fit tuer le une prince, et s'y plaça lui-même. Les grands ne puent souffrir qu'un d'entre eux devînt leur maître. Ils déterminèrent à rendre la couronne à la maison oyale. Ils se défirent de Sébarasas, et proclamèrent oi Isdigerte II, fils d'un frère de Siroès, échappé au assacre. Les historiens ne sont pas d'accord sur l'opiion qu'on avoit de ce monarque. Les uns le représenent comme un prince efféminé qui s'endormit dans sein des plaisirs, et laissa son royaume en proie ux Sarrasins ; d'autres disent qu'il défendit son pays

Isdigerte II, 650.

avec intrépidité jusqu'au temps où les Perses, fati-gués de guerres et de combats, reçurent au milie d'eux les nouveaux conquérants. Comme les Méde s'étoient incorporés aux Perses, les Perses aux Par thes, les Parthes de nouveau aux Perses, ces Perse modernes laissèrent incorporer à eux les Sarrasins ou les sectateurs de la religion de Mahomet, qui s'es substituée à celle des Mages. Ce changement est a rivé vers 640. On est partagé sur le sort d'Isdigerte comme sur son caractère. Ceux qui lui donnent de grandeur d'ame et de la bravoure le font tuer dan une bataille. Ceux qui lui refusent ces qualités pré tendent que, préférant le repos à la gloire, il céd son diadême aux Sarrasins, à condition qu'on le lai seroit vivre tranquille dans une petite province où mourut.

On doit aux écrivains orientaux le recueil des ane dotes, des bons mots, des réponses ingénieuses, autres traits agréables concernant les Perses, qui on été négligés ou ignorés par les auteurs grecs. Leur va riété rompra la monotonie fatigante des guerres, fera diversion aux atrocités trop communes de cet ancienne histoire. On aura quelquefois lieu d'être étonn de la contrariété des jugements portés sur la mêm personne.

Ardschir, le même qu'Artaxare, que les Grecs fon fils de la femme d'un cordonnier, naquit, selon le orientaux, d'une princesse du sang royal. Il ne fit guerre que quand il ne put s'en dispenser, fut le bien faiteur de ses peuples, les partagea en différentes cla ses, selon leur profession, établit des magistrats pou les gouverner, des maîtres pour les instruire, diminu

usage des peines capitales. « Il ne faut, disoit-il, employer le glaive que quand un châtiment plus doux ne produit pas le même effet. » Il composa un livre ititulé : *Règles pour être heureux*. Dans cet ouvrage prescrivit les maximes dont la pratique est nécesire à tous les hommes, depuis le monarque jusqu'aux rtisans. Un de ses successeurs ordonna que chaque mille en auroit une copie.

Sapor I, sous le nom de Shabour, est justifié par s Orientaux de la cruauté que lui imputent les recs à l'égard de Valérien. Ils lui reconnoissent des rtus douces qu'on croit volontiers incompatibles avec ordre supposé de faire écorcher vif un empereur, son isonnier. Il est rapporté d'Hormouz, nommé Horisdas, que le gouverneur d'une de ses provinces tuée du côté des Indes, lui envoya un exprès pour i faire savoir qu'il avoit occasion d'acheter une quanié de beaux diamants pour cent mille pièces d'or. Le i le refusa. « Mais, lui fit dire le gouverneur par un nouvel exprès, il y a cent pour cent à gagner. — Cent ou mille pour cent, répondit Hormouz, ne me tentent pas : si je fais le métier de marchand, qui fera le métier de roi? Que deviendront les négociants persans, si j'emploie mes trésors à leur enlever les gains qu'ils pourroient faire? » Varanne appelé Vaharane, ui fit écorcher vif Mani ou Manès pour ses opinions ligieuses, disoit; « On ne peut définir l'humanité, parceque toutes les vertus y sont comprises. »

Shabour, ou Sapor II, persécutoit cruellement les rabes. Il en fit mourir un grand nombre, et faisoit isser l'épaule à tous ceux qui étoient en état de porter s armes. Les remontrances courageuses d'un Arabe le

firent changer de conduite. Baharam ou Varanne I privé du sceptre de son père, mit son rival, nomm Kesra, à une épreuve que celui-ci n'osa risquer. étoient prêts à se livrer bataille. « Pour épargner « sang, dit Baharam, qu'on place la couronne ent « deux lions affamés. Elle appartiendra à celui q « aura la hardiesse d'aller la prendre. » Baharam fi Kesra les honneurs de la primauté. Kesra répondi « J'en suis possesseur, c'est à vous de tâcher de « retirer. » Baharam n'hésita pas, tua les deux lion et enleva la couronne que Kesra ne disputa plus. So Baharam il fut bâti deux palais avec tant d'art, q chacun devoit s'écrouler lorsqu'on en ôteroit u seule pierre : l'architecte en mourant emporta s secret.

La défense faite par Cobad, ou Cavade, à tou les femmes de refuser quelque homme que ce fût, passé pour un acte de démence. C'étoit une folie ligieuse inspirée par Masdeck, disciple de Manès. ne trouva pas de meilleur moyen d'ôter aux Per le goût des femmes et des richesses que de ren les unes et les autres communes. Cobad adopta s système, sans doute moins par persuasion que libertinage. Chosroès, son fils, extirpa cette nouve secte, en punissant de mort son chef et ses principa disciples. « Ce n'est, lui dit-il, ni toi, ni les tiens q « je cherche à détruire; mais je veux me conser « moi-même, ainsi que le peuple confié à mes soins En effet, le but du supplice des scélérats doit é moins leur punition que le salut du peuple.

Mais si Chosroès, nommé Nouschirvan, savoit nir, il savoit aussi apprécier les fautes et pardon

Un officier de sa maison, qu'il avoit chassé, se trouvoit réduit par sa disgrace à une extrême pauvreté. Un jour que le roi donnoit un grand festin à sa cour, l'officier emporta un plat d'or. Le roi seul le vit. Les tables levées, on chercha le plat avec beaucoup d'inquiétude. « Ne vous tourmentez pas, dit Chosroès, celui qui a pris le plat ne le rendra pas, et celui qui l'a vu ne le découvrira pas. » L'année suivante, le même officier se présenta au festin royal selon sa coutume. Chosroès, le voyant habillé de neuf, lui dit à l'oreille : « Est-ce mon plat qui vous a acheté cette belle robe ? » « Oui, sire, répondit l'officier; et montrant ses habits de dessous, mal en ordre, vous voyez bien qu'il s'en est tenu là. » Cette gaie repartie le fit rentrer en grace. Comme David, Nouschirvan eut un fils bien aimé qui se révolta contre lui. Comme David, il le recommanda tendrement au général qu'il envoyoit contre lui, et comme Absalon, le fils expia par sa mort le crime de sa rebellion. Ce fut un enthousiasme de religion qui égara ce jeune prince.

Voici quelques maximes tant de ce monarque que d'autres. On vit un jour arriver un courrier qui s'écria en l'abordant : « Dieu est juste ! Dieu est juste ! l'implacable ennemi de notre maître vient d'être enlevé par la mort. — A Dieu ne plaise, repartit le roi avec tranquillité, que je me réjouisse de la mort de mon ennemi ! Il n'y a rien de plus ridicule pour des mortels, que de se réjouir à la vue d'un exemple de mortalité. » Ses gens, pressés d'accommoder un plat de gibier qu'ils vouloient lui servir, prirent à des voisins quelques pincées de sel. « Qu'on aille sur-le-champ le payer, dit-il; puis se tournant vers son visir : L'affaire, ajou-

« ta-t-il, est peu importante en elle-même, mais u
« roi doit toujours être juste, parcequ'il sert d'exempl
« à ses sujets. Puisque je dois faire observer la justic
« à mon peuple dans les plus petites choses, je doi
« du moins lui faire voir que cette observation est pos
« sible. — La vie la plus longue, le régne le plus glo
« rieux, passent comme un songe, et nos successeur
« nous talonnent. C'est de mon père que je tiens c
« diadême, qui servira bientôt à quelque autre. »

Quelle est la situation la plus fâcheuse? demando
un roi à ses courtisans. Un philosophe répondit : « L
« vieillesse jointe à la pauvreté. » Un sage : « Un extrê
« me abattement d'esprit accompagné de violentes dou
« leurs. » Le premier ministre : « Celui qui seroit pro
« che du terme de sa vie sans avoir pratiqué la vertu.
Les deux sages reconnurent que la réponse du mi
nistre étoit la meilleure.

ITALIE.

L'Italie, entre la mer Ionienne, l'Adriatique et les Alpes.

L'Italie, l'objet de l'admiration des peuples qui von
y contempler les débris de sa grandeur; l'Italie, en
veloppée de la mer de trois côtés, a du quatrième côt
des bornes naturelles qni sont les Alpes. Une chaîn
de montagnes, nommée l'Apennin, la traverse dan
toute sa longueur du nord au sud, de sorte qu'on
trouve tous les climats, la neige et la glace sur le
sommets, pendant qu'un soleil ardent brûle la Ca
labre, et qu'une chaleur douce et bienfaisante s'éten
sur les parties moins méridionales. Aussi dans ce pay

duit-on de toutes les productions de l'ancien monde. La grappe mûrit à côté de l'olive. Sous le mûrier où le ver s'enveloppe de sa coque précieuse, la brebis livre sa toison aux ciseaux du berger. Les fruits sont savoureux et abondants. Il est rare que les frimas trompent, comme dans [illegible]trées septentrionales, l'espérance que fait co[illegible] fleur trop hâtive. Rome seule, ce monstre d[illegible]endoit l'univers, sur-tout l'Égypte, tributaire de ses besoins. L'Italie ne lui suffisoit point. Ce pays étoit métamorphosé en vergers et en jardins délicieux. L'Italie, de nos jours, peut se suffire à elle-même. Maintenant il paroît qu'elle a été peuplée d'abord par des Grecs, ou du moins s'ils y ont rencontré des habitants, ils étoient épars et en petit nombre. Ce sont les Grecs qui ont formé des colonies florissantes, et qui ont été les pères de différentes nations qu'Énée y trouva en arrivant.

La partie d'Italie qui a été peuplée ou policée la première est l'Etrurie, qui s'alongeoit, en suivant la côte depuis les Alpes jusqu'au détroit de Sicile. Ce pays étoit divisé en cantons, gouvernés chacun par des rois qui faisoient la guerre, tantôt en commun, tantôt séparément. Chaque canton fournissoit au chef de l'armée un licteur, de sorte que par le nombre des licteurs on pouvoit connoître le nombre des alliés réunis. On peut juger de la religion des Etrusques par celle des Romains, qui ont emprunté d'eux les cérémonies, les sacrifices et les augures. Avant que ceux-ci eussent conquis la Grèce, ils regardoient l'Etrurie comme la mère des arts et des sciences, et ils envoyoient dans ses villes ceux de leurs enfants auxquels ils vouloient procurer une éducation distinguée.

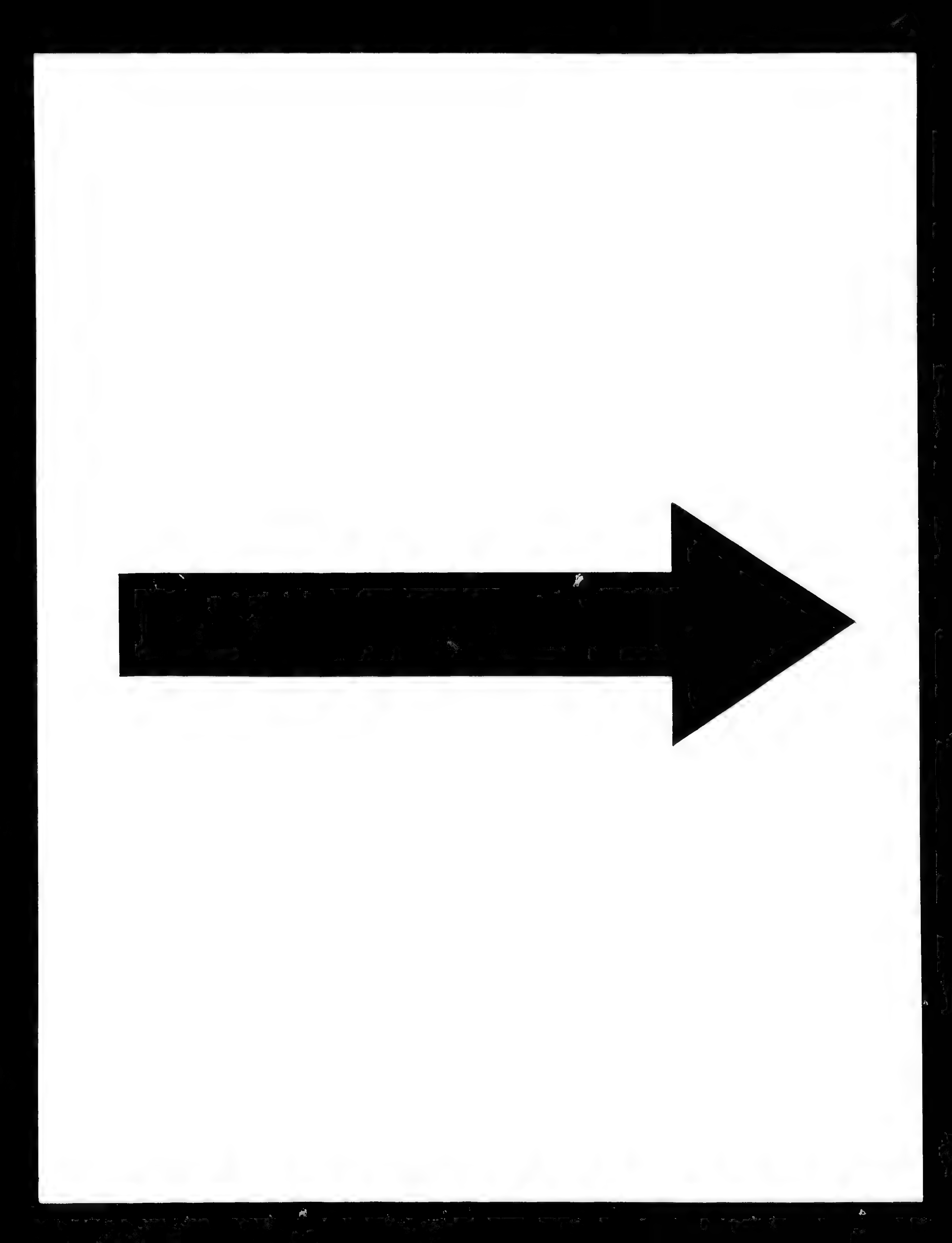
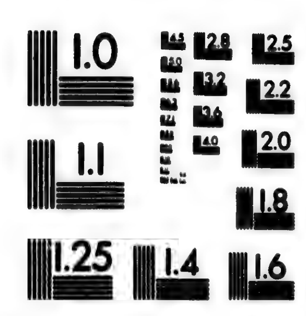


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



La langue des Etrusques différoit du grec et du latin ; il en reste des inscriptions. Les cabinets des curieux conservent aussi des vases que leur antiquité rend moins précieux que l'élégance de leur forme.

Enée. Ap. D. 1822. Av. J. C. 1176.

Enée, rendu si célébre par le prince des poëtes latins, échappé des flammes de Troie avec les compagnons de son infortune, arrive sur les côtes du Latium, pendant que Latinus, qui en étoit roi, faisoit la guerre aux Rutules. Averti du débarquement de ces étrangers, Latinus marche au-devant d'eux, croyant que ce sont des pirates ou des brigands ; mais il trouve des hommes bien armés, disposés à se défendre, et cependant encore plus disposés à la paix. Latinus les écoute, et, sensible à leurs malheurs, il leur accorde des terres, à condition qu'ils l'aideront contre les Rutules. Enée y consent, et remplit si bien sa promesse, que le roi lui donne Lavinie, sa fille unique, en mariage, avec le droit de succéder au trône. La reine, épouse de Latinus, avoit un neveu, nommé Turnus, qui comptoit sur la main et sur le trône de la princesse. Désespéré de la préférence accordée à un étranger, il se retire chez les Rutules, rallume la guerre éteinte, et dans la même bataille lui et Latinus périssent. Enée se trouve sur le trône de Latinus, établit dans son royaume les fêtes et les jeux grecs, le culte de Vesta et les lois sévères de cette déesse, les dieux Lares, la foi au Palladium ; et par le mélange des coutumes grecques et latines, des deux peuples il n'en fait qu'un, sur lequel il régna paisiblement pendant trois ans.

Les Rutules joints aux Tyrrhéniens le tirent de ce repos si utile à sa colonie, dont la puissance commen-

oit à leur donner de l'ombrage. Enée va à leur rencontre, et dans un choc sur les bords du Numicus il st malheureusement poussé dans la rivière, où il se oie. Comme son corps ne fut pas retrouvé, les Troyens emèrent le bruit qu'il avoit disparu dans le fort de la mêlée, et le firent passer pour un dieu. Ils lui élevèrent un temple. Ascagne ou Iule, son fils, prit la couronne. Lavinie, sa belle-mère, étoit enceinte : elle craignit quelque violence de la part de son beau-fils, et se sauva dans une forêt, où elle accoucha d'un fils, qu'elle nomma Enée Sylvius, par allusion à la forêt Sylva, où il étoit né. Iule fit chercher sa belle-mère, la retrouva avec son fils. Loin de la maltraiter, il eut toutes sortes d'égards pour la mère et l'enfant, et bâtit une ville qu'il nomma Lavinium, comme le chef-lieu du patrimoine de Lavinie et de l'héritage de son fils Sylvius. Pour lui, il se construisit une ville, qu'il nomma Albe, où il acheva ses jours. Il ne laissa qu'un fils, nommé comme lui Iule. Les habitants du Latium, voyant leur petit royaume près d'être partagé en deux par les droits de l'oncle et du neveu, ce qui pouvoit entraîner sa destruction, soumirent Albe et Lavinium à la même souveraineté, qu'ils conférèrent à Sylvius, né de Lavinie, fille de Latinus, au lieu que Iule n'étoit que le fils d'un étranger. Ils donnèrent à Iule le souverain pontificat. De Sylvius sont descendus les rois qui ont régné à Albe pendant environ quatre cents ans.

ROME MONARCHIE.

Rémus et Romulus.

On ne sait des premiers rois d'Albe et de Lavinium presque autre chose que leur nom, et à-peu-près la durée de leur régne, jusqu'à Aventius, qui fut père de Numitor et d'Amulius. Le trône d'Albe devoit appartenir à Numitor, l'aîné; mais Amulius l'usurpa, et, afin de se délivrer de toute crainte, il tua Ægestus, fils unique de Numitor, et consacra Rhéa Sylvia, sa fille, à Vesta, c'est-à-dire à une virginité perpétuelle. La précaution fut inutile. Elle fut rencontrée en allant puiser de l'eau par un homme habillé en Mars. Etoit-ce un passant? étoit-ce un amant? étoit-ce son oncle Amulius lui-même, qui vouloit rendre la vestale mère, afin d'avoir un prétexte pour la faire périr? Peu de temps après cette aventure elle accoucha de deux jumeaux. Amulius l'accusa devant le peuple. Il fut ordonné que les enfants seroient jetés dans le Tibre, et qu'elle même seroit punie de mort. A la prière d'Antho, fille d'Amulius, la peine fut commuée en une prison perpétuelle.

Les enfants, enfermés dans un même berceau, voguoient sur le fleuve, et furent portés au pied du mont Aventin. Faustule, intendant des bergers du roi, les trouva, et les donna pour être élevés à sa femme Acca Laurentia, surnommée Louve, à cause de ses débauches. Dès leur première jeunesse on remarquoit en eux un air de noblesse et de grandeur, qui leur donnoit sur les autres bergers une espéce d'empire na-

turel. Une querelle portée devant leur grand-père Numitor les fait reconnoître par ce vieillard. Ils prennent la résolution de le remettre sur le trône, et de délivrer leur mère de sa prison, et réussissent à l'aide des bergers leurs camarades, qui adoptent pour signe de ralliement quelques poignées de foin, nommées Manipuli, attachées à de longues perches. Telles ont été les premières enseignes des Romains.

Numitor, replacé sur le trône, donna à Rémus et à Romulus, ses deux petits-fils, le terrain où ils avoient été élevés par Faustule. C'étoit un canton près du Tibre, semé de monticules, sur lesquels erroient les troupeaux, dont le chef des bergers avoit l'intendance. Numitor leur fournit toutes sortes d'instruments pour remuer la terre, des bêtes de somme, des esclaves, et permit à ses sujets de se joindre à la colonie. La plupart des Troyens, dont il restoit encore cinquante familles du temps d'Auguste, s'attachèrent à la fortune de Romulus et de Rémus. Les habitants de deux petites villes voisines ou villages voisins firent de même. La division se mit entre les deux frères, soit à l'occasion du choix de l'endroit où on bâtiroit la ville, soit au sujet du plan de cette ville. Quelle qu'ait été la cause de la discorde, Rémus fut tué, et l'opinion la plus commune est qu'il fut tué par son frère.

Fondation de Rome.

Ap. D. 2251.
Av. J. C. 747.

Du nom de Romulus, la ville qu'il fonda prit celui de Rome. Il la plaça sur le mont Palatin, qui faisoit le centre des autres monticules. Elle consista d'abord en mille maisons, ou plutôt mille cabanes, et ce ne fut, à proprement parler, qu'un village, dont les habitants n'avoient d'autre occupation que de cultiver un terrain stérile qu'ils avoient partagé entre eux. Les

murs et les toits des maisons étoient de jonc et de paille, ceux de la ville de claies, et les fossés si petits, qu'un homme pouvoit les franchir. Tels sont les commencements d'une ville qui est devenue la capitale du monde.

Romulus.

L'autorité que Romulus avoit prise pour bâtir la ville, il la remit à sa colonie, qui la lui rendit, en le nommant roi. Mais il ne voulut monter sur le trône qu'après un sacrifice solennel. Pendant la cérémonie un éclair part du côté gauche, Romulus le fait regarder comme un signe du consentement des dieux. Après avoir ainsi consacré le choix des hommes par le suffrage de la divinité, il travaille à établir un gouvernement régulier. Les lois qu'il donna à ses sujets sont l'ouvrage d'un politique profond, et marquent qu'il possédoit éminemment la science si rare de concilier et de balancer les pouvoirs.

Gouvernement.

Le nouveau roi partagea son petit territoire en trois portions. L'une fut affectée aux frais du culte, l'autre aux besoins de l'état, la troisième fut subdivisée en trente, à chaque curie. Il institua deux classes de citoyens, en distinguant ceux qui avoient de la naissance et des richesses de ceux qui n'avoient ni l'un ni l'autre de ces avantages. Les premiers devoient s'acquitter des cérémonies religieuses, sous le nom de Patriciens, et ils étoient appelés à posséder les principales dignités civiles et militaires. L'emploi des autres, nommés Plébéiens, consistoit à nourrir le bétail, à cultiver les terres, ou bien à faire le commerce.

Pour empêcher qu'une diversité si marquée de con-

tions ne causât des séditions, Romulus attacha ces différentes classes les unes aux autres par des liens réciproques. Chaque plébéien eut le droit de se choisir dans le corps des patriciens un protecteur qui étoit obligé de l'assister de son crédit, de ses lumières, et de le défendre contre l'oppression des grands. Ces protecteurs prenoient le nom de Patrons, et les protégés celui de Clients. Les patrons étoient obligés d'expliquer les lois à leurs clients, de soutenir les procès qu'on leur intentoit, d'avoir soin d'eux comme de leurs propres enfants; les clients devoient racheter leurs patrons, s'ils étoient pris par les ennemis, fournir la dot de leurs filles, et faire d'autres dépenses en leur faveur. Il n'étoit pas permis aux clients et aux patrons de s'accuser mutuellement en justice, ni de donner les suffrages l'un contre l'autre; chacune de ces fautes étoit réputée une trahison infame, et pouvoit être vengée par la mort. Cette relation de patrons et de clients produisit l'union la plus étroite pendant plus de six cents ans, et lors même que la population entière s'élevoit contre les hommes puissants, cette affection particulière subsistoit et ramenoit les esprits.

Romulus établit le sénat, composé de quatre-vingt-dix-neuf sénateurs, choisis tant par les patriciens que par le peuple, dans l'ordre des premiers. Le roi nommoit le centième, qui étoit chef ou prince du sénat. On appeloit les sénateurs Pères, soit à cause de leur âge, soit pour désigner leur soin paternel à l'égard des citoyens. Les premiers sénateurs furent la source de la première noblesse parmi les Romains. Le roi se fit donner une garde choisie par les curies dans leur sein.

Il s'attribua aussi un habit distingué, et douze licteurs armés d'un faisceau de verges surmonté d'une hache en signe de souveraineté.

L'intendance de toutes les choses saintes appartenoit au monarque. Il étoit conservateur des lois et coutumes, connoissoit des affaires les plus importantes, assembloit le peuple et le sénat, donnoit le premier son avis, comptoit les voix, concluoit à la pluralité, et commandoit en chef les armées. Le peuple proposoit des lois, prenoit des résolutions, qui cependant n'acquéroient de force que par la confirmation du sénat.

Le culte religieux attira l'attention particulière de Romulus. Il ordonna que chaque curie eût son temple et ses prêtres, que le peuple s'assemblât dans des temps marqués, pour manger ensemble les victimes; et il institua des jours de fêtes pour le soulagement de ceux qui vivoient de leur travail. Les principaux ministres des dieux étoient tirés de la classe des patriciens; le clergé inférieur, de la classe la plus aisée du peuple. Tous les prêtres devoient être âgés au moins de cinquante ans. Leurs femmes seules étoient autorisées à faire les fonctions de prêtresses. Leurs fils servoient à l'autel jusqu'à l'âge de puberté, et leurs filles tant qu'elles étoient vierges. Comme les familles sacerdotales ne payoient pas d'impôts, qu'elles étoient dispensées de porter les armes, et que leurs charges étoient à vie, il étoit défendu de les rechercher par brigue ou par argent. Chaque curie choisissoit ses prêtres et ses aruspices, qui devinoient par l'inspection des entrailles des bêtes, et consultoient le vol des oiseaux. Ainsi le sacerdoce, accompagné d'aisance et

de respect, étoit une ressource que tout citoyen honnête pouvoit se proposer pour sa vieillesse.

Rome naissante s'accrut par le droit d'asile que Romulus donna au temple de Jupiter Asiléen. Tous ceux des pays voisins qui vouloient se soustraire aux poursuites de leurs créanciers et de la justice y accoururent : il est vrai que ce n'étoit pas une population fort estimable; mais enfin elle accrut le nombre des habitants, et elle augmenta tellement la quantité des hommes, que les femmes ne furent plus en proportion. Le roi pourvut à cet inconvénient : il indiqua une fête solennelle, à laquelle les villes voisines furent invitées. La curiosité y amena les filles avec leurs mères. Quand l'heure du spectacle fut arrivée, au signal donné, la jeunesse romaine se répand de tous côtés parmi ces étrangers désarmés, et enlève leurs filles, au nombre de plus de six cents. Chacun mena chez lui celle qui lui étoit tombée en partage, sans attenter aucunement à son honneur, ainsi que Romulus l'avoit expressément recommandé. Il paroît qu'on laissa aux filles le temps de s'apaiser et aux jeunes gens celui de gagner leurs cœurs. Les mariages se firent ensuite avec toutes les cérémonies religieuses. Sabines.

Quatre nations se trouvoient intéressées dans cette affaire. Trois, commandées par le roi d'une d'entre elles, nommé Acron, marchèrent droit à Rome pour venger l'injure qui leur avoit été faite en la personne de leurs filles. Romulus alla au-devant d'elles, et, avant que les armées en vinssent aux mains, il offrit à Acron de vider la querelle par un combat singulier. Acron accepta le défi et fut tué. Le roi de Rome prit sa capitale,

la détruisit, et des habitants qu'il enleva augmenta la population de la sienne. Il restoit les Sabins, la plus puissante des nations insultées par l'enlévement de leurs filles. La guerre s'alluma vivement entre eux et les Romains. La citadelle que Romulus avoit bâtie sur le mont Célius, sous le nom de Capitole, fut prise par les Sabins. Romulus, en voulant la reprendre, reçut une blessure dangereuse, qui ne ralentit cependant ni les attaques ni la défense. Les jeunes femmes se trouvant dans la cruelle alternative de voir périr leurs maris ou leurs parents, peut-être les uns et les autres, prirent pour procurer la paix un moyen qui leur réussit. La plupart étoient déja mères. Elles s'en allèrent au camp des Sabins, portant sur leurs bras les gages d'un hymen heureux. Ce spectacle toucha les Sabins. Elles obtinrent d'abord une tréve, ensuite un traité plus heureux peut-être qu'elles n'auroient osé l'espérer, puisqu'il fut stipulé que les deux nations n'en feroient plus qu'une, que les deux rois résideroient à Rome, et y régneroient conjointement. Les familles sabines qui voulurent quitter leur patrie pour suivre leur roi Tatius s'établirent sur le mont Tarpéien. Romulus occupoit le mont Palatin. La vallée qui se trouvoit entre eux devint une place commune qui fut depuis le marché de Rome, le Forum. En récompense de l'heureuse union que les Sabines avoient procurée, on leur accorda des priviléges et des distinctions honorables. Tatius distribua sa nation comme Romulus avoit distribué la sienne. Il créa aussi un sénat de cent pères conscrits. C'est de ce temps qu'on date l'origine des chevaliers romains, classe intermédiaire entre les patriciens et le peuple. Tatius régna paisiblement pendant six ans avec Ro-

mulus. Il fut assassiné pendant un sacrifice. On ne sait si Romulus eut part à ce crime. Du moins a-t-on lieu de l'en soupçonner, puisqu'il ne le vengea pas.

Le régne des deux rois fut signalé par des victoires qui commencèrent à introduire des richesses dans la ville naissante, par la vente des esclaves, et par des conquêtes qui reculèrent les limites de sa domination. Aux lois déja faites Romulus en ajouta sur le mariage. Les femmes n'y étoient pas bien traitées. Il est vrai qu'il n'étoit permis aux Romains que d'en avoir une seule; mais il n'étoit pas permis à la femme de quitter son mari sous quelque prétexte que ce fût, au lieu que le mari pouvoit répudier sa femme, et même la punir de mort, si elle étoit convaincue d'adultère, d'empoisonnement, d'avoir fait de fausses clefs, ou bu seulement du vin. Les pères pouvoient faire mettre leurs enfants en prison, les vendre comme esclaves, quelque âge et quelque dignité qu'ils eussent. Il n'y avoit point de lois contre le parricide: Romulus jugea ce crime impossible. Aussi n'y en eut-il pas d'exemple pendant dix siécles, et, malgré la loi qui autorisoit le divorce, il n'y en eut qu'un au bout de six cent vingt ans.

Telles sont les dernières lois de Romulus. Devenu plus puissant par la mort de son collégue le roi des Sabins, il voulut encore se débarrasser des entraves que le sénat mettoit quelquefois à son autorité. Ce corps ombrageux vit des projets de tyrannie dans la liberté que prit le monarque de distribuer à ses soldats des terres conquises sans le consulter. D'autres dispositions que Romulus fit de lui-même contre le sentiment des sénateurs portèrent ceux-ci à s'en défaire. Ils le

tuèrent pendant un orage qui dispersa ses gardes, e
laissa ce prince seul à leur merci. Pour qu'il ne restâ
pas de trace de leur crime, ils dépecèrent son corps
et en emportèrent chacun un morceau sous leur robe
Le peuple attaché à son roi s'émut. On l'apaisa en lu
disant que pendant cet orage Romulus avoit été enlev
au ciel. Julius Proculus, sénateur très estimé, affirm
l'avoir vu. D'ailleurs le corps ne se trouvoit pas; pou
voit-on avoir une meilleure preuve de cette apothéose
Romulus fut adoré et ne fut point vengé. Il passoi
pour le fils de Mars, et en avoit la valeur. Sa sagess
fut égale à sa valeur, puisque de trois mille trois cent
hommes, il porta le nombre des habitants de Rome
quarante-sept mille, et, ce qui met le comble à sa gloire
il fit goûter des lois justes à une troupe de brigands e
d'aventuriers, et il en forma un peuple qui devint ave
le temps le maître de la terre.

La mort de Romulus, qui ne laissa point d'enfants
fut suivie d'un interrègne. Les sénateurs ne se pres
soient pas de le faire finir, parcequ'ils s'étoient attri
bué la royauté, dont ils jouissoient alternativemen
pendant cinq jours. Le prétexte du délai étoit la pré
tention des Sabins, qui vouloient un roi de leur nation
Les Romains demandoient que le successeur de Romu
lus fût pris parmi eux. Enfin, sur les instances du
peuple, qui ne s'accommodoit pas d'un roi hebdoma-
daire, il fut résolu que les Romains éliroient, mais
qu'ils ne pourroient choisir qu'un Sabin. Les voix se
réunirent sur Numa Pompilius, veuf de Tatia, fille de
Tatius, le collègue de Romulus. Cet homme vivoit retiré
à la campagne, fuyant la cour, les affaires, et unique-
ment occupé de l'étude de la sagesse. Ce fut à regret

forcé par les instances de son propre père, qu'il quitta sa chère solitude, bien résolu de se ménager le plus de moments qu'il pourroit pour la revoir.

Numa Pompilius.

Ap. D. 2288.
Av. J. C. 710.

Ceux qui traitent de petit génie tout prince qui s'occupe de la religion, de ses rites, de sa police, de ses ministres, n'estimeront pas beaucoup Numa Pompilius; mais ceux qui croient que les principes religieux, rendus respectables par le culte extérieur, peuvent adoucir les mœurs d'un peuple, lui insinuer, pour ainsi dire, la morale par les yeux, ne mépriseront pas les soins de Numa à cet égard. Afin de donner à ses institutions religieuses une autorité utile, il ne fut pas fâché qu'on crût qu'il les puisoit dans des entretiens secrets qu'il avoit avec une nymphe nommée Egérie, habitante des bosquets de sa retraite champêtre. Il congédia la garde de Romulus. « Je ne voudrois pas, dit-il, régner sur un peuple qui m'inspireroit quelque défiance. » Quant à sa foi particulière, on prétend qu'il concevoit Dieu, ou le premier principe de toutes choses, comme un être impassible, incorruptible; qu'il n'approuvoit pas en conséquence qu'on représentât la divinité par des images d'hommes, et en effet, pendant cent soixante ans, il y eut très peu d'images d'hommes dans les temples des Romains. Il institua jusqu'à huit colléges de prêtres, ou plutôt il rendit sacrées les fonctions qui ne regardoient pas directement la religion, et les y fit tenir par des serments, des sacrifices et d'autres institutions pieuses. Ainsi remplir tel devoir dans sa curie, acheter et choisir les victimes pour les sacrifier, déclarer la guerre, étoient toutes actions réputées sacerdotales, et ceux qui s'en acquittoient autant de prêtres. Cette hiérarchie inférieure aboutissoit, par gradation, à celle

des pontifes, qui jouissoient d'une très grande autorité. Ils prononçoient sur toutes les causes relatives à la religion, et il y en avoit peu qui ne fussent de ce ressort. Ils surveilloient la conduite des prêtres, avoient droit de les punir, régloient les fêtes, déterminoient quelle sorte de travail étoit permise ou défendue à certains jours. La dignité de leur chef, le grand pontife, étoit regardée, à juste titre, comme une des plus considérables dè l'état. Cemme il auroit été dangereux de la confier indifféremment, Numa la prit pour lui, ou la donna, dit-on, à un très proche parent dont il étoit sûr.

Pour empêcher son peuple, toujours prêt à courir aux armes, de commencer trop légèrement la guerre, Numa consacra un temple à Janus aux deux visages, symbole de la prudence, qui tourne ses regards de plus d'un côté, et considère le présent et l'avenir, et un autel à la bonne-foi conservatrice des traités tant publics que particuliers. Il introduisit le culte des *Dieux Termes*, destinés à punir ceux qui, non contents des terres qu'ils possédoient, envahissoient celles d'autrui. Ces dieux, simples bornes fixées aux limites des champs, étoient si sacrés, que les déplacer étoit un crime odieux, et il étoit permis à tout le monde de tuer le coupable. Il protégea l'agriculture; lui-même en alloit observer les progrès. L'émulation qu'il inspira délivra la ville de la soldatesque oisive, qui avoit conservé, sous Romulus, l'habitude de vivre de rapines.

On regarde comme le chef-d'œuvre de la politique de Numa la création des communautés d'arts et métiers. Il rangea ensemble les hommes de la même profession. Les habitants de Rome, jusqu'alors divisés en

Albains et en Romains, se confondirent dans ces classes, et ne songèrent plus à la diversité de leur origine. On doit remarquer une loi singulière de Numa, si ce fut une loi, ou si ce ne fut pas plutôt une simple permission accordée au besoin pressant d'un état naissant. Par cette loi, un mari qui avoit éprouvé la fécondité de sa femme pouvoit la prêter à celui dont l'épouse étoit stérile; mais le prêteur avoit droit de rappeler sa femme quand il vouloit, et de la prêter à d'autres. On ne dit pas si le consentement de la femme étoit requis. C'est en faveur du sexe que Numa abrogea la loi qui permettoit à un père de vendre son fils, même marié. « Il « seroit injuste, dit le législateur, qu'une femme qui a « épousé un homme libre fût obligée de vivre avec un « esclave. »

Numa réforma le calendrier. Les principes astronomiques dont il s'appuya auroient rendu l'année romaine invariable, si le collége des prêtres, auquel il en confia le soin, n'eût apporté à leur application des négligences et des changements: ce qui embrouilla tellement la chronologie, que dans la suite on ne célébra plus les fêtes dans les temps fixés par leur institution. Les élections et tout l'ordre civil éprouvèrent la même variation.

Ce prince mourut dans sa quatre-vingt-deuxième année, après quarante-trois ans de régne, pendant lequel les armes s'étoient changées chez les Romains en instruments d'agriculture. On n'aperçut chez eux ni esprit de sédition, ni ombre de mécontentement. On n'entendit jamais le moindre murmure. Chacun de ses sujets le pleura, comme s'il avoit perdu un père ou un ami. Les peuples voisins et alliés de Rome assistèrent

à ses funérailles, et y portèrent des parfums et des couronnes pour honorer ses obséques. Il fut enterré au pied du Mont-Janicule, selon sa volonté, avec des livres qu'il avoit composés. Quatre cents ans après, son tombeau ayant été trouvé par hasard, ses livres furent portés au sénat. Ils expliquoient les raisons qu'il avoit eues de donner à la religion des Romains la forme qu'il laissa à sa mort. Le sénat jugea les raisons *frivoles*, et fit brûler les livres. On croiroit difficilement que rien de frivole fût sorti de la plume de Numa. Il est probable que ce prince, écrivant en liberté ce qui ne devoit être su qu'après sa mort, aura dit des choses qui pouvoient diminuer le respect du peuple pour ses pratiques : inconvénient toujours très dangereux. En bon politique, le sénat feignit de les mépriser. Dans ces occasions, le feu vaut mieux qu'une réfutation.

Tullus Hostilius. Ap. D. 2333. Av. J. C. 665.

Numa n'avoit laissé qu'une fille nommée Pompilie. Le peuple élut roi Tullus Hostilius, petit-fils d'une des Sabines enlevées. Le sénat confirma cette nomination. Tullus fut bon comme Numa, brave comme Romulus. Pendant son régne, la ville d'Albe, mère de Rome, passa sous la domination de sa fille, par l'événement du combat entre les trois Horaces et les trois Curiaces. Ils étoient enfants des deux sœurs, mariées l'une à Horace, Romain ; l'autre à Curiace, Albain. Entre les deux nations, qui n'auroient jamais dû être ennemies, il s'éleva des différents qui firent naître des hostilités. Les deux nations reconnurent apparemment qu'il n'y avoit qu'un moyen d'affermir la paix entre elles, c'étoit de les réunir sous un même chef qui seroit roi des deux villes. Elles convinrent que la victoire désigneroit celui des deux peuples qui commanderoit à l'autre. Pour

borner l'effusion du sang, on choisit de part et d'autre trois champions; le sort tomba sur les Horaces et les Curiaces.

Le combat ayant été proclamé entre les deux camps, Tullus conduit les trois Horaces; et Suffétius, chef des Albains, les trois Curiaces. A mesure qu'ils avançoient le peuple semoit le chemin de fleurs, et les couronnoit de guirlandes, comme des victimes dévouées volontairement au salut de la patrie. Ces six jeunes gens, si proches parents, liés d'amitié, puisqu'il y avoit des alliances projetées avec leurs sœurs, avancent lentement, s'embrassent avec tendresse, puis, s'arrachant des bras l'un de l'autre, choisissent chacun leur champion, et commencent un combat furieux. Deux Horaces tombent, frappés à mort. Les Albains élèvent un cri de joie, et se croient vainqueurs; mais leurs trois champions étoient blessés, et le Romain seul resté n'avoit aucune blessure. Il prend la fuite, dans l'espérance que les trois Curiaces le suivront plus ou moins vite, selon qu'il leur reste plus ou moins de force: quand il les voit séparés à une assez grande distance pour ne pouvoir se secourir, il retourne contre eux, et les tue l'un après l'autre. Suffétius, sur le champ de bataille même, reconnoît, au nom de sa nation, Tullus pour souverain.

Pendant que les Romains éclatoient en transports de joie, une sœur d'Horace, fiancée à un Curiace, aperçoit entre les trophées portés par son frère une cotte d'armes qu'elle avoit brodée pour son amant. A cette vue, elle se frappe le sein, verse un torrent de larmes, et reproche amèrement à son frère sa victoire. Irrité de la violence de ses reproches, il la frappe de son épée

et la tue. La victoire d'Horace ne put le soustraire à la rigueur de la loi : il est saisi et mené devant le tribunal. Le crime étoit notoire et avoué. Le juge prononce la sentence : « Nous te déclarons coupable ; va, licteur, « lie ses mains. » C'étoit un arrêt de mort. Par le conseil du roi, Horace appelle au peuple, qui lui fait grace de la vie, mais non de toute punition. Il passa sous le joug, peine ignominieuse, et ne fut réhabilité que par des sacrifices expiatoires.

Ce n'étoit qu'à regret que Suffétius avoit reconnu la domination romaine, et qu'il recevoit les ordres de Tullus ; toujours prêt à les violer, quand il se présenteroit une occasion favorable. Il crut la trouver dans une guerre des Romains contre les habitants de Fidène. Suffétius, appelé avec ses Albains, ne refusa pas de marcher ; mais, au moment du combat, il se retira sur une hauteur voisine, dans l'intention de rester neutre, et d'attendre l'événement pour se joindre au vainqueur. Le Romain, loin de marquer son étonnement d'une pareille désertion, s'écrie d'une voix forte : « Courage, amis, la victoire est à nous ; c'est par mon « ordre que les Albains gagnent la hauteur pour atta- « quer en queue les Fidenates. » En effet, aussitôt que ceux-ci furent vaincus, les Albains tombèrent sur les Fidenates, mais Tullus fit payer cher à Suffétius sa trahison : il fut écartelé par sentence du peuple romain. Ce qui restoit des habitants à Albe eut ordre de se transporter à Rome, où on leur donna le rang et les dignités dont ils jouissoient dans leur ville, qui fut détruite. Cette augmentation de population exigea une nouvelle enceinte, d'autant plus nécessaire que Tullus y joignit d'autres peuples voisins, et attacha

le pays qui leur étoit soumis à la domination romaine, laquelle alloit toujours en croissant. Ce prince mourut, dit-on, frappé d'un coup de foudre; et toute sa famille, femme et enfants, disparut avec lui. La singularité de cet événement a fait croire que l'embrasement supposé causé par la foudre n'a fait que cacher le massacre de Tullus, dont on soupçonne Ancus Marcius, son successeur.

Que ce crime ait peu touché les Romains, ou qu'il soit supposé, Ancus Marcius fut porté sur le trône par le peuple, du consentement du sénat. Comme ses prédécesseurs, il se montra très zélé pour l'observation des pratiques religieuses. Il renferma dans la ville les monts Aventin et Janicule, parcequ'il y reçut beaucoup de nouveaux citoyens, amenés des villes assujetties. Ses victoires agrandirent aussi le territoire romain. Il creusa des salines sur le bord de la mer, fit bâtir le port et la ville d'Ostie, pour faciliter le commerce de ses sujets : deux ouvrages très utiles, qui marquent que dès ce temps les Romains n'oublioient rien de ce qui pouvoit contribuer à leur avantage présent et futur. Ancus mourut après un régne de vingt-quatre ans, et laissa deux enfants, l'un en bas âge, l'autre âgé de quinze ans. Par son testament, il les mit tous deux sous la tutéle de Tarquin.

Ancus Marcius.
Ap. D. 2366.
Av. J. C. 632.

Tarquin étoit fils d'un riche négociant de Corinthe. Pour mettre ses trésors à l'abri de la rapacité d'un tyran, le père se sauva à Tarquinie, une des plus florissantes villes d'Etrurie. Les richesses qu'il laissa à son fils firent aspirer celui-ci aux premières dignités de cette ville; mais sa qualité d'étranger mettant un obstacle à ses desirs, sa femme nommée Tanaquil lui

Tarquin.
Ap. D. 2390.
Av. J. C. 608.

conseilla de se fixer à Rome, où des étrangers pouvoient parvenir au trône. Il la crut et se présenta : ses manières nobles et généreuses lui concilièrent l'affection du peuple, et firent naître au roi l'envie de le connoître. Afin de mieux s'insinuer dans les bonnes graces de ce prince, et que ses grandes richesses ne causassent point d'ombrage, il offrit de les déposer dans le trésor public, pour être employées aux besoins de l'état. Aussi vaillant qu'habile, il se distingua à la tête de la cavalerie et de l'infanterie. Le roi récompensa sa valeur en le faisant patricien et sénateur. Sa prudence ne le fit pas moins admirer dans le conseil que son courage l'avoit fait estimer à l'armée. Ancus mourant ne crut pas pouvoir mettre l'intérêt de ses fils en de meilleures mains, ne soupçonnant pas qu'un étranger récemment établi à Rome, quel que fût son mérite, eût jamais assez de crédit pour leur enlever la couronne.

Mais il se trompa. Quand il fut question de l'élection d'un roi, Tarquin écarta adroitement son pupille, et ne crut pas trop présumer, en demandant au peuple assemblé la couronne pour lui-même. Il cita Tatius et Numa, l'un étranger, l'autre né même parmi les ennemis de Rome. S'il ne put obtenir de cette première démarche la dignité qu'il ambitionnoit, le peuple fit du moins, et le sénat ratifia un décret par lequel il étoit ordonné à Tarquin de se charger de l'administration des affaires publiques. Cette décision paroît une espéce d'épreuve à laquelle les Romains le soumettoient. Ils eurent tout lieu de s'en applaudir. Tarquin détruisit toutes les ligues formées contre Rome. Les Etrusques et les Sabins en étoient les principaux appuis,

Tarquin les obligea de se soumettre. Les Etrusques lui envoyèrent tous les ornements de la royauté en usage parmi eux : une couronne d'or, un trône d'ivoire, un sceptre surmonté d'un aigle, une mante ornée de figures et de branches de lauriers, et une robe couleur de pourpre. Tarquin affecta la modestie de ne vouloir s'en parer que par l'ordre du peuple et du sénat. Il regarda l'aveu qu'il obtint comme une élection régulière, et il ne parut plus en public que monté sur un char doré, attelé de quatre chevaux, précédé de douze licteurs.

Vainqueur de tous les ennemis de Rome, Tarquin travailla à l'embellir. On lui doit le cirque où se sont célébrés les jeux romains, et sur-tout les aquéducs souterrains destinés à porter dans le Tibre les immondices et les eaux superflues de la ville. Ils en traversoient la plus grande partie et étoient si élevés, qu'un chariot chargé de foin pouvoit y passer. Nos plus belles villes n'ont pas de monuments utiles comparables à ces aquéducs de Rome et aux citernes d'Alexandrie. Tarquin entoura le Forum de portiques, fit bâtir dans la place même des temples, des écoles pour les deux sexes, et des salles pour l'administration de la justice, et il fortifia le Capitole.

On raconte une altercation entre lui et un augure nommé Accius Névius, qui donna lieu à un événement singulier. L'augure, informé que le roi vouloit augmenter le nombre des corps de cavalerie, prit les augures et déclara qu'ils n'étoient pas favorables au changement. Tarquin, dans le dessein de décréditer une science qu'on paroissoit vouloir faire servir à contrarier sa volonté, mande au tribunal Névius, et

lui dit : « Augure, sauriez-vous si ce que j'ai dans l'espri
« peut s'exécuter ? Allez consulter vos oiseaux.» L'au
gure obéit, revient, et assure que cela peut s'exécuter
Tarquin tire un rasoir et un caillou de dessous sa robe
et dit : « Je pensois si vous pouviez couper ce caillo
« avec ce rasoir. » Le peuple se mit à rire, et croyoit voi
l'augure confondu. Mais celui-ci, sans se déconcerter
dit au roi : « Essayez, et faites-moi punir si vous n
« réussissez pas. » Soit que le roi, soit que l'augure
comme le disent quelques historiens, ait fait l'épreuve
le rasoir entra dans le caillou, le partagea, et coup
même un peu la main qui le tenoit. Tarquin rendi
hommage à la vérité de la science augurale, et re
nonça à son projet, c'est-à-dire, qu'il n'établit pa
de corps de cavalerie ; mais il augmenta chaque
corps, ce qui revenoit au même. En vain auroit-o
objecté au peuple des spectateurs que cette espèc
de défi pouvoit avoir été concerté pour rendre plu
robuste la foi dans les augures, que sans doute c
caillou, qui se trouve si à propos sous la robe du
roi avec le rasoir, étoit préparé ; il n'auroit pas ét
sûr d'exprimer ces soupçons à Rome, où le miracle a
toujours passé pour authentique. Cicéron cependan
s'en est moqué.

Tarquin vieillissoit comblé de gloire, mais non sans
éprouver de vives inquiétudes de la part de ses ancien
pupilles, les enfants d'Ancus Marcius. Ces princes l
voyoient avec peine assis sur le trône qu'ils auroient
dû occuper ; cependant peut-être auroient-ils attendu
pour s'y replacer la fin de sa vie, dont sa vieillesse
pouvoit faire envisager le terme comme prochain
s'ils ne s'étoient aperçus que le vieux roi prenoit des

esures pour maintenir le sceptre dans sa famille. D'un fils qu'il avoit perdu il lui restoit deux petits enfants, trop jeunes pour les mettre sur les rangs; mais il avoit un gendre d'un mérite à faire tout craindre. Servius Tullius, c'étoit son nom, étoit né presque dans le palais de Tarquin. On le disoit fils d'un des dieux Lares de ce palais, qui auroit pu être Tarquin lui-même; du moins lui marqua-t-il toujours la tendresse d'un père. Tanaquil, son épouse, n'en paroissoit pas jalouse; au contraire, elle montra toujours beaucoup d'amitié au jeune Servius, et la princesse gardoit auprès d'elle, moins comme esclave que comme compagne, Ocrisie, sa mère. Dès la plus tendre jeunesse cette femme étoit l'esclave de Tarquin. Il en avoit fait présent à Tanaquil. On ne sait si la captive étoit pour lors enceinte, ou si elle le devint. On n'est pas plus instruit de la naissance d'Ocrisie, que les uns disent fort illustre, d'autres très basse. Quand elle accoucha, elle donna à son fils le nom de Servius, qui a perpétué la mémoire de l'état de servitude dans lequel il est né.

Le roi fit donner une belle éducation à ce fils, dont les qualités naturelles reçurent un nouvel éclat; par sa prudence, son courage, ses services, il mérita le rang de patricien et la dignité de sénateur. Tarquin lui fit épouser une dame romaine de la première distinction. Après la mort de cette première épouse, ce prince lui donna sa propre fille en mariage, et le combla de graces. Le peuple les ratifia par son approbation. C'étoit cette faveur du peuple que les enfants d'Ancus redoutoient le plus. Ils appréhendoient que Tarquin ne s'en servît pour appro-

cher son gendre du trône, et même pour l'y affermi
avant sa mort. Ils résolurent de le prévenir.

Le roi reposoit tranquillement dans son palais. Deu
hommes, ayant chacun une cognée sur l'épaule
commencent une querelle très vive à la porte. Ils de
mandent à être jugés par le monarque. Tarquin, im
portuné de leurs clameurs, ordonne qu'on les fass
approcher. Pendant qu'il écoute l'un attentivement
l'autre lui décharge la cognée sur la tête, et tous deu
s'enfuient. Ils croyoient se sauver à l'aide de conjuré
apostés dans le voisinage; mais ils furent pris. Appli
qués à la torture, ils avouèrent qu'ils avoient com
mis le crime par ordre du fils d'Ancus.

La reine Tanaquil, douée d'une sagesse et d'un
fermeté supérieure, conserva toute sa présence d'es
prit à la vue de son époux mourant. Elle ordonn
qu'on ne laissât entrer personne dans le palais. S'é
tant renfermée dans l'appartement du roi, elle, Ocri
sie, mère de Servius, et sa femme, fille de Tarquin
elles excitèrent Servius à se saisir de la royauté. Leur
mesures prises, Tanaquil se présente à une fenêtre
et dit au peuple assemblé que le roi, frappé d'u
coup violent, avoit d'abord perdu connoissance, mai
qu'il est revenu à lui; que ses sujets le reverront bien-
tôt, qu'en attendant, il ordonne qu'on obéisse à Ser
vius, qui administrera la justice jusqu'à son parfai
rétablissement. Cette sage dissimulation de Tanaqui
eut tout le succès qu'elle en pouvoit attendre. Le
fils d'Ancus, croyant que le roi vivoit encore, s'exi
lèrent d'eux-mêmes. Servius, revêtu des habits royaux
et entouré de licteurs, monta sur le tribunal. Comme i
vouloit ne paroître que prêter son ministère, pour peu

qu'il se présentât de difficultés dans une cause, il disoit qu'il consulteroit le roi, et feignoit d'aller prendre son avis. Il cita les fils d'Ancus, qui se gardèrent bien de comparoître. Servius les déclara infames, et fit confisquer leurs biens.

Après avoir ainsi ménagé quelque temps les affaires avec une prudence et une douceur qui lui concilièrent l'affection du peuple, il annonça la mort de Tarquin, auquel on fit des obséques magnifiques. Servius continua de paroître en public revêtu des ornements royaux, entouré d'une garde nombreuse, et s'occupa de remplir toutes les fonctions de la royauté. Le peuple, accoutumé à le voir ainsi, ne songeoit pas seulement que les choses dussent être autrement; mais le sénat ne pensoit pas de même. Il regardoit comme une insulte faite à son autorité la hardiesse d'un homme qui s'emparoit de la puissance souveraine, sans même daigner le consulter, et d'un homme né dans la servitude. L'idée d'obéir au fils d'une esclave révoltoit les sénateurs. Cependant ils crurent qu'il seroit imprudent d'éclater contre celui qui avoit en main toutes les forces du royaume. Ils prirent le parti de lui proposer à la première convocation du sénat de déposer son autorité, et d'établir, selon la coutume, un interrégne, pendant lequel on pourroit procéder à l'élection d'un roi.

Servius Tullius.

Ap. D. 2427. Av. J C. 471.

Mais Servius ne leur laissa pas le temps d'effectuer leurs projets. Au lieu de convoquer le sénat, il assembla le peuple, et ayant fait mettre à ses côtés les deux fils du roi, il adressa un discours artificieux et touchant à ses auditeurs, les supplia de vouloir être avec lui les tuteurs des enfants d'un prince dont la mé-

moire devoit leur être chère. Il s'engagea à protéger le peuple contre les patriciens, à payer toutes les dettes des citoyens pauvres, et à partager entre eux les pays conquis sur l'ennemi. Ces promesses furent fidèlement remplies. Servius ajouta à ces dons des priviléges qui, à plusieurs égards, mettoient le peuple de niveau avec les patriciens et les sénateurs; premier germe de la division qui a toujours existé entre ces deux corps.

Servius appuya ces démarches par de nouvelles victoires sur les Volsques, et sur d'autres peuples qui s'étoient imaginé avoir, à la mort de Tarquin, une occasion favorable de secouer le joug. Après les avoir complétement défaits, il se fit décerner le triomphe à Rome malgré le sénat. Il partagea les terres des vaincus, tant aux anciens habitants de la ville, qu'à ceux des peuples subjugués qui consentirent à venir demeurer dans Rome, et leur accorda le nom et les priviléges de citoyens romains. Avec ce renfort, il résolut de donner à son autorité les droits apparents qui lui manquoient encore. Il assembla les citoyens. Dans un discours pathétique, qui arracha des larmes, il se plaignit de ce que les patriciens conspiroient contre sa vie, uniquement à cause de l'affection qu'il manifestoit pour le peuple. Il le pria de disposer de la couronne en faveur de ses pupilles et de lui, comme leur tuteur, ou en faveur des fils d'Ancus, que les patriciens vouloient mettre sur le trône. Après ces mots il descend du tribunal, feignant de ne vouloir pas gêner les suffrages. Le peuple l'arrête. Quelques gens apostés crient: « Qu'on assemble les curies pour « que Servius soit élu roi. — Je suis charmé, répond

ce prince, de trouver en vous tant de reconnoissance pour les services que je puis vous avoir rendus. Faites ce que vous jugerez convenable, ajouta-t-il d'un air indifférent. » Les voix prises, il fut reconnu roi à une pluralité de suffrages qui n'avoit pas encore d'exemple. Cependant, comme le sénat ne ratifioit pas l'élection, Servius hésita à prendre la couronne. Il délibéra même d'y renoncer absolument, et de la faire passer sur la tête des deux petits-fils de Tarquin, son beau-père; mais Tanaquil le rassura et le fit jurer que jamais il n'abdiqueroit. Cette reine mourut peu de temps après. Son gendre, au lieu de la rendre célèbre pour ses grands talents pour le gouvernement, dont elle avoit donné plusieurs preuves, crut éterniser plus sûrement la mémoire de cette princesse par le signe des vertus domestiques, qui sont la vraie gloire d'une femme. Il fit suspendre sa quenouille dans le temple d'Hercule.

Redevable de son autorité au peuple, Servius sentit qu'il étoit important de ne lui pas laisser un pouvoir dont il pouvoit abuser contre l'intérêt de l'état : par des gradations adroitement ménagées dans les classes déja instituées, il donna aux riches, à ceux qui avoient quelque chose à perdre, la principale influence dans les élections et les affaires majeures. Les mêmes aussi, par les mêmes moyens, se trouvoient appelés les premiers à former les légions. Ainsi le soin de veiller à la sûreté du royaume se trouva confié aux mains de ceux qui avoient le plus d'intérêt à le défendre. Les moyens qu'il prit pour soulager la classe indigente dans la distribution des impôts, sans gêner la classe opulente; la manière facile et ingénieuse

qu'il imagina pour savoir toujours le nombre des citoyens, combien il en naissoit, combien il en mouroit, le tout par une simple marque que chacun jetoit dans une urne toujours exposée au public; l'adresse qu'il eut d'attacher les affranchis à l'état, en leur accordant des priviléges qui les rapprochoient des citoyens, sans leur en donner le rang qu'ils pouvoient cependant obtenir ensuite par leur mérite; l'adresse non moins grande qu'il employa pour communiquer de l'émulation même parmi les esclaves, pour lesquels il fit du dieu des carrefours un dieu dont ils pouvoient seuls être les prêtres : toutes ces inventions marquent dans Servius un certain esprit d'ordre, et des connoissances profondes dans l'art du gouvernement. Il tâcha aussi de regagner le sénat, en retranchant de l'autorité royale, et en donnant à cette compagnie le droit de juger toutes les causes, excepté celles qui concernoient les crimes d'état, dont il se réserva la connoissance.

Les soins du roi s'étendirent aussi sur la campagne. Les cultivateurs y étoient épars, et par-là exposés à tout perdre à la moindre invasion de l'ennemi. Servius parcourut les champs, marqua des lieux sur quelques montagnes qu'il fit entourer de haies et de fossés, où les habitants pouvoient mener leurs bestiaux, et renfermer, en cas d'alarmes, ce qu'ils avoient de plus précieux; mais, en même temps qu'il pourvoyoit à la sûreté de ses sujets et de leurs effets en temps de guerre, il tâcha d'écarter ce fléau de son royaume. Les ennemis les plus proches étoient les Latins; sous ce nom étoient comprises beaucoup de petites nations inquiètes et remuantes, avec lesquelles

on ne pouvoit jamais compter sur une paix stable. Il faut aussi avouer que l'humeur entreprenante des Romains étoit souvent une excuse légitime des hostilités commises par les peuples voisins. Servius engagea les Latins à envoyer à Rome des députés pour affaire importante.

Lorsqu'ils furent arrivés, le roi leur proposa de bâtir à frais communs un temple en l'honneur de Diane ; d'ordonner que les nations contractantes, réunies avec les Romains, y offriroient chaque année des sacrifices ; que cette fête seroit suivie d'un conseil où l'on termineroit à l'amiable les différents, et dans lequel on prendroit les mesures les plus propres à cultiver la bonne intelligence entre les alliés ; qu'enfin la cérémonie finiroit par une foire où chacun pourroit se procurer ce qui lui étoit le plus nécessaire. Les conditions furent toutes acceptées. On y ajouta de plus que ce temple, bâti par toutes les villes, seroit un asile pour tous leurs habitants. On peut remarquer ici l'adresse de Servius à procurer par une seule institution deux avantages à Rome : d'abord la paix avec ses voisins, ensuite un concours utile au commerce de cette ville. Les articles de cette convention furent gravés sur une colonne qui existoit encore du temps d'Auguste.

Pour s'attacher entièrement ses deux pupilles, Lucius Tarquinius et Aruns, petits-fils de Tarquin, Servius leur avoit fait épouser ses deux filles. Ces mariages, assortis pour l'âge, ne le furent point pour le caractère. Tarquin l'aîné, homme hardi et cruel, eut une femme d'un esprit doux et raisonnable. Aruns, le plus jeune, bien plus humain que son aîné, trouva dans la jeune Tullie

une femme ambitieuse et capable des plus grands crimes. Les deux femmes jouèrent chacune leur rôle auprès de leur mari, conformément à leur caractère. Celle de Tarquin cherchoit en toute occasion à lui inspirer des sentiments de douceur et de modération, tandis que sa jeune sœur tâchoit de porter aux entreprises les plus violentes Aruns, qui faisoit consister son bonheur à mener une vie tranquille.

La conformité d'inclination lia bientôt Tullie avec Tarquin. Elle osa lui proposer de massacrer son propre père, sa sœur, et Aruns, afin de lever tous les obstacles qui pourroient les empêcher de se marier, et de monter ensemble sur le trône. De cette affreuse proposition il n'y eut alors que ce qui regardoit Aruns et la sœur de Tullie d'exécuté. Celle-ci empoisonna son mari; Tarquin empoisonna sa femme, et ils eurent ensuite l'effronterie de demander au roi la permission de se marier. Servius et Tarquinie ne répondirent que par un profond silence, que ces deux personnages, bien dignes l'un de l'autre, interprétèrent comme un consentement. Aussitôt après leur mariage, les deux nouveaux époux déclarèrent que la couronne leur appartenoit. Les patriciens, que Servius avoit humiliés en plus d'une occasion, épousèrent sans peine les intérêts de Tarquin, tandis qu'à force d'argent les rebelles cherchoient à s'attacher les citoyens pauvres.

En vain Servius les engagea tendrement à attendre sa mort, qui ne pouvoit pas tarder d'arriver, Tarquin le força à paroître devant le sénat, pour répondre aux reproches d'usurpation qu'il lui fit. Le roi plaida noblement sa cause; mais, soit qu'il vît dans les sénateurs des préventions contre lui, soit pour d'autres raisons,

il termina son apologie par un appel à l'assemblée du peuple. L'éloquence du monarque y fut victorieuse : de toutes les parties de la place cette acclamation se fit entendre : « Que Servius règne, qu'il continue à rendre « les Romains heureux ! » Quelques particuliers ajoutèrent : « Que Tarquin périsse, et qu'il expire sous nos « coups ! » Alarmé de ces menaces, il prit promptement la fuite, mais sans renoncer à son dessein. Le mauvais succès servit à lui faire prendre des mesures plus sûres pour réussir. Ce fut principalement de fortifier le parti qu'il avoit dans le sénat, et, dès qu'il le jugea assez considérable, il exécuta le dessein le plus hardi qu'on pût imaginer.

On le vit un jour traverser la place publique, habillé magnifiquement. Ses domestiques portoient des faisceaux devant lui. Il entre brusquement dans le temple où le sénat tenoit ses séances, et va se placer sur le trône. Les sénateurs de son parti étoient déja arrivés. Les autres, convoqués au nom du roi Tarquin, accoururent, croyant que Servius étoit mort, puisque Tarquin prenoit le titre de roi. L'assemblée étant formée, Tarquin fait un discours plein d'invectives contre le roi, qu'il traite d'*esclave, de fauteur de la populace, d'ennemi des patriciens*. Il haranguoit encore, lorsque Servius paroît. Indigné de l'audace de son gendre, il s'avance vers le trône pour l'en faire descendre. Le peuple, accouru à ce spectacle, ainsi que les sénateurs, laissa les deux rivaux lutter ensemble. Le combat ne fut pas long. Tarquin, jeune et robuste, saisit le vieillard par le milieu du corps, le transporte hors de l'assemblée, et le jette du haut des degrés.

Tullie, instruite de ce qui se passoit, se trouve pres-

que aussitôt au sénat, et salue la première son mari roi. Son exemple est suivi sur-le-champ par les sénateurs de son parti. Servius mourant s'en retournoit, soutenu par deux plébéiens qui l'avoient relevé. Tullie sa fille exhorte le nouveau roi à achever de s'assurer de la couronne. Le conseil n'étoit pas obscur. Tarquin dépêche quelques serviteurs qui atteignent son beau-père, et lui ôtent inhumainement le peu de vie qui lui restoit. Tullie remonte triomphante dans son char pour retourner à son palais. Il lui falloit passer par une rue étroite où venoit d'être assassiné son père qui palpitoit encore. A la vue de ce corps sanglant, le cocher retient les chevaux. « Pourquoi n'avancez-vous pas, lui « dit Tullie? — Hélas! s'écrie le cocher, c'est le corps « du roi votre père. — Quoi! lui dit-elle en fureur, tu « crains de passer sur un corps mort? Marche. » Le cocher obéit. On rapporte que le sang de Servius non seulement teignit les roues du char, mais encore rejaillit sur les habits de son exécrable fille. Ce prince, généralement estimé, fit plus pour le bonheur des Romains pendant vingt années de paix, que ses prédécesseurs n'avoient fait par un grand nombre de victoires. Il étoit doux, humain, juste. Jamais il n'auroit eu d'ennemis, s'il n'en avoit trouvé dans sa propre famille. Tarquin, par une politique barbare, ne voulut pas qu'on lui rendît les honneurs de la sépulture tels qu'on les rendoit aux rois. Tarquinie, sa veuve, suivie de quelques amis, le conduisit au tombeau pendant la nuit; et, comme si elle n'avoit survécu à son époux que pour lui rendre ses derniers devoirs, elle mourut la nuit suivante, sans qu'on puisse dire si ce fut de dou-

leur, ou par un nouvel attentat de Tullie et de son époux. On peut tout croire de pareils monstres.

Tarquin II a été surnommé le Superbe, épithéte qui réunit les deux défauts de capricieux et hautain, d'où dérivent, dans un homme en place et armé d'autorité, l'impatience de la contradiction, le mépris pour les inférieurs, l'abandon à tous ses desirs, l'indifférence sur les moyens de les satisfaire, et le dédain du jugement du public et de la réputation. On trouve tous ces vices dans la conduite de Tarquin, de Tullie sa femme, et de leurs enfants. Aussitôt qu'il fut monté sur le trône, et les patriciens qui l'avoient servi par jalousie contre Servius, et les ingrats plébéiens qui n'avoient pas défendu le malheureux prince, devinrent indistinctement victimes de sa tyrannie et de son avidité. Il s'entoura d'une garde d'étrangers, qui exécutoit sur-le-champ ses ordres, quelque barbares ou injustes qu'ils fussent. La richesse et le mérite étoient deux crimes qu'il ne pardonna jamais. Un de ses premiers forfaits fut l'assassinat de Junius, son parent. Il le fit tuer avec un de ses fils, et s'empara de ses richesses. Un autre fils échappa à la mort, en contrefaisant l'imbécille et le fou. Il joua ce rôle difficile pendant plus de vingt ans, ce qui lui fit donner le surnom de Brutus, qu'il conserva même après avoir repris le libre usage de son esprit. La crainte d'éprouver un pareil traitement fit abandonner la ville aux principaux citoyens. Tarquin, ne pouvant plus dépouiller d'hommes opulents, exerça sa tyrannie contre les hommes d'une richesse moins considérable. La ville se remplit de délateurs, qui étoient encouragés par l'impunité et les récompenses, signes certains de la tyrannie.

Tarquin II.
Ap. D. 2471.
Av. J. C. 527.

Afin que les citoyens réunis ne formassent aucun dessein contre sa personne, il défendit toute assemblée soit à la ville, soit à la campagne; mais, comme il se doutoit que tôt ou tard le peuple chercheroit à secouer le joug, il songea à se faire un parti puissant parmi les étrangers. Dans la conduite qu'il tint à cette occasion, comme dans les autres actions, même les moins répréhensibles, on remarque sa fatuité impertinente, la cruauté, et sur-tout la fourberie qui a été le caractère dominant de Tarquin et de sa famille.

Il convoqua une assemblée des villes latines, pour affaires qui les concernoient, disoit-il, toutes également. Les députés se réunirent de bonne heure au jour marqué. Tarquin se fit attendre jusqu'au soir. La plupart furent très offensés de ce retard. Un d'entre ces députés, nommé Herdonius, s'en expliqua hautement. Ils vouloient rompre l'assemblée. Mamilius, riche Latin, auquel Tarquin avoit donné sa fille en mariage pour se faire des partisans, obtint que l'assemblée seroit remise au lendemain. Le monarque de Rome paroît. Après quelques excuses faites à la légère, il dit qu'il les a convoqués pour réclamer le droit de commander les armées latines, droit qui lui avoit été transmis par son grand-père. Tout le monde se taisoit. Herdonius, déja choqué du retard dédaigneux de la veille, prend vivement la parole, et fait si bien sentir les inconvénients de la demande, que Tarquin, déconcerté, ne trouve rien à répondre pour le moment: mais il prie de remettre la délibération au lendemain, promettant de réfuter victorieusement Herdonius.

Pendant la nuit il gagne les domestiques de ce député, et fait cacher des armes chez lui. Le lendemain,

au lieu d'entamer la question, Tarquin se plaint qu'Herdonius veut l'assassiner, dit qu'à ce dessein il a fait dans sa maison un amas d'armes, et qu'il en a de cachées jusque dans son bagage. L'accusé se récrie contre la calomnie, et consent à être puni comme coupable si l'on trouve des armes chez lui. On fouille sa maison; il ne fut pas difficile de les trouver. Herdonius est jugé à mort comme coupable et suffisamment convaincu. La sentence est exécutée sur-le-champ. Il fut ensuite facile au roi d'obtenir le commandement qu'il demandoit. Le premier emploi qu'il en fit fut contre les Volsques, qui n'avoient pas voulu entrer dans la ligue latine.

Cette ligue commencée par Tarquin l'ancien, perfectionnée par celui-ci, qui y mit la dernière main, est, plus que toutes les victoires des Romains, le fondement de leur grandeur. Avec les forces des alliés ils subjuguèrent les nations voisines qui n'avoient pas voulu s'y joindre. Ensuite, débarrassés de ces ennemis, ils revinrent sur les puissances liguées ellesmêmes, qu'ils assujettirent les unes par les autres. On voit dans cette conduite des Romains le principe dominateur qui étoit déja en action, s'il n'étoit pas encore en systême, et qu'on pourroit exprimer par cette espèce de proverbe : « Qui n'est pas pour nous est contre nous. » Les Volsques, qui ne voulurent pas entrer dans la confédération, furent traités en ennemis. Tarquin, auquel on ne peut refuser des talents militaires, les battit, prit leur ville principale, et la rasa. Il eut aussi des avantages contre des restes de Sabins, qui, toujours vaincus, jamais subjugués, luttoient perpétuellement contre les anciens ravisseurs

de leurs filles : insulte que n'oublièrent point ceux qui dans ce temps ne voulurent pas se prêter à un accord.

Une autre guerre fut dirigée personnellement contre Tarquin. Un grand nombre de patriciens mécontents s'étoient réfugiés à Gabies, ville des Latins, peu éloignée de Rome, et ils avoient engagé les habitants à épouser leur cause. Cette guerre, guerre de surprise et de dévastation, dura sept ans, et produisit dans Rome une famine si terrible, que le peuple en fureur demanda au roi la paix ou des vivres. Les murmures, fomentés sous main par les émissaires des exilés de Gabies, sembloient préparer une révolte générale. Sextus Tarquinius, fils du roi, trouva un moyen de la prévenir, moyen fondé sur une complication de trahisons infames, mais d'autant plus digne du père et du fils. Il feint de se brouiller avec son père, déclame hautement contre lui. Le roi le condamne à être battu de verges, comme rebelle. Il s'évade et se rend à Gabies, dont les habitants lui font un accueil plein d'amitié.

Le perfide se conduisit très adroitement : toutes les fois qu'on le mettoit à la tête de quelque détachement, il revenoit chargé de butin. Son père facilitoit ses exploits militaires, en lui exposant, en petit nombre ou en position dangereuse, les officiers et les soldats qui lui étoient suspects. Il tiroit de cette manœuvre le double avantage de se défaire de ceux qu'il craignoit, et d'augmenter dans la ville ennemie le crédit de son fils. Quand Sextus crut son autorité bien établie, il dépêcha à son père un esclave de confiance, chargé de lui expliquer l'état des choses, et de lui de-

mander ses conseils. Tarquin mène cet esclave dans un jardin où il y avoit quantité de pavots. Comme par amusement, avec une baguette qu'il tenoit à la main, il abat les têtes de pavot les plus élevées, et renvoie le messager sans autre réponse. Sextus comprit l'énigme. Il convoqua les Gabiens, et leur dit qu'il existoit dans la ville un complot pour le livrer à son père. Le peuple le prie de faire connoître les conspirateurs. Sextus, comme malgré lui, nomme Antistus Pétro, homme également distingué par son rang et par son mérite. Il avoit fait cacher dans les papiers de l'accusé des lettres appropriées aux circonstances. A peine sont-elles produites, que, sans autre examen, on lapide Antistus. Sextus est chargé de découvrir les complices. Il fait fermer les portes de la ville, répand des satellites, qui, par ses ordres, mettent fidèlement en pratique le conseil secret de Tarquin, en abattant les têtes les plus élevées. Sextus feint ensuite de se réconcilier avec son père, et obtient la paix pour le reste des habitants, qui, n'étant plus à craindre, privés de leurs chefs, furent traités avec assez d'humanité. On inscrivit le traité sur la peau du bœuf immolé après le serment. On couvrit de cette peau un bouclier de bois, conservé dans le temple du dieu de la Fidélité, où il se voyoit encore du temps d'Auguste.

Sous Tarquin-le-Superbe parurent les livres des sibylles. Une vieille femme inconnue et étrangère les présente au roi, au nombre de neuf volumes : Tarquin ne veut pas donner le prix qu'elle demande : la vieille femme reprend ses livres, en brûle trois, revient proposer les six autres, et en demande le même prix. Même refus : elle en brûle encore trois, reparoît

et menace de brûler les trois autres qui restent, si on ne lui donne la somme totale qu'elle exige. Cette singulière conduite excite l'attention du roi. On examine, il se trouve que ce sont les oracles de la Sibylle de Cumes. Le roi les paye; la vieille recommande qu'on en ait grand soin, et disparoît. Ces livres ont été d'une grande utilité pour les Romains. Dans les occasions embarrassantes on les tiroit, en grande cérémonie, de dessous les voûtes du Capitole, où ils étoient gardés. Ceux qui devoient les consulter, membres du corps de la noblesse, d'abord au nombre de deux, ensuite portés jusqu'à quinze, étoient seuls autorisés à les ouvrir, et pouvoient y lire ce qu'ils jugeoient de plus favorable aux circonstances. Adroite politique d'avoir toujours un oracle prêt à parler comme on veut!

On ne sait si Tarquin prévit cet avantage, en se faisant peut-être présenter ces livres, comme nous avons vu qu'il étoit possible que son grand-père ait fait préparer le caillou d'Accius Nævius : Tarquin-le-Superbe se faisoit gloire d'imiter l'ancien. Il acheva la construction des fameux égouts qui n'avoient pas été conduits tout-à-fait jusqu'au Tibre par son grand-père. Il bâtit aussi dans le Capitole ce temple fameux, le terme des triomphateurs, où ils sont venus ensuite consacrer les dépouilles de l'univers. Tarquin prépara ce trône de gloire, et n'en jouit pas.

Rarement il étoit exempt de guerre; le moindre prétexte suffisoit pour mettre les armes entre les mains des habitants de petites souverainetés si peu distantes l'une de l'autre. Les hostilités suivoient bientôt les mécontentements. Ainsi Tarquin, se plaignant de ce que

les Rutules donnoient asile à ses bannis, assiégea Ardée, leur capitale, qui n'étoit qu'à cinq ou six lieues de Rome. Les fils du roi et beaucoup de jeunes gens attachés à la cour se trouvoient à ce siége. Comme il n'étoit pas poussé vigoureusement, il y avoit bien des intervalles pour les plaisirs. Dans un de ces moments, ces jeunes gens, au nombre desquels étoit Collatin, mari de Lucréce, se mirent à parler de leurs femmes : sujet de conversation délicat. Chacun relevoit le mérite de la sienne. Pour terminer cette espéce de dispute, ils conviennent qu'en sortant de table, après leur souper, ils monteront à cheval, iront surprendre leurs femmes qui ne les attendoient pas, et que celle qu'ils trouveront occupée de la manière la plus convenable à son sexe sera déclarée l'emporter sur les autres.

Ils partent : arrivés à Rome, ils trouvent les princesses, femmes des jeunes Tarquins, en grande compagnie. Au contraire, Lucréce, épouse de Collatin, enfermée avec ses femmes, travailloit à des ouvrages de laine, quoique la nuit fût déja avancée. D'un consentement unanime, la victoire lui est adjugée. Quelques jours après Sextus arrive le soir à la maison de campagne de Lucréce; elle le reçoit comme un ami de son mari. Au milieu de la nuit il s'introduit dans sa chambre l'épée nue, met la main sur son sein, et la menace de la tuer si elle fait le moindre bruit. Sur le refus d'écouter sa passion, il lui déclare que, si elle persiste, il l'égorgera; qu'il tuera ensuite une esclave qu'il mettra auprès d'elle dans le lit, et qu'il publiera par-tout qu'il n'a fait que venger l'outrage fait à l'hon-

neur de Collatin. La crainte de l'infamie ôte tou moyen de défense à Lucréce. Après avoir satisfait ses infames desirs, Sextus retourne au camp.

Dès le matin Lucréce se rend à Rome; elle écri à son mari, à son père, à ses plus proches parents de venir. La lettre étoit si pressante qu'ils arrivent auprès d'elle en grand nombre. Avec eux se trouvoit Junius Brutus. Quand ils sont tous assemblés, la malheureuse Lucréce leur révéle son funeste secret, et la résolution qu'elle a prise de ne pas survivre à sa honte. En vain s'efforcent-ils de la consoler, en lui représentant qu'il n'y a point de crime où il n'y a point de consentement. Elle embrasse son père et son mari, tire un poignard caché sous sa robe, et se l'enfonce dans le sein. A ce spectacle, Brutus, cessant de se contrefaire, se précipite sur le cadavre, retire le fer sanglant, et le tenant élevé : « Nous ne devons point, « dit-il, perdre notre temps à répandre d'inutiles lar- « mes. Je jure par ce sang, si pur avant l'outrage de « Tarquin, que je poursuivrai, le fer et le feu à la « main, Tarquin-le-Superbe, sa coupable femme et « leurs enfants ; que je ne souffrirai pas que quelqu'un « de cette famille, ni quelque autre que ce soit, régne « jamais dans Rome. Grands dieux ! je vous prends à « témoin de mon serment ! » Il présente ensuite le poignard à Collatin, au reste de la compagnie, et leur fait prononcer les mêmes paroles.

Surpris de trouver dans Brutus une présence d'esprit qu'on ne lui connoissoit pas, ces Romains le crurent inspiré, et s'abandonnèrent à ses conseils. Il les détrompa, leur découvrit que sa folie avoit été feinte, et les exhorta à secouer le joug honteux qui les ac-

tabloit. Par ses ordres, les portes de la ville sont fermées. Le corps sanglant de Lucrèce est porté dans la place publique : le sénat s'assemble, et lance un décret par lequel Tarquin, sa femme et ses enfants sont proscrits à jamais. Après s'être assuré du sénat, Brutus convoque le peuple ; le corps de l'infortunée Lucrèce, exposé à sa vue, fit autant que son discours. Le tyran, lui, sa postérité, furent condamnés de nouveau à un exil éternel, et on dévoua aux dieux infernaux quiconque, par action ou par parole, tenteroit de le rétablir. Instruit de cette révolution, Tarquin accourt; il trouve les portes fermées et les citoyens dans une attitude menaçante sur les remparts : il retourne à son armée. Le peu de temps qu'il avoit mis à sa course avoit aussi suffi aux émissaires de Brutus pour s'y rendre ; il la trouva révoltée contre lui. On lui présente la pointe des piques et la mort. Chassé de la capitale, abandonné de ses troupes, proscrit par ses sujets à l'âge de soixante-seize ans, Tarquin, sa femme et ses enfants sont obligés de fuir, et d'aller mendier un asile jusque chez leurs anciens ennemis.

ROME RÉPUBLIQUE.

République.
Ap. D. 2494.
Av. J. C. 504.

Que les Romains, témoins des crimes de Tarquin et de sa famille, l'aient proscrite pour toujours, rien de plus juste ; mais qu'après les obligations qu'ils avoient à la royauté ils l'aient proscrite elle-même pour le présent et pour l'avenir, c'est un événement qui étonneroit, si on ne savoit que le peuple, une

fois lancé, va toujours plus loin qu'il n'avoit imaginé. Brutus, qu'on doit regarder comme l'auteur de cette révolution, étoit un homme ambitieux, sombre et opiniâtre. On a une preuve de son ambition dans ce qu'il fit en revenant de consulter l'oracle de Delphes avec les fils de Tarquin. Ayant eu la curiosité de demander lequel d'entre eux étoit destiné à régner, la prêtresse répondit : « Ce sera celui qui le premier baisera sa mère. » Un homme sans ambition n'auroit pas pris pour lui la promesse qui ne paroissoit adressée qu'à l'un des deux princes ; mais Brutus se l'appliqua. En rentrant en Italie il laissa les enfants courir au cou de leur mère ; pour lui, s'étant laissé tomber, il baisa la terre, notre mère commune, et prétendit avoir saisi par-là le sens de l'oracle.

Brutus avoit un caractère sombre, même atrabilaire ; il put le contracter pendant la longue dissimulation qu'il s'étoit imposée. Plus il se faisoit de violence pour cacher adroitement le dépit que lui causoient les plaisanteries mortifiantes auxquelles sa feinte imbécillité l'exposoit, plus il cherchoit et combinoit de moyens pour se venger, et pour effacer son humiliation actuelle par quelque action glorieuse. Ces dispositions accoutument l'esprit à des résolutions vigoureuses, à ne point s'effrayer des extrêmes, à repousser les sentiments de la nature, s'ils venoient mettre obstacle aux projets déja commencés. Tel est l'enthousiasme des grands factieux, qui ne diffèrent, comme on voit, des scélérats que par l'objet. Ceux-ci assassinent pour voler ; ceux-là commettent et prescrivent des meurtres pour commander. Les scélérats n'ont pas besoin de prétextes, leur but est clair ; il

en faut aux chefs de factions pour échauffer leurs complices, les pousser sans remords à des actions atroces qui les enchaînent à leur cause ; et ce prétexte est ordinairement le dessein de procurer aux hommes la liberté.

Il paroît que Brutus avoit son plan tout formé dans sa tête. Dans ce plan entroit comme partie nécessaire le serment : le serment, ce frein dont on ne veut pas que les autres soient exempts aussitôt qu'on l'a reçu soi-même. Celui que les citoyens avoient prêté, exigé même des femmes et des enfants, savoir de ne jamais rappeler Tarquin ni sa famille, et de ne se jamais laisser gouverner par des rois, Brutus le fit jurer à tous les soldats revenus de l'armée, en présence des citoyens qui le renouvelèrent. Il gagna le peuple en le rendant maître de l'élection de deux magistrats qui devoient le gouverner. On leur donna le titre modeste de *Consul*, ce qui veut dire, *homme qui a soin, qui surveille*. Le premier fut Brutus lui-même, auquel on joignit Collatin, mari de Lucrèce. Il y eut quelque jalousie à ce sujet. Brutus sut l'apaiser. Il se concilia aussi l'affection du sénat en augmentant le pouvoir de ce corps par l'addition de cent membres aux deux cents qui le composoient déja. On prit ces nouveaux sénateurs, non parmi les patriciens, mais parmi les chevaliers, afin que le peuple ne crût pas que la première classe vouloit tout envahir.

Les Tarquins se réfugioient de ville en ville, et sollicitoient l'intervention des alliés auprès de leurs anciens sujets. Les Étrusques envoyèrent des ambassadeurs chargés d'une lettre suppliante du monarque déposé. Ils demandoient qu'elle fût lue dans l'assem-

blée du peuple. Le sénat n'y consentit point. Ils prièrent qu'on rendît à Tarquin ses biens, du moins ceux de Tarquin l'ancien, son grand-père, dont la république n'avoit point à se plaindre. Cette demande, rejetée par Brutus, approuvée par Collatin, renvoyée au peuple, ne passa que de trois voix en faveur de Tarquin. Cette famille avoit un grand nombre de partisans à Rome, sur-tout parmi les jeunes patriciens. Accoutumés au luxe et aux plaisirs de la cour, ils ne voyoient pas sans peine s'établir une république austère, hérissée de formes, par lesquelles il deviendroit nécessaire de passer pour parvenir aux honneurs et aux dignités, sans pouvoir espérer de faveur que d'une populace qu'ils dédaignoient, et qu'il faudroit pourtant supplier. Ces considérations les rendirent faciles à écouter les ambassadeurs toscans, qui les engageoient à se réunir pour favoriser le rétablissement des Tarquins. A la tête de la conspiration se trouvèrent trois neveux de Collatin, deux neveux de Brutus, et ses deux fils Titus et Tibérius.

Les conspirateurs veulent aussi se lier par la religion des serments. Ces jeunes gens immolèrent, dit-on, un homme, jurèrent sur ses entrailles fumantes qu'ils feroient leur possible pour exterminer les consuls et rétablir le roi. Ils mêlèrent dans leur vin du sang de cet homme, se portèrent l'un à l'autre cet exécrable breuvage, et ils écrivirent chacun au roi une lettre qu'ils remirent aux ambassadeurs. Ce fut ce qui les perdit. Un esclave les écoutoit. Il alla révéler ce qu'il avoit entendu à un patricien très estimé, nommé Valérius. Cet homme sort de sa maison, accompagné de ses clients, de ses domestiques et de

ses amis, met une garde à l'entrée de la maison où ces imprudents célébroient leur détestable orgie, va droit chez les ambassadeurs, saisit les lettres, et, muni de cette preuve, fait arrêter tout ce qu'on put saisir de conjurés.

Le lendemain, de grand matin, les consuls paroissent sur leur tribunal. Les prisonniers sont amenés. Brutus, sans laisser voir la moindre altération sur son visage, interroge ses deux fils. Trois fois il les somme de se justifier, trois fois ils ne répondent que par des sanglots. Un silence d'horreur régnoit dans la place. Quelques voix l'interrompent : « Bannissez-« les, bannissez-les. » Valérius se taisoit, Collatin pleuroit. L'attendrissement gagnoit l'assemblée. Brutus, d'une voix ferme, dit aux licteurs : « Licteurs, je vous « abandonne mes fils, exécutez la loi. » Le père les voit dépouiller sous ses yeux sans qu'il détourne la vue; ils sont déchirés de verges, et on leur coupe la tête. Après cette action, que les historiens romains nomment grandeur d'ame, fermeté républicaine, il quitte son tribunal, et laisse son collégue décider du sort des autres coupables. Collatin, plus humain, accorda un jour à ses neveux pour se justifier; mais il eut l'imprudence de vouloir remettre l'esclave dénonciateur entre les mains de ses maîtres; c'étoit risquer de l'envoyer au supplice. Valérius, qui l'avoit pris sous sa sauvegarde, s'y opposa. Pour terminer leur différent, on rappelle Brutus, sur l'avis duquel il fut décidé que tous les conjurés, sans exception, seroient mis à mort, ce qui fut exécuté; que, par respect pour le droit des gens, on renverroit les ambassadeurs sans les punir; que l'esclave seroit dé-

claré citoyen romain, et jouiroit de la liberté qu'il avoit procurée à la patrie. On remit en question l'affaire des biens des Tarquins. Il fut statué qu'ils seroient confisqués au profit du public, que leurs palais seroient rasés, et leurs terres partagées entre les citoyens pauvres. Le peuple ne se réserva qu'un champ près de la ville qui fut consacré à Mars, et où les jeunes Romains vinrent dans la suite faire leurs exercices. Les citoyens ne voulurent point profiter de la moisson ni des arbres dont ce champ étoit couvert. On fit jeter ces productions dans le Tibre, où elles formèrent une île. Collatin, dont l'attendrissement étoit peut-être regardé par Brutus comme un reproche de sa dureté, déplut à l'impérieux consul. Il déclara qu'il ne lui étoit plus possible de le garder pour son collègue, et en menaçant de se retirer il força le peuple à déposer le malheureux Collatin. Valérius fut élu à sa place. Cette sanglante tragédie finit par un trait adroit de politique. On publia une amnistie pour ceux qui avoient suivi la fortune des tyrans, pourvu qu'ils revinssent dans un temps donné. Cette sage précaution priva le roi d'un grand nombre d'amis et de soldats, et ramena dans Rome beaucoup de citoyens distingués.

Le malheur des Tarquins, quoique mérité, leur attiroit de la compassion. Les Véiens armèrent pour eux et se présentèrent en bataille devant les Romains. Le choc commença par la cavalerie. Aruns, fils de Tarquin, commandoit celle de l'ennemi. Le jeune guerrier, apercevant Brutus entouré de licteurs, s'écrie : « Voilà l'ennemi mortel de ma famille, l'usurpateur « du trône de mon père. » Ils courent l'un contre l'au-

tre avec tant de fureur, qu'ils se percent et tombent morts ensemble. Les Véiens perdirent onze mille trois cents hommes que l'on compta sur le champ de bataille, et les Romains un de moins, d'où ils s'adjugèrent la victoire. Valérius rentra dans Rome sur un char à quatre chevaux, ce fut le premier triomphe de cette espèce : dans le petit, qu'on nommoit Ovation, le vainqueur alloit à pied. Le consul menoit le corps de son collégue, auquel il fit faire des obsèques magnifiques, accompagnées d'une oraison funèbre, la première qui ait été prononcée dans Rome. Les dames romaines prirent le deuil pendant un an pour le vengeur de leur sexe. Ainsi Brutus survécut peu au plaisir d'avoir changé le gouvernement de sa patrie.

Le zéle de Valérius pour les intérêts du peuple lui fit donner le surnom de Publicola ou Populaire. Il avoit été soupçonné de prétendre à la souveraineté, parcequ'il se faisoit bâtir sur le mont Palatin une maison qui dominoit la place publique. Il plut à quelques citoyens ombrageux de la transformer aux yeux du peuple en citadelle. Valérius, instruit des murmures, la fit raser en une nuit jusqu'aux fondements. Il fit ôter des faisceaux consulaires les haches, ces objets de terreur, et ordonna aux licteurs de les incliner devant l'assemblée du peuple. Il lui sacrifia beaucoup des droits et de l'autorité de sa charge, et c'est peut-être sa complaisance qui inspira au peuple ce goût de domination, cet esprit turbulent qui mit plus d'une fois la république en danger. Publicola fut le premier flatteur du peuple.

Les Véiens ayant été battus, les Tarquins sollicitèrent et obtinrent le secours de Porsenna, roi des Clu-

siens. La victoire dans cette guerre abandonna les aigles romaines ; mais la fermeté et la constance des Romains les firent encore triompher. On cite toujours avec éloge le courage d'Horatius Coclès. Seul, il défendit la tête du pont par lequel les légions épouvantées fuyoient dans la ville. Il soutint le choc des ennemis pendant qu'on rompoit le pont derrière lui, et quand il le vit tout-à-fait rompu, il se jeta dans le fleuve et se sauva à la nage. La ville, composée alors de trois cent mille habitants, attaquée au dépourvu, éprouva une misère affreuse. Porsenna profita de l'occasion pour offrir aux Romains de lever le siége s'ils vouloient recevoir leurs anciens maîtres. « Plutôt mourir de faim, « s'écrièrent-ils tous, que de souffrir l'esclavage et « l'oppression. »

Dans le plus fort de la détresse, un jeune homme, nommé Mucius Cordus, sort de Rome, armé d'un poignard, et déguisé en Toscan, s'introduit dans le camp de Porsenna. Ce prince faisoit alors lui-même le prêt à ses soldats, accompagné d'un secrétaire, vêtu à-peu-près comme lui. Mucius se jette sur le secrétaire et le poignarde. On l'arrête aussitôt. « Qui es-tu, lui dit Por-« senna saisi d'effroi ? d'où viens-tu ? quels sont tes « complices ? — Je suis Romain, répondit l'intrépide « jeune homme. Je suis venu pour délivrer ma patrie « par ta mort. Vois comme je me punis de mon erreur. » En même temps il met sa main dans un brasier destiné aux sacrifices, et la laisse brûler jusqu'aux os sans donner signe de douleur. « Quant à mes complices, « ajouta Mucius, sache que nous sommes trois cents « qui avons juré de t'arracher la vie. » Cette fausse confidence fit une impression terrible sur le roi des

Clusiens. Il renvoya le jeune enthousiaste avec honneur, et crut, de l'avis de son conseil, n'avoir d'autre parti à prendre pour sa sûreté que de terminer cette guerre à l'amiable.

Porsenna envoya faire des propositions aux Romains. On convint de quelques articles : en attendant la pleine acceptation de quelques autres, les Romains donnèrent en otages dix jeunes patriciens et dix jeunes filles de la première qualité. Clélie, une d'entre elles, se baignant avec ses compagnes, ne peut se voir si près de sa patrie sans desir d'y retourner. Elle se met à la nage, excite ses compagnes à l'imiter, et toutes arrivent sur le bord. Valérius, en étant instruit, envoie dire à Porsenna que c'est à son insu et contre son gré que ces jeunes filles se sont évadées, et qu'on va les ramener. Les Tarquins remarquoient avec peine la confiance qui s'établissoit entre Porsenna et les Romains. Ils appréhendoient que leurs intérêts ne fussent sacrifiés dans le traité qui se ménageoit. Pour le rompre, ils imaginent d'enlever les jeunes filles qu'on renvoyoit, persuadés que cet acte de violence rallumera le feu de la guerre, près de s'éteindre. Ils dressent une embuscade à l'escorte. Quoique foible et surprise, elle se défendit assez long-temps pour être secourue à propos par un corps de Clusiens. Porsenna arriva lui-même. Cet acte de perfidie le brouilla irrévocablement avec les Tarquins. Il se retira ami des Romains. Sans rien exiger d'eux, et par un trait de générosité délicate, sachant qu'ils étoient pressés par la faim, il ordonna à ses soldats de laisser toutes leurs provisions dans le camp. Il fit présent à Clélie d'un beau cheval superbement enharnaché. Les Romains lui témoignèrent leur

reconnoissance en lui élevant une statue. Ils lui envoyèrent une chaîne d'ivoire, un sceptre, une couronne d'or et une robe triomphale. Cordus, surnommé Scævola, c'est-à-dire gaucher, parcequ'il ne put plus se servir que de sa main gauche, reçut aussi de la république des présents honorables et utiles. La mémoire de la générosité de Porsenna s'est perpétuée d'âge en âge par la formule établie pour la vente des effets appartenant au public : Le héraut crioit : « Ce sont ici « les biens de Porsenna. »

Les Tarquins ne se rebutoient pas. Après les Etrusques ou les Toscans, dont les Clusiens faisoient partie, ils suscitèrent contre les Romains tous les Latins ; mais ils comptoient moins sur la force que sur l'intrigue. Il y avoit beaucoup de mécontentement à Rome. D'abord les esclaves formèrent une conspiration. On la découvrit ; un grand nombre de coupables furent mis en croix. L'atrocité du supplice irrita tout le corps des esclaves. Les citoyens pauvres, presque tous accablés de dettes, se plaignoient de la dureté de leurs créanciers. Les familles plébéiennes un peu aisées, en général, étoient révoltées de la morgue des patriciens, et parmi les patriciens même, les Tarquins conservoient toujours des amis entre ces hommes que le faste des cours et les promesses des grands séduisent. Le complot de s'emparer des portes et des remparts pendant la nuit, de les livrer aux troupes des Tarquins, et d'égorger les sénateurs désignés, alloit s'exécuter, lorsque les artisans de cette trame, effrayés de leur propre ouvrage, allèrent tout découvrir. Le sénat se trouva très embarrassé. Les complices étoient en très grand nombre. L'appel au peuple, introduit par Publi-

cola, pouvoit les sauver quand ils auroient été condamnés par le sénat. On résolut de finir brusquement cette affaire, sans donner au peuple le temps de réfléchir. Les consuls, par un faux avis, firent réunir les conjurés dans la place. Le sénat les condamna. On fit ratifier la sentence par le petit nombre de plébéiens qui se trouvoient rassemblés. Après le prononcé du jugement, ces citoyens reçurent l'ordre de se retirer, et aussitôt on lâcha contre les criminels les chevaliers romains et d'autres troupes, qui les passèrent au fil de l'épée.

DICTATEURS.

En même temps que la république étoit inquiétée au-dedans, elle soutenoit la guerre au-dehors. Il falloit des soldats. Les citoyens pauvres, qui forment toujours le plus grand nombre, refusoient de s'enrôler. « Nous « serions bien insensés, disoient-ils, d'aller combattre « pour la défense d'une ville où nous sommes opprimés « par d'impitoyables créanciers. » Le sénat crut qu'il étoit possible de recruter les légions, en suspendant, par un décret, toute action pour dettes, jusqu'à la fin de la guerre; mais cette condescendance même fut inutile. Le refus dégénéroit en révolte ouverte. Les sénateurs comprirent alors combien dans ces occasions une puissance absolue et unique est nécessaire. Ils se déterminèrent à tenter de cet expédient, et proposèrent un décret en vertu duquel tous ceux qui étoient chargés de quelque partie de l'administration publique devoient se démettre de leur pouvoir, et être remplacés par un seul magistrat, dont la puissance ne dureroit que six mois. Le peuple y consentit. Tous les

Dictateurs.
Ap. D. 2506.
Av. J. C. 492.

magistrats se démirent de leurs fonctions, et un des consuls, le dernier démissionnaire, nomma ce magistrat unique, appelé *dictateur*, sur la tête duquel se réunit l'autorité de toutes les autres magistratures.

Le dictateur devoit avoir été consul. Il choisissoit à son gré un général de cavalerie qui lui servoit pour ainsi dire de lieutenant, et qui exécutoit ses ordres.

Le dictateur faisoit la guerre et la paix, ordonnoit des impôts sans consulter le sénat, et n'étoit comptable ni responsable de rien de ce qu'il avoit fait pendant sa magistrature. On ne lui connoissoit que deux espéces de dépendance : la première de ne pouvoir sortir de l'Italie, la seconde de ne pouvoir monter à cheval, sans en avoir demandé la permission au peuple. Du reste, il étoit plus souverain que jamais n'avoient été les rois, et ce magistrat ne paroissoit qu'entouré de vingt-quatre licteurs, avec leurs faisceaux armés de haches.

Le premier dictateur fut Titus Lartius. Il nomma général de la cavalerie Spurius Cassius, qui avoit été honoré du consulat, et d'un triomphe. L'appareil de cette magistrature imposa au peuple, qui ne refusa plus de s'enrôler. Le dictateur obtint, par quelques avantages, une tréve d'un an avec les Latins, et déposa la dictature avant le temps prescrit. Pendant la tréve, les préparatifs des Latins firent juger que la guerre alloit recommencer avec la plus grande violence. C'étoit en effet comme le dernier coup de désespoir des Tarquins. Trois fils de Tarquin-le-Superbe restoient encore, tous braves, déterminés à expirer sur le champ de bataille, ou bien à recouvrer le royaume de leur père. Ils avoient un corps formidable d'exilés

et de déserteurs, tous engagés par le même serment. La république crut la circonstance assez importante pour nommer un nouveau dictateur. Les enrôlements se firent moyennant la promesse ordinaire aux débiteurs, d'améliorer leur sort après la guerre. Jamais combat ne fut plus opiniâtre que celui qui se donna près des bords du lac Régille. Les chefs s'attaquèrent corps à corps. Presque tous y furent grièvement blessés, ou y périrent. Les trois fils de Tarquin, sa dernière espérance, tombèrent parmi les morts, après des prodiges de valeur. Les Latins, extrêmement affoiblis par cette défaite, subirent les conditions de paix que le vainqueur voulut imposer. Il exigea qu'ils chassassent de leur pays tous les exilés. Tarquin-le-Superbe fut obligé d'aller cacher sa honte dans la Campanie, chez le tyran Aristomène, où il mourut âgé de 90 ans.

Mais bientôt on vit renaître à Rome les troubles domestiques. La lutte des créanciers et de leurs débiteurs recommença avec plus de fureur qu'auparavant. C'étoit un sujet légitime de dissention, si on examine la dureté des lois à cet égard. Quand un débiteur ne payoit pas après trois sommations, le créancier avoit le droit de le charger de fers, de le garder dans sa maison, assujetti aux travaux les plus fatigants et les plus humiliants, ou de le vendre comme un esclave. Le droit du créancier s'étendoit jusque sur la vie du débiteur. Quand il y avoit plusieurs créanciers, ils pouvoient se partager le corps du malheureux, à proportion de la somme qui leur étoit due. On dit que cette loi barbare ne s'exécutoit pas; mais si elle existoit, il est possible qu'il y ait eu des hommes assez inhumains pour la mettre en pratique. Du moins s'en trouva-t-il de capa-

bles d'exercer le droit de servitude dans toute sa rigueur. L'histoire nous a laissé un exemple de cette cruauté.

Pendant qu'on délibéroit sur un nouvel enrôlement pour la guerre contre les Volsques, paroît dans la place publique un homme âgé, pâle, défait, la barbe longue, les cheveux en désordre: parmi ceux qui s'attroupèrent autour de lui, plusieurs se souvenoient d'avoir servi avec lui, et de l'avoir vu combattre vaillamment aux premiers rangs des légions. « Je « suis né libre, dit-il, s'adressant au peuple, je me « suis trouvé à vingt-huit batailles. Dans la der- « nière guerre contre les Sabins j'ai perdu le re- « venu de mon champ pendant une année. Ma maison « a été brûlée par l'ennemi, et tous mes biens ont « été enlevés. Obligé de payer le tribut, j'ai été forcé « d'emprunter. Les intérêts se sont accumulés. J'ai été « contraint, pour y satisfaire, de vendre l'héritage de « mes pères. Comme je ne pouvois m'acquitter entière- « ment, mon créancier m'a emmené chez lui avec deux « de mes enfants. Il m'a livré à ses esclaves, qui, par « son ordre, m'ont traité de la manière la plus cruelle. » En achevant, il se dépouille et montre sur son dos les stygmates encore récents des verges avec lesquelles on l'a déchiré, et sur sa poitrine les honorables cicatrices des blessures reçues en combattant pour la patrie. Ce spectacle confirma le peuple dans son obstination à ne pas s'enrôler.

Il y avoit deux consuls d'un caractère absolument opposé : Appius Sévère, inflexible, ne connoissant de la loi que la rigueur; Servilius au contraire persuadé qu'il faut savoir l'adoucir, quelquefois la faire taire,

et se ployer aux circonstances. Le premier étoit très estimé des riches patriciens ; le second étoit considéré par le peuple pauvre comme son protecteur et son ami. En vain cependant fit-il ses efforts dans cette circonstance pour engager les plébéiens à se ranger sous les drapeaux de la république. « Que les Volsques arrivent, disoient-ils ; que nous importe d'où nous viennent nos fers, de la main des ennemis ou de celle de nos compatriotes. Que les patriciens essuient les dangers de la guerre, puisqu'ils ont seuls la récompense de nos victoires ; devons-nous faire un rempart de nos corps pour empêcher que l'ennemi ne vienne détruire nos prisons, et n'emporte nos chaînes ? » Néanmoins, après ce premier mouvement de dépit et de fureur, Servilius obtint une audience plus calme. Ces malheureux, encore jaloux de l'honneur du sénat, tandis qu'ils en étoient si peu ménagés, eurent la condescendance de prêter l'oreille aux paroles du consul, lequel leur dit : « Qu'il seroit contraire à la dignité de la compagnie de paroître n'avoir travaillé au soulagement des citoyens que par un motif de crainte. Attendez la fin de la campagne, et soyez sûrs qu'alors ce que vous voulez exiger de force, le sénat vous l'accordera par un motif de reconnoissance. » Ils le crurent, partirent et sous sa conduite défirent les Volsques. Contre l'usage établi de réserver toujours une partie du butin pour le trésor public, Servilius l'abandonna tout entier à ses soldats. Cette générosité choqua les sénateurs, qui lui refusèrent les honneurs du triomphe ; mais son armée le lui déféra malgré eux.

La mauvaise humeur du sénat étoit d'un fâcheux

augure pour l'exécution des promesses de Servilius. Aussi furent-elles oubliées. Appius jugeoit les causes des débiteurs avec plus de sévérité que jamais : et le foible Servilius lui-même, entraîné par les patriciens, se laissoit aller jusqu'à prononcer quelquefois avec autant de sévérité que son collégue. Cette conduite cependant étoit d'autant plus injuste, que, pour obtenir la grace promise, c'étoient ceux qui avoient le plus de dettes qui s'étoient le plus distingués par leur valeur. Deux guerres survinrent encore, l'une contre les Arunces, qui se plaignoient que les Romains s'approchoient trop de leurs frontières. Ils menacèrent d'attaquer la république si elle n'abandonnoit pas une ville des Volsques où elle avoit mis garnison. Le sénat répondit aux ambassadeurs : « Di-« tes à vos maîtres qu'il est dangereux d'attaquer ceux « dont le voisinage est formidable. » Ce petit peuple fut bientôt mis à la raison. L'autre guerre, plus importante, étoit encore contre les Sabins. Nouvelle exhortation aux plébéiens de s'enrôler : nouveau refus. Comme la chose étoit pressante, on ne s'amusa point à négocier. Le sénat fit nommer un dictateur par les consuls. Le choix tomba sur Manius Valérius, septuagénaire, frère du fameux Publicola. Il harangua le peuple, promit de faire en sorte que le sénat eût pour les débiteurs insolvables tous les égards qu'ils pourroient eux-mêmes souhaiter. « En attendant, ajouta-« t-il, j'ordonne qu'on ne parle ni de contestations, ni « d'emprisonnements pendant mon administration. »

Le peuple, comptant sur ses promesses, prit les armes avec plaisir et s'en servit avec gloire. Le dictateur mérita les honneurs du triomphe. Il auroit

peut-être été plus flatté d'en obtenir un sur la dureté de cœur des sénateurs. En vain il les pria de se relâcher de leurs prétentions : les usuriers, favorisés par Appius, l'emportèrent. On reprocha même au vieillard d'abandonner son corps pour faire sa cour aux plébéiens. Le dictateur irrité ne put s'empêcher de lui dire : « Vous serez peut-être trop heureux « dans peu de jours d'avoir un intercesseur comme « moi auprès du peuple. » Il quitte la salle du sénat, convoque l'assemblée du peuple et s'y rend avec toutes les marques de sa dignité. Il commence par le remercier de la promptitude avec laquelle ses concitoyens ont pris les armes à sa prière. Il se plaint ensuite du procédé peu sincère du sénat, tant envers eux qu'envers lui. Il abdique sa dignité. « Jugez-moi, ajoute-t-il, je me livre à votre ressentiment, si vous me soupçonnez de vous avoir « trahis. » Le peuple, qui l'avoit écouté avec des sentiments de respect, le reconduisit chez lui avec autant d'acclamations que s'il avoit procuré l'abolition des dettes.

TRIBUNS DU PEUPLE.

Les Romains avoient un respect religieux pour leurs étendards. Ils juroient sur ces signes sacrés en s'enrôlant dans la milice, et croyoient ne pouvoir les quitter que quand on les licencioit. Mal instruits ou trop confiants, les patriciens s'imaginèrent que les soldats, n'ayant point été congédiés par le dictateur avec les formes ordinaires après la guerre des Sabins, n'oseroient refuser de continuer le service sous les

Tribuns du peuple.
Ap. D. 2511.
Av. J. C. 487.

consuls, et qu'une nouvelle guerre seroit le moyen d'empêcher qu'ils ne songeassent à l'abolition des dettes. Ils ordonnèrent donc aux généraux de conduire chacun leur armée, l'une contre les Èques, l'autre contre un reste de Sabins qui remuoient encore. Les soldats démêlant l'artifice sortirent de Rome la rage dans le cœur. Ils délibérèrent comment ils s'y prendroient pour désobéir, sans manquer à leur serment. Ce fut d'abandonner leurs officiers, d'enlever les drapeaux et de les emporter avec eux. Ce parti pris, ils se retirèrent, conduits par un plébéien nommé Bellutus, sur une montagne à une lieue de Rome, montagne qu'on a depuis nommée le mont Sacré.

Cette retraite ne fut pas plutôt sue à Rome que le peuple se précipita en foule hors des portes, afin de se joindre aux soldats, malgré les efforts des patriciens pour le retenir. Ceux-ci envoyèrent demander ce que vouloient les plébéiens. « Vous le savez, ré« pondirent-ils sèchement, et vous connoîtrez bientôt « quels ennemis vous avez à combattre. » Cette réponse rapportée au sénat donna lieu à de grands débats. L'ex-dictateur concluoit d'envoyer une grande députation chargée de faire la paix, et de ramener le peuple, à quelque prix que ce fût. L'inflexible Appius voyoit la ruine de la république dans la moindre condescendance. Il vouloit qu'on attendît, sans montrer d'inquiétude, le repentir du peuple, dût-on avoir recours aux armes, s'il étoit nécessaire. Appius avoit pour lui toute la jeunesse, jalouse des prérogatives de la noblesse. Les vieillards au contraire, persuadés qu'un peu de complaisance ne leur ôteroit rien de leur considération personnelle, ne croyoient pas courir de

risques en faisant des avances; leur avis prévalut: la députation eut lieu.

Comme elle étoit composée de tout ce qu'il y avoit de sénateurs les plus estimés, elle fut recue avec le plus grand respect. Leur seule présence auroit suffi pour ramener les esprits, et les patriciens auroient remporté une victoire entière sans faire de sacrifices, si les plébéiens n'avoient eu parmi eux des hommes habiles, souples, adroits, et propres à démêler l'artificieuse politique du sénat. De ce nombre étoit un Lucius Junius, portant le nom du fondateur de la république; il prenoit aussi le surnom de Brutus, et affectoit de se croire destiné à délivrer le peuple de la tyrannie du sénat, comme Brutus avoit délivré Rome de l'oppression des rois.

Ménénius porta la parole. Il fit précéder les offres du sénat par une fable qui devroit être écrite en gros caractères, dans tous les lieux destinés aux assemblées populaires. « Un jour, dit-il, les membres se « fâchèrent contre l'estomac. C'est un paresseux, « dirent-ils, qui ne travaille ni n'agit, pendant que « nous nous donnons bien de la peine. Il faut que « chacun ait son tour. En conséquence, les membres « cessèrent de fournir des aliments. L'estomac n'ayant « plus de nourriture, tout le corps tomba en lan« gueur, et sentit trop tard que celui qu'ils regardoient « comme inutile contribuoit plus que tous les au« tres à l'intérêt commun. » Cet apologue, appliqué au gouvernement, fit une grande impression parmi cette multitude armée, sur-tout étant terminé par la déclaration que le sénat consentoit à l'abolition des dettes.

Tous les soldats applaudirent avec une joie vive. Ils n'en demandoient pas davantage. Déja ils levoient leurs tentes pour suivre les députés. Leurs chefs les arrêtèrent. « Voilà, dit Brutus, un grand pas fait en « faveur du peuple. Certainement, la condescendance « du sénat doit exciter notre reconnoissance; mais « quelle sûreté nous donne-t-on pour l'avenir? — Et « quelle autre pouvez-vous demander, répondit Mé- « nénius, que celle que nos lois et la constitution de « la république vous donnent. — Permettez-nous, ré- « pliqua Brutus, de vous en proposer une que vous ne « nous refuserez pas si vos intentions sont droites; « c'est que le peuple soit autorisé à choisir annuelle- « ment des magistrats qui n'auront dans Rome d'autre « autorité que celle de le protéger. » Les députés, surpris, dirent qu'ils n'avoient pas de pouvoir à cet égard, et qu'il falloit en référer au sénat. A la simple proposition, Appius entra en fureur; il annonça les plus grands malheurs pour la république. Mais le plus grand nombre des sénateurs étoit las de la division, et vouloit la paix. La loi passa suivant le desir de Brutus, qui fut élu avec Bellutus et trois autres. De cinq, le nombre fut ensuite porté à dix, et leur personne fut déclarée inviolable.

Les tribuns avoient leur siége près du sénat. Il ne leur étoit permis d'y entrer que quand les consuls les appeloient. Ils n'avoient ni robes distinctives, ni licteurs, ni chaise curule, n'étoient habillés que comme de simples particuliers, et n'avoient à leurs ordres qu'un simple serviteur, nommé Messager. Leur autorité étoit renfermée dans Rome, d'où ils ne pouvoient sortir. Si le sénat ou un autre tribunal portoit un

jugement, par lequel le peuple lui paroissoit lésé, il suffisoit qu'un d'entre eux se levât, et prononçât *veto, je défends;* ce seul mot empêchoit toute action. Les tribuns ne pouvoient être choisis que parmi les plébéiens, et devoient être élus par eux. On ne les établit d'abord que pour s'opposer à l'oppression du peuple, et veiller à la conservation de ses droits; mais ils ne tardèrent pas à étendre leur puissance au-delà des premières bornes; de sorte qu'on eut bientôt à leur reprocher des désordres plus grands que ceux qu'ils avoient été destinés à réprimer; aussi quelques anciens les ont-ils appelés *le poison de la tranquillité publique.*

Coriolan.

La première occasion importante dans laquelle éclata l'ambitieuse prétention des tribuns, celle de resserrer, de borner la puissance du sénat et de s'en revêtir eux-mêmes, fut l'affaire de Coriolan. Il se nommoit Caïus Marcius, étoit d'une famille patricienne. Le surnom de Coriolan lui fut donné, à la tête de l'armée, pour ses exploits au siége de Corioles, capitale des Volsques, qu'il prit, et pour des traits de courage étonnants qui déterminèrent la victoire en faveur des Romains, dans une bataille qu'ils gagnèrent quelques jours après. Fier de ses succès, très zélé pour les prérogatives de son ordre, il ne pouvoit voir sans indignation les atteintes sourdes que les tribuns ne cessoient d'y porter. Ils se servoient de tous les moyens possibles pour envenimer le peuple contre le sénat. Une famine survint; c'étoit, disoient-ils, le crime des patriciens, le crime des riches qui faisoient des amas de blé, afin de le vendre plus cher. Dans cette persuasion, le peuple, qu'il suffit de prévenir pour le faire agir

même contre ses intérêts, crut bien se venger des patriciens, en refusant de s'enrôler pour une expédition qui devoit lui procurer des vivres. Coriolan, voulant faire voir aux tribuns qu'on pouvoit déconcerter leur malice, se met à la tête de quelques volontaires, entre sur les terres des ennemis, obtient des avantages décisifs, et revient avec un riche butin en blé, en bétail et des prisonniers.

Ce triomphe fut une humiliation pour les tribuns, qui résolurent de punir celui qui la causoit. Coriolan de son côté, loin de chercher à adoucir leur ressentiment, les bravoit en toutes circonstances. Il se déclara dans le sénat, avec la véhémence de son caractère, contre l'accord fait sur le mont Sacré, accord auquel les tribuns devoient leur puissance. Ceux-ci pensèrent à le faire repentir de sa hardiesse. Dans un moment où ils le tenoient dans la place publique, le centre de leur puissance, deux tribuns, sans même consulter le peuple, le condamnent à être précipité de la roche Tarpéienne, supplice des traîtres. Ils s'avancent pour saisir Coriolan. Les patriciens le mettent au milieu d'eux. Il y auroit eu un combat sanglant sans la modération du peuple même, qui, jugeant que ses magistrats avoient été trop loin, convertit l'arrêt de mort en un ajournement à comparoître devant lui, pour se purger du crime de tyrannie, le seul dont on l'accusoit.

On eut beaucoup de peine dans le sénat à déterminer Coriolan à se soumettre. Il regardoit la prétention du peuple comme attentatoire à l'autorité du sénat. Son opinion étoit appuyée par Appius, qui revenoit toujours sur les dangers que la foiblesse du sénat pré-

paroit à la république. Il repassoit tous les torts des sénateurs, démontroit clairement le danger de leur molle politique, et en prédisoit les funestes effets: cependant, comme les tribuns s'étoient engagés à n'intenter d'autre action que celle de tyrannie, et que Coriolan étoit bien pur à cet égard, il se rendit aux instances des sénateurs, d'autant plus volontiers qu'ils promirent de l'accompagner à l'assemblée, et de ne le point abandonner.

Elle commença d'une manière qui dut faire mal augurer de l'issue aux patriciens. Les tribuns avoient placé le peuple de manière que, contre l'ordre ordinaire, la dernière classe, celle de la populace, dont ils disposoient, devoit avoir la prépondérance des suffrages. En vain les con .s se récrièrent contre cette forme irrégulière. Il fallut encore céder ce point. Ils l'abandonnèrent en partie, parcequ'ils espéroient obtenir qu'en considération des prières de tout le sénat on n'en viendroit pas aux voix. « Contentez-vous, « disoit le consul Minucius, de la soumission de « Coriolan. Voudriez-vous traiter en criminel un si « illustre citoyen? C'est le sénat entier qui vous de« mande de le recevoir en grace. Pourriez-vous refuser « trois cents des principaux membres de la république? « L'ennemi le plus cruel ne pourroit tenir contre un « si grand nombre d'illustres suppliants. — L'assem« blée est convoquée, répondit froidement le tribun « Sicinius, elle ne peut être renvoyée que l'affaire ne « soit terminée à la pluralité des voix. »

L'accusation du tribun roula sur deux points: savoir, que Coriolan avoit empêché de diminuer le prix du blé, et avoit fait ses efforts pour abolir le tribunat, d'où il

tiroit la conséquence qu'il aspiroit à la tyrannie. Sans s'amuser à réfuter des imputations dont on tiroit une conséquence sensiblement calomnieuse, l'accusé parla en guerrier devant les compagnons et les témoins de ses victoires, exposa aux yeux du peuple les couronnes qu'il avoit reçues de la main de ses généraux. « Qu'ils parlent, s'écria-t-il en les appelant par leur « nom, qu'ils parlent ceux que j'ai sauvés dans les « batailles; qu'ils paroissent ceux que j'ai arrachés « au fer des ennemis, et à qui j'ai sauvé la vie. » Tous se levèrent, et étendant les mains en suppliants : « Sauvez, disoient-ils au peuple, sauvez celui à qui « nous devons l'avantage d'être au milieu de vous. S'il « faut une victime, prenez-nous, nous sommes prêts « à mourir pour lui. » Comme ceux qui tenoient ce langage étoient presque tous plébéiens, leurs sollicitations arrachoient des larmes à la plus grande partie du peuple. Coriolan ouvre ses habits, montre les cicatrices de ses plaies. « C'est pour sauver ces dignes ci- « toyens, dit-il, que j'ai reçu ces blessures; que les « tribuns accordent, s'il se peut, de pareilles actions « avec l'odieux dessein qu'ils m'imputent. » Les principaux plébéiens convenoient qu'un citoyen si distingué par sa naissance et son mérite n'auroit pas dû être mis en justice sur de si frivoles présomptions. Ils conclurent à l'absoudre, et même à l'absoudre avec éloge. Les tribuns voyoient l'objet de leur haine près de leur échapper. Un d'eux, contre la parole donnée de renfermer l'accusation dans le crime de tyrannie, intente une autre action, qui étoit d'avoir partagé à ses soldats le butin fait sur les Antiates, au lieu de le mettre dans le trésor public. Coriolan, qui ne s'atten-

doit pas à ce nouveau grief, répond que les circonstances l'avoient autorisé à cette disposition, quoiqu'elle ne fût pas conforme aux lois, qu'il n'a rien pris pour lui, que les dépouilles ont été mises entre les mains de ceux même qui l'écoutent. Mais, parmi les Romains présents, il y en avoit aussi beaucoup qui n'avoient pas participé à cette largesse, parcequ'ils n'étoient pas de l'expédition des Antiates. Ils prirent moins d'intérêt au sort d'un homme auquel ils n'avoient pas d'obligation personnelle. L'esprit public changea. Les tribuns profitèrent du moment, et Coriolan fut condamné à un bannissement perpétuel.

Il sortit de l'assemblée la rage dans le cœur. Arrivé chez lui, il trouve Véturie sa mère, et sa femme Volumnie, fondant en larmes. « Je n'ai plus, leur dit « il, ni mère, ni femme, ni enfants. J'abjure tout, « jusqu'à mes dieux domestiques. » Il part après ce brusque adieu. Les sénateurs l'attendoient à la porte de la ville. Justement offensé de leur peu de courage, il passe au milieu d'eux sans daigner leur adresser une seule parole. Il médite quelques jours sur son sort dans une maison de campagne où il s'étoit retiré. De là il jette les yeux sur les différents peuples voisins chez lesquels il pourra chercher un refuge, et il se détermine pour les Volsques, qu'il avoit plusieurs fois battus, et songe à chercher un asile dans la maison même d'Actius Tullus leur chef, sur lequel il avoit remporté des victoires. Il se rend à Antium, leur capitale, entre dans la maison de ce général, et va s'asseoir près du foyer, lieu consacré aux dieux domestiques, et inviolable chez les anciens.

On annonce à Actius, qui soupoit dans un autre

appartement, qu'un étranger d'une taille majestueuse vient d'entrer dans sa maison sans dire un seul mot, et qu'il s'est placé auprès du foyer de ses lares. Actius approche. « Qui êtes-vous, dit-il à l'inconnu ? que vou« lez-vous ? » L'étranger découvre son visage qu'il avoit jusqu'alors caché avec les mains. Le Volsque, ne se rappelant pas ses traits, le Romain lui dit : « Je suis Coriolan : exilé pour toujours de ma patrie, « j'en viens chercher ici une autre, et vous offrir mon « bras et mes conseils contre mes ingrats concitoyens. » Actius lui tend la main, gage de sûreté dans leurs mœurs, et conduit cet illustre proscrit dans un appartement.

Les Romains s'étoient fait, par leur injustice, un ennemi terrible qui les réduisit aux dernières extrémités. Les Volsques donnèrent le commandement à Coriolan, qui entra sur le territoire de Rome, trouva les citoyens dispersés à la campagne, les fit tous esclaves, brûla les fermes, emmena le bétail, brisa les instruments d'agriculture, mit tout à feu et à sang, et vint camper aux portes de la ville. Les plébéiens éperdus coururent au sénat, révoquèrent leur fatal décret, et demandèrent le rappel de l'exilé. Mais cette compagnie, reprenant son ancienne dignité, ne voulut pas fléchir devant un rebelle. Elle laissa tout au plus espérer à Coriolan qu'il pourroit, en concluant la paix, obtenir la liberté de revenir dans sa patrie. Les députés qu'on envoya, quoique la plupart ses anciens amis, entre autres Minucius, furent reçus avec hauteur. Coriolan les fit passer entre les haies de soldats menaçants, et imposa pour condition, à l'égard des Volsques, ce qu'il put ima-

giner de plus mortifiant pour les Romains. » Quant « à moi, dit-il, croyez-vous qu'un simple rappel ré« pare suffisamment les affronts que j'ai reçus? Quelle « sûreté y a-t-il pour moi dans ma patrie? pendant « qu'il ne tient qu'à des tribuns effrontés, à un Sici« nius, à un Décius, d'armer contre moi une vile po« pulace? Non. Rome est une marâtre. Elle a traité « de la manière la plus cruelle un fils qui ne cher« choit qu'à s'immoler pour sa gloire. Elle connoîtra « bientôt, par les effets de mon ressentiment, si les dieux « épousent ma cause ou la sienne. Allez, je vous donne « trente jours; au bout de ce terme, je reparoîtrai « sous ces murs pour entendre votre réponse. »

Cette tréve fut employée par les Volsques à continuer leurs ravages, et par les Romains à délibérer. Le sénat, toujours intrépide, rendit ce décret remarquable : « On ne traitera pas avec les Volsques qu'ils « ne soient hors du territoire de la république. » Au terme marqué, Coriolan reparoît. Des députés lui portent la résolution du sénat. Le Romain s'obstine au contraire aux conditions qu'il a déja proposées pour les Volsques. Déja on se dispose à l'attaque, et à livrer l'assaut à la ville de Rome. Le peuple consterné garnit les divers postes. Les sénateurs permettent cependant qu'une députation religieuse aille prier Coriolan de se soumettre au décret. Les augures, les prêtres, les pontifes, revêtus de leurs habits de cérémonie, arrivent au camp, sont reçus avec respect, mais n'obtiennent rien. Leur retour infructueux redouble les alarmes. Les hommes bordoient les murailles avec une contenance mal assurée. Les femmes faisoient retentir les temples de leurs gémisse-

ments. On en voit tout-à-coup sortir les plus distinguées, ayant à leur tête Valérie, sœur du fameux Valérius Publicola.

Elles dirigent leurs pas vers la maison de Coriolan, où sa mère et sa femme déploroient ensemble leur malheur et celui de Rome : « Vous êtes, leur dit Va« lérie, la seule ressource qui nous reste. Nous venons « vous conjurer de sauver nos biens, notre honneur « et notre liberté. Venez avec nous au camp de Co« riolan, amenez ses tendres enfants qui pourront « toucher le cœur de leur père. Votre présence l'en« gagera à préférer la conservation de sa triste famille « à son ressentiment, et aux avantages qu'il peut re« tirer de la part des Volsques. » Encore douloureusement affectées du brusque adieu de Coriolan, sa mère et sa femme refusoient d'essayer leur foible crédit sur un guerrier fier de sa force, et qui ne respiroit que la vengeance. Cependant elles se laissent entraîner par les instances de Valérie et de ses compagnes, et partent du consentement du sénat.

On avertit Coriolan qu'une file de chars sort de Rome, remplis de dames, qui dirigent leur marche vers le camp. Il soupçonne le but de cette étrange ambassade, se propose de les recevoir avec les mêmes égards qu'il avoit marqués aux ministres de la religion, mais de ne leur pas accorder davantage. Cependant sa fermeté commence à chanceler quand il voit à la tête sa mère et sa femme : il ordonne à ses licteurs de baisser les faisceaux devant des personnes si chères, et court les embrasser. Leurs larmes se confondirent ; mais quand Véturie voulut expliquer le sujet de sa mission, son fils l'interrompit, jusqu'à l'arrivée

des officiers volsques qu'il avoit fait mander, de peur qu'ils ne prissent ombrage de l'entrevue. Elle dit qu'elles viennent demander la paix, et conjurer son fils, par ce qu'il avoit de plus cher, de tourner ses armes contre d'autres ennemis. Il répond que, sans trahir les intérêts d'une nation qui l'a honoré du commandement de ses troupes, il ne peut abandonner les avantages que les circonstances lui offrent sur Rome. Elle réplique qu'elle ne prétend rien exiger de lui qui puisse l'exposer au moindre blâme; que, sans manquer à ce qu'il doit à ses bienfaiteurs, il est le maître de faire une paix également avantageuse aux deux nations. « Par le grand Jupiter, s'écrie-t-elle, par « les mânes de tes ancêtres, je te conjure de retirer les « troupes de devant Rome, et d'accorder aux Romains « une tréve d'un an, pendant laquelle on prendra des « mesures pour faire une paix durable. O mon fils! tou- « jours obstiné dans ta vengeance, résisteras-tu aux « larmes de ta mère? Considère que ta réponse déci- « dera de ma réputation et de ma vie : une Romaine « sait mourir quand l'honneur veut qu'elle meure. Si « je ne puis te persuader, j'ai résolu de me donner la « mort à tes yeux. Tu n'iras à Rome qu'en foulant aux « pieds le corps de ta malheureuse mère. Mon fils, mon « cher fils, accorde-moi la grace que je te demande! « Si mes prières, si mes larmes ne sont pas capables de « t'émouvoir, vois ta mère prosternée devant toi, te « suppliant d'épargner ta patrie. » En prononçant ces paroles elle embrassoit ses genoux et versoit un torrent de larmes. Ses enfants et toutes les dames romaines se prosternèrent de même.

Coriolan, voyant sa mère à ses genoux, n'est plus

maître de ses mouvements. Agité de mille passions différentes, il s'écrie: « Ah! ma mère, vous me désar- « mez! » Puis, la pressant tendrement dans ses bras, il ajoute d'une voix basse: « Rome est sauvée, et votre « fils est perdu. » En effet, les Volsques ne lui pardonnèrent pas l'engagement qu'il prit de sortir sur-le-champ du territoire de la république, selon les résolutions du sénat. Dans les discussions qui s'élevèrent ensuite à Antium, à l'occasion des autres conditions de la paix, on forma de vives plaintes sur la complaisance de Coriolan, qui voulut se justifier devant le peuple; mais des assassins apostés ne lui laissèrent pas le temps de parler, et le massacrèrent. Le sénat demanda aux dames romaines ce qu'elles desiroient en récompense d'un si grand service; elles prièrent qu'il leur fût seulement permis de bâtir à leurs frais un temple *à la Fortune des dames.* Le sénat ordonna qu'on le construisît des deniers du trésor public. Valérie en fut la première prêtresse. Comme Coriolan avoit porté les armes contre sa patrie, le sénat ne voulut pas qu'on lui fît des obséques à Rome; mais les dames en portèrent le deuil pendant dix mois. Quoique mort dans la disgrace, son pays l'a toujours honoré comme un héros. Il étoit désintéressé, ami de la vertu, aussi brave que prudent; mais pas assez populaire. Coriolan a été reconnu plus propre qu'aucun des généraux qui l'ont précédé à reculer les frontières de la république, s'il n'avoit pas été arrêté par les troubles qui ont empêché sa patrie de recueillir le fruit de ses vertus.

Si on jugeoit de toutes les républiques par l'exemple de Rome, on diroit que c'est dans les troubles qu'elles se forment; que c'est dans les troubles qu'elles se for-

ifient et s'agrandissent; que par conséquent cet état leur est nécessaire, jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à prendre tout leur accroissement. Cette crise de gouvernement est aussi redoutable pour les hommes doux et pacifiques, qu'avantageuse pour les intrigants, les ambitieux, les vindicatifs, ainsi que pour les autres hommes dont les passions sont exaltées. Que ceux-ci consultent l'histoire romaine à l'époque dont nous parlons, ils y trouveront tous les moyens pratiqués et praticables pour faire valoir un parti, se rendre recommandable, fonder sa fortune et son crédit à l'aide d'une réputation populaire.

Ici paroît *la loi agraire*, cette pomme de discorde jetée entre les pauvres et les riches. Elle avoit été déja annoncée, à la suite de l'abolition des dettes, comme le seul moyen d'amener l'*égalité* nécessaire dans les républiques. Cassius, consul, en fit l'objet d'une délibération légale pour mortifier les sénateurs qui lui avoient refusé les honneurs du triomphe, qu'il obtint pourtant malgré eux. Les tribuns, magistrats du peuple, s'y opposèrent par jalousie, parcequ'ils n'avoient pas proposé eux-mêmes cette loi, et qu'ils ne vouloient pas que le peuple reçût un bienfait d'une autre main que de la leur; mais, ayant réussi à ôter à Cassius le mérite de la proposition, ils s'en emparèrent, et la firent si bien valoir, qu'ils forcèrent le sénat d'accorder qu'il seroit nommé dix hommes, appelés *décemvirs*, pour faire ce partage. Ensuite l'infortuné Cassius, pour prix de sa démarche en faveur du peuple, fut accusé par le sénat du crime de haute trahison devant ce même peuple qui le condamna à être précipité de la roche Tarpéienne.

Les Sabins. Les délais affectés du sénat à nommer les décemvirs déterminèrent les plébéiens à ne point s'enrôler dans une guerre réellement entreprise pour faire diversion à la loi agraire. Les tribuns appuyoient cette résolution dans la ville, qui étoit le centre de leur puissance, qui ne pouvoit s'étendre au-delà. Les consuls font transporter leur tribunal dans la campagne. Là, ils citent les citoyens pour être enrôlés. Quand il se trouvoit quelques réfractaires, ils ordonnoient qu'on démolît leurs fermes et qu'on emmenât leurs bestiaux. Moyennant ces expéditions militaires, deux armées furent bientôt levées. Soldats braves à leur ordinaire, mais marchant dans le dessein de déshonorer leurs chefs, ils se laissèrent en effet repousser par les ennemis jusque dans leur camp; alors ils firent volte-face, et les chassèrent à leur tour, de manière cependant que leur victoire ne pût mériter aux consuls les honneurs du triomphe. Cette obstination du peuple produisit, de la part de la famille patricienne des Fabius, un dévouement comparable à celui des Lacédémoniens aux Thermopyles: ils allèrent offrir au sénat de défendre seuls de leurs corps et de leurs biens les frontières de la république contre les Véiens. Partis au nombre de trois cents, ils font de tels exploits que les Véiens sont obligés de faire marcher contre eux une armée entière. Le nombre l'emporta sur la valeur; encore les Véiens n'obtinrent-ils pas la victoire en se mesurant corps à corps avec les Fabius. Ils les percèrent de loin à coups de flèches. Il ne survécut de cette famille qu'un enfant de quatorze ans, seul rejeton qui perpétua le nom de Fabius.

Le consul de ce moment étoit Ménénius, homme

généralement estimé. Les tribuns le soupçonnèrent de s'entendre avec les patriciens pour différer toujours, sous différents prétextes, la nomination des *décemvirs*, ou plutôt son mérite trop reconnu du peuple leur portoit ombrage. Aussitôt qu'il fut sorti de charge, ils l'accusèrent d'avoir laissé périr les Fabius qu'il auroit pu défendre. Comme il se pratiquoit dans ces occasions, ces magistrats changèrent la manière de recueillir les voix, afin de donner la prépondérance à celles de la populace, dont ils disposoient. Ménénius fut condamné à mort; peine qu'à la sollicitation du sénat les tribuns laissèrent commuer en une amende, mais si forte, qu'il étoit hors d'état de la payer, n'ayant pour tout patrimoine que la gloire de son père et la sienne. Ses amis lui offrirent de la payer; il les remercia, s'enferma dans sa maison, et mourut de chagrin, ou se tua.

C'étoit un combat perpétuel entre les deux partis. Famine. La famine y donnoit souvent lieu. Rome se trouvoit fort exposée à ce fléau. On en sentira aisément la cause, quand on fera réflexion que cette ville, extrêmement peuplée, n'avoit qu'un territoire fort borné, peu capable de fournir à ses besoins, tant parceque de fréquentes guerres occupoient les bras destinés à l'agriculture, que parceque les espérances du laboureur étoient souvent détruites avant la moisson par les ravages des ennemis. Le sénat, afin de prévenir ou de soulager la disette, formoit avec l'argent du trésor public des greniers, dont on distribuoit le blé au peuple à un prix modique. Les tribuns persuadèrent au peuple que ce prix, quelque modique qu'on l'établît, étoit encore trop haut; que ce blé ayant été payé avec l'argent du trésor, le peuple devoit avoir pour rien le blé

qu'on en avoit acheté; que si les patriciens ne vouloient pas le donner, il falloit aller le prendre. D'ailleurs cette manutention des blés fournissoit une occasion favorable de calomnier ceux qui en étoient chargés comme s'ils eussent fait de cette denrée de première nécessité un objet de spéculation lucrative.

Loi de Voléron.

Les patriciens, attaqués avec tant d'aigreur, résolurent de repousser la force par la force. Peut-être y employèrent-ils d'abord quelques manœuvres sourdes car le tribun Gennius fut trouvé mort dans son lit, la veille d'un jour où il devoit porter un coup décisif au sénat. Le peuple le remplaça par un homme violent nommé Voléron, personnellement insulté par les patriciens, et irrité contre eux. Ceux-ci lui opposèrent Appius, héritier de la haine de son père contre le peuple, et de son inflexible fermeté.

La lutte s'établit entre ces deux hommes sur la manière d'élire les tribuns; manière, disoit Voléron, qui donnoit trop d'influence au sénat sur l'élection des magistrats du peuple, et lui fournissoit le moyen d'en mettre dans le nombre quelques uns à son choix, dont il se servoit pour croiser les opinions des autres, et suspendre leur fatal *veto*. Appius s'éleva dans l'assemblée du peuple contre les prétentions de Voléron avec toute la véhémence dont il étoit capable. Un tribun, nommé Lectorius, après avoir traité Appius de bête féroce, qu'il falloit combattre, non avec des paroles, mais avec l'épée, ordonna au consul de sortir de l'assemblée. Sur son refus, le tribun s'avance avec ses officiers pour le saisir. Les licteurs et les patriciens environnent Appius. Il y eut des coups de donnés et rendus; mais il n'y eut point de sang répandu, parce-

qu'on ne portoit point d'armes dans la ville. L'assemblée se sépara en désordre. Pendant la nuit, les plébéiens s'emparèrent du Capitole. Tout tendoit à une guerre ouverte, lorsque l'esprit conciliant du consul Quinctius et de quelques sénateurs modérés ramena la paix. On reconnut que la rixe passée n'étoit arrivée de part et d'autre que par un excès de zéle pour la république, et moyennant une petite déférence pour le sénat, la loi de Voléron passa malgré les vives réclamations et les protestations d'Appius.

Le consul se vengea de cette victoire du peuple par une rigueur excessive dans la discipline de l'armée, à la tête de laquelle il marcha contre les Volsques. Centurions et soldats, également irrités, renouvelèrent le projet qui avoit déja été exécuté contre les mêmes ennemis, de déshonorer leur général en se laissant battre. Appius, frémissant de rage à la vue de cette trahison, ramène l'armée sur le territoire de la république. Donnant alors un libre cours à son ressentiment, il fait couper la tête, en sa présence, aux centurions ainsi qu'aux autres officiers qui avoient quitté leurs rangs. Ceux qui avoient abandonné leurs drapeaux à l'ennemi furent battus de verges jusqu'à la mort; enfin il fit décimer les soldats. Après cette sanglante exécution, le consul, rentré dans la ville, continua de s'opposer fièrement aux prétentions des tribuns, et de défier leur vengeance. Il les brava jusque dans l'assemblée du peuple, convoquée pour lui faire son procès comme à un ennemi de la patrie. Appius y parut, non en habit de deuil, comme c'étoit l'ordinaire en ces sortes d'occasions, mais avec une contenance ferme et assurée, sans permettre que ses amis sollicitassent en sa

faveur. Il plaida sa cause lui-même. Ses raisons et sa manière de les exprimer firent tant d'impression, qu'il alloit être renvoyé absous, si les tribuns, s'apercevant de ces dispositions favorables, n'eussent pas fait remettre la décision à un autre jour, sous prétexte qu'on n'auroit pas le temps de recueillir les voix avant la nuit. Appius sentit que ce délai n'étoit imaginé que pour prendre des mesures plus sûres contre lui; et trop certain de ne pouvoir échapper à la vengeance de ses ennemis, il prévint sa condamnation et se donna la mort. Les tribuns vouloient qu'on le privât des honneurs dus à son mérite et au rang qu'il avoit tenu dans la république; mais les consuls permirent au fils de faire l'oraison funèbre de son père, et le peuple écouta son éloge avec plaisir.

On n'est pas étonné, après la mort d'Appius, de voir reproduire la loi agraire. Pour l'éluder, les patriciens cherchèrent à se débarrasser de ceux qui avoient le plus d'intérêt à son établissement, savoir les pauvres. Quelle que fût l'intention du sénat, ce qu'il proposoit étoit un véritable avantage; il consistoit à partager entre eux les terres des Antiates nouvellement conquises; mais quand il fut question de recevoir les noms de ceux qui voudroient former cette colonie, peu de plébéiens vinrent s'inscrire. Ils se plaignirent même du sénat, disant que les patriciens ne cherchoient qu'à envoyer loin de Rome ceux qui avoient le courage de s'opposer à leur tyrannie. Les jeux, les spectacles, les assemblées publiques, l'agitation des affaires, la part que chacun d'eux avoit au gouvernement, contribuoient à les attacher à Rome, quelque misérables qu'ils y fussent, et leur faisoient regarder une colonie

comme un exil honorable. De plus, les tribuns n'étoient pas fâchés de retenir cette multitude oisive et indigente, qui leur étoit d'un grand secours dans leurs querelles avec le sénat.

Il en survint une plus importante que la loi agraire pour le fond et les suites. Jusqu'alors les consuls avoient rendu seuls la justice : ils régloient leurs sentences sur les principes de l'équité naturelle, sur d'anciens usages, ou sur les lois de Romulus et de ses successeurs, dont il se trouvoit encore quelques restes dans les livres sacrés confiés à la garde des pontifes. Mais ces premiers éléments de la jurisprudence romaine avoient toujours été cachés au peuple. Un tribun, nommé Terentius, représenta que cette forme rendoit les magistrats patriciens maîtres de la fortune des particuliers, en ce que les principes dont ils s'appuyoient étant ignorés, ils pouvoient les interpréter suivant leur caprice ou leur intérêt. Terentius demandoit deux choses : premièrement, que les consuls n'eussent pas seuls le droit de rendre la justice ; secondement, qu'on fît des lois connues de tout le monde, afin que les juges pussent y conformer leurs sentences, et que ceux qui seroient exposés à des contestations fussent éclairés sur la justice de leurs causes, et ne se jetassent pas dans des procès ruineux.

Rien n'étoit plus raisonnable que ces deux demandes, et elles auroient certainement été accordées sans délai par le sénat, s'il n'eût écouté que la justice ; mais il se laissa entraîner par la jeunesse, toujours ardente, qui ne pouvoit voir sans dépit qu'on entamât les privilèges de son ordre. Quinctius Céson, jeune homme violent, d'une taille extraordinaire, qui s'étoit distingué dans

plusieurs batailles par sa valeur, ne se distingua pas moins dans la place publique, par des coups appliqués avec force sur tous ceux qui secondoient les tribuns. Il congédia ainsi l'assemblée malgré elle. Les tribuns eurent leur revanche le lendemain, non par des coups, mais par une accusation de crime capital contre le jeune imprudent. A ses torts trop réels on méla des calomnies, et il auroit été condamné à la mort, sans l'estime qu'on avoit pour Quinctius Cincinnatus, son père. En sa considération, le fils fut condamné seulement à une forte amende. Le père, pour la payer, vendit la plus grande partie de ses biens, et se retira dans une chétive cabane au-delà du Tibre, où il cultivoit de ses propres mains cinq ou six ares de terre, le seul bien qui lui restât.

La condamnation du fils avoit été accompagnée de beaucoup d'égards pour le père. Les tribuns eux-mêmes n'avoient pu s'empêcher de lui marquer l'estime qu'ils avoient pour ses vertus. Cette conduite fit espérer que Quinctius Cincinnatus, réélu consul, pourroit tranquilliser le peuple. D'ailleurs, on avoit besoin d'un homme ferme pour rétablir l'ordre dans la ville, où Herdonius, capitaine sabin, à la tête d'une troupe d'Eques et de Volsques, avoit pénétré. Ils s'étoient emparés du Capitole, et en avoient à la vérité été chassés; mais leur séjour avoit causé des désordres dont la réparation demandoit tout l'ascendant d'un homme d'un caractère tel que celui de Cincinnatus. Les députés du sénat qui lui portèrent le décret de son élection le trouvèrent dans son champ, conduisant lui-même sa charrue. Il eut de la peine à accepter; cependant l'amour de la patrie l'emporta. En quittant

sa femme il lui recommanda comme la chose essentielle le soin de son petit ménage, et il ajouta : « Je « crains bien, ma chère Racilie, que notre champ ne « soit mal labouré cette année. » Dans son premier discours il blâma également le peuple et le sénat, le premier d'avoir trop demandé, le second d'avoir trop accordé. « Je vous conduis contre les Eques et les Vols« ques, dit-il aux légions ; nous déclarons, mon col« légue et moi, que notre dessein est de camper tout « l'hiver, et que nous ne vous ramènerons pas que le « temps de notre magistrature ne soit expiré. » Passer l'hiver en campagne loin de leurs foyers ! L'idée seule de cette épreuve, qu'ils n'avoient pas encore subie, effraya les citoyens. Les femmes sur-tout marquèrent la plus grande inquiétude. Les tribuns voulurent s'opposer à ce projet alarmant. « Vos efforts seront vains, « répondit Cincinnatus; les citoyens, en prenant les « armes pour chasser les Eques et les Volsques du « Capitole, ont juré de ne les quitter que par ordre des « consuls, et ils tiendront leur serment. »

Il ne se trompa point. Malgré les mouvements que se donnèrent les tribuns, le scrupule détermina les soldats à rester sous les drapeaux loin de leurs femmes et de leurs enfants. Celles-ci eurent recours aux sénateurs et les prièrent de fléchir le consul. Il se laissa gagner, à condition que, principalement sous son consulat, il ne seroit point question de nouvelles lois. Cincinnatus rétablit l'exercice de la justice que tous ces troubles avoient interrompu. Il la rendit avec tant d'équité, de douceur et de bonté, que le peuple, charmé de sa conduite, parut oublier qu'il y eût des tribuns dans la république. Outre l'obligation de ne point par-

ter de nouvelles lois, le peuple et le sénat s'étoient imposé celle de ne point continuer leurs magistrats au-delà de l'année. Contre cet engagement, les comices élurent les mêmes tribuns. Le sénat vouloit par représailles perpétuer ses consuls. Cincinnatus s'y opposa. La légèreté du peuple, dit-il, ne doit pas être une régle pour nous. Il renvoya les faisceaux et retourna dans sa chaumière.

Cincinnatus en fut bientôt tiré par une circonstance très alarmante pour la république. Le consul Minucius s'étoit laissé enfermer par les Volsques dans un défilé dont il lui étoit impossible de se dégager. L'armée alloit périr. « Il nous faut un dictateur, s'é« crièrent les Romains : et ce dictateur doit être Cin« cinnatus. » Quand il aperçut de loin les députés qui lui apportoient le décret d'élection, précédés de vingt-quatre licteurs, il quitta son habit de travail, en prit un plus décent, et alla à leur rencontre. « Quelle nou« velle apportez-vous de Rome? leur dit-il. — Rome, « répondirent-ils, notre patrie et la vôtre, est en grand « danger. Elle a besoin d'un dictateur, elle jette les « yeux sur vous. » Cincinnatus soupire, regarde tristement ses bœufs, compagnons de ses travaux, et part.

Ses trois fils, ses amis, les sénateurs l'attendoient sur les bords du Tibre. Il s'informe de l'état des choses, nomme général de la cavalerie Lucius Tarquitius, de race patricienne, mais qui avoit servi jusqu'alors avec distinction dans l'infanterie, n'ayant pas assez de bien pour entretenir un cheval. Le dictateur ordonne que les boutiques et les tribunaux soient fermés, que chaque citoyen en état de porter les armes se trouve le

lendemain à un rendez-vous qu'il leur marque hors de la ville, avec douze pieux chacun et du pain cuit pour cinq jours. Arrivé devant le camp ennemi, il le fait entourer avec les pieux que chaque soldat avoit apportés, de sorte que les Volsques se trouvèrent dans la même situation où ils avoient mis les Romains. Après quelques efforts inutiles pour se dégager, le général volsque envoie des députés demander pour toute grace la vie sauve, et offre de se retirer sans armes et sans bagage. « Je ne crois pas, leur répond « froidement le dictateur, que votre mort soit un grand « avantage pour la république, ainsi je veux bien vous « laisser la vie; mais vous livrerez votre général et vos « officiers, et tous les soldats passeront sous le joug, « pour conserver à jamais le souvenir de leur dépen- « dance. » On plante en terre deux javelines, surmontées d'une troisième attachée en travers à la pointe des deux autres. Par cette espèce de porte passèrent les Eques et les Volsques désarmés, entre les haies de soldats romains. Les simples soldats volsques furent renvoyés chez eux, et les principaux officiers réservés pour le triomphe du dictateur.

Ensuite, s'adressant à l'armée qu'il venoit de délivrer. « Soldats de Minucius, leur dit-il, vous qui avez « pensé devenir la proie de nos ennemis, vous ne par- « tagerez pas leurs dépouilles, et vous consul, vous « apprendrez le métier de la guerre comme lieutenant, « avant de pouvoir commander les légions comme gé- « néral. » Personne ne murmuroit de cette sévérité; au contraire, l'armée entière fit présent à Cincinnatus d'une couronne d'or pour avoir sauvé la vie et l'honneur de ses concitoyens. Il triompha, et abdiqua au bout de

seize jours une dignité qu'il pouvoit retenir six mois : caractère unique dans l'histoire ; homme d'un sens profond, esprit juste, cœur droit, ne voyant que le devoir, sans crainte et sans espérance. On punit le calomniateur de son fils, par lequel avoit été provoquée l'amende qui réduisit le père à la pauvreté. Il revint lui-même aux affaires publiques. Le sénat lui dut le conseil de laisser augmenter le nombre des tribuns de cinq à dix. « Plus ils seront, dit-il, moins il y aura d'u« nion entre eux, et moins ils seront redoutables. »

Dix tribuns.

Ap. D. 2547. Av. J. C. 451.

A côté de Cincinnatus se présente un homme extraordinaire, un homme dont on pourroit traiter les exploits de fables exagérées, s'il n'en eût fait l'énumération devant ceux qui auroient pu le contredire, et qui cependant l'approuvèrent. Icilius, tribun du peuple, reproduisoit la loi agraire, cet éternel épouvantail des patriciens. On voit paroître dans l'assemblée Sicinius Dentatus, plébéien, âgé d'environ soixante ans, mais encore dans toute sa force et d'une taille avantageuse. Armé de l'éloquence des faits, qui est la meilleure, il éléve la voix et dit : « Citoyens, je me « suis trouvé à cent vingt batailles. J'ai reçu quarante« cinq blessures, toutes par devant, et jusqu'à douze « en un jour, quand Herdonius s'est emparé du Capi« tole. Je suis officier depuis trente ans, toujours em« ployé. J'ai été couronné quatorze fois de la main « d'autant de citoyens auxquels j'ai sauvé la vie. J'ai ob« tenu trois couronnes rurales pour avoir monté le « premier à l'assaut, huit autres pour différents ex« ploits, quatre-vingt-trois colliers d'or, soixante bra« celets de même métal, dix-huit piques, vingt-cinq « harnois, dont il y en a neuf qui sont le prix de la

« victoire que j'ai remportée sur autant d'ennemis dans « des combats particuliers. Voilà toutes les récompenses que j'ai reçues jusqu'ici. Je ne possède pas un « pouce de terre, non plus que vous, Romains, qui « avez été les compagnons de mes travaux. Les pays « que nous avons conquis sont entre les mains des « patriciens. Ils possèdent ce que nous avons acheté « au prix de notre sang. Puisqu'on nous traite ainsi, « faisons-nous justice à nous-mêmes, et passons en ce « jour la loi proposée par Icilius. »

Cette véhémente harangue auroit produit son effet sans la circonspection d'Icilius. Il craignit qu'on ne l'accusât de précipitation dans une affaire de cette importance, et remit la décision au lendemain. Les patriciens s'agitèrent pendant la nuit, et vinrent à bout de mettre la discorde dans l'assemblée, qui ne conclut rien. Il survint une nouvelle guerre, cause de nouveaux délais. Enfin, par accommodement, les tribuns suspendirent les démarches pour la loi agraire, et le sénat accorda la loi *Terentia*, ainsi nommée de Terentius qui l'avoit proposée le premier. Le but que se proposoit ce tribun étoit de donner un corps de jurisprudence à la république. Conformément à l'avis d'Appius, alors consul, il fut statué qu'on chargeroit dix hommes respectables par leur âge et par leur sagesse de composer un corps de lois. Ces commissaires nommés décemvirs, à cause de leur nombre, devoient être revêtus de la puissance souveraine pendant un an. Toutes les autres magistratures étoient abrogées pendant cet espace de temps, toutes les sentences des décemvirs déclarées sans appel, et on leur donnoit exclusivement le droit de faire la guerre et la paix.

Décemvirs.
Ap. D. 2553.
Av. J. C. 445.

DÉCEMVIRS.

Lois des décemvirs.

Le gouvernement des décemvirs fut d'abord juste et modéré, digne d'hommes occupés du bonheur de leurs concitoyens, et qui travailloient à faire goûter d'avance les lois qu'ils méditoient. Les Romains envoyèrent dans Athènes des députés chargés de rapporter les lois de Solon, qui servirent de base à celles des décemvirs. Deux tables, après avoir été composées, furent soumises à l'examen du peuple, qui les approuva généralement. Comme le travail n'étoit pas complet, on nomma les décemvirs encore pour une année. Appius, descendant de ces fameux patriciens antagonistes perpétuels des plébéiens, avoit depuis quelque temps changé de caractère ; il caressoit le peuple ; par ce moyen, de consul il s'étoit fait nommer décemvir. Il se fit nommer, ou plutôt il se nomma lui-même une seconde fois, et le peuple lui donna ses suffrages ; mais, ce qui lui étoit aussi important, il composa le collége des décemvirs de personnes qui lui étoient entièrement dévouées ; entre autres de trois plébéiens, contre la loi qui n'admettoit à cette fonction que des patriciens.

Jusqu'alors un seul des décemvirs avoit douze faisceaux, et les autres marques de la souveraineté quand il présidoit, ce qui ne duroit qu'un jour. Les autres étoient précédés d'un simple officier. Après la seconde nomination chacun se fit accompagner de douze licteurs. Ils s'entourèrent de jeunes patriciens hautains et insolents qui étoient charmés de voir établir une puissance dont ils s'autorisoient pour narguer le peu-

ple sans risque. On croit même que les sénateurs souffroient volontiers un pouvoir qui menoit directement à la tyrannie, tant dans l'espérance d'y parvenir eux-mêmes, que par le plaisir de voir humilier ce peuple dont les prétentions les avoient si souvent embarrassés. Appius étoit l'ame du conseil des décemvirs ; il dirigeoit leurs démarches, régloit leurs opérations, faisoit présider les uns aux armées, les autres aux tribunaux, selon leur capacité et ses vues particulières.

Elles n'étoient point ignorées : son oncle même les dévoila dans le sénat, et s'exila, pour ne pas voir, disoit-il, son neveu devenir le tyran de sa patrie. Tout le monde d'ailleurs les apercevoit, parcequ'ayant achevé les lois, les décemvirs, qui auroient dû se démettre de leur charge, se perpétuèrent de leur propre autorité. Tout leur réussissoit, lorsque Appius mit lui-même des bornes à sa fortune, par deux crimes également atroces, quoique d'un genre différent. Le premier fut commis contre Sicinius Dentatus, recommandable par tant de trophées. Il étoit revenu de l'armée fort mécontent de la conduite des décemvirs qui la commandoient. Appius, resté à Rome pour surveiller tout, craignit l'effet de ses discours. Il le renvoya à l'armée avec une commission honorable. Les généraux, prévenus par leur collègue, le reçurent avec les plus grandes marques d'estime, et firent semblant de vouloir se conduire par ses avis. Il leur donna le conseil de s'avancer dans le pays ennemi. Comme s'ils vouloient ne voir que par ses yeux, ils le chargent d'aller avec un détachement reconnoître le terrain, après avoir pris la précaution de ne com-

poser ce détachement que de soldats qui leur étoient dévoués.

Arrivés dans un lieu étroit qu'ils jugèrent convenable à leur dessein, les traîtres attaquent Sicinius de tous côtés. Le brave vétéran s'adosse à un rocher, et, recueillant toute sa valeur, fait mordre la poussière à quinze soldats et en blesse plus de trente. N'osant plus l'approcher, ils tâchent de le tuer à coups de flèches. Il résiste encore ; mais quelques uns gagnent le haut du rocher et l'assomment à coups de pierres. Ils reviennent, publiant qu'ils sont tombés dans une embuscade, et que leur chef y a péri avec les compagnons qui leur manquent. Mais les criminels ne prévoient jamais tout. La cohorte qui fut envoyée pour ensevelir les morts s'aperçut qu'il n'y avoit que des Romains, et que tous étoient couchés, comme s'ils avoient combattu contre Sicinius. Cette observation dévoila l'affreux mystère, et alluma dans le cœur des soldats une fureur concentrée que l'autre crime d'Appius fit éclater.

En se rendant le matin à son tribunal il aperçut une jeune fille d'une extrême beauté, nommée Virginie, qui, selon la coutume des jeunes Romaines, alloit à l'école publique, conduite par sa nourrice. Elle étoit fille du plébéien Virginius, distingué par sa probité et par sa valeur. En partant pour l'armée il l'avoit confiée à un oncle maternel. Elle devoit, au retour de son père, épouser Icilius, qui avoit été tribun du peuple, et qui se trouvoit alors à Rome. Le décemvir, tourmenté par une violente passion, tâcha inutilement de gagner la nourrice pour séduire la jeune fille. La séduction ne réussissant pas, il en vient à la [illegible].

Un de ses clients, nommé Claudius, en fut l'instrument. Ce ministre de la passion d'Appius, accompagné de quelques scélérats, entre un jour dans l'école et se met en devoir d'emmener Virginie comme fille d'une de ses esclaves. Le peuple s'y oppose. Il la conduit au tribunal d'Appius.

La fable qu'il débita devant celui qui l'avoit inventée étoit que Virginie, née chez lui d'une esclave, avoit été demandée par la femme de Virginius, qui se trouvoit stérile, afin de la présenter à son mari comme sa propre fille. « Je fournirai, disoit Claudius, des « preuves incontestables de ce fait; mais comme, en « attendant, il est juste que l'esclave suive son maître, « je dois l'emmener, en donnant suffisante caution de « la représenter après l'arrivée de son prétendu père. » L'oncle arrive au secours de sa nièce, parle, prie, sollicite en vain. Le décemvir ordonne que Virginie soit remise entre les mains de Claudius. Les femmes, outrées de l'injustice, font un rempart à la jeune vierge: Icilius arrive, repousse les licteurs, prend sa fiancée entre ses bras, et s'écrie: « Non, Appius, non, il « n'y a que la mort qui puisse me séparer de Virginie. « Fais-moi donner la mort, et ajoute ce crime à tant « d'autres dont tu es déja souillé. Joins tous tes lic- « teurs à ceux de tes collégues, je défendrai l'honneur « de mon épouse jusqu'au dernier soupir. Si quelqu'un « veut attenter à celui de Virginie, qu'il avance, je « jure par tous les dieux que son audace ne restera « pas impunie. »

Malgré ces menaces, les licteurs eurent ordre de saisir Virginie, mais le peuple repoussa les officiers du décemvir. Lui-même, feignant de mêler l'indul-

gence à la justice, dit qu'il consentoit que Virginie restât entre les mains de son oncle jusqu'au retour de Virginius, qu'il fixe au lendemain. S'il ne comparoît pas, alors Claudius pourra amener son esclave. Il fait sur-le-champ partir des courriers pour avertir ses collègues de retenir Virginius au camp; mais ceux d'Icilius les précédèrent, et Appius fut bien étonné d'apprendre dès le lendemain matin que le père étoit déja dans la place avec sa fille. Ce contre-temps ne le déconcerte point. Il monte sur son tribunal, et, affectant l'impartialité, il paroît écouter les deux parties avec un égal intérêt; comme si la force de la conviction lui arrachoit une sentence rigoureuse, il adjuge Virginie à Claudius. « Infame scélérat! s'écrie le père « hors de lui-même, je ne t'ai jamais destiné ma fille, « je l'ai élevée pour être l'épouse d'un citoyen romain, « et non pour être la victime d'un impudique ravis-« seur! » Il jeta les yeux sur le peuple pour voir s'il avoit quelque secours à en attendre. Hélas! ce peuple, effrayé par le décemvir qui faisoit parler la loi, se retiroit en silence. Virginius, dans cette cruelle extrémité, s'approche d'Appius en suppliant, « Excusez, « lui dit-il, ô Appius, les paroles qui viennent d'échap-« per à ma douleur, et permettez-moi d'interroger en « particulier la nourrice de Virginie, en présence de « Virginie elle-même, afin d'avoir du moins la con-« solation d'être détrompé. » Cette légère faveur lui est accordée. Il embrasse sa fille, la mène en conversant avec elle vers une boutique de boucher où il avoit aperçu un couteau, s'en empare et le montrant à la jeune et innocente Virginie, il lui dit : « Ma chère fille, « voilà l'unique moyen de conserver ta liberté et ton

« honneur. Va, Virginie, va rejoindre nos ancêtres, « libre et pure. » En même temps il lui enfonce le couteau dans le cœur. Elle tombe palpitante à ses pieds et meurt. Appius crie qu'on arrête Virginius; mais, avec le même couteau, celui-ci se fait jour à travers les satellites, monte à cheval et arrive à l'armée, tenant encore à la main le couteau dégouttant du sang de sa fille.

Tribuns militaires.

Les soldats s'assemblent autour de lui. Déja irrités par le meurtre de Sicinius, ils n'eurent pas de peine à partager le ressentiment de Virginius.

L'armée se lève tout entière, marche vers Rome, traverse paisiblement la ville et va camper sur le mont Aventin. Elle sentoit la nécessité de se choisir des chefs, et vouloit nommer Virginius. « Ma fille est « morte, répondit-il, et je ne l'ai pas encore vengée! « Avant que je puisse accepter quelque honneur, il « faut que ses mânes soient apaisés. D'ailleurs quelle « prudence et quels conseils modérés pouvez-vous at- « tendre d'un homme que nos tyrans viennent de ré- « duire au désespoir? Je pourrai être plus utile à la « cause commune en agissant comme particulier. » Ces raisons déterminèrent à choisir d'autres commandants. C'est l'origine des tribuns militaires, qui furent dans la suite pour les généraux à l'armée ce que les tribuns populaires étoient pour les consuls dans la ville.

Appius, ne pouvant traiter avec l'armée qui ne vouloit pas l'écouter, assemble le sénat. Il semble que cette compagnie auroit dû profiter sur-le-champ de l'occasion pour briser le joug de fer des décemvirs; mais comme il pesoit principalement sur le peuple,

les patriciens ne se pressèrent pas de l'en délivrer: cependant la fermeté de l'armée l'emporta. Le décemvirat fut aboli. On en revint aux consuls et aux tribuns. L'infame Appius mourut en prison, qu'il avoit l'insolence d'appeler *la clémence du peuple!* Il mourut, ou de ses propres mains, ou de celles de ses parents, qui vouloient le soustraire à la honte du supplice. Un autre de ses collègues subit le même sort. Les huit autres, effrayés de ces morts soudaines, s'enfuirent, leurs biens furent confisqués et vendus au profit du public. C'est la seconde fois qu'un crime contre la pudeur a changé le gouvernement de Rome. Ce que les décemvirs avoient fait de bon resta, c'est-à-dire, leurs lois, qu'on appela les *lois des douze tables*, parcequ'elles furent d'abord gravées sur autant de tables de chêne, pour être exposées aux observations et à la censure du peuple. Quand elles eurent été approuvées, on les grava sur des colonnes d'airain pour être un code perpétuel de droit public et particulier.

Censeurs. Ap. D. 2564. Av. J. C. 434.

La secousse donnée à la république, par l'établissement et la destitution des décemvirs, se fit encore ressentir pendant l'espace de cinquante ans, et empêcha durant cet espace le gouvernement de se consolider. Semblable à un malade inquiet qui change perpétuellement de médecins, et ne s'en trouve pas mieux, le peuple romain créoit, abolissoit, étendoit, restreignoit des magistratures dont le pouvoir, tantôt renfermé dans la classe patricienne, tantôt communiqué aux plébéiens, étoit un appât tentant pour les ambitieux. Le consulat, l'apanage privilégié des patriciens, devint l'objet de la cupidité des plébéiens qui parvinrent à cet honneur. En revanche, des pa-

triciens se firent adopter par des familles plébéiennes, afin d'être élus tribuns du peuple. On vit les censeurs, créés seulement pour compter le peuple et en faire le recensement, se mêler de l'inspection des mœurs et devenir des magistrats redoutables. Les édiles, chargés dans l'origine du soin des rues et places publiques, ajoutèrent à leur département la police des jeux et des fêtes publiques, et, sous prétexte de sûreté, se firent donner la surveillance des temples et des maisons particulières. On ne sera point étonné que les questeurs qui manioient les deniers publics, de simples calculateurs, compteurs et gardiens du trésor, soient devenus quelquefois des hommes importants dans le gouvernement. Les tribuns militaires prirent à l'armée la place des tribuns civils et des consuls. On leur substitua des présidents au nombre de trois. Ils ne siégèrent qu'un an. Deux fois la république eut recours à des entrerois, *interreges;* mais, dans les occasions périlleuses, toutes ces autorités étoient effacées par celle de dictateur.

On vit dans une de ces circonstances Cincinnatus, à l'âge de quatre-vingts ans, tiré de sa charrue pour être mis au timon de l'état, le manier avec la vigueur, la dextérité et le succès qui furent le partage de ses années florissantes. Peu de faits remarquables ont illustré cette époque féconde en troubles et en dissentions. On cite comme une preuve de l'injustice qui accompagne les actes faits par les assemblées populaires, la sentence du peuple romain entre les Ardéates et les Ariciens. Ces peuples se disputoient un territoire : ils prirent les Romains pour arbitres; ceux-ci s'avisèrent de se ressouvenir que ce terrain avoit

été dépendant de Corioles, une de leurs anciennes conquêtes. Par droit de conquête, ils se l'adjugèrent de suite, et mirent ainsi les plaideurs d'accord. Pendant cette époque encore l'armée se déshonora par le meurtre de son général : premier exemple de révolte sanguinaire dans ces troupes jusqu'alors scrupuleusement et religieusement attachées à leurs chefs. On y introduisit l'usage de la solde, qui autorisa à ne pas ramener à la ville les citoyens pendant l'hiver, puisqu'ils pouvoient trouver leurs besoins satisfaits au camp. La solde les rendit aussi plus dépendants et plus souples. Elle fut bornée à l'infanterie. La cavalerie, composée de patriciens censés riches, continua de servir à ses frais. La famine et la peste désolèrent l'Italie. A ce sujet il y eut des cérémonies expiatoires, et une vestale fut censurée par le souverain pontife, non parcequ'elle avoit rompu son vœu, mais parcequ'elle étoit trop libre dans ses manières.

Malgré les dissentions domestiques, la guerre se faisoit toujours, tantôt contre un voisin, tantôt contre un autre; et comment occuper autrement plus de deux cent mille guerriers que Rome nourrissoit dans l'enceinte de ses murs ? La population devenoit si considérable, qu'un tribun proposa de morceler la république, et d'en établir une partie à Veïes, qu'on venoit de conquérir. La crainte de la rivalité entre deux villes égales, et des funestes suites qu'elle pouvoit avoir, firent disparoître ce projet. Rome continua de reculer les bornes de son territoire. La patience, autant que la valeur, étoient des qualités militaires qui distinguoient ce peuple conquérant. Le siége de Veïes dura dix ans. Le dictateur Camille la prit d'assaut

au bout de ce terme. Il porta ensuite ses armes contre Faléries, capitaine des Falisques. Un acte de justice le mit en possession de cette ville.

Un maître auquel les citoyens confioient l'éducation de leurs enfants étoit dans l'usage de les promener autour de la ville, vraisemblablement du côté où ils n'avoient rien à craindre des Romains. Croyant faire sa cour aux assiégeants, le traître conduit ses enfants au camp des ennemis. « Avec cette jeunesse, « dit-il, je vous livre la ville. Je préfère l'amitié des « Romains au poste que j'occupe à Faléries. » Camille fait dépouiller le précepteur infidéle, arme ses écoliers chacun d'une poignée de verges, et les charge de le ramener ainsi dans la ville; commission dont ils s'acquittèrent avec zéle. Les habitants pleins de reconnoissance s'abandonnèrent aux Romains, quoiqu'ils eussent juré de s'ensevelir plutôt sous les ruines de leur ville; les Romains furent reçus et traités en alliés. Cette soumission volontaire fit perdre aux soldats l'espérance du butin sur lequel ils comptoient. Ils n'avoient non plus rien partagé de celui de Veïes, que Camille fit porter dans le trésor public. Le dépit les engagea à accuser leur général, quand il eut quitté la dictature, de s'être enrichi des dépouilles qu'il leur avoit refusées. La gloire de Camille lui avoit fait beaucoup de jaloux. Il ne put se dissimuler qu'il seroit condamné. Pour épargner une injustice à son ingrate patrie, il se retira volontairement en exil, et fixa son séjour dans la ville d'Ardée, jusqu'à ce que la défaite d'ennemis plus redoutables que tous ceux qu'il avoit vaincus jusqu'alors ajouta à ses couronnes de nouveaux lauriers.

Gaulois.
Ap. D. 2874.
Av. J. C. 385.

L'amour et le goût du vin appelèrent les Gaulois en Italie. Aruns, un des principaux citoyens de Clusium, ville d'Etrurie, avoit un pupille qui plut à sa femme; la femme plut au jeune homme : leur intelligence parvint à la connoissance du tuteur. Il en fit ses plaintes au sénat de Clusium. On n'en tint aucun compte. Le vindicatif époux passe les Alpes, et vient porter aux Gaulois, non pas des doléances amoureuses, mais du bon vin qu'il leur fit goûter. Il leur vante le pays qui produisoit cette excellente liqueur, et leur inspire le desir de le connoître. Ils partent des rives de la Seine, de la Marne et de l'Yonne, sous la conduite d'un grand général nommé Brennus. Quand Aruns les eut laissés respirer l'air doux du Florentin et du Ravennat, il les mène sous les murs de Clusium, où les amans l'oublioient depuis six ans. On feroit volontiers à ce sujet la même question qu'à l'égard de Troie : pourquoi les habitants de Clusium ne se débarrassoient-ils pas du pupille et de sa compagne, comme Priam auroit dû éloigner Pâris et Hélène? Mais ils aimèrent mieux s'exposer aux hasards périlleux d'un siége. Cependant les habitants de cette ville implorèrent le secours des Romains. Le sénat, avant de s'engager dans une guerre contre un peuple dont il n'avoit pas à se plaindre, et qu'il ne connoissoit même pas, députa les trois patriciens Fabius, tous frères, pour tâcher de donner la paix aux deux nations.

Les ambassadeurs demandèrent à Brennus quels étoient ses sujets de plainte, et quels droits le peuple d'un pays si éloigné pouvoit prétendre sur l'Etrurie? Le Gaulois leur fit cette réponse remarquable : « Mes « droits, je les porte à la pointe de mon épée; tout ap-

« partient aux gens de courage : mais, sans recourir à « cette loi primitive, j'ai à me plaindre des Clusiens, « qui, ayant plus de terres qu'ils n'en peuvent cultiver, « refusent de nous céder celles qui leur sont inutiles. Et « quel autre motif avez-vous, Romains, pour subjuguer « tant de peuples voisins ? » Il étoit difficile de trouver quelque réponse à ce raisonneme[illegible] Fabius ne se donnèrent pas la peine d'en cherc[illegible]nandèrent seulement la permission d'entrer da[illegible]m, comme pour engager les chefs du peuple à la paix ; mais, une fois dans la ville, ils les excitèrent à la guerre, et se mirent même à la tête d'une sortie, dans laquelle les Gaulois furent maltraités.

Brennus, sans s'amuser à des plaintes, lève son camp, marche vers Rome, précédé d'un héraut chargé de demander qu'on lui livre les députés qui ont violé si manifestement le droit des gens. Loin de le satisfaire, le peuple auquel le sénat, fort embarrassé, avoit renvoyé l'affaire, nomme les trois Fabius tribuns militaires. Comme si on ne devoit pas seulement douter du succès, ces jeunes gens, sans offrir de sacrifices, sans consulter les augures, s'avancent sur les bords de la rivière Allia, à la tête de quarante mille hommes, contre les Gaulois, qui étoient au nombre de soixante et dix mille. Jamais défaite ne fut plus complète que celle des Romains. Les fuyards se dispersèrent de tous côtés ; très peu arrivèrent à Rome, où ils portèrent la consternation. Elle étoit si grande, qu'on ne songea même pas à fermer les portes. Elles restèrent trois jours ouvertes devant Brennus, qui n'osoit y entrer, dans la crainte d'une embuscade. Ce retard donna le temps aux Romains d'enlever leurs femmes, leurs en-

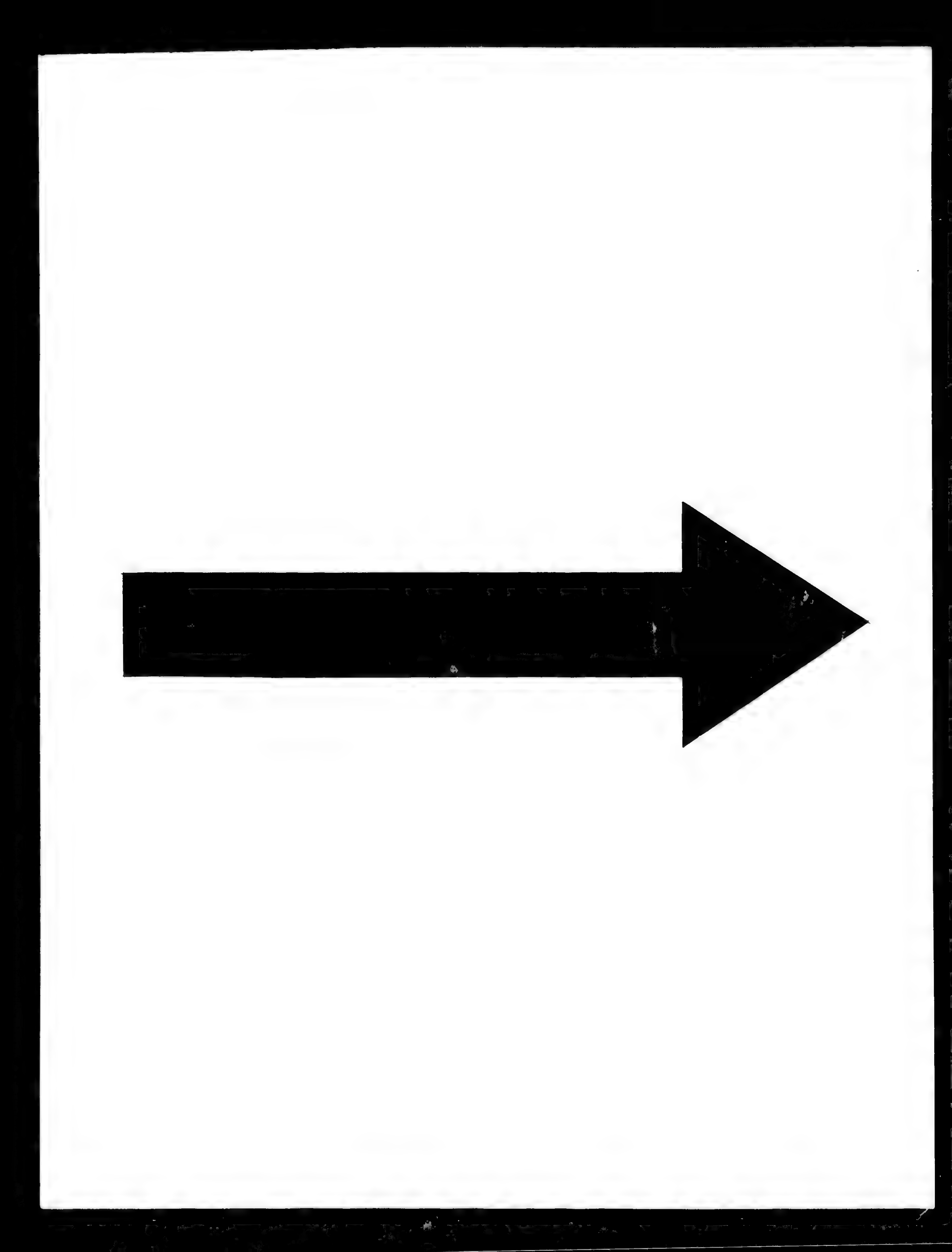
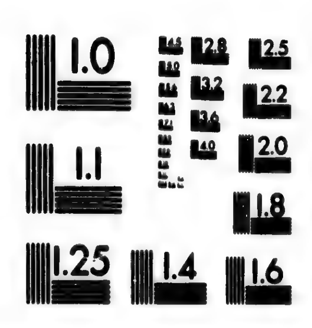


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



fants, ce qu'ils avoient de plus précieux, et de les envoyer dans les villes voisines. Profitant de ce délai, ils jetèrent dans le Capitole l'élite de leur jeunesse, y firent porter des armes et des vivres, n'admettant que des hommes capables d'opposer une vigoureuse résistance.

La ville entière fut abandonnée, de sorte que Brennus, à son entrée, ne trouvant que des maisons vides, éprouva une espèce de frayeur de cette solitude. Il n'y avançoit qu'avec une sage défiance, faisant précéder son corps d'armée par de fortes et de nombreuses patrouilles. Avec ces précautions, il arrive jusque sur la place. Pendant que les citoyens abandonnoient la ville, quatre-vingts des plus vénérables patriciens, persuadés que le sacrifice volontaire de la vie des chefs aux dieux infernaux jetteroit la confusion parmi les ennemis, s'étoient dévoués à la mort par un vœu que Fabius, le souverain pontife, prononça en leur nom. Il y avoit parmi ces vieillards des pontifes, des personnages consulaires et des généraux honorés par des triomphes. Ils s'étoient tous revêtus des habits de leurs dignités; et, assis autour de la place sur leurs chaises d'ivoire, ils attendoient tranquillement l'ennemi et la mort. Brennus, frappé de ce spectacle, regardoit ces vieillards avec un étonnement mêlé d'admiration. La magnificence de leurs habits, la majesté répandue sur toute leur personne, le silence qu'ils gardoient, leur intrépide tranquillité, les faisoient considérer par les Gaulois comme autant de dieux. Ils n'osèrent longtemps ni les approcher, ni les toucher. A la fin, cependant, un d'eux s'enhardit à passer la main par curiosité sur la barbe de Marcus Pompinius. Le patricien, ne

goûtant pas cette familiarité, donne un coup de son bâton d'ivoire sur la tête du soldat, qui, mécontent de la correction, tire son épée et le tue. Ce fut le signal du massacre : aucun n'échappa. Toute la ville fut réduite en cendres. Brennus s'attacha au siége de la forteresse, mais il fut contraint, après plusieurs attaques, de le convertir en blocus.

Un grand nombre de fuyards s'étoient retirés à Veïes, où ils déploroient stérilement les malheurs de leur patrie. Le défaut de chefs leur rappela l'injustice qu'ils avoient commise en exilant Camille, qui étoit toujours à Ardée, d'où même il repoussa un parti de Gaulois qui s'y présenta. Ce succès fit encore plus desirer aux réfugiés de Veïes de l'avoir à leur tête, pour tenter du moins quelque chose en faveur du Capitole. Sur la proposition qui lui fut faite de se mettre à la tête des Romains qui se rassembloient, il répondit qu'exilé et proscrit il ne se chargeroit d'aucun commandement qu'il n'y fût autorisé par un décret du sénat, renfermé dans la citadelle de Rome, qu'il regardoit toujours comme le siége de la république. Un jeune plébéien, malgré les difficultés qui l'environnoient, y pénétra, et rapporta à Camille le diplôme de dictateur. Muni de cette autorité, il appelle tous les Romains autour de lui, et se forme bientôt une armée, bat la campagne, intercepte les vivres aux Gaulois, et les resserre dans les murs de Rome aussi étroitement qu'ils resserroient eux-mêmes les défenseurs du Capitole.

Quelques entreprises de Brennus sur cette forteresse, pendant le blocus, furent aussi inutiles que les premières. Une entre autres, près de réussir, manqua

par le cri des oies consacrées à Junon, qui éveillèrent les sentinelles. Les Gaulois, près de franchir les murs, furent précipités du rocher. Mais ces succès ne tranquillisoient pas les assiégés, parcequ'ils ignoroient ceux de Camille au-dehors, et que la faim commençoit à les presser au-dedans. Comme les assiégeants éprouvoient le même fléau, les sentinelles avancées des deux côtés se communiquèrent leurs peines. Des soldats, les pourparlers s'ouvrirent entre les chefs. Brennus s'aboucha avec le tribun Sulpicius, chargé de traiter. Il fut arrêté que, moyennant mille livres pesant d'or, données par les Romains, les Gaulois sortiroient de la ville et de tout le pays.

Le jour marqué pour le paiement étant arrivé, Sulpicius apporte la somme convenue. Brennus fournit les poids et les balances. Le Romain s'aperçoit que les poids sont trop lourds et s'en plaint. Le Gaulois, au lieu de le satisfaire, met encore son épée dans la balance. *Qu'est-ce que cela signifie*, s'écrie le tribun en colère? *Cela signifie*, dit froidement Brennus, *Malheur aux vaincus!* Pendant cette altercation, Camille étoit aux portes. Il arrive presqu'à l'improviste, avec une bonne escorte, sur le lieu de la querelle, et s'en fait expliquer le sujet. Quand il l'eut entendu, il dit aux députés romains : « Reportez cet or dans le Capitole; et « vous, Gaulois, retirez-vous avec vos poids et vos balances. C'est par le fer, et non à prix d'or que Rome « doit être rachetée. » Brennus vouloit représenter que c'étoit une convention ratifiée par des serments. « Elle « est nulle, reprit Camille, puisqu'elle est faite sans ma « participation. Aucun magistrat n'a droit de faire un « traité sans le consentement du dictateur. » Les Gau-

lois irrités courent aux armes. Camille les chasse dans leur camp, les harcelle, les force à une bataille et les défait. Quand l'impétuosité naturelle à leur nation eut été une fois arrêtée, ils se dispersèrent comme un troupeau sans conducteur et sans gardien, et disparurent de l'Italie sans y laisser d'autres traces que celles de leurs ravages. Quelques historiens grecs, Polybe entre autres, révoquent en doute cette histoire. Polybe prétend que Brennus se retira tranquillement. Ainsi la prétendue victoire de Camille auroit été inventée par les historiens romains intéressés à cacher la honte de leur nation.

Des étincelles de jalousie conservées au milieu des ruines fumantes de Rome y rallumèrent les torches de la calomnie et le feu de la sédition. Les tribuns accusèrent sourdement Camille d'aspirer à la tyrannie. La haine provenoit de ce que ce grand homme s'opposoit constamment au dessein qu'ils avoient formé d'abandonner Rome, et d'aller établir le siége de la république à Veïes. Ils représentoient que cette ville infortunée n'étoit plus qu'un monceau de cendres; au lieu qu'on trouvoit à Veïes des temples, des maisons toutes bâties, meublées, garnies de toutes les commodités de la vie, que les citoyens réfugiés y avoient déja transportées. Mais les grandes destinées promises à Rome retenoient le sénat. Il consentit cependant à laisser mettre cette affaire en délibération devant le peuple. Un heureux hasard servit mieux les Romains, jaloux de rester dans leur patrie, que les meilleures raisons n'auroient pu le faire. Comme un patricien, nommé Lucrétius, ouvroit la bouche pour exposer l'affaire, un centurion, passant par la place publique, cria à celui qui portoit

le drapeau : « Plantez ici votre enseigne. — J'en accepte « l'augure, dit aussitôt Lucrétius, et je rends graces « aux dieux immortels qui nous le donnent. » Rome fut donc rebâtie, mais sans ordre et sans goût. Les édiles ne profitèrent pas de la circonstance pour aligner les maisons et les rues. Quand Rome devint ensuite la capitale du monde, quoique embellie de temples, de palais, de maisons particulières, chefs-d'œuvre de l'art, elle se ressentit toujours des vices de la reconstruction.

Camille abdiqua la dignité de dictateur. Les magistrats élus s'appliquèrent avec zéle à la recherche des monuments relatifs à la religion et aux lois civiles. Les pontifes rétablirent les cérémonies du culte. Les titres de propriété ou des usages qui s'étoient perdus furent suppléés de mémoire. On retrouva les lois des douze tables, et d'autres faites du temps des anciens rois, ainsi que les traités conclus avec différents peuples, et qui avoient été gravés sur l'airain. On récompensa et l'on punit tous ceux qui avoient bien agi ou qui s'étoient mal conduits à l'époque de la prise de Rome. Manlius, qui s'étoit le premier éveillé au cri des oies, et qui avoit précipité les premiers Gaulois, eut une maison dans la forteresse, et reçut le surnom de Capitolinus. On reconnut jusqu'à la vigilance des oies, en les déclarant sacrées ; et les chiens, qui n'avoient pas aboyé, furent voués à l'indignation et au mépris ; petits soins qu'une grande république ne jugea pas indignes d'elle. Peut-être la populace, que les républicains ne doivent pas négliger, fut-elle plus touchée de la récompense marquée aux oies, que de celle qui fut accordée à Manlius.

A peine Camille avoit-il déposé les vingt-quatre fais-

ceaux, qu'il fut obligé de les reprendre. Les peuples voisins, croyant la république expirante, se liguèrent pour lui porter le dernier coup. Camille les força de rompre leur injuste ligue. Ce fut un beau jour pour lui que celui où il ramena dans leurs foyers les habitants de Sutrie. Pressés par la famine, ils avoient été contraints de subir la dure loi imposée par les Toscans qui les assiégeoient, de quitter leur ville, et de n'emporter que leurs habits. Camille qui voloit à leur secours arriva trop tard. Il les trouva sur le chemin dans cet affreux dénuement. Sans hésiter, persuadé que les vainqueurs, occupés à partager le butin, peuvent être surpris, il marche vers Sutrie, entre dans la ville, en chasse les Toscans, et rétablit les habitants dans leurs maisons. Il eut le plaisir de les remettre en possession de ces biens domestiques, dont on sent d'autant mieux le prix qu'on a été plus près d'en être privé.

On dit de Camille qu'il ne livra jamais de bataille sans remporter une victoire complète; qu'il n'assiégea jamais de ville sans la prendre; qu'il ne mena jamais d'armée en campagne sans la ramener comblée de gloire et chargée de butin: il dut souvent ses succès autant à sa bravoure personnelle qu'au courage de ses soldats. Nul général n'a jamais mieux su réchauffer un zèle refroidi, raffermir une armée chancelante. « Compagnons, disoit-il à ses soldats effrayés par le nombre des ennemis, qu'est devenue cette ardeur des « combats que j'ai toujours vue dans vos regards? Avez-« vous oublié qui je suis, qui vous êtes, et ce que sont « vos ennemis? Ne devez-vous pas à vos victoires sur « les Volsques et les Latins la gloire immortelle que « vous avez acquise? N'avez-vous pas conquis Veïes,

« défait les Gaulois, et délivré Rome, sous mes ordres?
« Ne suis-je plus Camille, parceque je n'ai pas le titre
« de dictateur? Attaquez seulement, et vous les verrez
« fuir devant vous. » En finissant, il saute à bas de son cheval, prend par la main le porte-enseigne, l'entraîne vers l'ennemi en criant: «Soldats, avancez!» Ils se précipitent après lui comme des lions. Pour augmenter leur ardeur, il jette le drapeau parmi les ennemis. Le desir de le reprendre fit faire aux Romains des efforts si prodigieux, qu'ils mirent en déroute toute l'armée liguée, quoique beaucoup plus forte qu'eux.

Un jeune général, nommé Furius, tribun militaire, que le sort avoit associé à Camille dans une expédition contre les Volsques, se laissant entraîner par un bouillant courage, vouloit forcer son collégue à livrer bataille. Camille donnoit de bonnes raisons pour différer. Mais cédant aux sollicitations des soldats, animés par Furius, il leur dit: « Je vous souhaite la vic-
« toire. Je desire seulement qu'en considération de
« mon âge on me dispense de me placer aux premiers
« rangs. » Il se mit au corps de réserve. Les soldats de Furius donnèrent dans une embuscade et furent battus. Ils reculèrent en désordre et voulurent rentrer dans le camp; mais ils trouvèrent Camille qui leur en fermoit l'entrée. « Est-ce là, leur dit-il, la victoire que vous
« vous promettiez? il n'y a point d'asile ici pour vous.
« Retournez. » En même temps il se met à leur tête, et force les ennemis à la retraite. Le lendemain il livre bataille. Furius répara sa faute par son habileté et sa valeur, et contribua beaucoup à la victoire. On croyoit que Camille, retourné à Rome, formeroit des plaintes contre ce jeune tribun militaire, dont la témérité et

la fougue l'avoient emporté sur la longue expérience de son collégue ; au contraire, Camille loua la conduite du jeune général, et dans une nouvelle guerre qui s'alluma, et pour laquelle il eut le choix d'un collégue, il prit Furius : acte de générosité qui lui attira les éloges de la ville et de l'armée. Il mourut après cinq dictatures, âgé de quatre-vingt-deux ans. Il aima toujours sa patrie, malgré l'ingratitude de ses concitoyens. Juste, désintéressé, impartial et conciliant ; Rome, qui peut se flatter d'avoir fourni au monde un grand nombre de très beaux modèles, n'en a peut-être jamais présenté un si accompli que Camille. Parmi les envieux de la gloire de ce grand homme, on remarque sur-tout Manlius Capitolinus, qui avoit sauvé le Capitole. Sans cesse il parloit de cet exploit qu'il préféroit à tous ceux de Camille. « Si je n'avois pas sauvé le Capitole et la « citadelle, disoit-il, Camille n'auroit pu reprendre « Rome : ainsi sa gloire est fondée sur la mienne. » Il paroît que ce Manlius étoit un présomptueux, infatué de son mérite, persuadé qu'il n'y avoit rien à quoi il ne pût prétendre après une action aussi héroïque que la sienne. On croit qu'il aspiroit à la souveraineté ; le fait n'est cependant pas prouvé ; mais se mêler avec la plus vile populace, payer les dettes des autres, vendre son bien, se ruiner pour se faire des partisans, si ce n'est pas la preuve d'une ambition démesurée, c'est du moins une folie, qui, au lieu de mener au trône, conduit souvent à l'échafaud. Manlius n'avoit pas même l'adresse d'un conspirateur ordinaire. Il croyoit se bien cacher en disant qu'il ne cherchoit qu'à établir l'égalité, qui devoit être le fondement d'une bonne république ; qu'à la vérité, il falloit un chef pour détruire le consulat, le

tribunat et les autres magistratures qui pouvoient empêcher de parvenir à ce but. « Si vous me jugez digne « de cet honneur, disoit-il naïvement, plus le pouvoir « que vous me conférerez sera grand, plus je serai en « état de hâter l'accomplissement de vos vœux. »

Des comités secrets où Manlius tenoit ces discours, ils se répandirent dans le public, et jetèrent l'alarme : l'imprudent fut mis en prison, et en sortit faute de preuves. Il recommença ses manœuvres ; on le cita de nouveau en justice. Comme il étoit accusé d'aspirer à la souveraineté, crime capital, il comparut en habit de deuil ; mais, contre l'ordinaire, ni ses parents, ni ses amis, ni même ses frères ne changèrent d'habit, tant on s'intéressoit peu à son sort. Cependant le peuple n'oublioit pas les largesses que lui avoit faites l'accusé. L'aspect du Capitole, qu'on voyoit de la place publique, étoit aussi une puissante sollicitation en sa faveur. Les tribuns lui ôtèrent cette ressource, en indiquant l'assemblée où son affaire devoit être terminée dans un lieu d'où on ne pouvoit pas voir la forteresse. La pitié n'imposa plus à personne, et Manlius fut condamné à être précipité du haut de ces remparts qu'il avoit sauvés. La même sentence ordonna que la maison que le public lui avoit fait construire dans cette forteresse seroit rasée, et que jamais on n'y en bâtiroit d'autre.

Curtius. Les grands hommes ou les hommes extraordinaires se succédoient. Il s'ouvroit à Rome, dans la place publique, un gouffre qu'on ne pouvoit combler. L'oracle consulté déclare : « Qu'il faut y jeter la principale « force des Romains. » Un chevalier, nommé Curtius, se persuade que la principale force des Romains est

la valeur et les armes. L'enthousiaste se revêt de ses armes, monte sur son cheval, et se précipite dans l'abyme, qui se referme, à la vérité, à l'aide de beaucoup de décombres.

Un autre exemple de dévouement arriva sous le consul Manlius Torquatus. Bon fils et père cruel, il paroît que la nature l'avoit extérieurement peu favorisé de ses dons. Cette privation apparente donna lieu à une accusation contre son père, qui, disoit-on, l'avoit relégué à la campagne, où il le faisoit travailler avec ses esclaves, parcequ'il manquoit de génie et qu'il avoit la parole embarrassée. Ce reproche fut très défavorable au père, que son caractère impérieux rendoit d'ailleurs désagréable au public. Le fils, instruit de cette inculpation, part de grand matin de la campagne, arrive chez le tribun accusateur, pendant qu'il étoit encore au lit : il est introduit avec empressement comme venu pour fortifier l'accusation ; mais, au contraire, il se jette sur le tribun un poignard à la main, et menace de le percer s'il ne lui promet par serment de ne jamais convoquer d'assemblée pour accuser son père. Le tribun se crut obligé à tenir sa parole, quoique arrachée par force. Le peuple, qui n'entendit plus parler de cette affaire, loin d'être choqué de cette entreprise hardie, la récompensa en faisant nommer son auteur tribun d'une légion, poste considérable dans l'armée.

Duel de Torquatus.

Il se montra digne de ce choix par sa victoire sur un Gaulois insolent qui défioit le plus brave des Romains. Manlius se présente au dictateur Appius : « Allez, lui dit le général ; humiliez l'orgueil de cet « ennemi qui nous insulte. Vengez votre patrie aussi

« heureusement que vous avez sauvé votre père. » Le oombat ne fut pas long. Le géant gaulois s'avance tranquillement sur un ennemi qu'il méprisoit ; celui-ci le perce au défaut de la cuirasse : il tombe mort. Manlius lui enlève son collier d'or dont le dictateur lui fit présent à la tête de l'armée : ce qui lui fit donner le surnom de Torquatus.

Cet homme qu'on soupçonnoit de peu de génie dans sa jeunesse, formé par une éducation dure, devint un des plus grands généraux romains. Il fut créé dictateur. Il n'étoit que consul lorsqu'il fit avec Décius le récit d'un songe qu'on croit avoir été concerté entre les deux généraux pour relever le courage des soldats ; savoir : que, pour obtenir la victoire, il falloit que l'un des deux se dévouât à la mort. Sur ce songe, les aruspices furent consultés. Ils déclarèrent que les entrailles des victimes le confirmoient. En conséquence, on régla dans le conseil que Manlius commanderoit l'aile gauche, Décius la droite, et que celui des deux dont les troupes plieroient se dévoueroit pour le salut de la patrie, et se précipiteroit au milieu des bataillons ennemis : il fut encore réglé, pour remettre en vigueur la discipline militaire contre des ennemis très aguerris eux-mêmes, que quiconque combattroit hors de son rang, sans la permission des consuls, seroit puni de mort.

Malheureusement la rigueur de la loi tomba sur un jeune homme digne d'un meilleur sort, fils de Manlius lui-même. Il ne put souffrir de se voir défier par un capitaine ennemi, le combattit et le tua. Il revint triomphant auprès de Torquatus. « Mon père, « lui dit-il, j'ai suivi votre exemple. J'ai été appelé à un

« combat singulier par un guerrier latin; j'en dépose « les dépouilles à vos pieds. — Malheureux! répond le « père, comment avez-vous osé combattre sans mon « ordre, violer les lois d'une discipline qui a été jusqu'à « présent le soutien de l'empire? A quoi me réduisez-« vous? à la cruelle nécessité d'oublier la qualité de « père où celle de juge; mais l'intérêt de la patrie l'em-« portera. Nous donnerons l'un et l'autre un grand « exemple. Mourez, mon fils, aussi courageusement « que vous avez combattu. » En achevant ces mots il le couronne à la vue de toute l'armée, et lui fait ensuite trancher la tête. Affreux spectacle qui excita un murmure général, mais qui rétablit la discipline, présage assuré de la victoire.

Cérémonie du dévouement.

On souhaite après cette action que le sort du dévouement tombe sur Manlius; mais le hasard des combats en décida autrement: l'aile de Décius fut repoussée; alors il se détermina à accomplir la promesse qu'il avoit faite solennellement de se dévouer aux dieux mânes. Cette cérémonie, capable cependant d'imposer à la multitude, mérite, par sa bizarrerie, d'être décrite dans l'histoire. Le consul appela à haute voix le pontife Valérius pour accomplir les rites et lui dicter les paroles de son sacrifice. Ses soldats attentifs l'environnoient. Le pontife lui ordonne de quitter son habillement militaire, de mettre la robe brodée de pourpre qu'il portoit dans le sénat; il lui couvre ensuite la tête d'un voile, lui commande d'avoir la main élevée sous sa robe, jusqu'au menton, de fouler aux pieds un javelot, et de prononcer avec lui ces paroles: « Janus, Jupiter, Mars, Romulus, Bellone, dieux « lares! O héros qui demeurez dans les cieux, et vous

« tous, dieux qui nous gouvernez nous et nos ennemis, sur-tout vous, dieux des enfers, je vous invoque, je vous supplie respectueusement de nous « accorder la victoire, et de répandre la terreur parmi « nos ennemis. Je me dévoue pour le peuple romain, « pour l'armée, pour les légions, pour les troupes « auxiliaires des Romains, et je dévoue en même « temps aux dieux mânes et à la terre les légions « et les troupes auxiliaires des ennemis. » Après ces paroles, il saute sur son cheval, et se précipite comme la foudre au milieu des bataillons.

La vue étrange d'un homme désarmé, avec une robe de magistrat, étonne les ennemis ; il pénètre facilement dans les premières lignes, parvient au centre ; mais comme on voit qu'il frappe en furieux, et qu'il couvre autour de lui la terre de morts, on lui décoche des flèches de tous côtés, et il tombe sur un monceau de cadavres. Ses soldats, pleins d'une ardeur que la religion enflammoit, le suivent dans les rangs ébranlés par son premier choc, et remportent une victoire complète. Cette bataille se donna au pied du Vésuve : ce qui fait voir que les Romains commençoient à s'éloigner de leur capitale. Les irruptions des Gaulois, qui continuoient, forcèrent les peuples d'Italie à se prêter des secours les uns aux autres. Les Romains envoyoient au loin des troupes afin de garantir d'autant mieux leurs propres frontières. C'étoit Camille qui leur avoir fait adopter ce système de guerre.

Capoue. Mais aussi leur caractère entreprenant et l'amour effréné de la gloire de la patrie, d'auxiliaires qu'ils étoient, les rendoient souvent agresseurs ; ainsi ils parvinrent à soumettre de proche en proche les na-

tions qui ne les avoient reçus d'abord qu'à titre d'alliés; Capoue en est un exemple. Ses habitants, mous et efféminés, se promettoient de vivre tranquilles sous la protection d'une alliance avec la république. Troublés dans ce repos par les Samnites, ces indolents citoyens réclament les secours promis par leur traité avec les Romains. « Le sénat est touché de votre situation, ré« pondent ceux-ci, mais il ne peut faire avec vous une « nouvelle alliance, parcequ'il est lié avec les Sam« nites par un traité solennel. — Eh bien, dirent les « Campaniens, nous nous donnons à vous, villes, « temples, et tout ce que nous possédons. » Alors les Romains se sentent guéris de leur scrupule, et ils trouvent pour des sujets des forces qu'ils n'avoient pas eues pour des alliés.

Fermeté d'un Privernate.

De toutes les nations qui s'opposèrent à leur puissance dominatrice, nulle ne leur résista plus longtemps que les Volsques. Abattus, terrassés, ils ne se regardoient pas comme soumis : ils se débattoient dans les fers, et s'en armoient souvent contre leurs vainqueurs. Après une violente insurrection, que les Romains traitèrent de révolte, on délibéroit dans le sénat sur le châtiment qu'on leur infligeroit. Quelques opinions étoient pour la mort. Le député de Priverne, ville dont on agitoit le sort, étoit présent. Un sénateur l'apostrophe en ces termes : « Quelle peine « croyez-vous que méritent vos concitoyens ? » Le Volsque répond : « Celle que méritent ceux qui se « croient dignes de la liberté. » Cette réponse, reproche indirect aux Romains, piqua les uns, fut approuvée par les autres. « Mais, insista le sénateur, si Rome « vous pardonnoit, comment vous conduiriez-vous?

« — Notre conduite, répliqua le généreux captif, dé-« pendra de la vôtre. Si les conditions de la paix que « vous nous accorderez sont équitables, vous pouvez « compter sur une constante fidélité de notre part; mais « cette fidélité sera de peu de durée, si les conditions « sont dures et injurieuses. » Quelques sénateurs trouvèrent dans ces paroles un air de menace qui leur déplut; mais les plus sages s'écrièrent: « Ceux qui sont « aussi jaloux de leur liberté méritent de devenir Ro-« mains. » Cet avis prévalut, et l'on accorda aux Privernates le droit de bourgeoisie romaine.

Ce droit conféroit des priviléges assez grands, comme de pouvoir appeler à Rome de la sentence de ses propres magistrats, de n'être pas condamné à de certaines peines, et d'autres prérogatives semblables; mais il n'autorisoit pas à donner sa voix dans les élections ou délibérations du peuple; il falloit pour cela être né Romain, classé dans les tribus et centuries. C'étoit à Rome une espèce de science que la connoissance des formes établies pour briguer une charge, la faire passer à l'un plutôt qu'à l'autre, en changeant la manière de voter, tantôt par tribus, tantôt par curies; ce qui donnoit un grand ascendant au parti patricien ou au parti plébéien, qu'on balançoit ainsi alternativement. Il auroit été à desirer qu'on eût pu faire disparoître ces distinctions qui jetèrent toujours le trouble dans la république; mais on ne réussit qu'à les rapprocher quelquefois, moins encore par amour du bien public, que par ambition, ou par d'autres motifs. Par exemple, la jalousie d'une femme introduisit un changement notable dans la première magistrature de Rome.

Jalousie, cause d'un changement important.

Fabius Ambustus, patricien illustre, mais extrêmement populaire, avoit deux filles, mariées l'une à un patricien alors tribun militaire, l'autre à un riche plébéien. Un jour que les deux sœurs s'entretenoient dans la maison du tribun, ce magistrat rentrant chez lui, le licteur qui le précédoit frappe à la porte avec le bâton des faisceaux, selon la coutume, pour avertir que le tribun arrive. Ce bruit, qui étoit nouveau pour la femme du plébéien, l'effraie, ce qui fit rire sa sœur. Ce rire, qui étoit sans doute innocent, est interprété par la plébéienne comme une moquerie sur la différence que leur mariage mettoit entre elles deux. Les respects qu'elle voit rendre à sa sœur par les clients qui suivoient le magistrat ajoutent à son dépit. Elle reproche à son père la distinction humiliante qu'il avoit mise entre sa sœur et elle, puisque son mari étant plébéien, elle se trouvoit privée pour toujours des honneurs dont sa sœur jouissoit. Ambustus, sensible aux plaintes de sa fille, résolut d'en détruire la cause. Il agit si adroitement avec le plébéien, son gendre, et les autres Romains de la même classe, qu'ils s'associèrent, que le gouvernement fut changé, sans que la paix fût altérée entre les deux ordres. On supprima les tribuns militaires, qui, dans ce temps, devoient être tous patriciens; et il fut réglé que désormais il y auroit toujours un consul plébéien. Il y eut même dans la suite un dictateur tiré de cette classe du peuple. De ce mélange qui se fit entre les deux ordres résulta un adoucissement dans le sort de la classe la moins fortunée du peuple. On diminua l'intérêt de l'argent, qui donnoit lieu à des usures énormes, dont le poids tomboit principalement sur le peuple; on rendit moins

sévères les lois contre les débiteurs. Les adoptions devinrent fréquentes entre les patriciens et les plébéiens, pour se relever les uns par les honneurs, les autres par les richesses. Les deux ordres fraternisèrent pour ainsi dire, et cette union, à la vérité souvent altérée par la suite, fut pour le moment l'ouvrage de deux passions qui sèment ordinairement la discorde, la jalousie et l'ambition.

Empoisonneuses.

On ne sait quelle frénésie agita pour lors des dames romaines. Elles formèrent l'horrible complot d'empoisonner leurs maris. Des auteurs font monter le nombre de ces odieuses conspiratrices à trois cent soixante-six, toutes de distinction; d'autres n'en comptent que cent soixante-dix, ce qui est encore beaucoup. On a peine à concevoir que tant de femmes se soient entendues pour une pareille noirceur. Beaucoup de patriciens périrent, sans qu'on se doutât du crime, parcequ'elles avoient pris le temps d'une peste qui ravageoit Rome, et dont elles aidoient merveilleusement la fureur meurtrière. Elles furent décelées par une esclave, et surprises par les consuls au nombre de dix, dans le temps même qu'elles étoient occupées à préparer le breuvage empoisonné pour se débarrasser des maris qui restoient. Elles soutinrent que leurs préparations chimiques étoient des médecines salutaires. On leur ordonna d'en faire l'épreuve sur elles-mêmes. Elles hésitèrent, demandèrent à conférer auparavant avec leurs complices, burent ensemble la coupe fatale, et moururent. Les Romains regardèrent cet événement comme l'effet de l'esprit de vertige, et d'une espèce de sort jeté sur leurs femmes, et firent des sacrifices expiatoires. Ils ne laissèrent aux femmes

que le choix de se reconnoître criminelles, ou de boire leur mixtion. Elles auront préféré le dernier parti, sûres de leur composition; mais, faites pour des malades, ces potions reçues dans des corps sains et non préparés ont pu devenir pour elles de véritables poisons, qui leur ont enlevé en même temps l'honneur et la vie. En ce cas, ce sont les maris qui auront été les coupables. Cette manière d'envisager la chose est beaucoup plus conforme au caractère connu des dames romaines, célèbres par leur sagesse, leur fidélité, la gravité de leurs mœurs et les vertus de leur sexe, portées souvent jusqu'à l'héroïsme.

Les historiens remarquent qu'elles prirent toujours le plus vif intérêt à la gloire de Rome. Les malheurs de la république leur devenoient personnels. Elles prirent le deuil, avec tout l'appareil de la douleur, à la nouvelle de la funeste aventure arrivée à l'armée du consul Posthumius, dans le pays des Samnites. Conduit par des guides infidèles, il s'enfonça dans une gorge dominée par des montagnes escarpées, et qui n'avoit qu'une seule issue. Quand l'armée y arriva, elle la trouva fermée par un abattis d'arbres et de grosses pierres. Elle retourna sur ses pas : l'entrée avoit été bouchée de même; les retranchements et les hauteurs étoient garnis de soldats inattaquables par leur situation. « Les dieux mêmes, dit Tite-Live, n'auroient pu « les délivrer sans miracle. » Qu'on juge de l'affliction d'une armée de braves, réduite à une pareille situation. Les Samnites eux-mêmes n'étoient pas sans embarras sur ce qu'ils devoient faire de ceux qu'ils tenoient en leur puissance. Fourches Caudines.

Pontius, qui les commandoit, envoya demander

conseil à Hérémius, son père, vieillard distingué par ses lumières et sa prudence; il répondit : « Je con« seille à mon fils d'ouvrir le passage aux Romains, « et de les laisser retourner chez eux sans leur faire « aucun mal. » Cet avis parut bizarre à des vainqueurs maîtres du sort des vaincus. Le fils crut que son père avoit mal jugé la disposition des lieux, faute par les députés de s'être fait bien entendre. Il les renvoya mieux instruits. Le vieillard leur dit : « Mon avis est « qu'on massacre tous les Romains, sans en épargner « un seul. » Cette contradiction redoubla l'embarras. On pria Hérémius de venir l'expliquer lui-même. Il arrive, et, après avoir balancé ses deux avis, il finit par ces mots : « Traitez les Romains avec une générosité « qui vous en fasse des amis, ou affoiblissez-les au « point de vous les rendre des ennemis beaucoup « moins redoutables. En bonne politique, il n'y a pas « de milieu à prendre. » Malheureusement, on ne sentit pas la force du raisonnement. On le prit ce fatal milieu. Les Romains, dans l'impossibilité de gravir des rochers inaccessibles, épuisés par la faim qu'ils souffrirent trois jours, consentirent en frémissant à passer sous le joug. Ils sortirent de ce lieu funeste, nommé les *Fourches Caudines*, livrés aux huées et aux insultes d'une soldatesque insolente, nus, désarmés, et la rage dans le cœur. Un habitant de Capoue, où ils arrivèrent d'abord, ne se trompa point sur leurs dispositions. On croyoit, à leur abattement, que le courage romain étoit pour jamais éteint dans leur cœur. Il dit à ses concitoyens : « Ce silence opi« niâtre, ces yeux baissés, prouvent qu'ils tiennent « leur colère renfermée, mais qu'ils méditent une ter-

« rible vengeance. » Au reste, les Capouans se conduisirent à l'égard de ces malheureux, non seulement comme alliés, mais comme des amis. Pour qu'ils n'entrassent pas dans Rome en cet état d'humiliation, ils leur envoyèrent auparavant des habits et des armes, et poussèrent l'attention jusqu'à fournir aux consuls des licteurs avec leurs faisceaux.

Ils entrèrent de nuit à Rome, et allèrent se cacher dans leurs maisons. Le lendemain, le consul Posthumius fut le premier à conseiller au sénat de ne tenir aucune des conditions qu'il avoit été forcé d'accorder, et proposa qu'on le renvoyât lui-même aux Samnites, pour qu'ils disposassent de lui à leur volonté. L'autre consul se dévoua de même généreusement. L'officier chargé de les remettre à l'ennemi les fit lier, et dit en les présentant : « Puisque ces « hommes ont fait un traité de paix avec vous sans « aucun ordre de la république, ce qui est un crime, « nous vous les livrons, afin de n'avoir aucune part à « un châtiment qui ne doit retomber que sur leur tête. » Pontius répondit que leur procédé étoit absolument contraire à la justice. « En conséquence de nos con« ventions, dit-il, vous avez tous vos concitoyens, que « je pouvois faire périr; et moi je n'aurai pas la paix « que j'ai stipulée. Si le traité vous déplait, renvoyez « l'armée sous les Fourches Caudines. Votre honneur « sera alors à couvert de tout blâme, et le droit des « gens que vous affectez de regarder comme sacré ne « sera pas violé. » Ce raisonnement étoit pressant; mais il ne fit pas fortune auprès de gens décidés à ne point changer de détermination. Pontius, dédaignant la vengeance, fit délier les consuls, et les renvoya.

La guerre recommença avec acharnement. Pontius fut pris dans une action. Loin d'imiter sa générosité à l'égard des consuls, Fabius, le dictateur, le mena en triomphe, ce qui pouvoit être une représaille assez juste des Fourches Caudines, mais ensuite le fit décapiter; action indigne d'un peuple qui se piquoit de justice, mais qui n'en eut cependant presque jamais, si ce n'est lorsqu'elle s'accordoit avec ses intérêts.

Serments de dévouement.

Le dévouement de Posthumius est estimable du côté du courage; mais soutenir dans le sénat la nécessité d'être infidèles à un traité consacré par serment, afin de réserver à sa nation le droit de venger l'affront des Fourches Caudines, c'étoit se rendre victime d'une injustice. Au reste, ces dévouements n'étoient pas rares alors. On vit un second Décius se dévouer et se faire tuer dans une bataille, comme son père. Des particuliers épris d'une belle passion de gloire, des bataillons entiers se dévouoient avec le même enthousiasme. Cette espèce d'épidémie passa des Romains chez leurs ennemis. On peut mettre au rang des dévouements les serments exigés avec les rites propres à exciter le courage, et à consacrer par la religion la férocité naturelle au soldat. Les Samnites, reprenant les armes contre les Romains avec la frénésie de la vengeance, firent prononcer à seize mille de leurs plus vaillants soldats cette imprécation redoutable : « Puissent « toutes les malédictions des dieux tomber sur moi et « sur ma postérité, si je ne suis mes généraux par-tout « où ils jugeront à propos de me conduire; si je tourne « jamais le dos, ou si je ne tue pas ceux que je verrai « prendre la fuite! » Ceux qui hésitèrent à prêter ce serment furent égorgés sur-le-champ, et couchés à terre

entre les victimes immolées. On donnoit aux guerriers liés par ce terrible engagement des armes éclatantes, des casques rehaussés d'aigrettes, afin qu'on les distinguât de tous les autres; précaution qui n'est pas inutile pour exciter l'émulation.

Légions et esclaves punis.

Les Romains firent dans ce temps une espéce de police dans le pays latin. Ils purgèrent le pays de brigands, restes impurs des armées. Il s'en étoit formé une troupe, originairement composée d'esclaves, qui se rendit même assez forte pour s'emparer de plusieurs villes. Malheur à celles qui tombèrent au pouvoir de ces brigands. Ils y exerçoient une domination tyrannique. Non seulement ils s'emparoient des biens, mais ils attentoient à la liberté des hommes, à l'honneur et à la pudeur des femmes. On remarque une de leurs lois barbares, qui défendoit qu'une fille libre prît un époux de sa condition, à moins qu'elle n'eût auparavant accordé ses faveurs à un esclave. Une légion entière, composée de Campaniens, se rendit coupable de crimes à-peu-près semblables à Rhége, où elle avoit été en garnison. En punition d'une trahison supposée, les légionnaires tuèrent tous les hommes, et obligèrent les femmes et les filles de les épouser. On envoya une armée contre eux; ils furent tous pris, amenés à Rome, battus de verges, et décapités, au nombre de cinquante par jour.

Dureté des lois contre les débiteurs.

La guerre n'empêchoit pas que la dissention ne continuât à troubler la république. Au contraire, on auroit dit qu'elles étoient l'aliment l'une de l'autre. La discorde faisoit déclarer la guerre pour éloigner tous les oisifs de Rome, et la victoire ramenoit la discorde au sujet du partage des dépouilles et des terres con-

quises. A ces motifs de division se joignoit le point d'honneur, toujours subsistant entre les plébéiens et les patriciens à l'occasion des charges, de la prêtrise et d'autres prérogatives que les premiers vouloient partager. Ces querelles furent assez vives pour produire encore une scission éclatante entre les patriciens et le peuple, qui se retira de nouveau sur le mont Sacré, et fut rappelé par la condescendance du sénat. Il est bien étonnant que les lois dures contre les débiteurs fussent encore en vigueur; que le créancier eût encore droit de s'emparer de la personne du débiteur et de le traiter en esclave. Cette barbarie eut même lieu à l'égard du fils d'un consul. Le père, réduit à emprunter à gros intérêts, se vit hors d'état de payer un de ses créanciers, et forcé de lui abandonner son fils. Le cruel le fit battre de verges, et ce fut la vue du jeune infortuné produit dans la place, avec les stygmates sanglants des mauvais traitements, qui souleva le peuple, et provoqua le décret par lequel cette inhumaine loi fut encore abrogée.

Censure. Ap. D. 2714. Av. J. C. 285.

La censure des mœurs étoit alors en vigueur. Elle s'exerçoit non seulement sur tous ceux qui menoient une vie dissolue, mais encore sur ceux qui étaloient de grandes richesses. Fabricius et Emilius Papus, censeurs inexorables, rayèrent de la liste des sénateurs plusieurs patriciens coupables de débauche, et même un ancien dictateur, qui se servoit d'une vaisselle d'argent du poids de dix livres. Mais la meilleure censure étoit l'exemple que donnoient encore de vertueux Romains, des personnages consulaires, d'anciens généraux, des triomphateurs, qui, après avoir rendu à la patrie tous les services dont ils étoient capables, se

retiroient à la campagne, non pour y mener une vie molle, mais pour y cultiver laborieusement leur petit domaine, d'où le luxe étoit banni, et où ils faisoient régner la simplicité des mœurs et la sobriété. Ainsi fut trouvé par des ambassadeurs samnites le célèbre Curius Dentatus, assis sur un escabeau auprès de son foyer, et prenant un repas qui consistoit en quelques racines. Ils venoient le prier de s'intéresser pour eux dans un traité qu'ils se proposoient de faire avec la république. Ils mirent à côté de lui une grosse somme d'argent. Curius la regarda dédaigneusement. « Remportez votre or, leur dit-il : sans doute ma pauvreté vous a fait concevoir l'espérance de me corrompre ; mais j'aime mieux commander à ceux qui ont de l'or, que d'en avoir moi-même. »

Rome, dans ce temps, pouvoit armer deux cent soixante-onze mille citoyens. Elle voyoit sous ses lois tous les pays situés depuis la partie la plus reculée de l'Etrurie jusqu'à la mer Ionienne, et depuis la mer de Toscane jusqu'à la mer Adriatique. Les peuples de ces contrées n'étoient cependant pas tous dans une égale dépendance. Les uns étoient absolument sous le joug, les autres avoient conservé leurs lois et leurs privilèges. Plusieurs étoient de simples alliés du peuple romain. Ils devoient fournir des troupes en cas de besoin, et les entretenir à leurs propres dépens. D'autres avoient des prérogatives qui les rapprochoient du peuple romain, selon la différence des conditions auxquelles ils s'étoient soumis. Toute l'Italie étoit comme une confédération sous la puissante égide de la république. Pyrrhus, roi d'Epire, en éprouva la puissance, lorsqu'il vint secourir les Tarentins qui s'étoient comportés à

l'égard des Romains avec une insolence dérisoire. Ceux-ci, comme on l'a vu dans la vie de Pyrrhus, déployèrent une magnanimité vraiment digne de l'admiration de l'univers.

Ils ne restèrent pas long-temps fidèles à leurs principes de vertu et de modération. La guerre qui s'éleva entre eux et les Carthaginois va nous le prouver bientôt.

PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE.

Première guerre punique.

Ap. D. 2740. Av. J. C. 258.

Les Carthaginois possédoient différents pays en Afrique et en Espagne. Maîtres de la Sardaigne, de la Corse, de toutes les îles sur la côte d'Italie, ils avoient étendu leurs conquêtes jusqu'en Sicile. Les deux républiques s'étoient déja imposé réciproquement des lois par des traités de défiance et de précaution. Les Carthaginois avoient dit aux Romains: Vous ne naviguerez point dans les mers d'Afrique jusqu'au *cap Beau* (qu'on croit peu éloigné de Carthage), à moins que la tempête ne vous y jette; et alors il y avoit un temps fixé pour le séjour, et des lois pour les opérations du commerce. Les Romains interdisoient les mers d'Italie aux mêmes conditions: mais les mers intermédiaires, comme celles de Sicile et l'île elle-même, devoient être nécessairement un sujet de discorde entre deux républiques également ambitieuses. Les Carthaginois y avoient abordé avant les Romains, et y jouissoient de grandes possessions. Ceux-ci ne pouvoient les voir sans jalousie si près de leurs côtes. Les deux républiques ont rejeté l'une sur l'autre le blâme de l'agression.

Mais, dans les querelles des peuples, comme dans celles des particuliers, ce n'est pas toujours celui qui

porte le premier coup qui attaque. Les deux états vouloient en venir aux mains. Les Romains crurent avoir un prétexte plausible de s'opposer à l'agrandissement des Carthaginois, en venant au secours de Messène, dont ceux-ci s'étoient emparés par surprise. Cette conquête ne laissoit entre les deux peuples rivaux qu'un petit détroit très facile à passer. La possibilité d'être bientôt attaqués fit croire aux Romains qu'ils avoient droit d'attaquer eux-mêmes : en effet, il est très probable que les Carthaginois ne s'avançoient pas jusque-là pour ne point pousser leurs avantages. La guerre commença donc entre les deux peuples, et prit d'abord un caractère de férocité qui depuis ne s'est pas démenti. Les Carthaginois, irrités du premier succès des Romains, qui avoient pris Messène, firent égorger tous les Italiens qui se trouvoient dans leur armée : peut-être craignoient-ils une trahison ; mais la précaution étoit bien cruelle. Cet horrible procédé ferma aux Romains les yeux sur les dangers et l'imprudence d'une pareille guerre. Dans la guerre maritime qu'ils entreprirent sans vaisseaux, ils devinrent cependant en peu de mois des marins expérimentés.

Flotte construite en deux mois.

Le premier trajet se fit dans des barques. Le succès de la descente fut suivi d'un combat contre Hiéron, roi de Syracuse. Les Romains le forcèrent à une paix qui facilita leurs progrès dans l'île. Se trouvant inférieurs aux Carthaginois, avec leurs frêles barques et leurs vaisseaux grossiers et mal construits, ils conçurent le projet d'en construire d'autres assez nombreux pour composer une flotte ; et, ce qu'on aura peine à croire, ils exécutèrent ce projet en deux mois. En deux mois, à dater du jour où l'on commença à couper les arbres

dans les forêts, on fit cent galères à cinq rangs de rames, et vingt à trois rangs. Pendant qu'on les construisoit, des gens de terre, qui à peine avoient vu la mer, on formoit des matelots. Assis sur des bancs au bord de la mer, dans le même ordre qu'on l'est dans les vaisseaux, on les accoutumoit à la manœuvre, comme s'ils eussent été à la chiourme, ou qu'ils eussent eu en main des rames. Dès que les vaisseaux furent équipés, ils mirent en pratique sur mer ce qu'ils avoient appris sur le rivage.

Les Romains osèrent bien plus; ils firent de la mer, pour ainsi dire, un plancher sur lequel ils combattoient comme sur terre. Ils inventèrent une machine qu'on appela *corbeau*, avec laquelle ils accrochoient les vaisseaux ennemis, et les abordoient. Munis de ces préparatifs, ils cherchèrent les Carthaginois. Les deux flottes ne tardèrent pas à se rencontrer. Les Africains furent un peu étonnés de ces machines qu'ils voyoient élevées sur la proue de chaque vaisseau; mais leur étonnement redoubla quand ces mêmes machines, lancées tout-à-coup, accrochèrent leurs vaisseaux, et les obligèrent de combattre comme s'ils eussent été sur terre. Les Romains étoient bien supérieurs en ce genre de combat, et leurs matelots étoient si bien formés à la manœuvre, que leurs galères présentoient toujours ces terribles machines aux ennemis, qui, malgré leur habileté et l'agilité de leurs vaisseaux, ne pouvoient les éviter. Les Romains remportèrent une victoire complète. La nouvelle en arriva à Carthage par l'amiral carthaginois, qui crut devoir user de ruse pour se faire pardonner sa défaite. Il envoya un de ses amis, qui fit assembler le sénat, et dit : « An-

« nibal demande s'il doit livrer bataille au consul qui « a sous ses ordres une flotte nombreuse, mais com« posée de vaisseaux mal construits et garnis de cer« taines machines qu'il n'a jamais vues, et dont il « ignore l'usage. » La réponse unanime fut : « Que « notre amiral combatte les Romains et les punisse « d'oser nous braver sur notre élément. » L'envoyé répondit aussitôt : « Il a combattu et il a été vaincu. « Il n'a fait qu'exécuter les ordres que vous venez de « donner. » On fit à Annibal grace de la vie, faveur rare dans cette république ; mais on lui ôta le commandement. Duilius obtint à Rome, pour récompense, l'honneur d'être précédé par un flambeau et par un joueur de flûte, le reste de sa vie, quand il revenoit de souper chez ses amis. Cette distinction ne s'accordoit qu'au triomphateur, et seulement le jour de son triomphe. C'étoit là une grande faveur chez un peuple qui se persuadoit avoir bien récompensé les services d'un dictateur, en lui accordant pour le reste de ses jours la permission de pousser la porte en dehors, du côté des passants, lorsqu'il l'ouvroit, au lieu de la tirer sur lui-même.

Bientôt ces vaisseaux mal construits, dont parloit Annibal, furent convertis en galères légères et faciles à manœuvrer, sur le modèle d'une galère de cette même espèce dont les Romains s'étoient emparés. Mieux équipés, et toujours armés de leurs terribles corbeaux, ils remportèrent une victoire encore plus considérable sur un autre amiral nommé Hannon, qui avoit eu l'imprudence d'aller sans gardes au milieu de l'armée romaine faire des propositions de paix ; démarche d'autant plus hasardée, qu'il avoit à se

reprocher une trahison à l'égard d'un consul, qui par ses ordres s'étoit vu chargé de fers et conduit à Carthage. Aussi, quand il parut, les Romains s'écrièrent qu'il falloit l'arrêter et le punir. Sans se déconcerter, Hannon leur dit tranquillement : « Quel « avantage vous reviendra-t-il d'imiter notre perfidie ? « On dira que Rome produit d'aussi méchants hommes « que Carthage. » Les consuls répondirent : « Quoique « les perfides Carthaginois aient violé le droit des gens, « les Romains l'observeront même avec des perfides. » Le traité n'eut pas lieu ; on combattit. Les Romains vainquirent, et firent voile pour Carthage.

Régulus. A la tête de cette expédition étoit le consul Régulus. Comme s'il eût prévu son malheur, il ne se chargea du commandement qu'avec peine. Soit prétexte, soit motif véritable, il écrivit au sénat : « Un homme de « journée profitant de l'occasion de la mort du fer« mier qui cultivoit mon champ, composé de sept ar« pents, a enlevé tout mon équipage rustique, et s'est « enfui. Ma présence est donc nécessaire pour veiller « à ce que mon champ soit cultivé, sans quoi il me « sera impossible de nourrir ma femme et mes en« fants. » Le sénat leva la difficulté en se chargeant de tout, et ordonna à Régulus de continuer de commander l'armée en Afrique.

Ses premiers succès furent brillants. Il s'avança jusque sous les murs de Carthage, et crut la république assez humiliée pour lui proposer, entre autres conditions de paix, qu'elle se soumettroit à un tribut annuel, qu'elle s'engageroit à n'avoir jamais qu'un seul vaisseau de guerre en état de service, et à fournir aux Romains, toutes les fois qu'elle seroit

requise, cinquante galères à trois rangs de rames tout équipées. Ces propositions altières furent rejetées avec indignation. Pendant que le proconsul, hors d'état de former un siége en régle faute de machines, ravageoit la campagne et tiroit des contributions, un officier lacédémonien, nommé Xantippe, exerçoit les Carthaginois, peu accoutumés aux évolutions militaires de terre, de sorte que, quand ils se présentèrent devant Régulus pour livrer bataille, il fut aussi surpris de leur contenance, que les Carthaginois l'avoient été de la manœuvre des Romains, lorsqu'ils firent agir le corbeau pour la première fois. Heureux le général qui sait étonner son ennemi! Xantippe remporta une victoire compléte. Régulus fut pris, chargé de fers et traîné à Carthage.

Comme on a dit *la bonne-foi punique*, pour signifier la fourberie, on pourroit dire *la récompense punique*, pour signifier l'ingratitude dont la république paya les services du général lacédémonien. Les auteurs conviennent qu'en butte à la jalousie et à ses fureurs il fut forcé de quitter Carthage; mais quelques uns ajoutent que les matelots du vaisseau sur lequel Xantippe étoit monté eurent ordre de le jeter dans la mer; d'autres que le vaisseau avoit une voie d'eau bien connue, qui le fit périr. En général, les républiques récompensoient mal et punissoient bien sévèrement. Il y a plusieurs exemples de généraux mis en croix à Carthage, seulement pour avoir été vaincus.

Pendant la captivité de Régulus, la guerre continua avec la plus grande opiniâtreté. Les opérations maritimes des Romains étoient couronnées de succès, à la vérité mêlés de désastres, mais qu'ils ne devoient

qu'à la fureur des éléments. Deux fois leurs flottes victorieuses battues par des tempêtes horribles furent abymées dans les flots ; et deux fois il sortit de leurs chantiers, comme par création, des forces plus redoutables. Quatorze ans d'une guerre si funeste épuisèrent les Carthaginois. Ils songèrent à la paix. Le premier effet de ces dispositions fut l'adoucissement de l'esclavage de Régulus, qui jusqu'alors avoit été très dur. Ils l'engagèrent d'aller à Rome avec leur ambassadeur. Il y consentit et promit de venir reprendre ses fers, si la négociation ne réussissoit pas.

Arrivé aux portes de Rome, Régulus refusa d'y entrer. « Je ne suis plus citoyen romain, dit-il, mais « esclave des Carthaginois : le sénat donne toujours « audience aux étrangers hors des portes. » Sa femme Marcia, venue à sa rencontre, lui présente ses deux jeunes enfants ; mais ce père infortuné regarde fixement la terre, et se refuse à leurs embrassements. Le sénat s'assemble : admis en sa présence, avec les ambassadeurs carthaginois, Régulus dit : « Pères con« scrits, esclave des Carthaginois, je viens de la part « de mes maîtres pour faire la paix, ou du moins pour « un échange de prisonniers. » Il vouloit se retirer pendant la délibération. Le sénat le presse de rester. Il le refuse, jusqu'à ce que les ambassadeurs le lui aient ordonné.

Pendant que les anciens sénateurs disoient leur avis, il avoit les yeux fixés en terre. Son tour de parler étant venu, il commença par ces mots : « Es« clave de Carthage, je suis libre à Rome. Je parlerai « donc avec liberté. » En effet, il prouva que l'intérêt

de la république n'étoit point de faire la paix. « Les « forces de Carthage sont épuisées. Vous n'avez été « vaincus qu'une fois, et cela par ma faute, faute que « Marcellus a bien réparée ; mais les Carthaginois ont « été vaincus tant de fois qu'ils n'osent fixer un Ro- « main. Leurs finances sont épuisées ; ils n'ont plus « de quoi payer leurs mercenaires, qui sont leur prin- « cipale force. Mon avis est donc que vous poursuiviez « la guerre avec plus de vigueur que jamais. Quant à « l'échange des prisonniers, parmi les officiers qui « sont entre vos mains, beaucoup sont à la fleur de « l'âge et rendroient encore à leur patrie des services « signalés. Pour moi, il ne me reste que peu d'années « à vivre, et je ne suis plus bon à rien. Que pouvez- « vous attendre d'un homme qui s'est laissé vaincre « et charger de fers ? »

On ne voit pas qu'il ait été délibéré dans le sénat si on abandonneroit quelque chose des intérêts de la république pour sauver un homme si généreux. Quelques sénateurs s'empressèrent de lui prouver qu'il n'étoit pas obligé de retourner à Carthage, ni de tenir un engagement arraché par la force. Le grand pontife même décida qu'il pouvoit rester sans se rendre coupable de parjure. Mais indigné d'une décision qu'il regardoit comme injurieuse à son honneur et à son courage : « Quoique je sache bien, dit-il, tous les « tourments qui m'attendent à Carthage, je les pré- « fère à la honte d'une action infame qui m'ac- « compagneroit jusqu'au tombeau. C'est mon devoir « de retourner ; que les dieux prennent soin du reste. » Les instances du sénat et du peuple pour le retenir furent inutiles. Il ne voulut voir ni sa femme ni ses

enfants, de peur de se laisser attendrir, et partit avec un air tranquille, l'œil sec, pendant que les assistants fondoient en larmes.

Que penser de ce peuple, de ce sénat, qui pouvoient d'un mot, par un sacrifice de quelque avantage, arracher au supplice un homme si magnanime, et qui ne se relâchent en rien de leur sévérité? Que penser aussi de cette république de Carthage, qui souffre que le plus estimable des hommes expire dans des tourments affreux? On le jeta dans un cachot obscur, d'où on le tira pour l'exposer à un soleil brûlant, après lui avoir coupé les paupières. Ensuite on l'enferma dans un coffre hérissé de pointes de fer, où il mourut. Le sénat livra à Marcia les principaux prisonniers carthaginois, qu'elle fit périr lentement par les mêmes tortures qu'avoit endurées son mari: odieuses vengeances, funestes représailles, dont ceux qui gouvernent devroient être rendus responsables!

Après d'autres atrocités pareilles, dont le détail échappe à l'histoire, mais malheureusement trop communes parmi les peuples que l'antipathie nationale divise, on en vint à traiter de la paix, terme nécessaire de toutes les guerres. Elle fut conclue par Amilcar, qui seul de tous les généraux carthaginois avoit soutenu l'honneur de leurs armes en Sicile. Ils s'engagèrent à évacuer entièrement cette île. Le reste des concessions faites aux Romains consista en argent. Le sénat, auquel la ratification avoit été réservée, augmenta la somme dont ses commissaires étoient convenus. Amilcar, forcé par la nécessité, consentit à cette surcharge; mais le ton tranchant et absolu des Romains lui inspira un dépit dont il leur fit sentir dans

la suite les effets. Il faut avouer que dans cette guerre ils firent preuve d'une énergie au-dessus de ce qu'en a jamais montré aucun peuple. Non seulement la république, mais les patriciens contribuèrent de tous leurs moyens. On vit une flotte entière équipée par les citoyens à leurs propres frais, sans compter les armements en course. Ils tirèrent de ces derniers le double avantage de ruiner le commerce des Carthaginois, et de l'apprendre eux-mêmes par les renseignements qu'ils obtinrent de leurs prisonniers, sur les lieux les plus favorables, les plus abondants en matières d'échange, car la monnoie étoit encore très peu en vogue. Les Romains, excellents imitateurs, se perfectionnèrent pendant cette guerre dans l'art des siéges, s'accoutumèrent aux expéditions lointaines, et à braver les éléments comme les hommes.

Il se passa, tant à Rome que dans l'Italie, des événements qu'il ne faut pas laisser tout-à-fait dans l'oubli. Un complot dont l'idée fut inspirée à des esclaves et à des ouvriers, que le desir du pillage réunit, mit Rome en danger, et fit sentir la nécessité d'une surveillance active sur la populace dans les grandes villes; mais on ne laissa pas non plus cette classe du peuple sans protection. Claudia, dame romaine, fut citée en justice et obligée, malgré les sollicitations de ses parents, de comparoître devant les édiles, pour avoir dit d'un ton méprisant: « Ne chassera-t-on jamais cette populace « dont la ville est infectée? » Elle fut condamnée à une très forte amende.

Au triomphe de Marcellus, après ses victoires en Sicile, on vit cent quatre éléphants. Comme les Romains ne vouloient ni s'en servir, ni faire la dépense

nécessaire pour les nourrir, ils leur firent donner la chasse dans le cirque, après la cérémonie du triomphe. Ainsi, en se divertissant, les soldats s'aguerrirent contre ces animaux qui leur causoient auparavant tant d'épouvante.

Divorce. A côté du laurier de Mars croît le laurier d'Apollon. Les poëtes Ennius et Nævius naquirent pour chanter les victoires des Scipions: poëtes et guerriers, ils eurent part tous deux aux exploits qu'ils célébroient. Dans ce temps commença à être pratiqué le divorce. Le flambeau de l'hymen, jusqu'alors scrupuleusement préservé par les Romains du souffle de l'inconstance, s'éteignit, se ralluma, et passa d'une main à l'autre. Les cœurs même brûlés d'un feu pur craignirent, à l'occasion de l'exemple suivant, de voir porter sur un autre autel la flamme qui éclairoit leur union. Les censeurs, trouvant une grande diminution dans la population, crurent qu'elle venoit des mariages mal assortis: ils obligèrent tous les citoyens à promettre, par serment, qu'ils ne se marieroient que pour donner des sujets à la république. Leur intention n'étoit pas que les mariages privés de cet avantage fussent dissous; mais un citoyen, nommé Carvilius Ruga, l'interpréta ainsi. Il avoit une femme qu'il aimoit passionnément, dit-on, il la répudia parcequ'elle étoit stérile, et il en épousa une autre. Le premier il donna l'exemple du divorce, qui étoit autorisé depuis long-temps, mais auquel les Romains n'avoient jamais eu recours. L'usage en devint plus fréquent à mesure que les mœurs se corrompirent. A cette occasion, on vit naître les contrats de mariage, pour assurer aux femmes leur bien en cas de divorce.

Médecine et chirurgie.

Il y avoit à Rome un temple d'Esculape. Le dieu y fut transporté sous la figure d'un serpent, par des ambassadeurs qui allèrent le chercher à Epidaure. Mais il faut que leur science, s'ils en ont eu une, n'ait pas acquis une grande perfection, puisque la médecine a toujours été peu considérée à Rome. C'étoit la profession des esclaves. Un Grec, nommé Archate, vint dans ce même temps professer dans Rome la chirurgie. Il jouit d'abord d'une grande estime, parcequ'il guérissoit; mais sa manière de guérir par de profondes incisions déplut. On le surnomma le Boucher, et cette méthode empêcha que sa profession ne s'étendît. Cependant on aura peine à croire qu'il n'y ait pas eu de chirurgiens ou d'hommes dirigés par une méthode acquise dans la cure des plaies et la réunion des fractures. De grandes armées, comme celles que les Romains tenoient sur pied, pouvoient-elles se passer de ce secours?

Invasion des Gaulois.

L'histoire fait mention d'une armée de huit cent mille hommes, dont deux cent quarante-huit mille fantassins et vingt-six mille six cents cavaliers étoient Romains : elle fut levée contre les Gaulois, qui n'étoient cependant qu'au nombre de cinquante mille hommes d'infanterie, et vingt mille de cavalerie. Leur invasion causa tant d'épouvante, que le livre de la Sibylle fut consulté. Les pontifes dirent y avoir lu : « Que les Grecs « et les Gaulois prendroient possession de Rome. » On enterra vifs un Grec et une Grecque, un Gaulois et une Gauloise : se flattant que par cette cérémonie l'oracle étoit accompli, on marcha avec confiance à l'ennemi.

Ils s'étoient renforcés de deux cent mille hommes, recrues arrivées de la Gaule avec toute l'ardeur natu-

relle à leur nation. Dans la bataille qui se donna ils montrèrent beaucoup plus de courage que d'ordre et de discipline. Embarrassés de leurs habits, la plupart se dépouillèrent, et se présentèrent demi-nus aux Romains. Ceux-ci furent d'abord effrayés du spectacle d'une multitude de forcenés, se précipitant sur les piques, et contents de recevoir la mort, pourvu qu'ils la donnassent. La rage céda au sang-froid, ainsi qu'à une bonne discipline. Les Gaulois furent battus, dispersés, et pour ainsi dire anéantis. Les Romains les poursuivirent jusqu'aux limites de l'Italie, et soumirent les peuples dont les Gaulois avoient traversé le pays pour venir jusqu'à eux. Ils crurent par-là s'assurer une barrière : au contraire, ils ne firent que tracer le chemin par lequel les étrangers, mieux conduits, pénétrèrent de nouveau, et firent chanceler leur empire.

La paix avec les Carthaginois, attachée à des conditions dures, ne tenoit du côté de ceux-ci qu'à l'impuissance de la rompre. Ils ne cachoient pas trop leur desir. Tous ceux que le joug romain mécontentoit trouvoient chez eux des secours plus ou moins directs, plus ou moins secrets, selon les circonstances. Les Romains s'apercevoient bien de ces manœuvres ; mais la fière contenance de leurs rivaux leur en imposoit. Sur la nouvelle parvenue à Carthage, que les Romains faisoient de grands préparatifs de guerre, la république députa à Rome dix de ses principaux citoyens. Hannon, l'un d'entre eux, admis dans le sénat, eut l'assurance de dire : « Si vous êtes déterminés à rompre « le traité qui subsiste entre nous, rendez aux Cartha- « ginois ce qu'ils possédoient en Sicile. C'est à ce prix

« que nous avons acheté la paix. Entre particuliers, « quand un marché est rompu, un homme de bien et « d'honneur rend l'argent, s'il prétend garder la mar- « chandise. » Les sénateurs ne purent se persuader que les hommes qui parloient avec tant de résolution ne fussent pas prêts à tout événement; c'est pourquoi ils donnèrent satisfaction.

Cependant le nuage d'où devoit sortir contre les Romains une terrible tempête grossissoit; Amilcar, le négociateur de la paix de Sicile, dont les Romains avoient imprudemment aggravé les conditions, se souvenoit toujours de cet affront. Il avoit remarqué que les Romains n'étoient redoutables que par la jonction des petites puissances d'Italie, dont ils composoient leurs forces. A leur imitation, il résolut d'étendre les conquêtes des Carthaginois chez les Espagnols, divisés en une infinité de petits états, afin d'obtenir d'eux les mêmes secours que les Romains tiroient des Italiens. Avant de partir pour cette entreprise, dont dépendoit le sort des républiques carthaginoise et romaine, Amilcar offrit à Jupiter un sacrifice solennel. Quand la victime fut près d'être immolée, il prit son fils par la main; ce fils étoit Annibal, alors âgé de neuf ans. « Promettez-moi, lui dit-il, de conserver une inimitié « éternelle pour les Romains. — Oui, répondit l'enfant, « je leur jure une haine immortelle. » Il fut fidèle à son serment.

Il apprit de son père l'art de vaincre, de se concilier les nations, et de s'attacher les soldats. Amilcar mourut, laissa son fils dépositaire de ses secrets, et lui indiqua de quelle manière il pouvoit réunir beaucoup d'auxiliaires en état d'exécuter ses plans, qui n'avoient

point échappé à la pénétration des Romains; la politique leur avoit suggéré de se faire aussi des partisans en Espagne. La diversité d'inclinations causoit des querelles entre les alliés des deux républiques. Annibal saisit l'occasion d'une rixe entre les habitants de Sagonte et leurs voisins pour attaquer cette ville, qu'il vouloit punir de son attachement opiniâtre aux Romains. Ceux-ci, n'étant pas dans le moment en état de la secourir, envoyèrent des ambassadeurs au jeune Carthaginois, qui poussoit le siége avec beaucoup de chaleur.

Aussitôt qu'ils furent débarqués, ils lui demandèrent une entrevue. « J'ai bien autre chose à faire, « répondit-il, que de donner audience à des ambassa- « deurs. » Cependant il les admit en sa présence, et leur dit très brièvement que les Sagontins étoient les agresseurs. « Au reste, si vous avez des plaintes à former « contre moi, adressez-vous au sénat de ma républi- « que. » Ils y allèrent, selon leurs instructions. Pendant leur voyage, les Sagontins, réduits à l'extrémité, brûlèrent leurs plus riches effets, et s'étant renfermés dans leurs maisons, y mirent le feu, et périrent au milieu des flammes, avec leurs femmes et leurs enfants.

Arrivés à Carthage, les ambassadeurs se plaignirent de la hauteur insultante d'Annibal, demandèrent que ce jeune imprudent leur fût livré pour être puni à Rome de son insolence, et déclarèrent qu'un refus seroit regardé comme une approbation de la violation des traités et de la destruction de Sagonte. Il y avoit deux factions à Carthage: la faction Barcine, ainsi nommée d'Amilcar Barca, père d'Annibal, qui en avoit été chef; l'autre, présidée par Hannon, inclinoit

pour donner satisfaction entière aux Romains, c'est-à-dire pour qu'on livrât Annibal. La faction Barcine s'y opposa, et l'emporta. On fit quelques propositions mitoyennes, mais les ambassadeurs n'en voulurent point entendre. Dans une autre occasion, ils avoient présenté aux Carthaginois un javelot et un caducée, à leur choix. Le chef d'ambassade fit un pli à sa robe, et dit en adressant la parole au sénat: « Ce côté-ci marque la « paix, cet autre la guerre: choisissez celui que vous « voudrez.—Nous ne choisirons pas, dirent les Carthagi- « nois, donnez-nous ce qui vous plaira. — Prenez donc « la guerre, répliqua l'ambassadeur. » A ces mots, la faction Barcine crie: *Guerre! guerre!* Ainsi, d'un commun accord, on décida que des milliers d'hommes s'égorgeroient.

FIN DU SECOND VOLUME.

C

Sa

Ile

Ma

L'A

Ég

Ar

Le

Ca

Pe

Th

Ép

Bit

Col

Ibé

All

Bo

Ab

Jui

Pa

Pe

Ita

Ro

Ro

TABLE

DES

TITRES DU TOME SECOND.

Cypre, ... Page 5
Samos, ... 9
Iles grecques, ... 12
Macédoniens, ... 21
L'Asie après Alexandre, ... 103
Égypte, ... 146
Arménie, ... 190
Le Pont, ... 203
Cappadoce, ... 224
Pergame, ... 228
Thrace, ... 235
Épire, ... 238
Bithynie, ... 252
Colchide, ... 257
Ibérie, ... 258
Albanie, ... 259
Bosphore, ... 261
Abiadène, ... 263
Juifs, ... 265
Parthes, ... 333
Perses, ... 347
Italie, ... 372
Rome monarchie, ... 376
Rome république, ... 413

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.